This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

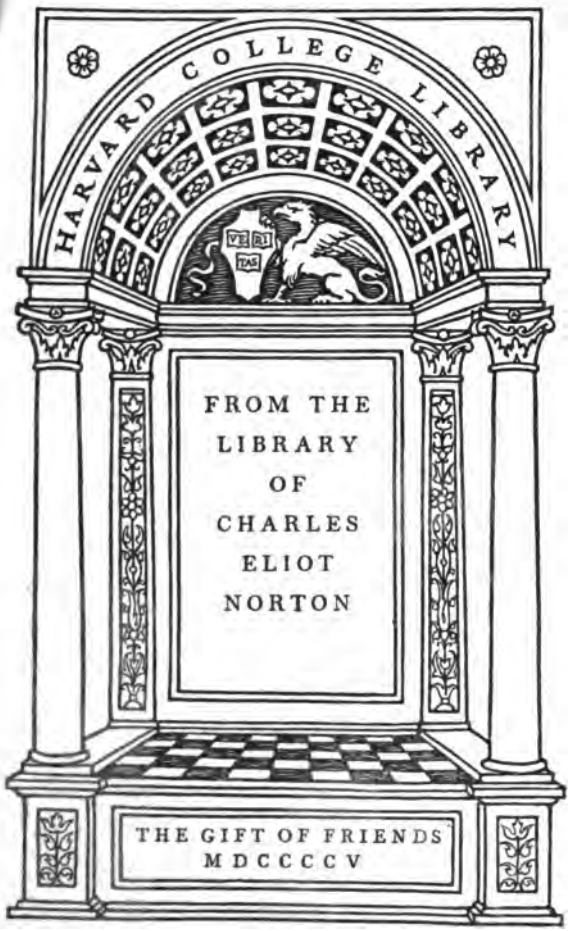
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EUGÈNE PÉNEL

DE PARIS A BOULOGNE, A CALAIS ET A DUNKERQUE

L. HACHETTE ET Cie

035.22


HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE
LIBRARY
OF
CHARLES
ELIOT
NORTON
THE GIFT OF FRIENDS
MDCCCCV

DE PARIS

A BOULOGNE

A SAINT-VALERY, AU TRÉPORT
A CALAIS, A DUNKERQUE, A LILLE, A VALENCIENNES
ET A BEAUVAIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

DE PARIS
A BOULOGNE

A SAINT-VALERY, AU TRÉPORT
A CALAIS, A DUNKERQUE, A LILLE, A VALENCIENNES
ET A BEAUVAIS

PAR EUGÈNE PÉNEL

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

ILLUSTRÉ DE 54 VIGNETTES DESSINÉES PAR HUBERT CLERGET
LANCELOT ET DAUBIGNY

ET CONTENANT UNE CARTE DES CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

Droit de traduction réservé

Fr 2035.22

Harvard College Library
Norton Collection,
20 Sept. 1908

TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES I
LISTE DES GRAVURES V
PRÉFACE VII

I

DE PARIS A BOULOGNE,

PAR CREIL, AMIENS ET ABBEVILLE.

1re *station*. **Saint-Denis** 4
2e *station*. Pierrefitte. — Stains 26
3e *station*. Villiers-le-Bel 27
Excursion à Écouen 28
— à Gonesse 32
4e *station*. Goussainville 34
5e *station*. Louvres 34
6e *station*. Luzarches. — Survilliers 35
Excursion au château de Champlâtreux 36
— à Mortefontaine 36
7e *station*. Ory-la-Ville 39
8e *station*. Chantilly. — Gouvieux 40
9e *station*. **Creil** 57
10e *station*. Liancourt-sous-Clermont 61
11e *station*. Clermont-de-l'Oise 64
12e *station*. Saint-Just-en-Chaussée 71
13e *station*. Breteuil. — Montdidier 74
Excursion à Folleville 81
14e *station*. Ailly-sur-Noye 84
Excursion à Moreuil 85
15e *station*. Boves 87
16e *station*. **Longueau** 89
17e *station*. **Amiens** 91
Excursion à **Doullens** 150
18e *station*. Ailly-sur-Somme 157
19e *station*. Picquigny 158
Excursion au camp romain de Tirancourt 161
20e *station*. Hangest-sur-Somme 164
21e *station*. Longpré-les-Corps-Saints 165
Excursion au camp romain de l'Étoile et à Long 165
22e *station*. Pont-Remy 167

23e *station*. **Abbeville** 171
Excursion à Saint-Riquier 187
— à Crécy-en-Ponthieu 194
24e *station*. **Noyelles-sur-Mer** 198
25e *station*. Rue 200
Excursion au **Crotoy** 202
— du Crotoy aux dunes de Saint-Quentin 207
26e *station*. Montreuil. — Verton 210
Excursion à Berck-sur-Mer 213
27e *station*. Étaples 215
28e *station*. Neufchâtel 218
29e *station*. Pont-de-Briques 218
30e *station*. **Boulogne** 219
Excursions autour de Boulogne 253

II

DE PARIS A SAINT-VALERY-SUR-SOMME ET AU TRÉPORT.

Départ de Noyelles-sur-Mer 265
25e *station*. **Saint-Valery-sur-Somme** 269
Excursions autour de Saint-Valery 277
Le Bourg-d'Ault 282
Eu 284
Le Tréport 292

III

DE PARIS A CALAIS,

PAR ARRAS, BÉTHUNE, HAZEBROUCK ET SAINT-OMER.

Départ de Longueau 299
17e *station*. Corbie 301
18e *station*. Albert 305
Excursion à **Péronne** 309
19e *station*. Achiet. — Bapaume 313
20e *station*. Boisleux 316
21e *station*. **Arras** 316
Excursion au Pont-du-Gy 342
— au Mont-Saint-Éloi 343
22e *station*. Farbus. — Vimy 346
23e *station*. Lens 347
24e *station*. Bully. — Grenay 349
25e *station*. Nœux 351
26e *station*. **Béthune** 351
27e *station*. Chocques 362
28e *station*. Lillers 362
Excursion à Amettes 364
29e *station*. Aire-sur-la-Lys 365
30e *station*. Thiennes 370
31e *station*. Steenbecque 370
32e *station*. **Hazebrouck** 372
33e *station*. Ebblinghem 375

34e *station*. **Saint-Omer** 376
35e *station*. Watten 402
36e *station*. Audruick 404
37e *station*. Ardres 405
38e *station*. Saint-Pierre-lès-Calais 407
39e *station*. **Calais** 410

IV

DE PARIS A DUNKERQUE,

PAR ARRAS, BÉTHUNE ET HAZEBROUCK.

Départ d'Hazebrouck 422
33e *station*. Cassel 423
34e *station*. Arnèke 428
35e *station*. Esquelbecq 428
36e *station*. **Bergues** 429
37e *station*. **Dunkerque** 435

V

DE BOULOGNE A CALAIS.

1re *station*. Wimille 455
2e *station*. **Marquise** 456
3e *station*. Caffiers. — Guînes 460
4e *station*. Saint-Tricat 460
Raccordement, à Saint-Pierre, avec la ligne de Paris à Calais 460

VI

DE PARIS A LILLE, A ROUBAIX ET A TOURCOING.

Départ d'Arras 461
22e *station*. Rœux 461
23e *station*. Vitry 462
24e *station*. **Douai** 462
25e *station*. Le Forest 481
26e *station*. **Carvin** 481
Embranchement de Carvin à Lens, par Hénin-Liétard et Billy-Montigny 482
27e *station*. Seclin 484
28e *station*. **Lille** 485
29e *station*. **Roubaix** 507
30e *station*. **Tourcoing** 509

VII

DE LILLE A CALAIS ET A DUNKERQUE,

PAR HAZEBROUCK.

1re *station*. Pérenchies 512
2e *station*. Armentières 513

3e *station.* Steenwerck .....
4e *station.* Bailleul 514
5e *station.* Strazeele 515
Raccordement, à Hazebrouck, avec les lignes de Paris à Calais et à Dunkerque 515

VIII

DE LILLE A TOURNAI.

1re *station* Ascq 516
2e *station.* Baisieux 517
3e *station.* Blandain 517
4e *station.* **Tournai** 517

IX

DE PARIS A VALENCIENNES,

PAR ARRAS, DOUAI ET SOMAIN.

Départ de Douai 518
25e *station.* Montigny-en-Ostrevant 519
26e *station.* **Somain** 520
Embranchement de Somain à Anzin, par Denain 521
27e *station.* Wallers 524
28e *station.* Raismes 524
29e *station.* **Valenciennes** 525
Excursion à **Saint-Amand-les-Eaux** 536

X

DE PARIS A BEAUVAIS.

Départ de Creil 543
10e *station.* Cires-lès-Mello 544
11e *station.* Mouy. — Bury 545
12e *station.* Heilles. — Mouchy 546
13e *station* Hermes. — Berthecourt 547
14e *station.* Rochy-Condé 549
15e *station.* **Beauvais** 550

INDEX ALPHABÉTIQUE 569

LISTE DES GRAVURES.

1. Gare du chemin de fer du Nord, à Paris..... 1
2. Station de Saint-Denis..... 3
3. Église canoniale de Saint-Denis (façade)..... 7
4. Église canoniale de Saint-Denis (côté septentrional)..... 13
5. Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne..... 21
6. Crypte de Saint-Denis..... 23
7. Château d'Écouen..... 33
8. Lac de Mortefontaine..... 37
9. Hallali aux étangs de Commelle..... 41
10. Château de Chantilly..... 47
11. Carrières de Saint-Leu d'Esserent..... 54
12. Église de Saint-Leu d'Esserent..... 55
13. Creil..... 57
14. Ruines de l'église de Saint-Évremont, à Creil..... 59
15. Amiens, vue prise du pont du Don..... 97
16. Cathédrale d'Amiens (vue extérieure)..... 107
17. Cathédrale d'Amiens (vue intérieure)..... 115
18. Église Saint-Vulfran, à Abbeville (vue extérieure)..... 177
19. Intérieur de Saint-Vulfran (bas côté de droite)..... 181
20. Ancienne église abbatiale de Saint-Riquier..... 191
21. Entrée du port de Boulogne..... 225
22. Jetée du nord-est et fanal, à Boulogne..... 227
23. Notre-Dame de Boulogne, vue de la promenade de la Bienfaisance..... 231
24. Château de Boulogne..... 239
25. Beffroi de Boulogne..... 241
26. Établissement municipal des bains de mer, à Boulogne..... 243
27. Colonne de la Grande-Armée, près de Boulogne..... 255
28. Vue des falaises, près de Boulogne..... 257
29. Saint-Valery-sur-Somme et le pont-viaduc du chemin de fer..... 267
30. Chapelle Sainte-Croix et croix de Saint-Nicolas, près d'Eu..... 293
31. Arras : vue prise du rempart, près du Rivage..... 299
32. Petite place, hôtel de ville et beffroi d'Arras..... 331
33. Maison de Robespierre, à Arras..... 335
34. Place et beffroi de Béthune..... 357
35. Église d'Hazebrouck..... 373
36. Église Notre-Dame à Saint-Omer (côté du sud)..... 381
37. Ruines de l'église abbatiale de Saint-Bertin, à Saint-Omer..... 387
38. Place, hôtel de ville, beffroi et tour du Guet, à Calais..... 413
39. Église Notre-Dame, à Calais..... 417
40. Ancien hôtel de Guise, à Calais..... 419

41. Cassel : vue de la route de Saint-Omer..... 422
42. Ancien hôtel de ville, à Cassel..... 427
43. La tour Blanche et la tour Bleue, à Bergues..... 431
44. Beffroi de Bergues..... 433
45. Église et tour Saint-Éloi, à Dunkerque..... 441
46. Place Jean-Bart, à Dunkerque..... 453
47. Hôtel de ville et beffroi de Douai..... 473
48. Pont-Neuf, hôpital Général et église de la Madeleine, à Lille..... 489
49. Grand'place, colonne et Bourse de Lille..... 496
50. Place de Valenciennes..... 529
51. Façade de l'ancienne église abbatiale de Saint-Amand-les-Eaux..... 537
52. Rotonde des bains de boues, à Saint-Amand-les-Eaux..... 541
53. Cathédrale de Beauvais (portail du sud)..... 555
54. Palais de justice (ancien palais épiscopal), à Beauvais..... 563

CARTE.

Carte du chemin de fer du Nord..... 1

PRÉFACE.

Ce volume renferme, comme son titre l'indique, la description des diverses lignes du chemin de fer du Nord qui conduisent de Paris aux bains de mer de Boulogne, de Saint-Valery, du Tréport, de Calais, de Dunkerque, aux villes industrielles de Lille, de Roubaix et de Tourcoing, à Valenciennes et au bassin houiller qui entoure cette ville, à Gand et à Bruxelles, enfin à Beauvais. Comme tous les guides de la collection dont il fait partie, il est tout à la fois géographique, historique et pratique. Rédigé d'après mes notes et mes renseignements personnels, il a été contrôlé, corrigé, complété pour chaque ville par des juges dont la compétence ne saurait être contestée. Je dois surtout remercier : — M. l'abbé Haigneré, le savant archiviste de la ville de Boulogne, pour cette ville et ses environs ; — M. Desplanques, archiviste du département du Nord, pour Lille, Dunkerque, Roubaix et Tourcoing ; — M. H. Caffiaux, pour Valenciennes, dont il est à la fois le receveur municipal et l'archiviste ; — M. G. Desjardins, archiviste du département de l'Oise, pour Beauvais ; — M. Louis Caron, de Béthune, dont l'amitié dévouée a mis à mon service une foule de documents relatifs au département du Pas-de-Calais, documents qu'il m'eût été difficile de recueillir.

Toute la partie de la première section comprise entre Paris et Creil a été extraite textuellement, avec l'autorisation de l'auteur, de l'*Itinéraire de Paris à Cologne* par M. A. Morel. Les sections de Clermont de l'Oise à Amiens, d'Amiens à Boulogne, de Saint-Valery-sur-Somme, et d'Amiens à Arras, sont, en grande partie, l'œuvre de M. Ch. Hubert, d'Amiens, qui a parcouru, tout exprès

pour cette utile collaboration, les contrées qu'il avait bien voulu se charger d'étudier et de décrire. Enfin, l'itinéraire entier a été conçu et rédigé sous la direction de M. Adolphe Joanne.

J'ajouterai, en terminant, que j'ai consulté, pour la rédaction de cet itinéraire, les ouvrages les plus récents et les plus estimés qui aient été publiés sur les nombreuses localités des départements de Seine-et-Oise, de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, décrites dans ce volume. Je les ai toujours cités lorsque je leur ai emprunté quelque renseignement important et je mentionnerai ici avec reconnaissance : — pour le département de l'Oise, les *Notices archéologiques*, de M. Graves, et le *Répertoire archéologique*, par M. Emmanuel Woillez ; — pour le département de la Somme, *les Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois*, par MM. H. Dusevel, Goze, de la Fons (baron de Mélicocq) et Gabriel Rembault ; l'*Histoire d'Abbeville et du comté de Ponthieu jusqu'en* 1789, par M. F.-C. Louandre ; *le Département de la Somme, ses monuments anciens et modernes*, par M. H. Dusevel, avec des dessins de M. L. Duthoit ; — pour le département du Pas-de-Calais, le *Bulletin de la Commission départementale ;* la *Statistique monumentale* publiée par la même Commission ; le *Mémorial historique et archéologique* de M. Harbaville ; les *Mémoires* de l'Académie d'Arras et de la Société des Antiquaires de la Morinie ; — pour le département du Nord, le *Bulletin de la Commission historique du département* et la *Statistique archéologique* publiée par cette Société, etc., etc.

Eugène PÉNEL.

Paris, 31 mai 1866.

Gare du chemin de fer du Nord, à Paris.

I

DE PARIS A BOULOGNE,

PAR CREIL, AMIENS ET ABBEVILLE[1].

Presque au sortir de la gare, après avoir laissé à gauche l'hôpital la Riboisière, construit de 1846 à 1853, on passe, dans une tranchée, sous le *boulevard de la Chapelle*, puis sous les rues *Jessaint*, *Doudeauville*, *Marcadet*. Au delà s'étendent sur la gauche les *ateliers* et les *magasins du chemin de fer*. On longe à peu près parallèlement la Grande rue de *la Chapelle* (à droite) et la chaussée de *Clignancourt* (à gauche), qui côtoie le flanc oriental des buttes *Montmartre*. Passant ensuite au-dessus du *chemin de*

1. Tous les jours, trois trains express de Paris à Amiens . trajet en 2 h. 25 min. et en 2 h. 50 min.; neuf trains semi-directs et omnibus : trajet en 3 h. 30 min. et en 4 h. 20 min. — Prix des places : 1re cl. 14 fr. 65 c.; 2e cl. 11 fr.; 3e cl. 8 fr. 05 c.

De Paris à Boulogne, un train express par jour : trajet en 5 h. 30 min.; un train

fer de ceinture, on sort de l'enceinte des fortifications pour entrer dans la plaine Saint-Denis.

A peu de distance des fortifications, le chemin de fer se bifurque : l'embranchement qui se détache sur la droite conduit, par le Bourget, Dammartin, Soissons, Reims, Mézières et Charleville à Givet; le tronçon principal se dirige vers le nord, en longeant jusqu'à Saint-Denis les voies récemment établies pour les trains de banlieue du *service circulaire*, entre la gare du Nord et la gare de l'Ouest (rive droite), à Paris, par Ermont et Argenteuil.

La **plaine Saint-Denis**, que l'on traverse, est la partie la plus basse d'un terrain d'environ 30 kilomètres de longueur, limité par Sannois et Frépillon à l'ouest, Maffliers au nord, Louvres à l'est, et Paris au sud. Le terrain en est particulièrement propre à la culture des grains et des légumes; mais, depuis l'extension des limites de Paris, de nouvelles usines s'y établissent chaque jour.

Au temps des Romains, la plaine Saint-Denis, couverte de broussailles, était traversée par une voie qui conduisait de Paris à Senlis. Sur cette voie ont passé bien des armées ou des bandes d'envahisseurs : Francs, au ve siècle; Normands, au IXe; Allemands d'Othon II, au Xe; Anglais, au XIVe et au XVe; Russes, Anglais, Prussiens coalisés, en 1814 et en 1815.

Là, durant le moyen âge, venaient en grande pompe les écoliers de Paris accompagnant leur recteur, quand ce dignitaire allait à la foire du Lendit prélever, par privilége du roi, le parchemin nécessaire aux travaux de l'Université. Depuis Charles le Chauve, qui l'institua, cette foire se tint entre Saint-Denis et Montmartre; en 1552, elle fut transférée à Saint-Denis même, et bientôt après la promenade solennelle du recteur cessa d'être d'usage.

Le Lendit attirait une foule assez souvent désordonnée; les écoliers ne se faisaient pas faute, on le pense bien, de rendre cette

semi-direct : trajet en 5 h. 40 min.; 4 trains omnibus : trajet en 7 h. et en 7 h. 25 min. — Prix des places : 1re cl. 28 fr. 45 c.; 2e cl. 21 fr. 35 c.; 3e cl. 15 fr. 65 c.

Outre les trains du service régulier, deux trains spéciaux, dits *trains de marée*, partent chaque jour de Paris à des heures variables, pour correspondre à Boulogne avec les paquebots de Folkestone et de la Tamise.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux de Paris à Boulogne, aller et retour, valables du samedi au lundi : 1re cl. 34 fr.; 2e cl. 26 fr.

réunion aussi turbulente que possible; mais l'histoire a conservé aussi le souvenir d'autres scandales qui eurent lieu dans la plaine Saint-Denis, au siècle dernier. Les obsèques de Louis XIV, les funérailles d'Henriette de France, fille de Louis XV (1752), et celles de Louis XV lui-même (mai 1774), furent l'occasion de scènes bruyantes. Le peuple, sur le passage du cortége funèbre, dansait et chantait avec une joie haineuse; l'escorte était aussi indécente: des mousquetaires jetaient en riant au milieu du public leurs torches usées ou allumées, non sans quolibets et sans insultes des deux parts.

Station de Saint-Denis.

La voie ferrée, parallèle à la route de terre de Paris à Saint-Denis, atteint, à peu de distance de cette dernière ville, le *canal Saint-Denis*. Ce canal, partant de la gare circulaire établie sur le canal de l'Ourcq, à 700 mètres du bassin de la Villette, aboutit à la Seine au hameau de la Briche (*V.* ci-dessous, p. 26). Sa longueur est de 6647 mètres. Il met la Seine, par le canal Saint-Martin, en communication avec elle-même, et abrége ainsi de 29 kilomètres le trajet du pont d'Austerlitz à la Briche.

En approchant de Saint-Denis, on entrevoit sur la gauche le

parc du **château de Saint-Ouen.** Ce domaine fut acheté en 1745 par Mme de Pompadour. C'est du château de Saint-Ouen que Louis XVIII, le 2 mai 1814, adressa aux Français une déclaration préalable où il posait les bases de la Charte à octroyer et qui fut promulguée le 4 juin suivant. Les anciens bâtiments, démolis en 1816, furent remplacés par d'autres du goût italien le plus somptueux. Mme du Cayla inaugura cette splendide demeure d'été, le 2 mai 1823, par une fête à laquelle assista Louis XVIII.

1re STATION. — SAINT-DENIS.

7 kil. de Paris. — 124 kil. d'Amiens. — 247 kil. de Boulogne.

OMNIBUS pour la place de l'Église et le Barrage, 1 kil., 10 c.

Les RESTAURANTS, nombreux à Saint-Denis, ont la réputation de bien préparer les fritures et les matelotes traditionnelles. Les plus anciennement connus sont ceux de la *Croix-Blanche*, place d'Armes, 8; — du *Lapin qui fume*, rue de Paris; — de l'*Hôtel du Grand-Cerf*, — et de la *Renommée des talmouses*.

Situation et aspect général.

Saint-Denis, ville de 22 052 habitants, offre une certaine importance militaire à cause de sa situation dans la zone de défense de la capitale et par les fortifications qui la couvrent du nord à l'est, en formant une espèce de demi-cercle dont les pointes s'appuient à la Seine et au canal; l'ensemble est complété par deux forts, dont l'un, le fort de la Briche, touche au chemin de fer du Nord. — Son importance industrielle, considérable au moyen âge, était bien déchue dans les deux derniers siècles et dans les quarante premières années du nôtre; elle s'est relevée depuis lors et s'accroît constamment; des fabriques nombreuses et variées viennent s'établir à Saint-Denis, chassées de Paris par l'élévation des loyers, par la cherté des denrées alimentaires; la main-d'œuvre y est moins coûteuse. Aussi la spéculation ne cesse-t-elle d'y élever des constructions nouvelles. Deux ruisseaux, le Crould et le Rouillon, sont, ainsi que le canal Saint-Denis, d'une grande utilité pour les industriels de la ville.

Histoire.

S'il faut en croire les chroniqueurs, l'emplacement actuel de la ville de Saint-Denis se serait appelé, du temps des Romains,

Catuliacum, et saint Denis, décapité à Montmartre, aurait été inhumé secrètement en ce lieu. La légende ajoute, comme on le sait, qu'il y serait venu à travers champs depuis le lieu du supplice, en tenant sur sa poitrine sa tête décollée. Plus tard, dans le cours du ve siècle, sainte Geneviève retrouva, dit-on, le tombeau où l'apôtre reposait avec les deux compagnons de ses prédications et de son martyre, Rustique et Éleuthère ; à cet endroit, elle fit bâtir un oratoire, et le nom de Saint-Denis, substitué à l'ancienne désignation de Catuliacum, prévalut bientôt.

En 574, l'oratoire fut détruit par une bande de soldats austrasiens. Le roi de Neustrie, Chilpéric, ordonna de le remplacer par une grande basilique, et, comme il avait une dévotion particulière pour saint Denis, il voulut, après la mort du dernier de ses fils, que le corps de ce jeune prince fût inhumé dans le temple nouveau.

Dagobert avait reconstruit, sur un plan plus vaste, l'église de Chilpéric. Dans la nuit du 24 février 636, qui précédait le jour annoncé pour la dédicace du nouvel édifice, Jésus-Christ lui-même, descendu des cieux avec un brillant cortége, vint consacrer le sanctuaire. Ce miracle eut pour témoin un lépreux que les sacristains avaient, la veille au soir, enfermé par mégarde dans l'église : le roi, rempli d'enthousiasme par cette merveille, dota largement les religieux pour lesquels il venait d'établir le monastère de Saint-Denis. Aussi, quand Dagobert mourut, en 638, il fut enterré dans le temple qu'avait fait ériger son zèle pieux. D'autres princes de la race mérovingienne y furent à leur tour ensevelis. Charles Martel avait médité la ruine de cette dynastie, traité durement les moines, rançonné les évêques ; il commanda néanmoins en mourant qu'on l'inhumât à Saint-Denis. Mais son cadavre fut enlevé par le diable ; un historien de l'abbaye, le chanoine Doublet, nous l'affirme. Toutefois Raepsaet, Roth, Daniels, Waitz et M. Beugnot ont révoqué le fait en doute.

Pépin le Bref, fils de Charles Martel, agit d'après d'autres principes que son père : il fut l'homme du clergé. Aussi le pape Étienne II vint-il le sacrer roi à Saint-Denis (754). Pépin, se sentant près de mourir, commanda par humilité que son corps fût mis en terre devant la porte de la basilique. Charlemagne se bâtit un

château dans le voisinage de l'abbaye, qu'il continua d'enrichir. Son conseiller Turpin, l'archevêque si célèbre dans les romans carlovingiens, passait pour avoir été religieux à Saint-Denis.

Au IXe siècle, Hilduin, abbé de Saint-Denis, prétendit établir que saint Denis des Gaules était le même que saint Denis d'Athènes, l'Aréopagite converti par saint Paul. Cette opinion qui s'appuyait sur les traditions de la Grèce et de Rome, trouva des partisans, surtout parmi les compagnons d'Hilduin, mais elle provoqua de vives contestations. Au XIIe siècle, Abélard, après le scandale de sa célèbre aventure, était devenu un des moines de Saint-Denis; il dut bientôt s'éloigner du couvent, les autres religieux ne pouvant supporter qu'il refusât de partager leur croyance favorite. La dispute, perpétuée jusqu'au XIIIe siècle, finit par l'intervention d'Innocent III. Ce pape envoya aux moines de Saint-Denis les reliques regardées par leurs adversaires comme celles du martyr d'Athènes, « afin, leur dit le pontife, que, quand ils posséderaient les deux corps saints, on ne pût douter que les restes de l'Aréopagite ne fussent une gloire de leur couvent. »

Sous les derniers successeurs de Charlemagne, l'usage s'était répandu de prendre un laïque pour abbé, dans certains monastères. Trois des ancêtres de Hugues Capet furent de la sorte abbés commendataires de Saint-Denis. L'Église souffrait impatiemment cet usage, qui trouvait ici une sorte d'excuse dans des services rendus lorsqu'en 846, 857, 865, 886, les Normands avaient assiégé et rançonné Saint-Denis : les comtes de Paris, aïeux de Hugues, avaient presque chaque fois combattu les pirates. Devenu roi, Hugues Capet rendit aux moines la liberté de choisir un supérieur parmi eux, ne se réservant que le droit de paraître en chape dans les offices du chœur. Son fils Robert a ainsi chanté plus d'une fois au lutrin. Philippe Ier concéda le château de Charlemagne aux religieux; ils étaient ses grands amis. Dans les guerres que les premiers Capétiens eurent à soutenir contre les seigneurs qui refusaient de rendre hommage à cette royauté encore récente et mal assise, les vassaux de *Monseigneur saint Denis* étaient toujours envoyés en aide au prince sous leur gonfanon, qui devint l'oriflamme, ce drapeau fameux de la monarchie au temps de la troisième race. Jusque-là les rois de France avaient

Église canoniale de Saint-Denis (façade).

eu pour drapeau la chape de saint Martin. Louis VI le Gros rendit à son tour aux abbés de Saint-Denis le service de contraindre leurs voisins, les barons de Montmorency, à respecter les domaines du monastère. L'abbé Suger, ami et conseiller de ce roi, abolit le servage sur les terres de Saint-Denis, qu'il administrait avec cette même habileté dont il fit preuve lorsque, en l'absence de Louis VII, il gouverna si sagement le royaume. Sous sa forte direction, l'abbaye prospéra, comme on en peut juger par un opuscule, conservé dans ses œuvres, où il relate les immenses richesses de l'église confiée à ses soins. Il reconstruisit la basilique entière (sauf une partie de la crypte qui datait du xe siècle), éleva un portail flanqué de deux tours, et transféra de la crypte dans un riche tombeau de l'église haute les reliques des trois martyrs (1140-1144).

L'édifice, tel que Suger le laissait à ses successeurs, était déjà plein de grandeur et de noblesse; mais dans le siècle suivant on jugea utile de refaire la construction du sanctuaire et de la nef. Sous saint Louis, en 1231, l'abbé Eudes Clément, avec la permission du pape, sur le consentement du roi, de la reine mère et des prudhommes, fit abattre les murs élevés par son illustre prédécesseur, et commença l'édification d'une nouvelle église : elle fut achevée en 1281 par Mathieu de Vendôme.

Dans les trois siècles suivants, si agités, si malheureux, le bourg et l'abbaye eurent beaucoup à souffrir. Ils furent pillés : en 1358, par les troupes de Charles le Mauvais, roi de Navarre; en 1411, par celles des Bourguignons, entre lesquelles se distinguèrent les Flamands, qui étaient venus avec leur duc, Jean sans Peur. Ils enlevaient méthodiquement, proprement, tout ce qui pouvait être transporté; après quoi ils emballaient et expédiaient sous bonne garde vers Gand ou Bruges. Leur butin, du reste, était magnifique, car l'usage depuis longtemps avait voulu que tous les vêtements précieux de chaque roi qui mourait fussent donnés au trésor de Saint-Denis.

En 1429, Jeanne d'Arc, blessée devant Paris à l'attaque de la porte Saint-Honoré, fut ramenée à Saint-Denis, que les troupes anglaises vinrent peu après saccager, et qu'elles occupèrent jusqu'en 1436. Le 13 avril de cette année, deux cents hommes de

leurs bandes s'y laissèrent forcer dans un poste appelé la Tour du Vélin : on les massacra.

Les bienfaits de Charles VII relevèrent la fortune de l'abbaye, et la bourgeoisie, grâce au commerce, grâce à l'industrie, particulièrement à celle des drapiers, redevint florissante; aussi, à la fin du xve siècle, disait-on proverbialement : « Il n'est tel bourg que Saint-Denis. » Mais, en 1561, et surtout en 1567, les calvinistes y exercèrent de grands ravages; ils enlevèrent jusqu'aux ferrures et au cuivre des tombes royales. Pendant leur deuxième séjour, ils virent arriver contre eux le connétable Anne de Montmorency et lui livrèrent bataille : le vieux royaliste fut atteint mortellement (10 novembre 1567).

Saint-Denis, en 1588, se donna aux Ligueurs; en 1590, il fut pris par Henri IV, et, dans la nuit du 2 au 3 janvier suivant manqua d'être enlevé à ce prince par quelques troupes venues de Paris sous la conduite de Claude de Lorraine, chevalier d'Aumale. Mais la place fut sauvée par Dominique de Vic; c'était un capitaine encore alerte, bien qu'il eût perdu jadis l'une de ses jambes dans une bataille. Il rallia la garnison royale et repoussa les assaillants, dont le chef fut tué les armes à la main.

Le 22 juillet 1593, le roi vint à Saint-Denis, où son abjuration solennelle fut reçue par l'archevêque de Bourges : il entendit ensuite la messe, cette fameuse messe qui pouvait lui donner Paris et le lui donna en effet. Le 22 mars 1594, Henri IV quittait Saint-Denis dans la matinée, et le soir il allait coucher au Louvre : la porte de la capitale lui avait été livrée par le comte de Brissac.

En 1649, les Frondeurs avaient mis garnison dans Saint-Denis; le prince de Condé les en délogea. Frondeur à son tour, en 1652, il prit cette ville, mais ne put la garder en sa possession qu'une seule journée.

Louis XIV n'aimait pas Saint-Denis, dont l'église lui inspirait des idées lugubres. Il transféra sur la maison de Saint-Cyr une portion considérable des revenus de l'abbaye si chère aux anciens rois.

Au commencement de la Révolution, Saint-Denis se trouvait fort déchu; la ville s'était graduellement resserrée sur elle-même, et la moitié de ce qui en restait était occupée par des établisse-

ments ecclésiastiques : outre l'église abbatiale, il y avait, en effet un chapitre dit de Saint-Paul, sept paroisses, des Récollets, des Carmélites, des Annonciades, des Ursulines, des Visitandines, etc.

En 1792, l'abbaye de Saint-Denis fut supprimée. Le 6 août 1793, des ouvriers, par ordre de la Convention, commencèrent à briser les tombeaux des rois et jetèrent dans une fosse commune les ossements qui s'y trouvaient. Seuls, les restes de Turenne furent réservés et portés à Paris au Jardin des plantes, d'où plus tard on les transféra aux Invalides, qui les conservent encore. A cette époque, Saint-Denis, changeant de nom, prenait celui de *Franciade*, qui fut bientôt oublié.

Le 20 février 1806, un décret ordonna que l'église de Saint-Denis serait consacrée à la sépulture des empereurs, sous la garde d'un chapitre de dix chanoines : ces ecclésiastiques devaient être choisis parmi les évêques âgés de plus de soixante ans et qui se trouveraient empêchés par leur santé de remplir les fonctions actives de l'épiscopat. Ils avaient pour chef le grand aumônier de l'empereur. Le chapitre impérial de Saint-Denis a été reconstitué sous le gouvernement actuel.

D'autres décrets, ceux du 29 mars 1809 et du 15 juillet 1810, ayant réglé l'organisation des maisons d'éducation où devaient être élevées les sœurs, les filles et les nièces des membres de la Légion d'honneur, les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Denis, reconstruits dans le siècle précédent, furent affectés à l'un de ces pensionnats.

Le 13 janvier 1817, la Restauration fit commencer solennellement des fouilles pour rechercher les ossements des rois, et, le 19, ces restes furent portés dans la crypte.

Louis XVIII est le dernier souverain qui ait été enterré à Saint-Denis; ses obsèques eurent lieu le 23 septembre 1824. Une cérémonie funèbre s'y est pourtant faite encore, le 4 septembre 1830, en l'honneur d'un Bourbon; ce fut pour recevoir le prince Louis-Henri-Joseph en qui s'éteignait la famille de Condé.

Depuis la Révolution, Saint-Denis est le chef-lieu d'un des deux arrondissements qui forment avec Paris le département de la Seine; cet arrondissement est divisé en quatre cantons et subdivisé en trente-sept communes.

La *foire du Lendit* s'est perpétuée jusqu'à nos jours; elle s'ouvre le mercredi ou le samedi le plus rapproché du 11 juin; mais ce n'est plus actuellement qu'une réunion de petits marchands et de saltimbanques.

Monuments publics.

La ville de Saint-Denis possède des *casernes* assez belles; mais l'ancienne *église paroissiale*, qui dépendait autrefois du couvent des Carmélites supprimé à la Révolution, ne mérite pas une visite. Au mois de mai 1864, a été posée la première pierre d'une nouvelle église, dont la construction est confiée à M. Viollet-le-Duc.

L'**église canoniale de Saint-Denis** fut rendue au culte par le décret que nous avons cité (p. 11).

Dès que Napoléon, constituant le chapitre de Saint-Denis, eut ordonné l'entière restauration du monument, on se mit à l'œuvre, et d'immenses travaux furent peu à peu exécutés. Mais, en 1837, la grande flèche ayant été atteinte par la foudre, on dut la reconstruire; en 1846, il fallut la démolir, parce qu'elle s'affaissait sur elle-même et que la tour qui la supportait menaçait ruine. L'ornementation intérieure avait coûté des sommes considérables. Il se trouva, en fin de compte, que, de 1806 à 1847, on avait dépensé 7 267 000 francs, pour n'avoir qu'un monument incomplet et des décorations qui, sous le rapport historique et archéologique, laissaient beaucoup à désirer. Sans doute, au premier coup d'œil, l'église, telle que ces travaux l'avaient faite, présentait un aspect de richesse. Mais cette ornementation n'était plus celle de la vieille église; on avait plutôt là un amalgame, un musée de monuments de tous les âges et de toutes les origines, enrichi surtout de ceux qui avaient été rassemblés dans les salles des Petits-Augustins de Paris, à l'époque de la Révolution. Outre le manque d'harmonie entre ces pièces de rapport, des réparations malencontreuses les avaient généralement défigurées.

Depuis que M. Viollet-le-Duc, qui a si habilement restauré Notre-Dame de Paris, a été nommé architecte de l'église de Saint-Denis, il s'est donné pour but de rendre au monument son caractère historique et de faire disparaître les anachronismes commis par des architectes et des artistes étrangers aux scrupules de l'ar-

Église canoniale de Saint-Denis (côté septentrional).

chéologie. Il y est parvenu autant que l'ont permis les subsides, mis à sa disposition. Au moment où nous écrivons (avril 1865), l'intérieur de l'église est encore occupé en grande partie par les échafaudages des ouvriers; mais il est déjà possible de se former une idée de ce que devra être l'ensemble de l'œuvre, quand elle sera livrée aux regards du public. Le plan nouveau est, du reste, un retour fidèle à celui que l'édifice présentait en 1706, tel que nous le voyons dans le livre de Félibien.

Construite en forme de croix latine, l'église se compose de six parties distinctes : le portail occidental, le porche intérieur, la nef jusqu'au chœur, le chœur, les transsepts et l'abside. Sous le chœur et l'abside s'étendent le caveau royal et la crypte.

Portail occidental et portes latérales. — En arrivant par la petite place où est située la *mairie*, on entre dans l'église par un portail qui regarde le couchant; il est percé de trois portes. Dans les tympans et les voussures subsistent des vestiges de sculptures exécutées du temps de Suger. Les figures de la *porte centrale* représentent les scènes du Dernier jour : le Christ prêt à juger, la Vierge intercédant pour les pécheurs, etc. La *porte du midi* représente le Martyre de saint Denis; quant aux figures de la *porte du nord*, elles sont toutes de restauration moderne et très-défectueuses. — Deux autres portes monumentales s'élèvent à l'extrémité, l'une du croisillon septentrional, l'autre du croisillon méridional. Celle-ci, appelée la *porte des Bénédictins*, est actuellement fermée : les statues qui l'ornaient ont toutes été mutilées pendant la Révolution; celle-là, nommée la *porte des Valois* (parce qu'elle était voisine d'un caveau aujourd'hui comblé et qui devait servir à la sépulture des princes de cette famille), est décorée de grandes statues qui représentent, non pas, comme on l'a cru longtemps, des rois de la dynastie capétienne, mais les ancêtres de Jésus-Christ.

Porche intérieur. — Pénétrant dans l'église par le portail occidental, on trouve deux premières travées qui forment le *porche* intérieur; elles datent du temps de Suger.

Nef précédant le choeur. — Comme la partie suivante et tout l'édifice jusqu'à l'abside, elle a été bâtie sous le règne de saint Louis et celui de Philippe le Hardi.

Après avoir franchi le porche intérieur, on voit que la nef est coupée en deux par la barrière du chœur; la partie antérieure est l'espace accordé aux fidèles qui suivent les offices. Cette nef, dans toute sa longueur jusqu'aux transsepts, est flanquée de deux ailes. Avant que M. Viollet-le-Duc fût chargé de la direction des travaux, cette partie de l'édifice avait été réparée sans aucun égard à la tradition et décorée de verrières du style le plus barbare, qui sont censées offrir les portraits des rois de France. En outre, dans les chapelles de gauche (bas côté nord), avaient été disposés des ornements rassemblés de toutes parts et qui les transforment chacune en une petite salle de musée. Dans l'état présent, voici les dénominations et le contenu de ces chapelles. — Si nous commençons notre visite par le bas côté de gauche, c'est-à-dire par le *bas côté du nord*, nous rencontrons successivement, à partir de la seconde travée, quatre chapelles, renfermant toutes quelques parties remarquables :

1° *Chapelle de Sainte-Madeleine* . chapiteaux carlovingiens en marbre; statues du Christ et de Madeleine (XIVe siècle); retable en bois, sur lequel est sculptée la Passion (XVIe siècle).

2° *Chapelle de Saint-Hippolyte* : le martyre de ce saint, bas-relief en pierre peinte (XIIIe siècle); les actes des Apôtres, bas-reliefs en pierre datés de 1543 et provenant de l'église abbatiale de Saint-Pierre de Chartres; retable en pierre (XIVe siècle).

3° *Chapelle de Saint-Philippe* : scènes de la vie de saint Denis, bas-reliefs en marbre (XIVe siècle); trois bustes en pierre de saint Denis et de ses compagnons (XIVe siècle); admirables vitraux du XVe siècle : vie et martyre de sainte Barbe.

4° *Chapelle de Saint-Martin* : la vie de saint Eustache, sculptée en pierre (XIVe siècle); vitraux modernes : les quatre évangélistes.

Dans l'ancien plan, auquel on reviendra sans doute, les chapelles du collatéral nord étaient au nombre de cinq, sous les vocables : la 1re, de sainte Madeleine; la 2e, de saint Laurent; la 3e, de saint Louis; la 4e, de saint Denis; la 5e, de saint Martin.

Dans l'aile droite (*bas côté sud*), se trouve une longue chapelle close, entièrement peinte et dorée. Comme les chapelles qui lui font face, elle est ornée de pièces rapportées de partout. On y re-

marque, entre autres : de magnifiques stalles en bois sculpté provenant de Saint-Lucien (monastère voisin de Beauvais), et dont les dossiers sont formés d'anciennes boiseries du château de Gaillon (XVe siècle); un bas-relief du XIVe siècle, converti en devant d'autel; une grille du XIIIe siècle; de belles boiseries; un tableau de Crayer (le Martyre de saint Denis), donné à l'église par Napoléon Ier; la tombe d'Antoine Delahaye, abbé de Saint-Denis (XVIe siècle), etc.

Cette chapelle, qui forme le *chœur d'hiver*, n'existait pas anciennement. D'après le plan actuel, on doit la démolir et maçonner l'intervalle des cinq travées qu'elle occupe.

Choeur. — La partie de la nef où le chœur sera bientôt rétabli au même niveau et dans les mêmes proportions qu'autrefois est garnie, comme la partie précédente, de bas côtés. Deux *chapelles* consacrées, l'une à *la Trinité*, l'autre à *saint Hippolyte*, occupaient et occuperont de nouveau le bas côté nord; le bas côté sud formera la *chapelle de Saint-Michel* ou *sacristie basse*.

Transsepts. — Ils sont fermés chacun par un magnifique portail (*V.* p. 15) surmonté d'une rose de toute beauté, abstraction faite des vitraux, qui sont modernes et sans aucune valeur. Faisant suite à la ligne de la nef, se montrent dans les transsepts, à droite et à gauche, des statues couchées représentant des princes et des princesses de la première et de la seconde race. En outre, la travée de droite renferme le tombeau de François Ier; la travée de gauche, le tombeau de Louis XII et celui d'Henri II, admirables monuments que nous allons bientôt décrire.

Dès les premiers âges du christianisme, l'inhumation dans les églises fut regardée comme un acte de dévotion envers Dieu et de respect envers les morts. Cette croyance persistant à travers le moyen âge et plus tard encore, il était naturel que nos rois désirassent reposer dans la basilique de saint Denis, patron de la France. Les trois dynasties s'y trouvaient représentées : la première, par Dagobert et sa femme Nanthilde, ses fils Sigebert II et Clovis II; la seconde, par Pépin et Charles le Chauve; la troisième enfin, par dix-huit reines et vingt-neuf rois, sur les trente-deux qui la composent depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XV.

Avant la Révolution, l'église haute de Saint-Denis contenait

cinq chapelles sépulcrales, vingt et un sarcophages avec statues, une colonne funéraire et quatre tombes plates. Aucun de ces monuments n'était antérieur au XIIIe siècle, ni postérieur au XVIe ; car, à dater du règne d'Henri II, on n'éleva plus de tombeau dans la partie supérieure de l'église, et, dès ce moment, les corps, placés dans des cercueils de plomb, furent rangés dans les caveaux à côté les uns des autres sur deux lignes de tréteaux de fer. On en comptait cinquante-quatre, depuis Henri IV jusqu'au fils aîné de Louis XVI, mort le 4 juin 1789.

Le jeune fils de Chilpéric et de Frédégonde, mort en 580, à Braine, fut le premier prince de sang royal inhumé à Saint-Denis. Dans les âges suivants, les princes qui n'avaient pas été appelés à régner ne furent admis que par exception dans la sépulture royale. On les enterra le plus ordinairement dans des églises de leurs domaines ; mais les rois décernèrent quelquefois à des hommes qui avaient rendu de grands services au pays, entre autres à Duguesclin et à Turenne, l'honneur d'une sépulture accordée si rarement à ceux qui étaient nés près du trône.

Sur les cent soixante-sept monuments funéraires qui furent érigés dans la crypte et dans l'église supérieure, en 1817, cinquante-deux seulement s'y trouvaient avant la Révolution.

Tombeau de François Ier et de Claude de France (côté sud). — Ce monument, l'un des plus splendides de la Renaissance, a été commencé en 1552, sous la direction de Philibert Delorme. La partie sculpturale est l'œuvre de Germain Pilon, d'Edme Bontemps, d'Ambroise Perret, de Jacques Chantrel, de Bastien Galles et de Jean de Bourges. Les bas-reliefs représentent les principaux faits militaires de François Ier : Marignan, Cérisoles, etc. Les figures agenouillées sur la plate-forme sont celles de François Ier et de Claude de France, sa femme, du dauphin François et de Charles d'Orléans, leurs fils, de Charlotte de France, leur fille.

Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne sa femme (côté nord). — Le roi et la reine sont représentés deux fois : nus et à tête de mort, sur le sarcophage ; vivants et agenouillés, sur la plate-forme du tombeau. On y voit, entre autres bas-reliefs, l'entrée de Louis XII à Milan, le 6 octobre 1499 ; le passage des montagnes de Gênes, avril 1507 ; la bataille d'Agnadel, gagnée

sur les Vénitiens le 14 mai 1509. Ce magnifique tombeau a passé longtemps pour avoir été exécuté à Venise par Paul Ponce ; il paraît certain aujourd'hui qu'il a été fait à Tours, sous la direction d'un Français, Jean Juste, et terminé dans cette ville en 1591.

Tombeau d'Henri II et de Catherine de Médicis (même transsept). — Œuvre admirable, que l'on attribue par conjecture à Germain Pilon, et construit d'un beau marbre blanc, ce tombeau est orné de douze colonnes composites élevées sur un soubassement en forme de piédestal. Quatre ravissantes statues de bronze, qui représentent, dit-on, les quatre vertus cardinales, et qui passent pour être chacune l'image d'une des maîtresses d'Henri II, sont placées aux angles. Au milieu gisent, morts et nus, Henri II et Catherine de Médicis. Au-dessus de l'entablement, tous deux sont représentés une seconde fois vivants et à genoux. Ils avaient autrefois, devant leurs mains, des prie-Dieu en bronze qui ont disparu.

Au delà des transsepts et dans l'axe de l'édifice, se trouve le *maître-autel*, aux côtés duquel deux petits escaliers donnent accès vers l'abside. On arrive également à cette partie de l'église par deux belles rampes de dix-huit marches.

A droite du maître-autel est le célèbre *tombeau de Dagobert*. La statue de ce roi, représenté mains jointes et couché, est moderne. Le reste du monument date du XIIIe siècle. Les bas-reliefs montrent saint Denis révélant en songe à un anachorète nommé Jean que l'âme de Dagobert est tourmentée par les démons. Des diables, de la laideur la plus hideuse, ont fait entrer dans une barque et maltraitent cette pauvre âme, qui est figurée par un enfant nu portant une couronne. Saint Denis, saint Martin et saint Maurice viennent au secours du roi et mettent les diables en fuite. L'âme délivrée s'élève vers le ciel, soutenue sur un drap que saint Denis et saint Martin tiennent chacun par un bout. Malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, ce tombeau passe, à juste titre, pour un des monuments les plus curieux du moyen âge, comme œuvre d'art et à cause du caractère allégorique de son ornementation. La statue de Nanthilde ou Nantechilde est un des plus beaux spécimens de l'art au XIIIe siècle. « La figure est d'une beauté sérieuse. Plongée dans la méditation, la reine tient

un livre de sa main droite, et, de l'autre, tord un lacet qui pend de son cou. Sa tête est légèrement inclinée. Un nuage de tristesse contracte son sourcil et pèse sur ses paupières : sa pensée semble en communication avec la tombe qui est à ses pieds. Sur les traits et dans le maintien règne un caractère d'ascétisme, et l'émaciation des formes, sans altérer la beauté, atteste la prédominance de l'esprit sur la chair. Le jeu de la chevelure est flexible; les plis de la robe et du manteau ont beaucoup de liberté.... » (Ch. MAGNIN.)

ABSIDE. — Indépendamment des tombeaux de princes et de princesses qui vont être rapportés de la crypte, l'abside est remarquable par ses chapelles latérales, dédiées : celles du bas côté de gauche, à Notre-Dame la Blanche, à saint Eustache, à saint Firmin, à sainte Osmanne, à saint Maurice, à saint Pérégrin;—celle du centre, à la Vierge; — celles du bas côté de droite (en redescendant) : à saint Cucupha, à saint Eugène, à saint Louis (sacristie haute), à saint Hilaire, à saint Romain, à saint Benoît, à saint Jean-Baptiste. Cette dernière est aussi appelée chapelle des Charles. La chapelle de la Vierge a conservé seule, de toutes les parties de l'édifice, ses anciens vitraux intacts; ils sont du temps de Suger, et ils offrent, avec la figure de cet abbé, les légendes explicatives qu'il avait fournies pour les sujets, tous tirés de la vie de Moïse ou de l'Apocalypse. Ces vitraux brillent de teintes exquises, et les couleurs sont dans un état de conservation incroyable.

CRYPTE. — Elle a subi, à diverses époques, de nombreux remaniements; mais les sept chapelles du rond-point, qui correspondent à celles de l'abside, datent du temps de Suger, et offrent même çà et là quelques vestiges des constructions antérieures.

Un caveau central, récemment éclairé et aéré par diverses ouvertures que M. Viollet-le-Duc y a fait pratiquer, ne reçoit pas la visite du public. Au bas de l'escalier qui y conduit se trouve, placé sur un tréteau de fer, le cercueil de Louis XVIII; c'est là que les rois, suivant l'antique cérémonial, devaient attendre leur successeur, avant d'être descendus pour toujours dans la grande salle funéraire, qui s'ouvre à quelques pas plus loin au fond d'une étroite galerie. Cette salle renferme des cercueils contenant les

restes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Mesdames Victoire et Adélaïde de France, du duc de Berry, assassiné en 1820, et de deux de ses enfants, morts peu de temps après leur naissance.

Dans une autre partie de la crypte, se présente, fermé par une grille de fer, le caveau des Condés. Là repose, enveloppé dans le mystère de la tombe, le prince Louis-Henri-Joseph, né en 1757,

Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

mort à Saint-Leu, le 27 août 1830, et dont la fin tragique a donné lieu à un procès célèbre.

En 1793, l'exhumation ordonnée par la Convention commença le 6 août, ainsi que nous l'avons dit; ce jour et les deux suivants, on opéra dans l'église haute. Les cendres que contenaient les cercueils de pierre ou de plomb furent déposées dans la cour du Nord, à l'endroit servant de cimetière que l'on appelait la Tour

des Valois (cette tour n'existait plus depuis 1719). On ne trouva que peu d'objets intéressants dans ces cercueils. Le nombre des monuments détruits du 6 au 8 août fut de cinquante et un. Du 12 au 25 octobre, on procéda à de nouvelles fouilles, surtout dans la crypte, et les corps furent aussi inhumés dans le cimetière des Valois. « Quelques-uns, dit un témoin oculaire, étaient bien conservés, surtout celui de Louis XIII, reconnaissable à sa moustache; Louis XIV l'était aussi par ses grands traits, mais il était noir comme de l'encre. Mais la plupart de ces corps étaient en putréfaction; il en sortait une vapeur noire et épaisse, d'une odeur infecte, que l'on chassait à force de vinaigre et de poudre qu'on eut soin de brûler. »

Nous terminerons cette visite de l'église de Saint-Denis, en donnant les principales dimensions de l'édifice :

Façade : largeur, y compris les contre-forts des faces latérales..	33m50
Longueur dans œuvre.....	108 16
Largeur la plus grande.....	37 00
Élévation sous clef de voûte.....	28 92
Hauteur des plus grandes fenêtres.....	10 52
Longueur totale de la nef.....	65 57
Largeur de la nef.....	11 65
Largeur des bas côtés.....	4 95
Hauteur de la tour du midi.....	58 13

Ancien trésor de Saint-Denis. — D'immenses richesses s'étaient accumulées pendant des siècles dans la basilique des Trois-Martyrs, car les rois y avaient presque tous déposé quelque tribut de leur munificence; outre de nombreuses reliques, l'église possédait : des croix d'or données par Charles le Chauve et par Philippe Auguste; des vases d'agate, de cristal de roche et de porphyre; quinze reliquaires d'or et de vermeil; des châsses enrichies de pierreries; des statues d'argent, etc. On y gardait de plus une foule d'objets historiques, qui formaient à côté du trésor religieux un véritable musée. C'étaient les mitres et les crosses des anciens abbés de Saint-Denis; les insignes royaux qui avaient figuré, soit aux sacres, soit aux funérailles des rois et des reines; une couronne, un sceptre, une épée et des éperons que la tradition attribuait à Charlemagne; la chaise romaine en bronze con-

nue sous le nom de fauteuil de Dagobert; l'oriflamme; la main de justice de saint Louis; l'épée de Jeanne d'Arc; les habits que Louis XIV portait lors de son sacre, etc. — Les cartulaires de l'abbaye étaient aussi conservés avec soin en même temps que des registres d'annales. C'est d'après ceux-ci que le bénédictin Jean Chartier composa, dans la première moitié du xve s., les *Grandes chroniques de Saint-Denis*, trois fois imprimées depuis. La 1re édition est de 1476. Mêlée de beaucoup de fables, cette compilation

Crypte de Saint-Denis.

est cependant pleine d'intérêt pour l'histoire de l'ancienne monarchie, surtout relativement aux princes de la troisième race.

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1793, en présence du commissaire du district et de la municipalité de Saint-Denis, les châsses, les reliques, etc., furent placées dans de grandes caisses de bois, et le tout partit, le 13, dans des chariots, pour être conduit à la Convention, avec un nombreux cortége de garde nationale et d'habitants de la ville. La plupart des objets précieux qui composaient le trésor furent dispersés ou fondus. Ce qui restait

de manuscrits dérobés à tous les anciens pillages fut transporté à la Bibliothèque nationale.

La **maison impériale Napoléon**, qui occupe les bâtiments de l'ancienne abbaye, est placée sous la surveillance et l'autorité du grand Chancelier de la Légion d'honneur. Ce dignitaire présente les élèves à la nomination de l'Empereur. 400 places gratuites sont réservées aux filles légitimes des membres de la Légion d'honneur sans fortune, ayant au moins le grade de capitaine ou une position civile correspondant à ce grade. 50 places d'élèves, aux frais des familles, sont données aux filles, petites-filles, sœurs, nièces ou cousines des membres de l'ordre. Les élèves sont admises de 9 à 11 ans, en commençant par celles qui sont le plus près d'atteindre la limite d'âge. Il ne peut être accordé qu'une seule place gratuite par famille. Toute jeune fille, au moment de son admission, doit être en état de subir un examen constatant qu'elle sait lire et écrire, et qu'elle possède, outre les éléments du catéchisme, les premières notions d'histoire sainte et de grammaire. Avant l'entrée d'une élève gratuite ou pensionnaire, les parents payent la somme de 300 fr., représentant la valeur du trousseau qui lui est fourni. Le prix de la pension d'une élève aux frais des familles est de 900 fr., payables par trimestre et d'avance. La sortie des élèves est fixée à 18 ans. La Maison impériale Napoléon de Saint-Denis est régie par une surintendante qui a sous ses ordres 5 dignitaires, 12 dames de 1re classe, 33 dames de 2e classe, 10 dames novices et 20 postulantes. Les dames portent, mais dans l'intérieur de l'établissement seulement, une distinction honorifique, qui consiste en une croix à quatre branches, émaillée de blanc, avec des rayons en or poli dans les entre-deux, et surmontée de la couronne impériale; au centre est un médaillon de forme ovale représentant la Vierge, émaillée sur un fond d'or rayonnant, avec la légende : *Maison de Saint-Denis;* sur l'autre côté, émaillé bleu, est inscrite la devise de la Légion d'honneur : *Honneur et Patrie.* La surintendante porte cette décoration attachée au grand ruban de la Légion d'honneur; les dignitaires la portent en sautoir; les dames de 1re classe portent la décoration à l'épaule gauche, avec le ruban d'officier de la Légion d'honneur; et les dames de 2e classe avec le ruban de chevalier. La décora-

tion est en argent pour les dames novices, et sans couronne pour les demoiselles novices. Les postulantes portent seulement à l'épaule gauche le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

Industrie et commerce.

Saint-Denis possède de nombreuses fabriques d'impressions sur étoffes, de cardes, de plomb laminé, de gélatine, d'amidon, de bougies, de chandelles, de carton, de salpêtre, de soude, de cuirs, de cordages, de produits chimiques. Cette ville renferme, en outre, des blanchisseries de toiles, des lavoirs de laine, des moulins à pulvériser le bois de teinture, des tanneries, des brasseries, des moulins à farine, des pépinières, un atelier pour la construction des machines. Elle fait un commerce actif en farines, vins, vinaigre, bois et laines. Des foires s'y tiennent le 1er et le 2e mercredi après la Saint-Barnabé, le 1er mercredi de novembre et le samedi suivant; celle du Lendit, en juin (*V.* p. 12), est très-importante pour la vente des moutons.

Saint-Denis communique, par deux ponts suspendus, avec la rive gauche de la Seine et avec l'*île Saint-Denis* (790 hab.), dont l'étendue est d'un kilomètre environ. Au IXe siècle, cette île était défendue par une forteresse qui incommodait cruellement les moines de l'abbaye; mais, en 1008, le seigneur de ce château, Bouchard le Barbu, fit un accord avec le roi pour quitter l'île et recevoir, en dédommagement, le domaine de Montmorency. Telle est l'origine du nom que prirent les *premiers barons chrétiens*. En 1373, Charles V donna l'île Saint-Denis aux religieux.

Au delà de Saint-Denis, le chemin de fer se bifurque en deux lignes, qui se rejoignent un peu en deçà de Creil, après avoir parcouru, celle de gauche 58 kilomètres, celle de droite 40 kilomètres environ.

La ligne de gauche est la plus ancienne; elle dessert les stations suivantes : Épinay, Enghien, Ermont, Franconville, Herblay, Pontoise, Auvers, l'Isle-Adam, Beaumont, Boran, Précy et Saint-Leu, faisant ainsi un détour vers le nord-ouest avant d'atteindre la station de Creil, à 68 kilomètres de Paris.

L'autre ligne, plus directe, par Pierrefitte et Chantilly, a été ouverte au mois de mai 1859. Elle est suivie par tous les trains express et par presque tous les trains omnibus en destination de la Belgique, de Boulogne, de Calais et de Dunkerque. On gagne ainsi une demi-heure sur la durée du trajet et l'on économise environ deux francs sur le prix des places de première classe. Le pays qu'elle parcourt est d'ailleurs plus pittoresque que celui qui est traversé par la ligne de Pontoise. C'est la section la plus accidentée du réseau des chemins de fer du Nord, celle qui renferme le plus de travaux d'art. Pour la description de la section de Saint-Denis à Creil par Pontoise, nous renverrons aux *Environs de Paris illustrés*, par AD. JOANNE, Paris, Hachette et Cie.

La bifurcation est située à quelque distance du canal Saint-Denis, que la ligne de Chantilly franchit sur un pont biais. Après avoir décrit une courbe à droite du *fort de la Briche*, voisin du hameau de *la Briche* (*Britachia*, redoute en bois, dans le latin du moyen âge), la voie ferrée s'élève, par une pente insensible, vers le plateau qui sépare le bassin de la Marne de la vallée de l'Oise.

2e STATION. — PIERREFITTE. — STAINS.

4 kil. de Saint-Denis. — 11 kil. de Paris. — 120 kil. d'Amiens. 243 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Moisselles*, 10 kil., 70 c.; — *Saint-Brice*, 5 kil., 30 c.; — *Sarcelles*, 3 kil., 35 c. — Voitures publiques pour *Paris* (route de terre) : *Union des postes*.

Pierrefitte, village de 915 habitants, situé à 1 kilomètre sur la gauche du chemin de fer, tire son nom d'un *menhir* maintenant détruit, de l'une de ces pierres symboliques élevées par la superstition des Celtes et que l'on appelait au moyen âge *pierres fittes*, *pierres fichées*, *fichades*. Ce village est mentionné, en 862, comme fournissant par contribution une partie du vin que buvaient les moines de Saint-Denis, seigneurs de ce domaine ; il a donné le jour à Pierre Petit, mort en 1708, presque centenaire, dans les fonctions de premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il avait commencé à servir comme aide à l'âge de treize ans. L'*église* et la *mairie* sont des constructions récentes.

Stains, village de 1038 habitants, à 2 kilomètres de la voie,

sur la droite, tire son nom des marécages (*stagna*) qui l'avoisinaient et qui ont été desséchés. Son *église* date en partie du XVIe siècle. La famille de Harlay posséda, au XVIIe siècle, le château de Stains. Acheté en 1810 par le roi de Westphalie, Jérôme Napoléon, ce château est aujourd'hui la propriété de la famille de Vatry.

Au delà de Pierrefitte, on quitte le département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise.

3e STATION. — VILLIERS-LE-BEL.

4 kil. de Pierrefitte. — 15 kil. de Paris. — 116 kil. d'Amiens.
239 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Villiers-le-Bel*, 2 kil. 560 mèt.; — *Écouen*, 6 kil.; — *Gonesse*, 4 kil.; prix unique, 30 c. — *Roissy*, 11 kil., 70 c.

Villiers-le-Bel, village de 1951 habitants, est situé à gauche, sur le premier plan d'une colline. Il était, au XIIe siècle, le fief d'une famille de chevaliers du nom de Lebel, vassaux de l'abbaye de Saint-Denis. Au XVIe siècle, cette seigneurie fut possédée par une branche de la maison de Montmorency; à l'époque de la Révolution, elle appartenait aux Condés.

L'église paroissiale, bâtie sur la place où les voitures de correspondance s'arrêtent avant de se diriger vers Écouen, est le seul édifice ancien. Radulph le Bel la commença, dit-on, dans les premières années du XIIe siècle et en fit don à l'abbaye de Saint-Victor, de Paris. Elle est placée sous l'invocation de saint Didier, évêque de Langres. L'ancien porche est condamné; on entre par un portail moderne construit au côté droit de l'édifice. Cette façade latérale, qui s'étend le long de la place, est la plus importante. Les fenêtres appartiennent au style ogival, tandis que les piliers des contre-forts sont décorés de sculptures dans le style de la Renaissance. Le sanctuaire se termine, non par une abside, mais par un pignon. Les orgues furent données à l'église en 1664; mais un des claviers, le positif, date de 1789. L'ancien bourdon du clocher pesait 7000 livres; en 1818 il se détacha de sa barre, effondra la voûte, brisa la chaire et tua trois ouvriers.

Villiers-le-Bel appartient au canton d'Écouen et à l'arrondissement de Pontoise.

EXCURSIONS A ÉCOUEN ET A GONESSE.

Il n'y a que 6 kilomètres de la station de Villiers-le-Bel à Écouen, où l'on peut se rendre par la voiture de correspondance; mais la promenade à pied est agréable, surtout après que l'on est sorti de Villiers-le-Bel. Pour se rendre de la station à ce village, on s'engage d'abord dans une avenue perpendiculaire à la gare et longue de 1000 ou 1200 mètres; plus loin, on oblique à gauche en se guidant d'après un poteau indicateur. A partir des premières maisons de Villiers-le-Bel, on gravit une longue rue qui conduit à l'église, et l'on arrive sur un terrain découvert, d'où l'on aperçoit à gauche la grande route de Paris à Creil. On gagne cette route, et, en tournant à droite, sans cesser de monter, on arrive bientôt au bois d'Écouen. La première avenue, à gauche, mène au château. Si l'on a pris la voiture, on peut ou se faire descendre à cet endroit ou continuer jusqu'au bureau. De la rue où les omnibus s'arrêtent on aperçoit le château sur la hauteur, à l'ouest. La rue de la Bouvette y conduit en quelques minutes.

Écouen (*Iscuina*, *Escuina*), 1282 habitants, est d'origine ancienne. En 632, le territoire de ce village fut donné par Dagobert aux moines de Saint-Denis. Au XIe siècle, il passa aux barons de Montmorency, qui y créèrent une forteresse. Vers 1538, le connétable Anne la fit démolir et chargea Jean Bullant de la remplacer par un château, qui fut rapidement élevé. L'illustre architecte sut allier avec bonheur le style de la Renaissance aux données de l'architecture féodale. Trois avant-corps, d'intentions variées, occupèrent le milieu de trois des côtés de la cour; le plus somptueux offrit, dans deux niches latérales, d'admirables statues de captifs sculptées en marbre blanc par Michel-Ange; une loge en arcade, d'un effet grandiose, fut ouverte sur la terrasse; de riches emblèmes caractérisèrent la demeure du guerrier. Comme ce guerrier était aussi le descendant des *premiers barons chrétiens*, la chapelle fut traitée avec un soin spécial : Bullant lui-même sculpta les figures des bas-reliefs en pierre de liais qui décorèrent un magnifique autel orné de quatre colonnes de marbre. Le Primatice fournit les dessins de deux vitraux (la *Nativité*, la *Circoncision* de Jésus-Christ); dans deux autres, on vit l'image du conné-

table figuré à genoux et de grandeur naturelle au milieu de ses enfants. Un groupe, aussi de grandeur naturelle, exécuté par Bullant, en albâtre de Lagny, représentait l'*Éducation de la Vierge*. Un *Christ mort*, du Rosso, deux autres tableaux de maîtres avec des sujets de bataille et des faïences de Bernard de Palissy complétaient ce riche ensemble. Dans la petite galerie, sur les vitraux, peints en camaïeu d'après les dessins de Raphaël, se déroulait l'histoire de Psyché. Le pavé de la cour fut fait d'une mosaïque représentant un labyrinthe ; celui de la grande galerie était formé de faïences précieuses : tous deux ont disparu, mais on a conservé celui de la chapelle, qui offre des sujets tirés de l'Écriture sainte.

Telle était cette demeure, digne rivale du château de Chantilly (*V.* p. 43). Le connétable s'y retira au commencement de 1541, lorsque, perdant la faveur de François Ier, il crut devoir quitter la cour. Sur la porte principale du château il fit graver les premiers mots d'une ode d'Horace :

« *Æquam* memento rebus in arduis
« Servare mentem.... »

L'usage était alors de prononcer le latin de telle sorte que *æquam* avait à peu près le même son que le mot *Écouen;* l'inscription offrait donc un jeu de mots d'un goût douteux, il est vrai, mais autorisé par la mode de l'époque.

Six ans plus tard, à l'avénement d'Henri II, le connétable, qui, depuis longtemps, était lié avec le nouveau monarque, remonta au faîte des grandeurs. Sous Charles IX, il forma avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André un triumvirat redoutable aux calvinites. Il était, en effet, catholique fervent, « ne manquant jamais, dit Brantôme, ni à ses dévotions ni à ses prières, car tous les matins il ne faillait de dire et entretenir ses patenôtres, fût qu'il ne bougeât du logis ou fût qu'il montât à cheval et allât par les champs aux armées, parmi lesquelles on disait qu'il se fallait garder des patenôtres de M. le connétable, car en les disant et marmottant, lorsque les occasions se présentaient, il disait : « Allez-moi pendre un tel ; attachez celui-ci à cet arbre ; « faites passer celui-là par les piques tout à cette heure, ou par « les arquebuses tout devant moi ; taillez-moi en pièces tous ces

« marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi ; brûlez-« moi ce village ; boutez-moi le feu partout un quart de lieue à « la ronde ; » et ainsi tels ou semblables mots de justice et police de guerre proférait-il selon ses occurrences sans se débaucher nullement de ses paters, jusqu'à ce qu'il les eût parachevés, pensant faire une grande erreur s'il les eût remis à dire à une autre heure, tant il y était consciencieux. » C'est au château d'Écouen, que le roi Henri II signa l'édit fameux de 1559 qui prononçait la peine de mort contre les luthériens. En 1567, le connétable gagna la bataille de Saint-Denis, mais il y fut blessé à mort.

Son petit-fils, le maréchal Henri, révolté contre Louis XIII, et vaincu à Castelnaudary par Schomberg, fut décapité à Toulouse (30 octobre 1632). Avant de mourir, il eut le caprice assez bizarre de faire don à l'homme qui le tuait, au cardinal de Richelieu, des deux statues de Michel-Ange, placées au château d'Écouen. Comme il ne laissait pas d'enfants, ses biens échurent à Charlotte, sa sœur, épouse d'Henri II de Bourbon, prince de Condé. La maison de Condé les conserva jusqu'à la Révolution.

A cette époque le château d'Écouen était fort délabré ; une partie des bâtiments menaçait ruine, et l'architecte des Condés avait fait abattre la grande galerie, n'ayant pu trouver dix mille francs dans la caisse du prince pour des réparations indispensables. Un jour que l'on avait voulu nettoyer les vitraux en camaïeu, l'opération fut conduite si brutalement qu'elle enleva les demi-teintes, de manière à laisser en beaucoup d'endroits le verre à nu. Devenu propriété nationale, le château servit d'abord de lieu de réunion aux patriotes du voisinage ; on lisait encore, il y a une trentaine d'années, au-dessus de la porte d'une des salles : *Section Marat*, et, sur une autre : *Section Couthon*. L'autel et les vitraux furent enlevés et déposés au Musée des monuments français, avec le *Christ* de Rosso, maintenant au Louvre (*École italienne*, n° 368). Au commencement de l'Empire, les vélites de la garde logèrent pendant quelque temps au château ; mais ensuite, en 1807, on y établit un des pensionnats impériaux pour les filles, sœurs ou nièces de membres de la Légion d'honneur. La surintendance d'Écouen fut donnée à Mme Campan. Autrefois lectrice de Mesdames Royales, puis première femme de chambre de Marie-An-

toinette, avec cent quinze mille francs de rente, Mme Campan s'était vue réduite, pendant la Révolution, à ne posséder qu'un assignat de 500 livres. Pour subsister, elle avait ouvert à Saint-Germain, sous le Directoire, un pensionnat qui fut bientôt à la mode et reçut, entre autres élèves, Hortense de Beauharnais et Caroline Bonaparte, destinées à devenir : la première, reine de Hollande; la seconde, reine de Naples. Dès qu'elle entra en charge, la surintendante obtint que le château fût restauré : on releva la galerie abattue, en appropriant cette construction aux besoins nouveaux du service; on refit en outre une porte extérieure, décorée de deux colonnes d'ordre dorique ; on réclama au musée des Augustins l'autel et les vitraux de la chapelle; on organisa des parloirs; quatre dortoirs furent disposés avec luxe, chaque salle portant le nom d'une princesse de la famille impériale (Julie, Zénaïde, Charlotte et Catherine). L'empereur, accompagné de l'impératrice, visita en 1811 ce nouveau Saint-Cyr.

Trois années après, Mme Campan, quoique protégée par l'empereur Alexandre, ne put trouver grâce devant Louis XVIII : elle perdit ce poste qui lui avait valu, sous le gouvernement déchu, une faveur trop intime et trop marquée pour qu'on en voulût voir les causes dans ses seuls talents d'institutrice. Le pensionnat d'Écouen fut supprimé, et l'on en transféra les élèves à la maison de Saint-Denis (19 juillet 1814). Au mois de mars précédent, ces jeunes filles avaient couru quelques dangers. On lit, en effet, dans une des lettres de Mme Campan à la reine de Hollande : « Je viens d'écrire au grand chancelier que nos paysans sont inquiets de maraudeurs, de brigands épars, formés par de mauvais sujets qui s'arment en prenant les fusils de gens tués.... Je les crains presque à l'égal des cosaques. » Une autre lettre dit : « Nous avons été bien près de recevoir les cosaques, qui ont pillé Sarcelles; heureusement que j'avais envoyé une lettre au général Sacken par le capitaine inspecteur de nos bois. Il m'a ramené trois hommes de l'armée russe et une sauvegarde écrite en cette langue. Je l'ai fait copier et coller sur nos portes. Nous n'avons pas vu un seul cosaque.... J'ai sauvé beaucoup de dames effrayées, qui ont été recueillies dans le château. » Alexandre vint, peu après, visiter la maison d'Écouen où la surintendante lui fit faire par les élèves une ré-

ception enthousiaste et peu convenable au milieu des malheurs que l'invasion des Alliés causait à la France. Plusieurs des jeunes filles d'Écouen venaient d'ailleurs d'être faites orphelines par la guerre.

Après le second retour de Louis XVIII, le prince de Condé, revenant en France, fut réintégré dans les biens qu'il avait perdus par son émigration. A la mort du dernier des Condés (27 août 1830), l'héritage qu'il laissait passa en grande partie à son filleul le duc d'Aumale, quatrième fils de Louis-Philippe. D'après le testament du vieux prince, Écouen devait servir de maison d'éducation pour des enfants et petits-enfants de Vendéens royalistes, « ayant combattu pour le trône et l'autel; » mais ce legs fut annulé. Présentement, ce château est de nouveau un pensionnat impérial; on y admet gratuitement des filles de soldats et d'officiers (jusqu'au grade de capitaine) faisant partie de l'ordre de la Légion d'honneur. Des places d'élèves aux frais des familles peuvent être données aux filles, petites-filles, nièces ou cousines des légionnaires. Le prix de la pension est de 600 fr., payables par trimestre et d'avance; une somme de 200 fr. doit être versée au moment de l'entrée de l'élève, pour prix du trousseau qui lui est fourni. La grande Chancellerie fait les frais du trousseau des élèves gratuites. Les conditions d'âge, de santé, d'aptitude pour l'admission et la sortie sont les mêmes que pour la maison impériale Napoléon de Saint-Denis (*V.* ci-dessus, p. 24). La succursale d'Écouen est desservie par la congrégation religieuse connue sous le nom de Congrégation de la Mère de Dieu.

L'entrée du château et celle de la *terrasse* (belle vue dans la direction de Champlâtreux) sont interdites au public.

L'*église* d'Écouen présente, dans quelques-unes de ses parties, le même caractère d'architecture que le château : en effet, le chœur et une aile sont des reconstructions du XVIe siècle. Les agrandissements pratiqués en 1737 portent la marque d'un très-mauvais goût. Des vitraux anciens offrent encore le mot grec ἀπλανῶς (sans écart), que le connétable avait ajouté à sa devise.

Sur la droite de la station de Villiers-le-Bel, on aperçoit le clocher de **Gonesse**. — Un omnibus conduit à cette ancienne petite ville. — L'*église*, dédiée à saint Pierre, appartient au style

ogival. Les bas côtés ont été refaits depuis peu et des restaurations de plusieurs époques ont altéré le caractère primitif de la façade ; mais la nef est ancienne et curieuse : elle présente de deux en deux piliers trois jolies colonnettes accouplées qui coupent le chapiteau et montent jusqu'à la voûte, restée imparfaite, excepté dans le chœur. Entre les colonnettes sont dessinées de doubles arcades ogivales ; les chapiteaux ont des feuilles d'une largeur exceptionnelle. On cite comme une autre singularité, à la porte de gauche de la façade, l'ogive trilobée inscrite dans

Château d'Écouen.

une seconde ogive. Les sculptures du buffet d'orgue datent de la Renaissance ; les tuyaux, du XVIe siècle, à renflements sculptés, sont couverts, dans toute leur longueur, de peintures et d'arabesques dorées.

Gonesse, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Pontoise, a 2684 habitants. Son nom ancien est *Gaunissa* (la Logette). Gonesse appartenait en propre à Hugues Capet. Philippe Auguste y naquit en 1165. François Ier, voulant un jour tourner en dérision les longs protocoles de titres que Charles-Quint joignait avec emphase à ses manifestes diplomatiques, se qualifia

simplement, dans une réplique moqueuse, de « seigneur de Vanvres et de Gonesse. »

Au XIVe siècle, les pelleteries et draperies de Gonesse avaient à Paris une halle spéciale, très-achalandée par la cour et les riches bourgeois. Au XVIe et au XVIIe siècle, les boulangers de Gonesse envoyaient tous les jours à Paris une quantité de pains blancs très-renommés, dont on attribuait la saveur agréable à l'emploi des eaux du Crould.

4e STATION. — GOUSSAINVILLE.

5 kil. de Villiers-le-Bel. — 20 kil. de Paris. — 111 kil. d'Amiens.
234 kil. de Boulogne.

Goussainville, village de 642 habitants, est situé à droite du chemin de fer, sur le ruisseau du Crould, que nous avons déjà signalé à Gonesse, et, précédemment, à Saint-Denis. Goussainville est désigné dans les anciens titres sous le nom de *Gossenvilla*, qui lui était venu, dit-on, d'une femme gallo-romaine épousée par Clovis. Ce village possède une source d'eau minérale peu importante. Un nombre assez considérable de femmes s'y occupe de la fabrication des dentelles de fil et de coton.

On continue de s'élever, par des rampes de 5 millimètres, sur des remblais dont les matériaux proviennent de tranchées très-profondes pratiquées, de distance en distance, à ciel ouvert.

5e STATION. — LOUVRES.

4 kil. de Goussainville. — 24 kil. de Paris. — 107 kil. d'Amiens.
230 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Saint-Martin du Tertre*, 16 kil., 1 fr. 20 c.; — *Marly-la-Ville*, 4 kil., 30 c.

Louvres (994 hab.), qui se cache à droite, est un bourg autrefois fortifié, d'origine très-ancienne et déjà mentionné dans les actes de la vie de saint Rieul, mort à Senlis vers la fin du IIIe siècle.

Avant la Révolution, il possédait deux églises formant une seule paroisse et séparées par un simple couloir; l'une était consacrée à saint Rieul, l'autre à saint Justin, qui subit le martyre en ce lieu. La première a été détruite; il n'en subsiste que le clocher, dont la base est de construction romane; la seconde, demeurée

intacte, a un portail en plein cintre, également de l'époque romane, et un autre, très-orné, du xve siècle.

Les rampes atteignent, au delà de Louvres, leur point culminant vers l'endroit où le chemin de fer arrive en vue de Survilliers; il est alors à 120 mètres environ d'altitude. Pour établir la rampe jusqu'à ce point, il a fallu remuer et employer aux terrassements plus d'un million de mètres cubes de matériaux. Entre les remblais s'étendent de longues et profondes tranchées.

6e STATION. — LUZARCHES. — SURVILLIERS.

6 kil. de Louvres. — 30 kil. de Paris. — 101 kil. d'Amiens. 224 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *la Chapelle-en-Serval*, 4 kil., 50 c.; — *Luzarches*, 9 kil., 75 c.; — *Mortefontaine*, 9 kil., 75 c.

HÔTEL : *Saint-Damien*, à Luzarches.

Luzarches, chef-lieu de canton de 1478 habitants, agréablement situé (à gauche) au milieu d'une campagne fertile, sera prochainement desservi par un chemin de fer spécial se détachant, près d'Épinay, de la ligne de Paris à Creil par Pontoise. Près de cette petite ville coule un ruisseau qui se jette dans le Lixieu, l'un des affluents de l'Oise.

Il y avait, du temps des Mérovingiens, sur l'emplacement actuel de Luzarches, une villa, nommée *Lusareca* ou *Lusarca*, dans laquelle furent tenus des plaids royaux, en 680 et 692. Charlemagne y possédait des domaines qu'il donna, en 775, aux religieux de Saint-Denis, en même temps qu'une église placée sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien, patrons de la médecine. Au commencement du XIIe siècle, un chevalier, Jean de Beaumont, étant passé par Rome au retour de la croisade, en rapporta des ossements que l'on disait être ceux de saint Côme et de son confrère. Ces reliques furent offertes aux habitants de Luzarches sous la condition, qu'ils acceptèrent, d'élever une deuxième église consacrée à saint Côme, l'ancienne devant être réservée à saint Damien. La nouvelle église fut bâtie dans l'enceinte d'un château seigneurial ruiné à une époque inconnue; il reste quelques murs de cette enceinte, mais l'église de Saint-Côme a disparu. L'*église Saint-Damien* sert aujourd'hui de pa-

roisse; une partie seulement date de l'époque romane; le corps de l'édifice a été reconstruit au XIIIe siècle. Luzarches est un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Pontoise.

Survilliers, village de 488 habitants, est situé à droite du chemin de fer (2 kil.), au delà de la grande route de Paris à Senlis. Le *château* était, sous le premier Empire, la propriété de Joseph Bonaparte. Lorsque, après les événements de juin 1815, l'ex-roi d'Espagne, plus heureux que son frère Napoléon, se fut échappé de France et eut gagné l'Amérique, il y prit le nom de comte de Survilliers, qu'il a porté jusqu'à sa mort (28 juillet 1844). Le château appartient aujourd'hui à Mme veuve Fournier.

EXCURSIONS AU CHATEAU DE CHAMPLATREUX ET A MORTEFONTAINE.

A 5 kilomètres au sud de Luzarches s'élève le **château de Champlâtreux**, construit dans un style sévère et simple. Jusqu'en 1733, ce domaine de la famille parlementaire des Molés avait eu peu d'importance; mais le fils aîné de cette maison, étant alors devenu puissamment riche par son mariage avec une des filles du banquier Samuel Bernard, consacra des sommes considérables à bâtir le château et agrandit le parc par de nombreuses acquisitions. Champlâtreux fut confisqué au profit de l'État, en 1794, après l'exécution du président Matthieu-François Molé, qui avait épousé une des filles de l'illustre Malesherbes, le défenseur de Louis XVI; mais le comte Matthieu-Louis, fils du dernier président, recouvra son patrimoine, et embellit encore la résidence de ses ancêtres; en 1839, il y reçut la visite du roi Louis-Philippe, dont il était ministre. Le château de Champlâtreux appartient aujourd'hui à M. le duc d'Ayen.

Un omnibus conduit aussi les voyageurs de la station de Luzarches à **Mortefontaine** ou **Morfontaine** (399 hab.), célèbre par son parc dont on vante les eaux abondantes, les points de vue gracieux, et que l'on cite comme l'un des plus magnifiques jardins anglais de l'Europe. — La route traverse la commune de *Plailly* (953 hab.), sur le territoire de laquelle se trouve l'ancien *château de Bertranfosse*, maintenant converti en grange, mais dont il subsiste quatre jolies tourelles en encorbellement et des

ornements bien conservés, qui datent du XVIe siècle.— Le *parc de Mortefontaine* a été créé, en 1770, par un riche président du parlement de Paris, le Pelletier. Durney, banquier de la cour de France, en 1790, et Joseph Bonaparte consacrèrent, après le Pelletier, des sommes immenses à l'embellissement de ce domaine, qui fut acheté en 1827 par le prince de Condé et passa en 1830 à Mme de Feuchères, puis à sa nièce, Mme Corbin. C'est au château de Mortefontaine que les envoyés des États-Unis signèrent, le 3 octobre 1800, un traité avec les consuls de la République

Lac de Mortefontaine.

française, au sujet du commerce maritime et du droit des neutres, traité déjà convenu le 30 septembre. Joseph Bonaparte déploya un grand faste pour cette réception.

On entre par la grille située à peu de distance de l'*hôtel de la Providence*. On inscrit son nom chez le concierge, en demandant au propriétaire, qui l'accorde aussitôt, la permission de visiter le parc. La grande route divise la propriété en deux parties, le *petit parc* et le *grand parc*. Ce dernier est le seul que les étrangers puissent parcourir entièrement. Avant d'y arriver, on suit

d'abord une allée qui traverse dans sa largeur le petit parc. On laisse à droite la maison d'habitation, puis bientôt, en descendant sur la gauche une allée qui aboutit à un chemin creux, on arrive à l'entrée du souterrain qui donne accès dans le grand parc. A peine entré dans ce parc, si l'on incline un peu à gauche, on découvre, du haut des pentes de gazon, des pièces d'eau encadrées de vertes prairies et de bois. Le centre du tableau est formé par une maison pittoresque, nommée le *Pavillon de Vallière* et qui occupe, dit-on, l'emplacement d'un ancien manoir fortifié. Sur la même ligne, mais dans un horizon reculé, se montre la *Butte des Gendarmes*, plateau sablonneux situé au-dessus de *Thiers* (*V.* ci-dessous, p. 53), entre la forêt d'Ermenonville (à droite) et les bois de Pontarmé (à gauche), sur la lisière de la forêt de Chantilly. Plus loin encore, un peu sur la droite, apparaît le clocher de Senlis. Descendant la pente, on visite successivement le *lac Colbert*, le *lac de Vallière*, le *lac de l'Épine* ou *Grand-Lac*, alimenté par les eaux de la Thève, jolie rivière qui va se jeter dans l'Oise, en vue des ruines de l'ancienne abbaye des Bernardins de Royaumont, fondée par saint Louis. Les moines de Chaalis étaient, par donation de Louis VII, propriétaires des prairies actuellement comprises dans le *grand parc;* ils y firent creuser des viviers, transformés plus tard en lacs d'agrément. Dans la partie nord du lac de l'Épine, se trouve l'*île Molton*, que bordent des rochers de grès. Du haut de cette île, on distingue, dans la direction du sud, *Montmélian*, aujourd'hui simple écart de Mortefontaine, et qui en était autrefois la châtellenie. Ce territoire a été occupé dès l'époque gallo-romaine.

Il reste de l'ancien *château* de Montmélian : une maçonnerie rectangulaire de 20 mètres de face sur 10 de profondeur, avec une tourelle cylindrique; les murs, de 2 mètres d'épaisseur, percés de fenêtres en plein cintre du XIIe siècle; une cheminée du XVe siècle. On y voit, en outre, de vastes souterrains. Du milieu de ces ruines, la vue embrasse un des panoramas les plus étendus que puissent offrir les environs de Paris.

A moins d'un kilomètre au delà de la station de Luzarches-Survilliers, le chemin de fer passe du département de Seine-et-

Oise dans celui de l'Oise. Deux kilomètres plus loin environ, il décrit une grande courbe du nord au nord-ouest, pour se diriger vers Chantilly. Il s'engage bientôt après dans la forêt de Coye, contiguë à celle de Chantilly, et qui borde, au nord de Luzarches, la rive gauche de la Thève. On entre ainsi dans le canton boisé qui s'appelait autrefois la forêt de Servais (*Sylvacum*), et, par corruption, le *Serval*. La forêt de Coye est, comme toutes les masses boisées situées entre Luzarches et Compiègne, un district naturel de l'ancien Serval. Des défrichements successifs ont disjoint ce qui formait primitivement un tout compacte.

7e STATION. — ORY-LA-VILLE.

6 kil. de Luzarches. — 36 kil. de Paris. — 95 kil. d'Amiens.
218 kil. de Boulogne.

Ory-la-Ville, village de 793 habitants, de l'arrondissement et du canton de Senlis, est situé dans une éclaircie, près de la lisière orientale de la forêt de Coye. Il tire son surnom d'une *villa* des rois mérovingiens, dont les principaux bâtiments s'élevaient sur le territoire d'une commune limitrophe, *la Chapelle-en-Serval* (3 kil. à l'est). L'*église* d'Ory est ancienne, car les voûtes de la nef et une fenêtre latérale du chœur remontent au xe siècle; le reste date en grande partie de 1126. Cette église renferme une *Passion* en bois doré, à vantaux peints, du xvie siècle.

On continue, au delà d'Ory-la-Ville, de traverser en biais la *forêt de Coye*, ainsi nommée d'un village (1042 hab.) bâti sur la gauche, à 3 kil. d'Ory-la-Ville, et dont on peut, grâce à une éclaircie, apercevoir le clocher et quelques maisons. Il y subsiste des vestiges d'un château qui dépendait de celui de Chantilly. Le territoire que le chemin de fer commence à traverser est plein de souvenirs des époques gallo-romaine et mérovingienne. Il se peut que Coye ait été la *domus Cautia* que les archéologues placent ordinairement près de Compiègne. Coye est situé dans la vallée de la Thève, que l'on franchit bientôt sur un **viaduc** de 15 arches, ouvrage digne des Romains, et qui fait le plus grand honneur à M. Mansion, ingénieur chargé des travaux d'art sur cette partie de la ligne. Ce viaduc, de 330 mètres de longueur sur 40 mètres de hauteur, traverse un terrain tourbeux où il

a fallu d'abord établir des pilotis; puis, pour ne pas surcharger ces pilotis, maçonner en creux les piles, qui sont voûtées à l'intérieur. A mesure que l'on approche de la Thève, la vue se dégage à droite et à gauche; du haut du pont, elle est admirable. En amont s'étendent les *étangs de Commelle*, où quelquefois des cerfs, affolés par la poursuite des chasseurs, viennent se faire prendre dans les herbes des marécages. Une petite construction, en style gothique d'imitation, le *château de la Loge* ou *de la Reine-Blanche*, sert, en cet endroit, de rendez-vous de chasse. L'emplacement en était occupé, au moyen âge, par un château qu'habitèrent saint Louis et la reine Blanche; plus tard, il y eut là un moulin, démoli en 1828 pour faire place au castel d'aujourd'hui. En aval, les regards atteignent jusqu'aux coteaux de l'Oise; on découvre : l'usine et la maison de campagne de M. Andryane, qui partagea, au Spielberg, la captivité de Silvio Pellico et survécut à son ami jusqu'en 1862; le village de *la Morlaye*, qui possède encore un vieux château flanqué de tours, et qui tire son nom de *Morlacum*, villa royale des Mérovingiens, aujourd'hui disparue; enfin la forêt de Lys (*Lys* est un hameau élevé sur les débris d'un manoir), entre la forêt de Chantilly et l'Oise. Au delà de la Thève, on entre dans la forêt de Chantilly. Avant d'atteindre la station du même nom, on traverse une carrière de pierres de taille et l'on croise la route de terre.

8e STATION. — CHANTILLY. — GOUVIEUX.

5 kil. d'Ory-la-Ville. — 41 kil. de Paris. — 90 kil. d'Amiens.
213 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Gouvieux*, 5 kil., 40 c.

HÔTELS (à Chantilly) : — *du Grand-Cerf*, vis-à-vis des grandes écuries du château (le Jockey Club de Paris y loue un logement à l'année); — *du Cygne; — des Bains; — du Lion-d'Or; — de la Pelouse; — d'Angleterre.* — On trouve partout des remises, des chambres et des appartements meublés, à louer pendant la saison des courses.

La petite gare de Chantilly est construite avec élégance sur la lisière de la forêt, à quatre ou cinq cents mètres de la pelouse (*V.* p. 49). Aux abords et sur les quais de cette gare, sont ordinairement entassées, pour être expédiées dans toutes les directions, d'énormes quantités de pierres provenant des carrières voisines.

Hallali aux étangs de Commelle.

C'est de Chantilly que se détache, sur la droite, l'embranchement de Senlis (*V.* le *Guide de Paris à Cologne*, par M. A. Morel. Paris, Hachette et Cie.).

Chantilly, ville de 2930 habitants, a pour limites : au sud, la lisière de la forêt qui porte son nom ; au nord, la vallée de la Nonette.

L'entrée principale est la *Grande-Rue*, où se trouvent les hôtels et les restaurants, peu fréquentés en temps ordinaire, mais qui, à l'époque des courses, reçoivent une foule d'hôtes bruyants et animés. A l'une des extrémités s'élève l'*hospice* fondé par Louis-Joseph de Bourbon, l'ancien général des royalistes émigrés (mort en 1818) ; à l'autre extrémité, on remarque une construction inachevée, la *Porte-Saint-Denis*, attenante aux bâtiments des écuries.

Chantilly était autrefois comme le Versailles de la maison de Condé ; le séjour des princes de cette famille y répandait le mouvement et la richesse. Des établissements industriels assez nombreux s'étaient formés en outre dans la vallée voisine, de 1820 à 1830, mais depuis ils avaient presque tous disparu ; enfin une industrie jadis importante, celle des dentelles, que l'on fabriquait dans les villages des environs par petits morceaux et qu'assemblaient ensuite des ouvrières spéciales de Chantilly, n'offrait plus de salaires suffisamment rémunérateurs. Sous l'influence de diverses causes, une véritable langueur s'était donc emparée de cette jolie ville, qui n'attirait même plus, quoique charmante et salubre, les petits rentiers parisiens. Cependant, depuis quelques années, Chantilly semble renaître, et la fabrication des dentelles y a particulièrement repris une activité de bon augure. C'est toujours bien, d'ailleurs, le même endroit qui faisait dire à Mercier : « Je ne connais rien de plus beau aux environs de la capitale.... Je n'ai encore rien trouvé de comparable à Chantilly. Trente voyages dans ce lieu enchanté n'ont pas encore épuisé mon admiration. C'est le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art et la nature. »

Au xe siècle, plusieurs chartes mentionnent déjà la châtellenie de Chantilly, qui passe, dans le xie siècle, à une famille de Senlis appelée les Bouteillers. Vers la fin du xve siècle, Jean II de Montmorency, par son mariage avec Marguerite d'Orgemont,

héritière opulente mais roturière de Chantilly, devint possesseur de ce domaine. On voit, au nord du château actuel, la base des tours d'un manoir élevé au XIIe ou au XIIIe siècle, reconstruit au XIVe, et si admiré encore au XVIe siècle, pour la force et pour l'agrément, qu'en 1579, Androuet du Cerceau s'est plu à le représenter dans les sept planches du second volume des *Plus excellents bâtiments de France*. Jean II de Montmorency avait eu, d'une première femme, un fils qui a donné lieu au dicton populaire :

C'est ce chien de Jean de Nivelle
Qui s'en va quand on l'appelle.

Le jeune homme, brouillé avec son père et avec Louis XI, s'était réfugié en Flandre, près du duc de Bourgogne, qui le pourvut de la seigneurie de Nivelle. Sommé de paraître devant le Parlement de Paris, il ne tint aucun compte de cet ordre. Guillaume, fils de Jean II et de Marguerite, hérita de Chantilly ; ce fut un brillant serviteur de la couronne pendant les règnes de Louis XI, de Louis XII et de François Ier. Il eut pour successeur Anne, le fameux connétable, dont les affections se partagèrent entre Écouen (*V.* p. 28) et Chantilly. Le connétable, se trouvant à l'étroit dans la vieille forteresse féodale, fit bâtir le château actuel. Il l'avait joint de telle sorte à l'ancien, que du premier étage de l'un on communiquait avec la tour de l'autre. L'enceinte primitive fut reculée ; des parterres furent dessinés ; de longues allées s'ouvrirent sur la forêt. L'empereur Charles-Quint, les rois Charles IX et Henri IV ont été, à Chantilly, les hôtes des Montmorencys.

C'est au temps d'Henri IV et du second connétable, son fidèle sujet, qu'arriva, suivant la chronique populaire, une mystérieuse catastrophe, ainsi rapportée par M. Michelet :

« Madame de Montmorency était une jeune femme très-jolie et très-sage, mais qui n'était pas de naissance à épouser le connétable de France. Pour y parvenir, elle avait fait, disait-on, un pacte avec le diable. Un jour qu'elle siégeait à Chantilly (1598) au milieu de ses dames, on lui dit qu'un gentilhomme demandait à lui parler. Émue, elle demanda comment il était.

« — D'assez bonne mine, lui dit-on, mais de teint et de poil noirs. »

« Elle pâlit et dit :

« — Qu'il s'en aille, revienne une autre fois. »

« Mais l'homme noir insista et dit :

« — J'irai la chercher. »

« Alors, les larmes aux yeux, elle dit adieu à ses amies et s'en alla comme à la mort. Peu après, effectivement, elle mourut, chose effroyable, le visage sens devant-derrière et le cou tordu. »

La possession de Chantilly passa, en 1632, sous réserve du bon plaisir du roi pour l'avenir, à Charlotte, sœur du dernier maréchal de Montmorency, épouse d'Henri II, prince de Condé, celui qui, voulant soustraire sa femme à l'amour d'Henri IV, l'avait emmenée d'abord à Bruxelles, et, toujours inquiété, s'était enfui ensuite avec elle jusqu'à Milan. Il n'avait reparu en France qu'après la mort d'Henri IV. Charlotte fut mère du grand Condé, du prince de Conti et de la duchesse de Longueville.

La célébrité de Chantilly date surtout du grand Condé. Revenu d'Espagne après la Fronde, ce prince, qui avait obtenu en toute propriété la capitainerie de Chantilly, fit dessiner les jardins par le Nôtre et consacra de grandes sommes à l'aménagement « de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit. »

Les merveilles de ce parc, qui faisaient l'étonnement et l'admiration de tous, eurent leur chantre naïf et intarissable dans le poëte latiniste Santeul, client du maître qu'il a célébré, dans les *Cantiliaca*, avec une emphase pareille au gongorisme français de l'époque de Louis XIII. On y trouve, par exemple, des vers hyperboliques *pour la statue équestre de M. le prince de Condé sur le haut des cascades*, et dont voici le sens :

« Les flots frémissants ont témoigné leur crainte et prennent la fuite ; ils ont reconnu dans ce bronze l'image de Condé enflammé par l'ardeur des combats, et, ne pouvant maîtriser leur frayeur, ils se précipitent avec impétuosité, cherchant à se cacher, s'il est possible, en dérobant leur marche à travers les canaux qui les reçoivent. »

Au mois d'avril 1671, Condé reçut la visite de Louis XIV et dépensa 200 000 écus dans des fêtes immortalisées par la lettre de Mme de Sévigné, qui raconte le retard de la marée, la douleur et la mort de Vatel. Condé mourut à Fontainebleau en 1686. Son

fils, Henri-Jules, et son arrière-petit-fils, Louis-Henri de Bourbon, ministre sous Louis XV, continuèrent, avec de grandes dépenses, les embellissements de Chantilly. Un peu avant la Révolution, l'empereur Joseph II, le roi de Suède Gustave III et le comte du Nord (Paul Ier de Russie) furent accueillis avec magnificence par les princes de la maison de Condé, qui, bientôt après, devaient émigrer sur la terre étrangère. Dès le 17 juillet 1789, le père, le fils et le petit-fils (le duc d'Enghien) se rendirent à Bruxelles. Le prince de Condé et le duc de Bourbon étaient seuls destinés à revoir Chantilly, sous la Restauration ; le duc d'Enghien avait, il est vrai, remis le pied en France, mais pour descendre dans les fossés de Vincennes (21 mars 1804) !

Au retour des deux vieillards, Chantilly n'était plus tel qu'ils l'avaient laissé : des spéculateurs avaient démoli le vieux château; le petit château n'avait échappé que par hasard à la ruine; un curieux cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque étaient allés enrichir le Jardin des plantes de Paris ; le jardin anglais, bouleversé, n'avait plus ni cascades ni statues ; le vaste territoire du domaine avait été, en bien des points, dépecé, envahi ; la forêt n'appartenait même plus à l'État, mais à la reine Hortense. Ce qui restait des bâtiments était si délabré que, pendant une visite de l'empereur Alexandre, en 1815, l'eau du ciel pénétra à travers la galerie ; il fallut apporter des parapluies. Le prince de Condé mourut en 1818 et fut enterré à Saint-Denis. Son fils vécut tantôt à Saint-Leu, tantôt à Chantilly, tout entier livré au plaisir de la chasse. Par ses ordres, cependant, on déblaya les abords du château, les canaux furent nettoyés, on racheta des portions de terrain. A sa mort (1830), il laissa par testament Chantilly au duc d'Aumale, qui, vers 1840, entreprit de rétablir l'ancienne splendeur de cette résidence, commença des travaux dispendieux et ne put les achever : un décret du 22 janvier 1852, rendu par le prince Louis-Napoléon contre la famille d'Orléans, interrompit cette œuvre de résurrection. Le domaine de Chantilly dut être vendu : les banquiers anglais Coutts et Cie l'ont payé 11 millions.

L'*église* est contiguë aux écuries ; elle fut construite en 1692, dans le style des églises de Versailles, qui furent élevées vers la même époque. L'intérieur présente un bel appareil de pierres ; la

Château de Chantilly.

décoration est formée de pilastres corinthiens. A gauche est une peinture monumentale exécutée par MM. Benouville et Lenepveu (1841). A droite, un monument funéraire contient les cœurs des princes de Condé, qui étaient, avant la Révolution, conservés dans l'église Saint-Paul à Paris. Une inscription latine, datée de 1852, indique que « Henri d'Orléans a pris soin, de la terre d'exil, que ces restes fussent déposés dans l'église, ne pouvant plus l'être dans le château de Chantilly. »

Avant d'aller au château, on visite habituellement les *écuries*, dont les bâtiments et l'entrée sont situés à l'extrémité et à droite de la Grande-Rue. Ces écuries, d'un luxe grandiose, commencées en 1719, ne furent achevées qu'en 1735. « On a dit du duc de Bourbon qui a bâti ces superbes écuries, édifice supérieur au château qu'il habitait, que sûrement ce prince croyait à la métempsycose. C'est un brutal bon mot. » (MERCIER). Leur façade regarde la pelouse qui s'étend devant le château ; la partie centrale présente un dôme élevé ; les ailes, qui peuvent loger 240 chevaux, se terminent chacune par un pavillon. A l'une des extrémités est le manége découvert, de forme ronde, avec des arcades, des trophées et des attributs de chasse. Au-dessus de l'entablement règne une balustrade d'où l'on a de beaux points de vue sur le château, le parc et la forêt.

La *pelouse* est une vaste esplanade de gazon, dont le sous-sol a fourni les pierres employées pour la construction des écuries et pourrait encore être exploité. Les courses ont lieu sur la partie de cette pelouse qui s'étend devant le château (*V.* p. 51). Dans l'autre partie et derrière les maisons de la Grande-Rue, sont les deux *réservoirs* qui alimentent le bourg et le château.

Au sortir des écuries, si l'on veut aller au château, on traverse la pelouse en se dirigeant à gauche. Près de la route est un beau massif de six vieux tilleuls. En face du château s'ouvre une grande avenue, à l'entrée de laquelle sont deux lions de pierre, et qui, labourée, hersée plusieurs fois par an, sert pour l'entraînement des chevaux de course. Cette avenue traverse la forêt en ligne droite dans la direction de Coye (*V.* p. 39). Elle fut percée par Anne de Montmorency ; aussi l'a-t-on nommée la *Route du Connétable*. A droite et à gauche de cette entrée, s'étendent des bassins remplis

d'eau. Le bassin de gauche entoure le château et les restes de la forteresse des Bouteillers (*V.* p. 43).

Le *château* proprement dit est un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage; il ne doit pas être confondu avec le *château d'Enghien*, construit par l'avant-dernier prince de Condé pour le logement des hôtes et des officiers de service, et dont les bâtiments, plus considérables, présentent trente-six croisées de face sur quatre de côté. Le château date, ainsi que nous l'avons indiqué, du XVIe siècle; mais, sous la Restauration, il a été un peu agrandi.

Entre le château de Chantilly et le château d'Enghien, une rampe douce, faisant face à la grille d'entrée, conduit au *parc* (on ne peut le visiter sans être accompagné d'un gardien). Parvenu sur la terrasse, on en redescend dans les *jardins* par un escalier monumental. En face, une branche du canal de la Nonette s'avance au milieu du parterre, et, plus loin, à côté du village de *Vineuil* (692 hab.), on aperçoit une pelouse et une grande avenue qui mène, à travers bois, aux sables d'*Apremont*. A gauche s'étend le *jardin anglais*, avec un petit temple où s'abrite une statue de Vénus callipyge; à droite sont le *hameau* et le *parc de Sylvie*. Ce parc (entre le hameau et la forêt) fut formé par Henri-Jules, fils du grand Condé; le hameau, par Louis-Joseph, vers 1780. Le nom de Sylvie est celui sous lequel avait été célébrée, dans des vers de Théophile de Viau, la duchesse de Montmorency, Marie-Félix des Ursins. Théophile, condamné au feu (août 1623) à cause des écrits licencieux qui lui étaient attribués, trouva au château de Chantilly un asile de quelques semaines; voulant remercier le maréchal-duc, qui l'avait sauvé des premières recherches, il composa, sous le titre de *Maison de Sylvie*, dix odes pour la dame du lieu. A côté de sentiments vrais, le poëte, selon son usage, a mis de plaisantes extravagances, comme celle-ci :

Je penchais mes yeux sur le bord
D'un lit où la naïade dort.
Et regardant pêcher Sylvie,
Je voyais battre les poissons
A qui plus tôt perdrait la vie
En l'honneur de ses hameçons.

Le hameau est formé de quelques maisonnettes d'un extérieur rustique, dans le goût du Petit-Trianon. Pour y arriver, on longe à droite le petit *canal des Truites*, sur la lisière du bois de Sylvie. On suit à gauche le *canal des Morfondus*, qui enferme le hameau et que l'on traverse sur un pont fermé par une grille. Le gardien particulier du hameau conduit alors les visiteurs et leur en montre les curiosités : salle à manger, salon, billard, etc. En somme, le principal intérêt consiste à juger, sur échantillon, du goût que la mode avait introduit, un peu avant 1789, dans les décorations d'agrément d'un riche domaine. Le parc de Sylvie est fermé ; il sert de réserve pour le gibier.

La tête du canal est marquée par une *cascade* artificielle que forme l'eau de la Nonette ; le canal a une longueur de 3000 mètres sur une largeur de près de 80 mètres.

Dès l'année 1832, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale avaient accepté le patronage des courses que la Société d'encouragement se proposait d'établir à Chantilly. En 1834, l'hippodrome fut dessiné et les courses s'organisèrent. Il y a maintenant trois réunions de courses à Chantilly : la première, au printemps, commence dans la seconde semaine du mois de mai; les deux dernières ont lieu en automne, l'une vers la fin du mois de septembre, le dimanche qui précède les courses de Paris; l'autre en octobre, le dimanche qui suit ces mêmes courses. En mai, le premier jour, qui est un dimanche, et le second jour, qui est un jeudi, sont consacrés aux courses ordinaires. Le dimanche suivant on dispute le grand prix du Jockey-Club, par lequel se clôt la campagne. Le jour du Jockey-Club est un grand jour pour les habitués des courses. Chacun se prépare aux émotions de la course définitive par les émotions préliminaires du livre de paris (*betting book*). Faire son *book*, dans le langage du turf, c'est combiner ses paris sur divers chevaux, de manière à réaliser des bénéfices, toutes chances de pertes et de gains étant calculées. Cette science s'appelle en anglais *hedging*. Les opérations aléatoires de ce genre, restreintes sur l'hippodrome de Paris, sont habituellement réservées pour les courses de Chantilly.

L'*hippodrome*, qui a 2000 mètres de circuit, est de forme ellipsoïde. Il occupe environ la moitié de l'étendue de la pelouse ; d'un

côté il est encadré par les épais rideaux de la forêt, à laquelle il est adossé, et de l'autre par une rangée de maisons dont les fenêtres le regardent; au levant se trouvent les écuries historiques et la demeure des Condés. Les constructions destinées au public sont d'une architecture élégante, légère et coquette. Le terrain, presque plat, permet aux spectateurs de bien suivre les courses du regard; le sol, peu végétal, formé de tuf qu'une légère terre recouvre à peine et couvert d'un faible gazon, offre aux chevaux l'avantage d'une consistance solide que n'altère presque pas une pluie ordinaire, tant est rapide l'absorption des eaux.

L'intérieur de l'hippodrome s'ouvre aux voitures de toutes sortes pour 10 francs, et aux cavaliers pour 5 francs. Le prix d'entrée du pesage est de 20 francs comme à Paris; celui des pavillons et des tribunes est de 5 francs; les piétons payent 1 franc le droit d'entrer sur la pelouse.

Chantilly est intéressant à d'autres titres pour les amateurs du sport.

Plusieurs des meilleurs éleveurs de chevaux pur sang en France ont là leurs établissements. Les principales écuries sont celles de MM. le comte d'Hédouville, Lupin, A. Schickler, H. Delamarre et T. Carter. Les écuries associées de M. le baron de Nivière et de M. le comte de Lagrange sont à la Morlaye (5 kilomètres de Chantilly, *V.* p. 40); celles de M. Fasquel, à *Courteuil*, village de 272 habitants, à 6 kil. de Chantilly, près de Senlis. On trouve à Chantilly les principaux jockeys qui figurent sur le turf parisien : W. Boldrick, des écuries de M. le comte de Perregaux; T. Carter fils, W. Carter et Dean, qui montent pour M. T. Carter l'aîné; Flatman pour M. H. Delamarre; Kitchener, pour M. Lupin; Lamplugh, Spreoty, pour M. P. Aumont.

C'est donc à Chantilly qu'il faut aller si l'on veut prendre une idée complète des détails pratiques et de la science de l'entraînement dans son état actuel en France. L'allée des Lions ou du Connétable est, comme nous l'avons dit (*V.* p. 49), le terrain où se font ces exercices préparatoires.

Les équipages de chasse de M. Desvignes pour le cerf, de M. le comte d'Osmond pour le sanglier, de M. Gaston de Salverte pour le chevreuil, sont aussi installés à Chantilly.

La *forêt de Chantilly*, d'une contenance de 2449 hectares, se relie, au sud, avec le bois d'Hérivaux, et, à l'est, avec la *forêt de Pontarmé* ou *de Senlis*, qui comprend 1185 hectares. Ces forêts s'étendent sur un sol sablonneux mêlé d'argile : de longues routes régulières et des allées ou *layons* les traversent en divers sens. Douze de ces routes partent d'un rond-point, désigné sous le nom de la *Table-Ronde*, à cause d'une table en pierre qui y est dressée. Ce carrefour, où, du temps du dernier Condé, se faisait ordinairement la curée, se trouve sur la belle route pavée entre le château et le hameau de *Montgrésin*. — Les étangs de Commelle (*V.* p. 40) et le château de la Reine-Blanche (même page) sont, dans la forêt de Chantilly, le but de promenade des étrangers. On s'y rend ou de la Table-Ronde, ou par la route du Connétable (*V.* p. 49).

Pontarmé, village de 489 habitants, sur la rive g. de la Thève et à 1 kilomètre à l'est de Montgrésin (rive droite), possédait autrefois (partie ouest de cette commune) une forteresse assez considérable. Elle fut rasée en 1531. Il en subsiste, attenant à une ferme, la porte à mâchicoulis et quelques fenêtres. On voit aussi à Pontarmé les restes d'une chapelle de 1216, nommée aujourd'hui l'*Hôtel-Dieu*. A 2 kilomètres plus loin, à *Thiers* (274 hab.), dans une prairie arrosée par la Thève, un grand pignon, avec consoles et mâchicoulis, domine à l'ouest les ruines d'un château fort que défendaient neuf tours. « Le diamètre des tours, dit M. Woillez, est de 11 mètres, et les murailles, appareillées en grès, ont encore près de 9 mètres de hauteur et 3 mètres d'épaisseur. Les fenêtres sont ogivales, trilobées, accompagnées de colonnettes dont les chapiteaux présentent tous les caractères du XIIIe siècle. » Ce château fut démantelé en 1357.

Le village de **Gouvieux** (1590 hab.), dont la station de Chantilly porte aussi le nom, en est éloigné de 5 kilomètres. Il renferme plusieurs usines : fabrique de calicots, de mèches à chandelles, filature mécanique de laine, atelier d'impression sur étoffes, tuilerie, etc. De nombreuses antiquités (armes, vases, médailles, cercueils de pierre, etc.) ont été découvertes dans le voisinage, sur l'emplacement d'un ancien *camp romain*.

Au delà de Chantilly, le chemin de fer traverse la vallée de

la Nonette sur un point nommé le *Parc-Charlot*. Là, de même que dans la vallée de la Thève, mais avec des proportions encore plus gigantesques, il a fallu établir un **viaduc** sur un sol mouvant. Deux mille deux cents pilotis, en chêne, hauts de 10 mètres, ont été enfoncés dans la tourbe, pour soutenir 36 arches, évidées intérieurement, et qui mesurent ensemble 440 mètres de longueur sur 21 mètres de hauteur. Plus loin, les ingénieurs ont dû creuser dans le roc une tranchée d'au moins 4 kil., d'où ont été extraits plus de 500 000 mètres cubes de pierre de

Carrières de Saint-Leu d'Esserent.

taille, qui ont servi, sur la ligne même du Nord, à construire des viaducs, des ponts, des gares, et notamment le nouvel embarcadère à Paris. Le territoire que coupe cette tranchée est celui des célèbres *carrières de Saint-Maximin*, d'où furent tirés au moyen âge les matériaux de beaucoup de monuments de Paris, entre autres ceux de l'hôtel de ville. En certains endroits le chemin de fer, resserré entre deux parois à pic de 30 ou 40 mètres d'élévation, franchit sur des ponts les galeries souterraines des anciennes carrières.

Depuis Chantilly la voie oblique vers la gauche, se dirigeant sur l'Oise. Avant de franchir cette rivière, elle laisse sur la droite le village de *Saint-Maximin* (952 hab.), et, à gauche, le hameau de *Trossy*.

Le *pont* jeté sur l'Oise, et par lequel la nouvelle ligne de Paris à Creil va rejoindre l'ancienne, est formé de trois arches de 30 mètres d'ouverture et d'un très-bel aspect. En le traversant, on aperçoit en aval l'église pittoresque de *Saint-Leu d'Es-*

Église de Saint-Leu d'Esserent.

serent (1310 hab.), village qui possède aussi de belles carrières, dont quelques-unes ont plusieurs kilomètres d'étendue. La construction de ce pont a présenté d'immenses difficultés. Il fallait l'établir avec un biais de 40 degrés sur un terrain peu solide, entre deux remblais considérables qui menaçaient de peser d'un poids excessif sur les culées. L'ingénieur, M. Mansion, eut besoin de toutes les ressources de son art pour vaincre d'aussi grands obstacles.

La nouvelle ligne rejoint l'ancienne sur la rive droite de l'Oise, à trois kilomètres environ en deçà de Creil; les deux lignes conservent néanmoins leurs voies distinctes, afin de ne pas compliquer le service. Elles franchissent le Thérain près de son confluent avec l'Oise et se raccordent ensuite avec la ligne de Beauvais, que l'on voit remonter à gauche la vallée du Thérain.

A droite se montrent, au delà de l'Oise, les maisons d'un hameau, *les Hayes*, derrière lequel apparaissent les premiers massifs de la *forêt de Halatte*, qui confine vers le nord à la forêt de Compiègne. Sur la gauche, dans la vallée du Thérain, on découvre le village de *Tiverny* (186 habitants), que contourne le chemin de fer de Creil à Beauvais. Plus loin, du même côté, les importantes usines et le gros bourg de **Montataire** (3581 hab.) attirent aussi l'attention. Ces usines, exploitées par une société dont le siége est établi à Paris, rue de Vendôme, 21, comprennent des forges, des fonderies et des laminoirs pour fers, tôles, fer-blanc, cuivre, zinc; des scieries hydrauliques pour bois de placage, etc. Au moyen âge, Montataire était ceint de murailles; le *château*, flanqué de tourelles, a été rebâti au commencement du XVe siècle. Il appartient à M. le baron de Condé, qui l'a fait restaurer très-habilement. De la terrasse on a une vue magnifique et fort étendue sur la vallée de l'Oise, celle du Thérain et les diverses lignes de chemin de fer qui aboutissent à Creil. Suivant la tradition locale, César, en entrant dans le Beauvaisis, se serait arrêté à Montataire pour admirer la vue que l'on découvre de cet endroit et qui est, en effet, extrêmement belle. Pierre l'Ermite aurait commencé à prêcher la première croisade dans l'église de Montataire. Cette *église* (monument historique) appartient à trois époques : le portail de la façade et le portail latéral de droite sont romans; dans la nef, des chapiteaux historiés remontent au XIIe siècle, ainsi qu'une cheminée qui servait à faire chauffer l'eau du baptême, lorsque, suivant les rites primitifs, le catéchumène subissait, à trois reprises, en l'honneur de la Trinité, une immersion complète. Le chœur et le clocher, carré, sans flèche, datent du XIIIe siècle. Au XVIe siècle, Odet de Châtillon, évêque de Beauvais, célébra son mariage dans cette église, peu après avoir jeté bas sa mitre pour adopter les doctrines de la Réforme.

9e STATION. — CREIL.

10 kil. de Chantilly. — 51 kil. de Paris. — 80 kil. d'Amiens.
203 kil. de Boulogne.

Un BUFFET est établi à la station de Creil; mais les trains express ne s'arrêtent pas à cette station plus de trois minutes. — Il y a plusieurs auberges dans la ville. L'HÔTEL *des chemins de fer* est voisin de la gare.

Creil, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Senlis, situé

Creil.

sur la rive gauche de l'Oise, communique avec la rive droite par un pont dont le milieu repose sur une île. Sa population, plus nombreuse autrefois, n'est aujourd'hui que de 3626 habitants. Cette petite ville est le point de raccordement de cinq lignes de chemin de fer, venant: deux de Paris; une de l'Allemagne par Saint-Quentin et Compiègne; la quatrième de la Belgique, par Douai et Valenciennes ou par Lille et Roubaix, et de l'Angleterre par Amiens et Boulogne, ou par Arras et Calais; la cinquième, enfin, de Beauvais.

Creil, qui fait un commerce considérable de grains, de farine et de bestiaux, possède en outre des carrières exploitées et un certain nombre d'établissements industriels, entre autres une *manufacture de faïence*, façon anglaise, dont les produits annuels sont évalués à plus d'un million.

Au temps où Dagobert Ier y possédait, assure-t-on, un château royal, Creil s'appelait *Credulium*, et ce nom se trouve encore dans les chroniques du IXe siècle. Creil fut à cette époque prise et dévastée par les Normands. En 1358, cette ville est occupée par le roi de Navarre; en 1435, après six semaines de siége, par les Anglais, dont elle devient la place d'armes, et qui en sont chassés par Charles VII, en 1441. En 1567, les calvinistes y pillent les églises.

La seigneurie de Creil, distraite du domaine royal par saint Louis, au profit de son fils Robert, dont la fille l'apporta en dot à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fit retour à la Couronne sous Charles V, et désormais n'en fut plus séparée.

L'*île* renferme quelques débris d'un *château* commencé en 1370 par Charles V, et achevé seulement à la fin du XVe siècle ou même plus tard. Un pont que protégeait un fortin y donnait accès; l'édifice, flanqué de nombreuses tours, offrait en avant-corps des pavillons d'habitation. Charles VI, pendant sa longue maladie, fut habituellement gardé dans ce château, abandonné dans la suite, et démoli un peu avant 1789. L'île présente encore vers l'est un édifice mutilé, presque croulant, l'ancienne *église canoniale de Saint-Évremont* (monument historique), bâtie au XIIe siècle; elle sert aujourd'hui de magasin. Près de là, derrière la *mairie*, subsistent les débris d'une tour ronde à créneaux.

L'*église paroissiale* se fait remarquer de loin par sa tour carrée, qui date de 1551. Près de l'entrée, à droite, on aperçoit les vestiges d'une cheminée qui, comme celle de l'église de Montataire (*V.* ci-dessus, p. 56), servait autrefois à faire chauffer l'eau nécessaire au baptême par immersion. Quelques parties du côté gauche de l'édifice (nord-ouest) remontent, dit-on, au VIIIe siècle. Le chœur actuel est assis sur un ancien rempart de la ville.

Presqu'au sortir de la gare de Creil, et après avoir croisé la route de terre de Paris à Amiens, le chemin de fer se bifurque.

Le bras de droite conduit à Cologne, par Saint-Quentin, Maubeuge, Liége, Verviers et Aix-la-Chapelle; le bras de gauche, que nous suivons, remonte, jusqu'au delà de Clermont, la vallée de la Brèche, petit cours d'eau qui coule à droite de la voie, dans des prairies ombragées d'arbres. A gauche, près du chemin de fer, se montre **Nogent-les-Vierges** (1068 hab.), où Clovis campa, dit-on, et où les rois de la première race avaient, suivant Lebeuf, un palais dans lequel Thierry III fut surpris en 673 par Ébroïn,

Ruines de l'église de Saint-Évremont, à Creil.

révolté contre lui. On remarque à Nogent-les-Vierges, sur la route de Creil, l'ancienne *maison de campagne* de M. Houbigant, dont la façade principale est formée d'importants débris (arcades, médaillons sculptés, etc.) du château de Sarcus, bâti au XVIe siècle dans le village du même nom (arrondissement de Beauvais, canton de Grandvilliers) et démoli en 1834. M. Houbigant est mort, il y a quelques années, en léguant à la *Société Académique de*

l'Oise une riche collection d'antiquités celtiques, romaines et du moyen âge, trouvées dans le département de l'Oise. Une grotte sépulcrale, contenant près de 200 squelettes, a été découverte, en 1816, à 600 mètres de Nogent, au lieu dit *le Retiro*, et M. Houbigant a reconnu dans un marais voisin du village une voie romaine appelée *la Chaussée* par les habitants du pays, et se dirigeant de Beauvais vers Saint-Gobain.

L'**église** de Nogent (monument historique) est située à 1 kil. du village, dans le hameau de *Royaumont*, à droite du chemin de fer. Précédée d'un porche ogival, elle est surmontée d'une tour romane, à trois étages. La nef, également romane, renferme des bas-reliefs du XVe et du XVIIe siècle; le chœur, reconstruit par saint Louis dans le style ogival, est éclairé par sept fenêtres, dont cinq sont garnies de vitraux modernes, exécutées par M. Lévêque, de Beauvais, sur les dessins de M. A. Lavigne. Au-dessus du maître-autel, sur l'appui de la fenêtre centrale, deux châsses dorées contiennent les reliques des saintes Maure et Brigide, filles jumelles d'Ella, roi d'Écosse et de Northumberland, qui, voyageant en pèlerines avec leur frère Hypadius, furent assassinées, vers la fin du Ve siècle, à Balagny-sur-Thérain, village situé à 6 kil. à l'ouest de Nogent, près du chemin de fer de Creil à Beauvais. Ces deux saintes furent ensevelies d'abord dans le cimetière de Nogent, puis dans une crypte fort ancienne, qui s'étend sous la sacristie de l'église. Leurs reliques, qui donnèrent lieu à un pèlerinage très-fréquenté pendant tout le moyen âge, sont encore portées processionnellement, chaque année, jusqu'à Creil, le jour de l'Ascension, en mémoire d'une donation de terre faite aux trois communes de Nogent, de Creil et de Montataire, par la reine Béatrix de Bourbon. Une chapelle de gauche renferme le *tombeau* en marbre noir (statue en marbre blanc) *de messire Jehan Bardeau*, seigneur de Nogent (1632), par le célèbre sculpteur Michel Bourdin. A côté s'ouvre la *chapelle funéraire* du maréchal Gérard, ornée d'un petit vitrail. — Au lieu dit *la Croix des Vierges*, une très-ancienne colonne, dont les sculptures sont en partie effacées, marque l'endroit où s'arrêtèrent spontanément les bœufs qui traînaient le chariot de la reine Bathilde, attirée en 645 à Nogent, par le bruit des miracles des vierges écossaises.

Devant la colonne est un autel massif orné d'écussons gravés, dont les armoiries sont aujourd'hui indéchiffrables.

On aperçoit ensuite à gauche *Laigneville* (876 hab.), dont l'*église* date en partie du XIIe siècle (façade, nef et clocher), en partie du XVIe (chœur). Des poteries, des médailles et des sarcophages d'origine romaine ont été découverts, en très-grand nombre, à Laigneville. Plus loin, au delà d'une tranchée, on remarque à droite la tour carrée (XIIe siècle) de l'église de *Cauffry* (360 hab.).

10e STATION. — LIANCOURT-SOUS-CLERMONT.

7 kil. de Creil. — 58 kil. de Paris. — 73 kil. d'Amiens, 196 kil. de Boulogne.

OMNIBUS à la gare. — HÔTEL *Flamant*.

Liancourt-sous-Clermont, chef-lieu de canton de 2612 habitants, de l'arrondissement de Clermont, est situé à 15 minutes environ à droite de la station, sur la rive gauche de la Brèche, au pied et sur le versant d'une chaîne de collines en partie couvertes de bois. Suivant Dulaure (*Histoire des environs de Paris*), la seigneurie de Liancourt aurait appartenu pendant le XVIe siècle à la famille du Plessis, dont un des membres, Nicolas du Plessis d'Amerval, fut choisi par Henri IV pour être le mari de Gabrielle d'Estrées. Cependant, ce n'est point le château de Liancourt-sous-Clermont, mais celui de Liancourt-Fosse, près de Roye, dans le département de la Somme, que cette favorite habita pendant quelque temps. Quoi qu'il en soit, la seigneurie de Liancourt-sous-Clermont fut érigée plus tard en duché, en faveur de la famille de la Rochefoucauld, dont une des branches en a gardé le nom et possède encore le château.

L'**église** de Liancourt, dédiée à saint Martin, a été construite en 1578, dans le style grec, à l'exception de la tour carrée, à quatre étages, bâtie presque entièrement dans le style roman, comme la plupart des autres tours de la contrée. L'édifice se compose de trois nefs avec une abside pentagonale et deux chapelles latérales formant saillie. Les murs extérieurs sont ornés de pilastres à chapiteaux ioniques ornementés et de plates-bandes avec rosaces sculptées. A l'intérieur, les pilastres du chœur et les murs du sanctuaire sont revêtus, jusqu'au tiers de leur hauteur, de mar-

bre blanc et noir. Dans la *chapelle de Saint-Martin* (à droite du chœur en regardant l'autel), on remarque le **monument funéraire**, en marbre noir et blanc, des fondateurs de l'église, Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, et sa femme Antoinette de Pons, dame d'honneur de Marie de Médicis. Deux statues de grandeur naturelle, en marbre blanc, chefs-d'œuvre de Nicolas Coustou, représentent les deux époux à genoux sur des prie-Dieu ornés de leurs armes. Les inscriptions tumulaires ont disparu. La *chapelle de la Vierge* (à gauche du chœur) offre un monument funéraire semblable au premier (moins les statues), mais plus dégradé encore pendant la Révolution. Au-dessous sont inhumés, dans un caveau, Roger du Plessis et sa femme Jeanne de Schomberg, bienfaiteurs du domaine de Liancourt. Plusieurs inscriptions tumulaires du XVIIe siècle sont aussi encastrées dans les piliers de l'église.

A côté de l'église s'élèvent un *hospice* (24 lits pour les vieillards et les infirmes des deux sexes), fondé en 1645, et un *hôpital* (8 lits) créé en 1830 par le duc F.-A.-F. de la Rochefoucauld.

De l'ancien **château** (à droite de la route, à l'entrée du village), reconstruit vers 1640 par Jeanne de Schomberg, sur ses propres dessins, honoré d'une visite de Louis XIV, en 1671, et démoli pendant la Révolution, il ne reste qu'une partie des communs et un corps de bâtiment qui se fait seulement remarquer à l'extérieur par ses vastes proportions. Le *parc* (pour le visiter, il suffit de s'adresser au concierge), d'où l'on découvre de beaux points de vue, est arrosé par la Béronnelle, petite rivière amenée à grands frais de Béronne, près de Saint-Just-en-Chaussée, par Roger du Plessis, en 1634. Sur le bord d'une pièce d'eau qu'y forme cette rivière, avant de se réunir à la Brèche, s'élève un *obélisque* de grès, consacré par la duchesse actuelle de la Rochefoucauld-Liancourt « au souvenir de son cher fils, Georges de la Rochefoucauld, né le 8 mars 1829, retourné à Dieu le 3 décembre 1861. »

Quelques dépendances de l'ancien château des ducs de Liancourt, situées de l'autre côté de la route qui conduit de la station au village, ont été converties en un *château* distinct, appartenant aujourd'hui à M. le marquis de Clugny.

Sur la place du village a été érigée, en 1861, à l'aide de sou-

scriptions particulières, une statue du duc François-Alexandre-Frédéric de la Rochefoucauld, à qui Liancourt doit sa prospérité actuelle. Grand maître de la garde-robe sous les rois Louis XV et Louis XVI, député de la noblesse du bailliage de Clermont aux états généraux de 1789, pair de France sous Charles X, cet homme de bien se déroba aux honneurs, pour vivre retiré dans sa terre de Liancourt et y créer successivement : une ferme modèle, qui subsiste encore au sommet de la colline et qui contribua puissamment aux progrès agricoles du pays ; une école des arts et métiers, transférée plus tard à Compiègne, puis à Châlons et à Toulouse ; une filature de coton, aujourd'hui abandonnée ; une fabrique de cardes, très-prospère ; un hôpital, où fut appliqué pour la première fois en France l'usage de la vaccine ; des sociétés de secours mutuels, etc. La statue, modelée par M. Maindron, et fondue en bronze par l'école des arts et métiers d'Angers, représente le duc, en costume de pair de France, entouré des attributs de l'industrie et dans l'attitude d'un homme parlant avec calme. Le piédestal, en marbre blanc, est décoré aux angles de dauphins en bronze, lançant par les oules des filets d'eau qui retombent dans un petit bassin octogonal. Les quatre faces du monument portent des inscriptions commémoratives des principales fondations utiles du duc François.

En suivant dans toute sa longueur la rue principale du village, on s'élève, par une rampe fort roide, sur les collines qui le dominent. A gauche s'étend une sorte de jardin anglais, planté en partie d'arbres verts, et d'où l'on jouit de beaux points de vue sur la vallée Dorée. Au milieu d'un bois, à droite, dans une situation magnifique, M. Latour, fabricant de chaussures, a fait récemment construire un *château*, à côté d'un obélisque en grès, semblable à celui que renferme le parc de l'ancien château ducal. Arrivé sur le plateau, on aperçoit à gauche la *ferme du château;* si l'on suit à droite le sommet des collines, on découvre tout à coup devant soi : le village de *Rieux* (210 hab.; vestiges d'une voie romaine; église du XIIe et du XIIIe siècle, remaniée), une partie considérable de la vallée de l'Oise, dont la forêt de Halatte couvre les versants opposés, et, au loin, vers l'ouest, la montagne et le château de Montataire (*V.* ci-dessus, p. 56).

Outre la fabrique de cardes fondée par le duc F.-A.-F. de la Rochefoucauld, Liancourt possède de nombreux établissements industriels, savoir : des fabriques de toile, de papiers peints et de sabots; sept fabriques de chaussures clouées, dont l'une, celle de M. Latour, occupe, dit-on, 1100 ouvriers. Ce village fait aussi un commerce important de haricots dits *fèves de Liancourt.*

En quittant la station de Liancourt, établie près d'un atelier de construction de machines aratoires (à gauche), on découvre immédiatement, du même côté, le village de *Rantigny* (684 hab.), sur le territoire duquel elle est située. L'*église* de Rantigny a conservé un chœur du XIIIe siècle ; la tour qui la surmonte date du XVIIe siècle. Plus loin, sur la gauche encore, le hameau d'*Uny-Saint-Georges* (81 hab.) possède une *église* en partie du XIIe (clocher) et du XIIIe siècle (chœur). Après avoir dépassé *Breuil-le-Vert* (817 hab.), à droite, on aperçoit de loin, en face et un peu sur la gauche, Clermont, son église et son ancien donjon, au sommet d'une colline qui forme la pointe septentrionale d'une sorte de croissant ouvert du côté de l'est. Il faut, avant de s'arrêter à la station, décrire une forte courbe à la base de la colline, dont le versant oriental porte la promenade du Châtellier et le cimetière, puis traverser Fitz-James (*V.* ci-dessous, p. 70).

11e STATION. — CLERMONT-DE-L'OISE.

8 kil. de Liancourt. — 66 kil. de Paris. — 65 kil. d'Amiens.
188 kil. de Boulogne.

OMNIBUS à la gare : 30 cent. par voyageur.
VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *la Neuville-Roy*, 18 kil., 1 fr. 25 c.
VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Beauvais*, 25 kil., 1 départ chaque jour; — *Maignelay*, 26 kil., 2 départs chaque jour.
HÔTELS : — *des Deux-Épées ;* — *du Mouton-Blanc.*
CAFÉ : — *du Commerce.*

Une belle route en lacets conduit de la station à la ville de Clermont, appelée indifféremment **Clermont-de-l'Oise** ou **Clermont-en-Beauvaisis** (5666 hab.), et bâtie à 119 mètres d'altitude, au sommet d'un coteau que terminent brusquement des pentes abruptes du côté de l'est.

Clermont paraît s'être formée autour d'un fort construit au xe siècle, pour protéger le pays environnant contre les incursions des Normands. En 1054, la seigneurie de Clermont fut érigée en comté. Ce comté, acquis à la maison de Champagne par un mariage, en 1191, fut acheté, en 1218, par Philippe Auguste, qui en fit l'apanage de Philippe Hurepel, le fils adultérin d'Agnès de Méranie. Il fit retour à la couronne, en 1250; mais saint Louis l'aliéna en faveur de son sixième fils, Robert, tige de la branche royale des Bourbons. Dès lors ce fief changea souvent de maîtres. En 1488, il passa de la maison royale de Bourbon dans celle de Bourbon-Montpensier. Donné en dot à Catherine de Médicis, engagé par Charles IX au duc Henri de Brunswick, il appartint successivement à Marguerite de Navarre, au prince de Condé, à Charles de Bourbon, grand maître de France, au prince de Carignan, à la princesse d'Harcourt, et au duc Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, dans la famille duquel il resta jusqu'à la Révolution.

Érigée en commune dès le XIIe siècle, Clermont eut à souffrir au XIVe des invasions anglaises et surtout de la Jacquerie. Jacques Bonhomme, dont le véritable nom était Guillaume Caillet et qui était né dans la ville ou dans les environs, fut décapité à Clermont, après avoir vu ses bandes mises en déroute par Charles le Mauvais, roi de Navarre, à 5 ou 6 kilomètres de là, entre Catenoy et Nointel, dans une plaine appelée encore le *Champ de bataille*. Peu de temps après, le captal de Buch s'empara de Clermont et de son château. Pendant le XVe siècle, cette ville, qui s'était entourée de fortifications, fut tour à tour assiégée et prise par le maréchal de Boussac, le duc d'Orléans, les Bourguignons et la Hire, qui dut la rendre, en 1437, aux Bourguignons, à titre de rançon, après avoir été fait prisonnier par surprise, à Beauvais. Henri IV et les ligueurs se disputèrent aussi Clermont; en 1595, les troupes du Béarnais la pillèrent pendant dix-sept jours.

Sous l'ancienne monarchie, Clermont et deux cents paroisses environ qui dépendaient de son bailliage étaient régies par une coutume spéciale, l'une des premières qui aient été écrites; elle avait été rédigée, en effet, en 1283, par le bailli Philippe de Beaumanoir. Enclavée successivement dans la Picardie, puis dans l'Ile-de-France, Clermont est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement du département de l'Oise. Elle renferme des fabriques d'indienne, de toile, de papiers peints, une scierie mécanique, et fait un commerce important de grains, de lin, de bestiaux et de chevaux.

L'église Saint-Samson, qui domine la ville, est un édifice ogival du XIVe et du XVIe siècle. La façade principale, précédée d'un perron d'une vingtaine de marches, se compose d'un portail orné de colonnettes en retraite et de quatre petites roses polylobées, ouvertes dans le tympan, au-dessous d'une rose de plus

grande dimension. Deux pinacles à dents de scie surmontent la porte principale et cachent la base d'une grande fenêtre ogivale, à deux baies, percée dans le pignon. A droite se dresse une tour carrée, surmontée d'un toit pyramidal. La base de cette tour date de 1327, ainsi que le portail; le reste a été reconstruit en 1785. Une tourelle d'escalier, polygonale, engagée et terminée en poivrière, relie la tour au portail, à gauche duquel un petit porche ogival donne accès à une porte latérale. On remarque encore à l'extérieur : la balustrade à jour, les sculptures du style flamboyant, les pyramides, les clochetons, les gargouilles, qui décorent le chœur et les chapelles absidales. A l'intérieur, l'édifice comprend une nef principale (4 travées), flanquée à droite de deux collatéraux et à gauche d'un seul bas côté, un chœur (2 travées) avec déambulatoire, un transsept, des chapelles latérales et absidales presque toutes garnies d'affreux retables dans le style grec. Par une singularité qui trahit la différence d'âge des diverses parties de la construction, la nef est séparée des collatéraux de droite ou du sud par six arcades ogivales, tandis que les arcades de gauche, plus larges et plus hautes, sont au nombre de quatre correspondant exactement au nombre des travées. Le collatéral du nord appartient, en effet, au XIVe siècle, tandis que le côté méridional de la nef et les autres collatéraux datent de 1540. Les trois chapelles absidales ont été décorées de beaux vitraux modernes, accompagnés de légendes explicatives en caractères microscopiques. Dans le collatéral de gauche, on remarque : un vitrail du XVIe siècle, représentant l'*Arbre de Jessé;* la chapelle funéraire de la famille de Sesseval, et, dans une autre chapelle très-sombre (la première à gauche, en entrant), un bel autel en bois sculpté. Nous signalerons encore : le maître-autel, en marbre gris; les sculptures de la chaire (les trois *Vertus théologales* et les quatre *Évangélistes*), les fonts baptismaux en fonte, et plusieurs tableaux de grande dimension, au-dessus des arcades de la nef.

Derrière l'église s'étend l'ancien cimetière, à l'angle nord-est duquel un mur de dix mètres d'épaisseur, percé d'une arcade ogivale que surmonte une croix de fer, est tout ce qui reste de la *porte de Nointel*, ancienne poterne du château de Clermont.

Sous l'arcade se voient, dans des niches, quelques débris de l'ancienne ornementation : les tronçons d'une colonne brisée et un chapiteau sculpté. La porte de Nointel donne accès de ce côté à la promenade du Châtellier, près de laquelle s'élève à gauche, au point culminant de la colline, la *maison centrale de détention* pour femmes, qui a remplacé le château de Clermont. De l'édifice féodal, il ne subsiste que le **donjon**, dont la construction paraît appartenir à la fin du xe ou au commencement du xie siècle. De forme carrée, il est orienté du nord-ouest au sud-est et mesure 25 mètres 50 de longueur, sur 17 mètres 50 de largeur et 29 mètres 50 de hauteur. La hauteur primitive était de 32 mètres, mais la plate-forme et la galerie qui terminaient l'édifice ont été démolies et remplacées par des pignons modernes. Les murs, épais de 9 mètres 50, sont soutenus par 12 contre-forts plats. Quatre étages de fenêtres carrées, au nombre de 80, occupent les façades du nord et du sud. Le rez-de-chaussée est voûté.

C'est au château de Clermont que naquit Charles le Bel, en 1294. Ce prince revint l'habiter vers 1325, et Philippe de Valois y signa, en 1338, une ordonnance qui confiait à la reine sa femme le gouvernement du royaume pendant son absence. Isabelle de Valois, Charles V et son successeur, habitèrent à diverses reprises ce château qui avait été, en 1358, le théâtre de conférences politiques entre le Dauphin, régent du royaume, et le roi de Navarre. Pendant la Fronde, le prince de Condé s'y retira et le mit en état de défense, mais le maréchal d'Ancre s'en empara après cinq jours de siége.

La maison centrale se compose, outre le donjon, de plusieurs corps de bâtiments, derrière lesquels s'étendent de vastes jardins, étagés sur le versant de la colline. Le nombre des détenues s'élève habituellement à 1000 environ.

La belle **promenade du Châtellier**, qui longe le donjon de trois côtés, se compose d'une terrasse plantée d'arbres et de jardins anglais, séparés, par des bouquets d'arbres verts, du cimetière établi sur le versant septentrional de la colline. De cette promenade, on jouit de points de vue variés et intéressants. On découvre, en effet, une grande partie du panorama que l'on pouvait autrefois contempler de la plate-forme du donjon : au sud-est, la forêt de

Halatte, au-dessus de laquelle, quand le temps est clair, se montre le clocher de Dammartin; au sud, la vallée Dorée, le château de Champlâtreux (*V.* ci-dessus, p. 36), les environs de Luzarches, de Beaumont-sur-Oise et de Méru; à l'ouest, la forêt de la Neuville-en-Hez et le sommet de la cathédrale de Beauvais; au nord, les vallées de la Brèche et de l'Arré, que parcourt le chemin de fer, les bois et le village de Fitz-James, et, plus près, le *cimetière* de Clermont avec sa jolie *chapelle romane*, de construction moderne, surmontée d'un petit clocher en plomb ouvragé.

L'**hôtel de ville** de Clermont mérite aussi une visite. Construit sous le règne de Charles le Bel, il offre, du côté de la place, une façade percée au rez-de-chaussée de deux arcades en arc surbaissé, ornée au premier étage de trois niches étroites à moulures rondes, et terminée par un pignon, que divise en deux parties un contre-fort, dont l'amortissement supporte un petit beffroi polygonal. A l'intérieur, le rez-de-chaussée forme deux nefs, dont les arcades, les unes ogivales, les autres cintrées, reposent sur des colonnes rondes. L'une de ces nefs ou galeries sert de magasin, l'autre est un passage mal entretenu, complétement dépourvu de pavé, et aboutissant à une petite place, près de laquelle on peut voir, le long de jardins en terrasses, quelques restes de l'enceinte fortifiée élevée autour de la ville pendant le XIVe siècle, tours rondes, murailles en moyen et en grand appareil. De ce côté, l'hôtel de ville présente à l'attention des archéologues une fenêtre à accolade, une tourelle carrée et une galerie à mâchicoulis, qui se reliait à l'enceinte fortifiée. Dans une des salles supérieures de l'édifice a été déposée la *stèle* funéraire d'un Grec mort en Gaule, sous la domination romaine. Ce monument, dont les analogues sont fort rares, a été découvert il y a quelques années dans les maçonneries de l'ancien château. Il a 40 cent. de hauteur sur 30 de largeur et porte sculptées, dans sa partie supérieure, une figure d'homme très-fruste, dans sa partie inférieure, une inscription que MM. Egger et Brunet de Presle ont interprétée ainsi : « Ammonius, fils d'Héphestion, natif d'Alexandrie, (homme) irréprochable, salut.» Les caractères de l'inscription appartiennent au IIe ou au IIIe siècle après Jésus-Christ.

Nous signalerons encore trois *anciennes maisons* : l'une près

de l'église (n° 6), construite en briques vers la fin du xve siècle, offre des corniches sculptées et des fenêtres ornementées; la seconde (n° 421), bâtie en pierre, est flanquée d'une tourelle d'escalier de la Renaissance; la troisième (rue des Anciennes-Prisons) date aussi du xvie siècle.

La *Société d'Agriculture* de Clermont s'est fait construire, il y a quelques années, un bel hôtel, dont le vestibule est orné de la *statue de Matthieu de Dombasle.*

Clermont possède une importante *maison de santé*, fondée en 1821 par MM. Labitte, et qui comprend, avec ses annexes de Becquerel, de la Blanchisserie et de Fitz-James, 1230 malades environ, et 144 personnes employées au service administratif, au service médical ou au service religieux.

A l'ouest et à 3 ou 4 kilomètres de Clermont, s'étend la *forêt de Hez*, dont la route de Beauvais traverse l'extrémité septentrionale. Dans cette forêt, sur le territoire de *la Neuville-en-Hez* (728 hab.), ont été découvertes de nombreuses antiquités celtiques et gallo-romaines (médailles, poteries, ivoires et bronzes) Un tertre de forme ovale, de 108 mètres de longueur sur 80 mètres de largeur et 7 mètres de hauteur, marque aujourd'hui l'emplacement d'un château où naquit saint Louis, le 25 avril 1215, ainsi que le constatent plusieurs lettres patentes des rois ses successeurs, contrairement à la tradition qui le fait naître à Poissy, où il fut seulement baptisé. Sous le tertre s'étendent des souterrains. L'*église* de la Neuville a conservé un clocher du xiie siècle et un chœur du xve. De l'*abbaye de la Garde*, fondée en 1488, il ne reste qu'une porte surmontée de trois niches ogivales.

Plus près de Clermont, sur la lisière de la forêt, le village d'*Agnets* (1223 hab.) possède une *église* en grande partie du xiiie siècle (le chœur seul date de 1540), classée parmi les monuments historiques, et remarquable par son ensemble et par ses détails. L'intérieur renferme des fonts baptismaux du xiiie siècle, des restes de vitraux du xvie, et, dans un caveau, un saint-sépulcre de la même époque. La ferme de *Saint-Remy l'Abbaye* offre des débris très-curieux (la façade et la nef) d'un ancien prieuré du xiie siècle. M. Eugène Woillez a découvert dans la chapelle un magnifique pavé en briques émaillées, du xiiie siècle, dont quel-

ques spécimens ont été déposés au musée de Beauvais. — Au hameau de *Ronquerolles*, existe un souterrain-refuge composé de plusieurs galeries. Les souterrains de cette espèce sont très-communs dans cette partie de l'Ile-de-France et de la Picardie. Leur origine paraît remonter aux invasions normandes du IXe siècle ; ils sont invariablement creusés dans la craie et portent dans le pays le nom de *forts*.

En quittant la station de Clermont, on laisse à droite les maisons éparses de *Fitz-James* (938 hab.), dont l'*église* renferme quelques vitraux du XVIe siècle, et dont l'ancien château, qui reçut en 1745 Charles-Édouard Stuart, petit-fils de Jacques II, a été entièrement démoli. A gauche, dans une belle vallée que domine la forêt de Neuville-en-Hez, se montre l'église d'Agnetz (*V.* ci-dessus). Puis, franchissant la Brèche et décrivant une courbe sur la droite, on remonte, dans la direction du nord, la vallée de l'Arré. Cette vallée est si étroite que le chemin de fer a dû s'ouvrir de nombreuses tranchées à la base des coteaux de la rive droite. On s'élève d'ailleurs insensiblement jusqu'aux plateaux qui séparent le bassin de l'Oise du bassin de la Somme.

Le paysage change rapidement d'aspect. Aux collines verdoyantes de l'Ile-de-France, succèdent des coteaux crayeux et peu fertiles. La vigne ne se montre plus qu'un instant, près de Saint-Just. Quelques rangées de pommiers dans les prés et des bouquets d'ormes signalent les abords des villages, qui prennent eux-mêmes une autre physionomie : les constructions de briques et de terre, les toits de pannes et de chaume leur donnent, en effet, un air misérable, si on les compare aux villages coquets qui les ont précédés. Dans l'intervalle des tranchées, on aperçoit à droite, près de l'Arré, *Airion* (244 hab.) et *Avrechy* (480 hab.), qui possède un souterrain-refuge et une *église* en partie du XIIIe siècle (vitraux de la Renaissance). A *Saint-Remy-en-l'Eau* (363 hab.), que l'on voit ensuite du même côté, ont été découverts des sarcophages du moyen âge, des médailles et des poteries de l'époque gallo-romaine. Les vestiges de cette époque sont très-communs dans le département de l'Oise, et, jusqu'au delà de Bre-

teuil, il n'est guère de village où les fouilles n'aient amené de semblables découvertes. A 2 kilomètres au delà de Saint-Remy-en-l'Eau, on laisse encore à droite *Valescourt* (229 hab.). Puis, on aperçoit un instant le clocher de Saint-Just, tour carrée surmontée d'une espèce de dôme, et la haute colline de Mirmont, qui s'élève en face du village, avant d'entrer dans une tranchée au milieu de laquelle est établie la station de Saint-Just.

12e STATION. — SAINT-JUST-EN-CHAUSSÉE.

14 kil. de Clermont. — 80 kil. de Paris. — 51 kil. d'Amiens.
174 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Anseauvillers*, 10 kil., 50 c.; — *Rollot*, 25 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr.; — *Montdidier*, 20 kil., 3 fr. et 2 fr. 40 c.; — *Chaulnes* et *Lihons*, 52 kil., 4 fr. 40 c. et 4 fr.; — *Rosières*, 44 kil., 4 fr. et 3 fr. 50 c.

Saint-Just-en-Chaussée (1745 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Clermont, s'appelait primitivement *Arré*, du nom du ruisseau qui y prend sa source. Son nom actuel lui vient d'un prédicateur de l'Évangile, qui souffrit le martyre dans les environs, vers le commencement du ve siècle, et de sa situation au point de rencontre de deux voies romaines. Ces deux voies, appelées dans le pays *chaussées Brunehaut* et qui sont encore reconnaissables sur une partie considérable de leur parcours, conduisaient, l'une de Beauvais à Bavay, l'autre d'Amiens à Saint-Martin-Longueau, près de Liancourt. La ville de Saint-Just ou d'Arré fut détruite à plusieurs reprises par les Normands et par les Bourguignons, aussi n'a-t-elle point conservé de monuments anciens. Quelques vestiges de ses fortifications ont permis cependant d'établir qu'elle occupait autrefois un emplacement beaucoup plus vaste. Des médailles gauloises et impériales y ont été découvertes à différentes reprises. L'*église* paroissiale, en grande partie moderne, renferme des fonts baptismaux fort curieux, du XIe ou du XIIe siècle. Dans le village, on remarque une maison du XVIe siècle, avec étage en encorbellement, s'appuyant sur de longues colonnes. La *fontaine Syrique*, près de laquelle fut martyrisé le patron du village, était au XVe siècle le but d'un pèlerinage très-fréquenté par les habitants des villages voisins.

A la ferme de *Trémonvillers*, subsistent quelques débris d'une ancienne commanderie de Templiers.

Saint-Just est le centre d'un important commerce de bonneterie, dont la fabrication occupe, dit-on, dans le village même et dans les villages voisins, plus de 2000 ouvriers.

A 2 kilomètres environ à l'ouest de Saint-Just, entre les bois du Fay et de l'Abbaye, s'ouvre la *trouée de Nourard*, chemin creux d'où l'on peut découvrir, dans la direction du sud-est, la forêt de Compiègne, les tours de Coucy-le-Château et même celles de la cathédrale de Laon, éloignées de vingt-cinq lieues. Du château de Nourard, qui a remplacé un ancien manoir féodal, on aperçoit la cathédrale de Beauvais, Bresles, la forêt de la Neuville, etc. *Nourard-le-Franc* est un village de 484 habitants, sur le territoire duquel ont été découvertes de nombreuses antiquités romaines. On peut aussi y visiter plusieurs souterrains-refuges.

A 8 kil. à l'est de Saint-Just, l'*église* (mon. hist.) de *Montigny-en-Chaussée* (900 hab.), qui a conservé des parties du XVe et du XVIe siècle, est surmontée d'un clocher très-remarquable, terminé par une coupole octogonale. Au nord du village se voient encore les retranchements en terre (10 mèt. de hauteur) et les fossés d'un ancien château, construit par Philippe le Bel et dont les vestiges ont conservé le nom de *fort Philippe*. Montigny est relié à (10 kil. de Saint-Just) Maignelay par un chemin sur lequel s'élève un calvaire en pierre, avec ornements de la Renaissance.

Maignelay, chef-lieu de canton de 718 habitants, possède une *église* classée à juste titre parmi les monuments historiques, et qui fut terminée en 1516, sous la direction de Vast, l'un des architectes de la cathédrale de Beauvais. On y remarque surtout les riches décorations du porche et de la voûte de la nef, une *Passion* en bois doré, d'une fort belle exécution (XVIe siècle), les fonts baptismaux et des statues.

Maignelay était au XVIe siècle le siége d'un marquisat appartenant à la famille des Tristans, qui en prit le nom. En 1586, il fut érigé en duché-pairie, par Henri III, en faveur du sieur Florimon d'Halluin. Maignelay passa ensuite aux Schombergs, à la marquise de Clermont-Tonnerre, au marquis de Longeval, et enfin aux ducs de la Rochefoucauld-Liancourt. Du *château*, construit au

XVIe siècle par Louis d'Halluin, sur l'emplacement d'une forteresse du moyen âge, il ne reste qu'une seule tour et quelques bâtiments ornés de pilastres corinthiens.

Au delà de Saint-Just et après avoir laissé à droite *Plainval* (340 habit.), on traverse une sorte de plateau ondulé, dont la hauteur varie de 100 à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs tranchées ont dû être ouvertes, pour le passage de la voie, dans les plis de terrain qui accidentent ce plateau. On passe ainsi, sans les voir, entre *Brunvillers-la-Mothe* (308 hab.), à droite, et *Quinquempoix* (962 hab.), à gauche. C'est près de ce dernier village, situé à 172 mètres d'altitude, que le chemin de fer atteint son point culminant entre Paris et Amiens. Décrivant une grande courbe vers l'est, pour prendre ensuite la direction du nord-ouest, on longe à droite *la Hérelle*, village de 366 habitants, bâti au pied d'une colline boisée. Dans cette commune ont été trouvés des traces d'habitations celtiques, des médailles impériales, des tuiles romaines et des sarcophages du moyen âge. « On ne voit plus, dit M. Graves (*Notice archéologique sur le département de l'Oise*), de la forteresse de la Hérelle, si importante pendant les guerres du XVe siècle, que l'enceinte encore subsistante de ses fossés, larges de 15 mètres; ils forment un rectangle ayant 100 mètres environ de côté; ils sont entourés d'une plate-forme à escarpe et défendus en outre par deux ravins descendant de la forêt. »

A *Mory-Montcrux* (184 hab.), en face de la Hérelle et à gauche de la voie, existe un souterrain-refuge bien conservé, composé de plusieurs allées garnies de chambres où l'on arrive par une entrée large d'un mètre environ. Deux kilomètres plus loin, *Chépoix* (1014 hab.) et la flèche de son église (XVIe et XVIIe siècles) attirent l'attention à gauche. Dans la Grande-Rue se voit la base de deux tours qui défendaient autrefois l'entrée d'un château fort, détruit en 1431, par ordre de Charles VII. Cette forteresse fut remplacée par un château également flanqué de deux tours et qui subsiste encore au hameau de *Valemais*, au sud-ouest de Chépoix. Le hameau de *Bacouel*, que l'on voit plus loin à gauche, dépend aussi de ce village, bâti près du ruisseau de Rouvroy.

13e STATION. — BRETEUIL. — MONTDIDIER.

15 kil. de Saint-Just. — 95 kil. de Paris. — 36 kil. d'Amiens. 159 kil. de Boulogne.

OMNIBUS à la gare, pour Breteuil, 60 cent.

VOITURES DE CORRESPONDANCE (à la station) pour : — *Grandvilliers*, 40 kil., 3 fr. ; — *Aumale*, 60 kil., 5 fr. ; — *Roye*, 33 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr. ; — *Montdidier*, 14 kil., 2 fr. 50 c. ou 2 fr. (coupé) et 2 fr. ou 1 fr. 50 c. (intérieur), suivant les trains.

VOITURES PUBLIQUES (partant de Breteuil), sans correspondance avec le chemin de fer, pour *Beauvais ;* bureau : Grande-Rue.

VOITURES DE LOUAGE : rue de Paris, 11 (à Breteuil).

HÔTEL *de l'Ange et d'Angleterre* (à Breteuil).

CAFÉ *Lompré* (bureau de l'omnibus du chemin de fer, à Breteuil).

La ville de **Breteuil**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Clermont, est située sur la Noye, à 7 kilomètres à l'ouest de la station à laquelle elle a donné son nom. Un omnibus, en correspondance avec tous les trains, franchit cette distance en 30 ou 40 minutes. La route, laissant à droite *Tartigny* (294 hab.) et son *château*, dont les toits aigus s'élèvent au-dessus d'arbres séculaires, croise deux voies romaines, venant, l'une de Saint-Just-en-Chaussée, l'autre de Beauvais par Vendeuil (*V.* ci-dessous), et qui, se dirigeant toutes deux vers Amiens, se réunissent 4 kilomètres plus loin, près de Paillart.

L'*église* paroissiale de Breteuil, composée de deux nefs, appartient en grande partie à la fin du XIIe siècle ; une fenêtre et une porte datent de 1249 ; le portail et le clocher sont de 1500. Les fonts baptismaux, du XIIe siècle, se composent d'une cuve soutenue par des colonnes trapues accouplées.

L'ancienne *abbaye*, fondée vers 1035, passa aux Bénédictins en 1645, après avoir appartenu à différents ordres. Il en reste une belle salle, une petite chapelle ogivale (XIIe ou XIIIe siècle), qui a conservé un curieux pavage, le logement abbatial et quelques ruines. — L'ancien château fort a complétement disparu et son emplacement n'est plus indiqué que par le tertre qui servait de base au donjon. La seigneurie de Breteuil appartint longtemps aux Montmorencys ; Henri de Bourbon, deuxième du nom, la

vendit à Maximilien de Béthune, duc de Sully. — Près de l'hospice, s'ouvre l'entrée d'un souterrain-refuge. — A l'est du village, s'élève une petite *chapelle* romane (1100), dédiée à saint Cyr.

Breteuil est située près de trois voies romaines (deux à l'est, et une à l'ouest) se dirigeant vers Amiens. Cette circonstance, jointe à la découverte d'un certain nombre de médailles gauloises et impériales, fait penser à quelques archéologues que cette ville occupe l'emplacement de la ville gallo-romaine de *Bratuspantium*, dont il est fait mention dans les *Commentaires* de César et que d'autres savants prétendent être Beauvais ou Montdidier. Mais d'importantes découvertes permettent de supposer, avec plus de vraisemblance, que *Bratuspantium* était situé sur le territoire actuel de **Vendeuil** (502 hab.), à 1200 mètres environ de Breteuil, près de la source de la Noye. « Depuis le XVIe siècle, dit M. Emmanuel Woillez (*Répertoire archéologique du département de l'Oise*), on n'a cessé de fouiller le territoire de Vendeuil ou de ses environs, toujours avec succès (ce qui a fait surnommer ce lieu le *Pérou des Antiquaires*). Un nombre considérable d'objets, de poteries de toute espèce, ont été enrichir les cabinets de l'Angleterre. Ce que l'on y a recueilli est innombrable. Le duc de Sully avait, suivant Cambry, une magnifique collection des plus beaux objets en or et en argent que l'on y avait trouvés (vases, statuettes) et une multitude d'instruments de sacrifice, en bronze. Les vases, les poteries domestiques fines, de formes élégantes, sont tellement variés et nombreux, que nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages qui en ont publié une partie (d'Allonville, *Dissertation sur les camps romains du département de la Somme;* Cambry, *Description du département de l'Oise;* de Caylus, *Recueil d'antiquités;* Graves, *Notice archéologique sur le département de l'Oise*, etc.); ces poteries se font remarquer par leurs dessins élégants, très-bien exécutés et d'une grande pureté. » Signalons, en outre, des médailles gauloises en grand nombre, des médailles impériales en or, des médailles consulaires du Bas-Empire, des objets en ivoire, des lampes, une quantité considérable d'anneaux de verre, de cuivre, des épingles, des agrafes, des ornements en bronze, quelques pierres gravées, un sarcophage portant cette inscription : C. F. M. SVS. MARIVS. F. T.; des débris de sculptures, des colonnes

et des restes de constructions importantes, conservant, jusqu'à 3 mètres de profondeur, des traces d'incendie. « Toutes ces découvertes, ajoute M. E. Woillez, prouvent qu'il y a eu à Vendeuil une ville, ou du moins un *emplacement* (un établissement?) romain d'une très-grande importance, et le mélange d'objets gaulois et romains donne un grand poids à l'opinion de ceux qui placent dans cette localité *Bratuspantium*. »

Une route, longue de 14 kilom., conduit de la station de Breteuil à Montdidier, que desservent plusieurs fois par jour des voitures de correspondance. Cette route commence à monter au sortir de la station et atteint son point culminant (165 mètres d'altitude) au (2 kil.) *Mesnil-Saint-Firmin*, village de 422 habitants, où l'on peut visiter une colonie agricole d'orphelins, dirigée par les frères de Sainte-Marie; il s'y fait d'assez beaux vitraux peints. Du plateau élevé que l'on traverse ensuite et qui s'appelle le *Mont-Soufflard*, la vue s'étend dans toutes les directions. Vers le nord-ouest, le château de Folleville (*V.* ci-dessous, p. 81) attire surtout l'attention. On laisse à gauche *Sérévillers* (198 hab.); puis, à 5 kil. de la station, on traverse *Broyes* (305 hab.), et, passant du département de l'Oise dans celui de la Somme, on descend vers de vastes plaines, que borde à l'horizon la ligne sombre des forêts de Compiègne et de Laigue. A plus de 8 kil., la ville et les deux églises de Montdidier se montrent sur une colline qui semble à peine s'élever au-dessus des plaines voisines. Après avoir traversé un étroit vallon appelé le *Coupe-Gorge* et avoir longé à gauche (11 kil.) *le Mesnil-Saint-Georges* (232 hab.), on descend rapidement vers le Don, faible ruisseau qui baigne la colline de Montdidier et qu'il faut franchir, avant d'entrer dans cette ville, en gravissant une rampe fort escarpée.

Montdidier (Hôtels : *du Grenadier de France*, *du Cygne*, *du Bras-d'Or*, *de Condé;* — Restaurant : *Lefèvre*, place de l'Hôtel-de-Ville, 40 (spécialité de pâtés); — Cafés : *des Messageries* (bureau des voitures de Breteuil, de Saint-Just, de Roye, de Crévecœur et de Grandvilliers), *de Paris*, *du Commerce*), ville de 4292 habitants, chef-lieu d'arrondissement du département de la Somme, a conservé, du côté de l'ouest, une partie de ses *rem-*

parts. Le reste de l'enceinte a été détruit, et, à l'entrée même de la ville, un square récemment planté occupe l'emplacement des anciens fossés.

Les rues de Montdidier sont presque toutes étroites, sinueuses et mal bâties. La rue principale, mieux percée, s'élargit vers le milieu de son parcours, pour former la *place de l'Hôtel-de-Ville*, d'où l'on découvre une vue étendue vers le sud, et que décore la *statue*, en bronze, *de Parmentier*.

L'origine de Montdidier est fort ancienne. Cette ville comptait sans doute déjà de longues années d'existence, lorsque Charlemagne lui donna son nom actuel en souvenir de la captivité de Didier, roi des Lombards, qu'il y avait d'abord relégué (774), avant de lui permettre de se retirer dans l'abbaye de Corbie. Les rois de la troisième race habitèrent quelquefois le château de Montdidier. Philippe Auguste donna à la ville, en 1195, une charte de commune, qui accordait aux habitants et aux échevins le privilége d'élire leur maire, et reconnaissait à ce magistrat le droit de haute, de moyenne et de basse justice, tant au criminel qu'au civil. En 1199, le même roi tint sa cour à Montdidier; mais, l'année suivante, il fit démolir le château, pour qu'il ne tombât point au pouvoir des Anglais, et il entoura la ville de murailles. En 1214, les troupes communales de Montdidier contribuèrent à la victoire de Bouvines.

Pendant les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, Montdidier fut, à diverses reprises, ravagée et brûlée. La paix d'Arras (1463) donna Montdidier et Roye au duc de Bourgogne; mais, Charles VII s'étant réservé la faculté de racheter les deux villes moyennant 400 000 écus d'or, Louis XI mit à profit cette clause du traité et versa la somme entre les mains du duc de Charolais. Douze ans plus tard, ce monarque ordonna la destruction des murs de Montdidier, qu'il voulait transformer en *ville champêtre;* puis il renonça à ce projet, et fit rétablir les fortifications en 1486.

En 1522, Montdidier fut prise et brûlée par l'armée anglaise réunie à l'armée des Pays-Bas; en 1524, elle fut de nouveau ravagée par les Anglais et les Bourguignons; mais, en 1636, tandis que les autres villes de la Picardie ouvraient leurs portes à l'invasion espagnole, elle se distingua par une résistance héroïque contre Piccolomini et Jean de Werth.

Montdidier a vu naître : en 1095, Hugues de Payens, premier grand maître des Templiers; au XIVe siècle, Aubry de Montdidier, favori de Charles V, assassiné par son compagnon d'armes, Richard de Macaire, et vengé, dit-on, par son chien si connu sous le nom de *chien de Montargis;* en 1509, Jean Fernel, médecin d'Henri II et de Catherine de Médicis; en 1671, Claude Capperonnier, et, en 1716, son neveu Jean

Capperonnier, tous deux professeurs de langue grecque au Collége de France; en 1737, le chimiste Parmentier, qui propagea en France la culture de la pomme de terre. C'est aussi à Montdidier ou au village voisin d'Ayencourt que naquit Frédégonde, en 543.

L'**église Saint-Pierre** (mon. hist.), construite de 1475 à 1480, est précédée d'un porche, voûté en ogive et couvert de sculptures presque toutes mutilées (on remarque, entre autres, des bas-reliefs représentant la vie du saint patron). De chaque côté s'élèvent des tourelles, terminées brusquement en coupole et réunies par une galerie à jour, au-dessus de laquelle se profile le pignon de la nef, privé de tout ornement. A droite, se dresse une tour tronquée (xve siècle), couronnée d'une lanterne de mauvais goût (1742), entièrement recouverte en ardoise. L'intérieur, d'une construction régulière, mais un peu lourde, se compose d'une nef flanquée de deux collatéraux accompagnés de chapelles et se terminant à la hauteur du chœur. A l'entrée de l'église, à gauche, se trouve le **tombeau** (monument historique), en pierre, de Raoul III, le Grand ou le Vaillant, comte de Crépy en Valois et de Montdidier, mort en 1074, d'après l'inscription moderne gravée sur le socle du monument. Le comte y est représenté en demi-relief, couché sur la dalle, les mains jointes, un casque et un glaive à ses côtés. Sa tête repose sur un coussin soutenu par un ange. A ses pieds, un chien et un lion semblent lutter; ce dernier groupe, plein de mouvement, peut être cité comme l'un des beaux spécimens de l'art au xie siècle. Raoul avait été inhumé dans l'église du prieuré des Bénédictins de Montdidier, détruite pendant la Révolution. Sa tombe, transportée alors à l'hospice des vieillards, y resta cachée pendant plus de quarante ans, et y subit quelques mutilations avant d'être portée à Saint-Pierre. Près de ce tombeau et dans la même chapelle, un caveau à voûte surbaissée contient un *Ensevelissement du Christ*, dont les personnages ont été restaurés récemment sans beaucoup de goût. La belle verrière de 1496, représentant la *Transfiguration*, qui orne la fenêtre de cette chapelle, provient de l'hôtel-Dieu, d'où elle fut enlevée en 1838. On remarque dans le bas les figures du donateur, Pierre de Vignacourt, capitaine de Montdidier, et de son épouse, représentés à genoux devant des prie-Dieu. Quelques

autres vitraux modernes ne sont pas sans mérite; ceux de la chapelle située à gauche du chœur se recommandent surtout par l'élégance du dessin et la vivacité du coloris. Les fonts baptismaux, du XIe siècle, en pierre noire et du style byzantin, sont fort curieux. Une boiserie, surchargée d'ornements dans le style le plus lourd du XVIIIe siècle, règne autour du chœur et des chapelles qui terminent les bas côtés. A l'entrée du chœur sont les statues des saints Lugle et Luglien, patrons de la ville.

L'**église du Saint-Sépulcre** offre un portail reconstruit en 1855-1856, dans le style flamboyant de la fin du XVe siècle, et orné de statues dues au ciseau de MM. Duthoit, frères, d'Amiens. La tour date du XVIe siècle. L'intérieur (XVe et XVIe siècles) se compose d'une nef, de deux collatéraux de largeur inégale, d'un transsept, d'un chœur, d'une abside en hémicycle et de plusieurs chapelles disposées irrégulièrement. Des piliers à angles arrondis, sans chapiteaux, supportent les voûtes. Aux piliers du chœur sont adossées les statues de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, et de neuf apôtres, supportées par des piédestaux dont les sculptures représentent les principaux traits de la vie de chacun de ces personnages. Le chœur est entouré de boiseries du XVIIIe siècle, entre lesquelles ont été placés, en 1842, douze bas-reliefs en carton-pierre (*Vie de Jésus-Christ et de la Vierge*). Le bas côté de gauche renferme la *chapelle de la Vierge* (retable en bois sculpté, représentant l'ancien portail de l'église). Dans le bas côté de droite est le **Saint-Sépulcre** qui a donné son nom à l'église. Cette œuvre, beaucoup trop vantée, occupe une sorte de caveau obscur, dont les murs ont été revêtus d'un affreux badigeon de couleur sombre, qui voudrait imiter les parois rocheuses d'une grotte. Les personnages du groupe principal, grossièrement sculptés, sont aussi couverts d'une couche épaisse de peinture, qui ne parvient pas à dissimuler leur manque de proportions. Au milieu de la face antérieure du sarcophage, un homme et une femme, agenouillés chacun sur un prie-Dieu, représentent les fondateurs du monument : Godefroy de Baillon et Jeanne d'Esclainvilliers (1549), suivant certains archéologues; Jean de Hangest, trésorier de France (fin du XVe siècle), et sa femme, suivant d'autres. Au-dessus de l'arcade cintrée du caveau, est sculptée, sous un dais

dans le style de la Renaissance, la figure du Christ assis, dépouillé, garrotté et entouré d'animaux symboliques en bas-relief. Cette figure est de beaucoup supérieure aux autres sculptures du sépulcre. L'église renferme, en outre : des clefs de voûte décorées d'écussons sculptés; une chaire en chêne sculpté, avec incrustations de marbre, œuvre du XVIIIe siècle, dans le goût de la Renaissance; un buffet d'orgues de la même époque; une croix ornementée, de 1517; des fonts baptismaux, en pierre, portant les emblèmes des évangélistes et ces deux vers picards, gravés sur la cuve :

JE FUS CHY MYS ET ASSI NEUF
LAN MIL Vc XXXIX.

Près des fonts baptismaux, on remarque un bas-relief provenant de l'ancien cimetière : la *Vierge*, entourée des emblèmes sous lesquels elle est désignée dans le Cantique des Cantiques. Enfin, dans la *chapelle de Saint-Nicolas*, est un tableau attribué à Eustache Lesueur et donné, dit-on, à l'église, par Catherine de Romanet, femme de Jean Racine.

Parmi les monuments civils de Montdidier, le **palais de justice**, ancien bailliage, est le seul qui ait conservé quelque caractère, malgré les nombreuses transformations qu'il a subies. Plusieurs parties de cet édifice, dont les murs sont soutenus par d'épais contre-forts, remontent au XIIe siècle, entre autres les anciennes prisons. Un bel escalier en pierre, dont la voûte est formée d'arceaux en retraite, mène à la *salle des Pas-Perdus*, décorée de trois magnifiques *tapisseries*, représentant la *Sortie d'Égypte*, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher* et l'*Adoration du veau d'or*. Ces trois œuvres d'art, exécutées au XVIe siècle, pour la ville de Douai, proviennent du château de Ferrières (Oise). En 1791, elles furent achetées par M. Cousin de Beaumesnil, qui les donna plus tard au tribunal. Les têtes de quelques-uns des personnages sont d'un beau caractère et d'une grande pureté de dessin; mais, ce qui fait le principal mérite de ces tapisseries, c'est leur bordure de fleurs et d'attributs, d'une délicatesse et d'une élégance admirables. Malheureusement, en 1820, des maçons qui réparaient la salle des Pas-Perdus ont couvert ces belles tapisseries de chaux, et les couleurs se sont effacées en plusieurs endroits.

Le palais de justice étant situé dans la partie la plus élevée de la ville, on découvre de ses fenêtres une vue fort étendue, surtout du côté de l'ouest. Au rez-de-chaussée, un passage voûté en plein cintre, d'un style roman dégénéré, établit une communication directe entre la ville et la *promenade du Prieuré*, près de laquelle s'élève l'ancien *collége*, aujourd'hui pensionnat ecclésiastique, dirigé par les PP. Lazaristes. Ce collége possède une collection de peintures chinoises, d'objets en ivoire, d'armes de sauvages, de médailles antiques, etc. — Une collection d'autographes intéressants de M. de la Motte, évêque d'Amiens, est aussi conservée à l'*hôtel-Dieu*, dont les titres les plus anciens remontent à l'an 1200.

L'*hôtel de ville* se compose d'un pavillon fort ordinaire, en briques et pierre, à bossages, commencé en 1588 et surmonté d'un campanile où un jacquemart, appelé *Jean Duquesne*, frappe les heures avec un marteau.

La principale industrie de Montdidier est la bonneterie; on y trouve aussi des filatures de coton et des fabriques de serge et de métiers à bas. Le commerce comprend principalement les grains, les bestiaux, la crème et des pâtés renommés.

EXCURSION A FOLLEVILLE.

De la station de Breteuil, on peut aller visiter l'église et le château de **Folleville**, village de 194 habitants, éloigné de 6 kil. environ. On s'y rend en longeant le chemin de fer à gauche, jusque vis-à-vis de Rouvroy-les-Merles (*V.* ci-dessous, p. 84), où, passant du département de l'Oise dans celui de la Somme, on laisse la voie ferrée s'éloigner sur la gauche.

Le **château** de Folleville fut construit vers le commencement du xve siècle. En 1439, deux mille Anglais, commandés par le comte de Somerset et par Talbot, s'en emparèrent, grâce à leur artillerie, s'il faut en croire le chroniqueur Monstrelet, et surtout à l'aide «d'une petite bombarde, laquelle estoit excellemment bonne et roide.» Ce château appartenait alors à Bon de Saveuse, qui fit, pour le reprendre, une tentative inutile; mais il passa plus tard à la famille de Lannoy, par le mariage de Raoul de Lannoy avec Jeanne de Poix, héritière de Folleville.

On arrive aux ruines en traversant la cour d'une ferme, qui

faisait partie du château et dont on remarque la porte en ogive et la tourelle ruinée, près de l'église. A gauche, près d'un pavillon beaucoup plus moderne que le château et flanqué à l'extérieur d'une cheminée très-ornementée, du XVIIIe siècle, une petite porte et un escalier peu commode donnent accès dans les fossés de l'ancienne forteresse, aujourd'hui remplis d'arbustes et de broussailles. « Le château, dit M. Goze (*Notice sur Folleville*), a la forme d'un carré long, de 28 mètres de longueur sur les grands côtés et de 12 mètres sur les petits; chaque angle est muni d'une tour ronde. » Celle du sud-ouest est la mieux conservée; on y voit à l'intérieur deux cheminées superposées, les voûtes qui séparaient autrefois les étages s'étant écroulées. La tour la plus remarquable, celle qui donne aux ruines un caractère particulier, s'élève au nord. Elle ne contient à l'intérieur qu'un escalier à vis, et il est probable qu'elle servait uniquement pour le guet. Sa construction, très-élégante, est en même temps des plus originales. Le soubassement se compose d'une tour ronde dont les mâchicoulis sont presque intacts; puis la construction se rétrécit et prend une forme hexagonale; plus haut elle s'élargit de nouveau, présente douze côtés et déborde en encorbellement au-dessus des étages inférieurs. Une plate-forme règne au sommet, autour de la baie de l'escalier. Quatre des angles du couronnement offrent de belles gargouilles dont l'une a été brisée. De cette partie supérieure de la tour, dont le diamètre n'excède pas 4 mètres, on découvre les plaines de la Somme et de l'Oise. En temps de guerre, des signaux étaient établis sur cette plate-forme pour correspondre avec les forteresses, aujourd'hui détruites, de Conty et de Famechon, situées, l'une à quatre lieues, l'autre à six lieues de Folleville. L'entrée des souterrains du château existe encore au milieu des ruines; mais l'escalier remarquable qui y donnait accès est en partie comblé.

L'**église** de Folleville, petite mais élégante, renferme le **tombeau** (mon. hist.) **de Raoul de Lannoy** et de sa femme Jeanne de Poix. Ce magnifique monument est l'œuvre du sculpteur milanais Antonio de Porta. Les statues des deux époux, en marbre blanc, veiné de rouge à l'endroit des figures, sont étendues côte à côte et vêtues de longues robes. Dans le soubassement,

à droite et à gauche de l'épitaphe, des anges en pleurs supportent les écussons de Folleville et de Lannoy. Une véritable broderie de sculptures couvre la voûte et les parois du caveau, dont le couronnement n'est pas moins riche que les autres parties du monument. — Le *tombeau*, en pierre, *de François de Lannoy*, fils de Raoul et de Jeanne, placé au fond du chœur, ne saurait être comparé au précédent.

La voûte de la nef, en charpente, qu'aucun badigeon n'a encore souillée, contraste par sa simplicité avec la voûte du chœur, en pierre, à voussures ornementées, de la fin de la période ogivale. Une des fenêtres de l'abside est ornée de vitraux anciens où sont figurés les portraits de plusieurs seigneurs et dames de Folleville. Une verrière moderne, placée en face, n'est nullement en harmonie avec ce beau spécimen de l'art du XVIe siècle. Au-dessus de la porte de la sacristie, on remarque quelques médaillons en marbre représentant des empereurs romains. Les fonts baptismaux sont formés d'une grande cuve de marbre blanc, décorée des armes des sires de Folleville.

Ce fut dans l'église de Folleville que saint Vincent de Paul, alors précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, propriétaire du château, prêcha en 1617 (dans la petite chaire encore existante) la mission à la suite de laquelle il résolut de fonder la congrégation des Pères de la Mission ou Lazaristes, pour l'instruction religieuse des gens du peuple en France.

Si l'on ne veut pas retourner à la station de Breteuil, on peut, de Folleville, gagner celle d'Ailly-sur-Noye, soit par (4 kil. 1/2) *Chirmont* (215 hab.) et (7 kil.) *Louvrechies* (263 hab.), soit par (3 kil. 1/2) la Faloise, (5 kil. 1/2) Épagny et (9 kil.) Berny (*V.* ci-dessous). La première de ces routes, longue de 11 kilomètres, traverse le plateau qui domine à l'est la vallée de la Noye; la seconde (12 kil.) croise le chemin de fer près de la Faloise, pour suivre la rive gauche de la rivière.

Au delà de Breteuil et jusqu'à la rencontre de la vallée de l'Avre, le chemin de fer longe à droite une suite de collines crayeuses, dont les lignes monotones sont à peine interrompues par quel-

ques bouquets de bois. A gauche, au contraire, on découvre, dans l'intervalle d'une tranchée à l'autre, une riante vallée, dont les nombreux villages sont entourés de verdure et d'ombrage. C'est d'abord Tartigny (*V.* ci-dessus, p. 74); puis, la colonie agricole des *Merles*, fondée par la Société d'adoption pour les enfants trouvés et les orphelins pauvres. Près des bâtiments d'exploitation a été construite récemment une jolie *chapelle* gothique. La colonie agricole des Merles dépend de *Rouvroy-lès-Merles* (148 hab.), sur le territoire duquel s'élève une éminence appelée le *Mont-Castillon*, mine inépuisable de médailles, de statuettes et d'autres antiquités d'origine celtique et gallo-romaine. La vallée du ruisseau de Rouvroy, que l'on suit depuis la Hérelle, se réunit à celle de la Noye, en face de *Paillart* (682 hab.), village possédant une *église* du XVIe siècle, et deux vieilles *maisons* curieuses, en briques et en bois. A droite de la voie, l'attention est attirée par le château ruiné et l'église de Folleville (*V.* ci-dessus), qui dominent tout le pays environnant.

Le chemin de fer longe la rive droite de la Noye, près de laquelle s'étendent quelques tourbières. Sur la rive gauche, on aperçoit successivement, au milieu des arbres : *la Faloise* (368 hab.), dont le château a conservé un pavillon de la Renaissance, tout couvert de lierre; l'église de *Chaussoy-Épagny* (614 hab.) et *Berny-sur-Noye* (268 hab.). A droite, la vue s'arrête sur des champs entièrement nus, puis sur le petit bois d'Ailly, qui couvre la crête d'une colline.

14e STATION. — AILLY-SUR-NOYE.

17 kil. de Breteuil. — 112 kil. de Paris. — 19 kil. d'Amiens.
142 kil. de Boulogne.

HÔTEL *d'Amiens*.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Moreuil*, 8 kil., 50 c.; — *Mézières*, 16 kil., 1 fr. 50 c.; — *Plessier-Rozainvillers*, 16 kil., 1 fr. 25 c.; — *Hangest en Santerre*, 24 kil., 1 fr. 50 c.; — *Arvillers*, 27 kil., 2 fr.; — *Conty*, 16 kil., 1 fr. 40 c.

Ailly-sur-Noye, chef-lieu de canton de 1100 habitants, de l'arrondissement de Montdidier, est groupé sur le versant d'une colline dont l'**église** occupe le point le plus élevé, en dehors du

village et à droite du chemin de fer. Cette église, classée parmi les monuments historiques, offre des parties qui datent du XIIe et du XIIIe siècle. Elle renferme le **tombeau** (mon. hist.) du bâtard de Saint-Pol, Jean Hubodin ou Haut-Bourdin, seigneur d'Ailly-sur-Noye, et de Jacqueline de la Trémouille, sa femme. Jean Haut-Bourdin, mort en 1466, était bailli de la ville de Saint-Pol, lieutenant général, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne. Il avait été surnommé le *chevalier de la Belle Pèlerine*, en mémoire du fameux pas d'armes de la Pèlerine qu'il organisa près de Saint-Omer, et où il remporta un brillant succès (*V.* ci-dessous, III, *de Paris à Calais*). Les statues de Jean Haut-Bourdin et de sa femme, sculptées en demi-relief sur la tombe, ont été horriblement mutilées. Autour de la pierre sur laquelle elles sont couchées, règne une inscription gothique. Le soubassement, en pierre noire d'un grain très-fin, ainsi que les autres parties du monument, présente, sur trois de ses faces, onze arcades (3 sur chacun des petits côtés, 5 sur le grand) contenant des figurines de moines, dans diverses attitudes.

Deux ponts relient entre elles les deux parties d'Ailly, que sépare le chemin de fer, établi en cet endroit dans une tranchée profonde, dont il a fallu revêtir les talus de murs en briques presque verticaux, ressemblant à des remparts.

EXCURSION A MOREUIL.

Le bourg de **Moreuil** (HÔTEL *de la Croix-d'Or*), chef-lieu de canton de 2476 habitants, situé à l'est d'Ailly (8 kil.), dans la vallée de l'Avre, et desservi par des voitures de correspondance, possédait autrefois une commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, complétement démolie en 1752. L'ancien **château fort** a été remplacé par un château moderne sans caractère, mais il subsiste de l'édifice primitif un pavillon renfermant l'ancienne salle des archives, fermée par une porte en fer. Ce pavillon est flanqué, du côté de la cour, d'une tourelle octogonale, que surmonte un campanile en charpente. Quatre bastilles, en briques et pierre, sont aussi debout, placées diagonalement en regard les unes des autres. « Une communication souterraine en croix de Saint-André, ajoute M. Goze (*Églises, châteaux, beffrois*, etc., *de la Pi-*

cardie et de l'Artois), allait de l'une à l'autre; on l'a malheureusement bouchée par crainte d'accident. L'épaisseur des murs de ces forts est de 4 mètres, et de 6 à celui de gauche en entrant; les murailles sont percées de meurtrières élargies au milieu et en bas; le long des profondes embrasures sont des bancs en pierre destinés aux artilleurs, comme ceux que l'on remarque au château de Pierrefonds.» D'antiques pièces d'artillerie garnissaient les boulevards du château de Moreuil; la plupart de ces pièces, transportées à Amiens en 1791, «comme des trophées conquis sur la féodalité,» sont aujourd'hui déposées au musée de cette ville. Six petites coulevrines en fonte sont restées à Moreuil; elles portent cette inscription, sur leur renflement, vers la culasse : LES SEPT FRÈRE (*sic*) DE MOREUL. Les quatre bastilles, en forme de fer à cheval, ont été défigurées au XVIIIe siècle, dans leur partie supérieure, par des réparations inintelligentes. Sous celle de droite, en entrant, s'étendent des souterrains qui paraissent avoir servi de prison.

Les premiers seigneurs de Moreuil descendaient des anciens rois de Soissons et portaient le nom de Soissons-Moreuil. Au commencement du XVIe siècle, la seigneurie de Moreuil passa, par alliance, à la famille de Créqui, dont les membres les plus illustres furent Antoine, cardinal évêque d'Amiens (1564-1574), François de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, connétable de France, mort en 1687, et le maréchal de Créqui, mort en 1687. Une autre alliance porta cette seigneurie dans la famille de Rougé, qui la conserva jusqu'à la Révolution.

Dans l'enceinte du château avait été fondé un prieuré de Bénédictins, converti plus tard en abbaye. Il n'en subsiste, outre l'église, devenue l'église paroissiale, et quelques bâtiments sans intérêt, qu'un beau portail ogival, décoré d'une statue de la Vierge mère. L'église, en grande partie du XIVe siècle, mais remaniée et défigurée à différentes époques, a conservé un portail magnifique, composé de deux porches du style ogival, accolés, et dont l'un est surmonté d'une grosse tour carrée, avec toit pyramidal et tourelle d'angle. Les voussures de ces porches sont décorées de sculptures remarquables, parmi lesquelles nous signalerons la *Vie de la Vierge* et la *Vie de saint Vaast*, évêque d'Arras. A l'intérieur,

de forme tout à fait irrégulière, la nef est séparée en deux parties par des piliers ronds et massifs, sans chapiteaux. Sous le chœur, qui se termine par une abside à cinq pans, s'étendent deux caveaux, dont l'un renfermait les sépultures des Créquis, violées pendant la Révolution. Les ossements furent alors jetés pêle-mêle dans une tombe en pierre, que M. le marquis de Rougé fit fermer plus tard et désigner par une inscription. Les boiseries, les retables d'autels et la chaire datent du XVIIIe siècle. Dans le cimetière se font remarquer deux belles croix anciennes, en pierre sculptée.

La vallée de la Noye s'élargit un peu au delà d'Ailly. On y laisse à gauche *Remiencourt* (347 hab.), que dominent, sur la rive opposée, *Guyencourt* (314 hab.) et son beau *château*, puis, à gauche encore *Dommartin* (383 hab.) et *Cottenchy* (638 hab.), situé au pied d'une colline boisée. 2 kilomètres plus loin, la ferme du *Paraclet des Champs* occupe l'emplacement d'un monastère de femmes fondé au XIIIe siècle par Enguerrand de Boves, près de la *fontaine de sainte Ulphe*, fort vénérée dans le pays. Le chemin de fer, décrivant une courbe sur la droite, longe du même côté *Fouencamps* (346 hab.) et franchit l'Avre, près de son confluent avec la Noye. Les vallées de ces deux rivières offrent de nombreuses tourbières, dont l'exploitation est une source de richesses pour les villages voisins. On croise la route d'Amiens à Montdidier, en deçà de Boves, dont le château ruiné attire les regards à gauche. Près de la station se trouvent le cimetière et sa chapelle.

15e STATION. — BOVES.

10 kil. d'Ailly-sur-Noye. — 122 kil. de Paris. — 9 kil. d'Amiens.
132 kil. de Boulogne.

Boves, village de 1739 habitants, est situé à gauche de la station, sur l'Avre, qui s'y divise en six bras. Cette disposition naturelle a favorisé l'établissement des blanchisseries qui, avec la fabrication des toiles et du linge de table, constituent les principales branches d'industrie de cette commune.

Au-dessus de Boves se dressent, sur un mamelon élevé, deux pans de hautes murailles que l'on prendrait de loin pour deux

tours. Ce sont les derniers restes d'un **château fort** (monument historique) qui existait déjà au VIIe siècle, et dans lequel une ancienne tradition fait naître l'enchanteur Maugis, célèbre du temps de Charlemagne. Bâtie sur un promontoire qui domine l'Avre et la Noye, protégée par une troisième vallée, qui la sépare des plaines de l'ouest, entourée d'escarpements et de fossés larges et profonds, la forteresse de Boves devait être redoutable. Au IXe siècle, les habitants des environs vinrent y chercher un refuge contre les ravages des Normands. En 1113, Enguerrand de Boves, comte d'Amiens, essaya en vain de s'opposer à l'établissement de la commune dans cette ville (*V.* ci-dessous, p. 99); les Amiénois s'emparèrent de son château. Philippe Auguste l'assiégea aussi, en 1183, et le duc de Bedfort le détruisit en partie, en 1433. Pendant le siége d'Amiens par Henri IV, en 1597, Gabrielle d'Estrées s'établit dans le château de Boves, et son royal amant y vint souvent lui rendre visite.

Une longue rue, en ligne droite, aboutissant à une lourde *église* de construction moderne, conduit de la station à la colline du château. Plusieurs sentiers, également rapides, gravissent cette colline, en suivant les ravins formés par d'anciens ouvrages de défense. De près, l'aspect des ruines ne répond pas à l'idée que l'on s'en est faite de loin et justifie le dicton picard, qui désigne ainsi le château de Boves : « *Belle montre, peu de chose.* » On est, il est vrai, dédommagé par la vue d'un paysage étendu et par la jolie *promenade* qui entoure le vieux manoir; mais la colline de Boves a perdu beaucoup de son charme, depuis le défrichement partiel de la forêt qui s'étendait autrefois au sud.

De Boves à Longueau, les prairies que le chemin de fer longe à gauche disparaissent presque complétement, en été, sous les longues pièces de toile que l'industrie des habitants y fait blanchir. — A égale distance des deux stations, on traverse un petit bois dépendant d'une maison de campagne qui a remplacé l'ancien château de *Fort-Manoir*. A gauche se montre ensuite *Cagny*, village de 448 habitants, près duquel subsistent quelques vestiges d'un camp romain. On y voit un beau *château* du XVIIIe siècle, ainsi qu'à *Boutillerie* (190 hab.), village qui touche à Cagny et qui fait partie de la banlieue d'Amiens.

16e STATION. — LONGUEAU.

5 kil. de Boves. — 127 kil. de Paris. — 4 kil. d'Amiens. — 127 kil. de Boulogne.

BUFFET à la gare.

Avant la construction de la gare de Longueau et des raccordements sur ce point entre la ligne de Paris à Amiens et celle de Paris à Calais, tous les trains allant de Paris à Calais, à Lille, ou à Bruxelles par Douai et Valenciennes, étaient obligés de se rendre à Amiens et de reprendre ensuite, en sens inverse, jusqu'à la bifurcation des lignes de Paris et de Calais, le chemin qu'ils venaient de suivre. L'établissement des raccordements et d'une gare à Longueau a diminué de 8 kilomètres la distance de Paris aux extrémités du réseau du nord (Boulogne exceptée). Aujourd'hui tous les trains directs de Paris vers le Nord s'arrêtent quelques minutes à Longueau, pour échanger des voyageurs avec un train spécial venant d'Amiens et y retournant. Les trains de Paris à Boulogne et de Boulogne à Paris passent également à Longueau, mais ils ne s'y arrêtent que lorsqu'ils correspondent avec ceux du Nord.

Le village de **Longueau** (720 hab.) est situé à droite de la station. De hauts talus crayeux empêchent de l'apercevoir, avant d'avoir dépassé la bifurcation. Il possède une *église* moderne, surmontée d'une flèche assez élégante.

Quatre kilomètres séparent la gare de Longueau de celle d'Amiens. Dans ce parcours, les travaux de terrassement ont présenté quelques difficultés, à cause surtout de la nature peu résistante du sol sur lequel ont été établis les remblais. La ligne de Boulogne, laissant à droite celle de Calais, se rapproche de l'Avre, qu'elle franchit sur un pont d'une seule arche, dont les culées sont percées de deux ouvertures donnant passage à un chemin de piétons et au chemin de halage de la rivière. Après avoir croisé la route d'Amiens à Compiègne, on aperçoit à droite et à gauche les *hortillonnages* ou jardins maraîchers qui s'étendent à l'est de la ville, entre les différents bras de la Somme et de l'Avre (*V.* ci-dessous, p. 148). A gauche, sur une éminence, apparaît le clocher de Saint-Acheul; à droite, au delà d'un

raccordement réservé aux trains qui partent d'Amiens en destination du Nord, on aperçoit Camon et, plus près, quelques maisons de la Neuville.

A l'extrémité d'une profonde tranchée, on voit à droite une ancienne maison de campagne de Gresset. Puis on longe les ateliers du chemin de fer qui, avec les dépôts et remises, les magasins de charbon, l'usine à gaz, les halles aux marchandises, etc., se développent des deux côtés de la voie, sur une longueur d'un kilomètre environ. A gauche, au-dessus du faubourg de Noyon, s'élèvent les bâtiments du grand séminaire; sur la droite, la flèche de la cathédrale attire un instant l'attention, avant que le train ne pénètre dans la gare des voyageurs.

Cette gare offre extérieurement une façade composée de deux corps de bâtiments réunis par une immense arcade cintrée, dont le couronnement porte une horloge. Cette arcade et deux autres plus petites, qui la flanquent à droite et à gauche, donnent entrée (en venant de la ville), dans une cour bordée de constructions latérales qui formaient deux gares distinctes, celle de la Compagnie du Nord (à gauche) et celle de la Compagnie du chemin de fer d'Amiens à Boulogne (à droite), avant la fusion de ces deux Compagnies en une seule. Ces bâtiments sont aujourd'hui presque entièrement abandonnés ou transformés en logements pour les principaux employés. Tout le service a été concentré en un point, à l'extrémité de l'aile de droite. Les billets se délivrent dans un vestibule étroit, obscur, presque toujours encombré, et rétréci encore par un pilier qui en occupe le milieu. Ouvert à la fois sur l'intérieur de la gare et sur la cour extérieure, ce vestibule est exposé à des courants d'air insupportables. D'autre part, les salles d'attente, petites et sombres, n'ont, sur le quai de la ligne de Boulogne, qu'une seule porte de sortie pour les trois classes. La halle couverte dans laquelle arrivent les trains est, par ses deux extrémités, en communication directe avec l'extérieur. Un système compliqué de barrières divise en compartiments tout l'espace compris entre le quai du Nord et celui de Boulogne. Ces compartiments forment en quelque sorte les salles de départ et de réception des bagages, qu'il faut y faire enregistrer ou y attendre, en

butte à tous les vents qui s'engouffrent dans la halle. Le quai du Nord, droit, large, bien éclairé, sert encore pour le départ et l'arrivée de quelques trains; mais le mouvement principal a lieu sur le quai de Boulogne, courbe, étroit, à deux voies seulement, et situé à l'entrée d'un tunnel.

17e STATION. — AMIENS.

4 kil. de Longueau. — 131 kil. de Paris. — 123 kil. de Boulogne.

Renseignements généraux. — Direction.

BUFFET-RESTAURANT, à la gare.

OMNIBUS pour la ville : — le jour, 30 c. par voyageur; 30 c. pour les bagages au-dessous de 30 kilog.; au-dessus de 30 kilog., 1 c. par kilog.; — la nuit : 50 c. par voyageur; pour les bagages, même prix que le jour. — Bureau des omnibus de la Compagnie du Nord (voyageurs et messageries), en ville, rue des Rabuissons, 25.

COMMISSIONNAIRES, à la gare.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Poix*, 27 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr.; — *Aumale*, 44 kil., 3 fr. 75 c.; — *Doullens*, 30 kil., 3 fr. 25 et 2 fr. 75 c.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Saint-Quentin*, 84 kil., 9 fr. et 8 fr., par *Péronne* (52 kil., 6 fr. et 5 fr.) et la route du Santerre; départ d'Amiens, tous les jours, à 7 h. du matin; bureau des Messageries impériales, rue des Trois-Cailloux, 18; — *Rouen*, 122 kil. (par *Grandvilliers* et *Forges*), 15 fr. 50 c. et 13 fr. 50 c.; départ d'Amiens à 8 h. 30 min. du soir; bureau des Messageries impériales, rue des Trois-Cailloux, 18; — *Liomer*, 38 kil., 2 fr. (par *Hornoy*, 32 kil., et *Molliens-Vidame*, 22 kil.); départ d'Amiens, 4 h. du soir; bureau, place Périgord; — *Bertrancourt*, 33 kil., 2 fr. (par *Acheux*, 29 kil., *Warloy*, 23 kil., et *Contay*, 19 kil.); départ tous les jours, à 4 h. du soir; bureau à l'hôtel de la Patenôtre, rue des Jacobins, 3; — *Bus* (par *Contay*, *Varennes* et *Acheux*), 2 fr. et 1 fr. 75 c.; départ les lundis, mercredis et samedis, à 4 h. 30 min. du soir; — *Pas* (par *Beauquesne* et *Thièvres*), 2 fr. 50 c. et 2 fr., les mardis, jeudis, samedis, à 4 h. 30 min. du soir (ces deux diligences partent de l'hôtel de l'Abreuvoir, rue Duméril, 17); — *Crèvecœur*, 50 kil.; *Grandvilliers*, 38 kil.; *Conty*, 21 kil.; les mardis, jeudis et samedis, à 5 h. du soir; bureau à l'hôtel de la Croix-Blanche, rue de Beauvais, 44; — *Beauvais*, par la station de Breteuil, bureau au café Bourgeois, vis-à-vis de la gare, ou aux Messageries impériales, rue des Trois-Cailloux, 18.

LOUEURS DE VOITURES ET DE CHEVAUX : — *Démarquet* aîné, rue Napoléon, 24; — *Démarquet* (*Narcisse*), rue des Jacobins, 34; — *Découture*, rue Napoléon, 9; — *Vignon*, passage Saint-Denis, 7; — *Wuillemot* (ma-

nége, chevaux de selle), rue du Lycée, 95; — *Lefèvre*, rue de Beauvais, 130 (hôtel du courrier de Breteuil); — *Leroy-Desmaret*, rue Duméril, 33; — *Hartmann-Gottrand*, chaussée Saint-Pierre, 18; — *Guffroy*, rue Sainte-Catherine, 4; — *Dupuich-Debeauvais* (auberge du père Adam), marché au Feurre, 18.

Hôtels : — *du Rhin*, rue de Noyon, 4, et place Saint-Denis, 71; — *de France et d'Angleterre*, rue des Rabuissons, 19; — *de l'Univers*, rue de Noyon, 2; — *de Paris*, rue des Jacobins, 20 et 22; — *du Commerce*, rue des Jacobins, 42; — *du Berceau-d'Or*, place de l'Hôtel-de-Ville; — *de l'Écu-de-France*, rue de Noyon, 51; — *du Rocher-de-Cancale et du Périgord*, place Périgord; — *de l'Abreuvoir*, rue Duméril, 17; — *de la Ville-de-Rouen*, rue Duméril, 42; — *de la Croix-Blanche*, rue de Beauvais, 44; — *de la Tête-de-Bœuf*, rue Sainte-Marguerite, 8; — *de Londres*, esplanade de Noyon; — *du Midi*, rue de Noyon et boulevard Saint-Michel; — *de l'Est*, boulevard de l'Est, etc.

Restaurants. — *Defrance*, place Périgord et rue des Rabuissons, 4; — *Defrance* fils, rue des Trois-Cailloux, 103 et 105; — *Saisset*, rue de Noyon, 51; — *Mathiote* (hôtel du Midi), rue de Noyon et boulevard Saint-Michel; — *Mauconduit* (hôtel de l'Est), boulevard de l'Est; — *Manceaux*, rue des Corps-Nuds-sans-Têtes; — *Meulemann*, boulevard de l'Est, 15; — *Bourgeois*, boulevard de l'Est; — *Contantieux*, rue des Rabuissons, 12, etc. — Spécialité de pâtés de canards d'Amiens, Mme Vve *Benoist*, rue Neuve, 4.

Cafés. — *Diollot*, place Périgord et passage de la Renaissance; — *de la Rotonde*, rue des Sergents et passage de la Renaissance; — *Vincent*, rue des Trois-Cailloux et rue des Corps-Nuds-sans-Têtes; — *Bosquet* (trois entrées) rue Delambre, 16, rue des Jeunes-Mâtins, 10, et rue des Verts-Aulnois, 16; — *Globe*, rue des Trois-Cailloux, 59, et passage du Logis-du-Roi; — *Dufourmantelle*, rue Duméril; — *de France*, place Périgord et rue Delambre.

Poste aux lettres. — — Rue des Saintes-Maries, 16.

Télégraphe électrique. — Boulevard du Mail, 57, et à la gare.

Bains. — Passage du Logis-du-Roi, 11; — rue Lemâtre, 69; — *Bains Chinois*, rue de la Voirie, 9; — *des premières Eaux* (Dr Thuillier), rue de la Voirie, 17; — *École de natation*, à l'île aux Fagots (entrée, rue de la Voirie, 51).

Banquiers. — *Ledieu*, rue du Cloître-de-l'Horloge, 12; — *Poulain et Charoy-Degove*, rue des Lombards, 1; — *Denis-Gallet*, rue Henri IV, 12; — *Dufetel-Grimaux*, rue des Jeunes-Mâtins, 18; — *Lefeuvre* frères, rue Saint-Leu, 10; — *Le Bouffy et Cie*, Petite rue Saint-Remi, 6; — *De Nerville, Duvette et Cie*, rue des Jacobins, 5.

Changeurs. — *Desmarquest*, rue des Vergeaux, 9; — Mme *Pollet-Machard*, rue des Sergents, 10; — Mmes *Stiévenard*, rue des Orfévres.

LIBRAIRES. — *Wallon*, rue des Trois-Cailloux, 11 ; — *Vve Caron*, rue des Trois-Cailloux, 58 ; — *Prévost-Allo*, rue Delambre, 34; — *Lambert-Caron*, Marché-aux-Herbes, 1, et rue des Vergeaux ; — *Boulanger*, place Périgord, 10; — *Fournier*, rue des Trois-Cailloux, 108 ; — *Lenoël-Hérouart*, rue des Rabuissons, 30 ; — *Marquis*, rue de Beauvais, 109; — *Beauvais-Allo*.

JOURNAUX. — Le *Journal d'Amiens*, politique, paraissant tous les jours, excepté le lundi ; — le *Mémorial de la Somme*, politique, paraissant tous les jours excepté le lundi.

DIRECTION. — Presque en face de la gare et un peu à gauche, s'ouvre la *rue de Noyon*, croisée à angle droit par les *boulevards Saint-Michel* (à droite) et *de l'Est* (à gauche). La rue de Noyon aboutit à la *place Saint-Denis*, occupée en partie par un square au milieu duquel s'élève la statue de Ducange. A l'extrémité de la place, on se trouve à l'entrée de trois rues : en face, la *rue des Trois-Cailloux*, la plus animée de la ville, et vers le milieu de laquelle à droite est situé le théâtre, conduit à la place Périgord ; — à droite, la *rue Saint-Denis*, au fond de laquelle on voit la cathédrale, passe auprès du palais de Justice ; — à gauche, la *rue de la Porte-Paris* conduit aux boulevards et au quartier d'Henriville.

A la *place Périgord*, place centrale d'Amiens, aboutissent six rues importantes : — à gauche, la *rue des Rabuissons*, conduisant au musée Napoléon, à l'église Saint-Remy, à la Préfecture, à la Bibliothèque, à la *place Longueville* et au *quartier Saint-Louis ;* — la *rue Duméril*, suivie de la *rue de Beauvais*, conduisant à l'hôpital général, à la *porte de Beauvais*, et, par la *rue du Lycée*, au Lycée et aux usines de Saint-Roch ; — à droite, la *rue des Sergents*, qui mène à la *rue Saint-Leu*, à l'église Saint-Leu, à l'hôtel-Dieu et à la citadelle ; — la *rue des Vergeaux*, aboutissant au *marché de Lanselles*, près duquel est l'église Saint-Germain ; — en face, la *rue Delambre*, qui forme le prolongement de la rue des Trois-Cailloux, passe devant l'hôtel de ville, se continue par la *rue Gresset* et aboutit, en face de l'église Saint-Jacques, à la *rue Saint-Jacques*. En prenant celle-ci à droite et, un peu plus loin à gauche, la *rue de la Hotoie*, on peut gagner la promenade de ce nom, située à l'extrémité de la ville opposée à la gare.

De la Hotoie, le voyageur qui désirerait avoir une idée à peu près complète d'Amiens, peut descendre à gauche par le *boulevard du Port*, suivre à droite le quai du *port d'Aval* jusqu'au *pont Saint-Michel*, remonter le *quai du Canal* et traverser la ville basse jusqu'au *pont du Don*, où il arrivera en remontant le cours des principaux canaux du quartier Saint-Leu (du pont du Don, belle vue de la cathédrale). Un peu plus loin, en remontant la Somme, se trouve le *pont Ducange ;* de là, on peut regagner la gare, en suivant le quai du *port d'Amont*, puis, à droite, le *boulevard de l'Est*.

Les ponts Saint-Michel et Ducange sont reliés, en outre, par une série de boulevards qui contournent le quartier Saint-Leu; ce sont : les *boulevards du Jardin des Plantes, Saint-Sulpice, des Célestins, Baraban* et *Ducange;* par cette voie, on passe le long du canal, entre la ville et la citadelle, à une petite distance de l'église neuve de Saint-Pierre.

Enfin, on peut de la Hotoie regagner à droite la gare, en décrivant presque un demi-cercle par les *boulevards Saint-Jacques, Fontaine, Saint-Charles, du Mail* et *Saint-Michel.* On voit alors à droite les usines de Saint-Roch, l'église gothique moderne de Saint-Honoré, la *place Longueville* et les *petits jardins;* à gauche, l'hôpital général et, à une petite distance, le musée Napoléon et la Bibliothèque.

Situation. — Aspect général.

La plus grande partie de la ville d'**Amiens** se développe au sud de la Somme, sur un terrain peu accidenté dont la pente générale descend du sud au nord. Un seul ressaut assez sensible sépare les quartiers les plus bas du reste de la ville. Elle forme trois grandes divisions de physionomies différentes et bien tranchées. Les quartiers les plus élevés et les plus modernes, Henriville, Saint-Louis, le boulevard du Mail et ses abords, sont le séjour de l'aristocratie, des rentiers, de quelques administrations. Le centre de la ville est occupé par le commerce. Enfin, les bas quartiers, dont la chaussée Saint-Leu est l'artère principale, appartiennent exclusivement à l'industrie et à la population ouvrière.

Amiens couvre une très-grande superficie; son ancienne enceinte avait quelque régularité; aujourd'hui, sur la limite extérieure, les maisons s'éparpillent un peu au hasard dans la campagne. C'est vers le sud que la ville tend à s'agrandir, et, de ce côté, surtout entre les quartiers d'Henriville et de Saint-Louis, beaucoup de rues sont à l'état d'amorces.

Cette vaste étendue ôte à Amiens un peu de l'animation que l'on croirait naturelle à une ville de 58 780 habitants, et l'on est surpris de trouver au centre même, à deux pas des rues commerçantes où le mouvement est assez actif, des quartiers calmes et déserts comme ceux d'un chef-lieu de canton. Mais, à cette situation même Amiens est redevable de sérieux avantages; on n'y voit point de ces immenses maisons à cinq ou six étages, ni de ces caves où s'entasse la population ouvrière des vastes centres industriels; chaque ménage d'ouvriers habite généralement une

petite maison; outre les cités ouvrières telles que le quartier Saint-Léon et le faubourg de Hem, les rues voisines des fabriques importantes sont formées de maisons à un étage contenant deux ou trois pièces propres et confortables.

La ville basse (quartiers Saint-Leu et Saint-Germain) a seule conservé des rues étroites, malsaines, bordées de maisons humides et obscures; mais des travaux qui doivent être continués sur une plus grande échelle tendent à la transformer. Cette partie d'Amiens, traversée par douze canaux entre lesquels se divise la Somme et par un bras secondaire de l'Avre, a une physionomie des plus originales ; Louis XI l'appelait « sa petite Venise ; » la comparaison est beaucoup trop flatteuse pour Amiens.

La Somme ainsi divisée, entrecoupée de chutes d'eau qui font mouvoir un grand nombre d'usines, devenait dans la traversée d'Amiens, impropre à la navigation. Le canal, qui fait au nord le tour de la ville, relie les deux *ports d'amont* et *d'aval;* la différence de niveau qui existe entre ces ports est rachetée par une écluse de 3 mètres 70 centimètres de chute.

La rivière de Selle, divisée aussi en de nombreuses ramifications, alimente les faubourgs de Hem, du Cours, de Saint-Roch et de la Hotoie.

Des boulevards larges, aérés, formés de quatre allées, dont trois plantées de marronniers et de tilleuls, ont remplacé les fortifications détruites et séparent l'ancienne ville des quartiers neufs; d'autres boulevards moins larges longent le canal de la Somme et font avec lui le tour de la ville basse. La longueur totale des boulevards est de 4500 mètres.

Histoire.

Lors de la conquête de la Gaule par César, Amiens était, sous le nom de *Samarobriva* (Pont sur la Somme [1]), la capitale des *Ambiani*, l'une des principales tribus de la confédération des Belges. En l'an 57 avant J. C., cette peuplade fournit 10 000 hommes à l'armée que la confédération opposa aux troupes romaines. César, vainqueur de toutes les résistances, entra dans Samarobriva, y convoqua l'assemblée générale des Gaulois et établit ses légions dans la ville et dans le pays environnant.

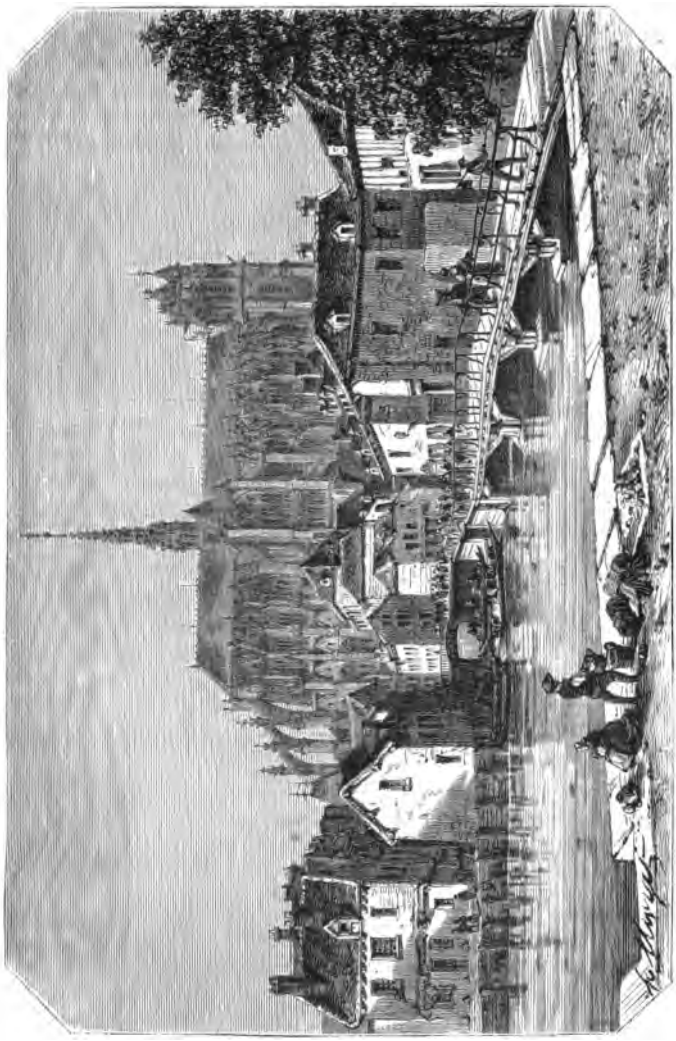
1. L'ancien nom du fleuve, *Samarus* ou *Samara*, s'est changé, vers le VIe siècle, en celui de *Sumina* ou *Somena*, d'où, par contraction, *Summa* ou *Somma*.

Auguste comprit les *Ambiani* et leur capitale dans la seconde Belgique, et *Samarobriva* atteignit, sous la domination romaine, un haut degré de prospérité. Située sur la grande voie de Lyon à Boulogne, elle était, en outre, comme semble l'indiquer l'*Itinéraire d'Antonin*, le point de jonction de plusieurs autres routes secondaires qui menaient à Beauvais, à Noyon, à Soissons et à d'autres villes avoisinantes. Elle vit s'élever dans son enceinte de nombreux monuments, un palais où résidait le magistrat impérial, un amphithéâtre, des temples, un atelier monétaire et une importante manufacture d'armes. Quelques médailles, des vases, des débris de statues, des sarcophages, deux inscriptions funéraires, sont tout ce qui reste aujourd'hui de cette splendeur passée.

La connaissance de l'Évangile fut apportée à Amiens par un apôtre originaire de Pampelune, saint Firmin, qui en fut le premier évêque et que le magistrat romain Sebastianus Valerius fit décapiter en prison. Saint Quentin et ses compagnons, Fuscien et Victoric, furent également arrêtés à Amiens par ordre de Riccius Varus, mais ce fut à *Augusta Veromanduorum* qu'ils consommèrent leur martyre. Un peu plus tard, en 337, saint Martin, encore catéchumène, entrant dans Amiens, y accomplit l'acte de charité qui l'a rendu si populaire : par amour pour le Christ, il donna à un pauvre la moitié de son manteau. Le troisième évêque d'Amiens, saint Firmin le Confesseur, petit-fils du sénateur Faustinien, fit construire, près du tombeau de saint Firmin le Martyr, une église qui fut la première cathédrale d'Amiens.

Ravagée en 406 par les Barbares qui avaient franchi le Rhin, Alains, Suèves, Vandales et Burgondes, la ville d'Amiens fut, peu après, conquise par les Francs. Suivant quelques historiens, Clodion s'y serait établi, en 445, et Mérovée y aurait été élevé sur le pavois; mais il paraît plus probable que ce fut seulement après la défaite de Siagrius par Clovis, en 486, que les Francs prirent vraiment possession du territoire de la Picardie. Sous la première race, le pouvoir politique et administratif fut partagé à Amiens entre l'évêque, qui, soumis à l'élection du peuple, était en quelque sorte l'héritier de la curie romaine, et le comte nommé par le roi pour rendre la justice et administrer au civil et au militaire. Charlemagne substitua aux anciens magistrats de la curie des juges ou échevins, nommés à la fois par le comte et par le peuple. Cet empereur ajouta aussi, par quelques franchises spéciales, à la prospérité du commerce d'Amiens, qui était à cette époque une des villes les plus riches et les plus florissantes de la Gaule.

Depuis le milieu du IXe siècle jusqu'au milieu du Xe, Amiens eut constamment à souffrir de deux fléaux : les invasions des Normands, qui se succédèrent d'année en année, de 859 à 926, et les guerres intestines des seigneurs, qui, affranchis de toute autorité supérieure, se disputèrent la possession de la ville et de son territoire.



Amiens, vue prise du pont du Don.

C'est en 1025 qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire le nom de *Picards*, attribué aux habitants de la province dont Amiens est demeurée la ville principale. Malgré les dissertations des philologues, l'étymologie de ce nom est restée indécise.

Les comtes d'Amiens profitèrent du désordre général pour accroître leur puissance, aux dépens de l'évêque, dont l'autorité était désormais restreinte aux domaines propres de son église; aux dépens aussi du châtelain, feudataire du roi pour la tour du Castillon, qui lui donnait certains droits de seigneurie et de justice; aux dépens enfin du vidame, lieutenant civil de l'évêque, décoré du titre de *prince de la cité*. Enfin, les comtes avaient enlevé au peuple le droit d'élire les juges, scabins ou échevins, et avaient appelé toutes les causes à leur propre tribunal, ou au tribunal de leurs vicomtes, vassaux choisis par eux pour tenir les plaids seigneuriaux. Ces mesures tyranniques et les exactions des vicomtes mécontentèrent peu à peu la population. Ses plaintes obligèrent, en 1091, les deux frères Guí et Yves, conjointement comtes d'Amiens, à promulguer une charte qui mettait fin aux prévarications des vicomtes ou juges. C'était là le premier pas vers une révolution municipale qui éclata, à Amiens, en 1113. Le siége épiscopal était alors occupé par saint Geoffroy, et le comté était possédé par Enguerrand de Boves, seigneur de Coucy. Geoffroy encouragea les habitants de la ville à se constituer en association communale, à l'exemple de Noyon, de Beauvais, de Saint-Quentin et de Laon; puis, il leur fit obtenir de Louis le Gros, au prix d'une somme d'argent, l'approbation de leur association. Mais le comte Enguerrand traita les Amiénois en rebelles et les attaqua, avec l'aide du châtelain et de son propre neveu, Thomas de Marle, qui les avait d'abord soutenus. L'évêque dut s'exiler et il fallut l'intervention armée de Louis le Gros pour faire triompher les droits des bourgeois. La tour de Castillon, où s'étaient retirés les meilleurs soldats du comte, ne se rendit qu'après un blocus de deux ans; elle fut alors démolie, et la famille d'Enguerrand de Boves dépossédée du comté. Le texte de la charte communale d'Amiens, qui servit de modèle à plusieurs autres communes du nord de la France, n'est connue que par une confirmation qu'en accorda Philippe Auguste, en 1190. « La commune, dit M. Augustin Thierry, qui a donné, dans son *Essai sur l'Histoire du tiers-état*, une monographie de la constitution communale d'Amiens, la commune était souveraine, car elle avait le droit de se gouverner par ses propres lois, et le droit de vie et de mort sur tous ses membres; elle avait, suivant le langage de l'ancienne jurisprudence, haute, moyenne et basse justice. Son pouvoir législatif, administratif et judiciaire était délégué par elle à un corps de magistrats électifs renouvelé chaque année, et dont le chef portait le titre de *Mayeur* (maire), et les membres celui d'*Échevin* ou les titres réunis d'*Échevin et Prévôt*. »

Le comté d'Amiens fit retour à la Couronne en 1185, par suite d'une

cession. Philippe Auguste, qui épousa Ingelburge de Danemark dans l'église aujourd'hui détruite de Saint-Nicolas, en 1192, favorisa les libertés communales et le commerce d'Amiens; et les milices picardes montrèrent leur reconnaissance en décidant par leur valeur du succès de la bataille de Bouvines. Au commencement du XIIIe siècle, Amiens faisait partie de la hanse de Londres, et ses marchés étaient fréquentés par les Anglais, les Portugais, les Espagnols et les Suédois. Envahie par les Pastoureaux, dans le cours du XIIIe siècle, cette ville vit, en 1289, saint Louis rendre, dans la cathédrale, sa sentence arbitrale entre le roi d'Angleterre et ses barons. Édouard III y vint ensuite, le 6 juin 1329, prêter l'hommage-lige à Philippe de Valois. Après la funeste bataille de Crécy, de nouvelles fortifications furent élevées autour de la ville.

Pendant la captivité du roi Jean, Amiens s'unit à Étienne Marcel et à Charles le Mauvais, contre le Dauphin, régent du royaume. Cédée au duc de Bourgogne par la paix d'Arras, le 4 septembre 1414, elle fut rachetée par Louis XI en 1463, retomba peu de temps après entre les mains de Charles le Téméraire et fut reprise par le roi en 1470. François Ier anoblit les magistrats municipaux, pour récompenser la ville de sa fidélité pendant les guerres contre Charles-Quint. L'introduction du protestantisme causa à Amiens de graves désordres : les huguenots et les catholiques en vinrent aux mains jusque dans l'intérieur de la cathédrale, mais, enfin, les protestants furent expulsés de la ville. Les habitants ayant pris unanimement parti pour la Ligue, en 1588, le duc d'Aumale resta pendant trois ans au milieu d'eux et dirigea de là les opérations militaires des soldats de l'Union dans le nord de la France. Le duc de Mayenne y vint à son tour, mais ses mesures violentes à l'égard de quelques bourgeois eurent pour effet de lui aliéner les esprits et de hâter la reddition de la ville à Henri IV, qui était déjà maître de Paris et qui avait promis à l'échevinage le pardon le plus complet pour le passé et le maintien des priviléges de la cité. Le duc d'Aumale voulut se maintenir dans la ville; repoussé par les bourgeois, il se retrancha en vain sur le parvis de la cathédrale; il lui fallut céder et quitter Amiens, où le roi fit son entrée peu de jours après.

Le 12 mars 1597, une troupe d'Espagnols, commandés par le gouverneur de Doullens, Hernando Teillo, s'empara d'Amiens par ruse. A cette nouvelle, Henri IV, qui s'oubliait au milieu des fêtes de sa cour, s'écria, dit-on : « C'est assez faire le roi de Navarre, il est temps de faire le roi de France. » Après avoir envoyé Biron commencer l'investissement de la place, il vint lui-même mettre le siége devant la capitale de la Picardie. Ce siége fut long; Hernando Teillo, tué d'un coup de mousquet, fut remplacé dans le commandement des troupes ennemies par le comte de Monténégro, qui continua la défense avec la même énergie. Les soldats français murmuraient déjà et se plaignaient de l'inaction de leurs chefs, trop préoccupés de plaire à Gabrielle d'Estrées et aux autres

dames qui avaient suivi le roi à la guerre, lorsque celui-ci, s'étant enfin décidé à éloigner cette société scandaleuse, poussa le siége avec plus d'activité et obligea le capitaine espagnol à capituler. La ville fut sévèrement punie de sa connivence avec les ennemis.

Sous Louis XIII, les bourgeois aidèrent le duc de Longueville à chasser d'Amiens le maréchal d'Ancre, nommé gouverneur de la Picardie. En 1625, Henriette de France, qui venait d'épouser Charles Ier d'Angleterre, passa à Amiens, accompagnée d'Anne d'Autriche, du duc de Buckingham et d'une partie de la cour. En 1636, le cardinal de Richelieu occupa l'hôtel du trésorier de France, pendant le siége de Corbie par Louis XIII. Sous Louis XIV, la prospérité industrielle d'Amiens eut à souffrir d'une épidémie qui enleva 20 000 personnes (1667). Pendant la Révolution, le représentant du peuple Chabot, ex-capucin, provoqua par ses violences l'indignation générale des habitants et fut honteusement chassé de la ville. Joseph Lebon, qui avait inondé Arras de sang, vint le remplacer, mais il fut peu après traduit devant le tribunal révolutionnaire, par ordre de la Convention, et condamné à mort, le 17 vendémiaire 1795. En l'an X, les plénipotentiaires de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Hollande, Joseph Bonaparte, lord Cornwallis, le chevalier d'Azara et le citoyen Schimmel Penninck, signèrent à Amiens un traité de paix, violé peu après par l'Angleterre. Le 6 messidor an XI, Bonaparte, alors premier consul, arriva à Amiens, où il séjourna trois jours. Le passage de Louis XVIII en 1814 et en 1815, de la duchesse de Berry en 1825, de Charles X en 1827; une émeute de la populace, qui dévasta le collége des Jésuites à Saint-Acheul, en 1830, les visites de Louis-Philippe, des ducs d'Orléans, de Nemours et de Montpensier, puis de Napoléon III, sont les derniers événements de l'histoire d'Amiens que nous ayons à signaler.

Capitale de la province de Picardie, sous l'ancienne monarchie, Amiens possédait alors un bureau des finances et des traites, une maîtrise des eaux et forêts, une intendance, une généralité. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du département de la Somme et de la troisième subdivision de la troisième division militaire, dont le quartier général est Lille; le siége d'un évêché, suffragant de l'archevêché de Reims; d'une cour impériale, d'une cour d'assises et d'un tribunal de première instance. Parmi les personnages, célèbres à des titres divers, qui y sont nés, nous nommerons : saint Firmin le Confesseur, saint Félix de Valois, sainte Ulphe, Pierre l'Ermite, Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, au XIIe siècle; Pinchesne, l'une des victimes de Boileau; le poëte Gresset, le prosateur Voiture; le sculpteur Blasset; les jurisconsultes Philippe de Morvillers, Pierre de Miraulmont, Jean Dufresne et Claude Vacquette; les érudits Ducange et dom Bouquet; le grammairien de Wailly; l'astronome Delambre; le lieutenant général d'artillerie de Gribeauval, le lieutenant général Desprez; le naturaliste Duméril; l'avocat Morgan de Béthune; l'avocat général Berville, etc.

Monuments religieux.

Le principal monument d'Amiens; celui qui suffirait à lui seul pour attirer dans cette ville un nombre considérable de visiteurs, et qui est en même temps le plus bel édifice religieux du nord de la France, c'est sa **cathédrale**, dédiée à Notre-Dame. « Comme plan et comme structure, elle est, suivant le juge le plus compétent en cette matière, M. Viollet-le-Duc, l'église ogivale par excellence. » Elle est aussi la plus vaste des basiliques françaises. Son plan couvre, en effet, tant vides que pleins, 8000 mètres environ de superficie, c'est-à-dire 1350 mètres de plus que la cathédrale de Reims, 1800 mètres de plus que la cathédrale de Bourges, 2500 mètres de plus que Notre-Dame de Paris! Elle ne le cède en Europe, sous le rapport de l'étendue, qu'à Saint-Pierre de Rome et à la cathédrale de Cologne, dont le plan terminé couvre une surface de 8900 mètres environ. Ce magnifique édifice domine de sa masse toute la ville. C'est bien à lui qu'il convient d'appliquer les lignes éloquentes inspirées à M. Henri Martin (*Histoire de France*, tome IV), par la vue des édifices religieux du moyen âge : « L'admiration nous a saisis en présence de ces prodigieux monuments au pied desquels rampent nos villes modernes, comme des broussailles sous les grands chênes, et qui dominent de si loin nos plaines, « beaux à deux « lieues et beaux à deux pas, » suivant l'expression du poëte. On dirait l'œuvre d'une race de géants éteinte. Mais non! ce ne fut pas là l'œuvre de ces forces aveugles et fatales des âges primitifs, que l'antiquité a personnifiées dans le mythe des géants. « Ce n'est pas là une œuvre de géant, ce n'est pas un confus « amas de choses énormes.... Il y a là quelque chose de plus fort « que le bras des Titans. » Cette force est celle de l'âme et non de la matière! Les souffrances et les élans du cœur humain vivent dans chacune de ces pierres. »

La cathédrale actuelle a remplacé un édifice antérieur au IXe siècle, dévasté par le feu et par les invasions normandes en 850, 1019 et 1107, enfin presque totalement détruit par un incendie, en 1218. M. Viollet-le-Duc, aujourd'hui chargé de la restauration du monument, a savamment retracé l'historique de sa construc-

tion, dans son *Dictionnaire raisonné d'architecture française du* XIe *au* XVIe *siècle;* nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter les pages suivantes :

« En 1220, Évrard de Fouilloy, 45e évêque d'Amiens, fit jeter les fondements de la cathédrale actuelle. Le maître de l'œuvre était Robert de Luzarches. L'évêque picard alla chercher son architecte dans l'Ile-de-France. Les nouvelles constructions furent commencées par la nef; probablement les restes de l'ancien chœur furent conservés provisoirement afin de ne pas interrompre le culte. En 1223, l'évêque Évrard mourut; les fondations étaient achevées sous la nef, et le pignon du transsept était élevé de quelques mètres au-dessus du sol. Sous l'épiscopat du successeur de l'évêque Évrard, Geoffroy d'Eu, nous voyons déjà les travaux confiés à un second architecte, Thomas de Cormont. Robert de Luzarches n'avait pu que laisser les plans de l'édifice qu'il avait fondé. Le second maître de l'œuvre éleva les constructions de la nef jusqu'à la naissance des grandes voûtes; nous arrivons alors à l'année 1228. Son fils, Renault de Cormont, continua l'œuvre et passe pour l'avoir achevée en 1288, ce qui n'est guère admissible, si nous observons les différences profondes de style qui existent entre le rez-de-chaussée et les parties hautes du chœur. En 1237, l'évêque Geoffroy mourut; son successeur Arnoult termina les voûtes de la nef et fit élever sur la partie centrale de la croisée une tour de pierre surmontée d'une flèche en bois et plomb. Ce fut probablement aussi cet évêque qui fit élever les chapelles du chœur. En 1240, l'evêque Arnoult avait poussé les travaux avec une telle activité que les fonds étaient épuisés; il fallut suspendre les constructions et amasser de nouvelles sommes. En 1258, un incendie consuma les charpentes des chapelles de l'abside; on voit parfaitement, encore aujourd'hui, les traces de ce sinistre au-dessus des voûtes de ces chapelles. Ce désastre dut contribuer encore à ralentir l'achèvement du chœur. Il est certain que le triforium de l'abside, et par conséquent toute l'œuvre haute, ne fut commencé qu'après cet incendie, car, sur les pierres calcinées en 1258, sont posées les premières assises parfaitement pures de ce triforium. Les successeurs d'Arnoult, Gérard ou Évrard de Couchy (pour Coucy) et Aléaume de Neuilly, ne purent que réunir les fonds nécessaires à la continuation des travaux. A Amiens, comme partout ailleurs, les populations montraient moins d'empressement à voir terminer le *monument* de la cité; on mit un temps assez long à recueillir les dons nécessaires à l'achèvement du chœur, et ces dons ne furent pas assez abondants pour permettre de déployer dans cette construction la grandeur et le luxe que l'on trouve dans la nef et les chapelles absidales. En 1269, Aléaume de Neuilly faisait placer les verrières des fenêtres hautes du chœur, et son successeur, Guillaume

de Mâcon, en 1288, mit la dernière main aux voûtes et aux parties supérieures du chevet. En construisant la nef, de 1220 à 1228, on avait voulu clore, avant tout, le vaisseau, et l'on ne s'était pas préoccupé de la façade laissée en *arrachement*. La porte centrale seule avait été percée au bas du pignon et la rose supérieure ouverte. Ce ne fut guère qu'en 1238, lorsqu'une nouvelle impulsion fut donnée aux travaux par l'évêque Arnoult, que l'on songea à terminer la façade occidentale. Mais déjà probablement on pressentait l'épuisement des ressources, si abondantes pendant le règne de Philippe Auguste, et les projets primitifs furent restreints. L'examen de l'édifice ne peut laisser de doutes à cet égard.

« .... Les deux tours, au lieu d'être élevées sur un plan carré comme toutes les tours des cathédrales de cette époque, sont barlongues, moins épaisses que larges; ce ne sont que des moitiés de tours dans toute leur hauteur, et les deux contre-forts qui devaient se trouver latéralement dans les milieux de ces tours, sont devenus contre-forts d'angles. La preuve la plus certaine de cette modification apportée au projet de Robert de Luzarches, c'est que les fondations existent sous le périmètre total des tours telles qu'elles auraient dû être élevées. De la façade primitive, il ne reste que le trumeau et les deux pieds-droits de la porte centrale, sur lesquels sont sculptées les Vierges sages et les Vierges folles, et l'entourage de la grande rose percée sous la maîtresse voûte. Les trois porches, si remarquables d'ailleurs, les pinacles qui les surmontent, la galerie à jour et la galerie des rois, datent de 1240 environ, ainsi que l'étage inférieur des tours. Quant aux parties supérieures de ces tours et à la galerie entre deux, ce sont des constructions successivement élevées pendant le XIVe siècle. Ce fut aussi pendant le XIVe siècle que l'on ferma les parties supérieures des pignons des deux transsepts, qui probablement étaient restées inachevées, et que l'on construisit des chapelles entre les contre-forts de la nef, adjonction funeste à la conservation de l'édifice et qui détruisit l'unité et la grandeur de cet admirable vaisseau. Le XIVe siècle vit encore exécuter les balustrades supérieures du chœur et de la nef. Les balustrades des chapelles et les meneaux des deux roses occidentale et méridionale, la consolidation de la rose septentrionale furent entrepris au commencement du XVIe siècle. Le clocher central, en pierre et charpente, posé sur les quatre piliers de la croisée, sous l'épiscopat d'Arnoult, vers 1240, fut détruit par la foudre, le 18 juillet 1527. On craignit un instant que le sinistre ne s'étendît à toute la cathédrale; heureusement les progrès du feu furent promptement arrêtés, grâce au dévouement des habitants d'Amiens. Ce fut en 1529 que fut reconstruite la flèche actuelle, en charpente recouverte de plomb, par deux charpentiers picards, Louis Cordon et Simon Taneau.

« Nous avons dit que Robert de Luzarches avait pu voir non-seulement

les fondations de sa cathédrale, mais aussi quelques mètres du pignon du transsept sud, élevés au-dessus du sol. En effet, le portail percé à la base de ce pignon, dit portail de la Vierge dorée, présente des détails d'architecture plus anciens que tous ceux des autres parties de l'édifice; ce portail fut cependant remanié vers 1250; le tympan et les voussures datent de cette époque et furent reposés après coup sur les pieds-droits et le trumeau du commencement du XIIIe siècle. La Vierge qui décore ce trumeau ne peut être antérieure à 1250; le trumeau fut lui-même alors doublé à l'intérieur, afin de recevoir une décoration en placage qui n'existait pas dans l'origine. »

Au XVIIe et au XVIIIe siècle divers travaux, plus ou moins en rapport avec le style général de l'édifice, furent exécutés à la cathédrale d'Amiens, qui est actuellement l'objet d'une habile restauration, opérée par M. Massenot, sous la direction de M. Viollet-le-Duc.

Extérieur. — La cathédrale d'Amiens est entourée au nord et à l'ouest de rues trop étroites et de constructions qui ne permettent pas suffisamment de saisir dans ces deux directions l'aspect de l'ensemble ; c'est au sud seulement et à l'est, sur la place Saint-Michel, que l'on peut admirer à loisir la majesté du vaisseau, l'élégance des galeries ajourées qui l'entourent à la base du toit des chapelles et du grand comble, la hardiesse des arcs-boutants évidés qui contre-buttent les nefs et dont les piles sont décorées plutôt que chargées d'une forêt de gracieux clochetons et de pyramides. La façade principale à l'ouest, l'une des plus belles et des plus vastes que l'on puisse voir, est précédée depuis peu d'un parvis ou perron, à pans coupés, et qui rachète la différence de niveau entre les abords de la cathédrale au nord et au sud. Trois escaliers, qui conduisent aux trois porches, sont séparés par une balustrade, en pierre bleue, que couronnent dix candélabres massifs en bronze, supportant des lanternes à gaz. Ce nouveau parvis est d'un aspect assez lourd. Les porches sont ornés de statues, de bas-reliefs et d'autres sculptures, du style le plus pur et le plus sévère. Le porche du milieu doit le nom de **porche du Sauveur** ou **du beau Dieu d'Amiens**, à une magnifique *statue du Christ*, adossée au pilier qui sépare les valves de la porte. Debout, foulant aux pieds

les figures symboliques du lion et du dragon, bénissant les fidèles de la main droite et tenant de la main gauche le livre des Évangiles, ce Christ-Homme est, de l'aveu de tous les connaisseurs, l'une des plus belles œuvres du XIIIe siècle. « Le type de la tête du *Dieu* d'Amiens, dit M. Viollet-le-Duc, mérite toute l'attention des statuaires. Cette sculpture est traitée comme le sont les têtes grecques dites éginétiques : même simplicité de modelé, même pureté de contours, même exécution large et fine à la fois. Ce sont bien là les traits indiqués dans le signalement cité plus haut (le signalement du Christ attribué à Lentulus et envoyé par lui au sénat romain) : mélange de douceur et de fermeté ; gravité sans tristesse. Cette tête est d'autant plus remarquable que toutes celles appartenant aux statues d'Apôtres qui l'avoisinent, et qui ont été exécutées en même temps, sont loin de présenter cette noblesse divine. Ce sont des hommes, des portraits même, dans la plupart desquels on retrouve le type picard. L'artiste qui a exécuté la figure du Christ a donc suivi un type consacré, et, avec la souplesse de talent qui appartenait aux sculpteurs de cette époque, il a su distinguer, entre toutes, la statue du Sauveur, lui donner des traits, une physionomie, au-dessus des modèles humains dont il pouvait disposer. »

A droite et à gauche, dans le stéréobate, des médaillons représentent les *Vertus* et les *Vices* symbolisés, les *Arts et Métiers* exercés à Amiens lors de l'érection de l'église, et même deux fables allégoriques (*le Renard et le Corbeau*, *le Loup et la Cigogne*). Des consoles variées portent les statues des douze *Apôtres*, surmontées de dais gothiques, offrant des spécimens de tous les genres de constructions en usage dans le XIIIe siècle. Sur les jambages de la porte sont figurées, à droite, les cinq *Vierges sages*, à gauche, les cinq *Vierges folles*. Le tympan représente le *Jugement dernier*, en quatre tableaux. Dans la voussure, 150 *statues*, réparties sur huit cordons, figurent toute la hiérarchie céleste : anges en adoration, anges gardiens, martyrs, docteurs de l'église, vierges, vieillards portant à la main des instruments de musique ; l'arbre de Jessé, et enfin, dans le cordon supérieur, vingt-huit personnages tenant des phylactères qu'ils déroulent de plus en plus à mesure qu'ils s'élèvent vers le sommet de la voûte, comme

Cathédrale d'Amiens (vue extérieure).

pour signifier que la vérité se manifeste d'autant plus que l'on se rapproche de Dieu. Toutes ces statues étaient autrefois rehaussées de couleurs.

Le **porche de droite**, dit **de la Vierge**, présente, au trumeau de la porte, une statue de *Marie* écrasant du pied un monstre à tête humaine. Au-dessous se voient *Adam* et *Eve*, et leur *Expulsion du Paradis terrestre*. Les grandes statues des côtés représentent l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Présentation au temple*, la *Reine de Saba*, *Salomon*, les *Rois mages*, etc., dans le tympan sont figurés l'*Ensevelissement* et l'*Assomption de la Vierge;* les médaillons contiennent divers faits de sa vie.

Le **porche de gauche** est consacré à la mémoire **de Saint Firmin** martyr, patron d'Amiens et de la Picardie. Sa *statue* foule aux pieds un homme, emblême de l'idolâtrie. Autour de lui sont les *saints* qui ont occupé le siége épiscopal d'Amiens ou illustré la province. Les médaillons représentent les signes du *Zodiaque* et les *Travaux de l'année* qui leur correspondent. Le tympan retrace l'*Invention* et la *Glorification des reliques de saint Firmin*.

Sous les arcs d'ouverture des porches, surmontés de gracieux frontons triangulaires, se dessine une dentelle ajourée qui date du XIVe siècle. Sur la pointe du fronton principal, *saint Michel*, debout, terrasse le dragon.

Les vantaux des portes n'offrent aucune sculpture et n'ont de curieux que leurs ferrures, ouvrage des XIIIe et XIVe siècles.

Au-dessus des trois porches règne une belle galerie ogivale, correspondant exactement au triforium de l'intérieur. Elle est divisée en trois parties par les pyramides sculptées qui terminent le deuxième étage des contre-forts ou piliers butants. Cette première galerie est surmontée d'une autre série d'ogives renfermant les statues colossales de vingt-deux *Rois de Juda*, ancêtres de la Vierge. Une magnifique rose (*V.* ci-dessous, *Intérieur*), divisée en seize compartiments, à meneaux très-délicats, s'ouvre ensuite surmontée elle-même d'une galerie dite *galerie des Sonneurs* et reliant les deux tours, en masquant le pignon de la nef. La galerie des Sonneurs est bordée d'une rampe, à hauteur d'appui, percée de grands trèfles. Les **tours**, inégales de hauteur et différemment ornementées dans leur partie supérieure, offrent deux

étages d'ouïes obstruées (dans la tour de droite) de cloisons revêtues d'ardoises ou d'abat-vent monstrueux. Chacune de ces tours est aujourd'hui terminée par un toit pyramidal avec lucarnes et épis en plomb ouvragé, mais il paraît probable que, d'après le plan primitif, elles devaient être surmontées de flèches.

Le côté méridional de la cathédrale offre deux portails. Le premier, ouvert à la base de la tour du sud, s'appelle **portail de l'Horloge** ou **de Saint-Christophe**, à cause d'une horloge placée au-dessus et d'une *statue* colossale de *saint Christophe*, adossée à la chapelle du même nom, à droite de la porte. Sous le porche se voient les *statues de saint Lambert*, évêque de Liége, et *d'un seigneur de Beaupigné*. Les intervalles qui séparent les fenêtres des chapelles de ce côté de l'église sont ornés d'un double rang de statues, parmi lesquelles nous signalerons les groupes représentant l'*Annonciation*, *Saint Nicola*, la *Transfiguration*, etc.

Le portail du transsept méridional, **portail de Saint-Honoré** ou plutôt **de la Vierge dorée**, doit son nom à une remarquable *statue de la Vierge mère*, debout contre le trumeau de la porte, statue qu'un bienfaiteur anonyme fit dorer à ses frais, en 1705. Cette statue et celle du Christ-Homme du grand portail ont inspiré à M. Henri Martin (*Histoire de France*, tome IV) les lignes suivantes, que l'on nous saura gré de reproduire : « Habituellement, c'est la vierge qui est debout entre les deux vantaux du grand portail, à Amiens, par exception [1], c'est le Christ qui se tient au grand portail, le plus beau Christ qu'ait enfanté la statuaire du moyen âge; il appelle les fidèles de la main et leur ouvre le porche et les profondes perspectives de la nef; mais, si vous vous présentez au portail sud, une charmante Vierge couronnée vous introduit soudain, en souriant, au milieu des splendeurs du chœur, sous les voûtes qui montent jusqu'au ciel, parmi les roses de vitraux, ruisselantes de lumière. On dirait que l'Art a voulu symboliser la Sagesse menant l'homme à Dieu par les épreuves graduelles de l'intelligence et l'Amour l'y jetant d'un seul élan. »

1. Il y a là une inexactitude, échappée sans doute à l'érudit historien : plusieurs de nos cathédrales les plus importantes, dédiées également à la sainte Vierge, montrent aussi la statue du Christ au grand portail; nous signalerons, entre autres, Notre-Dame de Paris.

Sur les côtés sont rangées de grandes statues d'*Anges* et de *saints Prêtres* du diocèse. Les sculptures du tympan représentent la *Découverte des reliques des saints Fuscien, Victoric et Gentien*, et leur *Exaltation par saint Honoré*. La voûte du porche est divisée en quatre cordons décorés de soixante *statues* d'anges, de prophètes, d'apôtres, d'évangélistes et de saintes femmes. « Toute cette auguste réunion, dit M. Goze, a pour centre Jésus expirant sur la croix, entre la sainte Vierge et saint Jean l'évangéliste. Cette dernière statue est justement admirée pour sa belle simplicité et le sentiment exprimé dans son attitude méditative. Ce type a tellement plu à l'artiste qu'il l'a répété deux fois sur ce même portail. » Le porche est surmonté d'une galerie et d'une rose fort riches. L'archivolte de la rose, en plein cintre, offre une *roue de fortune* : dans une série de trèfles renversés, huit personnages jeunes et imberbes, bien vêtus et d'agréable figure, montent d'un côté, tandis que huit autres personnages, vieux, barbus, et d'un aspect tout à fait misérable, descendent de l'autre. Au sommet trône un personnage tranquillement assis, le sceptre à la main et accompagné d'un chien. Au-dessus d'une deuxième galerie, le fronton supérieur est divisé verticalement par des piles formant comme une suite de contre-forts ornés de statues et de pinacles, et entre lesquels s'ouvrent des jours qui éclairent le comble. Les détails, trop petits d'échelle, sont confus pour le spectateur; et, cependant, les clochetons des angles ont environ 23 mètres de hauteur, à partir de la base du toit, et celui qui porte, au sommet du pignon, la statue de saint Honoré, a plus de 7 mètres d'élévation. Toute la façade de ce transsept sud est décorée d'un cordon de roses des champs formant encadrement. Ces fleurs symboliques, que l'on retrouve aussi sur les corniches des porches de la façade principale, désignaient particulièrement, au moyen âge, les églises consacrées à la Vierge, que l'Église appelle « Rose Mystique. »

Le côté septentrional de l'édifice, moins orné et moins dégagé que le côté méridional, offre cependant, entre les fenêtres et sur les piliers, de belles statues représentant les fondateurs et les saints patrons des chapelles, ou les souverains sous le règne desquels elles ont été élevées. On remarque, entre autres : le

cardinal de Lagrange, évêque d'Amiens à la fin du XIVe siècle; le roi *Charles V;* le *Dauphin*, depuis Charles VI; *Bureau de la Rivière*, chambellan de Charles V; *saint Jean-Baptiste*, *saint Firmin* portant sa tête à la main; *Louis*, *duc d'Orléans*, qui fut assassiné en 1407 par Jean sans Peur, au pont de Montereau. Le **portail du transsept nord**, soutenu par des colonnes annelées, est orné d'une *statue* dite *de saint Firmin le Confesseur*, et qui paraît être plutôt celle de saint Honoré, rapportée du portail sud, où elle aurait été remplacée par la Vierge dorée. Le piédestal qui supporte cette statue, entre les deux vantaux de la porte, a conservé des bas-reliefs en partie effacés et retraçant l'*Annonciation* et la *Visitation*. Le tympan renferme un vitrage remarquable par ses nervures délicates. Au-dessus de la porte, s'ouvre une magnifique rose, dont les meneaux sont soutenus par des piliers si habilement construits qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'intérieur de l'église. La partie supérieure de cette façade est malheureusement demeurée inachevée. Au lieu d'un pignon en pierre, une cloison revêtue d'ardoises et portant la date de 1789, ferme les combles; deux petits toits pyramidaux couvrent le sommet des contre-forts. Autour du chœur s'élèvent des *chapelles*, au milieu desquelles celle de la Vierge offre des piliers butants portant à leur sommet six belles statues assises et couronnées. Un *cloître* du XIVe siècle, mis en communication avec l'église par la première chapelle du chœur, de chaque côté, s'étendait autrefois autour du rond-point, en suivant les sinuosités données par d'anciens terrassements. Au sud de ce cloître étaient placées des dépendances et une chapelle, également du XIVe siècle, dite *chapelle Macabre* ou *des Machabées*. Cette chapelle est occupée aujourd'hui par la grande sacristie. Une portion du cloître a été reconstruite depuis 1848, pour relier à la cathédrale la salle de conférences de l'évêché. Au nord du chevet, une *chapelle des catéchismes*, bâtie il y a quelques années seulement, contraste par la pauvreté de son ornementation avec le magnifique édifice auquel elle est accolée.

Au centre de la croisée s'élève une **flèche** octogonale, en charpente, la plus haute de France, après la flèche de Strasbourg. De loin comme de près, elle attire et captive l'attention par la déli-

catesse de sa structure, qui en fait une véritable *aiguille*. Mais, « si la flèche de la cathédrale d'Amiens, dit M. Viollet-le-Duc, est une œuvre remarquable en elle-même, elle n'est nullement en rapport de proportion avec l'édifice : sa base est grêle, sort du comble brusquement, sans transition; l'ensemble est mesquin, si on le compare à la grandeur magistrale du monument. Quant à la combinaison de la charpente, elle pèche par l'amas des bois, par le défaut de simplicité. » Elle repose, en effet, sur une plate-forme composée de pièces horizontales entre-croisées et rendues rigides au moyen de fermes armées, au nombre de dix, « ce qui produit à la souche un amas de bois si considérable qu'à peine peut-on circuler à travers les arbalétriers et les clefs pendantes. » Cet amas de pièces de bois multipliait les causes de retrait ou de relâchement; et l'ensemble du système, obéissant aux vents de l'ouest, très-fréquents et très-violents à Amiens, a sensiblement fléchi vers le nord-est. Néanmoins, il faut le reconnaître, « la silhouette de cette flèche est heureuse; il ne manque à cette œuvre de charpenterie que d'être sur un monument moins grandiose. » Le premier étage est flanqué aux angles de *statues* colossales *de saints;* le second se termine par une couronne sur laquelle sont placés en accolade des frontons surmontés d'*Anges tenant les instruments de la Passion;* ces deux étages sont accessibles aux visiteurs. Le clocher est tout entier en bois de chêne et de châtaignier, recouvert de plomb. Il mesurait primitivement 47 mètres de hauteur au-dessus du faîtage. Louise de Savoie, mère de François Ier, en avait fait dorer tous les ornements, au XVIe siècle; de là vint à cette flèche le nom de *clocher doré*. Il ne reste aujourd'hui que fort peu de traces de ces dorures. En 1627, la flèche fut raccourcie de deux mètres et l'on y ajouta une ornementation en désaccord avec le reste. Enfin, il y a une trentaine d'années, une sonnerie tout à fait indigne de la cathédrale d'Amiens a été installée dans cette flèche et empêche la lumière de s'y jouer librement. On peut voir, à l'intérieur de l'église, dans la chapelle de Sainte-Theudosie, une réduction au vingtième du clocher, exécutée par M. Cahon, et qui donnera une idée précise du système de construction de cette œuvre.

Il faut monter 306 marches pour atteindre la plate-forme où

commence la flèche. Cette ascension se fait ordinairement par la tour du nord, où l'on s'arrête pour voir une *table* ronde, en pierre, sur laquelle Henri IV se fit, dit-on, servir une collation, en 1597, après avoir repris Amiens. C'est dans ce poste élevé qu'il s'était installé pour observer la retraite de l'armée espagnole. On découvre de là, en effet, toute la ville, ses faubourgs, la promenade de la Hotoie et une partie considérable de la vallée de la Somme. Avant la Révolution, les tours de Notre-Dame d'Amiens renfermaient seize *cloches;* il n'en reste aujourd'hui que deux, dont la plus grosse, fondue en 1736, est semée de fleurs de lis et signée des armes du chapitre.

Intérieur. — La cathédrale d'Amiens, bâtie en forme de croix latine, se compose à l'intérieur de trois nefs avec chapelles latérales, d'un large transsept accompagné de collatéraux, d'un chœur avec déambulatoire et bas-côtés transformés en chapelles, enfin de sept chapelles absidales entourant le sanctuaire. Lorsque l'on pénètre dans le monument par le grand portail de l'ouest, on est tout d'abord saisi d'un vif sentiment d'admiration, provoqué par l'élancement prodigieux des voûtes et la hardiesse de leurs retombées, par l'élégante légèreté des piliers, dont les nervures, à mesure qu'elles s'élèvent pour rejoindre la voûte, s'épanouissent en mille faisceaux, enfin, par l'étonnante variété des lignes heureusement combinée avec l'unité parfaite d'ensemble et d'exécution. « Cet intérieur, dit M. le chanoine Jouve (*Dictionnaire d'esthétique chrétienne*, art. *Amiens*), est, en effet, un des plus homogènes comme il est un des plus vastes qu'il soit possible de rencontrer. Le vaisseau mesure dans œuvre 131 mètres 30 centimètres de longueur et ne le cède guère sous ce rapport, en France, qu'à la cathédrale de Reims qui mesure 139 mètres 10 centimètres. La maîtresse voûte atteint 42 mètres 95 centimètres de hauteur sous clef. C'est une des plus hautes qui existent dans l'univers. » Elle n'est surpassée, en France, que par la voûte de la cathédrale de Beauvais (46 mètres 77 centimètres). L'architecte n'a point cherché toutefois à faire valoir cette hauteur peu ordinaire de la voûte en divisant en un grand nombre d'étages les murs qui la soutiennent; on n'y voit que trois divisions. Les grandes arcades de la partie inférieure s'élè-

Cathédrale d'Amiens (vue intérieure).

vent presque jusqu'à la moitié de la hauteur totale; plus haut, un cordon de feuillage, largement sculpté et d'une grande beauté, surtout dans la nef, fait le tour de l'édifice; une galerie, ou *triforium*, le surmonte, et, au-dessus de cette galerie, dans l'espace qui s'étend jusqu'aux voûtes, une magnifique claire-voie vitrée occupe tout le haut de la cathédrale. Les fenêtres sont séparées uniquement par les colonnettes qui jaillissent des gros piliers; leurs rosaces et meneaux sont d'une très-grande légèreté.

Avant la construction des chapelles latérales de la nef, au XIVe siècle, les bas-côtés, très-élevés, offraient aussi deux grandes lignes de fenêtres qui donnaient à tout l'édifice une légèreté qu'il ne possède plus actuellement au même degré. La trop grande clarté du jour était alors tempérée par des vitraux de couleur dont la plupart des fenêtres ont été dépouillées au XVIIIe siècle; aujourd'hui l'édifice, bien que moins ouvert, est trop éclairé et a certainement perdu son aspect primitif. Les débris des anciennes verrières forment, autour des vitres en verre blanc, des encadrements de couleur composés de pièces disparates, juxtaposées dans un désordre inexplicable.

Cent vingt-six piliers soutiennent les voûtes de la nef, des transsepts et des bas-côtés. Les piliers de la croisée, s'élançant en un seul jet du sol à la naissance des voûtes, sont effrayants de hardiesse : outre l'effort énorme d'écartement auquel ils doivent résister, ils ont, en effet, à supporter le poids du clocher central.

Les arêtes de la maîtresse voûte et des voûtes des bas-côtés sont formées simplement de cordons se coupant diagonalement; les voûtes des chapelles latérales et celle de la croisée présentent seules quelque complication. Les clefs, pour la plupart extrêmement simples, offrent cependant, dans les collatéraux, des rosaces élégantes et coloriées; celles de la croisée se font remarquer par leur hardiesse. D'élégantes colonnes monolithes, ornées de chapiteaux variés, séparent les arcades du triforium.

A l'entrée de la nef, on remarque les *tombes* en cuivre des deux évêques fondateurs de l'église : à droite, celle d'Évrard de Fouilloy, qui en posa la première pierre et mourut en 1223; à gauche, celle de Geoffroi d'Eu, mort en 1236, et sous l'épiscopat duquel les murs et les piliers furent élevés jusqu'à la hauteur des

voûtes. Six lions supportent chacun de ces monuments où les prélats sont représentés en habits pontificaux, les pieds appuyés sur deux dragons ailés. Évrard de Fouilloy est, en outre, accompagné de deux anges tenant des encensoirs et de deux clercs portant des cierges. D'après Charles Nodier (*Voyage pittoresque dans l'ancienne Picardie*), ces deux tombes, la première surtout, seraient les plus belles de cette époque qui existent en Europe.

La tribune des *orgues*, en bois de chêne, suspendue sur des pendentifs hardis et formant trois travées du style ogival, date de 1422. Elle a été peinte en bleu et dorée en 1836, par un ignorant barbouilleur, en même temps que le buffet, de la Renaissance, recevait une décoration superflue et de mauvais goût. Les orgues, construites en 1425, ont été restaurées en 1838.

Au-dessus des orgues, derrière un cadran d'horloge de plus de 10 mètres de diamètre, s'ouvre la grande **rose**, dont les magnifiques vitraux, par leurs teintes principales, symbolisent la *Terre* et l'*Air*. Cette rosace porte néanmoins, à cause de sa situation à l'ouest, le nom de *rose de mer*. Elle est divisée en seize compartiments; on y remarque des fleurs de lis et les armes du chanoine Firmin de Coquerel, qui la fit exécuter.

Le pavé de la nef était autrefois composé de nombreuses pierres tombales qui ont pour la plupart disparu. Vingt-cinq évêques d'Amiens et une multitude d'autres personnages considérables de la province reposent, en effet, dans cette partie de l'église. On y voit encore les épitaphes d'Évrard de Fouilloy et de Geoffroi d'Eu, dont les monuments funéraires ont été transférés en 1762 au bas de la nef. Au centre, se voyait aussi un labyrinthe de forme octogonale, en pierres bleues et blanches, exécuté vers l'an 1288 et détruit en 1825. La pierre principale de ce labyrinthe est aujourd'hui au musée Napoléon.

Contre l'avant-dernier pilier de la nef, à gauche, en se rapprochant du chœur, est placée la *chaire*, en bois recouvert de peintures blanc et or. Elle est supportée par trois statues : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Sur le dais ou abat-voix est assis un *Ange* tenant un livre ouvert avec cette inscription : *Hoc fac et vives*, et montrant le ciel du doigt. Cette chaire, exécutée par Dupuis d'Amiens, au XVIIIe siècle, a coûté 36 000 fr. et mérite d'être

citée comme une œuvre remarquable en elle-même, mais elle est peu en harmonie avec l'architecture de la cathédrale.

Un magnifique jubé, démoli en 1755, séparait autrefois la nef du chœur, auquel conduit un escalier de six marches, à deux paliers. De belles *grilles* en fer ouvragé, exécutées au XVIIIe siècle par un serrurier de Corbie, Jean Vivarais, ferment l'entrée principale, les entrées latérales et les arcades du sanctuaire. La grille principale s'étend entre deux murs en maçonnerie, d'une architecture bâtarde, décorés de rosaces et de têtes d'anges, et contre lesquels ont été placées les statues de *saint Charles Borromée* et de *saint Vincent de Paul*. Cette barrière lourde et de mauvais goût nuit beaucoup à la vue intérieure de l'église.

Postérieur à la nef, le **chœur** se ressent du style plus orné du XIVe siècle. Dans la nef, les arcades du triforium se composent simplement de trois ogives surmontées d'un trèfle et enfermées dans une ogive plus grande; dans le chœur, les ogives sont trilobées, surmontées de trois trèfles reliés par des meneaux et encadrées de frontons à crochets, d'un effet mesquin. Les grandes fenêtres, divisées en huit compartiments, au lieu de quatre, se terminent par une rosace à six festons trilobés. Il faut remarquer toutefois les vitraux du triforium représentant des *Apôtres* et des *Évêques*, et ceux des fenêtres de l'abside (l'*Annonciation*, *saint Firmin portant sa tête*, etc.). Le beau vitrail du fond (des anges tenant en main des couronnes, deux vierges et deux évêques), est signé de son donateur, l'évêque Jehan d'Abbeville, 1269.

Au milieu du chœur s'élève un *lutrin*, en bois et en fer, exécuté d'après les dessins de MM. Duthoit frères, sculpteurs amiénois. Des pierres tumulaires indiquent les sépultures de MM. de la Motte (1774), de Bombelles (1822) et de Gallien de Chabons (1838), tous trois évêques d'Amiens. Mais ce qu'il faut surtout admirer, ce sont les magnifiques **stalles**, au nombre de 110, qui entourent le chœur (il y en avait primitivement 120). Il existe peu de boiseries comparables à ce chef-d'œuvre de patience, de délicatesse et de légèreté. Ce travail prodigieux fut exécuté, de 1508 à 1522, par quatre artistes du pays, dont l'un signa de son nom, Jean Turpin, la 86e stalle à gauche. On y compte 400 sujets sculptés sur les miséricordes, les rampes des

escaliers et les parois des quatre pyramides dont les plus hautes s'élèvent à 13 mètres. Ces sujets sont tirés de l'Ancien Testament et de la vie de la sainte Vierge. Les pyramides portent les *statues de l'Église* et *de la Synagogue*, *de saint Michel* et *de saint Paul*. Sur les accoudoirs, au nombre de 122, sont représentés diverses professions et états, des scènes de la vie privée, des caricatures, entre autres des *fous* avec leurs marottes, le *Renard prêchant à des poules*, des *musiciens*, des *guerriers*, des *monstres*, etc. Sur les 62 pendentifs, sont des allégories de *Vices*, en opposition avec des *Vertus;* enfin, on peut encore compter sur ces boiseries 3650 figures, quoique huit des stalles aient été supprimées vers le milieu du XVIIIe siècle pour élargir la porte d'entrée du chœur et deux autres pour opérer un dégagement du côté du sanctuaire, et que, en 1839, plus de 40 statuettes aient été volées dans une seule nuit. Ces boiseries, exécutées aux frais du chapitre et de son doyen, Adrien de Hénencourt, coûtèrent en tout 9488 livres 11 sous 3 deniers. Le principal ouvrier, Jean Turpin, recevait par jour sept sous, pour lui et son apprenti. En 1793, un architecte départemental, nommé Rousseau, proposa de détruire ces stalles et d'en vendre les débris, pour « hâter le *convertissement* total de la cathédrale en temple de la Raison et de la Vérité. » Le représentant du peuple, André Dumont, alors en mission à Amiens, se contenta de faire enlever les fleurs de lis sculptées sur les hauts dossiers; ces emblèmes, rétablis en 1816, ont disparu de nouveau en 1831, sous les coups de vandales ignorants qui prirent aussi pour des lis les trèfles dont la crête des toits de la cathédrale était ornée.

Une balustrade en marbre blanc, décorée de colonnes de cuivre, sépare le chœur du **sanctuaire**, surélevé de trois marches et pavé, depuis le XVIIIe siècle, de marbre rouge, noir et blanc, en forme de rosaces. Les piliers, dont la partie inférieure a été, à la même époque, revêtue de marbre, sont ornés des médaillons des quatre évangélistes et d'anges portant des torches. Le maître autel, en bois, indigne de l'édifice qui le renferme, offre un bas-relief représentant *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*. Derrière cet autel se dresse une *gloire* immense, en bois et en pierre, exécutée en 1768, par un certain M. Christophe, architecte

amiénois. Au milieu de rayons et de nuages sont figurés des anges, des chérubins, saint Jean-Baptiste et la sainte Vierge, en adoration devant le Saint-Sacrement, que renferme un ciboire suspendu sous une guirlande de fleurs et surmonté d'une inscription. Cet ornement ridicule, dont on a peine à comprendre la conservation dans une cathédrale qu'il déshonore, offre de plus l'inconvénient de raccourcir de 22 mètres la perspective intérieure de l'édifice, en empêchant le regard du spectateur placé sous les orgues de pénétrer jusqu'au fond de l'abside.

Le mur de clôture du chœur est décoré extérieurement d'une riche arcature, du style flamboyant, encadrant des groupes en pierre, peints et dorés, que l'on peut considérer comme l'œuvre d'art la plus intéressante de la décoration intérieure. Ces sculptures avaient été mutilées pendant la Révolution. MM. Caudron, Duthoit et Lebel les ont restaurées, il y a une vingtaine d'années, avec une perfection telle qu'il est impossible de distinguer les parties entièrement neuves de celles qui remontent au XVe et au XVIe siècle. Les huit compartiments de gauche sont consacrés à l'*Histoire de saint Jean-Baptiste;* on y voit ses prédications, le baptême de Jésus-Christ, la condamnation et l'exécution du Précurseur, sa tête percée d'un stylet par Hérodiade. Les inscriptions, en caractères gothiques, sont entières et d'une grande naïveté. Des médaillons, contenant de petits sujets, occupent la partie inférieure et complètent la légende du saint. Toutes ces sculptures ont été faites en 1531, aux frais des deux nobles familles de Coquerel et de Louvencourt.

Derrière le sanctuaire et en face de la chapelle de la Vierge, s'adosse au mur du chœur le *monument funéraire* du chanoine Guillain Lucas, fondateur de l'école des Enfants-Bleus ou orphelins. Ce mausolée, d'ordre corinthien, est l'œuvre du sculpteur Blasset, d'Amiens. Il date de 1628. On y remarque la statue du chanoine à genoux devant la Vierge, et surtout un ange ou génie, dit l'*Enfant pleureur*, assis dans l'attitude d'une profonde douleur, la tête appuyée sur la main droite, la main gauche sur un sablier. Cette dernière figure est assurément la meilleure œuvre de Blasset, mais son immense réputation est peut-être un peu surfaite. Dans une arcade en arc surbaissé, au bas du monument, repose

la *statue* en marbre blanc du cardinal de Lagrange, évêque d'Amiens et ministre de Charles V, mort en 1402.

Les sculptures qui ornent la clôture du chœur à droite (*Légendes de saint Firmin et de saint Saulve*) sont plus belles encore et plus curieuses, au point de vue des costumes et des autres détails, que celles de la clôture de gauche. Les personnages, moins grands que ceux de gauche, forment des groupes plus nombreux, très-mouvementés et disposés sur plusieurs plans; leur exécution a dû présenter de très-grandes difficultés. Les figures de la plupart des personnages sont certainement des portraits; toutes ont beaucoup d'expression et une vigueur très-rare en sculpture; on ne peut se lasser d'admirer la variété des types et la vérité des attitudes. Les quatre premiers sujets sont : l'entrée de saint Firmin à Amiens, ses prédications, le baptême de la fille du sénateur Faustinien, le jugement et le martyre du saint; son exécution est figurée en dehors du cadre. Les quatre arcatures suivantes contiennent : la prédication de saint Saulve, le miracle qui lui fit découvrir le corps de saint Firmin, l'exhumation et la translation de ces reliques. Des médaillons relatifs également à la vie de saint Firmin occupent une partie du soubassement où se trouvent, en outre, les deux *tombes* et les *statues* de l'évêque Ferry de Beauvoir, mort en 1472, et de son neveu, Adrien de Hénencourt, doyen du chapitre, mort en 1530. C'est à ces deux personnages que l'on est redevable de cette partie des sculptures du chœur. Contre le pilier auquel s'appuie la grille du chœur est un petit *mausolée* en marbre blanc, élevé à la mémoire de Charles de Vitry, seigneur des Auteux, mort en 1679.

Les **transsepts** offrent deux belles **roses**, de plus de 30 mètres de circonférence, qui, avec celle de la façade occidentale, symbolisent les quatre éléments par la couleur dominante de leurs vitraux. Celle du transsept sud, dont la couleur rouge rappelle le *Feu*, est ornée d'anges en adoration, la figure tournée vers son centre. On y compte 24 feuilles. Celle du transsept nord, consacrée à l'*Eau*, se divise en 32 compartiments, autour d'une étoile centrale, à cinq rayons. Des figures de saints, de rois et de reines y sont représentées.

Deux chapelles de la Renaissance ou plutôt deux autels avec

retables et colonnes de marbre noir, à chapiteaux corinthiens, s'appuient aux piliers qui séparent, de chaque côté, le déambulatoire du chœur du collatéral voisin formant chapelle. Ces autels, qui, par leur style et par leur situation, ne peuvent que choquer le regard, sont dédiés, celui de droite à Notre-Dame du Puy, celui de gauche à saint Sébastien.

Dans le transsept du sud, près du dernier pilier de la nef, une *pierre* portant la date de 1597 indique la sépulture du capitaine espagnol Hernando Teillo, qui surprit la ville d'Amiens, cette même année. En face, on remarque le *sarcophage*, en pierre, du chanoine Claude Pierre. Vis-à-vis de la chapelle de Notre-Dame du Puy, le mur du transsept est recouvert de tables de marbre relatant l'établissement de la confrérie du même nom, ainsi que les noms et les curieuses devises de ses maîtres ou chefs, de 1389 à 1729. La confrérie de Notre-Dame du Puy était une académie religieuse qui encourageait, dans la ville d'Amiens, les lettres et les arts à produire des chefs-d'œuvre en l'honneur de la Vierge Marie. Les tables de marbre que nous venons de signaler sont surmontées de bas-reliefs en marbre blanc représentant les principaux traits de la *Vie de la Vierge*. Au-dessus, dans un encadrement du style flamboyant, plus compliqué que celui du pourtour du chœur, se développe en quatre tableaux la *Vie de saint Jacques le Majeur*, exécutée au commencement du XVIe siècle, aux frais du chanoine Guillaume Aucouteaux.

Dans le transsept de gauche ou du nord, des sculptures du même genre, dues au chanoine Jean Wuitz (1523), dont on voit l'épitaphe au milieu, représentent les quatre divisions du *Temple de Jérusalem* : l'atrium, le tabernacle, le sanctuaire et le Saint des saints. Dans l'atrium, Jésus-Christ chasse les vendeurs du temple. La décoration du couronnement est trop chargée et maniérée. Au pied du second pilier de ce transsept, se trouve la *sépulture du poëte Gresset*, ainsi que le constatent une pierre tumulaire dont l'inscription est à demi effacée et une autre inscription posée par les soins de M. Ledieu, d'Amiens. Nous signalerons encore dans cette partie du transsept : le *tombeau*, en marbre blanc, du cardinal Ch. Hémart (1543), et les anciens *fonts baptismaux*, cuve rectangulaire, en pierre, du style byzantin,

qui servait autrefois au baptême par immersion. Elle est soutenue aux angles par quatre piliers carrés, au centre par un pilier octogonal, et décorée des statues de quatre prophètes. On peut y lire aussi les noms de Joël et de Zacharie. Enfin, vis-à-vis de cette cuve, près de la porte de l'évêché, sous un petit dais, du style flamboyant, œuvre de M. Duthoit, est exposé à la vénération des fidèles le *chef de saint Jean-Baptiste*, rapporté de Constantinople et donné à la cathédrale d'Amiens par Wallon de Sarton, chanoine de Picquigny, à l'époque des croisades. Un globe de cristal recouvre cette relique, que plusieurs églises de France prétendaient autrefois posséder également.

Le *bas côté droit* de la nef renferme le *mausolée* du chanoine Pierre Burry (1504) et celui d'Antoine Niquet et de son neveu, Pierre de Gouy. Dans le *bas côté de gauche*, on remarque le *monument funéraire*, en marbre, de Jean Desachy et de Marie de Revelois, sa femme. « Ce tombeau, d'ordre corinthien, couronné d'un fronton circulaire, repose sur une seule colonne dorique. Au bas est couché, dans un linceul, un cadavre à demi consumé. Les statues des deux époux sont agenouillées devant la Vierge, qui est accompagnée de saint Jean-Baptiste enfant, et qui tient dans sa main un puits, emblême de la confrérie dont Desachy était maître. » Ce monument est attribué à Blasset. Les deux collatéraux sont bordés de **chapelles**, dont six à gauche et cinq à droite (il y en avait primitivement six aussi de ce côté, mais la première a été supprimée pour donner accès au portail de Saint-Christophe). Toutes ces chapelles ont reçu, dans le cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, une décoration de boiseries, de marbres et de statues, très-peu d'accord avec le style général de l'église. Presque toutes les statues sont des œuvres de Blasset, de Dupuis, de Vimeux et de Poultier, sculpteurs picards. La meilleure est, sans contredit, la *Vierge* de Blasset, dans la *chapelle de Notre-Dame de la Paix* (la cinquième à gauche). Les draperies surtout sont bien traitées, mais dans la tête, sans expression, on reconnaît trop aisément une copie de l'antique.

La *chapelle de Saint-Saulve* (la troisième du même côté) renferme un *Christ* byzantin de haute taille, vêtu d'une longue robe dorée, et dont la tête est pleine de caractère. Ce crucifix, qui est

certainement fort ancien, aurait été, suivant une tradition, trouvé dans la mer et aurait incliné la tête pour saluer à leur passage les reliques de saint Honoré. Il provient de l'église, aujourd'hui détruite, de Saint-Firmin le Confesseur. Autrefois, on le promenait en procession, chaque année, sur un bateau, dans les canaux des hortillonnages de Camon et de la Voirie; aujourd'hui encore, il est l'objet d'une grande vénération, de la part surtout des bateliers de la Somme.

Les bas-côtés du chœur sont flanqués, à droite et à gauche, de deux chapelles, dont la première de chaque côté fait en même temps partie du collatéral des transsepts. La première à droite (*chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul*) renferme les fonts baptismaux et un tableau de Parrocel : l'*Adoration des Mages*. Un peu plus loin, au-dessus d'une ancienne porte de sortie, deux *têtes* énormes, grossièrement sculptées, attirent l'attention. Puis, sur le même mur, on remarque à gauche, au-dessus des stalles de la *chapelle de Saint-Joseph*, une plaque de cuivre très-curieusement gravée et enfermée dans un encadrement de pierre bleue; on y voit Jean Avantage, évêque d'Amiens (mort en 1456), présenté à la Vierge par son patron saint Jean l'évangéliste; au-dessous est une longue inscription gothique. La chapelle de Saint-Joseph renferme une statue du saint, par MM. Duthoit, et un bas-relief en plomb (*les Israélites recueillant la manne dans le désert*).

Les **chapelles absidales**, au nombre de sept, offrent la plus grande ressemblance, au point de vue architectural, avec la Sainte-Chapelle de Paris. « Ce sont, dit M. Viollet-le-Duc, les mêmes profils, les mêmes meneaux de fenêtres, le même système de construction. L'arcature de la Sainte-Chapelle basse reproduit celle des chapelles du tour du chœur d'Amiens. » Malheureusement, de laides boiseries masquent aujourd'hui cette élégante arcature dans la plupart des chapelles. La *chapelle de Saint-Éloi*, où repose le chanoine de Lamorlière, auteur des *Antiquités d'Amiens*, mort en 1639, a conservé d'anciens vitraux représentant des traits de la vie du saint patron, avec les costumes du temps. Des peintures murales (les *Sybilles*) y ont été retrouvées, il y a dix-huit ou vingt ans, lors de la suppression des boiseries. Cette chapelle sert aujourd'hui de passage pour la nouvelle

sacristie. — Dans la *chapelle de Saint-François d'Assise*, nous signalerons aussi des vitraux et une copie du *Christ aux anges*, de Lebrun. Les petites colonnes isolées des murs de cette chapelle sont appelées *piliers sonnants*, parce qu'elles rendent un son assez fort lorsqu'on les frappe avec la main; plusieurs autres colonnes des piliers du pourtour du chœur donnent lieu à la même remarque. Les carreaux blancs du pavé, en face de la chapelle, sont coupés de deux lignes transversales, pour rappeler, dit-on, le massacre que les protestants firent des catholiques en cet endroit, le 8 décembre 1561. — La *chapelle de Saint-Jacques* (anciens vitraux) sépare celle de Saint-François d'Assise de la *chapelle de la Vierge*, dite aussi *Petite-Paroisse*. Cette vaste chapelle, qui forme le chevet de l'église, a été récemment restaurée et entièrement décorée de peintures murales. Les anciens vitraux (*Arbre de Jessé*, *Scènes de la Passion*, etc.), très-remarquables, ont été complétés par des verrières modernes, heureuse imitation des œuvres du moyen âge. Deux *tombes* du XIVe siècle, également restaurées, sont encastrées dans les murs de la chapelle; l'une est celle de l'évêque Simon de Goucans, mort en 1325; l'autre celle de Thomas de Savoie, chanoine, mort dix ans plus tard. L'autel a été exécuté d'après les dessins de M. Viollet-le-Duc.

La *chapelle* suivante *de Sainte-Theudosie* a été restaurée en 1854 et inaugurée, avec un cérémonial extraordinaire, pour la réception des reliques de la patronne, martyre romaine, originaire de la Picardie. Les peintures y sont plus sombres que dans la chapelle de la Vierge, ainsi que les vitraux, dont la partie moderne, exécutée par M. Alfred Gérente, s'harmonie très-bien avec la vitre ancienne du fond. — Les chapelles suivantes n'offrent rien de particulièrement intéressant, à part quelques anciens vitraux. — La *chapelle de Saint-Quentin*, où se trouve une porte communiquant avec la salle des catéchismes, a été restaurée comme celle qui lui fait face dans le bas-côté de droite. Une des anciennes vitres porte les armes de la famille royale d'Angleterre. — La *chapelle de Notre-Dame de Pitié*, qui forme le pendant de celle de Saint-Joseph, est décorée, comme elle, d'un massif baldaquin à colonnes torses. Contre un pilier de cette chapelle, se voit le *mausolée* du chanoine Baillon (1644), et, sous une arcade

gothique ornée de sculptures, la *statue* de l'évêque Gérard de Coucy, qui accompagna saint Louis à sa première croisade. La restauration de ce monument a été entreprise, puis abandonnée. Au-dessus, un ancien vitrail offre des restes d'un *Arbre de Jessé* et de l'*Histoire d'Adam et d'Ève*. — La *chapelle de Saint-Jean-Baptiste*, la dernière en arrivant au transsept renferme, un retable d'autel du XVIIe ou du XVIIIe siècle, dans le style grec, et le tombeau de l'évêque François Faure (1687). — Nous devons enfin signaler, dans la grande sacristie (à droite du chœur), ancienne chapelle Macabre, une remarquable *tribune* en bois sculpté. La balustrade à jour, du style flamboyant, offre, en son milieu, une charmante statue de la Vierge. La tourelle de l'escalier est aussi délicatement ajourée.

Le *trésor* de la cathédrale d'Amiens a été entièrement dévasté pendant la Révolution. Il ne possède aujourd'hui d'intéressant qu'une belle *statue de la Vierge*, en argent ciselé dans le style du XIVe siècle et exécutée d'après les dessins de MM. Duthoit, sous la direction de MM. les chanoines Jourdain et Duval, qui se sont inspirés, pour l'ornementation du socle, des sculptures du portail de droite de la façade occidentale et des boiseries du chœur.

Nous rappellerons ici brièvement les principaux événements dont la cathédrale d'Amiens a été le théâtre. En 1263, saint Louis y rendit une sentence arbitrale entre le roi d'Angleterre, Henri III, et ses barons. Philippe de Valois y reçut, en 1329, l'hommage d'Édouard III d'Angleterre, pour ses possessions de la Guyenne, en présence des rois de Bohême, de Navarre et de Majorque, et des ducs de Bourgogne, de Bourbon et de Lorraine. Charles VI y épousa, sous les cloches, en 1385, Isabeau de Bavière, Henri III et Édouard VI d'Angleterre y signèrent la paix, en 1550. En 1561, les protestants et les catholiques s'y livrèrent un combat sanglant, où les derniers finirent par l'emporter, grâce aux renforts venus de la ville. En 1594, le duc d'Aumale, qui représentait à Amiens le parti de la Ligue, se barricada avec ses compagnons sur le parvis, d'où le délogèrent les troupes royalistes. En 1597, Henri IV rendit à Dieu de solennelles actions de grâces dans la cathédrale, après avoir repris Amiens aux Espagnols. Depuis, plusieurs souverains, entre autres Napoléon Ier, ont visité ce monument.

Voici, d'après les architectes chargés de sa restauration, les principales dimensions, tant extérieures qu'intérieures, de la cathédrale d'Amiens :

Longueur totale de l'édifice, hors d'œuvre.....	143 mèt.	01
Largeur totale aux transsepts, id.	65	25
Largeur totale du portail occidental.....	44	66
Tour du Nord : hauteur totale.....	64	06
Tour du Sud : hauteur de la maçonnerie.....	55	52
Hauteur de l'édifice, du pavé au faîte du grand comble...	56	52
Flèche : sa hauteur, du faîte du toit à sa croix de fer.	44	50
— son diamètre au premier étage.....	7	80
— hauteur de la croix de fer.....	9	45
— Id. du pavé au coq.....	109	95
Nef : sa hauteur sous clef de voûte.....	42	95
Épaisseur de la voûte.....	»	35
Largeur de la nef, d'axe en axe des piliers.....	14	60
Diamètre des piliers, y compris leurs colonnettes.....	2	14
Piliers de la croisée : leur diamètre.....	2	33
Bas-côtés : leur hauteur sous clef de voûte.....	19	68
— leur largeur d'axe en axe des piliers.....	8	78

La cathédrale d'Amiens, est-il besoin de le dire, a été classée parmi les monuments historiques.

Au nord-est de la cathédrale se trouve le **palais épiscopal**, qui date du XVIIIe siècle. Un mur de clôture, récemment reconstruit dans le style ogival, le sépare de la place Saint-Michel, où se trouve la principale entrée, fermée d'une grille. Une avenue plantée d'arbres conduit de cette porte au palais, entouré de vastes jardins. Dans les appartements, on peut voir quelques portraits d'anciens évêques d'Amiens et d'autres toiles exécutées autrefois aux frais des maîtres de la confrérie de Notre-Dame du Puy. Parmi ces derniers tableaux, qu'il est question de transporter au musée Napoléon, on remarque l'*Arrivée de François Ier à Amiens*, attribuée, probablement à tort, à Léonard de Vinci.

Lorsque l'on a visité la cathédrale et que l'on est encore sous l'impression produite par cette majestueuse basilique, il semble que les autres églises d'Amiens ne peuvent plus offrir qu'un intérêt médiocre. Cependant l'église Saint-Germain, bien qu'infiniment plus modeste, mérite aussi l'attention des étrangers.

L'église Saint-Germain (monument historique), située rue du même nom, fut construite vers le milieu du xve siècle, sur l'emplacement d'une église plus ancienne dont il ne reste rien, et qui avait elle-même remplacé un édifice religieux détruit en 1218 par un incendie. Dans l'origine, Saint-Germain n'était qu'un prieuré, et c'est seulement à la fin du XIIIe siècle qu'elle eut des curés titulaires. Bâtie dans le style flamboyant, elle offre cependant une simplicité et une pureté fort rares dans les constructions de ce style. Elle se compose d'une nef accompagnée de deux bas côtés, qui ne font point le tour du chœur. Le portail principal, situé dans une rue dont la pente est fort rapide, est flanqué à gauche d'une belle tour carrée, penchant sensiblement vers le nord et terminée par un comble trop mesquin. Tout l'extérieur de l'église, restauré naguère en partie, avait subi, à différentes époques, des mutilations graves. A l'intérieur, « on doit surtout admirer, dit M. l'abbé Corblet, l'élégance de la fénestration, la légèreté des voûtes, dont les clefs s'épanouissent en fleurons, et la hardiesse des quatre piliers du centre, dont le diamètre n'est pas plus grand que celui des autres piliers, ce qui est une exception fort rare aux habitudes normales de l'architecture gothique. » Dans une des deux chapelles, à voûte surbaissée, du bas côté de gauche, on remarque un groupe de huit personnages en pierre, représentant le *Christ mis au tombeau*, et donné à l'église en 1506. Le jubé, dont les sculptures représentaient des scènes de la Passion, fut détruit en 1736. La restauration intérieure de l'église a été récemment terminée. M. de Morgan a donné, à cette occasion, un autel en pierre, sculpté par M. Duthoit, sur les dessins de M. Viollet-le-Duc. Les portes en bois sculpté de l'entrée (xvie siècle) et les anciens vitraux qui décorent les fenêtres de l'extrémité des bas côtés méritent aussi d'être signalés.

L'église Saint-Leu (monument historique), rue du même nom, au milieu de la basse ville, offre des parties de différentes époques. Elle fut agrandie en 1481; cent ans plus tard, le jour de Pâques, le clocher, renversé par un orage, écrasa soixante-huit personnes; il fut reconstruit à l'entrée de l'édifice. Cette tour gothique, assez élégante et récemment restaurée, se montre

surmontée d'un haut comble avec lucarnes. L'intérieur de l'église n'a de remarquable que la tribune de l'orgue et les petits personnages portant des écussons sculptés, à la naissance des voûtes.

L'**église Saint-Remy** (rue et impasse de ce nom), ancienne chapelle du couvent des Cordeliers, comprend un chœur, une nef et un collatéral, du XIVe et du XVe siècle, n'offrant aucun intérêt par eux-mêmes. Dans le chœur, à gauche, se trouve le **tombeau** de Nicolas de Lannoy, connétable du Boulonnais, et de sa femme Jeanne Maturel. Ce monument, d'une grande richesse, mais lourd et massif, est en marbre de plusieurs couleurs; Blasset en exécuta les statues et les bas-reliefs, en 1632. Dans la niche du soubassement, les statues des deux époux, nues et de grandeur naturelle, sont couchées côte à côte; celle de Nicolas de Lannoy a les pieds brisés; le bas-relief du fond représente la *Résurrection de Lazare*. Au-dessus, les époux sont encore figurés en costume de l'époque, agenouillés et la face tournée vers l'autel. Entre eux, un ange tient l'écusson de la famille de Lannoy. Le tombeau est, en outre, décoré d'emblèmes funèbres et des figures allégoriques, en marbre blanc, des quatre vertus cardinales, la *Tempérance*, la *Justice*, la *Force*, la *Prudence*. — Le maître-autel est surmonté d'un tableau de Fragonard : le *Baptême de Clovis*, donné par Charles X. Dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'extrémité du collatéral, se voit une remarquable statue de la *Vierge*, par Blasset, devant laquelle le grand Condé pria, dit-on, avant la bataille de Rocroy, et qu'il donna plus tard au couvent des Prémontrés d'Amiens. — Dans la même chapelle, deux bas-reliefs, en marbre blanc, représentent la *Cène* et l'*Adoration des Mages*.

L'**église Saint-Jacques** (rue Saint-Jacques) est une construction fort lourde, élevée de 1837 à 1841, dans le style gréco-romain. La façade principale se compose d'un fronton soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Une tour isolée et sans aucun caractère, mais assez haute, s'élève derrière le chœur. En partie détruite par un incendie au mois d'août 1857, l'église Saint-Jacques a été rebâtie depuis. Sa décoration intérieure est riche, mais sans valeur artistique ou archéologique.

L'**église Sainte-Anne** (à l'entrée du faubourg de Noyon, à côté

de la gare du chemin de fer), construite en 1834-1835, dans un style équivoque, n'offre absolument rien de curieux.

L'**église Saint-Pierre** (à l'entrée du faubourg de ce nom), construction moderne, dans le style gothique du XIIIe siècle, terminée en 1863, se compose d'une nef sans abside et de deux bas côtés. La tour, élevée au-dessus du portail, porte une flèche à jour, en pierres et en briques, qui eût gagné à être un peu moins écourtée. L'intérieur est simple ; le mobilier, en chêne sculpté, est de bon goût et en rapport avec le style de l'édifice.

L'**église Saint-Honoré**, dont l'extérieur est seul terminé (1865), s'élève à l'entrée du faubourg de Beauvais. Elle ressemble à l'église Saint-Pierre par la disposition des fenêtres et le style qu'elle veut imiter ; mais elle en diffère par son plan figurant une croix latine. Le clocher, moins épais que large, et bâti à l'extrémité du transsept droit, est surmonté d'un comble en charpente, d'une hauteur démesurée, qui, n'étant ni un toit, ni une flèche, présente quatre grandes surfaces nues et peu gracieuses.

Nous devons signaler encore, parmi les édifices religieux de la ville d'Amiens, la vaste *chapelle Saint-Louis de Gonzague*, construite au collége de la Providence (rue des Louvel), d'après les plans du R. P. Tournesac, de la Compagnie de Jésus. Cet édifice, presque entièrement en briques, dans le style du XIIe siècle, comprend une nef flanquée de chapelles. Au-dessus des arcades de la nef règne, dans toute la longueur, un triforium formant tribune et surmonté de fenêtres élégantes.

Monuments civils.

L'**hôtel de ville** (place de la Mairie), commencé en 1550 et dont la façade actuelle date de 1757-1760, n'offre rien d'intéressant dans son architecture. L'aile principale, longue de 68 mètres, occupe l'un des côtés d'une place irrégulière ; une aile nouvelle vient d'y être ajoutée et l'on doit achever plus tard ce monument dont les différentes parties rencontreront, dans leur raccordement, des difficultés provenant de l'inégalité du sol. La cour actuelle de la mairie a encore un de ses côtés formé de bâtiments, d'un aspect misérable, où sont installés plusieurs services municipaux.

Dans la *salle du Congrès*, où fut signée, le 25 août 1802, la célèbre paix d'Amiens, et dans les appartements voisins, sont exposés plusieurs tableaux envoyés à cette époque par le gouvernement et dont voici la liste :

Boucher. Une Mère spartiate. — *Le même*. Une Chasse au crocodile. — *Le même*. Une Chasse au tigre. — *Verdier*. Jupiter et Junon. — *Lagrenée*. Ulysse chez Circée. — *Lacroix*. Deux paysages. — *Lemoine*. Deux paysages. — *Regnauld*. La Mort de Priam. — *Desmaret*. La Mort d'Anacréon. — *Bon Boulogne*. Auguste faisant fermer le temple de Janus. — *Vien*. Trajan faisant distribuer du pain aux pauvres. — *Carle Vanloo*. Une Chasse à l'autruche. — *Le même*. Une Chasse à l'ours. — *Le même*. Auguste fermant le temple de Janus. — *César Vanloo*. Environs de Tivoli, paysage. — On y voit aussi deux tapisseries des Gobelins : la Sibylle, d'après *le Dominiquin;* Christophe Colomb, d'après *Jeaubal;* et sept gravures par *Bourgeois* d'Amiens.

Des tableaux provenant de dons plus récents ou d'acquisitions faites par la ville à différentes époques sont disséminés dans d'autres appartements de la mairie et de l'ancien bailliage; nous citerons entre autres : Jules César se disposant à passer le Rubicon, par *Boulanger* (*Rodolphe-Gustave*). La plupart de ces toiles sont très-mal placées ou invisibles pour le public; il est à souhaiter que les meilleures soient réunies au musée Napoléon.

L'*ancien Bailliage* ou *Malmaison* (place de la Mairie), plus connu sous le nom de **Bourse** (bien qu'il n'y ait pas de bourse à Amiens), est situé à droite de l'hôtel de ville. Il renferme un musée de plâtres d'après l'antique. Un des pavillons, qui a conservé des sculptures de la Renaissance, communique avec un autre bâtiment dépendant de l'ancienne prison de la *Conciergerie* (aujourd'hui magasin des pompes) et renfermant une immense cheminée, qui occupe tout un côté de la salle du rez-de-chaussée.

En face de l'hôtel de ville, sur la place du Marché-au-Fil, se dresse le **beffroi**, édifice d'une forme bizarre. Le premier beffroi d'Amiens, élevé au XIIe siècle, fut reconstruit en 1408; incendié en 1562, puis en 1742, il fut remplacé en 1748 par l'édifice actuel. La base seule, énorme masse quadrangulaire de maçonnerie, a conservé des traces des constructions du XIIe et du XVe siècle. Elle sert de prison civile, et l'on y voit encore un cachot souterrain où l'on descend par un escalier à vis. Au-dessus s'élève une

tour ronde, soutenue par des consoles renversées et surmontée d'un petit dôme : l'ensemble de cette construction ressemble assez à une immense cloche. Une lanterne, reproduisant en petit les mêmes formes, lui est superposée et sert de loge au guetteur ; une petite flèche, au-dessus de laquelle une *Renommée* remplit l'office de girouette, termine ce singulier monument. La grosse cloche, qui sonne les heures, signale les incendies et annonce les fêtes publiques, a été fondue en 1748 ; elle pèse, dit-on, 11 000 kilogrammes.

Le **palais de Justice** (rue Saint-Denis et cloître de la Barge), divisé en deux sections (la cour impériale, à droite ; le tribunal civil, à gauche), doit être prochainement agrandi. Il se compose en partie des bâtiments de l'ancien couvent des Célestins, occupant lui-même l'emplacement de l'abbaye de Saint-Martin-aux-Jumeaux. Sur les murs de cette abbaye se lisait l'inscription que reproduit une plaque fixée au mur du tribunal civil par la Société française pour la conservation des monuments historiques :

CHY SAINT MARTIN DIVISA SEN MENTEL
EN L'AN TROIS CHENT ADJOUTEZ TRENTE SEPT.

La **préfecture** (rue des Rabuissons, en face du musée Napoléon) est un hôtel commencé vers 1761 pour servir de résidence à l'intendant de Picardie, mais demeuré inachevé (un quart, à peine, des constructions projetées, fut édifié). Elle se compose d'un corps de logis principal, flanqué de deux ailes, entre lesquelles se trouve une cour, fermée par une grille du côté de la rue des Rabuissons. Un vaste jardin s'étend derrière l'hôtel.

Le **théâtre** (rue des Trois-Cailloux) a été construit, de 1773 à 1779, sur les plans de l'architecte Rousseau. Entouré de trois côtés de maisons particulières, il offre une façade décorée de deux groupes : *la Danse et la Musique*, *la Tragédie et la Comédie*, sculptés par M. Carpentier fils. La distribution intérieure laisse beaucoup à désirer.

L'ancien *château d'eau* (sur le port d'Aval) est un édifice carré à pans coupés, construit sur pilotis, en 1751, surmonté d'une galerie avec balustrade en pierre, et d'une lanterne en charpente revêtue de plomb. Il est occupé aujourd'hui par les

bureaux de l'architecte de la ville. — L'*hôtel-Dieu* (rue Saint-Leu), fondé en 1100, a été transféré en 1236 sur son emplacement actuel. Vaste et bien aménagé, il est entouré en partie de canaux. Les bâtiments délabrés du bord de l'eau datent du XVIe siècle, la chapelle, de 1790, et la porte d'entrée, de la fin du XVIIe siècle. — L'*hôpital Saint-Charles* (Grande-Rue de Beauvais), contenant 400 lits, et le nouvel *hospice de Saint-Vincent-de-Paul*, dit *des Incurables*, sont remarquables par les belles proportions de leurs bâtiments et leur distribution intérieure.

Amiens possède en outre : une *halle aux Grains* (rue des Trois-Cailloux et rue des Jacobins), bâtie de 1782 à 1793, sur les plans de l'architecte Rousseau; — deux prisons, dites, l'une, *prison des Grands-Chapeaux* (près du palais de Justice), ancienne maison des Frères de la Doctrine chrétienne, convertie en maison d'arrêt depuis 1806; l'autre, *Bicêtre* (faubourg du Cours, près de la Hotoie), maison de correction, construite vers 1780 pour servir de dépôt de mendicité; — une *caserne* de cavalerie, dite *de Cérisy;* — une *caserne de gendarmerie* (rue des Jacobins), qui occupe une dépendance de l'ancien couvent des Ursulines et qui a été récemment augmentée d'un beau bâtiment sur la rue; etc.

Les anciennes fortifications d'Amiens ont été remplacées par les boulevards actuels; les fossés de la partie méridionale sont, en outre, utilisés pour le passage du chemin de fer de Boulogne. Il ne reste des remparts que le *bastion de Guyencourt*, dans les fossés duquel coule la *fontaine des Frères*, employée à l'alimentation de la ville, et des murs beaucoup plus anciens, flanqués de tours rondes et de tourelles en encorbellement, qui soutiennent le boulevard des Célestins.

La **citadelle**, conservée et rangée parmi les forteresses de troisième classe, domine la ville au nord. Elle fut construite en 1598, par ordre d'Henri IV. Ses remparts sont d'une hauteur peu ordinaire et son enceinte forme un pentagone régulier, dont les cinq *bastions* portaient les noms *de Béarn*, *de Luynes*, *de Saint-Pol*, *de Chaulnes* et *de Navarre*. La superficie de la citadelle, avec les ouvrages extérieurs, est de 29 hectares 57 ares 17 centiares. Une caserne à l'épreuve de la bombe a été construite dans l'intérieur du corps de place. La chapelle est bâtie sur les débris

de la *porte Montre-Écu*, par laquelle les Espagnols pénétrèrent dans Amiens en 1597. Cette porte, dont les vestiges sont classés parmi les monuments historiques, était ainsi nommée parce qu'elle portait sur son fronton les armes de François Ier, qui l'avait fait reconstruire en 1531.

Quoique d'une origine fort ancienne, Amiens possède peu de ces vieilles maisons pittoresques, que l'on trouve en grand nombre dans plusieurs villes de la Picardie. Nous signalerons seulement, au point de vue de l'ancienneté ou de l'architecture : rue Saint-Martin, nos 11 et 13, une *maison* qui a conservé ses piliers et son arcature du XIIe siècle, et que M. Viollet-le-Duc a mentionnée dans son *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du* XIe *au* XVIe *siècle;* — une autre *maison*, même rue, no 2; — l'*hôtel* de M. Morgan de Belloy, rue de Condé, près du port d'Aval, dont l'ancienne porte est flanquée de tourelles en cul-de-lampe (de ce point, on découvre la cathédrale, Saint-Germain et une partie du vieil Amiens, sous un aspect des plus curieux); — une vieille *maison en bois*, rue des Poirés, 33 et 35; — une autre *maison* également *en bois*, avec sculptures intéressantes et bien conservées, située au fond d'un long couloir, Marché-aux-Herbes, 9; — une *maison de la Renaissance*, rue des Vergeaux, 63, couverte d'ornements et dont les bas-reliefs sont à moitié cachés par des enseignes; — l'*hôtel* (rue Saint-Denis, 36) bâti en 1634 pour les trésoriers du royaume; — les bâtiments du *Logis du Roi* (passage du même nom, près du théâtre), que François Ier fit construire en 1517 et qui servirent de résidence aux gouverneurs de la province; une aile de ces bâtiments, encore ornée d'une corniche sculptée et de deux médaillons, touche au théâtre; les autres parties sont enclavées dans les maisons voisines, au-dessus desquelles se dresse la tour en briques qui portait l'horloge.

Des inscriptions en lettres d'or, sur tablettes de marbre noir, indiquent les *maisons* où sont nés, d'après la tradition, Ducange (rue des Vergeaux, 59); Voiture (rue des Crignons, 6); Gresset (rue des Verts-Aulnois, 77), et Delambre (rue Delambre, 44). Toutefois il paraît plus certain, selon M. H. Dusevel, que Ducange naquit dans une maison de la rue des Jacobins, et Voiture dans une maison du Marché-aux-Herbes.

Établissements d'instruction publique. — Sociétés savantes.

Le **lycée** (à l'angle de la rue du Lycée et de la rue Saint-Jacques) est installé dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Jean, de l'ordre des Prémontrés, construite à la fin du XVIIIe siècle. Les cloîtres, la chapelle et ses tableaux, le réfectoire, les nouveaux bâtiments du *petit lycée*, méritent une mention.

Amiens possède aussi : une *école secondaire de médecine et de pharmacie*, dont les cours ont lieu à l'hôtel-Dieu; — une *école normale d'instituteurs;* — un *cours normal d'institutrices;* — et de nombreuses *pensions primaires* et *secondaires*, tant laïques que religieuses. Parmi ces dernières, nous citerons : l'*école libre de la Providence*, dirigée par les PP. Jésuites, et dont nous avons déjà signalé la belle chapelle (*V.* ci-dessus, p. 131); — la principale maison des *Frères de la Doctrine chrétienne*, rue de la Bibliothèque; — le pensionnat des *Dames du Sacré-Cœur*, dont la chapelle appartenait, avant la Révolution, aux Oratoriens; — la *maison mère des Dames de la Sainte-Famille*, dont les vastes bâtiments attirent l'attention, près du chemin de fer, sur l'esplanade du faubourg de Noyon; — le *pensionnat des Visitandines* (chapelle surmontée d'une coupole et ornée de vitraux), rue Saint-Fuscien, à Henriville.

L'administration municipale a fondé des *cours publics et gratuits* de mathématiques, de physique, de chimie, de botanique, de zoologie, de dessin, d'agriculture. De plus, il existe à Amiens des cours, également gratuits, de teinture, de dessin industriel, de tissage, d'allemand et d'anglais, établis par la *Société industrielle*, dont l'existence ne remonte qu'à trois années et qui a déjà obtenu d'excellents résultats pratiques. Cette société possède un *musée industriel*, place Saint-Denis, 48.

Les principales sociétés savantes ou artistiques d'Amiens sont : l'*Académie des arts, sciences, lettres et agriculture*, fondée en 1702 et reconnue par lettres patentes de Louis XV, en 1750; — la *Société des Antiquaires de Picardie*, à laquelle sont dus la statue de Ducange et le musée Napoléon; — la *Société d'Horticulture de Picardie;* — la *Société Philharmonique* et la *Société des Orphéonistes*, qui donnent l'une et l'autre plusieurs concerts par an.

Musée. — Bibliothèque. — Collections scientifiques.

Le **musée Napoléon** (rue des Rabuissons), fondé sous les auspices de l'empereur Napoléon III, a été élevé, de 1854 à 1864, sur l'emplacement de l'ancien arsenal, par la Société des Antiquaires de Picardie, avec le produit de plusieurs loteries, autorisées par le gouvernement. Ce monument, le plus vaste sans contredit et le plus important de tous les musées de province, occupe, avec ses dépendances, une superficie de 8000 mètres carrés; les galeries ont 1400 mètres de surface, à chaque étage. Il coûte 2 millions. Il a la forme d'un carré, de 60 mètres environ de côté à l'extérieur, entourant une cour centrale. Une cour d'honneur, ornée de bassins et de griffons en fonte, recouverts d'une couche de peinture blanche et vomissant de l'eau, s'étend devant la façade principale. Une grille, assez belle, sépare de la rue cette cour, fermée sur les côtés par deux constructions en hémicycle avec niches, malencontreuse addition qui nuit beaucoup à l'aspect de l'édifice. Les angles extérieurs du musée sont flanqués de quatre pavillons peu saillants. Au milieu de la façade principale s'élève un pavillon plus haut que les autres bâtiments et surmonté d'un dôme que couronne un campanile assez gracieux. Au-dessous du dôme une inscription latine, gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre noir, rappelle la fondation du musée. Un autre pavillon, de moindres proportions, s'élève également au milieu de la façade correspondante. Enfin, un jardin s'étend derrière le musée.

D'après les plans primitifs, le musée Napoléon devait être construit entièrement dans le style Louis XV; par suite d'un changement d'architecte, ses murs extérieurs ont reçu une décoration du style néo-grec, qui contraste avec les fenêtres arrondies des mansardes et les balustres renflés de la galerie supérieure.

Vestibule et escalier. — L'entrée du musée est située au milieu du pavillon principal, qui contient au rez-de-chaussée un large vestibule, orné de quatre colonnes d'ordre ionique, et un double escalier monumental, décoré de deux grandes compositions, le *Travail* et le *Repos*, par M. Puvis de Chavannes. Le plafond, de M. Barrias, représente la *Picardie entourée de ses villes*

principales, Amiens, Beauvais, Laon, Boulogne-sur-Mer, et appelant les arts à orner le musée Napoléon. La balustrade de la galerie à laquelle aboutissent les deux escaliers porte quatre bustes en marbre; celui de *Nicolas Poussin*, par Préault, est surtout remarquable. Les deux portes latérales sont surmontées de camaïeux ovales (l'*Étude* et la *Contemplation*), par M. Puvis de Chavannes. Entre les trois portes de front donnant accès dans les principales salles du musée, seront placées prochainement les deux grandes toiles décoratives du même auteur (*Ave Picardia Nutrix*) qui figuraient au salon de 1865.

Rez-de-chaussée. — A droite du vestibule s'ouvre une première salle, d'architecture romane, peinte et dorée à la façon des édifices byzantins. Destinée au mobilier d'église et aux objets liturgiques, elle contient, entre autres monuments remarquables: la *statue* (pierre tombale) de Simon de Goucans, évêque d'Amiens, provenant de la cathédrale où elle a été remplacée par une statue semblable exécutée sous la direction de M. Viollet-le-Duc (*V.* ci-dessus, p. 126); une jolie *cuve* en plomb, ornée de statuettes; des *fonts baptismaux*, en pierre, de la période romane. Les carreaux à dessins incrustés, provenant de la fabrique de M. Boulenger d'Auneuil, et les vitraux en partie anciens de cette salle, ou plutôt de cette chapelle, sont également remarquables; le fond est occupé par un autel avec retable, en chêne sculpté, et par une vitrine renfermant des crosses d'évêques et d'abbés, des reliquaires, une croix en filigrane, du xvie siècle, un ciboire émaillé, en forme de colombe, et d'autres objets très-intéressants appartenant à des époques fort reculées. — L'aile de droite, consacrée aux antiquités du moyen âge, renferme plusieurs tombes, entre autres, celle de Robert de Boubergh (Boubers); un beau fragment de colonne, provenant, dit l'inscription, d'un ancien temple de Bacchus à Amiens; des bas-reliefs, des autels, des armes, des meubles sculptés et d'autres objets. — Les petites salles à droite et à gauche de l'entrée sont vides; mais on y voit des cheminées en chêne sculpté. Celle de la salle de droite, composée en partie de fragments anciens, est la plus remarquable. Les vieux panneaux qui décorent les murs de cette même salle sont très-beaux. — L'aile de gauche est occupée entièrement par des sculptures,

au milieu desquelles sont placées deux mosaïques (il ne reste plus que des fragments de la plus intéressante). — Les galeries du fond sont destinées aux antiquités de tout genre. La première de ces salles (à droite), dont le centre est occupé par une belle statue antique de *Diane*, contient des bustes d'empereurs romains, des bas-reliefs, des vases et d'autres objets provenant tous du musée Campana. La salle suivante est consacrée aux antiquités celtiques et gallo-romaines ; on y voit en très-grand nombre des haches, des armes et des ustensiles divers en silex, en bronze et en fer ; mais ce qu'elle offre de plus intéressant c'est une fort belle collection de vases en verre, dont quelques-uns de formes très-élégantes et auxquels le temps a donné des teintes irisées. On traverse une autre salle presque vide et réservée aux antiquités mérovingiennes et aux antiquités exotiques. Parmi ces dernières, se font remarquer quelques vases, des idoles, des statuettes et d'autres objets provenant des tombeaux des Incas, au Pérou. Enfin, on arrive dans une pièce (formant l'angle de l'aile du fond et de l'aile de gauche) où sont réunies des antiquités grecques, don de M. Th. de Lagrené. La statue de la *Triple Hécate*, qui en occupe le milieu, provient de l'ancienne abbaye de Selincourt.

Premier étage. — Le pavillon central contient un salon d'honneur, dit *salle du Dôme*, et richement décoré. Le plafond, par M. Barrias, représente *la France*, debout sur un quadrige antique, *distribuant des couronnes aux illustrations de la Picardie*, figurées au-dessous dans quatre panneaux de forme hexagonale. Dans le premier, au-dessus de la porte principale, se trouvent Robert de Luzarches, Quentin de la Tour et Lesueur ; dans le second, Philippe de Beaumanoir, Ch. Ducange et Delambre ; dans le troisième, en face du précédent, Jean Racine, J. de la Fontaine et Gresset ; dans le quatrième, au-dessus de la grande fenêtre de la façade, Pierre l'Ermite, Jeanne Hachette et le maréchal Sérurier. Toutes ces compositions sont de beaucoup préférables au grand plafond peint par le même artiste au-dessus de l'escalier. Entre les médaillons du dôme, quatre camaïeux allégoriques figurent la *Poésie*, l'*Art*, la *Patrie* et la *Science*. Huit *Victoires* occupent les intervalles. Quatre grandes niches contiennent des statues d'après l'antique. — Les deux salles avec les-

quelles communique la salle du Dôme, ont pour décoration deux peintures murales, *Bellum*, *Concordia*, et quelques autres figures allégoriques, le tout par M. Puvis de Chavannes. Les jolies peintures (fleurs et médaillons) de ces deux salles ont été exécutées par MM. Chauvin et Gastine, dont le premier a décoré en style pompeïen la maison du prince Napoléon aux Champs-Élysées, à Paris. Les sculptures sont de M. Lequesne. — Le petit pavillon de droite renferme quatre cadres admirables en bois sculpté, du xve et du xvie siècle, œuvres de maîtres de la confrérie de Notre-Dame du Puy. Ces sculptures peuvent être comparées à tout ce que l'on connaît de plus délicat dans ce genre. Un cinquième cadre, de la Renaissance, mérite aussi d'être signalé. On voit, en outre, dans ce pavillon, quelques tableaux de la Confrérie de Notre-Dame-du-Puy (*V.* ci-dessus, p. 123) et une série de 16 petites toiles, grossièrement retouchées, et attribuées, en dehors de toute vraisemblance, à Eustache Lesueur.

Les deux ailes transversales sont occupées par les galeries de tableaux anciens et modernes; les salles du fond, qui les réunissent, doivent recevoir prochainement (outre des tableaux) les ivoires, bijoux, objets de liturgie, émaux, etc., provenant de la magnifique collection de M. Bouvier, en partie achetée par la commission du musée.

Le gouvernement a fait déposer au musée Napoléon un certain nombre de tableaux provenant des musées de Paris; la plupart de ces toiles appartiennent au genre le plus classique du commencement de ce siècle, qui occupe ainsi une place relativement trop importante au musée d'Amiens, où les Écoles italienne, espagnole et française des autres époques n'ont que peu de représentants. Les Écoles hollandaise et flamande font totalement défaut, et les peintres contemporains sont très-peu ou mal représentés. Voici, avec les numéros indiqués par le catalogue publié le 15 octobre 1864, les œuvres les plus remarquables du musée :

Parmi les tableaux : 3. *Bachelier*. Un lion d'Afrique combattu par les dogues. — 6. *Bertin*. Intérieur de forêt. — 11. *Caminade*. La mort de la Vierge. — 21. *Gérôme*. Le siècle d'Auguste; naissance de Jésus-Christ. — 22. *Guillemet* et *Roujat*. Copie du naufrage de la Méduse de Géricault. — 23. *Pagnest*. Copie de l'Atala mise au tombeau, de Girodet (tableau

retouché et signé par Girodet lui-même). — 26. *Grolig*. Naufrage de la corvette *la Marne*. — 33. *E. Lepoittevin*. Les Naufragés. — 34. *Lethière*. Un paysage historique. — 41. *Müller*. Lady Macbeth. — 45. *Renoux*. Henri d'Albret reçu chanoine du chapitre d'Auch. — 54. *Carlo Dolci*. Sainte Cécile touchant de l'orgue. — 55. *Canaletti*. Souvenir de Venise (gâté, depuis son arrivée au musée, par une restauration maladroite). — 56. *L'Albane*. Le repos en Égypte. — 57. *Zurbaran*. Sainte Catherine de Sienne (très-beau). — 58. Attribué à *Claude Lorrain*. La fuite en Égypte. — 61. *Thuillier* (d'Amiens). Un paysage de la Savoie. — 63 et 64. Tapisseries anciennes, genre de Watteau. — 68. *Bellangé*. Le dernier carré de la garde impériale à Waterloo. — 69. *Oudry*. Un chien flairant du gibier mort. — 70. Attribué au *Titien*. Portrait de l'empereur Vitellius. — 72. *David*. Portrait en pied de la comtesse Dillon (très-beau portrait). — 102 à 107. Tableaux de la confrérie de Notre-Dame du Puy.

Depuis la publication du catalogue, le Musée Napoléon a reçu quelques autres tableaux, notamment deux toiles de grande dimension, qui occupent chacune tout un côté des pavillons d'angles, à l'extrémité des deux galeries principales. La première est le Massacre des Mamelucks, d'*Horace Vernet*, qui a figuré longtemps au musée du Luxembourg; l'autre, de M. *Hesse* représente Mirabeau aux États-Généraux. La municipalité d'Amiens vient, en outre, de faire porter au musée le Souper des Martyrs, par M. *Émile Lévy*, déposé auparavant à l'ancien bailliage.

Sculptures. — 1. Attribué à *Bosio*. Buste de Napoléon Ier. — 3. *Renoir (Alexandre)*. Ève. — 6. *Coysevox*. Buste de Philippe d'Orléans. — 7. *Caudron*, artiste picard, mort en 1848. Les Arènes d'Arles, bas-relief en plâtre (très-mouvementé). — 8. *Le même*. Entrée de Louis XIV à Arles. — 12. *Legendre-Hérald*. Le Giotto dessinant sur le sable. — 13. *Crauck (G.)*. Satyre, statue en bronze (contre l'escalier). — 15. *Calmels (Anatole)*. Calypso. — 22. *Demesmory*. Buste de Chardin. — 24. *Courtet*. Buste de Carle Vanloo. — 25. *Dantan aîné*. Buste de Mme de Mirbel. — 26. *Préault*. Buste de Nicolas Poussin. — *Lepère (Alfred)*. Faune tenant un lièvre, bronze (non encore catalogué) faisant face au satyre de M. Crauck.

Dans le jardin ont été réunis des groupes, des statues, des sculptures et des débris de tous genres provenant des temples anciens, des églises, des châteaux et des autres monuments de la Picardie, et parmi lesquels il faut mentionner : une arcade du *château de Sarcus;* une ancienne *fontaine* d'Amiens; les *fonts baptismaux* sur lesquels, selon M. l'abbé Corblet, Philippe Auguste renouvela ses vœux de baptême avant la célébration de son mariage avec Ingelburge ; la pierre centrale de l'ancien *laby-*

rinthe de la cathédrale d'Amiens. Dans un des angles, un socle en maçonnerie supporte un énorme mortier, regardé comme l'une de ces douze bombardes que Louis XI appelait les *Douze Apôtres* ; des canons, des couleuvrines, provenant du château de Moreuil (*V.* ci-dessus, p. 86), et d'autres engins d'artillerie, en fer, employés dans les siècles précédents. Au milieu du jardin se voit un groupe en pierre, *Angélique et Médor gravant leurs noms sur l'écorce d'un hêtre*, par Sébastien Adam ; cette sculpture provient du château d'Heilly (*V.* ci-dessous, III, *de Paris à Calais*).

La **Bibliothèque communale** est séparée du musée par une rue qui débouche dans celle des Rabuissons. Devant la façade principale s'étend un jardin fermé de grilles, au milieu duquel a été érigée, en 1860, une *statue* étriquée, en marbre blanc, *du grammairien Lhomond*, par M. Gédéon Forceville.

L'édifice se compose d'un long bâtiment terminé par deux pavillons et précédé d'une colonnade dorique ; sous le portique, dix niches attendent depuis 1823 les bustes des Amiénois célèbres. La galerie intérieure a 40 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. On y voit : une *statue*, en marbre, *de Gresset*, par M. Forceville ; un *buste* du même poëte, par Berruer ; des *bustes de Delambre*, *de Sanson*, *de Blasset* et d'autres illustrations picardes. La Bibliothèque est ouverte tous les jours, le dimanche excepté, de 11 heures à 4 heures, et tous les soirs de 6 heures à 10 heures, du 1er octobre au 30 avril.

Elle contient 572 manuscrits, dont le catalogue a été publié en 1843 par M. J. Garnier. Nous signalerons surtout :

19. Un *Psautier* du IXe siècle. — 108. Les *Figures de la Bible*, recueil de plus de 2000 sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, exécuté en 1197, pour Sanche VII, roi de Navarre. — Plusieurs *bibles* et de beaux *missels* du XIIe et du XIIIe siècle, aussi curieux par la calligraphie que par les dessins qui les décorent. — 88. Un *Commentaire* inédit de saint Ambroise sur les épîtres de saint Paul. — Un *Ordinaire d'Amiens*, du XIIIe siècle. — 353, 355. Les *Décrets de Gratien*. — Les *Commentaires de Bohic*, où se trouve la mention détaillée du prix qu'ils coûtèrent à l'official de Corbie, Étienne de Conty, qui les fit écrire en 1374. — Le livre des *Propriétés des choses*, de Glanville, écrit en 1447, par Sauderat d'Ancre (Albert). — Un *Commentaire* inédit de Roger Bacon sur la physique d'Aristote. — La traduction de l'*Histoire des Croisades* de Guillaume de Tyr, par Hugues Plagon, ornée de nombreuses et riches

miniatures. — Le premier livre de la *Chronique* de Froissart. — La célèbre *Bulle* sur papyrus de Benoît III, en faveur de l'abbaye de Corbie. — Un *Dénombrement* fourni, en 1301, à la Chambre des Comptes par l'évêque d'Amiens, Guillaume de Mâcon, etc.

Les imprimés forment près de 50 000 volumes d'ouvrages sur les différentes branches des connaissances humaines. Les bibliophiles y trouveront un grand nombre de livres imprimés au XVe siècle ; le plus ancien est le *Rationale divinorum officiorum* de Durand, imprimé à Mayence par Jean Fust, en 1450. Cet exemplaire, fort rare, sur vélin, est orné d'initiales manuscrites et enluminées. Mentionnons aussi un beau *Missel* d'Amiens sur vélin, imprimé à Rouen en 1509.

Les *archives communales* (à l'hôtel de ville) sont riches en documents relatifs à l'histoire locale.

Le *Jardin des Plantes* (boulevard du même nom, près du grand bassin du canal) est séparé en deux parties par un bras de la Somme. Le pavillon de l'entrée contient une collection (en désordre et en mauvais état) des animaux du département. Du mois de mai au mois d'août, il s'y fait un cours public de botanique et de zoologie.

Industrie. — Commerce.

L'**industrie** d'Amiens comprend plusieurs branches dont les plus importantes sont la filature des matières premières et la fabrication des tissus.

Six filatures de lin occupent, dit M. Ponche, dans Amiens et sa banlieue 2870 ouvriers, emploient 8 800 000 kilogrammes de matières donnant un chiffre d'affaires de 11 500 000 francs, et utilisent une force motrice, tant hydraulique que vapeur, de 740 chevaux qui font tourner 25 532 broches. Le capital de ces établissements est de 4 730 000 francs, sans préjudice d'un fonds roulant nécessaire qui s'élève à 5 450 000 francs.

Seize filatures de laine occupent 11 à 1200 ouvriers et possèdent 60 000 broches, qui emploient la force, soit hydraulique, soit vapeur, de 320 chevaux. La production de ces établissements est de 1 250 000 kilogrammes d'une valeur de 14 à 15 millions de francs environ. Le capital fixe enfermé dans ces filatures

s'élève à 3 500 000 francs. Le capital roulant pour les faire marcher convenablement nécessite une mise de fonds de 6 millions au moins, chiffre considérable en apparence, mais cependant réel, et qui n'est que la conséquence des opérations à longs termes qu'entraîne cette industrie.

Une industrie nouvelle, le peignage mécanique, qui s'est rapidement répandue à Amiens, y possède actuellement sept manufactures, employant environ 5 millions de kilogrammes de laine brute et rendant un produit de laine peignée qui varie de 1 800 000 à 2 millions de kilogrammes, d'une valeur moyenne de 9 fr., soit 16 à 18 millions de francs. Le capital fixe, nécessité par cette industrie en établissements, machines et aménagements divers, est de 2 millions 500000 francs à 3 millions de francs.

La filature de cachemire de MM. Gimbert et David est la plus importante de la France et de l'étranger. Ses produits servent à la fabrication des cachemires français de Paris, de Lyon et de Nîmes; elle alimente aussi l'Angleterre, la Belgique et l'Autriche.

La filature de bourre de soie de M. Collet-Lefranc peut être citée comme un des rares établissements de ce genre en France.

Le tissage des toiles de différentes qualités, toiles d'emballage, à voiles, à sacs, linge, etc., occupe environ 15 000 ouvriers. Cette fabrication a pris de grands accroissements depuis que le coton est devenu plus rare. La maison Cosserat tisse à elle seule, mécaniquement, la toile de lin sur 150 à 160 métiers, produisant annuellement 1 100 000 mètres, d'une valeur de 1 300 000 à 1 400 000 francs. Cinq cents femmes confectionnent les sacs dans Amiens; un nombre à peu près égal est employé à retordre les laines, les soies et les cotons.

La fabrication des velours de coton s'élevait, en 1860, à 100 000 ou 150000 pièces d'une valeur de 9 à 10 millions de francs écrues, et de 16 à 17 millions avec la teinture, l'apprêt, la coupe, etc.; 25 000 ouvriers environ étaient employés à cette industrie, dont la statistique actuelle serait difficile à établir par suite de la crise cotonnière qui a distrait vers d'autres fabrications une partie du matériel et des bras qui lui étaient affectés.

Le nombre des pièces de lainage pur fabriquées à Amiens ou pour Amiens, dans les communes des environs, est de 65 000 à

70 000, se répartissant entre les tissus divers nommés anacoste, blicourt, escots, cachemires d'Écosse, tamise, mérinos, reps, popelines. Le prix moyen de vente de ces tissus, dits *articles d'Amiens*, est, escompte et bénéfice compris, de 140 francs, ce qui, pour 70 000 pièces, donne 10 millions en chiffres ronds.

La fabrication des satins pour chaussures occupe environ 1500 à 1600 ouvriers dans les communes voisines, et produit : 1° 7000 à 8000 pièces de satin français donnant un chiffre de vente de 2 millions à 2 millions 300 000 francs; — 2° 4000 pièces de satin turc, valant 770 000 francs; — 3° environ 1000 pièces de satin laine douce ou Montpensier valant 250 000 à 300 000 francs.

La fabrication des velours d'Utrecht pour meubles occupe, de son côté, 3000 à 3200 ouvriers tisseurs, répartis dans les diverses communes environnant Amiens; elle a produit, en 1863, 20 000 pièces environ qui varient, selon la qualité, de 220 à 375 francs la pièce. La moyenne du prix de vente qui, au cours actuel des matières, s'élève à peu près à 300 francs, donne donc un chiffre d'affaires de 6 millions de francs, réparti entre un petit nombre de maisons faisant spécialement cet article. L'une d'elles, la maison Baril et Cie, le tisse à la mécanique. Après les velours d'Utrecht vient la fabrication des pannes, peluches, frisés, astrakans, et autres articles de haute lisse et à verge, puis celle des gilets de cachemire coton broché, occupant ensemble 3000 ouvriers environ; les chiffres de production sont très-variables.

La fabrication des tapis moquette et chenille occupe 600 ouvriers ; sa production annuelle est d'un million de francs. Ces tapis se placent à l'intérieur; l'exportation en est presque nulle.

Il existe, en outre, à Amiens de nombreuses teintureries pour les matières premières et les produits des diverses fabrications que nous venons d'énumérer, plusieurs fonderies, des ateliers de mécaniciens et de constructeurs de machines à vapeur, des scieries mécaniques, des stéarineries, des fabriques de chocolat, de savon, de dégras, une raffinerie de sucre, des tanneries, etc., etc.

Parmi les beaux établissements industriels de la ville, il faut encore signaler la manufacture de dentelles de M. Ferguson, la manufacture de produits chimiques de MM. Kullmann et Cie, les forges et la fabrique d'essieux de Saint-Roch.

Nous mentionnerons, pour mémoire, les célèbres pâtés de canard et les macarons, dont il s'exporte une grande quantité.

Le **commerce** d'Amiens consiste principalement dans la vente des tissus et des objets fabriqués à Amiens et dans l'arrondissement. Les matières premières employées dans les manufactures donnent lieu à des transactions importantes. Il s'y fait également des affaires considérables en vins, eaux-de-vie, savons de Marseille, fontes, denrées coloniales, épiceries, drogueries, teintures, sels, bois de construction, etc. Beaucoup de matières arrivent à Saint-Valery-sur-Somme par mer et parviennent à Amiens par le canal de la Somme. Il se tient chaque année à Amiens, du 25 juin au 15 juillet, une *foire*, dite *de la Saint-Jean*, parce qu'elle doit son établissement aux célèbres pèlerinages qui commencèrent en 1206, quand Wallon de Sarton eut fait don à la cathédrale du chef de saint Jean-Baptiste (*V.* ci-dessus, p. 124).

Amiens est le siége d'un *tribunal de commerce*, établi par Charles IX, en 1567; d'une *chambre de commerce*, qui date de 1761; d'un *conseil de prud'hommes*, institué en 1814. Elle possède une *succursale de la Banque de France*, autorisée par décret du 7 juillet 1852; une *caisse d'épargne*, fondée en 1833; et une *caisse de prévoyance et de secours mutuels*, créée en 1851.

Promenades. — Les Hortillonnages. — Saint-Acheul. — Cimetière de la Madeleine.

Amiens est peut-être l'une des villes de France les plus riches en promenades. Nous avons déjà parlé de ses **boulevards** (*V.* ci-dessus, p. 95). Ils sont bordés, depuis la gare du chemin de fer jusqu'à la place Longueville, d'une série de jardins anglais, appelés les **Petits-Jardins** et disposés avec beaucoup de goût sur les talus des anciens remparts et sur les terrains vagues qui s'étendaient au-dessus du tunnel de la Porte-Paris. Malheureusement ces Petits-Jardins ont fort à souffrir en ce moment (1865) de la rectification du chemin de fer d'Amiens à Boulogne, aux abords de la gare.

Un vaste *square* occupe la *place Saint-Denis*, au milieu de laquelle a été érigée, en 1849, la *statue*, en bronze, *de Ducange*, œuvre remarquable de Caudron. — Sur la *place Saint-Michel*,

derrière le chevet de la cathédrale, se voit une *statue de Pierre l'Ermite*, en bronze, par M. Forceville, d'Amiens.

La *place Longueville*, ouverte sur l'emplacement d'un ancien bastion et servant de champ de foire, a été récemment entourée d'un parterre qui l'égaye un peu, et ornée d'une fontaine appelée *fontaine Léon-Herbet*, parce qu'elle a été érigée à l'aide d'une somme de 20 000 francs donnée à la ville par M. Herbet-Briez, en mémoire de son fils défunt. Cette fontaine, exposée en 1864 aux Champs-Élysées, à Paris, se compose, outre sa base en rocaille, d'un groupe en bronze formé d'une femme, portant sur la tête une coquille d'où l'eau retombe, et de sept enfants boursouflés, jouant sur un rocher. Elle est l'œuvre de Mme Léon Bertaux.

La magnifique promenade de **la Hotoie**, à l'ouest de la ville, n'était au moyen âge qu'une prairie, que sa propriétaire, la noble demoiselle Marie de la Hotoie, donna, pendant le XIVe siècle, à la commune d'Amiens, « pour égaudir la jeunesse. » Elle fut successivement augmentée par l'adjonction d'anciens marais et de propriétés particulières. En 1759, l'intendant de Picardie, Chauvelin, fit dessiner la promenade actuelle, d'après les plans de le Nôtre, et la fit planter d'ormes, dont les branches touffues formaient une voûte de verdure, de 30 mètres de hauteur, lorsqu'ils furent abattus en 1824. Ces beaux ombrages ont été remplacés depuis par des tilleuls qui, bien que déjà remarquables, sont loin d'être comparables aux arbres qui les ont précédés. La grande allée du milieu forme, avec ses quatre allées latérales, cinq avenues longues chacune de 900 mètres et coupées par des allées transversales. Une autre allée fait le tour de la promenade. Les espaces vides sont occupés par des jeux de paume et de ballon, deux quinconces de marronniers et deux pelouses immenses, servant quelquefois de champ de Mars aux troupes de la garnison ou à la garde nationale, et plus ordinairement de pâturages. Pendant l'hiver, l'une de ces pelouses est inondée, pour la plus grande satisfaction des patineurs. Des canaux, alimentés par la Selle, entourent la Hotoie, que termine un bassin ovale de 150 mètres de longueur sur 111 mètres de largeur. La superficie totale de la promenade est de 21 hectares ; sa longueur, depuis l'entrée du côté de la ville jusqu'à l'extrémité du bassin, dépasse

1100 mètres. Malgré le charme de ses ombrages, la Hotoie est peu fréquentée, à cause sans doute de son éloignement du centre de la ville mais aussi à cause de son humidité.

Au nord de cette promenade, dont le sépare un canal, s'étend un jardin anglais dit la *Petite-Hotoie*, contenant environ 4 hectares et communiquant avec le faubourg de Hem. Ce jardin public serait l'une des plus agréables promenades d'Amiens, s'il n'était négligé depuis quelques années; une laiterie y est installée.

Nous citerons encore, comme pouvant servir de buts de promenade : le *champ de courses* (dans les marais de la Selle, près du hameau du Petit-Saint-Jean) et l'*allée des Soupirs* (récemment dépouillée de ses tilleuls), qui le réunit à la Hotoie; — les chemins du *Petit Saint-Jean* et de *Renancourt;* — les bords de la *Vieille-Somme*, entre Amiens et Montières; — le *chemin de halage* de la Somme, en amont de la ville, jusqu'à Camon; — et le chemin de *la Voirie*, conduisant au même village. Cette dernière promenade, aujourd'hui sans arbres, est bien déchue de la vogue dont elle jouissait autrefois.

L'une des principales curiosités de la banlieue d'Amiens, ce sont les **hortillonnages**. On appelle ainsi les jardins maraîchers et fruitiers qui s'étendant à l'est de la ville, entre les différents bras de la Somme et de l'Avre. Entouré d'eau, chacun d'eux est tout à fait inaccessible par terre. Une quantité innombrable de bras de rivière et de canaux s'y croisent dans tous les sens, et sont constamment sillonnés de bateaux servant à l'exploitation de cet immense potager. Les bateaux des *hortillons* (jardiniers) sont plats, étroits et longs, relevés à leur extrémité antérieure; quoique très-légers, ils offrent cependant une grande stabilité et glissent presque sans déplacer l'eau. Un homme, une femme, parfois un enfant, suffit à les guider au moyen d'une simple perche; quand le fond vient à manquer, une large pelle en bois sert de rame. Les hortillonnages ont pour grande artère le lit de la Somme canalisée; tous les cours d'eau qui en forment les voies principales aboutissent à cette rivière. Au nord-est, près de Camon, s'ouvre un vaste étang, l'*entaille de Clermont.* Avant la Révolution, les canaux des hortillonnages étaient chaque année, pendant la nuit du 25 août, le théâtre d'une chasse aux cy-

gnes, exécutée aux flambeaux. Ces jardins, avec leurs tranquilles rivières, leurs bordures de saules, leurs îlots de peupliers, méritent la visite des étrangers. Les habitants de trois villages, *Camon* (1512 hab.), *Rivery* (158 hab.), *la Neuville* (800 hab.), et de deux faubourgs d'Amiens, *Saint-Pierre* et *la Voirie*, vivent en partie de la culture des hortillonnages. Les jours de marché, il est vraiment curieux de voir la foule des bateaux arrivant de ces localités entrer en ville par le port d'Amont et se ranger le long des quais, depuis le pont Ducange jusqu'à la place du Don. — Si l'on veut parcourir les hortillonnages en tous sens, on peut s'y faire conduire en bateau (on trouve des bateaux à louer, à Amiens, chez *Alard*, vis-à-vis du pont Baraban, et chez *Duchêne*, constructeur de bateaux, au pont Ducange). Par terre, les seules routes praticables sont l'allée de la Voirie et le chemin de halage de la haute Somme. On peut prendre indifféremment l'une d'elles pour aller jusqu'au pont de Camon et revenir par l'autre. — On voit encore à la Neuville une *maison de campagne* dans laquelle se retira le poëte Gresset.

A 2 kilomètres environ au sud-est d'Amiens, au delà du faubourg de Noyon, qu'il faut traverser en entier pour s'y rendre, se trouve **Saint-Acheul** (216 hab.). Ce petit village, rattaché administrativement à la ville, possédait autrefois une abbaye, et, sous la Restauration, un célèbre pensionnat, tenu par les Jésuites et aujourd'hui converti en une maison de noviciat pour les religieux de cette compagnie. C'est à Saint-Acheul que saint Firmin le Martyr, premier évêque d'Amiens, établit, au IVe siècle, son siége épiscopal. Ce fut là aussi que saint Saulve retrouva, en 613, le corps de saint Firmin le Confesseur, troisième évêque de cette ville. Sous le chœur de l'*église* actuelle, rebâtie en 1752, il existe un ancien caveau creusé, dit-on, à l'endroit où furent trouvées les reliques de saint Firmin, dont un *bas-relief* mutilé rappelle la découverte. Ce caveau contient, en outre, sept ou huit sarcophages gallo-romains. L'église de Saint-Acheul, assez richement décorée, se ressent néanmoins du mauvais goût de l'époque où elle fut reconstruite. Une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs y est en grande vénération. — Au delà de la maison des Jésuites, du même côté de la route, s'élève le *monastère des*

Dames de Louvencourt, vaste construction qui date de 1844 et qu'entourent de grands jardins.

Le territoire de Saint-Acheul fut longtemps, surtout au IVe et au Ve siècle, la principale nécropole de l'ancienne *Samarobriva :* c'est ce que prouvent de nombreuses sépultures gallo-romaines, découvertes en 1632, en 1653, en 1697, en 1854 et en 1860, dans les carrières de sable qui avoisinent le village. Dans ces mêmes carrières, au milieu d'un banc de vase et de cailloux roulés, à une profondeur de 5 à 6 mètres, se trouvent aussi, en très-grand nombre, des haches celtiques en silex, que les ouvriers terrassiers cèdent volontiers aux amateurs pour quelques sous.

Le **cimetière de la Madeleine**, situé à 2 kilomètres au nord-ouest d'Amiens, mérite aussi d'être visité. On peut y aller en suivant la rive droite de la Somme et en passant près du *faubourg de Saint-Maurice*, dans les carrières duquel, non loin de la citadelle, ont été découvertes des traces d'habitations et diverses antiquités gallo-romaines. Le cimetière de la Madeleine occupe un terrain accidenté, de plus de 13 hectares, emplacement d'une ancienne maladrerie, et qui a été disposé en une charmante promenade avec allées sinueuses ou couvertes, bosquets de sapins, pelouses, etc. Au sommet d'un monticule, s'élève une chapelle dans laquelle repose Mgr de Mandolx, ancien évêque d'Amiens; le reste du cimetière renferme un grand nombre de monuments assez fastueux, mais peu en harmonie avec les idées qu'éveille naturellement le champ de la mort. — En continuant de suivre le chemin qui passe devant le cimetière de la Madeleine, on peut aller visiter la belle *église* ogivale, de construction moderne, de *Longpré-sans-Arbres*, village de 490 habitants, dépendant de la commune d'Amiens.

EXCURSION A DOULLENS.

Plusieurs fois par jour, des diligences, en correspondance avec le chemin de fer, font le trajet d'Amiens à (30 kil.) Doullens et *vice versâ*. On part, à Amiens, soit de la gare, soit du bureau des messageries, place Périgord.

La route de Doullens sort d'Amiens par le faubourg Saint-Pierre, dont on remarque la nouvelle église (*V.* ci-dessus, p. 131),

et, laissant à droite la route d'Albert, tourne brusquement à gauche, pour se diriger presque en ligne droite vers le nord. L'ancienne voie romaine d'Amiens à Arras ne tarde pas à se détacher aussi sur la droite. A gauche, on reconnaît de loin le cimetière de la Madeleine à un obélisque de pierre blanche qui se dresse au milieu des sapins; dans la même direction se montre, sur un coteau, l'église de Longpré-sans-Arbres. Les plaines que l'on traverse sont entrecoupées de vallons et d'ondulations qui rendent la route fort montueuse.

A 7 kilomètres d'Amiens, on passe à l'extrémité de *Poulainville*, village de 488 habitants. 1500 mètres plus loin, la vue est attirée à droite, au sommet d'une colline, par l'élégant clocher de *Coisy* (485 hab.). La belle *église* élevée dans cette commune, en 1853-1854, appartient au style ogival du XIIIe et du XIVe siècle. Le clocher, dont la hauteur totale est de 38 mètres, se compose d'une tour carrée, surmontée aux angles de clochetons élancés, accompagnant une flèche haute de 15 mètres. A l'intérieur, l'église est ornée d'un bel autel en bois sculpté, par M. Deleforterie, et de cinq verrières exécutées par M. Couvreur, d'Amiens.

En face de Coisy, à gauche de la route et à l'extrémité d'une triple avenue, le *château de Bertangles* développe sa large façade à droite du village du même nom (606 hab.), bâti sur la lisière d'un petit bois. Le clocher de *Rainneville* (1165 hab.), à droite, quoique moins élancé, ressemble beaucoup à celui de Coisy.

La route atteignant, à 12 kilomètres d'Amiens, les plateaux qui séparent le bassin de la Somme de celui de l'Authie, traverse *Villers-Bocage*, chef-lieu de canton de 1482 habitants, dont la partie la plus importante s'étend sur la droite. 4 kilomètres plus loin (16 kil. d'Amiens), on passe à *Talmas* (1646 hab.), qui possède un relais de poste. Une aile de bâtiments du XVIIe siècle, sans caractère, est le seul débris de l'ancien *château*, jadis célèbre. *La Vicogne* (317 hab.), que traversait la voie romaine d'Amiens à Thérouanne, se montre ensuite à gauche, au fond d'un ravin dont la route longe la crête. Au delà de l'auberge du *Vert-Galant*, on aperçoit successivement à droite, à 3 kilomètres environ de la route, les clochers de *Beauquesne* (2871 hab.) et de *Terramesnil* (655 hab.), villages entourés d'arbres élevés.

On traverse ensuite, dans toute sa longueur (24 kil. d'Amiens), *Beauval* (2716 hab.), dont l'aspect, surtout du côté de Doullens, est des plus pittoresques. Ce bourg eut jadis l'importance et les priviléges d'une ville. Il obtint, en 1219, une charte de commune, de l'un de ses seigneurs, Hugues Camp d'Avesnes. En 1597, Henri IV y campa après le siége d'Amiens et avant d'entreprendre celui de Doullens. Ce fut de là qu'il écrivit à Sully pour lui peindre la misère de son armée et sa propre détresse, « sa marmitte estant preste à donner du nez en terre. » En entrant dans Beauval, on remarque à gauche une belle fabrique de toiles, et, à droite, avant d'arriver à l'église, une éminence boisée sur le sommet de laquelle était situé un château fort, dont on reconnaît très-bien l'emplacement. L'*église*, dont le chœur offre quelques spécimens de l'architecture des XIIIe et XIVe siècles, est flanquée d'un clocher que terminent une galerie et une flèche de pierre à jour, construites en 1662. On retrouve dans Beauval des traces de la voie romaine d'Amiens à Thérouanne. Ce village est le centre d'une importante fabrication de toiles communes qui se vendent surtout à Amiens, à Rouen, à Reims et à Paris.

A gauche de la route, au fond d'une vallée, se trouvent *Bagneux* (117 hab.) et *Gézaincourt* (785 hab.). Près de ce dernier village, une fontaine intermittente jaillit quelquefois, pendant les plus grandes sécheresses, d'un talus appelé le *Pied-de-Bœuf*. On descend à Doullens par une pente rapide, d'où l'on aperçoit, à droite et à gauche, la vallée de l'Authie, et, en face, un peu sur la droite, les collines que couvre la forêt de Lucheux (*V.* ci-dessous, p. 155). On laisse à gauche la citadelle de Doullens et l'on franchit l'Authie, à l'entrée de cette ville.

30 kil. d'Amiens. **Doullens** (HÔTELS : *des Quatre Fils Aymon* (voitures de louage), *de l'Europe* (bureau des diligences d'Amiens), tous deux rue du Bourg, à l'entrée de la ville ; — CAFÉS : *Hove*, *Loquet*, rue du Bourg ; — VOITURES PUBLIQUES pour *Auxi-le-Château*, *Frévent*, *Saint-Pol*, *Arras*, etc. ; — POSTE AUX LETTRES, place Notre-Dame ; — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE, rue du Bourg).

Doullens, ville de 4930 habitants, chef-lieu d'arrondissement du département de la Somme, est située sur la rive droite de l'Authie, qui va se jeter dans la Manche, au sud de Berck-sur-

Mer, et traversée du nord au sud par la petite rivière de Grouches, qui y fait mouvoir plusieurs usines. Les fortifications de la ville, à l'exception de la citadelle, qui est tout à fait isolée, ont été détruites et remplacées en 1812 par des *boulevards* plantés de belles avenues d'ormes dont l'administration municipale vient malheureusement de faire abattre une partie (juillet 1865).

Suivant quelques historiens, Doullens existait avant l'occupation de la Gaule par les Romains; cependant on n'a de données à peu près certaines sur cette ville qu'à partir du milieu du VIIe siècle. En 881, les Normands, ayant remonté l'Authie depuis son embouchure, réduisirent Doullens en cendres. Elle appartint pendant le moyen âge aux comtes de Vermandois, dont la forteresse, détruite en 936, par Raoul, duc de Bourgogne, fut relevée en 970. Doullens passa ensuite dans la maison de Ponthieu, et reçut, en 1202, de Guillaume de Talvas, l'un des membres de cette famille, une charte de commune.

En 1417, les députés des villes de Picardie, pleins de confiance dans un manifeste publié par Jean sans Peur, s'assemblèrent à Doullens et offrirent au duc de Bourgogne des secours dont il usa pour organiser, de concert avec les Anglais, la guerre qui désola la France sous le règne de Charles VI. En 1471, Louis XI fit brûler Doullens, après en avoir chassé les Bourguignons. En 1523, Antoine de Créqui, gouverneur de Picardie, se signala en défendant la ville avec 150 lances et 300 fantassins, contre les armées anglaises et bourguignonnes, fortes de 3000 hommes. En récompense de cet acte de courage, François Ier lui donna, en présence de Bayard, le surnom de *Hardi*.

Soixante-douze ans plus tard, les Espagnols surprirent Doullens et y commirent des cruautés atroces. En 1613, un incendie épouvantable détruisit 72 maisons. Depuis lors, l'histoire de cette ville offre peu d'intérêt. Un corps de troupes russes s'en empara en 1815, et voulut en faire le point central d'expéditions aux alentours; mais, au bout de quelques jours, des troupes françaises, venues d'Amiens, d'Arras et d'Abbeville, reprirent la ville sans difficulté.

La **citadelle** de Doullens s'élève sur les flancs d'une colline, près de la rive gauche de l'Authie et au sud de la ville, qu'elle domine entièrement. Elle passe pour l'une des plus belles de France. Ses fortifications, commencées par ordre de François Ier, furent continuées sous Henri IV. De nouveaux ouvrages y ont été ajoutés sous Louis XII et Louis XIV, par Érard, de Ville et Vauban. Cette citadelle couvre une superficie d'environ 50 hectares; on y entre par un pont à pente rapide, très-élevé, construit au-dessus de

fossés profonds. Les bâtiments intérieurs, caserne, arsenal, et les immenses souterrains sont très-remarquables. La citadelle de Doullens a servi longtemps de prison d'État; aujourd'hui elle est convertie en une maison centrale de force et de correction pour femmes (environ 500 détenues).

L'église Saint-Martin offre à l'extérieur un mélange choquant de différents styles; l'intérieur présente les principaux caractères de l'architecture du XVe siècle. Des piliers cylindriques en grès, d'une assez grande délicatesse, soutiennent la voûte de la nef. Dans un des bas côtés on voit un *sépulcre* en pierre, dont les personnages sont plus grands que nature; l'église possède, en outre, un remarquable *chandelier* sculpté, en bois.

Les restes de l'*église Saint-Pierre* (monument historique), qui servent actuellement de grange, sont dignes d'intérêt; on remarque surtout à l'extérieur une jolie arcature ogivale, du XIIIe siècle. — Près de la place Notre-Dame, se voit encore une chapelle du XVe siècle, qui servait de sacristie à l'*église Notre-Dame*, aujourd'hui détruite, et qui avait été consacrée, dit-on, en 1170, par saint Thomas de Cantorbéry. — Sous la même place, passe un *égout* de construction romaine.

Le *beffroi*, qui domine l'ancien hôtel de ville, est une tour carrée en briques, sans ornements, paraissant appartenir au commencement du XVIIe siècle, et surmontée d'un campanile en charpente, recouvert d'ardoises. L'ancien hôtel de ville offre des traces d'architecture plus ancienne. — La plupart des bâtiments de l'*abbaye Saint-Michel* sont aujourd'hui affectés à différents services publics : mairie, justice de paix, caserne de gendarmerie; la chapelle sert de maison de détention.

Doullens renferme quelques établissements industriels, notamment une filature hydraulique, une fabrique d'huile, des tanneries et des corroieries, une papeterie, une scierie mécanique et une brasserie importante.

A 7 kilomètres au nord-est de Doullens, dans la vallée de la Grouche, *Lucheux* (1320 hab.) possède un *château* (mon. hist.), mélange de constructions anciennes et de constructions modernes, flanquées de tourelles. Les parties les plus remarquables de l'ancien château, forteresse importante des comtes de Saint-Pol, fondée

en 1120 et démantelée après le XVIe siècle, sont : la *grosse tour*, la *salle* dite *de Monsieur-le-Duc*, une *tourelle* octogonale renfermant l'*Audience*, et plusieurs arcades ogivales, restes d'une galerie qui s'élevait dans le jardin. — Dans l'*église* de Lucheux (mon. hist.), flanquée d'une belle tour, nous signalerons les sculptures des chapiteaux et l'abside, du style lombard. — C'est dans l'*hôtel de ville*, surmonté d'un lourd beffroi, que Louis XI signa, le 19 juin 1464, l'édit qui ordonnait l'établissement des postes sur toutes les routes du royaume. — Au nord du village, admirablement situé, s'étend une vaste *forêt*, dans laquelle saint Léger, évêque d'Autun et ancien ministre de Childéric II, fut décapité, en 678, par les émissaires d'Ébroïn, près d'une *fontaine*, sur le territoire de *Sus-Saint-Léger* (724 hab.), village du département du Pas-de-Calais.

D'AMIENS A BOULOGNE[1].

La ligne d'Amiens à Boulogne, construite par une Compagnie anglaise le plus rapidement et le plus économiquement possible, offre, à la sortie de la gare d'Amiens, trois tunnels courbes, entre lesquels on aperçoit à droite les promenades dites Petits-Jardins (*V.* ci-dessus, p. 146), et les arbres des boulevards. La construction du chemin de fer d'Amiens à Rouen a fourni l'occasion de rectifier cette partie de la ligne, dont l'exploitation est fort incommode. Le nouveau tracé, sur lequel les travaux sont poussés activement, traverse en tranchée et en tunnel deux des Petits-Jardins, qu'il endommage, et croise l'angle du boulevard Saint-Michel. Les deux premiers tunnels ont été démolis sur une certaine longueur. Le troisième tunnel est pratiqué sous la place Longueville. Pour le construire, il a fallu démolir, avec beaucoup de peine, les solides fortifications du bastion de Longueville, dans les souterrains duquel furent enfermés, en 1712,

1. Tous les jours, un train express d'Amiens à Boulogne : trajet en 2 h. 25 min.; plusieurs trains semi-directs et omnibus; trajet en 2 h. 40 min., 2 h. 55 min., et 3 h. 25 min. — 1re cl. 13 fr. 80 c., 2e cl. 10 fr. 35 c., 3e cl. 7 fr. 60 c.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux d'Amiens à Boulogne, aller et retour, valables du samedi au lundi : 1re cl. 21 fr.; 2e cl. 16 fr.

les prisonniers de la bataille de Denain. On continue de suivre, tantôt entre deux talus, tantôt entre des murs de briques, les fossés des anciens remparts d'Amiens. Après avoir longé à droite le boulevard Saint-Charles et le boulevard Fontaine, la voie ferrée passe près de la fontaine des Frères, sous les murs du bastion de Guyencourt. Au delà du premier *pont de Saint-Roch*, elle laisse à droite les forges du même nom, puis à gauche, avant d'arriver au *pont des Prémontrés*, la ligne d'Amiens à Rouen, qui s'enfonce dans une tranchée. Près de l'endroit nommé le *Pont à Vaches*, on franchit un premier bras de la Selle, et, décrivant une courbe à droite, on voit se dérouler à gauche la vaste prairie dite *marais d'Amiens*, servant de champ de courses à cette ville. A gauche de cette prairie, le long de la Selle, sont situées d'importantes usines : filature, fabrique de tapis, teintureries, etc.; à la pointe du triangle formé par l'extrémité du marais, le village du Petit-Saint-Jean (*V.* ci-dessus, p. 148) se cache en partie dans les arbres. Bientôt on franchit un deuxième bras de la Selle, près du grand bassin de la Hotoie; puis on aperçoit, dans toute sa longueur, l'allée principale de cette promenade. A gauche se montrent les premières maisons de *Renancourt* (686 hab.), autre dépendance d'Amiens, où la Selle fait mouvoir une filature de coton.

Une rampe de 5 millimètres par mètre conduit sur un plateau de 3 kilomètres de longueur, dominant la rive gauche de la Somme. Le village de *Montières* (1410 hab.), dépendance d'Amiens, que l'on aperçoit à droite, renferme deux *châteaux*. L'un est tout moderne; l'autre, formé de trois lourds pavillons de la Renaissance, est l'ancienne résidence des évêques d'Amiens, qui s'étaient transmis ce domaine, depuis son acquisition, en 1193, par l'évêque Thibaut d'Heilly; les Jésuites en ont fait récemment une succursale de leur maison de la Providence. C'est de Montières que proviennent les belles briques, blanches et dures, employées dans les nouvelles constructions d'Amiens. Des deux côtés de la voie s'étendent les briqueteries.

Entre le chemin de fer et la Somme court, à droite, la route de terre d'Amiens à Abbeville. Au delà, par-dessus les peupliers qui bordent constamment la rivière, se montre l'église gothique

de Longpré-sans-Arbres (*V.* ci-dessus, p. 150). Près du chemin de fer, on remarque ensuite à droite *Dreuil-lès-Amiens* (441 hab.), dont l'*église*, également du style gothique et peinte à l'intérieur dans le goût du XIIe siècle, a été commencée en même temps que celle de Longpré et terminée en 1863.

La voie court à mi-côte, sur le flanc d'une colline dont la base est baignée par la Somme. Au delà des prés entrecoupés de tourbières qui bordent la rivière à droite, on découvre *Argœuves* (600 hab.), village possédant une belle filature de lin. On voit ensuite une autre filature développer ses vastes bâtiments à l'entrée d'Ailly, sur l'emplacement d'un ancien château. Avant d'atteindre la station d'Ailly, et à l'extrémité d'une forte pente, le chemin de fer forme plusieurs courbes, de rayons relativement petits et de directions opposées, qui impriment aux trains des oscillations très-sensibles.

18e STATION. — AILLY-SUR-SOMME.

9 kil. d'Amiens. — 140 kil. de Paris. — 114 kil. de Boulogne.

Ailly-sur-Somme, village de 917 habitants, faisait autrefois partie du domaine de Picquigny. Il ne reste aucun vestige de son ancien château fort. L'*église*, qui domine le village, a été inaugurée en 1400. La *forêt d'Ailly*, qui couvre les hauteurs situées entre ce village, au nord, et ceux de *Saveuse* (514 hab.) et de *Ferrières* (408 hab.), au sud, diminue de jour en jour; elle n'a plus aujourd'hui que 4 à 5 kilomètres dans sa plus grande longueur.

En face d'Ailly, sur la rive droite de la Somme, se trouve *Saint-Sauveur*, village de 1280 habitants, occupés pour la plupart au tissage des articles d'Amiens.

Le chemin de fer côtoie la Somme jusqu'au delà de *Breilly* (527 hab.). Entre ce village, situé à gauche de la voie, et Picquigny, la rivière décrit à droite une grande courbe, vers le sommet de laquelle on aperçoit les talus blanchâtres du camp romain de Tirancourt. Le clocher de la Chaussée (*V.* ci-dessous, p. 161) attire ensuite l'attention du même côté; mais bientôt, franchissant la Somme, très-rapide en cet endroit, on s'arrête à Picquigny, dont l'église et le château ruiné se montrent à gauche sous un aspect pittoresque.

19e STATION. — PICQUIGNY.

5 kil. d'Ailly-sur-Somme. — 14 kil. d'Amiens. — 145 kil. de Paris.
109 kil. de Boulogne.

HÔTEL et CAFÉ-RESTAURANT *du chemin de fer* (chez Jacques). — CAFÉ-RESTAURANT, sur la place. — La clef des ruines du château se trouve chez M. Lognon, aubergiste et éclusier.

Picquigny (1346 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Amiens, porta longtemps le titre de ville et posséda une enceinte fortifiée dont il ne reste que peu de vestiges. En revanche, les ruines de son château fort, dont les remparts sont presque intacts, méritent bien une visite.

Un passage des *Grandes chroniques de France* mentionne la prise du château de Picquigny, par Dagobert, poursuivant sa vengeance contre les habitants d'Amiens, qui s'y étaient réfugiés, après avoir livré passage aux Huns. Le silence des écrivains contemporains permet de regarder ce fait comme apocryphe; mais il est certain que Picquigny était une bourgade assez importante dès le xe siècle, car elle fut choisie en 943, pour être le théâtre d'une entrevue entre Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, et Arnoult, comte de Flandre. Cette entrevue, qui eut lieu dans une île de la Somme, fut suivie de l'assassinat de Guillaume Longue-Épée, par les affidés d'Arnoult.

Les barons de Picquigny étaient en même temps *vidames* d'Amiens, c'est-à-dire représentants de l'évêque dont ils défendaient les intérêts civils, commandaient les milices et jugeaient les vassaux. Ils relevaient, en outre, de l'abbaye de Corbie, dont ils étaient les avoués. « La terre de Picquigny, dit M. Goze (*Églises, châteaux, beffrois*, etc., *de la Picardie et de l'Artois*, t. Ier), embrassait plus des trois quarts de l'Amiénois et avait dans sa dépendance au moins 700 fiefs et arrière-fiefs, tant en aval de la Somme qu'en amont de la Selle. Elle ne rapportait cependant, en 1700, que 20 000 livres de revenus, tant étaient légères les obligations qu'imposait la féodalité. » Le vidame jouissait dans Amiens de grands priviléges; sa juridiction s'y étendait sur plusieurs quartiers et il pouvait y battre monnaie comme dans ses terres.

Le premier des barons de Picquigny, sur lesquels on ait des données historiques à peu près certaines, s'appelait Eustache (1066-1085); son nom figure parmi ceux des seigneurs qui suivirent Guillaume le Conquérant en Angleterre. En 1307, Renault de Picquigny retint prisonniers, dans les souterrains de son château, les Templiers arrêtés par l'ordre du roi dans toute l'étendue du bailliage d'Amiens.

Picquigny fut pris et brûlé, le 24 février 1470, par Charles le Témé-

raire, qui s'empara du château après un siége de trois jours et s'y installa jusqu'au 4 mars suivant. En 1558, les Bourguignons incendièrent de nouveau la ville. Le 29 août 1475, Louis XI et Édouard IV d'Angleterre tinrent à Picquigny une conférence, sur un pont construit tout exprès pour la circonstance, au-dessus de la Somme, et coupé en son milieu par un treillage en bois, « comme l'on fait, dit Commines, aux cages de lyons, et n'estoient point les trous d'entre les barreaux plus grands qu'à y bouter un bras à son aise. » Les deux rois s'embrassèrent tant bien que mal à travers le treillage et jurèrent, sur les saints évangiles et sur une relique de la vraie croix, une trêve de neuf ans. Pendant le siége d'Amiens par Henri IV, le château de Picquigny fut habité par Gabrielle d'Estrées, qui le quitta bientôt pour celui de Boves. Après avoir appartenu aux familles de Picquigny, d'Ailly, de Chaulnes, de Chevreuse, et enfin à un juif de la Haye nommé Calmer, qui le céda au comte d'Artois (depuis Charles X), le domaine fut vendu au district d'Amiens pendant la Révolution, puis rendu au comte d'Artois; celui-ci le donna à son fils, le duc de Berry. Aujourd'hui les ruines du château et leurs dépendances appartiennent à M. Morgan de Belloy.

Pour visiter ces ruines, il faut, au sortir de la station, suivre la rue principale de Picquigny. Après avoir traversé un pont, près duquel on remarque des débris d'anciennes fortifications, on arrive sur la place, où l'on a le choix entre deux chemins. Si l'on prend à droite *la rue de l'Hospice*, on trouve presque immédiatement à gauche un escalier de 91 marches aboutissant à une plate-forme qui s'étend entre le château et le cimetière. Si, au contraire, on traverse la *place* dans toute sa longueur, en laissant à droite l'*hôtel de ville* moderne et l'ancien *bailliage*, construit au XVIe siècle et reconnaissable à son pignon échancré en gradins, on devra prendre ensuite, sur la droite, la *rue des Chanoines*. A l'entrée de cette rue, un piédestal de mauvais goût a remplacé une pierre sur laquelle, d'après la tradition, saint Firmin serait monté pour prêcher le christianisme aux habitants du pays. Aux deux tiers environ de la rue, à droite, est un second escalier de 141 marches, qui, après plusieurs détours, traverse les remparts sous une longue voûte en berceau rampant et débouche près de l'église, sur une terrasse d'où l'on découvre un paysage étendu. Une sorte de couloir traverse, entre des remparts, l'enceinte du **château** et la divise en deux parties. A son extrémité occidentale, se trouve une porte flanquée de deux tours (1518) et

nommée *porte du Gard*, par laquelle on rejoint le premier escalier. C'est par un petit pavillon, beaucoup plus moderne, situé près de cette porte, que l'on pénètre ordinairement dans les ruines.

La partie la plus intéressante est l'entrée principale, qui s'ouvre au sud, du côté de la campagne. Elle se compose d'une grande porte ogivale, accompagnée à droite d'une autre porte plus petite. Parmi les écussons mutilés qui les surmontent, on ne distingue plus que les armes d'Ailly. La partie supérieure de la maçonnerie, terminée en terrasse, est bordée de créneaux. Les piliers et les parapets du pont sont percés de meurtrières. Au fond du fossé, à une grande profondeur, passait jadis la route d'Amiens à Abbeville. Après avoir franchi la première porte, on arrive dans les ruines en passant sous une seconde voûte, en plein cintre, ornée de bossages et flanquée de deux tours rondes. A droite se dressent des murailles qui ont en certains endroits 6 mètres d'épaisseur sur 15 à 20 mètres de hauteur, et qui sont percées de fenêtres fermées encore par des grillages en fer à mailles très-serrées. De ce côté, les ruines offrent un aspect assez imposant; mais nous ne saurions les comparer, comme on l'a fait, aux ruines des forteresses du moyen âge telles que Pierrefonds et Coucy; elles sont moins pittoresques et moins imposantes. Parmi les parties les mieux conservées, il n'y a guère à visiter qu'une vaste cuisine voûtée (1583), l'intérieur de deux tours, les caves, la partie non comblée des souterrains conduisant à la Somme et ceux où furent enfermés les Templiers. Le château d'habitation, construit en 1575, est ruiné comme l'ancienne forteresse. Du côté de Picquigny, l'enceinte est éventrée; l'une des brèches fut produite à la fin du XVIIe siècle par un éboulement qui détruisit une douzaine de maisons; en 1824, un pan de muraille, en s'affaissant, écrasa les bâtiments aujourd'hui remplacés par l'hôtel de ville. Mme de Sévigné, qui passa trois jours à Picquigny, en 1689, a fait l'éloge du château et de ses environs dans une lettre adressée à sa fille et datée du 28 avril.

L'**église Saint-Martin** (mon. hist.), enclavée dans le massif du château, est une ancienne collégiale, dont la nef date du XIIIe siècle et le chœur du XVe. L'abside, à quatre pans, est terminée par un pilier butant, au lieu d'une fenêtre, disposition assez rare, dont

on trouve cependant un autre exemple dans les environs, à Argœuves. Les ouïes du clocher offrent de jolies nervures. Sous l'église existe une crypte où furent trouvés, en 1842, les corps, bien conservés, des anciens seigneurs, que des habitants d'Amiens avaient arrachés de leurs cercueils en 1793.

Picquigny possédait autrefois une autre église, *Saint-Jean-Baptiste* ; le clocher seul en reste encore debout au milieu du cimetière. L'élégante coupole, du XVIIe siècle, qui couronnait cette tour, a été renversée par un ouragan, dans la nuit du 6 au 7 décembre 1856. — Nous signalerons, en outre, dans Picquigny, plusieurs *maisons* fort anciennes, en pierre ou en bois ; l'une d'elles, à l'entrée de la rue de l'Hôpital, est ornée de statuettes délicatement sculptées.

EXCURSION AU CAMP ROMAIN DE TIRANCOURT.

A 3 kilomètres environ de Picquigny, sur la rive droite de la Somme, se trouve le camp de Tirancourt, l'un des monuments les plus intéressants de l'occupation des Gaules par les Romains. Pour y aller, il faut franchir le canal de la Somme, près de la station, et traverser le village de *la Chaussée* (872 hab.), en passant à côté de l'*église*, dont la tour est surmontée d'une flèche ajourée, en pierre. On traverse ensuite *Tirancourt* (120 hab.), hameau de la Chaussée, où l'on remarque une belle *croix* gothique, en pierre, et une maison de campagne entourée d'un parc, planté d'arbres séculaires et qui suit les sinuosités de la rivière. — Si l'on veut abréger le trajet, on peut, après avoir traversé le canal, tourner immédiatement à droite et suivre le chemin de halage de la Somme, depuis l'écluse de Picquigny jusqu'au delà de Tirancourt, où l'on reprend la route précédente. On peut même continuer de suivre la rivière jusque vis-à-vis du camp ; de ce point, reconnaissable à quelques buttes sablonneuses (débris de la chaussée romaine) entrecoupées de tourbières, un sentier mène au pied des retranchements. Le camp de Tirancourt est un peu plus éloigné de la station de Picquigny que de celle d'Ailly, où conduit, soit le chemin de halage de la Somme, soit une route passant à Saint-Sauveur (*V.* ci-dessus, p. 157).

Le **camp de Tirancourt** (monument historique), à l'ouest du ha-

meau dont il a pris le nom, est appelé le *Grand-Fort* par les habitants du pays. Il est bien conservé. De forme triangulrire, il occupe une situation semblable à celle des camps de l'Étoile et de Liercourt (*V.* ci-dessous, p. 165 et p. 169), destinés comme lui à tenir en respect les peuples de la seconde Belgique. De même que les autres camps romains échelonnés sur les bords de la Somme et tous appelés *camps de César*, il se trouve à l'angle de deux vallées et à proximité de la rivière, avec laquelle il communiquait par une chaussée nommée *Croupe*, que l'extraction de la tourbe a fort endommagée. Protégé par des escarpements naturels, il était en outre défendu, du côté le plus faible, par des remparts en terre et des fossés profonds. L'une de ses entrées a conservé le nom de *porte de Fer*. Les dégradations des remparts, du côté de la Somme, sont dues aux chanoines d'Amiens et de Picquigny, qui en firent enlever des pierres pour la cathédrale d'Amiens.

C'est de Picquigny à Abbeville que la vallée de la Somme et ses abords offrent le plus d'intérêt au touriste et à l'archéologue, par la grande quantité de monuments religieux, civils et militaires, de toute époque, qui y subsistent encore et auxquels se rattachent des souvenirs historiques. L'industrie et le commerce donnent aussi à cette région une physionomie plus animée.

Au sortir de Picquigny, on aperçoit sur la gauche, à la base d'une sorte de falaise, l'entrée de carrières maintenant abandonnées et d'où furent extraits, au moyen âge, une grande partie des matériaux employés à la construction de la cathédrale d'Amiens. On franchit ensuite la Somme près de sa jonction avec le canal, qui fait une île d'une partie de Picquigny. A droite, *Belloy-sur-Somme* (1153 hab.) groupe ses maisons et ses deux beaux châteaux sur le versant opposé de la vallée.

Après avoir dépassé (à gauche) *Saint-Pierre à Gouy* (110 hab.), le chemin de fer entre dans les dépendances de l'ancienne **abbaye du Gard**, qui se montre à gauche, au pied d'une colline couronnée de bois. Cette abbaye, dédiée à sainte Marie, fut fondée en 1137 par Gérard de Picquigny, vidame d'Amiens, pour des moines de l'ordre de Cîteaux. Ruinée après la bataille d'Azincourt, elle

se releva bientôt. Mazarin en fut nommé abbé commendataire par le roi, en 1657. Cent ans auparavant, les religieux cultivaient, sur plusieurs centaines d'arpents, la vigne, qui a aujourd'hui complétement disparu de la contrée. Après la Révolution, une colonie de Trappistes s'était établie au Gard, mais la construction d'un chemin vicinal, d'abord, et ensuite celle du chemin de fer, à travers leurs propriétés, leur fit abandonner, en 1846, cette retraite désormais privée de calme et de solitude. Des religieux Maristes prirent la place des Trappistes. Un orphelinat fut ouvert à l'abbaye du Gard en 1856 et subsista jusqu'en 1864. Puis, pendant un an environ, l'abbaye appartint à l'évêché et servit de maison de plaisance aux élèves du grand séminaire d'Amiens; aujourd'hui, elle attend une autre destination. On n'y trouve plus aucun vestige du monastère fondé au XIIe siècle, ni de sa belle église romane, détruite pendant la Révolution, et remplacée, en 1816, par une construction mesquine, sans caractère. Les ornements et le riche mobilier de l'ancienne église sont dispersés dans les villages des environs. A gauche, au delà de l'abbaye, on voit la ferme du *Quesnot* et un moulin à vent abandonné, qui en dépendaient. A droite se trouve *Yzeux* (322 hab.).

Le chemin de fer longe ensuite à gauche *Crouy* (393 hab.), pauvre village composé de maisonnettes et qui fut cependant le berceau de la grande famille de Crouy ou Croÿ, si puissante dans les Pays-Bas, sous les ducs de Bourgogne et les rois d'Espagne. Vers le XIVe siècle, la maison de Crouy s'allia à celle de Hongrie et en prit les armes. En 1598, la terre de Crouy fut érigée en duché-pairie par Henri IV, en faveur du duc d'Arscot; mais ce duché s'éteignit au commencement du XVIIIe siècle. L'*église* de Crouy renferme des statues et d'autres ornements provenant de l'ancienne abbaye du Gard.

Avant de s'arrêter à la station d'Hangest-sur-Somme, on aperçoit sur la droite, au delà de la rivière, à 1 kilomètre environ, la flèche, en pierre sculptée, et un peu lourde, qui surmonte la tour de l'église de *Bourdon* (536 hab.). On franchit ensuite le petit ruisseau du Landon, près de sa jonction avec la Somme, et l'on remarque à gauche, à côté de la station, l'enseigne originale de l'*auberge du Canard*.

20e STATION. — HANGEST-SUR-SOMME.

7 kil. de Picquigny. — 21 kil. d'Amiens. — 152 kil. de Paris.
102 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Bernaville*, 22 kil., 1 fr. 30 c., par (3 kil.) *Flixecourt* et (14 kil.) *Domart-en-Ponthieu*.
CAFÉ-RESTAURANT *de la Station*.

Hangest-sur-Somme, village de 985 habitants, situé à gauche de la station, n'a de remarquable que quelques parties de son *église*. La tour du clocher est romane; sa partie supérieure, datant du XVIe siècle et ornée d'épis en plomb, vient d'être refaite presque entièrement, sur le même modèle. Les boiseries de l'intérieur proviennent de l'ancienne église du Gard; on y remarque encore un devant d'autel couvert d'arabesques coloriées, une crèche en fil de fer d'un curieux travail, et des fonts baptismaux portés par des dauphins.

Il se fabrique à Hangest une grande quantité de belles toiles dites toiles de Picardie; la préparation du chanvre et l'exploitation des tourbières y sont aussi deux industries assez actives.

Au sortir de la station d'Hangest, on côtoie à droite la Somme, qui déplace peu à peu son lit aux dépens des propriétés riveraines. A gauche, la voie suit, pendant 3 ou 4 kilomètres, la base de coteaux en friche, où végètent quelques genévriers. A droite, dans la vallée de la Fieffes (la carte de l'État-Major l'appelle la Nièvre), affluent de la Somme, se cachent les ruines intéressantes de l'*abbaye de Moreaucourt*, fondée en 1146 par des religieuses de Fontevrault. Dans la même direction, un peu plus à droite, se montrent les moulins, la manufacture de laine peignée et l'église de *Flixecourt* (1803 hab.), dont le clocher, par une étrange singularité, est plus bas que la nef. — Aux *Moulins-Bleus*, sur le bord du canal, sont réunies d'importantes usines, scierie mécanique, atelier de trituration de bois de teinture, fabrique de toile à voiles et filature de poil de chèvre. Ces établissements dépendent de l'Étoile (*V.* ci-dessous), dont on aperçoit de fort loin l'église assise sur une haute colline. — Le chemin de fer longe à droite, pendant 2 kil. environ, le village de *Condé-Folies* (1297 hab.), où

l'on remarque, à gauche, un beau parc, puis il franchit la rivière d'Airaines, en arrivant à Longpré-les-Corps-Saints.

21e STATION. — LONGPRÉ-LES-CORPS-SAINTS.

7 kil. d'Hangest. — 28 kil. d'Amiens. — 159 kil. de Paris.
95 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Airaines*, 7 kil., 60 c.; — *Liomer*, 24 kil., 1 fr. 25 c.; — *Oisemont*, 20 kil., 1 fr. 25 c.; — *Ailly-le-Haut-Clocher*, 8 kil., 60 c., par *Long*, 4 kil.

HÔTELS : — *du chemin de fer du Nord* (Leroy, dit Gricourt), café-restaurant; — *de la Station* (Jacques Louchet), café-restaurant. — A l'un et à l'autre de ces hôtels, on trouve des voitures à volonté.

Longpré-les-Corps-Saints (1841 hab.) doit son surnom aux reliques qui y furent envoyées de la Terre-Sainte par le seigneur Aléaume de Fontaines, pendant la troisième croisade, et déposées dans l'église collégiale qu'avait fondée, en 1190, Laurette de Saint-Valery, sa femme. De cette collégiale, sur l'emplacement de laquelle s'élève l'**église** actuelle, trop massive, il ne reste guère que la crypte et le portail, classés parmi les monuments historiques. Ce *portail* est chargé de sculptures « représentant, dit M. Goze, l'*Ensevelissement*, la *Résurrection* et le *Couronnement de la Vierge*, tels qu'on les voit sur le portail droit de la façade principale de la cathédrale d'Amiens. » Parmi les reliquaires de l'église est une statue de saint Christophe, en bois recouvert d'argent et de vermeil, très-intéressante comme objet d'art. La *crypte*, accompagnée de plusieurs caveaux, renferme, outre un saint-sépulcre d'exécution grossière, la statue colossale et vraiment remarquable d'Aléaume de Fontaines. La tour de l'église (1700) et le clocher dentelé font un bel effet vus à quelque distance.

Longpré est un village riche et commerçant, qui se livre à la fabrication de la toile et à l'extraction de la tourbe.

EXCURSION AU CAMP ROMAIN DE L'ÉTOILE ET A LONG.

A 4 kilomètres environ de la station de Longpré (en passant par Condé-Folies), sur la rive droite de la Somme, au sommet de la colline qui porte l'église de *l'Étoile* (864 hab.), est un **camp romain**, parfaitement conservé et bien défendu par des escarpe-

ments naturels. De forme ovale, il occupe, y compris les retranchements, une superficie de 16 hectares, aujourd'hui recouverte de bois. Sur le *prætorium*, qui domine l'église, on remarque un puits très-profond et très-ancien, revêtu de maçonnerie.

De l'Étoile, un chemin qui suit la rive droite de la Somme, conduit à (4 kil.) **Long**, grand et beau village de 1505 habitants, bâti en amphithéâtre à la base de collines qui s'élèvent à 110 mètres d'altitude. Le **château** de Long, admirablement situé, occupe l'emplacement d'une ancienne forteresse, dont il reproduit la configuration extérieure. Construit en pierre et en briques, dans le style de Mansart, il date du XVIIIe siècle et compte, dit-on, 365 fenêtres. L'aile droite, sur la rivière, est entièrement occupée par un salon elliptique, enrichi de peintures et de sculptures dorées. Des terrasses superposées descendent jusqu'à la Somme, qui décrit plusieurs courbes autour du parc, planté d'arbres magnifiques, et dans lequel M. le comte de Boubers a réuni des débris d'anciens monuments.

L'**église** de Long, à laquelle conduit un escalier, se fait remarquer de loin par son éclatante blancheur et ses vastes proportions. C'est un beau vaisseau gothique, construit il y a quinze ans environ, sur le modèle de Notre-Dame de Bon-Secours près de Rouen. Le clocher, seul reste de l'ancienne église, trop bas pour l'édifice actuel, se termine par une flèche sculptée et ajourée. De la terrasse qui précède le portail, la vue s'étend au loin, dans la direction d'Abbeville et sur les plateaux du Vimeu.

A 4 kilomètres environ au nord de Long, se trouve **Ailly-le-Haut-Clocher**, chef-lieu de canton de 1184 habitants, de l'arrondissement d'Abbeville. Ce bourg a donné son nom à l'illustre maison d'Ailly et tire lui-même son surnom de la position de son *église*, dont la flèche atteint 154 mèt. 60 cent. d'altitude.

De Long, on revient à la station de Longpré-les-Corps-Saints, en traversant, dans toute sa largeur, la vallée de la Somme, coupée de nombreuses *entailles* ou tourbières, dont quelques-unes peuvent être comparées, pour leurs dimensions, à de petits lacs. Au *Catelet* (2 kil. de Long), on croise le chemin de fer, pour le suivre à gauche, jusqu'à (4 kil. de Long) Longpré.

Le chemin de fer, longeant à droite les marais de la Somme et leurs tourbières, dépasse successivement, à gauche, le Catelet, dépendance de Long, que l'on découvre au loin à droite, et *Vieulaine* (230 hab.), près duquel ont été opérés des essais de reboisement, sur les coteaux crayeux de la rive gauche. — *Fontaine-sur-Somme* (1277 hab.), que l'on entrevoit à gauche, au milieu de la verdure qui le cache, possède une belle *église* (monument historique), surmontée d'une flèche délicatement évidée. Le portail latéral de gauche est couvert de riches sculptures aux armes de Louis XII et de François Ier; à l'intérieur, on signale les clefs de voûte de la chapelle de la Vierge, des restes de vitraux coloriés et les fonts baptismaux, qui portent la date de 1590. — L'église de *Cocquerel* (420 hab.), à droite, en face de Fontaine, possède aussi une flèche de pierre et une voûte ogivale en charpente, assez curieuse. — Celle de *Liercourt* (463 hab.), à gauche, sur une hauteur, offre de beaux détails du XVe et du XVIe siècle; mais elle n'a conservé de son clocher qu'un pan de mur percé de deux baies, ce qui lui donne un air de ruine assez pittoresque. — Un peu plus loin, on longe le parc d'une villa en deçà de la station de Pont-Remy, établie à égale distance de ce village et de Liercourt, sur la route de Paris à Calais.

22e STATION. — PONT-REMY.

8 kil. de Longpré. — 36 kil. d'Amiens. — 167 kil. de Paris.
87 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Hallencourt*, 6 kil., 50 c.

Pont-Remy, village de 1645 habitants, est situé à 1 kilomètre environ à droite de la station. Deux manufactures importantes, une filature de lin et une peignerie de laine, plusieurs autres établissements industriels et des constructions élégantes lui donnent un air de petite ville.

Pont-Remy possède un **château**, du style gothique, dont toutes les parties ne sont pas anciennes, mais dont la restauration a été faite avec tant de goût, en 1839, par le propriétaire, M. le vicomte du Maisniel, que toutes les constructions sont en parfaite harmonie. Cette coquette habitation, mi-partie forteresse, mi-

partie maison de plaisance, montre ses tours à mâchicoulis, ses toits aigus, ses blanches murailles et son élégant perron, au milieu d'un îlot de verdure formé par deux bras de la Somme. On l'aperçoit à droite de la route, en se rendant de la station à Pont-Remy; mais, pour la voir sous son plus bel aspect et pour mieux en juger, il faut remonter la rivière jusque près d'un pont en bois, voisin de l'église, qui est isolée à l'est du village (de la gare à ce pont, il existe un sentier qui abrége).

Aux extrémités du corps de logis se dressent deux tours, l'une ronde, l'autre polygonale, toutes deux de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle. La tour ronde, qui est la plus grosse, a environ 8 mètres 33 centimètres de diamètre extérieur et plus de 25 mètres de hauteur. Elle renferme un caveau à voûte hémisphérique, puis, au premier et au second étage, une salle octogonale, de forme irrégulière. La salle du rez-de-chaussée, voûtée en anse de panier très-surbaissée, a conservé des traces de peintures murales. Enfin, sous les combles se trouve une autre salle, assez grande, entourée d'un chemin de ronde, garni de mâchicoulis et supporté par trois rangs de corbeaux superposés. Des vestiges de fortifications existant aux alentours du château semblent provenir d'ouvrages plus anciens.

De tout temps, en effet, Pont-Remy fut un poste militaire important, car c'est là seulement que, depuis son embouchure, la Somme commençait à offrir un passage facile. Autrefois, la mer, que ne retenaient ni digues ni écluses, remontait au delà d'Abbeville, et il n'y a pas bien longtemps encore le flux se faisait sentir jusqu'à l'Étoile (*V.* ci-dessus, p. 165). Il est fait mention de Pont-Remy dans l'histoire, avant même qu'il n'y soit question de l'existence d'Abbeville. Quand cette dernière ville devint une possession anglaise, Pont-Remy se trouva sur la limite des deux royaumes et fut plus d'une fois chaudement disputé à la France. En 1346, après la bataille de Crécy, Édouard III envoya contre ce château un détachement qui fut repoussé et qui ne réussit pas mieux à surprendre les forteresses de Long et de Picquigny, sur lesquelles il se rejeta. Les Anglais s'emparèrent cependant de Pont-Remy, après le traité de Brétigny, mais Châtillon ne tarda pas à le leur reprendre. En 1300, Guy, comte de Luxembourg, y fit subir de grosses pertes aux Anglais. Une nouvelle tentative d'Henri V (1415) ne fut pas plus heureuse que celle d'Édouard III. Après plusieurs échecs, les troupes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, aidées par des renforts venus

d'Amiens, prirent le château qui, une fois en leur pouvoir, devint redoutable pour la France ; l'ordre de le détruire, donné par le comte de Ligny, ne fut exécuté qu'en partie.

En 1531, la reine Éléonore y fut reçue avec éclat. En 1534, le duc de Vendôme le fortifia de nouveau pour arrêter les Impériaux. Les Ligueurs l'occupèrent de 1584 à 1587 ; quelques années plus tard, Henri IV y passa une nuit. Au mois d'août 1638, Richelieu s'y arrêta ; mais un incendie, qui prit naissance dans la cuisine où se préparait le souper du cardinal, détruisit le principal corps de logis et fit sauter une des tours, qui contenait un baril de poudre.

Le château de Pont-Remy appartint à d'illustres familles, parmi lesquelles nous nommerons celles de Créqui, de la Trémouille, de le Pelletier de Saint-Fargeau. L'un de ses plus illustres seigneurs fut Antoine de Créqui, appelé souvent *Pont-Dormi* dans les chroniques de son temps, et qui périt en défendant Hesdin contre les troupes de Charles-Quint.

L'**église** de Pont-Remy (monument historique) située à l'est et à l'écart du village, remonte à la fin du XVe ou au commencement du XVIe siècle. A l'intérieur, l'édifice a subi des restaurations inintelligentes ; les voûtes en bois ont été recouvertes de mortier ; mais on y remarque encore de beaux restes de vitraux.

A moins d'un kilomètre à gauche de la station, au sommet d'une colline qu'isolent au nord-ouest et au sud-est deux vallées parallèles, se trouve l'ancien **camp romain de Liercourt**, appelé également *camp de Bellifontaine*, à cause de sa situation entre ces deux villages (les habitants du pays le nomment le *Casteli* ou *Camp de César*). Sa forme est celle d'un pentagone ; quatre de ses côtés présentent des défenses naturelles très-suffisantes ; du côté de la plaine, un rempart élevé, que l'on distingue fort bien du chemin de fer, et des fossés profonds en interdisaient l'abord. Les pentes escarpées de la face la plus rapprochée de la voie, sur le versant occidental de la vallée de la Somme, sont couvertes d'un bois remarquable par la hauteur de ses arbres. Dans la partie supérieure du camp, on reconnaît facilement l'enceinte circulaire du *Prætorium*. La superficie de ce camp est, à l'intérieur, de 32 hectares 42 ares 74 centiares, et, y compris les fossés, remparts et escarpements, de 46 hectares 20 centiares. Ces chiffres ont été relevés par M. d'Allonville qui, dans sa *Dissertation sur les camps romains du département de la Somme*, croit pouvoir affir-

mer que le camp de Liercourt fut construit par César lui-même, dans sa huitième et dernière campagne de la guerre des Gaules. Les fouilles, faites dans ce camp à diverses époques, n'ont amené que des résultats insignifiants.

Au delà de Pont-Remy, le chemin de fer passe entre les villages d'*Érondelle* (307 hab.), à gauche, et d'*Eaucourt* (380 hab.), à droite. Des débris de tours et de murailles, que l'on voit contre la rive droite de la Somme, sont les seuls restes du *château fort* d'Eaucourt. Le donjon est formé de deux tours reliées par une porte. Les souterrains du château sont remplis d'eau par suite d'infiltrations de la Somme. Détruit en 1420, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, relevé en 1436 et occupé plus tard par les Ligueurs, le château d'Eaucourt fut démantelé vers 1590 par les bourgeois d'Abbeville, auxquels il causait de continuelles inquiétudes. A gauche, au delà des marais et au pied des coteaux, dont la voie s'est éloignée, se cache *Bray-sous-Mareuil* (414 hab.). On laisse ensuite successivement : à droite, *Épagne* (577 hab.), où subsistent quelques vestiges d'une célèbre abbaye ; — *Épagnette* (178 hab.) ; — à gauche, *Mareuil* (1036 hab.), dont le château a conservé ses fossés, une partie de son enceinte, une tour ronde, des souterrains, et dont l'*église* romane (XIe siècle) est citée comme l'un des plus curieux spécimens de l'architecture de cette époque, dans la Picardie. — Plus loin, du même côté, au bord d'un petit bois, *Caubert* (273 hab.) est bâti en partie sur les flancs et au sommet de hautes collines (100 mèt. environ au-dessus de la vallée) appelées les *Monts de Caubert*. Presque à pic du côté du nord-est, c'est-à-dire vers Abbeville, cette colline s'aperçoit de très-loin, même de la pleine mer. Trois moulins à vent en couronnent le sommet occupé jadis par un *camp romain*, plus vaste que ceux qui le précèdent le long de la Somme et pouvant contenir quatorze légions. On n'a que des données incertaines sur l'époque de l'établissement de ce camp, dont l'un des remparts s'appelle le *Mont-Fendu*. — La Somme se rapproche du chemin de fer, qu'elle vient longer à droite. De ce même côté, mais un peu en avant, les tours et le faîte élevé de l'église Saint-Vulfran d'Abbeville attirent déjà l'attention. On croise la route de Rouen,

entre le *faubourg des Planches* (à gauche), remarquable par ses cultures maraîchères, et l'emplacement de l'ancienne gare (à droite), avant de s'arrêter dans la nouvelle gare, beaucoup plus rapprochée de la ville.

23e STATION. — ABBEVILLE.

8 kil. de Pont-Remy. — 44 kil. d'Amiens. — 175 kil. de Paris.
79 kil. de Boulogne.

Renseignements généraux. — Direction.

OMNIBUS pour la ville : — 30 cent. par voyageur sans bagages; 60 cent. avec bagages jusqu'à 30 kilog.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Auxi-le-Château*, 28 kil., 2 fr.; — *Hesdin*, 37 kil., 4 fr.; — *Blangy*, 24 kil., 2 fr. 50 c.; — *Foucarmont*, 36 kil., 3 fr. 50 c.; — *Neufchâtel*, 52 kil., 5 fr.; — *Woincourt*, 20 kil., 2 fr. 25 c.; — *Fressenneville*, 18 kil., 2 fr. — *Valines*, 18 kil., 1 fr. 50 c.; — *Gamaches*, 30 kil., 2 fr.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Dieppe*, 59 kil., 6 fr. et 8 fr.; départ à 2 h. 30 min. du soir et à 8 h. 30 min. du matin; — *Crécy*, 19 kil., 2 fr. (les bureaux de ces deux voitures sont à l'hôtel de France). — Outre la voiture de correspondance d'Auxi-le-Château, par Saint-Riquier, un courrier prenant des voyageurs part d'Abbeville (hôtel du Grand-Hercule, rue Saint-Vulfran, 72) à 3 h. 30 min. du matin et repart d'Auxi-le-Château à 5 h. du soir.

LOUEURS DE VOITURES ET DE CHEVAUX : — *Bienaimé*, rue Saint-Jean-des-Prés; — *Degouy*, chaussée Marcadé; — *Cantrelle*, place du Marché; — *Lambert*, chaussée du Bois; — *Bellegueule*, chaussée du Bois; — *Journé*, chaussée d'Hocquet; — *Herbet-Lefèvre*, rue Saint-Gilles.

HÔTELS : — *de la Tête-de-Bœuf*, rue Saint-Gilles; — *Saint-Jacques*, rue Saint-Vulfran; — *de France*, rue de l'Hôtel-de-Ville; — *du Lion-Noir*, chaussée du Bois; — *du Commerce*, rue Saint-Gilles.

CAFÉ *Français*, rue Saint-Gilles.

POSTE AUX LETTRES : rue de l'Hôtel-Dieu, 27.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : rue des Minimes, 15.

LIBRAIRES : — *Caudron*, rue des Lingers; — *Mortier*, rue Saint-Gilles; — *Prévost*, rue des Lingers; — *Vitoux*, rue des Lingers.

BAINS : rue du Moulin-du-Roi.

DIRECTION. — Le voyageur qui désire visiter Abbeville en quelques heures, sans y séjourner, doit, à son entrée en ville, par la *porte Saint-Jean-des-Prés* ou *de la Gare*, et après avoir franchi le canal de transit, prendre en face de lui la *rue Saint-Jean-des-Prés*, à laquelle fait suite la *rue Saint-Vulfran*. A l'entrée de celle-ci, on franchit, sur le *pont de Talance*, le bras principal de la Somme, avant d'atteindre l'église

Saint-Vulfran. Au delà de l'église s'ouvre la *place du Marché*, où l'on peut prendre, à droite, la *rue Saint-Gilles*, la plus belle d'Abbeville, conduisant à la porte et à l'église du même nom. Si l'on suit alors les remparts, à gauche, derrière l'église, on arrivera, en passant au pied d'une vieille tour servant aujourd'hui de prison militaire, au *champ de foire*, qu'il faut traverser en diagonale, pour gagner sur la droite, par deux ou trois rues sans importance, la *chaussée du Bois*, près de laquelle on peut visiter l'église du Saint-Sépulcre. Reprenant ensuite cette chaussée, et tournant le dos à la *porte du Bois*, on voit s'ouvrir à droite, à l'entrée de la *rue des Lingers*, la *place d'Armes* ou *place Saint-Pierre* (statue de Lesueur), et plus haut, dans la même rue et du même côté, la *rue de l'Hôtel-de-Ville*, ainsi nommée du principal édifice qui la borde. La place Saint-Pierre et la rue de l'Hôtel-de-Ville conduisent l'une et l'autre à l'église Saint-Jacques, au port, à la chapelle Saint-Paul et à l'établissement des Rames, d'où l'on peut revenir à la gare, soit par la chaussée d'Hocquet, qui aboutit à la rue Saint-Jean-des-Prés, soit en longeant, depuis la porte d'Hocquet, le canal de transit.

Situation. — Aspect général.

Abbeville, chef-lieu d'arrondissement de 20 058 habitants, la seconde ville du département par son importance, est située dans la vallée de la Somme, au pied de collines peu élevées qui la dominent au nord et à l'est. Au sud et à l'ouest, des marais, des prés et des jardins séparent Abbeville des monts de Caubert.

Cette ville est traversée, dans toute sa longueur, par la Somme, qui s'y divise en deux bras; le plus large servit longtemps à la navigation; mais, comme il est dangereux et rapide, il a été abandonné, et les deux extrémités de la ville sont réunies par un *canal* dit *de transit*, qui, se détachant de la rivière à l'entrée de la ville, la contourne au sud et à l'ouest. Abbeville est une place de guerre de deuxième classe, entourée de fortifications revêtues d'un mur en briques au nord, à l'est et au sud-est, en terre sans revêtement extérieur, au sud-ouest. Mais la principale force de cette place consiste dans l'extrême facilité avec laquelle elle peut inonder ses abords. Les remparts sont percés de six portes, sans intérêt : à l'ouest, la *porte Saint-Jean-des-Prés*, ou *de la Gare;* au sud-ouest, la *Portelette* ou *porte de Rouen;* au sud-est, la *porte Saint-Gilles;* à l'est, la *porte du Bois;* au nord, la *porte Marcadé*, et au nord-ouest, la *porte d'Hocquet*.

Abbeville manque d'animation, le chiffre de sa population n'étant pas en rapport avec sa vaste superficie. Quelques rues sont larges et belles, surtout à l'est et au nord; au centre de la ville et à l'ouest se trouvent beaucoup de rues étroites et tortueuses, dans lesquelles il existe un grand nombre de maisons curieuses du XVe et du XVIe siècle; plusieurs rues ont conservé aussi un pavage détestable en galets petits et pointus. La principale curiosité de la ville est assurément l'église Saint-Vulfran; mais la manufacture des Rames, le port maritime, la promenade du champ de foire, la bibliothèque, le musée communal et les belles collections de M. Boucher de Perthes méritent aussi d'être visités.

Histoire.

On trouve peu de traces d'Abbeville dans l'histoire, avant le IXe siècle; le premier document où le nom de cette ville soit cité est une chronique qui la met au nombre des domaines possédés par l'abbaye de Saint-Riquier, en 831. Son nom actuel viendrait ainsi des deux mots latins : *Abbatis Villa*, Villa ou Ferme de l'Abbé.

En 990, Hugues Capet fit fortifier solidement Abbeville afin d'opposer une barrière aux invasions des Normands, qui ravageaient les rives de la Somme depuis son embouchure. Dès lors la ville put s'accroître et le comté de Ponthieu, dont elle devint la capitale, ne tarda pas à prendre les proportions d'un petit État. Son premier gouverneur fut un gendre de Hugues Capet. Les comtes de Ponthieu furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, surtout avec les Normands, avec les rois d'Angleterre et quelquefois même avec les rois de France.

Les troupes du duc de Normandie, du comte de Flandre et de Boulogne se réunirent, en 1096, à Abbeville, avant leur départ pour la croisade. Godefroy de Bouillon les passa en revue sous les murs de la ville, et c'est sur l'emplacement de sa tente que fut élevée, dit-on, l'église du Saint-Sépulcre. Gui, alors comte de Ponthieu, arma lui-même chevalier à Abbeville, en 1098, Louis le Gros, héritier de la couronne de France.

En 1130, les habitants d'Abbeville achetèrent leurs libertés communales de Guillaume de Talvas; toutefois, ce fut seulement en 1184 que le comte Jean de Ponthieu leur accorda une charte écrite.

Les chefs de la deuxième croisade se réunirent aussi à Abbeville, qui passa, en 1227, sous la domination anglaise, ainsi que le Ponthieu, par le mariage d'Éléonore de Castille avec Édouard Ier. La reine Isabelle, femme d'Édouard II, habita longtemps Abbeville. Accompagnée de son fils aîné, plus tard Édouard III, elle leva un corps de troupes dans le Ponthieu et partit du Crotoy pour aller combattre son mari.

En 1340, les Abbevillois, las de la domination anglaise, se révoltèrent et forcèrent la garnison à se réfugier dans le château, où elle dut capituler, avant même que Philippe le Bel fût accouru au secours de la ville. Après la bataille de Crécy, toutes les tentatives des Anglais pour reprendre Abbeville furent inutiles; mais le traité de Brétigny (1360) la détacha de nouveau de la France. A cette nouvelle, les habitants répondirent : « Qu'ils aimeraient mieux être taxés chaque année de la moitié de leur avoir et rester Français. » Ils n'en firent pas moins une brillante réception à l'infortuné roi Jean, à son retour d'Angleterre. De nouvelles rigueurs et la mort héroïque du bourgeois Ringois, précipité dans les flots à Douvres, parce qu'il avait refusé de reconnaître la souveraineté d'Édouard III, poussèrent encore les Abbevillois à la révolte. Sur leur demande, Charles V leur ayant envoyé une armée commandée par le comte de Saint-Pol et Hugues de Châtillon, ils réussirent facilement à chasser leurs oppresseurs.

Cédée à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, par le traité d'Arras, en 1435, Abbeville fut rachetée par Louis XI avec les autres villes de la Picardie. En 1466, elle retomba au pouvoir de la Bourgogne. Charles le Téméraire s'y fit bâtir une nouvelle forteresse et y convoqua les États des Pays-Bas, en 1471 ; mais, à sa mort, Louis XI reprit possession de la ville (1477). Des fêtes magnifiques y furent données à Charles VIII, en 1493. L'histoire a conservé également le souvenir de celles qui y furent célébrées à l'occasion du mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre. François Ier, qui avait assisté à ce mariage, en 1514, revint à Abbeville en 1517, et y signa, en 1527, avec le cardinal Wolsey, ministre d'Henri VIII, la ligue offensive et défensive de la France et de l'Angleterre contre Charles-Quint. Le roi Henri II visita aussi Abbeville, en 1550, et la mit en état de défense contre les entreprises de l'empereur.

La Réforme causa dans Abbeville des luttes sanglantes. En 1591, le duc d'Aumale démolit le château pour se laver du reproche qu'on lui faisait de vouloir livrer la ville aux Espagnols. En 1594, les habitants reconnurent Henri IV, qui y fit son entrée solennelle, le 18 décembre. Quelques années plus tard, Abbeville fut deux fois ravagée par la peste, qui dépeupla entièrement plusieurs quartiers; en 1635, le fléau fit une nouvelle invasion; mais, chose digne de remarque, les tanneurs furent tous épargnés.

Louis XIII visita quatre fois Abbeville, en 1620, en 1630, en 1637 et en 1639. Ce fut dans l'église des Minimes de cette ville que, le 15 août 1637, il voua son royaume à la Vierge, après avoir assisté, avec toute la cour, à une procession magnifique, que présidait le cardinal de Richelieu. Pour perpétuer le souvenir de cette consécration, le roi ordonna par lettres patentes que chaque année, à pareil jour, il fût fait une procession semblable à Notre-Dame de Paris et dans toutes

les autres villes du royaume. A partir de cette époque, l'histoire d'Abbeville se borne presque uniquement à énumérer les illustres visiteurs qui se succédèrent fréquemment dans les murs de cette ville : Louis XIV, guéri à Calais d'une maladie dangereuse par un médecin abbevillois, nommé Dusaulsoy; Turenne; Henriette de France; la duchesse d'York; Jacques II, d'Angleterre, sa femme et son fils; Vauban; le prince de Conti, élu roi de Pologne, etc.

Le 1er août 1766, Abbeville fut le théâtre de l'assassinat juridique du chevalier de la Barre, *véhémentement suspecté* d'avoir, avec quatre autres jeunes gens, d'Étallonde, Moisnel, Dumaisniel de Saveuse et Douville de Maillefer, mutilé un crucifix de bois élevé sur le Pont-Neuf et couvert d'immondices un autre crucifix, dans le cimetière de Sainte-Catherine. Il faut lire dans l'*Histoire d'Abbeville et du comté de Ponthieu*, par M. Louandre, les détails de ce procès tristement célèbre.

Le 2 octobre 1773, l'explosion d'un magasin à poudre causa de grands désastres à Abbeville : 67 maisons furent entièrement détruites, 977 furent plus ou moins endommagées; 150 personnes perdirent la vie, et 130 furent dangereusement blessées.

En 1776, le comté de Ponthieu fut donné en apanage au comte d'Artois, depuis Charles X, qui le garda jusqu'à la Révolution.

Abbeville a vu naître : en 1046, saint Bernard, compagnon de Robert d'Arbrissel et fondateur de l'abbaye de Tyron; en 1185, Jean d'Halgrin, plus connu sous le nom de Jean d'Abbeville, archevêque de Besançon et cardinal-évêque de Sabine; le géographe Sanson; plusieurs graveurs, entre autres Depoilly, Daullé, Macret, Hubert, Beauvarlet, Danzel, Levasseur, Mellan et Aliamet; le poëte Millevoye et M. de Pongerville.

Le compositeur Lesueur est né, en 1760, au Plessiel-lès-Abbeville, à 6 kil., sur la route de Saint-Omer.

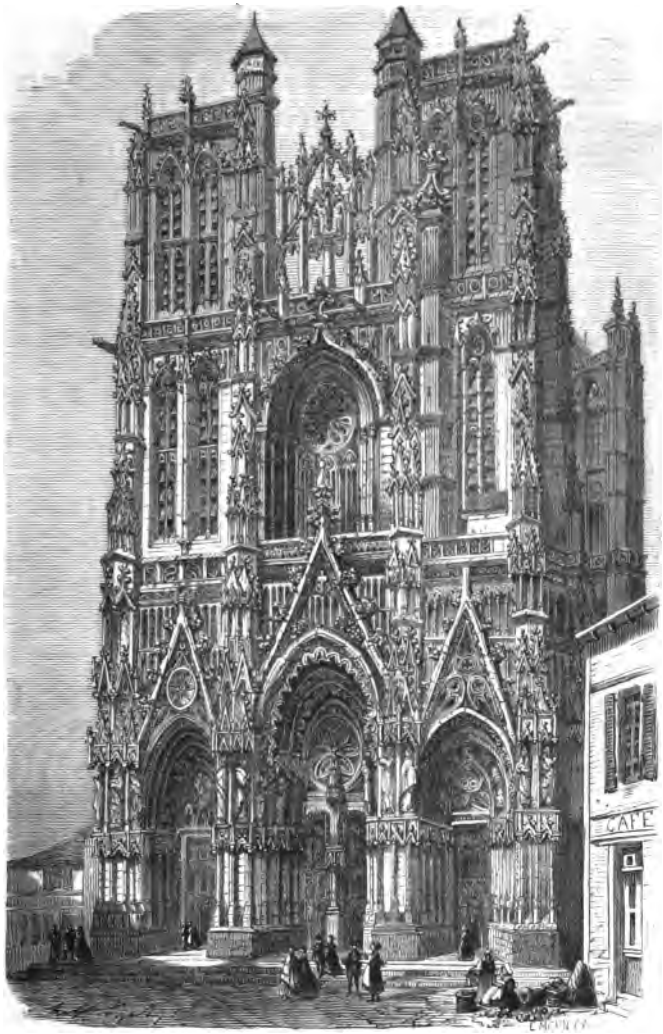
Monuments religieux.

L'**église Saint-Vulfran**, ancienne collégiale, classée parmi les monuments historiques, prendrait place, si elle était terminée, parmi les grandes basiliques du moyen âge; son portail est cité au nombre des plus remarquables de la France, mais c'est la seule partie de l'édifice qui pourra sans doute être conservée. Le reste est menacé d'une ruine imminente et le vaisseau de l'église ne se tient debout qu'à grand renfort d'étais : à l'extérieur, des cintres de bois consolident les arcs-boutants; à l'intérieur, la nef est traversée par un réseau de barres de fer et il a fallu soutenir aussi ses voûtes par des cintres en charpente.

La construction de l'église actuelle ne fut commencée, cepen-

dant, que le 7 juin 1488, sur l'emplacement occupé successivement par plusieurs autres églises depuis le XIe siècle. Les travaux, continués avec l'aide de Louis XII et de son ministre, le cardinal Georges d'Amboise, du pape Léon X, de l'archevêque de Reims, des abbés de Picardie, du clergé des paroisses de la ville, des communautés religieuses, de la municipalité et de toutes les corporations ouvrières ou marchandes, durent être interrompus en 1539, par suite du manque de fonds. Les constructions terminées comprenaient seulement la façade et ses deux tours, la nef et ses bas côtés, le mur extérieur du transsept et la tour de Saint-Firmin, au nord. Le chœur, beaucoup plus bas que la nef, fut bâti de 1661 à 1663; en 1620 et en 1622 avaient été construites les chapelles qui le flanquent : celle de gauche, aux frais d'un ancien maïeur d'Abbeville; celle de droite, aux frais de la corporation des merciers et des épiciers.

Saint-Vulfran est entourée en partie d'échoppes et de maisons vieilles et sales, qui en défendent les abords et ne permettent pas d'en étudier de près l'extérieur. La façade seule peut être considérée à loisir, grâce à la petite place du Marché-aux-Fruits qui s'étend devant elle. Cette façade, précédée d'un perron de deux marches, et large d'environ 27 mètres à sa base, appartient au style gothique fleuri. Dans sa partie inférieure, sous de profondes voussures en ogive, s'ouvrent trois portails surmontés de frontons évidés. L'arc d'ouverture du portail central est festonné d'une dentelle découpée à jour. Chaque portail est, en outre, orné d'une arcature continue et d'un rang de niches avec consoles et dais sculptés, renfermant de hautes statues, vêtues de costumes fort riches. La plupart de ces statues représentent les patrons des anciennes paroisses et des corporations de la ville, drapiers, tondeurs de drap, bouchers, orfévres, marchands de vin, merciers, etc. On remarque surtout, à gauche du porche principal, un lion colossal, debout, revêtu d'un manteau royal semé de fleurs de lis et portant un étendard aux mêmes armes (ces fleurs de lis ont été grattées pendant la Révolution). Suivant certains archéologues, ce serait là un symbole de l'union de la France (les lis) et de l'Angleterre (le lion), réalisée par le mariage de Louis XII avec la princesse Marie, sœur d'Henri VIII, mariage célébré à Abbe-



Église Saint-Vulfran, à Abbeville (vue extérieure).

ville, comme nous l'avons dit. De petits groupes, sculptés avec une délicatesse remarquable sur les voussures de ce même portail, représentent les principaux traits de la *Vie de Jésus-Christ;* plusieurs ont malheureusement été mutilés. Le tympan est occupé par une rosace découpée servant d'encadrement à une fenêtre feinte. Sur le trumeau de la porte était autrefois placée une statue représentant l'*Ecce Homo;* elle a été détruite en 1789. Les vantaux de la porte, en bois, sont couverts de belles sculptures, divisées en trois compartiments et représentant la *Vie de la Vierge*. Cette porte a été faite en 1550, aux frais d'un riche marchand d'Abbeville, Gilles Amourette, comme en témoignent les devises suivantes, sculptées en caractères gothiques sous les bas-reliefs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur :

Vierge aux humains la Porte damour estes.
In virtute labor. 1550.

Au-dessus de l'arc ogival du porche, un écusson de pierre, portant autrefois les armes de Louis XII, est surmonté d'une représentation de la *Sainte Trinité*, ainsi disposée : Dieu le Père, coiffé d'une tiare et assis sur un trône, tient devant lui son Fils crucifié ; le Saint-Esprit se montre sous la forme d'une colombe, entre le haut de la croix et la figure du Père. Le tympan du portail de droite est orné d'un bas-relief représentant l'*Assomption de la Vierge;* au portail de gauche on remarque surtout, sur un pilastre orné de moulures, un navire portant quatre personnages dont deux luttent ensemble. Cette sculpture a donné lieu à diverses interprétations également inadmissibles.

Au-dessus des trois frontons règne une galerie bordée d'une balustrade à jour ; puis s'ouvre, dans le pignon de la nef, une grande fenêtre à meneaux avec rosace. Plus haut s'étend une seconde galerie ; enfin le pignon, décoré de trois statues colossales (la *Vierge*, *saint Vulfran*, *saint Nicolas*), se termine par des ornements à jour supportant la croix.

Les deux tours, de forme quadrangulaire, sont divisées en trois étages (dont deux percés de fenêtres ogivales avec auvents) par les deux galeries qui les unissent. Elles mesurent environ 53 mètres de hauteur et se terminent par des plates-formes couvertes

en plomb et bordées d'une balustrade à jour beaucoup trop basse. Les deux angles les plus rapprochés de ces tours, sur le devant, sont surmontés de tourelles octogonales, à toits aigus. La tour de droite est flanquée, en outre, sur sa façade, d'une tourelle en saillie, renfermant la cage d'escalier, et qui serait mieux placée sur les côtés ou en arrière.

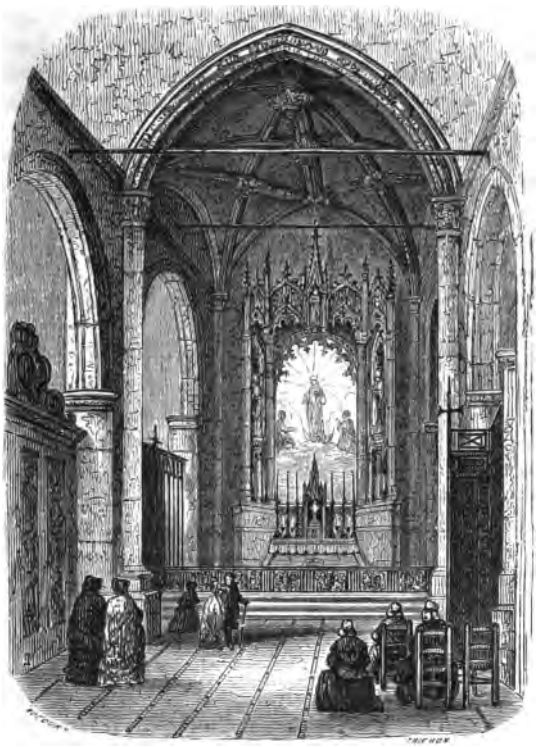
Des arcs-boutants, surmontés de clochetons richement sculptés, soutiennent les murs latéraux de l'église, qu'entourent deux galeries avec balustrade à jour, l'une au-dessous des voûtes des chapelles, l'autre à la base du grand comble, sur lequel règne un faîtage également à jour. Les fenêtres des chapelles sont surmontées de pignons découpés. La tourelle dite *clocher de Saint-Firmin*, à l'angle du transsept septentrional, penche vers le nord et cette inclinaison est attribuée tout à la fois au tassement produit à la base de cette tourelle, que baigne un bras de la Somme, à l'imprudence des anciens chanoines, qui, un jour de fête publique, firent tirer le canon de dessus la plate-forme de l'une des tours du portail, et à l'explosion du magasin à poudre, en 1773.

A l'intérieur, l'église Saint-Vulfran se compose d'une nef avec bas côtés, de six chapelles latérales et d'un chœur. La nef principale manque de largeur (elle n'a dans ce sens que 8 mètres environ) relativement à sa hauteur, qui dépasse 31 mètres; sa longueur est à peu près égale à sa hauteur. Toutes les clefs de voûte de la nef et des bas côtés sont ornées de sculptures et d'écussons récemment repeints et dorés; on y remarque les armes de France et celles de Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa première femme. Sous les fenêtres de la nef, s'ouvre un triforium bordé d'une balustrade à jour.

Nous avons déjà dit que le chœur, postérieur à la nef, est moins élevé. Nous signalerons le vitrail du fond du sanctuaire représentant la *Création du monde*. Derrière le maître-autel, une vieille peinture du xve siècle sur fond doré, divisée en trois compartiments, figure le *Jugement dernier*. C'est une œuvre d'art fort intéressante, qui mériterait d'être mieux placée.

Les bas côtés se terminent chacun par une chapelle dédiée à la Vierge. Celle de droite, autrefois nommée *chapelle de Notre-Dame des Merciers*, est ornée de sculptures encadrant une niche éclairée

par un faux jour et dans laquelle se montre la statue de la Vierge. Dans cette chapelle se lit l'épitaphe de M. Henri-Antoine-Désiré Michel, curé-doyen de Saint-Vulfran, archiprêtre d'Abbeville, chanoine honoraire d'Amiens, mort le 16 octobre 1860, âgé de



Intérieur de Saint-Vulfran : bas côté de droite.

69 ans et 9 mois. Cette épitaphe est accompagnée de deux bouts-rimés étranges, qui ont sans doute la prétention d'être des vers. Le beau vitrail de la fenêtre à droite représente l'*Arbre de Jessé*. La *chapelle* terminale du bas côté de gauche, dite *de Notre-Dame de*

Lorette, renferme un tableau de l'*Assomption*, par Rey, et de petits navires, ex-voto suspendus à la voûte par des marins. Dans la *chapelle de Notre-Dame de Pitié* (la dernière du bas côté de droite) se voit un bas-relief en marbre noir de Dinant, représentant l'*Ensevelissement du Christ;* il est accompagné de l'épitaphe de Jehan le Vasseur et de demoiselle Jehane Lessopière (Jeanne Lessopier) sa femme, décédés, celle-ci en 1408, celui-là en 1431, et enterrés tous deux dans l'ancienne église. Les chapelles du bas côté de gauche renferment aussi plusieurs œuvres intéressantes, savoir : la première (*chapelle Saint-Louis*), un bas-relief du XVIe siècle représentant la *Naissance de Jésus-Christ;* la deuxième (*chapelle Saint-Luc*), deux autres bas-reliefs, dont l'un représente *saint Gengoulph* s'assurant de l'infidélité de sa femme, en lui faisant plonger le bras dans le bassin d'une fontaine d'où jaillissent immédiatement des flammes. Tous ces bas-reliefs, qui avaient subi des dégradations plus ou moins graves, ont été récemment restaurés avec goût par MM. Duthoit, d'Amiens, à qui sont dus également tous les travaux d'ornementation exécutés à Saint-Vulfran depuis vingt ans. Dans le bas côté de gauche on remarque aussi, appendu au mur, près de la porte, un caïman qui a sans doute été offert à l'église en ex-voto par quelque marin, mais sur l'origine duquel le peuple d'Abbeville raconte des histoires plus ou moins effrayantes et merveilleuses.

L'**église Saint-Gilles** (rue du même nom), qui existait déjà en 1205 et qui fut rebâtie en 1485, se compose de trois nefs. Elle n'offre d'intéressant à l'extérieur que les sculptures de son portail et son clocher, qui devait être assez élégant avant d'être coiffé d'un toit d'ardoise, à quatre pans, en forme de cloche. A l'intérieur, de plusieurs époques, on remarque un ancien vitrail (bas côté de gauche), représentant le *Baptême du Christ*, plusieurs vitraux modernes et une copie de la *Descente de croix* de Rubens.

L'**église** actuelle **du Saint-Sépulcre** a remplacé, au XVe siècle, une église érigée par Guy, comte de Ponthieu, lors de la première Croisade. La voûte de la nef principale a été reconstruite en 1863-1864, et les fenêtres ont été décorées alors de vitraux assez jolis. Dans une chapelle du bas côté de gauche, sous une double arcature flamboyante, repose un *Christ au tombeau*, couvert d'une

draperie et d'une pièce de guipure qui ne laissent voir que sa tête et ses pieds. L'autel de la même chapelle est orné d'un bas-relief représentant des *Croisés agenouillés autour du Christ* descendu de la croix et étendu sur les genoux de sa mère.

L'**église Saint-Jacques** offre cette particularité que le clocher, isolé, est distant de plus de 10 mètres du portail principal. Ce clocher, laid, gros, court, fortement incliné, eut beaucoup à souffrir, ainsi que l'église, de l'explosion de la poudrière d'Abbeville, en 1773 (*V.* ci-dessus, p. 175).

Parmi les monuments religieux d'Abbeville, il faut encore citer : l'ancienne *église* abbatiale *Saint-Pierre*, aujourd'hui chapelle des Ursulines (l'ancienne abbaye, où logèrent Louis XIII et Louis XVIII, à leur passage à Abbeville, a été récemment reconstruite dans le style de la Renaissance); — la petite *église Saint-Paul*, située à gauche de la chaussée d'Hocquet, au milieu d'un terrain vague (le retable de l'autel placé au fond de son unique bas côté offre un fort joli bas-relief en bois, peint et doré, représentant l'*Annonciation*, la *Naissance du Christ* et le *Mariage de la Vierge*. — Le clocher de la *Chapelle* située à l'entrée du cimetière et près du faubourg de Thuison, à une petite distance de la porte Marcadé, domine la ville au nord. Il se compose d'une tour fort élégante, terminée par une flèche à jour. Construit en 1620, il est le seul reste d'une église datant de 1400, qui fut détruite en 1802 et remplacée depuis par une chapelle sans caractère.

Monuments civils. — Maisons particulières.

L'**hôtel de ville**, dont la porte est surmontée d'un fronton sculpté, n'a conservé de ses constructions primitives, élevées en 1209, que la tour quadrangulaire du **beffroi** (au fond de la cour), bâtie en pierre dure, et couronnée en 1807 d'un toit en ardoise, d'une forme singulière.

Il suffit de mentionner les autres édifices publics d'Abbeville : l'*hôtel de la Sous-Préfecture;* — le *palais de Justice* (péristyle d'ordre dorique), construit sur l'emplacement de l'hôtel de la Gruthuse, où fut célébré le mariage de Louis XII et de Marie d'Angleterre (rue Saint-Gilles); — le *théâtre*, bâti en 1770, rue Millevoye ; — le *collége communal;* — l'*hôtel-Dieu;* — l'*hospice*

des Enfants-Trouvés, belle construction moderne ; — la *halle aux toiles ;* — les *casernes ;* — la *maison d'arrêt ;* — les *écoles communales des Frères*, etc.

Abbeville renferme un très-grand nombre de **maisons anciennes**, intéressantes pour la plupart par leurs façades en bois avec étages en encorbellement. La plus remarquable est certainement celle qui porte le nom de *maison de François Ier* (rue de la Tannerie, 29), parce que ce roi l'habita lorsqu'il vint à Abbeville, en 1527, se liguer contre Charles-Quint, avec le cardinal Wolsey, ministre d'Henri VIII. La cage et la porte de l'escalier (à l'intérieur) sont admirablement sculptées dans le style du règne de Louis XII. Les autres maisons les plus pittoresques se trouvent dans les rues de la Haranguerie (derrière Saint-Vulfran), des Teinturiers, de la Boucherie, de l'Hôtel-Dieu, des Capucins, sur la chaussée Marcadé, etc.

Musée. — Bibliothèque. — Collections.

Le **musée d'histoire naturelle et d'archéologie**, qui occupe l'une des salles de la halle aux toiles, rue Saint-Gilles, a été ouvert en 1842 ; sa création est due à l'initiative de la *Société d'Émulation* d'Abbeville. Outre de nombreux objets romains et gallo-romains, armes et ustensiles divers, on y remarque un bas-relief en bois (le *Triomphe de Titus*) et une *pirogue* celtique, trouvée le 25 mai 1844, à Estrebœuf, près de Saint-Valery-sur-Somme.

La **bibliothèque communale** (à l'hôtel de ville) fut fondée en 1690, puis augmentée en 1716, 1726 et 1728 ; en 1793, elle reçut beaucoup de livres enlevés aux couvents et qui sont encore aujourd'hui sa principale richesse. Elle renferme environ 16 000 volumes, dont le plus grand nombre, écrits en hébreu, en grec ou en latin, sont relatifs à la théologie, à la jurisprudence et à l'histoire. On y voit un livre d'*Évangiles* donné par Charlemagne à Angilbert, abbé de Saint-Riquier, le plan en relief du palais abbatial de ce monastère et les bustes des Abbevillois célèbres.

Plusieurs amateurs possèdent d'intéressantes collections d'objets d'art et de curiosités ; il faut citer en première ligne M. *Boucher de Perthes*, bien connu des géologues et des savants. Deux

statues en marbre blanc, *Esculape* et *Égérie*, ornent le perron de son hôtel (rue de l'Arquet ou des Minimes, 27), transformé en un véritable musée. La *galerie de tableaux* renferme quelques belles toiles, notamment de *Boucher*, un portrait par *Largillière*, et beaucoup d'œuvres de maîtres flamands, allemands et hollandais, *Diepenbeck*, *Franck*, *Maës*, *Mieris*, *Molenaer*, *Van der Neer*, les deux *Téniers*, *Van der Vylt*, etc.; d'autres tableaux sont attribués, avec moins de certitude à *Jordaëns*, à *Rembrandt* et à différents maîtres. M. Boucher de Perthes possède, en outre, une galerie de *meubles* et de *sculptures* de diverses époques, des *faïences* et des *porcelaines* fort belles, un *herbier* très-riche, une belle *bibliothèque*, et surtout une immense quantité de *haches* en silex et d'*ustensiles*, *signes* et *figures*, en os et en pierre, remontant aux premiers temps du monde. Sa collection d'armes est aujourd'hui au musée d'artillerie, à Paris, auquel il en a fait don.

Port. — Industrie. — Commerce.

Le **port maritime**, situé dans le quartier de *la Pointe*, entre les portes d'Hocquet et Marcadé, forme la tête du canal d'Abbeville à la mer. Il est bordé d'un large quai desservi par un embranchement du chemin de fer, et il peut recevoir des navires de 200 à 300 tonneaux, dont la plupart y arrivent remorqués par des chevaux depuis Saint-Valery-sur-Somme. En 1861, le mouvement du cabotage y a été : à l'entrée, de 119 navires jaugeant 8494 tonneaux, plus 13 navires sur lest; à la sortie, de 57 navires représentant 3875 tonneaux, plus 14 navires sur lest. La grande navigation y a été représentée pendant la même année : à l'entrée par 60 navires jaugeant 6076 tonneaux; à la sortie, par 95 navires de 8138 tonneaux.

L'établissement industriel le plus célèbre d'Abbeville est, sans contredit, la manufacture de drap, dite des **Rames**, située entre la chaussée d'Hocquet et la Somme. Fondée en 1665, sous le patronage de Colbert, par Josse Van Robais, habile manufacturier de Middelbourg, accompagné de cinquante ouvriers hollandais, elle occupe de vastes bâtiments, construits en briques dans les premières années du XVIIIe siècle. Cette belle manufacture a pris son nom des *rames* ou pièces de charpente à l'aide desquelles se

sèchent et s'étendent les pièces de drap exposées à l'action de l'air. Elle emploie constamment plus de 500 ouvriers; mais elle traverse en ce moment une période difficile. Les autres grands établissements industriels d'Abbeville sont : la fabrique de toiles damassées de MM. Cohen, installée dans les bâtiments de l'ancien Paraclet; trois filatures de lin, dont l'une occupe l'ancien couvent des Chartreux, entre les faubourgs de Thuison et de Manchecourt; la manufacture de tapis de M. Vayson, ancienne manufacture royale. — Les corderies d'Abbeville et de ses faubourgs sont importantes; elles produisent annuellement plus de 600 000 kilog. de ficelle. Cette ville renferme aussi des moulins à huile et à blé, des scieries mécaniques, des fonderies, des chantiers de construction de navires et de canots de plaisance, qui ont acquis une certaine réputation, etc. La carrosserie d'Abbeville, fort estimée, exporte de nombreuses voitures à l'étranger.

Le commerce comprend les produits de l'industrie locale et les grains, les légumes, les fourrages, les bestiaux, la tourbe, etc.

Abbeville possède une chambre de Commerce, une chambre d'Agriculture et un Comice agricole ; son dépôt d'étalons a été récemment supprimé.

Le Portugal, la Prusse, les Pays-Bas, le Danemark, la Suède et la Norvége y sont représentés par des consuls.

Promenades. — Statue.

Il ne reste qu'un tronçon de la belle promenade du *Plantis Méricourt*, entre les portes Marcadé et d'Hocquet; celle du *Pâtis* a totalement disparu. Abbeville n'a plus pour promenades que ses remparts, une allée de tilleuls longeant la rive droite du canal de transit et son *champ de foire*, orné d'un cirque et d'élégantes baraques en bois peint, à l'usage des marchands qui viennent chaque année s'y installer provisoirement, du 22 juillet au 15 août. Un kiosque couvert a été, en outre, établi sur ce champ de foire, pour la musique militaire.

Au milieu de la place d'Armes, en face de l'ancienne collégiale Saint-Pierre, s'élève, sur un piédestal en marbre blanc, la statue en bronze du compositeur Lesueur, par Rochet, érigée en 1852.

EXCURSION A SAINT-RIQUIER.

A 9 kilomètres environ au nord-est d'Abbeville se trouve Saint-Riquier, dont l'ancienne église abbatiale mérite une visite. Ce bourg est desservi chaque jour par la voiture de correspondance d'Abbeville à Auxi-le-Château (2 départs par jour) et par un courrier qui transporte les dépêches. Laissant à droite la route d'Amiens, au sortir d'Abbeville, et dépassant une dizaine de moulins, on atteint (5 kil.) le *bois de l'Abbaye*, d'où l'on découvre une belle vue vers le sud. Du bois de l'Abbaye, on descend jusqu'à Saint-Riquier. Avant d'y arriver, on voit à gauche, dans la vallée du Scardon, le hameau de *Drugy*, dont l'ancien château, aujourd'hui détruit, servit pendant quelques jours de prison à Jeanne d'Arc.

Saint-Riquier (HÔTEL *de l'Ange Gabriel;* — VOITURES DE LOUAGE à cet hôtel et chez M. Sagnier), bourg de 1734 habitants, est situé sur le versant d'une colline, à la source du Scardon.

Suivant une tradition qui paraît erronée, ce bourg aurait été fondé par un roi de Cambrai, nommé Ragnacaire, que Clovis tua d'un coup de hache, en 495. Le nom primitif de Saint-Riquier était *Centule* et lui venait, selon les chroniqueurs, des cent tours qui défendaient son enceinte. Son nom actuel est celui d'un fils d'Alcaire, comte de Ponthieu. Après avoir été converti par les disciples du moine irlandais saint Colomban, vers la fin du VIe siècle, Riquier fonda dans sa ville natale un monastère, qui ne tarda pas à devenir célèbre. Dagobert prit Riquier en grande amitié, et, grâce à la faveur des rois qui lui succédèrent, l'abbaye prospéra rapidement. En 831, elle possédait, outre la ville de Saint-Riquier, 13 autres villes, 30 villages et un nombre infini de fermes et de métairies ; les offrandes en argent, faites au tombeau du fondateur, s'élevèrent par an à plus de 2 millions de francs.

Sous Charlemagne, qui tint plus d'une fois sa cour à Saint-Riquier, saint Angilbert fit construire l'abbaye, en y ajoutant trois églises décorées avec luxe. Trois cents religieux, partagés en trois corps, s'y relevaient nuit et jour pour chanter les louanges de Dieu. Cent enfants, parmi lesquels on compta souvent des fils de rois et de grands seigneurs, y étaient élevés dans l'étude des lettres et des sciences, sous la direction d'Alcuin, qui écrivit à Saint-Riquier la vie du fondateur de l'abbaye. Ce monastère et son école furent célèbres pendant tout le moyen âge. Ils ont donné à l'Église vingt-sept papes, deux cents cardinaux et plus de cinq cents évêques.

Dévasté par les Normands au IXe et au Xe siècle, Saint-Riquier se vit

enlever les reliques de son saint patron, en 981, par Arnoult, comte de Flandre, qui les fit transporter à l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, ainsi que celles de saint Valery ; mais Hugues Capet, alors simple duc de l'Ile-de-France, prit fait et cause pour l'abbaye dont il était l'avoué et obligea le ravisseur à restituer les corps saints. En 1131, Hugues Camp-d'Avesne, comte de Saint-Pol, brûla la ville et l'abbaye, qui furent aussi prises et pillées plusieurs fois par les Bourguignons et par les Français, pendant le xve siècle. Les habitants avaient obtenu, dès le commencement du xiie siècle, une charte d'affranchissement. Ce fut en 1437, après un incendie, que fut commencée la construction de l'église abbatiale actuelle. En 1524, un corps d'Anglais et d'Impériaux confédérés mit en vain le siége devant Saint-Riquier. En 1536, 2000 lansquenets attaquèrent la ville avec quelques pièces d'artillerie et s'en seraient facilement rendus maîtres, la garnison n'étant guère composée que d'une centaine de soldats, si le courage des femmes n'eût suppléé au nombre des combattants. A leur tête, se fit remarquer une héroïne, du nom de Becquétoille, qui, comme Jeanne Hachette à Beauvais, enleva de sa main un drapeau à l'ennemi, et, pendant le combat, se montra constamment à *batailler* et à exciter la troupe. « Ce beau fait d'armes, dit Brantôme, retentit par toute la France, la Flandre et la Bourgogne. François Ier voulut voir les femmes qui s'étaient signalées et les remercia publiquement. » Mais, après la prise de Boulogne, en 1544, les Anglais assiégèrent de nouveau Saint-Riquier, la prirent et la brûlèrent. Depuis lors, cette ville ne s'est point relevée de ses ruines. En 1719, les bâtiments de l'abbaye furent incendiés par la foudre, et dans ce désastre périt la bibliothèque. Lorsque la Révolution éclata, l'abbaye fut sécularisée et vendue à un serrurier d'Abbeville, à la charge par l'acquéreur de conserver dans toute son intégrité le bâtiment de l'église et quelques-unes de ses dépendances, clauses qui ne furent point respectées et dont l'inexécution faillit amener la ruine de ce bel édifice. L'église est aujourd'hui paroissiale; quant aux bâtiments de l'abbaye, ils sont occupés, depuis 1822, par un petit séminaire.

Parmi les abbés de Saint-Riquier, nous signalerons : en 791, saint Angilbert, gendre de Charlemagne ; en 870, le prince Carloman, fils de Charles le Chauve; en 1628, le cardinal de Richelieu; en 1643, Charles d'Aligre, fils et neveu des chanceliers de ce nom ; en 1708, Léon Molé, d'une illustre famille de robe.

L'église de Saint-Riquier (monument historique), dont plus d'une ville épiscopale serait fière de faire sa cathédrale, est un magnifique édifice gothique, de la fin du xve et du commencement du xvie siècle. Son portail est couvert de cette profusion d'ornements qui signale la fin de la période ogivale, et quelques-

unes de ses parties portent déjà l'empreinte de la Renaissance. « Le porche du milieu est remarquable, dit M. Goze, par la dentelle de l'arc d'ouverture, par ses figures historiques, entre lesquelles on distingue celles de saint Benoît et de saint Maur, de saint Riquier et de saint Angilbert, de Louis XII et de François Ier, qui firent des dons importants pour l'achèvement de cette église. L'*Arbre de Jessé* du tympan est un peu lourd; mais les groupes (*Vie de saint Riquier; Translation de ses reliques; Vie de saint Angilbert*) qui tapissent les arceaux de la voûte sont d'un fort joli travail. » Au-dessus de l'archivolte, la *Sainte-Trinité* se trouve représentée de la même manière qu'au portail de Saint-Vulfran d'Abbeville (*V.* ci-dessus, p. 179). Les statues colossales des douze *Apôtres* l'environnent. Le fronton triangulaire est décoré de trois statues représentant le *Couronnement de la Vierge*.

La tour qui domine cette façade a 50 mètres environ de hauteur et son ornementation n'est pas moins riche que celle du portail. Entre ses deux fenêtres, un pilastre supporte la statue de l'archange *saint Michel*, à droite et à gauche duquel se voient *Adam* et *Ève*, *Moïse* et *David*. Deux jolies tourelles hexagonales contenant les escaliers accompagnent très-heureusement la tour; mais la lanterne qui se dresse au milieu de la plate-forme est mesquine et sans rapport avec la richesse et l'élégance de l'église. Une autre tourelle, plus élevée, située derrière l'éperon de la tour, à gauche, se termine par une fleur de lis colossale, sculptée en pierre.

Les deux portes qui accompagnent le porche central ont leurs tympans couverts d'arabesques de la Renaissance; cette partie semble avoir été refaite après coup. Le porche de droite offre les restes de statues magnifiquement vêtues; les groupes de ses voussures, malheureusement mutilés, représentent divers épisodes de la *Vie de la Vierge*. Parmi les statues du porche de gauche, aussi mutilées, on reconnaît *saint Antoine* et *saint Roch*.

Des restaurations peu intelligentes ont dénaturé en 1827 et 1828 l'aspect extérieur de l'église, en supprimant ou en remplaçant les jolis clochetons qui surmontaient les contre-forts. L'ensemble de l'édifice présente la forme d'une croix latine. Voici ses principales dimensions : longueur du vaisseau, 104 mètres; lar-

geur, 25 mètres; hauteur de la tour, 50 mètres; hauteur de la grande nef, 24 à 25 mètres; hauteur des bas côtés, 13 à 14 mètres.

A l'intérieur, l'église se compose d'une nef (5 travées) avec bas côtés prolongés autour du chœur, d'un transsept et de onze chapelles rayonnant autour du sanctuaire. Les voûtes, très-belles, offrent des nervures formant presque partout des croix et des étoiles à quatre rayons; celles des premières travées du bas côté droit sont décorées de culs-de-lampe très-ouvragés. Quatre petites colonnes, d'un effet fort gracieux, cantonnent les piliers, de forme ronde. « Un ornement courant, composé de feuillage, de quadrupèdes et d'oiseaux fantastiques, enrichit les chapiteaux. Quelques scènes grotesques y sont représentées. » Une galerie règne au-dessus des arcades de la nef et du chœur, dont l'incendie de 1719 a détruit les magnifiques verrières. Sous l'orgue, sont placées les statues de *saint Christophe* et de *saint Jacques le Majeur*, remarquables seulement par leurs dimensions colossales.

Les transsepts se terminent intérieurement par deux espèces de portiques très-ornementés. Les murailles des chapelles qui entourent le chœur sont recouvertes en partie de boiseries du XVIIIe siècle. Dans chacune de ces chapelles ont été placées des statues provenant de l'église précédente qui, dit-on, était plus riche encore que celle d'aujourd'hui. La *chapelle de la Vierge*, derrière l'abside, serait à elle seule une fort jolie église. Parmi les statues qui la décorent, celles de *sainte Agnès* et de *sainte Geneviève* sont les plus remarquables; d'autres semblent avoir été refaites pour combler des vides, et quelques-unes même sont des œuvres assez barbares.

L'entablement d'ordre ionique, en marbre, qui règne autour du chœur, est beaucoup trop lourd et sans rapport avec le style du monument. Sa partie supérieure porte de grandes châsses renfermant les reliques de saint Mauguille, de saint Angilbert, de saint Victor, etc. Sur le maître-autel un autre reliquaire contient la tête de saint Riquier, qui a conservé une dent. Le devant de cet autel est orné de deux mosaïques peu anciennes, en marbre de Florence, ayant coûté 20 000 francs chacune. Au milieu, sur une plaque de marbre blanc est sculptée une guirlande de fleurs et de fruits, qu'il faut regarder avec beaucoup d'attention pour y

Ancienne église abbatiale de Saint-Riquier.

découvrir une *Fuite en Égypte*, exécutée avec une rare perfection, dans des proportions microscopiques. Au-dessus de l'autel, s'élève un superbe *Christ* en bois, sculpté par Girardon. Les *stalles*, au nombre de 68, sont fort belles; deux médaillons et des groupes composés de lions luttant avec divers animaux méritent surtout de fixer l'attention.

Dans le bas côté gauche, près de la cuve baptismale octogonale, qui paraît dater du XVIe siècle, on voit un bas-relief en marbre beaucoup plus ancien, encadré de boiseries qui le divisent en trois compartiments, où se trouve retracée une partie de la *Vie de Jésus-Christ*. L'église de Saint-Riquier renferme, en outre, un certain nombre de tableaux de l'école française du XVIIe siècle, dont quelques-uns sont remarquables.

Sur les murs de la *salle* dite *de la Trésorerie* (contre le transsept de droite), on retrouve des peintures à fresque du XVIe siècle, accompagnées d'inscriptions philosophiques. Plusieurs d'entre elles représentent une suite de sujets lugubres, dans le genre des danses macabres qui se voyaient autrefois dans presque tous les couvents. Dans cette même salle, d'autres peintures retracent l'*Enlèvement des reliques de saint Riquier* par Arnoult, comte de Flandre, et leur *Restitution à l'abbaye*, par Hugues Capet.

Le trésor contient des reliquaires du style byzantin, d'un beau travail, des missels couverts de cuivre doré; une *croix* à double branche, en cuivre repoussé et argenté, attribuée à saint Éloi; un *bâton de chantre*, qui aurait servi, dit-on, à Charlemagne; etc.

Les bâtiments de l'ancienne **abbaye**, occupés aujourd'hui par le petit séminaire (400 élèves environ), ne remontent pas au delà du XVIIIe siècle. Dans une des cours de cet établissement, a été récemment terminée une *église* en briques, du style mi-roman, mi-byzantin, et dont le chœur se compose d'une grande coupole accompagnée de trois autres coupoles plus petites. A l'intérieur, l'autel est abrité par un immense dais ou baldaquin tout en cuivre, du style byzantin, supporté par quatre colonnes et orné de lampes du même style. Outre cette chapelle, le petit séminaire en possède une autre plus petite, dont la décoration est très-riche.

Nous signalerons encore à Saint-Riquier : le *beffroi*, flanqué de quatre tourelles, et auquel une restauration peu dispendieuse ren-

drait facilement sa physionomie du moyen âge ; — l'*hôpital*, fondé en 1100 et reconstruit au XVIIe siècle, puis au XVIIIe ; — les anciennes *fortifications*, dont il reste des fragments de remparts et plusieurs tours à demi ruinées ; — enfin, la *fontaine de Mise-en-Deuil*, ainsi nommée, parce que, pendant une des guerres du moyen âge, les femmes de Saint-Riquier y étaient occupées à laver leur linge, lorsqu'elles apprirent la défaite et la mort de leurs maris.

EXCURSION A CRÉCY.

Le village de Crécy, près duquel se livra, le 26 août 1346, entre Philippe de Valois et Édouard III d'Angleterre, la célèbre bataille qui porta un coup si cruel à la France, est situé à 19 kil. au nord d'Abbeville. Pour s'y rendre, on suit d'abord la route de Saint-Omer, qui traverse (10 kil.) *Canchy* (490 hab.); puis, 4 kil. plus loin, quittant cette route, on prend à gauche un chemin de grande communication passant à *Marcheville* (347 hab.).

Crécy-en-Ponthieu (HÔTEL *du Canon-d'Or*) est un chef-lieu de canton (1732 hab.), de l'arrondissement d'Abbeville, situé sur la rivière de Maie et dominé au nord par des collines, à l'est desquelles s'étend le champ de bataille, au sud et à l'ouest par d'autres hauteurs que couronne une *forêt* domaniale de 28 kilomètres de tour. Cette forêt, longée au nord par la Maie, présente de ce côté quelques aspects pittoresques. Des routes droites la traversent dans tous les sens. Sa lisière est à 9 kil. d'Abbeville, à 7 kil. de la station de Noyelles et à 6 kil. de celle de Rue.

Le village de Crécy existait antérieurement à l'an 630 et renfermait alors une ferme ou *villa* royale, dont on a cru retrouver les vestiges dans de vastes fondations qui existent encore. En 1194, le comte de Ponthieu, Guillaume III, accorda aux habitants une charte de commune semblable à celle d'Abbeville. — L'*église* de Crécy a été classée parmi les monuments historiques; sa tour massive est soutenue par d'énormes contre-forts. — A l'entrée de la place du Marché, s'élève une *croix*, dont le piédestal en briques remonte au XIe ou au XIIe siècle. Malgré ses dégradations, ce monument est certainement un des plus curieux du pays.

C'est au nord-est du village, ainsi que nous l'avons dit, que se livra la bataille de 1346, pendant laquelle le roi d'Angleterre,

Édouard III, se tint dans un *moulin à vent* (près de Crécy, sur la route d'Abbeville), d'où il pouvait suivre l'action. Ce moulin, encore subsistant et classé parmi les monuments historiques, reçoit chaque année la visite de nombreux Anglais, qui salissent les murs d'inscriptions de toute espèce.

L'armée anglaise, composée de 25 000 à 30 000 hommes seulement, avait pris position sur les hauteurs, entre Crécy et le hameau de *Wadicourt*, situé à 2 kil. plus au nord. Devant son front s'étendait un ravin en pente douce nommé la *Vallée des Clercs*. Édouard III avait, de plus, fait entourer l'armée de chariots, ce qui faisait une sorte de camp retranché, protégé encore par des abatis d'arbres et par la rivière de Maie, alors plus considérable qu'aujourd'hui. Cette armée se divisait en trois corps, dont le premier était placé sous les ordres du prince de Galles, à qui Édouard avait, en outre, cédé pour ce jour-là le commandement en chef, et qui portait cette cuirasse en fer bruni d'où il tira son surnom de Prince-Noir.

L'armée française se présenta par le sud-est. Elle pouvait s'élever à 100 000 hommes; « mais, dit M. Louandre, il y avait trop de chefs et plus d'individus que de soldats. » On y voyait, en effet, quatre rois : Philippe VI, roi de France; Jean de Luxembourg, roi de Bohême, vieux et aveugle; son fils, Charles, élu roi des Romains; don Jayme, roi de Majorque, et de nombreux seigneurs français et étrangers. Comme celle des Anglais, l'armée française se divisa en trois corps. Arrivée sur le champ de bataille par le chemin dit aujourd'hui le *chemin de l'Armée*, qui mène de Noyelles à Wadicourt, après avoir tourné les sources de la Maie, elle appuya sa droite à *Fontaine-sur-Maie* et sa gauche à la *ferme de Branlicourt*, en laissant derrière son centre le village d'*Estrées-lès-Crécy* et la voie romaine ou chaussée Brunehaut d'Amiens à Boulogne.

Philippe, parti d'Abbeville le matin et guidé par de faux renseignements, s'était dirigé d'abord vers le Crotoy et avait appris à Noyelles que les Anglais étaient à Crécy. En arrivant sur le champ de bataille, il comprit le désavantage qui résultait pour lui de la position de son armée et de la fatigue dont elle devait être accablée. Il donna donc l'ordre d'attendre au lendemain, mais une fausse manœuvre du comte d'Alençon fit engager la bataille par les archers génois, dont les arcs venaient d'être mouillés par une pluie d'orage et qu'aveuglait le soleil, alors à l'occident (il était 3 heures du soir). D'un autre côté, « les grands seigneurs mirent leur vanité à se dépasser les uns les autres; alors il devint impossible de maîtriser cette foule, et l'on arriva à l'ennemi dans le plus grand désordre. » Les Génois furent facilement repoussés par les archers anglais, retranchés derrière les chariots, et surtout par les canons que les Anglais

avaient cachés dans leurs rangs et dont il fut fait usage à Crécy pour la première fois. Les Français perdirent 15 000 à 20 000 hommes. Philippe de Valois voulut en vain se précipiter au plus fort de la mêlée; ses principaux seigneurs l'entraînèrent avec une faible escorte vers le *château de Labroye* (6 kil. environ), dans la vallée de l'Authie. Il y arriva à minuit et s'en fit ouvrir les portes par cette parole désespérée, que la plupart des historiens ont dénaturée : « Ouvrez, c'est l'*infortuné* roi de France. » Le roi de Bohême, apprenant que son fils avait été dangereusement blessé, donna l'ordre à l'un de ses chevaliers de prendre le frein de son cheval et de le conduire au milieu des rangs ennemis, où il tomba bientôt, à 2000 pas environ de Crécy, en un endroit où se voit aujourd'hui une *croix* de pierre, au bord du chemin de l'Armée.

Les moines de l'abbaye de Valloires[1] recueillirent un grand nombre de barons et de soldats blessés, dans les bâtiments de leur domaine de *Crécy-Grange* (à 1 kil. au nord de Crécy), où ils leur prodiguèrent les soins les plus empressés. Dans un enclos dont le cimetière de Valloires faisait autrefois partie, se montre la place où plusieurs chevaliers furent inhumés. On voit, en outre, dans la vallée des Clercs, deux larges fosses dans lesquelles furent jetés les soldats morts sur le champ de bataille. L'une de ces fosses est à l'angle que forme cette vallée avec celle de la Maie; l'autre, contre un petit ravin qui descend de la colline où se trouvaient les Anglais. Les principaux chefs reçurent la sépulture à Valloires, à Maintenay, à Montreuil, et surtout dans l'église de Crécy. Les restes du roi de Bohême, déposés d'abord dans une chapelle de l'abbaye de Valloires, furent transportés plus tard dans la cathédrale de Luxembourg; ils sont aujourd'hui dans le palais du roi de Prusse, sur les bords du Saar.

Au lieu de retourner à Abbeville, on peut, de Crécy, gagner la station de Rue (*V.* ci-dessous, p. 200), ou celle de Noyelles (14 kil.), en traversant la forêt de Crécy sur une longueur de 7 kil., puis le village de *Nouvion* (914 hab.), où l'on croise la route de Montreuil, pour prendre un chemin vicinal.

En quittant la station d'Abbeville, le chemin de fer continue de longer les fortifications, puis il passe entre la porte d'Hocquet et le faubourg de *Rouvroy* (1377 hab.). Il franchit ensuite la Somme sur un pont tournant, qui permet le passage des navires, un

1. Cette abbaye, à 12 kil. au nord-ouest de Crécy, est occupée aujourd'hui par une communauté de frères s'occupant d'agriculture et de diverses industries. La chapelle renferme les tombeaux de Gui II, comte de Ponthieu, et de sa femme

peu en amont du pont-levis de *Sur-Somme*, où commence le beau canal de navigation maritime qui met Abbeville en communication avec le port de Saint-Valery. A partir de Sur-Somme, l'ancien lit de la rivière a été supprimé et des atterrissements successifs, facilités par les travaux d'endiguement, n'ont pas tardé à le combler entièrement. A droite se montre *Menchecourt* (960 hab.), près duquel M. Boucher de Perthes a découvert, dans une carrière d'argile, beaucoup d'objets, notamment des haches en silex, attribués aux temps antédiluviens, découverte qui a causé un grand émoi dans le monde savant. A gauche, la nature sablonneuse des terres et des digues peu anciennes indiquent que les marées couvraient, il n'y a pas longtemps encore, le fond de la vallée. *Laviers* ou *Grand-Laviers* (304 hab.), village pittoresque que la voie longe ensuite du même côté, a perdu beaucoup des charmes de sa situation, d'abord par le changement de direction de la Somme, et plus récemment par les derniers endiguements de la baie. Depuis lors, en effet, les marées s'arrêtent à 4 ou 5 kilomètres plus bas. *Petit-Laviers* (150 hab.), à gauche, dépend de *Cambron* (1179 hab.), village situé au delà du canal. Bientôt on dépasse une espèce de cap (à droite) formé par une colline couronnée de bois, et sur laquelle se retrouvent, à côté de la *ferme de Tofflet*, des vestiges d'une forteresse remontant au xe ou au xie siècle, suivant certains archéologues, et, suivant d'autres, au vie ou au viie. De Tofflet, on découvre Saint-Valery et le Crotoy. Du haut de la colline, la vue s'étend même sur la pointe du Hourdel, la mer et toute la baie de Somme, au milieu de laquelle l'estacade du chemin de fer de Noyelles à Saint-Valery semble jetée, comme un fil à peine visible, d'une rive à l'autre. A gauche, on remarque l'avant-dernière digue construite en travers du lit de la Somme; la mer montait encore jusque-là en 1862; la partie nouvellement conquise par la culture porte la trace des ravages causés plusieurs fois, depuis moins de trois ans, par la rupture des digues. Les champs ne sont pas encore bien asséchés et une eau croupissante remplit le lit des courants de marée. A gauche encore, par-dessus les arbres du canal, se montrent les bois de Gouy, point le plus élevé et le plus pittoresque de la rive gauche de la baie.

Près de *Port-le-Grand* (269 hab.), village situé à droite, se trouvent quatre *tombelles* gauloises, dont l'une porte le nom de *Martimont* (*Martis Mons*, Mont de Mars). Les sépultures de ce genre sont répandues en grand nombre dans le Ponthieu, notamment dans la forêt de Crécy. Les fortes marées montent encore jusqu'à Port, où elles sont arrêtées par la digue élevée à l'extrémité occidentale du village; elles battent aussi le talus du chemin de fer; mais leur lit, dont la largeur a été considérablement réduite, n'a qu'une faible profondeur et les atterrissements s'y forment rapidement.

A 1300 mètres en aval de Port se trouve, à gauche, l'emplacement du *gué de Blanquetaque* (Blanche-Tache), ainsi nommé de la couleur de la falaise que longe le chemin de fer. C'est là que les Anglais, guidés par le traître Gobin Agache, varlet de Mons en Vimeu, traversèrent la Somme avant la bataille de Crécy, malgré l'impétueuse valeur d'une armée française qui défendait ce passage.

Sur la rive gauche de la baie sont situés *Saigneville* (610 hab.) et *Boismont* (695 hab.). En face de ce dernier village, la baie, dont le milieu n'est plus endigué, présente une largeur de 2 à 3 kilomètres. On aperçoit de plus en plus distinctement et dans toute sa longueur l'estacade du chemin de fer de Saint-Valery, ainsi que cette ville groupée sur deux collines. Un peu en deçà de Noyelles, le chemin de fer, qui, depuis Amiens, suivait une direction à peu près constante du sud-est au nord-ouest, décrit une forte courbe sur la droite, pour prendre la direction du nord.

24e STATION. — NOYELLES-SUR-MER.

14 kil. d'Abbeville. — 58 kil. d'Amiens. — 189 kil. de Paris. — 65 kil. de Boulogne.

Tous les trains s'arrêtent à la station de Noyelles. Les voyageurs en destination de Saint-Valery et du Tréport y changent de voitures.

AUBERGES : *Paget-Bulot* (voitures à volonté), près de la station; *hôtel de la Station*; *Collas-Valois*. — MESSAGER pour *le Crotoy* (transport des bagages), tous les jours.

La gare de Noyelles n'est pas couverte et diffère en cela des autres gares de la ligne d'Amiens à Boulogne. Elle est, en outre, insuffisante, car sa situation au point de raccordement du chemin de fer de Saint-Valery, — chemin très-fréquenté pendant

l'été et le seul moyen de communication par terre entre les deux rives de la baie, — lui donne une grande importance.

Noyelles-sur-Mer est un assez pauvre village de 751 habitants, entouré de beaux pâturages. On y voit encore l'emplacement d'un château fort qui joua un certain rôle dans les guerres dont le Ponthieu fut le théâtre au XIVe siècle. Depuis la construction du chemin de fer de Saint-Valery, qui a été suivie de nombreux travaux d'endiguement, la mer ne vient plus battre les jardins de Noyelles; elle pénétrait autrefois dans le village par le lit du ruisseau du Pont-Dieu, et ne s'arrêtait qu'au barrage-éclusé du moulin. Quand la partie supérieure de la baie sera comblée, la *laisse* de mer la plus rapprochée sera à 2 kil. de Noyelles.

Sur le territoire de ce village subsistent trois *tombelles* celtiques, que la charrue rend chaque jour plus méconnaissables; des fouilles ont fait découvrir, dans celle qui porte le nom de *butte Saint-Ouen*, un grand nombre de têtes humaines séparées du tronc et disposées en une sorte de cône.

Des routes de terre conduisent de Noyelles à (14 kil.) Crécy (*V.* ci-dessus, p. 194 et 196) et au (12 kil.) Crotoy (*V.* p. 202 et 206).

Au delà de Noyelles, on voit à droite le hameau de *Nolettes* (217 hab.); à gauche, on découvre un instant la baie de Somme et la pleine mer à l'horizon, avant d'entrer dans la plaine du *Marquenterre*, où les champs cultivés sont entremêlés de pâturages et de marais. Le Marquenterre, dont la surface est d'environ 20 000 hectares et qui occupe tout l'espace compris entre les embouchures de la Somme et de l'Authie, « devait autrefois, dit M. Mancel (*Promenade dans le Marquenterre*), être en grande partie couvert par les eaux. Il n'y a pas plus de deux siècles que la Somme, l'Authie, la Maie s'épanchaient sur cette grande surface, et que les marées d'équinoxe en couvraient périodiquement toutes les parties basses. » C'est à l'aide d'un système d'endiguements curieux à étudier (*V.* ci-dessous, *Saint-Valery*, p. 281) que l'on est parvenu à rendre ces immenses terrains à la culture. Au sommet des collines de droite se déroule la lisière de la forêt de Crécy. Le chemin de fer, laissant à gauche *Morlay* (188 hab.), longe à droite *Ponthoile* (876 hab.), près duquel existe une *tombelle* cel-

tique; puis il traverse jusqu'à Rue de vastes marais plantés d'arbres ou transformés en pâturages. A droite, se montre *Romaine* (225 hab.); à gauche, *Favières* (657 hab.). On franchit le canal de la Maie, principale artère de desséchement du Marquenterre, se déversant dans le port du Crotoy; mais c'est à 2 kilomètres plus loin, à l'entrée de Rue, que l'on traverse la Maie elle-même.

25e STATION. — RUE.

10 kil. de Noyelles. — 68 kil. d'Amiens. — 199 kil. de Paris. — 55 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *le Crotoy*, 8 kil., pendant la saison des bains de mer seulement.

VOITURES A VOLONTÉ, à l'hôtel du *Chemin-de-Fer*, chez *Vincent*.

HÔTELS : — *du Chemin-de-Fer*; — *des Voyageurs*.

Rue, chef-lieu de canton de 2338 habitants, avait autrefois une plus grande importance, grâce à sa situation sur la mer, qui venait battre ses remparts en remontant l'Authie et la Maie. Les ensablements ont fait subir peu à peu à l'embouchure de ces deux rivières des modifications telles que Rue se trouve aujourd'hui à 6 kilomètres de l'Authie; la Maie y passe toujours, mais elle n'y ressent plus l'influence des marées. Rue avait alors une citadelle et des remparts, qui en faisaient une forteresse citée encore au XVIe siècle parmi les plus redoutables du nord de la France. Aussi fut-elle constamment disputée aux Français par les Anglais. Pendant tout le moyen âge, elle passa constamment des uns aux autres; sa situation près de la côte l'exposa d'ailleurs à souffrir plus que le reste du Ponthieu des guerres sans nombre qui désolèrent cette contrée. La destruction de ses fortifications, imposée à Richelieu comme condition *sine qua non* du traité d'Aix-la-Chapelle, fut accomplie en 1668.

L'*église* de Rue, de construction moderne, offre en elle-même peu d'intérêt; mais elle renferme quelques boiseries anciennes. — La **chapelle du Saint-Esprit**, enrichie de magnifiques sculptures et classée parmi les monuments historiques, est un débris de la belle église Saint-Vulphy, qui aurait pu être facilement réparée lorsqu'elle fut démolie en 1826. La façade extérieure de cette chapelle, précédée d'un porche, est située sur la place principale de Rue; l'intérieur communique avec l'église actuelle. La cha-

pelle du Saint-Esprit fut commencée au XIIIe siècle, et continuée en 1440, grâce aux libéralités d'Isabeau de Portugal et de Philippe de Bourgogne, venus en pèlerinage à Rue, où un crucifix miraculeux attirait une foule d'étrangers; elle ne fut achevée qu'au XVIe siècle. M. Raymond en a décrit ainsi l'extérieur : « Tous les rois de la façade portent le cordon de l'ordre militaire de Saint-Michel, institué en 1469. Leur costume annonce le commencement du XVIe siècle. Les chapiteaux et les groupes qui garnissent les voussures de la porte d'entrée sont du règne de Louis XII. Entre autres figures qui décorent la façade, on remarque Louis XI, qui donna 12 400 livres à la chapelle, Louis XII, Isabeau de Portugal et Philippe de Bourgogne, le pape Innocent VII, qui lui accorda une infinité de priviléges, et le cardinal Jean Bertrandi, » qui fit graver sur le portail de la chapelle une bulle de 1315 attestant la vérité de l'arrivée et la conservation miraculeuse du crucifix de Rue. — Au-dessus du tympan de la porte est représentée l'histoire de ce crucifix célèbre, enlevé en l'an III de la République française (1794) par une troupe de dragons qui dévastèrent l'église.

D'après la tradition, le crucifix de Rue fut trouvé sous la porte du Golgotha à Jérusalem, avec deux autres images tout à fait semblables. Toutes trois furent exposées, dans le port de Jaffa, à la merci des flots, sur trois nacelles différentes, sans voiles, sans gouvernail et sans pilote. La première s'arrêta près de Lucques, en Italie; la seconde, à Dives, sur la côte de Normandie; et la troisième, sur la plage de Rue, le premier dimanche d'août de l'an 1100. Recueillie par les habitants, elle ne tarda pas à faire des miracles, et les Abbevillois jaloux voulurent l'enlever. Mais « ils n'étaient pas à un jet de pierre hors de la ville que les quatre chevaux qui traînaient le chariot où était la sainte image demeurèrent immobiles sans que rien pût les faire avancer; on les détela, à l'exception d'un seul qui retourna de lui-même à la ville reconduire l'image au lieu d'où elle avait été ostée. »

L'intérieur de la chapelle n'est pas moins riche que la façade en ornements. « Au centre de chaque travée, dit M. Garnier, est une magnifique rosace, de laquelle sort une clef pendante à jour, de plus d'un mètre de saillie. » La *salle* dite *de la Trésorerie*, les boi-

series des portes, un autel sculpté et quelques bas-reliefs sont également fort remarquables. La chapelle du Saint-Esprit est actuellement (1865) l'objet d'une restauration intelligente, mais que des ressources restreintes ne permettent pas de conduire rapidement.

Le *beffroi* de Rue, tour quadrangulaire surmontée d'un campanile élégant et flanquée de quatre tourelles avec épis et clochetons aigus, a été restauré avec goût.

Rue possède plusieurs établissements industriels, notamment une sucrerie et une scierie mécanique. Il s'élève beaucoup de chevaux dans les pâturages des environs, qui fournissent, en outre, à la boucherie parisienne des bestiaux fort estimés.

Une route de voitures, longue de 16 kil., relie Rue à Crécy-en-Ponthieu (*V.* ci-dessus, p. 194). Elle traverse : — (4 kil.) *Arry*, village de 304 habitants; puis, après avoir croisé la route d'Abbeville à Montreuil,—(7 kil.) *Regnières-Écluse* (405 hab.), qui possède un beau château moderne, du style gothique; — (10 kil.) *Machy* (390 hab.) — et (12 kil.) *Machiel* (302 hab.). A partir de Regnières-Écluse, cette route suit la lisière septentrionale de la forêt de Crécy, dont elle n'est séparée que par la vallée de la Maie.

EXCURSION AU CROTOY.

Loueurs de voitures (au Crotoy) : *Cornut; Alexandre Poitevin.* — Messagers pour le transport des bagages : — *Coulon*, tous les jours, du Crotoy à *Noyelles* et à *Abbeville;* — *L'Heureux*, du Crotoy à *Rue.*

Bateau passager, tous les jours, pour *Saint-Valery*, 3 kil.; départ du Crotoy à la mer montante, retour de Saint-Valery à la mer descendante; 50 c. — Bateau passager, pour la traversée du chenal à mer basse, 15 c.

Canots de louage, chez *M. Vasseur* (Nicolas). — S'adresser également à M. Vasseur ou aux pilotes du pays, soit pour les excursions, soit pour les chasses, en bateau ou à pied, avec guides ou marins, dans la baie et sur les bancs de l'embouchure de la Somme.

Hôtels : — *St-Pierre* (Quennehen-Vasseur); — *de la Marine* (Letellier).

A vol d'oiseau, le Crotoy n'est qu'à 6 kilomètres de Rue, mais la route qui réunit ces deux bourgs a 8 kilomètres de longueur; elle fait de nombreux détours nécessités par les fossés et les anciennes digues qui coupent à chaque pas la plaine du Marquenterre. Elle traverse le hameau de *Becquerel*, laisse à droite la ferme des *Tarterons* et rejoint la route d'Abbeville au Crotoy,

en face de Favières. Saint-Valery et la rive gauche de la baie de Somme se découvrent sous un fort bel aspect. A mesure que l'on approche du Crotoy, on peut se rendre compte du travail accompli par les hommes, en plusieurs siècles, à l'aide de digues ou *royons*, pour reprendre sur la mer les campagnes fertiles que le chemin traverse. Dans la dernière partie du trajet, on suit, à peu de distance sur la gauche, et sans le voir, le canal de la Maie.

Le Crotoy, petit port de mer de 1411 habitants, est situé sur une langue de terre qui s'avance vers le milieu de la baie de Somme, à 7 ou 8 kilomètres environ de la pleine mer. On l'aperçoit de très-loin, notamment des hauteurs qui environnent Abbeville et du chemin de fer, dès que l'on a dépassé les bois de Laviers, entre Abbeville et Noyelles (*V.* ci-dessus, p. 197). De ces différents points, on distingue les hauts pavillons de l'hôtel des bains, la tour écrasée de l'église et les moulins à vent perchés sur de petites dunes. Sous la plupart de ses aspects, ce bourg, quoique peu élevé, se détache des horizons uniformément plats de la mer et paraît bâti sur une île. Sauf la butte de Mayoc, les plaines des environs sont plus basses que le niveau des marées moyennes; c'est ce qui explique cet isolement apparent du Crotoy.

Le Crotoy, dont l'origine est fort ancienne, paraît avoir été jadis une ville importante, assise autour d'un port fréquenté par des navires de tous pays. Chaque jour encore, des vestiges de la ville détruite se retrouvent sous les sables amoncelés par les vents d'ouest. La ville actuelle prit part à toutes les guerres qui eurent pour théâtre l'embouchure de la Somme. Elle subit plusieurs fois, comme Saint-Valery, la domination anglaise, et eut particulièrement à en souffrir immédiatement avant et après la bataille de Crécy. Le château du Crotoy, forteresse imposante que la mer baignait de tous côtés, a totalement disparu; on montre seulement l'emplacement de la tour dans laquelle, suivant la tradition, fut enfermée Jeanne d'Arc, avant d'être conduite à Rouen, où elle retrouva, parmi les assesseurs de ses juges, un certain maître Godefroy du Crotoy. Quelques habitants du Crotoy prétendent que le cachot de la Pucelle d'Orléans existe encore, au delà de la ruelle qui longe la maison Dumoulin, dans une propriété appartenant à M. Doucy. L'entrée du cachot, appelée dans le patois du

pays *ech treu d'Capucins* (le trou des Capucins), serait aujourd'hui fermée par un mur.

Du côté de la baie, les anciens *remparts* du Crotoy protégent encore le bourg contre l'envahissement des grandes marées; ils sont presque intacts et n'ont été entamés que par quelques éboulements et par la grande brèche pratiquée pour la construction de l'hôtel des bains. Ces murs sont en grès; une grosse *tour* ronde, surmontée d'un feu de marée (portée 4 milles; altitude 18 mètres) et d'un moulin à vent, défend l'angle le plus avancé du côté de la mer. Quelques débris du château, notamment d'énormes boulets en grès, ont été recueillis par M. Desgardins, et placés par lui sur les murs de sa propriété. Les canons de fer posés en guise de bornes sur la place du port et un mortier qui sert de piédestal à un *calvaire* (à l'ouest du bourg) ont été trouvés dans les fortifications aujourd'hui détruites.

En 1865, a été inaugurée au Crotoy une **église** neuve, en briques et en pierre, du style gothique. Elle se compose d'une nef assez vaste, flanquée de deux bas côtés terminés en pans coupés. De l'ancienne église, qui n'offrait aucun intérêt, le clocher seul a été conservé. C'est une vieille tour en grès, massive, noircie par le temps, rongée par les orages, et qui paraît avoir été construite dans un double but de religion et de défense. Un magnifique *retable* en chêne sculpté (fin du XVe siècle), remarquable par la légèreté et la délicatesse du travail, ainsi que par son encadrement curieusement fouillé, surmontait un des autels de l'ancienne église; il a été replacé dans la nouvelle, mais avec une adjonction de boiseries beaucoup plus modernes, maladroitement restaurées. Les trois panneaux qui composent ce retable représentent le sacre de saint Honoré, la messe célébrée par ce même saint, et la découverte (à Sains, près d'Amiens) des corps des trois martyrs Fuscien, Victoric et Gentien. L'église renferme, en outre, quelques toiles qui ne sont pas dépourvues de toute valeur artistique.

La salubrité du Crotoy y attire chaque année un grand nombre d'étrangers, qui admirent d'autant plus les heureux effets du climat sur les habitants du pays, que les populations voisines des parties marécageuses du Marquenterre sont affaiblies et étiolées par des fièvres intermittentes. Le Crotoy est plus fréquenté

que Saint-Valery, surtout par les baigneurs parisiens, pour plusieurs motifs : l'eau de mer n'y est point mélangée d'eau de rivière, comme à Saint-Valery lors des petites marées; la plage, sans vase, y est plus *marine;* on y sent déjà un peu de houle. Sans le courant extrêmement rapide qui s'établit au moment du reflux, les bains du Crotoy seraient parfaits. Les travaux entrepris pour combattre, à l'aide d'un bassin de retenue, les ensablements du chenal, permettent déjà de prendre des bains à marée basse et amélioreront sans doute encore la situation actuelle.

L'établissement des bains est, avec la nouvelle église, le seul monument du Crotoy. C'est un château moderne, précédé, du côté de la mer, d'une vaste terrasse, que supportent de profondes arcades. L'été, on trouve sous ces voûtes une fraîcheur dont on sent le prix, dans ce bourg bâti sur les sables et mal protégé par quelques arbres rabougris. Du côté du village, les bâtiments sont séparés de la rue par un jardin anglais fermé de grilles. Cet établissement, qui domine tout le bourg, a été fondé par M. Guerlain. L'intérieur est distribué avec goût; on y trouve même un luxe qui dépasse ce que l'on serait en droit d'espérer dans une si petite localité. L'établissement renferme un hôtel, un restaurant, des divans, une salle de billard, un café, un salon de conversation, etc.; mais cette partie de l'établissement est fermée depuis plusieurs années; la partie affectée au service des bains de mer est seule ouverte pendant la saison. De la terrasse, on aperçoit la pleine mer entre les dunes de Saint-Quentin, à droite, et la pointe du Hourdel, à gauche. En regardant vers l'intérieur des terres, on découvre jusqu'à son sommet l'immense triangle formé par la baie de Somme et coupé vers le milieu par l'estacade presque imperceptible du chemin de fer de Saint-Valery. Au-dessus, dans un lointain reculé, s'élèvent les monts de Caubert, près d'Abbeville. Beaucoup plus près, on distingue très-bien Saint-Valery, dont l'avant-port se déroule comme un long ruban, dominé par un amphithéâtre de maisons éparses sur les pentes de trois coteaux, entre la mer et les bois.

Le **port** du Crotoy est bien abrité des vents du large; mais il a perdu beaucoup de ses avantages depuis que la Somme est enfermée dans le canal d'Abbeville à Saint-Valery. Autrefois la rivière

se creusait dans les sables un lit, variable sans doute, mais passant toujours à proximité du Crotoy et en facilitant l'accès. Le port, rempli de vase, n'était plus curé naguère que par une mince dérivation de la Maie. Pour lutter contre les ensablements qui ont à demi comblé, avec une rapidité effrayante, les passes conduisant à la mer, on a récemment construit un immense *bassin de retenue*, que la marée remplit d'elle-même. En se vidant lentement au moyen d'écluses de chasse, ce bassin donne naissance à un courant assez fort, jusqu'à présent du moins, pour entretenir un chenal qui permette aux navires de remonter au Crotoy. Une dérivation de l'Authie, dont l'ancien lit est encore visible, rendrait à ce port tout ce qu'il a perdu et nécessiterait peu de travaux coûteux, puisqu'il suffirait de rétablir ce qui existait jadis. Tel qu'il est actuellement, le port du Crotoy ne reçoit que des navires d'un faible tonnage ; en revanche, il possède un nombre assez considérable de barques de pêche, jaugeant 30 à 40 tonneaux et supportant admirablement les coups de mer. De petits canots, qui rentrent au port à chaque marée, font, à l'embouchure de la Somme et dans la baie, la pêche des sauterelles (espèce de crevettes) et de quelques variétés de poissons particulières au pays. A marée basse, on prend dans les courants et les *bâches* (flaques d'eau laissées par la mer) plusieurs espèces de poissons plats. Les femmes des pêcheurs se livrent, pour la plupart, à la recherche du ver marin (*tænia maritima*), amorce de pêche très-estimée des marins de Dieppe et de Boulogne. Ces femmes, appelées *vérotières*, fouillent le sable avec une petite houe et déposent leur capture dans deux baquets en bois suspendus aux extrémités d'une perche qu'elles portent sur l'épaule.

Un parc aux huîtres, établi, il y a quelques années, près du port, est presque abandonné. Un peu plus loin se trouve une scierie mécanique, mise en mouvement par une dérivation de la Maie.

Le Crotoy ne possède point de promenades, et les environs sont peu accidentés. Cependant les plaines basses du Marquenterre, coupées de nombreux canaux et hérissées d'anciennes digues, renferment des villages ombragés, entourés de beaux pâturages.

Si l'on veut, du Crotoy, aller gagner la station de Noyelles, on a le choix entre deux routes : l'une que suivent les voitures, l'autre accessible seulement aux piétons, sur une longueur de

5 kilomètres. — La première, longue de 12 kilomètres, se détache de la route de Rue, à 3 kilomètres du Crotoy, et traverse successivement Favières, *le Hamelet*, dont l'église renferme quelques jolis vitraux, puis Morlay (*V.* ci-dessus, p. 199). Près de Noyelles, elle croise à niveau le chemin de fer de Saint-Valery. — La seconde, longue de 7 kil. et partant du port, suit constamment le bord de la baie et presque toujours la crête des digues. Cependant, à 3 kilomètres environ du Crotoy, les digues font un grand détour sur la gauche et s'avancent dans les terres ; si la mer est basse, on peut, au lieu de les suivre, abréger en traversant la petite *mollière* enfermée dans ce recoin : un sentier y est tracé et une passerelle est jetée sur le fossé le plus profond. Laissant à gauche Morlay, on passe près de deux moulins et d'une ferme délabrée nommée *le Four*, en face de laquelle les digues nouvelles, formant un angle droit avec les digues anciennes, se prolongent jusqu'au milieu de la baie. Il faut se garder de les suivre, mais continuer de suivre en ligne droite, au pied des vieilles digues, un chemin qui rejoint, quelques minutes plus loin, la route de voitures, à 2 kilomètres de la station de Noyelles.

EXCURSION DU CROTOY AUX DUNES DE SAINT-QUENTIN.

On compte 7 ou 8 kilomètres du Crotoy à la partie la plus rapprochée des dunes de Saint-Quentin, qui forment un but d'excursion intéressante pour les géologues, les naturalistes et les chasseurs. Si l'on y va par mer, il faut se faire débarquer à la pointe de Saint-Quentin, qui est un peu plus éloignée. Par terre, le chemin le plus commode est le bord de la mer. Entre deux marées, on peut parcourir à pied les grèves, du Crotoy à la pointe de Saint-Quentin, sans courir le moindre danger, pourvu que l'on n'essaye pas de franchir la grande passe du milieu de la baie. Dès la sortie du Crotoy, on aperçoit à droite quelques petites dunes insignifiantes. La partie de la côte sur laquelle s'élèvent les moulins s'appelle le *Barre-Mer ;* c'est là qu'ont été découverts les vestiges les plus nombreux d'une ville ancienne, ensevelie dans les sables. Un monument formé de pierres tombales trouvées en ce lieu s'élève sur une des buttes sablonneuses. A 6 kil. environ du Crotoy, on traverse la Maie, à l'endroit nommé le *Voie* ou *Vau de Rue*, où

elle se répand sur les sables de la baie. A droite, le clocher de *Saint-Firmin* (285 hab.) sert de point de repère au milieu de ces régions désertes. Après avoir longé une digue et quelques *mollières*, on atteint bientôt les premières dunes. Il faut encore marcher pendant 30 minutes environ pour gagner les plus hautes, situées à la *pointe de Saint-Quentin*, qui forme l'extrémité nord-ouest de la baie de Somme. Depuis ce point jusque près de Boulogne, la mer et le vent ont amoncelé sur les côtes une large barrière de dunes sablonneuses; mais le groupe situé entre l'embouchure de la Somme et celle de l'Authie est l'un des plus importants par son étendue. Il forme, en effet, un triangle de 10 kil. environ de côté, sur 5 à 6 kil. de largeur à la base. Il est habituellement désigné sous le nom de *garennes de Saint-Quentin*, et se divise en plusieurs lots loués à une société de chasseurs, car il est habité par une innombrable quantité de lapins et par quelques aigles pêcheurs. Trois villages, Saint-Quentin, Saint-Firmin et Quend-le-Jeune, sont bâtis sur la lisière des sables.

La forme des dunes est à peu près celle de vagues colossales qui auraient été subitement figées. Les plus hautes peuvent avoir 20 à 30 mètres. Leur crête inconsistante n'est soutenue que par les tiges de l'*oya*, herbe longue, mince, se rapprochant du jonc, et dont l'extrémité fort aiguë se fait cruellement sentir aux jambes que ne protége point une étoffe assez épaisse. Cette herbe, clairsemée, constitue jusqu'à présent le seul moyen de défense efficace contre les envahissements du sable. Les dunes ont successivement recouvert une immense superficie de terrain; actuellement elles paraissent à peu près arrêtées. Les plantations et les semis de pins maritimes et de quelques espèces d'herbes propres à ces terrains compléteront l'œuvre, si les projets mis en avant, et restreints encore à des essais trop rares, reçoivent enfin une pleine exécution. Quelques marécages, restes d'anciens étangs, subsistent dans les bas-fonds situés entre les dunes et qui sont tous couverts d'épines noires, de bruyères, d'ajoncs, et tapissés d'herbes grisâtres. Tout cela offre un aspect triste, étrange et sauvage.

Du milieu des dunes, on peut regagner le Crotoy par *Saint-Quentin* (village de 349 hab., éloigné de 6 kil. seulement de la station de Rue), par Saint-Firmin et la ferme de *Mayoc;* mais,

sur une grande partie de ce trajet, les chemins sont sablonneux et la marche y est plus pénible que sur le sable tassé de la plage.

Au delà de Rue, le chemin de fer passe entre des fermes et des hameaux sans importance, qui sont pour la plupart des dépendances de *Quend-le-Jeune* (1832 hab.), village bâti à 1800 mètres de la voie, sur la gauche. L'immense territoire de Quend-le-Jeune (plus de 4000 hectares) comprend une partie des dunes du Marquenterre, de la baie d'Authie et beaucoup de terrains reconquis sur la mer. Quend, Étaples et Montreuil se disputent l'honneur d'avoir été le *Quentovic* des Romains (*V.* ci-dessous, p. 215). En face de Quend se trouve, à droite, *Villers-sur-Authie* (631 hab.), dont l'*église* est ornée de vitraux remarquables. Un peu plus loin, on passe du département de la Somme dans celui du Pas-de-Calais, en franchissant l'Authie, qui leur sert de limite. Cette rivière, qui prend sa source au-dessus de Pas-en-Artois, à 20 kilomètres environ d'Arras, commence à s'élargir sensiblement à l'endroit où le chemin de fer la traverse (les marées la remontent beaucoup plus haut). Un peu en aval, au delà du *Pas d'Authie*, elle se répand sur les sables d'une baie assez vaste, que l'on voit s'ouvrir à l'horizon, entre les dunes de *Fort-Mahon*, au sud, et la *pointe de Groffliers*, au nord. Cet estuaire, qui ressemble en petit à celui de la Somme, est actuellement l'objet de travaux d'endiguement qui ont pour but de le resserrer. Il s'y trouve quelques prés salés. Le mouvement maritime y est nul; quelquefois, cependant, les bateaux de Berck viennent y chercher un abri contre les tempêtes. La construction d'un port de refuge en cet endroit vient d'être décidée; il est, en outre, fortement question de détourner le cours de l'Authie vers le port du Crotoy.

Après avoir dépassé *Conchil-le-Temple* (680 hab.), à droite, et *Waben* (337 hab.), à gauche, près duquel était autrefois un établissement de Templiers, on aperçoit, à gauche aussi, *Groffliers* (426 hab.), situé presque au pied des dunes, sur la rive droite de la baie d'Authie; puis on longe *Verton*, village de 1672 habitants, dont il n'y a rien à dire, sinon qu'il a donné son nom, conjointement avec Montreuil, à la station suivante, éloignée de 2 kil. 1/2.

26e STATION. — MONTREUIL-VERTON.

17 kil. de Rue. — 85 kil. d'Amiens. — 216 kil. de Paris. — 38 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE (à la gare) pour : *Montreuil-sur-Mer*, 10 kil., 1 fr. 60 c.; — *Berck-sur-Mer*, 5 kil. pendant la saison des bains seulement (juillet, août, septembre).

VOITURES PUBLIQUES (à Montreuil), sans correspondance avec le chemin de fer, pour : — *Hesdin*, 24 kil., 2 fr. 50 c., départs tous les jours, à 6 h. du matin et à 2 h. 30 min. du soir ; — *Saint-Pol*, 46 kil., 2 fr. 50 c., départ chaque jour à 9 h. du matin. — Le bureau de ces voitures est à la poste aux chevaux, Grande-Rue, ainsi que le bureau des voitures du chemin de fer, pour les stations de Verton et d'Étaples.

LOUEURS DE VOITURES : *Romain*, Grande-Rue ; *Saison*, rue Coq-en-Pot.

HÔTELS : — *de France et d'Europe* (spécialité de pâtés de bécassines de Montreuil), Grande-Rue ; — *de Londres et du Lion-d'Argent*, Grande-Rue ; — *du Cornet-d'Or*, Grande-Rue ; — *du Renard-d'Or*, Grande-Place.

CAFÉ *Français*, Grande-Place.

POSTE AUX LETTRES, Grande-Rue. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE, place Saint-Jacques, à l'angle de la place de la Halle.

La station de Montreuil-Verton est située au point de rencontre du chemin de fer et de la route de Berck à Montreuil-sur-Mer. Pour gagner cette dernière ville, distante de 10 kilomètres, on gravit d'abord une colline couronnée d'un bois et d'où l'on découvre, en se retournant, une très-belle vue sur la mer et les plaines basses qui la bordent. La crête dentelée des dunes forme un immense cordon depuis la baie de Somme jusqu'aux collines des environs de Boulogne ; le clocher de Berck et les deux phares d'Étaples sont les points saillants du paysage. A 5 kilomètres de la station, on traverse *Campigneulles-les-Grandes* (272 hab.), et, 2 kilomètres plus loin, *Campigneulles-les-Petites* (210 hab.) ; puis on rejoint, à l'entrée de Montreuil, la route d'Abbeville.

Montreuil-sur-Mer, ville de 3686 habitants, chef-lieu d'arrondissement du département du Pas-de-Calais, est située sur une colline presque entièrement isolée, sur la rive gauche de la Canche, à 15 ou 16 kilomètres de la mer. Le chemin de fer d'Arras à Étaples, dont la construction doit être prochainement entreprise, aura une station et mettra cette ville en communication directe avec le chef-lieu du département. Des fortifications, construites en

grande partie par Vauban, entourent Montreuil de toutes parts, et en font une place de guerre de troisième classe. La *citadelle*, qui défend la ville au nord, a conservé des tours et des murailles d'une époque plus ancienne : l'une de ces tours, dite *tour de la Reine*, passe même pour avoir servi de prison à la reine Berthe, femme de Philippe Ier. De ce côté, on jouit d'une vue magnifique sur la vallée pittoresque de la Canche, que l'on voit s'enfoncer à droite, à perte de vue, entre des coteaux boisés; à gauche, à l'embouchure de cette vallée, se montrent Étaples, ses deux phares, et, plus loin, à l'horizon, la mer.

La colline sur laquelle est bâtie Montreuil paraît avoir été jadis le point terminal de la baie de Quentovic, *Quentovicensis sinus*, ainsi nommée d'une ville voisine, sur l'emplacement précis de laquelle les archéologues ne sont point parfaitement d'accord. La mer couvrait alors toute la vallée de la Canche jusqu'à Montreuil. Aujourd'hui les marées montent encore jusqu'au barrage de Montreuil; mais la Canche n'est plus navigable qu'à partir de ce point jusqu'à Étaples, où commence la navigation maritime proprement dite.

Montreuil s'appelait primitivement *Bragum* ou *Bracium;* lors des campagnes de César, une forteresse y existait déjà; un arc de triomphe, dont on voyait encore des restes en 1789, y fut élevé par les armées de l'empereur Claude. Cependant il n'existe de renseignements certains sur l'histoire de cette ville qu'à partir de 850, époque où elle fut fortifiée par un comte de Ponthieu. Outre le château, son enceinte renfermait alors une abbaye fondée par saint Saulve, évêque d'Amiens.

« Le château de Montreuil joua un grand rôle, dit M. Louandre, dans les guerres féodales du xe siècle; l'histoire a gardé le souvenir des siéges qu'il soutint, en 929 contre Herbert, comte de Vermandois, en 939 contre Arnould, comte de Flandre, en 947 contre Louis d'Outremer, et, en 981, contre Hugues Capet, » qui reprit la ville aux comtes de Ponthieu. Les rois de la troisième race y eurent une résidence et y frappèrent monnaie. La reine Berthe, répudiée par Philippe Ier, fut enfermée dans le château de Montreuil et y mourut de chagrin et de misère, en 1095.

En 1186, Philippe Auguste octroya à Montreuil une charte de commune, à laquelle Guillaume de Ponthieu ajouta des garanties et des franchises nouvelles. En 1313, après la cession du Ponthieu à l'Angleterre, les habitants refusèrent à Édouard II le serment de fidélité, et ne se soumirent à sa domination que sur l'ordre formel de Philippe le Bel. Au xve siècle, ils se liguèrent d'abord avec Jean sans Peur, duc de Bourgogne; mais, en 1477, « ils se réduisirent libéralement et de grant vouloir en l'obéissance de Louis XI. »

Pendant le XVIe siècle, la ville subit plusieurs siéges ; deux fois, en 1524 et en 1525, elle repoussa les troupes anglaises et flamandes ; mais, en 1537, attaquée par les forces redoutables des Impériaux, elle dut leur ouvrir ses portes après une défense héroïque. Les ennemis, violant indignement la capitulation honorable accordée aux vaincus, dépouillèrent les bourgeois et mirent le feu aux quatre coins de la ville. Le couvent des Carmes resta seul debout avec quatre maisons. Les fortifications furent cependant relevées en 1542, et les troupes impériales, commandées par le duc de Norfolk, les comtes de Bures et de Rœux, assiégèrent de nouveau la ville pendant quatre mois, sans réussir à la prendre. Le maréchal Dubiez, qui commandait la garnison, s'illustra par cette belle défense. Une peste horrible ravagea Montreuil dans le cours de l'année 1596 ; une grande partie de la ville, restée depuis lors déserte, fut retranchée de son enceinte, en 1635, par ordre de Louis XIII. Le dernier seigneur de Montreuil fut le comte d'Artois, à qui Louis XVI avait donné cette ville comme supplément d'apanage, en 1786.

Montreuil jouissait au moyen âge d'un grand nombre de prérogatives et de priviléges, concédés par le comte de Ponthieu, et surtout par Philippe Auguste et sa sœur Alix. Ces priviléges furent maintenus et conservés jusqu'en 1789. Au XIIIe siècle, le commerce de Montreuil avait une certaine importance et cette ville faisait partie de la hanse teutonique, vaste association dont Londres et Hambourg étaient les principaux entrepôts. Presque toutes les industries de Montreuil disparurent après le siége de 1537 ; cependant, elle possède des tanneries, et fait un certain commerce de grains, de laine, de chanvre, de moutons et de toile. Le Danemark et l'Espagne y sont représentés par des consuls. M. Victor Hugo a placé à Montreuil-sur-Mer quelques-unes des scènes de son roman *les Misérables*.

La *Grande-Place*, que l'on traverse tout d'abord, en arrivant dans Montreuil, est vaste mais irrégulière ; elle est suivie de la *Grande-Rue*, voie tortueuse qui traverse toute la ville et dans laquelle sont situés les principaux hôtels.

L'**église Saint-Saulve**, ancienne abbatiale, offre des spécimens de divers genres d'architecture gothique ; la partie supérieure date du XVIe siècle. Les chapiteaux de ses piliers octogones et le cordon sculpté qui court plus haut autour de l'église sont ce qu'elle renferme de plus intéressant. On y voit aussi, à l'intérieur, quelques débris d'une ancienne galerie, et, sous le portail, qui a été mutilé, quelques restes de sculptures fort délicates.

L'*hôtel de ville*, construction toute moderne, est situé contre

l'église, à droite, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Saulve, entièrement détruite.

L'*hôtel-Dieu* est également moderne. Sa façade se développe sur une grande longueur; à son extrémité, à droite, a été conservée une petite *chapelle*, bâtie vers le milieu du XVIe siècle et dont le portail présente de jolis détails de sculpture.

Montreuil possède, en outre : un *hôtel de la sous-préfecture* et un *palais de justice*, qui n'offrent rien d'intéressant; — un *collége communal* et une *caserne*, installés tous deux dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Sainte-Austreberthe; — enfin, une *bibliothèque publique*, renfermant 1000 volumes.

A 5 kilomètres environ au nord-ouest de Montreuil, près des hameaux de *Valencendre* et de *Vis-ès-Marets*, dépendants de *la Caloterie* (447 hab.), on trouve fréquemment, en remuant le sol, des ossements, des poteries gallo-romaines et d'autres objets antiques. Un reste d'aqueduc y a aussi été découvert sous la tourbe, à 2 mètres environ de profondeur. Ces découvertes et une tradition locale, qui rappelle l'existence d'un marché important en ce lieu ainsi que la destruction d'un village voisin, ont fait dire à quelques archéologues que là était la ville antique de Quentovic, détruite, d'après l'histoire, un jour de marché.

EXCURSION A BERCK-SUR-MER.

Berck-sur-Mer (HÔTELS : *de la Plage*, chez Détruncq; — *de Berck*, chez Michaud) est un bourg de pêcheurs (2703 hab.) situé à 5 kilomètres de la station de Montreuil-Verton et à 2 kilomètres environ de la mer, dont il est séparé par les dunes. Il possède un *établissement de bains*, installé sur la plage et auquel on arrive par un chemin qu'il faut constamment défendre contre l'envahissement des sables. L'établissement et la plupart des maisons voisines, bâtis en planches, ressemblent aux constructions provisoires d'un campement. Non loin de là, et si près de la mer que les fortes marées viennent en baigner la base, s'élève un grand bâtiment, également en bois et surmonté d'un petit clocheton. C'est un *hôpital* pour cent enfants scrofuleux, appartenant à l'administration de l'assistance publique à Paris. Cet hôpital, construit à titre d'essai, en 1861, par M. Levezzari, architecte, doit

être remplacé, dans un avenir plus ou moins prochain, par un hôpital définitif de 500 lits.

La salubrité de la plage de Berck est le seul attrait qu'elle présente à l'étranger; rien n'est triste comme cette grande plaine de sables unis, bordés d'une ligne de monticules arides. On n'y voit ni falaises ni galets, et c'est sans doute à cette disposition de la plage qu'il faut attribuer la fondation en ce lieu d'un établissement de bains, fréquentés surtout par les habitants des villes les plus rapprochées.

L'hiver, la pêche du hareng attire à Berck beaucoup de marins. Cependant, ce bourg n'a point de port; les bateaux pêcheurs y déchargent, au prix de grands dangers, car cette côte est fertile en sinistres, leur poisson sur le sable ou sur des embarcations qui le portent à terre. On remarque sur la plage d'anciens bateaux, hors de service, la quille enfouie dans le sable, le pont couvert d'un toit de chaume, les flancs percés de portes latérales; ils servent de magasins et d'habitations aux pêcheurs. Dans l'intérieur du bourg, des bordages entiers de navires sont transformés en clôtures de jardins ou de cours; cela peut être ingénieux, mais c'est incontestablement fort laid.

Au sud-ouest de Berck, sur la pointe du Haut-Banc, un *phare* de quatrième ordre, à feu fixe, indique aux marins le commencement des bancs qui barrent l'embouchure de l'Authie. Ce phare, qui atteint 20 mètres d'altitude, a une portée de 11 milles.

De Verton à Étaples, le chemin de fer suit une direction à peu près parallèle à la côte, éloignée d'environ 6 ou 7 kil., et que signalent des dunes de plus en plus élevées. Les villages les plus rapprochés de la voie sont: à dr., *Airon-Saint-Vaast* (192 hab.), *Airon-Notre-Dame* (245 hab.), où subsistent quelques traces d'un château fort, et *Saint-Aubin* (164 hab.); à g. *Merlimont* (753 hab.); puis, à dr. encore, *Saint-Josse* (828 hab.), qui possédait autrefois une célèbre abbaye, fondée en 793 par Charlemagne et abandonnée avant 1789. *Cucq* (649 hab.) se montre ensuite à gauche, au pied de dunes en partie couvertes de pins. Du même côté, au-dessus de *Trépied*, se dressent deux beaux phares de premier

ordre, à feu fixe, dits **phares d'Étaples** ou **du Touquet**. Ces colonnes sveltes, élevées au sud de l'embouchure de la Canche, s'aperçoivent de tous côtés à de grandes distances. Leur altitude est de 53 mètres, et leur portée de 20 milles ; la nuit, leurs feux brillent d'un vif éclat et attirent longtemps l'attention, en deçà et au delà d'Étaples. On franchit la baie de la Canche sur un **viaduc** de 300 mètres, en briques et en pierres bleues, supporté par 15 arches en arc surbaissé, que deux piles épaisses séparent en trois travées de cinq arches chacune. La station d'Étaples se trouve à l'extrémité de ce bel ouvrage d'art.

27e STATION. — ÉTAPLES.

10 kil. de Montreuil-Verton. — 95 kil. d'Amiens. — 226 kil. de Paris.
28 kil. de Boulogne.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Montreuil*, 13 kil., 1 fr. 60 c.
HÔTELS : — *du Lion-d'Or ; — du Chemin-de-Fer.*
CAFÉ-RESTAURANT *du Débarcadère.*

Étaples, chef-lieu de canton de 2589 habitants, sur la rive droite de la Canche et près de son embouchure, est un petit port de mer fréquenté presque exclusivement par des bateaux de pêche. C'est d'ailleurs une ville fort ancienne, et la plupart des savants pensent qu'elle a remplacé l'antique *Quentovicus*, station romaine de quelque importance, ville et port dont il est souvent parlé dans les chroniques de l'époque mérovingienne. A l'appui de cette assertion, on cite des découvertes d'antiquités et notamment celle qui fut faite en 1841, à l'endroit nommé *Rombly-en-Sable*, de 60 maisons et d'une villa romaine ensevelies sous les sables. Des médailles, des bracelets et des ornements de tous genres y furent aussi trouvés ; ils sont aujourd'hui déposés pour la plupart au musée de Boulogne.

Le château d'Étaples dominait la ville à l'est. Les travaux du chemin de fer d'Amiens à Boulogne ont mis à nu, en 1848, une partie de ses fondations ; mais on ne voit plus actuellement que des restes de ses larges et profonds fossés et quelques débris informes de maçonnerie, au sommet d'une butte d'où s'extrait de la craie et qui disparaîtra bientôt. Ce château, dans les ruines duquel on trouve de nombreux objets d'antiquité, paraît avoir

été établi sur un ancien cimetière de l'époque gallo-romaine. C'est en 1172 que Matthieu d'Alsace obtint de l'abbaye de Saint-Josse la concession du terrain sur lequel il le construisit, dans une situation très-avantageuse. Agrandie successivement, cette forteresse eut fort à souffrir des ravages de l'armée anglaise qui brûla Étaples le lendemain de la bataille de Crécy.

En 1492, le traité d'Étaples y fut conclu entre Henri VII d'Angleterre et Charles VIII. Par ce traité, la France achetait la paix au prix de 745 000 écus. François Ier et Henri II augmentèrent les fortifications de la ville et du château d'Étaples, qui tomba, en 1588, au pouvoir des Ligueurs. Repris en 1591 par le duc d'Épernon, il fut détruit en partie, en 1614; sa ruine totale ne fut consommée qu'en 1792, époque à laquelle il fut vendu comme propriété nationale. Le cimetière actuel est établi sur l'emplacement de l'ancienne basse-cour. — En 1861, d'intéressantes sépultures du moyen âge ont été découvertes dans un autre cimetière abandonné depuis le XIVe siècle.

L'**église** d'Étaples, monument du XVIe siècle, renferme une inscription d'après laquelle sa fondation remonterait à l'an 1004. A l'extérieur, on remarque le clocher, de forme octogonale; l'intérieur présente les caractères de la fin du style ogival et de la Renaissance; de belles boiseries (XVIIIe s.), entourent le chœur.

Le **port** n'a qu'un tronçon de quai; les bateaux pêcheurs s'échouent ordinairement sur la plage pour opérer leur déchargement. Autrefois c'était un port maritime considérable; en 1193, la flotte de Philippe Auguste y était amarrée; « en 1340, dit M. Souquet, dix vaisseaux armés en guerre mirent à la voile sous les remparts du château d'Étaples pour se joindre à la grande armée navale qui succomba à la bataille de l'Écluse, le 24 juin 1340. » Le commerce d'Étaples est aujourd'hui peu considérable; néanmoins les Pays-Bas, le Danemark, la Suède et la Norvége sont représentés dans cette ville par des agents consulaires.

Un **pont**, remarquable par sa longueur (500 mètres environ) et construit, moitié en tôle sur piles de maçonnerie, moitié en charpente, relie Étaples à la rive gauche de la Canche. La route qui part de son extrémité conduit à Trépied et aux phares. La baie que forme l'embouchure de la Canche, longue de 4 à 5 kilo-

mètres, est bordée de dunes sablonneuses ; son fond est formé de bancs de sable et d'une petite quantité de mollières ; une foule de canots s'y livrent à divers genres de pêche. Outre les phares de premier ordre dont nous avons parlé plus haut, la baie de la Canche est signalée par un *feu* fixe de quatrième ordre, de 6 milles de portée, établi sur la rive droite. Lors du camp de Boulogne, en 1804, ce fut dans cette baie que se rassembla la gauche de la flottille placée, comme l'armée d'embarquement, sous les ordres du maréchal Ney.

La construction d'un chemin de fer d'Arras à Étaples, par la vallée de la Canche, a été déclarée d'utilité publique et concédée, au mois de novembre 1864, à une Compagnie particulière.

Des voitures de correspondance mettent Étaples en communication avec Montreuil-sur-Mer, qui en est éloignée de 13 kilomètres. La route, croisant le chemin de fer près de la butte du château, suit la rive droite de la Canche, dont le lit se rétrécit rapidement à mesure que l'on remonte son cours. A 5 kil. d'Étaples, on traverse *Énocq*, dépendance de *Brexent* (370 hab.), puis (7 kil.) *Beutin* (140 hab.), (9 kil.) *Attin* (374 hab.) et (11 kil.) *Neuville* (1078 hab.), où l'on prend à droite la route de Boulogne à Montreuil (*V.* ci-dessus, p. 210).

En quittant la station d'Étaples, le chemin de fer décrit une forte courbe sur la gauche, et, contournant la ville au nord, il longe quelques instants la baie de la Canche, pour s'enfoncer bientôt au milieu des dunes, qui occupent tout l'espace compris entre la côte, à gauche, et la base des coteaux élevés et arides du Boulonnais, à droite. On entre dans une région dont les sables ont été fixés à l'aide de semis et de plantations de pins. Au milieu de cette nature étrange, la voie traverse le triste village de *Camiers* (669 hab.), situé au bord d'un petit étang qui conserve une eau constamment douce et limpide, sur un lit de sable de mer, puis le village de *Dannes* (343 hab.), dont l'église est curieuse à visiter. Quelques collines se dressent à gauche, au-dessus des monticules de sable ; l'une d'elles, qui s'appelle le *Mont-Saint-Frieux*, atteint 160 mètres d'altitude. Le pays devient plus accidenté et moins aride aux abords de Neufchâtel.

28e STATION. — NEUFCHÂTEL.

14 kil. d'Étaples. — 109 kil. d'Amiens. — 240 kil. de Paris. — 14 kil. de Boulogne.

Neufchâtel, village de 700 habitants, n'offre absolument rien d'intéressant. — Au delà de cette station, la ligne se dirige brusquement à droite vers l'intérieur des terres, croise la route de Boulogne à Étaples, près de *Nesles* (235 hab.), au pied d'une colline (118 mèt.) sur laquelle se voient les restes d'une ancienne fortification appelée le *Mont-Violette* ou le *Camp de César*, et pénètre dans la *forêt d'Hardelot*. Puis, après avoir traversé un tunnel de 200 mètres, elle débouche, près d'*Hesdigneul* (198 hab.); dans la vallée de la Liane, dont elle suit la rive gauche.

Les usines et les villas se montrent de tous côtés dans les prairies ou sur le penchant des collines. A droite, on remarque Isques; à gauche, Saint-Étienne (*V.* p. 262 et 263), sur le territoire duquel commencent les falaises de la côte de Boulogne.

29e STATION. — PONT-DE-BRIQUES.

9 kil. de Neufchâtel. — 118 kil. d'Amiens. — 249 kil. de Paris. — 5 kil. de Boulogne.

Pont-de-Briques (140 hab.), hameau qui renferme plusieurs usines (blanchisseries de fil, filature et tissage de toile à voiles), dépend de Saint-Léonard (*V.* ci-dessous, p. 261), que l'on ne tarde pas à apercevoir à droite, de l'autre côté de la Liane. Des tranchées empêchent de voir plus loin cette rivière. A gauche, un petit chemin de fer à pente très-rapide sert au transport du minerai (les wagons pleins font, par leur poids, monter les wagons vides) pour les hauts fourneaux d'Outreau, que l'on remarque ensuite près de la voie et qui appartiennent à la société anonyme des forges et fonderies de Montataire (*V.* ci-dessus, p. 56).

A droite, au-dessus de la Liane, dont le lit s'élargit considérablement, on voit de loin la ville de Boulogne se développer en amphithéâtre sur les pentes d'une colline dominée par le dôme de l'église Notre-Dame. Il faut longer à gauche le faubourg de Capécure, avant de s'arrêter dans la gare de Boulogne, construction élégante en briques jaunes et rouges, composée de deux nefs en forme de croix et décorée à l'extérieur de tourelles hexagonales, de clochetons et de galeries ajourées.

30e STATION. — BOULOGNE-SUR-MER.

5 kil. de Pont-de-Briques. — 123 kil. d'Amiens. — 254 kil. de Paris.

Renseignements généraux. — Direction.

OMNIBUS : — Pour les bateaux à vapeur de Londres ou de Folkestone, ou de ces bateaux au chemin de fer, transport gratuit quand les voyageurs sont munis de billets directs de 1re ou de 2e classe; — pour la basse ville, par voyageur, sans bagages, 50 c.; avec bagages, jusqu'à 30 kilogr., 75 c.; de 31 à 50 kilogr., 1 fr.; de 51 à 100 kilogr., 1 fr. 50 c.; au-dessus de 100 kilogr., 1 c. 1/2 par kilogr. — *N. B.* Les omnibus du chemin de fer ne transportent point les voyageurs dans la haute ville, ni dans les parties élevées de la basse ville.

BATEAUX A VAPEUR pour : — *Londres*, par la Tamise, 1 départ chaque jour à heure variable; distance, 120 milles: durée de la traversée, 9 à 10 h.; bureau de la Compagnie générale, 22, quai de la Douane; — *Folkestone*, 2 départs chaque jour à heures variables; distance, 27 milles; durée de la traversée, 2 h. 15 min.; bureau, 18, quai des Paquebots. — Le départ de ces bateaux est réglé de manière à coïncider avec l'arrivée des trains spéciaux dits *trains de marée*.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour *Calais*, 33 kil., par *Marquise*, 13 kil.; bureau, rue de l'Amiral-Bruix; 2 départs par jour (3 départs pendant l'été).

VOITURES DE PLACE. — Le tarif est le même pour toute espèce de voitures et quel que soit le nombre des voyageurs, savoir : pour l'intérieur de la ville, de 6 h. du matin à minuit, la course, 1 fr. 50 c.; l'heure, 2 fr.; de minuit à 6 h. du matin, la course, 2 fr.; l'heure, 2 fr. 50 c.; à l'extérieur de la ville, le jour comme la nuit, l'heure, 2 fr. 50 c.

COMMISSIONNAIRES. — La course, sans bagages ou avec un colis d'un poids inférieur à 20 kilogr., 50 c.; avec plusieurs objets ne dépassant pas ensemble le même poids, 1 fr.; avec un ou plusieurs colis d'un poids de 20 à 40 kilogr., 1 fr. 25 c.; avec un ou plusieurs colis d'un poids supérieur à 40 kil., 1 fr. 50 c.

Le transport des bagages des paquebots au magasin de visite de la douane se fait, soit par les voyageurs eux-mêmes, s'ils le veulent, soit par des commissionnaires spéciaux qu'autorise l'administration des douanes et dont les services sont ainsi rétribués : pour, un colis seul ou pour le premier colis de toute expédition, 50 c.; pour chacun des autres colis, 25 c.; déchargement d'une voiture à 4 roues, 4 fr.; d'une voiture à 2 roues, 2 fr.; d'un cheval avec harnais, 3 fr.; d'un cheval nu, 2 fr.

On trouve aussi, au magasin des douanes, des femmes de marins choisies par la chambre de commerce dans un but de bienfaisance, pour le transport des bagages, et des actes desquelles elle répond. Si on les

emploie, elles ont droit à 60 c. par colis d'un poids inférieur à 12 kilogr., à 1 fr. par colis qui excède ce poids. Ce tarif est applicable au transport des bagages à domicile, aux hôtels ou au chemin de fer.

Ne sont pas considérés comme colis les menus objets, tels que cannes, parapluies, étuis de chapeaux, etc.

VOITURES DE LOUAGE, chez : — *Bodelle*, rue du Bras-d'Or, 11 ; — *Dumoulin*, rue de la Providence, 2; — *Fasquel*, boulevard des Tintelleries, 18; — *Graves*, rue Saint-Louis, 18; — *Prevost*, rue Neuve-Chaussée, 62.

CHEVAUX DE LOUAGE, chez : — *Picquet*, rue Neuve-Chaussée, 63; — *Taylor*, rue Napoléon. — ANES DE LOUAGE, chez : *Sagnier*, rue Wissocq, 4; — *Dandre*, rue de la Tour-Notre-Dame, 39; — *Touron*, boulevard des Tintelleries, 113, etc. — Les prix des chevaux et des ânes varient suivant la saison et la durée de la course.

BATEAUX A VOILES ET A LA RAME. — Sur le port et à l'entrée des jetées se tiennent des marins toujours prêts à offrir leurs services, pour une promenade sur mer, dans des canots dont le prix varie suivant le nombre de promeneurs et la durée de la promenade. Ces bateaux, à rames ou à voiles, sont d'une solidité à toute épreuve, et l'on peut se fier aux marins qui les dirigent. — Les personnes qui désireraient faire une excursion de quelque durée, sur un bateau pêcheur, doivent se munir d'un permis d'embarquement, qui est délivré sans aucune difficulté par le capitaine du port (au bâtiment des pilotes, place Daunou). — Sur le quai de l'Impératrice, qui longe la Liane, sont établis de nombreux loueurs de canots à rames et à voiles pour la promenade en rivière : 40 à 75 c. l'heure.

HÔTELS ET MAISONS MEUBLÉS. — *Hôtels : Meurice*, rue Napoléon, 85; — *de l'Univers*, même rue, 26; — *d'Angleterre*, même rue, 46; — *du Nord*, même rue, 25; — *des Bains*, même rue, 69; — *de Londres*, même rue, 14; — *du Pavillon-Impérial*, sur la plage; — *de Boulogne et d'Albion*, quai des Paquebots, 8 et 10; — *du Globe et d'Amiens*, quai des Paquebots, 14; — *de Paris*, quai des Paquebots, 2 et 4; — *Christol*, place Frédéric-Sauvage, 14; — *British*, rue d'Assas, 5; — *de Castiglione*, en face de la gare; — *du Louvre* (Packham), en face de la gare; — *du Lion-d'Argent*, rue Neuve-Chaussée, 53; — *du Commerce*, même rue, 45; — *des Ambassadeurs*, même rue, 26; — *de Bourgogne*, rue de Lille, 11; — *de l'Europe*, rue de Boston, 50; — *Bedford*, même rue, 80; — *Marine Hotel*, même rue, 132; etc., etc.

Il existe à Boulogne de nombreuses *maisons meublées* et des *appartements garnis*, dont les prix varient considérablement, suivant la saison.

RESTAURANTS ET PENSIONS BOURGEOISES. — *Restaurants : Armand*, rue d'Assas, 2 ; — *Biausse*, quai de la Flottille, 6; — *Fourny*, quai des Paquebots, 16; — *Levasseur*, rue Thurot, 10; — *Howe*, Grande-Rue, 83; — *Mme Delpierre-Delannoy*, rue Siblequin, 46; — *Taverne anglo-française*, rue Monsigny, 10; — et dans la plupart des hôtels.

Les *pensions bourgeoises* (*boarding houses*) sont aussi très-nombreuses à Boulogne; les principales se trouvent sur les quais, depuis la rue Napoléon jusqu'à la plage, et dans la rue Neuve-Chaussée. Le prix de la table d'hôte varie de 2 à 5 fr., sans le vin.

CAFÉS : — *du Commerce*, rue Napoléon, 31; — *Vermond*, même rue, 61; — *Veyez*, Grande-Rue, 1; — *de la Seine*, rue du Pot-d'Étain, 30; — *Martin*, rue Neuve-Chaussée, 51; — *Taverne anglo-française*, rue Monsigny, 10, à côté du théâtre.

BAINS : — *L'établissement municipal des bains de mer* (*V.* ci-dessous, p. 242) est ouvert du 1er mai au 15 octobre. Il possède environ 120 voitures-baignoires, qui conduisent les baigneurs jusque dans la mer, où elles attendent la fin du bain. Les bureaux de distribution des cartes, du linge et des costumes de bain sont établis, ainsi qu'un café, à droite de l'établissement, rue de Boston. — Outre les bains de mer à la plage, l'établissement offre aussi des bains d'eau de mer froids, dans deux vastes bassins de natation, creusés à l'extrémité de la terrasse et dont l'eau se renouvelle naturellement à chaque marée. Ces bassins, dont l'un est réservé aux hommes et l'autre aux dames, mesurent 55 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur et une profondeur variable de 1 mètre 5 centimètres à 2 mètres 30 centimètres; 80 cabinets de toilette sont disposés à l'entour. — Enfin, au rez-de-chaussée de l'établissement, du côté de la terrasse et de la mer, sont installés 16 cabinets pour les bains chauds d'eau de mer et d'eau douce, des douches d'eau de mer et un service complet d'hydrothérapie. — Des omnibus spéciaux, qui stationnent sur la place Dalton (basse-ville, en face de l'église Saint-Nicolas), sur la place du Coin-Menteur (basse-ville, près du port) et rue du Prince-Albert (haute-ville), conduisent à l'établissement de bains. Prix : de la place Dalton, 15 c.; du Coin-Menteur, 10 c.; de la rue du Prince-Albert, 30 c. — Voici le tarif des bains et des douches :

BAINS A LA PLAGE

(avec voiture et linge ou sans linge).

Par personne.....	» fr.	75 c.
Enfant au-dessous de 7 ans.	»	50
Abonnement de 12 bains...	8	»
12 bains d'enfant.....	5	»

Les guides-baigneurs se payent à part.

ÉCOLE DE NATATION.

Bain avec ou sans linge ..	» fr.	75 c.
Bain d'enfant.....	»	50
Chaque leçon de natation..	»	50
Abonnement de 12 bains...	8	»
12 bains d'enfant.....	5	»

BAINS CHAUDS.

Un bain.....	1 fr.	» c.
Abonnement de 6 bains....	5	50
Un bain pour enfant au-dessous de 7 ans.....	»	80
Abonnement de 6 bains....	4	»
Un bain de pieds.....	»	25

DOUCHES.

Douche en colonne, en cercle, en flots, en pluie...	2 fr.	» c.
Abonnement de 6 cachets..	10	»
Douche ascendante	1	25
Service des douches, frictions comprises.....	»	25

L'*hôtel du Pavillon-Impérial* possède aussi un certain nombre de voitures-baignoires, qui conduisent à la mer pour un prix généralement inférieur à celui de l'établissement municipal; des guides-baigneurs y sont également attachés. — Sur la plage occidentale, à l'extrémité de *Capécure*, près de Châtillon, existe un troisième service de bains de mer, moins fréquenté à cause de sa situation. Les omnibus de cet établissement stationnent sur la place Dalton.

On trouve des établissements de *bains d'eau douce*, rue des Vieillards, 20 et 22; — rue d'Artois, 14 (bains Chinois); — à l'hôtel des Bains, rue Napoléon, 69.

Sur la route de Calais, à quelques centaines de mètres de la porte Neuve, est une source minérale ferrugineuse, au-dessus de laquelle a été établi un kiosque qui sert de buvette. L'eau de cette source se paye 10 c. le verre.

CHANGEURS : — *Bourgois*, rue Napoléon, 50; — *Lebeau et Cie*, même rue, 75; — *Quettier*, même rue, 42; — *Williams*, même rue, 36; — *Carbonnier*, quai des Paquebots, 28; — *Coudrier*, Grande-Rue, 21; — *Haffreingue*, quai de la Flottille, 4; — *Pay*, quai des Paquebots, 24.

LIBRAIRES : — *Watel*, rue Napoléon, 20; — *Vve Deligny*, Grande-Rue, 37; — *Rigaux-Caux*, même rue, 51; — *Flour*, même rue, 63; — *Battut* (livres d'occasion), rue des Vieillards, 47 *bis*; — *Chochois-Watel*, Marché-aux-Grains, 23; — *Merridew* (librairie anglaise), rue Napoléon, 60; — *Seal* (librairie anglaise), Grande-Rue, 64.

POSTE AUX LETTRES : — Bureau, rue des Vieillards, 28, ouvert tous les jours de la semaine, de 7 h. du matin à 7 h. du soir; les dimanches et jours de fêtes, jusqu'à 3 h. — Un grand nombre de boîtes supplémentaires sont placées dans les différents quartiers de la ville.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : — 10, rue du Pot-d'Étain, et rue Napoléon, 25, à l'hôtel du Nord.

BUREAU DES PASSE-PORTS : à la chambre de Commerce, sur le quai des Paquebots. Ce bureau est ouvert tous les jours, de 9 h. du matin à 4 h. du soir; les dimanches et fêtes, jusqu'à midi. — Les Français, les Anglais, les Belges, les Hollandais, les Suédois et les Norvégiens sont aujourd'hui admis à s'embarquer et à débarquer sans passe-port. Les étrangers d'une autre nationalité sont tenus de présenter un passe-port visé pour un an par un agent diplomatique français.

DIRECTION. — La gare du chemin de fer est située à *Capécure*, faubourg de Boulogne, sur la rive gauche de la Liane. On en sort par la *rue du Moulin-à-Vapeur*, et, tournant à droite, on se trouve presque immédiatement sur le *quai de la Crique*, d'où l'on découvre devant soi tout le panorama de la basse ville et de la haute ville, bâties en amphithéâtre sur la rive droite (*V.* ci-dessous, *Aspect général*). Deux ponts conduisent de Capécure à la basse ville : le *pont Napoléon*, en amont du quai de

la Crique; le *pont de Barrage*, en aval. Plus loin, sur la droite, se montre le *pont-viaduc du chemin de fer*, construit en 1865 pour le passage de la ligne de Boulogne à Calais. Si l'on traverse la Liane sur le pont Napoléon, la *rue de la Lampe* conduira rapidement à l'angle formé par la rencontre de la Grande-Rue (en face), de la rue Napoléon (à gauche) et de la rue Royale (à droite). Si, au contraire, on se rend dans la basse ville par le pont de *Barrage*, on laisse à gauche, près de ce pont, le *quai Bonaparte*, qui s'étend entre le bassin à flot (à gauche) et le port (à droite). En face du pont de Barrage, se trouve la *place Frédéric-Sauvage*, que l'on traverse, pour prendre, en face aussi, la *rue Thurot*, à gauche de laquelle a été récemment construite la halle au poisson. La troisième rue qui s'ouvre à droite dans la rue Thurot est la *rue Napoléon*, l'une des plus belles de Boulogne. A son extrémité inférieure, on se trouve au carrefour que nous indiquions tout à l'heure, en face de la *rue Royale*, voie large et longue, qui conduit à Bréquerecque. Prenant à gauche la *Grande-Rue*, l'une des plus commerçantes, on laisse bientôt à gauche la *rue Neuve-Chaussée*, remarquable, ainsi que la rue Napoléon, par sa régularité, ses beaux trottoirs de marbre et ses riches magasins. A droite, sur la *place Dalton*, s'élève l'église Saint-Nicolas. Plus loin, du même côté, sont le musée et la bibliothèque. La Grande-Rue aboutit, par une pente fort roide, à l'*esplanade*, récemment convertie en un joli square, dessiné devant l'hôtel de la Sous-Préfecture, en face de la *promenade de la Bienfaisance* et près de la *porte des Dunes*, par laquelle on entre dans la haute ville. A peu de distance de cette porte, s'étend la *place du Marché-aux-Grains*, où l'on remarque, à gauche le palais de justice, à droite l'église Saint-Joseph. La place du Marché-aux-Grains conduit à la *place Godefroi-de-Bouillon*, dont un côté est occupé par l'hôtel de ville et le beffroi. Presque en face de ces édifices, la *rue d'Aumont* mène à la *porte Gayole* et à Bréquerecque (route de Paris). La *rue de Lille*, qu'il faut prendre à l'angle nord-est de la place, aboutit à la porte Neuve ou porte de Calais (routes de Calais et de Saint-Omer), en deçà de laquelle, à gauche, se trouvent, dans la *rue du Parvis-Notre-Dame*, le portail principal de l'église de ce nom, et, dans la *rue de Pressy*, l'ancien évêché, occupé aujourd'hui par le pensionnat de Mgr Haffreingue. C'est dans la rue de Lille (à gauche) qu'est l'entrée habituellement ouverte au public de Notre-Dame et de sa crypte. A droite, la *rue du Château* conduit au château de Boulogne, dans lequel le prince Louis-Napoléon fut enfermé en 1840

Sortant de la haute ville par la *porte de Calais* et tournant immédiatement à gauche, on suit la *promenade de la Bienfaisance*, d'où l'on voit fort bien le dôme de Notre-Dame, jusqu'à l'angle septentrional des remparts, où on la laisse à gauche, pour descendre rapidement, par la *rue de la Tour-Notre-Dame*, vers le *jardin des Tintelleries*. Il faut

traverser ce jardin suivant une ligne diagonale, aller sortir *rue Basse-des-Tintelleries* ou *rue de Belterre*, puis gagner, par le *boulevard des Tintelleries* (plus loin, à droite), la *place Navarin*, à l'angle de laquelle, à droite, on prend la *rue de la Tour-d'Odre*, qui traverse dans sa plus grande largeur le quartier des marins et conduit à l'église Saint-Pierre. De cette église, on se rend sur la plage et à l'établissement des bains de mer, soit par la *rue des Signaux*, soit par des ruelles qui, s'ouvrant à gauche, descendent vers le port en escaliers glissants.

Si l'on voulait jouir du coup d'œil que présente la mer du haut de la falaise, il faudrait suivre à droite le chemin de la Tour-d'Odre, au lieu de prendre la rue des Signaux. Du haut des falaises, plusieurs sentiers à peine tracés descendent vers la plage, sur la *route Napoléon III*; nous ne conseillerons cette descente dangereuse qu'aux personnes qui ont le pied et la tête également sûrs. Après avoir admiré l'établissement municipal des bains et s'être promené à souhait sur la plage ou sur la jetée du nord, on peut revenir en ville ou au chemin de fer par la ligne des quais, le long du port.

Situation. — Aspect général.

Boulogne-sur-Mer, ville de 36 265 habitants, dont un dixième environ d'origine anglaise, est située à l'embouchure de la Liane dans la Manche, au pied et sur le penchant de coteaux pittoresques. Lorsque, au sortir de la gare, on arrive sur le quai de la Crique, on découvre toute la ville de l'autre côté de la rivière, dont le lit est, en cet endroit, un vaste bassin, presque entièrement asséché à marée basse. Deux ponts en pierre sont jetés sur la Liane, aux deux extrémités de ce bassin. En aval, la rivière forme un port allongé, dont les quais, encombrés de marchandises, sont souvent bordés d'un nombre considérable de navires et de bateaux à vapeur. Au loin, vers l'extrémité du port, le magnifique établissement des bains de mer attire l'attention. En face du spectateur, au pied et sur la pente de la colline, s'étend la basse ville, dominée, à gauche par le quartier des marins et l'église Saint-Pierre, bâtis sur la falaise, à droite par la flèche aiguë de l'église Saint-Nicolas, par la haute ville, encore ceinte de ses vieux remparts, et surtout par le dôme élevé de Notre-Dame. Sur la droite encore, plus près de la Liane, le faubourg de Bréquerecque dresse les cheminées de ses usines et la tour carrée de son église, à la base de coteaux couverts de verdure. Au delà du viaduc

construit pour le passage du chemin de fer de Boulogne à Calais, la Liane s'élargit considérablement et ressemble à un lac entouré de fraîches campagnes. Enfin, derrière le spectateur, le faubourg de Capécure, qui renferme le bassin à flot, les vastes constructions du chemin de fer, une belle église moderne et de nombreuses usines, s'allonge entre la rive gauche de la rivière et des coteaux fertiles, terminés brusquement en falaises, du côté de la mer.

La **basse ville**, centre du commerce et de l'industrie, occupe le val des Tintelleries, à l'ouest de la haute ville, jusqu'aux falaises,

Entrée du port de Boulogne.

et la rive droite de la Liane, à partir de la plage, sur une longueur de 2 kilomètres 1/2. C'est là que se trouvent presque tous les hôtels, restaurants, cafés ou pensions bourgeoises. Les rues, pour la plupart régulières, y sont bordées de maisons à plusieurs étages, bien construites, et de riches magasins; quelques-unes sont pourvues de larges trottoirs en marbre du pays. Mais ce qui frappe surtout le visiteur dans cette partie de la ville, c'est l'emploi de la langue anglaise dans les magasins, sur les enseignes et dans la plupart des annonces ou avis qui provoquent l'attention du

public. Boulogne, en effet, est presque une ville anglaise : c'est là que se réfugient de préférence les Anglais qui ont résolu de vivre à l'étranger. Ils constituent, nous l'avons dit, le dixième environ de la population, et nous ajouterons : la population la plus aisée ; aussi le reste, vivant de leur présence, s'est-il empressé d'adopter, non-seulement leur langue, devenue à Boulogne d'un usage aussi familier que la langue française, mais encore un grand nombre de leurs habitudes.

Des rues escarpées mènent de la basse ville à la **haute ville**, circonscrite dans une enceinte resserrée de murailles, qui forme un quadrilatère à peu près régulier (400 mètres de longueur sur 325 mètres de largeur), dont l'angle nord-est est occupé par le château. Ces **remparts**, construits en pierre, sont flanqués, à des distances variables, de demi-tours rondes ou demi-lunes, d'une hauteur de 17 mètres comme la courtine. Jusqu'au XVIIe siècle, chaque angle du quadrilatère était, en outre, défendu par de grosses tours et par des ouvrages avancés, d'une grande force, que Louvois fit démolir en 1689. A l'intérieur, les remparts, plantés d'une double rangée d'arbres, forment une promenade agréable, d'où l'on découvre de charmants points de vue sur la basse ville, ses environs et la mer. Par un temps clair, on distingue même les falaises blanches et le château de Douvres.

Trois portes donnent accès dans la haute ville, assez mal bâtie, et percée de rues irrégulières, peu nombreuses, séjour de la bourgeoisie et de la magistrature : la porte **des Dunes**, à l'ouest, du côté de la basse ville ; la porte Neuve, ou porte de Calais, au nord, au sommet de la colline, derrière Notre-Dame et près du château ; la porte Gayole, au sud-est, du côté de Bréquerecque. Une quatrième porte, dite porte des Degrés, s'ouvrait autrefois au sud ; elle a été fermée en 1588, lors du siége de Boulogne par le duc d'Aumale, mais les deux tours qui la flanquaient subsistent encore. — La **porte des Dunes**, construite en 1231, ainsi que le château et les remparts par le comte Philippe Hurepel, paraît avoir été ainsi nommée à cause de la présence des sables qui en couvraient jadis les abords. Elle se compose d'une arcade en ogive, s'ouvrant entre deux grosses tours rondes, engagées, dans lesquelles ont été percés, en 1856, deux guichets pour les pié-

tons. Au-dessus de l'entrée principale et d'un écusson en pierre sculptée, qui portait autrefois les armes de France, se voit, dans une niche, la statue de Notre-Dame de Boulogne, avec cette inscription : « *Patrona Nostra Singularis.* » — La **porte Neuve**, reconstruite en 1632 par le sénéchal Bertrand Patras de Campaigno, et protégée à droite et à gauche par des ouvrages percés de meurtrières, se compose d'une voûte en plein cintre, surmontée de la statue de la Vierge-Mère, avec cette inscription : « *Urbis et Orbis Honor et Domina.* » — La **porte Gayole**, du même style

Jetée du nord-est et fanal, à Boulogne.

que la porte des Dunes, tire son nom d'une ancienne prison ou geôle, qui s'élevait, dit-on, autrefois dans son voisinage.

Bréquerecque et *Capécure* sont les quartiers industriels de Boulogne ; néanmoins ils possèdent aussi de nombreuses maisons de plaisance. Quant au *quartier des Marins*, il offre un aspect tout particulier. Les maisons y sont basses et petites, les rues étroites, tortueuses, escarpées, souvent encombrées de filets de pêche, qui séchent sur de longues perches fixées aux fenêtres du premier étage. A l'extrémité de ce quartier, du côté de la falaise, plu-

sieurs de ces ruelles, descendant vers le port, offrent des pentes tellement rapides, qu'il a fallu les couper d'escaliers. Les étrangers qui voudront avoir une idée complète de Boulogne et de ses différentes classes d'habitants ne devront pas manquer de visiter ce quartier. Les matelottes se distinguent par un costume pittoresque, qui ne manque ni de luxe ni de charme, mais qu'elles ne revêtent guère que les jours de fête et notamment pendant les solennités du pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne (du 15 au 31 août), et le troisième dimanche de juillet, pour la bénédiction de la mer, avant le commencement de la pêche.

Histoire.

La ville de Boulogne, appelée *Gessoriacum* par les anciens Gaulois, reçut, au IVe siècle, on ne sait pour quel motif, le nom de *Bononia*. C'était le port le plus important de toute la côte de la Manche, et plusieurs savants prétendent que c'est le *Portus Itius* où César s'embarqua lors de ses deux expéditions contre la Grande-Bretagne[1]. L'antique *castrum* de Bononia occupait, suivant toute apparence, le plateau et même l'enceinte actuelle de la haute ville, dont les portes sont encore disposées comme celles d'un camp romain. A cette époque, la mer devait baigner de toutes parts le pied de ce plateau, situé comme une presqu'île au milieu du plus vaste bassin maritime qui existe dans ces parages. Les falaises de Châtillon et de la Tour-d'Ordre, s'avançant alors considérablement dans la mer, rejetaient en plein détroit du Pas-de-Calais la direction des courants, de manière à empêcher l'ensablement de l'estuaire de la Liane. Grâce à son admirable position et aux avantages sans nombre dont le malheur des temps n'a jamais pu le déposséder, le port de Boulogne fut bientôt le plus renommé de la Gaule occidentale et le point d'embarquement des Romains pour la Bretagne. L'an 40 après Jésus-Christ, Caligula y fit élever un phare (la tour d'Ordre), qui subsista jusqu'au XVIIe siècle. Claude s'embarqua à Boulogne en 46 et y érigea un arc de triomphe; Adrien y construisit plusieurs monuments. Carausius en fit la capitale de son empire, en 287. Elle fut reprise par Constance Chlore, en 292. Constantin y séjourna, en 307 et en 311.

Dès le règne de Valentinien, Boulogne eut ses comtes, gouverneurs particuliers, dont le premier, à ce que l'on assure, fut le père de Théodose le Grand. Comprise, à la fin du IVe siècle, dans la deuxième Bel-

1. On peut lire, dans les comptes rendus de la vingt-septième session du *Congrès archéologique de France* (séances générales tenues à Dunkerque, en 1860), les sérieux arguments fournis à l'appui de cette thèse par M. l'abbé Haigneré, le savant archiviste de la ville de Boulogne.

gique, elle résista à Attila en 449, mais fut conquise par les Francs sous Clovis. Le Boulonnais et le Ponthieu formèrent, sous la première et la deuxième race, la *France Maritime*, gouvernée par des comtes ou des ducs amovibles. Charlemagne fit exécuter de grands travaux de défense autour de Boulogne, mais les Normands réussirent malgré tout à s'en emparer et la gardèrent jusqu'au traité de Saint-Clair-sur-Epte (912).

Le christianisme avait été prêché dans le Boulonnais dès la fin du IIe siècle, et c'est au VIIe que les historiens de Boulogne rapportent l'arrivée dans cette ville de l'image de Notre-Dame, qui a donné lieu au célèbre pèlerinage encore en honneur de nos jours (*V.* ci-dessous, p. 232).

Après avoir appartenu successivement aux maisons de Champagne, d'Alsace, de Dammartin et d'Auvergne, le Boulonnais était tombé au pouvoir des ducs de Bourgogne, lorsque Louis XI s'en saisit en 1477. Après l'avoir restitué à Bertrand de la Tour, comte d'Auvergne, le roi de France le reprit aussitôt, en échange du duché de Lauraguais. Dès lors, le Boulonnais ne cessa de faire partie de la couronne; Louis XI et ses successeurs, jusqu'à Louis XV, se reconnaissant néanmoins vassaux de Notre-Dame de Boulogne. Quant à la ville de Boulogne, elle possédait une charte communale et avait pour administrateurs un maïeur, douze échevins et vingt et un élus, nommés par les bourgeois.

En 1339, les Anglais, ayant surpris la basse ville, brûlèrent dans le port 47 bâtiments de guerre; mais ils échouèrent contre la haute ville. Après la prise de Calais, ils renouvelèrent plusieurs fois des tentatives également infructueuses. En 1544, Henri VIII vint en personne mettre le siége devant Boulogne avec une armée de 30000 hommes. La ville, défendue seulement par 3000 hommes, résista pendant six semaines et ne capitula qu'à la dernière extrémité. Les soldats anglais la dévastèrent avec une sorte de rage; ils renversèrent de fond en comble le sanctuaire de Notre-Dame, dont l'image vénérée fut emportée en Angleterre, ainsi que l'horloge de l'église et les orgues à tuyaux d'argent, qui ont été longtemps conservées, dit-on, dans la cathédrale de Cantorbéry. Le gouverneur, Jacques de Coucy, qui avait capitulé malgré l'opposition des bourgeois et des magistrats, fut accusé de trahison et périt sur l'échafaud.

Cependant l'ancienne population de Boulogne, ayant déserté la ville, avait été bientôt remplacée par une colonie anglaise. Mais, chose remarquable, une contagion sans précédent sévit pendant six années de suite au milieu de ces Boulonnais improvisés. La mortalité fut telle, que 10000 hommes périrent en cinq semaines. Il fallut enchaîner comme des malfaiteurs les soldats envoyés en garnison dans cette malheureuse ville. Enfin, l'Angleterre lassée consentit à restituer Boulogne à la France, au prix de 400000 écus, le 24 avril 1550, et, le 15 mai suivant, Henri II y fit solennellement son entrée. Durant les guerres du XVIIe et du XVIIIe siècle, les habitants de Boulogne défendirent vaillamment les côtes

et les villes voisines contre toutes les entreprises des Anglais. Pendant la Révolution, la Terreur, représentée par Joseph Lebon, fit à Boulogne un certain nombre de victimes. De l'an IV à l'an IX de la République, les corsaires boulonnais firent sur l'ennemi 2000 prisonniers et réalisèrent pour 13 millions de prises. En 1801, Bonaparte, voulant tenter une descente en Angleterre, fit commencer à Boulogne des armements considérables. Après la rupture de la paix d'Amiens, il reprit ce projet et réunit sur la côte, d'Étaples à Ambleteuse, une armée nombreuse, sous les ordres du maréchal Soult. En même temps, le vice-amiral Bruix prenait le commandement d'une flottille de débarquement; d'immenses travaux mettaient le port de Boulogne à même de recevoir plus de 2000 bâtiments de diverses espèces; un bassin à flot était créé; des batteries et des forts étaient construits pour protéger la ville et les établissements militaires. Napoléon vint trois fois visiter le camp de Boulogne et y fit, le 16 août 1804, la seconde distribution des décorations de la Légion d'honneur. La défaite de Trafalgar et une nouvelle coalition de l'Autriche et de la Russie obligèrent l'empereur à lever le camp de Boulogne, en 1805. Le 6 août 1840, le prince Louis-Napoléon, débarqué à Wimereux, fit à Boulogne, contre le gouvernement de juillet, une tentative qui eut pour résultat la condamnation de son auteur à la prison perpétuelle. En 1854, le camp de Boulogne fut provisoirement rétabli, comme camp de manœuvre ou d'observation (*V.* ci-dessous, p. 256).

Boulogne possédait, avant la Révolution, un évêché dont le titre est aujourd'hui réuni à l'évêché d'Arras, ainsi que celui de Saint-Omer. Cette ville est le chef-lieu d'un arrondissement du département du Pas-de-Calais et le siége d'un tribunal civil; elle est classée parmi les places fortes de troisième ordre. Ses armes sont : de gueules au cygne d'argent becqueté et membré de sable.

Boulogne a vu naître : Godefroi de Bouillon et son frère Baudouin; le P. Le Quien, dominicain fort érudit; le littérateur Leuillette; Daunou, successivement oratorien, député à la Convention, président du conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, organisateur de l'Institut et garde général des archives; M. Sainte-Beuve, de l'Académie française; les trois peintres, Aug. Delacroix, Edmond Hédouin et Jeanron.

Monuments religieux.

L'église Notre-Dame de Boulogne (rue du Parvis-Notre-Dame et rue de Lille, haute ville) est un édifice du style gréco-romain, récemment élevé, sous la direction et d'après les plans de Mgr Haffreingue, chef d'institution, sur l'emplacement qu'occupaient, avant la Révolution, l'ancienne cathédrale de Boulogne, et, précédemment encore, une église fondée, dit-on, au VIIe siècle

par le roi Clotaire II. Commencée en 1827 par la chapelle absidale, et encore inachevée à l'intérieur, l'église actuelle a été entièrement construite à l'aide de dons particuliers. Elle offre, dans son ensemble et dans ses détails, un caractère frappant d'élégance et d'originalité. La façade principale, précédée d'un perron de 9 marches, se compose, au rez-de-chaussée, d'un portail sans ornements, accosté de deux portes précédées chacune d'un petit péristyle d'ordre dorique; au-dessus, un ordre de pi-

Notre-Dame de Boulogne, vue de la promenade de la Bienfaisance.

lastres toscans encadre des baies à plein cintre. A droite et à gauche, s'élèvent deux tours carrées, surmontées de coupoles. Au delà de la croisée, se dresse un dôme élancé, composé de trois étages en retraite, le premier aveugle, le second décoré d'une belle colonnade d'ordre corinthien, et le troisième offrant, entre ses baies cintrées, d'élégantes colonnettes accouplées. La coupole, percée de jours en forme de croix et d'étoiles rayonnantes, est surmontée d'une lanterne à jour qui renferme une statue colos-

sale de la *Vierge Immaculée*, par Bonnassieux. La croix qui domine cette coupole atteint 200 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. De la lanterne et même des toits en terrasse de l'église, on jouit d'un magnifique point de vue sur tout le pays environnant et sur la mer jusqu'aux côtes de l'Angleterre.

A l'intérieur, l'édifice forme une croix latine et comprend une nef principale avec doubles collatéraux de chaque côté, un transsept sans bas côtés, six chapelles qui servent, avec la nef principale et l'abside, de points d'appui aû dôme, et une chapelle absidale, dédiée plus particulièrement à Notre-Dame de Boulogne. Des colonnes élancées ornent la grande nef, dont la voûte, ajourée à chaque travée, laisse apercevoir une seconde voûte plus élevée, peinte en bleu et décorée de sujets tirés de l'Apocalypse. L'intérieur du dôme est orné de statues en pierre, par M. C. Laurent. Les six chapelles du rond-point (fresques de M. Ch. Soulacroix) sont dédiées aux principaux mystères de la vie de la Vierge. La chapelle absidale, richement décorée, renferme, au milieu de nombreux ex-voto, la statue de Notre-Dame de Boulogne, mais ce n'est plus la *Vierge noire* qui attirait autrefois en ce lieu un nombre incalculable de pèlerins, et dont l'origine est ainsi racontée par Antoine Le Roy, chanoine, official et archidiacre de l'église de Boulogne au XVIIe siècle :

« L'an 633, ou 636 selon quelques-uns, sous le règne du roi Dagobert, arriva au port de Boulogne un vaisseau sans matelots et sans rames, que la mer, par un calme extraordinaire, semblait vouloir respecter. Une lumière qui brillait sur ce vaisseau fut comme le signal qui fit accourir plusieurs personnes, pour voir ce qu'il contenait. L'on y aperçut une Image de la Sainte Vierge, faite de bois en relief, d'une excellente sculpture, d'environ trois pieds et demi de hauteur, tenant Jésus enfant sur son bras gauche. Tandis que la nouveauté de ce spectacle ravissait ceux qu'une sainte curiosité avait attirés sur ce rivage, la Sainte Vierge ne causa pas de moindres charmes dans les cœurs du reste du peuple, qui était, pour lors, assemblé dans une chapelle de la ville haute, pour y faire ses prières accoutumées. Car, s'apparaissant à eux visiblement, elle les avertit que les anges, par un ordre secret de la providence de Dieu, avait conduit un vaisseau à leur rade, où l'on trouverait son image. Elle leur ordonna de l'aller prendre et de la placer ensuite dans cette chapelle, comme étant le lieu qu'elle s'était choisi et destiné, pour y recevoir à perpétuité les effets et les témoignages d'un culte tout particulier. »

Enlevée par les Anglais en 1544, rendue par eux en 1550, jetée dans un puits par les protestants, en 1567, retrouvée, puis replacée sur son autel en 1630, la statue de Notre-Dame de Boulogne fut brûlée sur la place Godefroi de Bouillon, en face de l'hôtel de ville, le 28 décembre 1793, sur l'ordre et en présence du représentant du peuple, André Dumont. La main droite de cette antique statue a seule été sauvée; elle est aujourd'hui renfermée dans un cœur de vermeil suspendu au cou de la nouvelle image. Depuis 1853, des pèlerinages solennels à Notre-Dame de Boulogne ont été réorganisés et attirent chaque année dans cette ville, pendant la dernière quinzaine du mois d'août, une foule considérable venue non-seulement des villes voisines, de tous les points du Pas-de-Calais et des départements limitrophes, mais aussi de Paris, de Boulogne-sur-Seine (qui reçut ce nom dès 1320, en l'honneur de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer), de Chartres, de la Belgique et de l'Angleterre. Parmi les fêtes religieuses auxquelles donnent lieu ces pèlerinages, Boulogne conserve, en particulier, le souvenir d'une splendide procession qui eut lieu le 30 août 1857, pour l'inauguration de la statue colossale du dôme, et qui fut présidée par onze évêques ou archevêques et par un cardinal.

La chapelle de Notre-Dame de Boulogne et le rond-point sont seuls ouverts au culte en temps ordinaire; la nef et le reste de l'église, encore occupés par les ouvriers, ne sont mis à la disposition des fidèles que pendant la durée des pèlerinages publics. Lorsque sa décoration intérieure sera achevée et qu'il sera tout entier livré au culte, l'édifice recevra un maître autel d'un prix incomparable, exécuté à Rome par l'ordre du prince Alexandre Torlonia, pour remplir les intentions de son frère défunt, le commandeur Ch. Torlonia. « Les marbres les plus précieux et les plus rares, les mosaïques les plus fines et les bronzes les mieux travaillés ont été employés avec art pour faire de cette œuvre un monument qui soit sans égal dans le monde. » Les figures de Jésus-Christ, de la Vierge, des Évangélistes et de quatre Docteurs ornent cet autel, dont le tabernacle représente l'arc de triomphe de Constantin, qui s'élève sur le Forum romain, près du Colysée.

Sous l'église Notre-Dame s'étend une **crypte**, que l'on peut

visiter moyennant une faible rétribution employée à couvrir en partie les frais de construction de l'église supérieure ; l'escalier qui y conduit est situé dans l'angle formé par le transsept sud et le collatéral du chœur. Cette crypte embrasse toute l'étendue de l'église d'en haut, mais elle n'en a point la régularité ; « car, pour ne pas compromettre la solidité du monument principal, on a dû diviser en de nombreux compartiments les diverses salles qui la composent. Presque partout on retrouve le pied des murs de l'église précédente, ce qui permet d'en observer l'architecture et la distribution.» Dans aucune des parties de la crypte, il n'existe de voûtes anciennes ; toutes ont été faites par Mgr Haffreingue, avant que les terres et les décombres eussent été déblayés.

Pour guider plus facilement le visiteur dans ce dédale multiple, M. l'abbé Haigneré, archiviste de la ville de Boulogne, qui a publié une *Notice archéologique, historique et descriptive* sur la crypte de Notre-Dame de Boulogne, la divise en neuf parties principales, dont deux seulement sont des cryptes anciennes proprement dites, savoir :

1° La *crypte centrale,* sous les deux travées du chœur actuel, découverte en 1827. Elle paraît dater du XIIe siècle et avoir été comblée vers le XIVe. Les colonnes, entièrement peintes conformément à l'ancienne décoration dont on a retrouvé quelques vestiges, offrent des bases et des chapiteaux du XIIe siècle. Sur les murs a été figurée l'histoire de l'*Apparition de Notre-Dame de Boulogne.*

2° La *crypte latérale du Nord* (sous l'aile nord du chœur, le bas côté correspondant et une partie du dôme), fort ancienne aussi. Divisée en plusieurs compartiments par des massifs de maçonnerie, elle a conservé d'anciennes peintures murales, qui ont été restaurées et complétées. Ces peintures imitent une balustrade ogivale au-dessus de laquelle est une série de petits tableaux dont l'un (le seul qui soit complet) représente *saint Paul*, à ce que l'on croit. Des vestiges de peintures plus anciennes, formant des carrés de 16 centimètres de hauteur sur 25 de base. se font encore remarquer en quelques endroits.

Les autres divisions de la crypte sont toutes consacrées à représenter, en grisailles, les mystères de la *Vie de la Vierge*, de la *Passion*, et de la *Résurrection de Jésus-Christ*, et à donner, au moyen des portraits des principaux papes, rois ou empereurs, et des saints les plus influents qui ont brillé dans chaque siècle, une sorte de résumé de l'*Histoire de l'Église* depuis le Ier siècle jusqu'à nos jours.

Dans l'une des chapelles latérales de la crypte, sont réunies des antiquités gallo-romaines, romano-byzantines et ogivales, découvertes dans

les débris de l'ancienne cathédrale. Nous y signalerons : un fragment de torse d'une statue militaire, une inscription indéchiffrable, un chapiteau dorique du IIIe ou du IVe siècle, et quelques autres fragments retrouvés à une très-grande profondeur, dans les ruines d'un édifice gallo-romain (20 mètres de longueur sur 10 de largeur), qui s'étendait sous la nef centrale et l'aile sud, dans un plan oblique à l'axe de l'église. M. l'abbé Haigneré croit que cet édifice est un ancien temple païen, détruit par un incendie. A tous ces débris sont joints quelques boulets en fer lancés par les Anglais contre l'église, pendant le siége de 1544, et recueillis dans les décombres de la nef. Plus loin sont des pierres tumulaires, des sarcophages en pierre du pays et quelques autres curiosités.

Outre les objets que nous avons signalés, on remarque encore, dans diverses parties de la crypte, des sépultures renfermant, ainsi que le constatent les inscriptions dont elles sont accompagnées, les restes de personnes inhumées dans l'ancienne église ou dans sa crypte et dont les ossements ont été retrouvés lors des derniers travaux.

L'ancien *évêché*, construction du XVIIe et du XVIIIe siècle, situé à côté de Notre-Dame, est occupé aujourd'hui par l'institution libre de Mgr Haffreingue. Les anciens salons sont bien conservés ; on y remarque les portraits authentiques des douze évêques qui occupèrent le siége de Boulogne. Pendant le camp de Boulogne (1804), l'évêché fut la résidence du maréchal Ney. Les jardins ont été transformés en cours de récréation pour l'institution, qui compte plus de 200 élèves et qui possède une riche bibliothèque.

L'**église Saint-Joseph** (Marché-au-Blé, haute ville) est l'ancienne chapelle des Annonciades, construite en 1772 et érigée en paroisse après la Révolution. L'édifice n'a absolument rien de remarquable ; mais la chapelle de la Vierge renferme une copie fidèle de l'ancienne statue de Notre-Dame de Boulogne.

Saint-Nicolas (place Dalton, basse ville) présente une façade fort triste (XVIIIe siècle), en pierre, d'un style douteux, surmontée d'un fronton renfermant l'horloge et s'appuyant sur deux volutes. Cette façade n'est percée que d'une seule baie en arc surbaissé, servant de porte. Au-dessus de la croisée, s'élève une petite tour carrée à baies ogivales accouplées, et surmontée d'une flèche octogonale couverte en ardoise (XVIIe siècle). Contre le bas côté septentrional s'appuient de petites boutiques en bois ornementé et une fontaine ou château d'eau. Le chevet est flan-

qué d'un corps de garde, au nord, et d'un petit bâtiment renfermant le poids public, au sud. L'intérieur de l'église date de plusieurs époques : les nefs et leurs voûtes en plein cintre ont été reconstruites en 1775; le chœur et les chapelles terminales des bas côtés appartiennent au style ogival du commencement du XVe siècle; mais l'architecture romane du XIIe siècle a laissé quelques traces dans les chapiteaux et les moulures des arcs d'ouverture de ces mêmes chapelles, ainsi qu'au centre du transsept. Les colonnes du chœur et des chapelles offrent pour chapiteaux des couronnes fleurdelisées qui font attribuer cette partie de l'édifice au duc Jean de Berry, oncle de Charles VI. Le chœur, qui se termine par une abside à cinq pans, est orné, comme les chapelles du Sacré-Cœur (à droite) et de la Vierge (à gauche), de boiseries en chêne, dans le style grec. On y remarque, en outre, six statues de saints avec dais sculptés; des vitraux représentant la *Vie de saint Nicolas*, et, dans les chapelles, plusieurs ex-voto de différente nature. Les transsepts renferment, au-dessus des portes latérales, des tribunes en charpente, à deux étages, d'un effet fort disgracieux. Au-dessus des arcades de la nef, des peintures sur fond d'or, sans caractère, de M. Pinelli, représentent les douze *Apôtres*. Nous signalerons enfin, dans le collatéral de droite, un sarcophage en bois peint, accompagné d'une inscription à la mémoire de l'amiral Bruix, et, dans le collatéral de gauche, un affreux calvaire peint en vert sur la muraille.

Saint-Pierre-des Marins (place Saint-Pierre, quartier de la Beurière) est un bel édifice dans le style ogival du XIVe siècle, bâti de 1844 à 1850, sur les plans de M. Debayser, architecte de la ville, mais encore inachevé (la tour et les nefs ont seules été construites). La tour carrée, qui précède le vaisseau, domine le port et tout le quartier des marins. Son rez-de-chaussée forme un porche précédé de quelques marches, et au-dessus duquel s'ouvre une grande baie ogivale, à cinq divisions surmontées d'une rosace. Un étage aveugle, avec galerie ajourée, à la hauteur du comble de la nef, supporte d'élégantes ouïes, qui s'élèvent jusqu'à la naissance du toit à quatre pans. L'intérieur de l'édifice est remarquable par l'harmonie des ornements et du mobilier avec le style général de l'architecture : toutes les boiseries, la chaire, les

confessionnaux, les autels, etc., ont été exécutés dans des ateliers spéciaux créés pour la circonstance par le fondateur et le premier curé de l'église, M. l'abbé Sergeant. C'est de Saint-Pierre que part chaque année, le troisième dimanche de juillet, une procession qui descend sur la plage pour bénir solennellement la mer avant le commencement de la pêche. Outre le clergé, on y voit figurer les diverses corporations de marins, bannières en tête, et les matelottes en grand costume.

Saint-François de Sales (route de Paris, à Bréquerecque) appartient au style roman du XIe et du XIIe siècle. Commencée en 1857 par M. l'abbé Leuillieux, d'après les dessins de M. Hansom, de Clifton (Angleterre), et bâtie en pierre, cette église a été ouverte au culte en 1859. La façade principale se compose d'un porche à cinq ouvertures en plein cintre, surmontées de frontons triangulaires. Une galerie cintrée avec colonnettes compose le second étage; dans le troisième, s'ouvre une grande rose à douze feuilles; puis vient le pignon, d'une extrême simplicité, percé seulement d'un *oculus*. A droite du portail, se dresse une tour carrée du même style, terminée par une petite flèche dont la base se cache derrière quatre pignons triangulaires. A gauche, une tourelle carrée renferme l'escalier. A l'intérieur, composé d'une nef principale fort large et fort élevée, de deux collatéraux, d'un chœur et de cinq chapelles absidales, nous signalerons : le maître-autel en pierre, orné d'un bas-relief (la *Mort de saint François de Sales*), par M. Durieux, de Reims; l'autel de la chapelle absidale (la *Cène*), par M. Farmer, de Londres; les vitraux du chœur et des chapelles de la Vierge et de saint Joseph, par M. Lévêque, de Beauvais; les confessionnaux, en pierre sculptée; l'orgue, de Merklin, la chaire, etc.

Non loin de l'église Saint-François de Sales, sur la route de Paris, s'élève un autre édifice religieux, qui, malgré ses proportions restreintes, mérite la visite de tous les amateurs de chefs-d'œuvre; c'est la **chapelle de Notre-Dame de Saint-Sang**. Elle a été bâtie de 1859 à 1862, pour remplacer une ancienne chapelle fondée au XIIe siècle en l'honneur de reliques envoyées par Godefroi de Bouillon à sa mère, sainte Ide, et parmi lesquelles se rouvaient quelques gouttes du sang que répandit Jésus-Christ

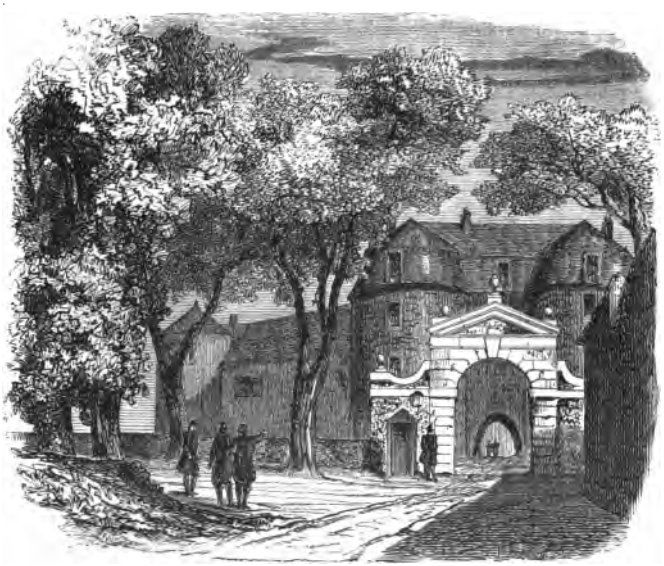
pendant sa passion. M. l'abbé Haigneré (*Notre-Dame de Saint-Sang*) décrit ainsi la chapelle actuelle : « C'est un carré long, mesurant à l'intérieur 4 mètres 20 centimètres de largeur et 12 mètres de longueur, terminé en abside par trois pans de forme hexagonale. Le portail est orné à l'extérieur d'une statue de la sainte Vierge, debout dans la niche du fronton. Un bas-relief, sculpté en pleine pierre, décore le tympan. Les murs sont appuyés par une série de contre-forts, surmontés de pinacles élancés. Une galerie fleurdelisée relie les contre-forts à la base du toit; et une flèche à jour, en bois sculpté, domine l'ensemble de la décoration supérieure.

« L'édifice, pavé en carreaux de Minton, aux couleurs diaprées de l'émail le plus pur, est éclairé par onze fenêtres garnies de vitraux peints, dont six sont des grisailles. Les autres retracent les scènes de la vie de Notre-Seigneur qui sont relatives au Précieux-Sang. La voûte en pierre, à nervures, est ornée de motifs sculptés qui représentent les instruments de la Passion. Un autel en pierre, avec colonnettes en marbre du Hainaut, porte un double tabernacle destiné à recevoir la statue de Notre-Dame et le reliquaire du Saint-Sang. Toutes les sculptures, dues au ciseau habile de M. Farmer, de Londres, sont exécutées avec une fermeté, une aisance, une grâce et un fini des plus remarquables. »

L'église Saint-Vincent de Paul (place Impériale, à Capécure) a été construite de 1858 à 1862, aux frais de la ville, sur les dessins de M. Debayser, dans le style ogival du XIIIe siècle. Le portail est surmonté d'une belle tour carrée, avec flèche octogonale, recouverte d'ardoise et cantonnée aux angles de clochetons à quatre faces. Cette flèche atteint 50 mètres de hauteur. La nef principale, flanquée de bas côtés simples, mesure 50 mètres de longueur et 14 mètres de hauteur sous voûte ; la largeur de l'église au transsept est de 36 mètres 63 centimètres. La voûte est construite en moellons de pierre calcaire assemblés en damier. Toutes les sculptures d'ornementation, ainsi que les autels, la chaire, les fonts baptismaux et les bénitiers, ont été exécutés par M. Durieux, de Reims, dans le style de l'église. On remarque en outre, au fond de l'abside, une peinture représentant l'*Ascension*, par M. Chauveau, artiste boulonnais.

L'ancienne *chapelle du Grand-Séminaire* (Grande-Rue, à côté du Musée), qui date de 1762, a été convertie en un dépôt de pompes à incendie. La façade, restaurée en 1862, est ornée d'une *statue* en pied *d'Étienne de Blois*, comte de Boulogne et roi d'Angleterre, par M. John Hopkins.

Boulogne possède, en outre, un grand nombre de communautés religieuses, vouées soit à l'enseignement, soit au soin des



Château de Boulogne.

malades et des vieillards : Annonciades, Ursulines, Augustines, Sœurs de la Charité, de Saint-Joseph, de la Retraite chrétienne, Dames de Nazareth ; mais les maisons de ces diverses congrégations n'offrent, pour la plupart, rien de remarquable. Nous signalerons seulement : la *chapelle ogivale des Rédemptoristes* (1860), rue Wissocq (Basse-Ville) ;— le beau couvent de la *Visitation*, rue de Maquétra, près de la route de Saint-Omer, à quelques minutes de la haute ville (chapelle du style grec, avec cou-

pole); — l'asile de vieillards ouvert par les *Petites-Sœurs des Pauvres*, dans l'ancien château de Wicardenne, près de la route de Calais; — et la petite *chapelle*, du style ogival du XIIIe siècle, construite par M. Debayser et cachée, comme un bijoux précieux, dans la maison des *Dames du Bon-Secours*, rue Saint-Martin, 3.

Les édifices affectés au culte protestant sont : une *chapelle évangélique française*, ouverte en 1839, rue Basse-des-Tintelleries; — quatre *chapelles épiscopales anglaises*, dont l'une dans la haute ville, rue Saint-Martin, et les trois autres dans la basse ville, savoir : *British Church*, rue du Temple, 9; *New British Church*, rue Royale, 139, et *Trinity Church*, place des Capucins (rue de la Lampe), l'ancienne chapelle d'un couvent de Capucins; — une *chapelle Wesleyenne*, qui occupe, rue de l'Ancienne-Comédie, une salle de spectacle dans laquelle jouèrent Talma, Mlle Georges et Mlle Duchesnois.

Monuments civils.

Le **château** (à l'angle nord-est des remparts de la haute ville) est une construction polygonale, très-massive, munie de plusieurs tours rondes et entourée de fossés sans eau. Pour le visiter, il faut une permission du commandant de place (bureaux, au-dessus de la Porte-Neuve). Il communique avec la haute ville par un pont. La porte d'entrée, ouverte dans le mur d'enceinte, est surmontée d'une inscription indiquant que ce château fut bâti en 1231 par Philippe, comte de Boulogne. Plus loin, la porte du château proprement dite rappelle mieux encore cette date par son ogive et ses deux vieilles tours. L'intérieur du château renferme des magasins d'artillerie et des casernes pour une partie de la garnison de Boulogne. Au-dessous s'étend un souterrain nommé *la Barbière*, et dont la voûte, à nervures ogivales en pierre, s'appuie sur trois colonnes et sur douze mascarons appliqués aux murs. Ce souterrain sert de prison militaire. Le château a été longtemps la résidence des gouverneurs de Boulogne. En 1840, le prince Louis-Napoléon y fut enfermé après sa tentative malheureuse sur la ville.

L'hôtel de ville (place Godefroi de Bouillon, haute ville), bâti en 1734 et restauré en 1854, occupe, dit-on, l'emplacement de

l'ancien palais des comtes de Boulogne, où naquit Godefroi de Bouillon. C'est un édifice en briques, derrière lequel se dresse un beffroi plus intéressant, composé de deux tours superposées, l'une carrée et flanquée aux angles de tourelles rondes, en encorbellement, l'autre octogonale et couronnée d'une balustrade à jour.

Beffroi de Boulogne.

La première, percée de baies ogivales, date du XIIIe siècle, la seconde, moins ancienne, renferme l'horloge. De la plate-forme, qui atteint 47 mètres de hauteur, on découvre une vue magnifique. On signale, à l'intérieur de l'hôtel de ville, dans les deux grandes salles de réception, les portraits en pied des ducs

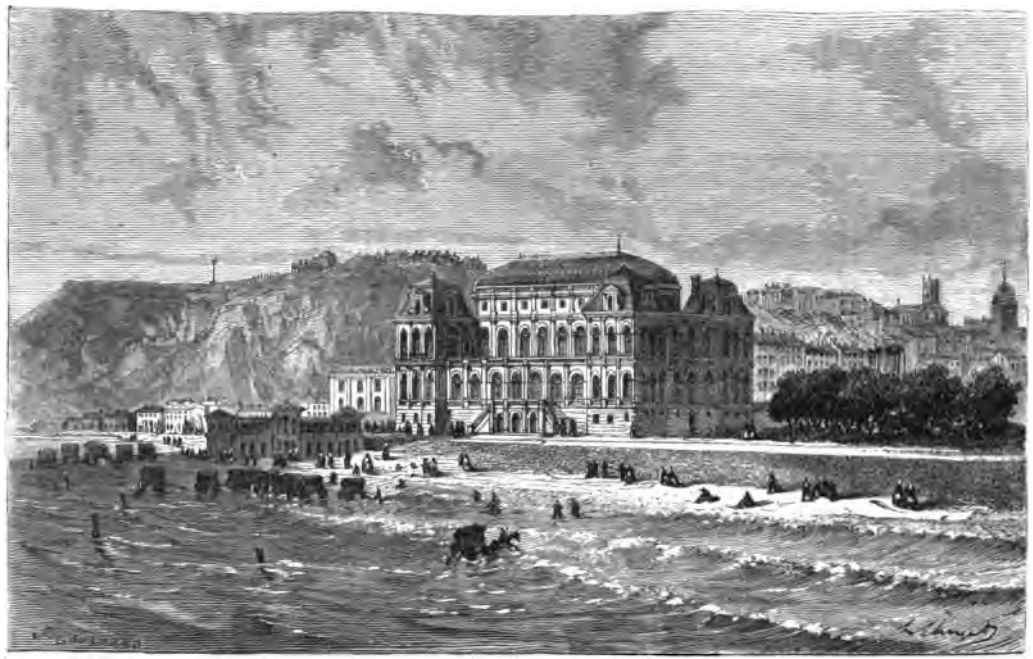
d'Aumont, gouverneurs de Boulogne, et une grande toile de M. Claudius Jacquand, qui a figuré au salon de 1855 : *Les magistrats et le peuple de Boulogne jurant de s'ensevelir sous les murs de leur ville plutôt que de se rendre à Henri VIII* (1544).

Le **palais de justice** (place du Marché-aux-Grains, haute ville) a été élevé en 1852, d'après les plans de M. Épellet, architecte du département, sur l'emplacement d'un édifice du XVIe siècle, appelé la *Sénéchaussée*. Au centre de la façade s'ouvrent, au rez-de-chaussée, trois grandes arcades vitrées, en plein cintre, encadrées de colonnes doriques cannelées et aux deux tiers engagées. Le premier étage reproduit la même disposition, sauf que les colonnes y appartiennent à l'ordre ionique, et que, à droite et à gauche des baies cintrées, deux niches renferment les statues de *Charlemagne* (à gauche) et de *Napoléon Ier* (à droite), par M. Bougron, d'Arras. Le bas-relief du fronton qui termine la partie centrale de la façade représente *la Loi appuyée sur la Force et la Justice et entourée de la Science, de l'Art, de l'Industrie et du Commerce*. La salle des audiences du tribunal civil est ornée de trois tableaux de M. Claudius Jacquand : *Moïse présentant aux Juifs les tables de la Loi; Justinien promulguant ses Pandectes; Napoléon Ier publiant son Code.*

La **sous-préfecture** (sur l'ancienne esplanade, entre la haute et la basse ville) occupe l'aile droite d'un édifice construit en 1786, et dont l'aile gauche sert de caserne à la gendarmerie.

Le **théâtre** (rue Monsigny), incendié en 1854, a été reconstruit en 1860, sur les plans de M. Debayser, architecte. La façade, présentant trois ordres de pilastres, doriques, ioniques et corinthiens, superposés, se termine par un pignon découpé en gradins. La disposition de la salle et sa décoration méritent d'être signalées. L'emplacement actuel du théâtre était occupé au XVIe siècle par un couvent de Cordeliers, dont la mer venait battre les murs et dont Henri VIII fit son arsenal pendant le siége de 1544.

Boulogne possède en outre : une *salle de concerts* (rue Siblequin) ; — un *collége*, occupant en partie l'ancien grand séminaire, en partie des bâtiments modernes (rue du Collége); — une *école d'hydrographie*, fondée en 1792; — un *hôpital* (rue Saint-Louis); — un *entrepôt des douanes* (quai des Paquebots) appartenant à la



Établissement municipal des bains de mer, a Boulogne.

chambre de Commerce, ainsi que les bâtiments où se fait la visite des bagages arrivant d'Angleterre ; — d'anciennes casernes (rue des Casernes), affectées aujourd'hui aux *écoles communales de dessin et de musique*, et à divers services municipaux ; — de nouvelles *casernes* (rue de Sébastopol, à Capécure) ; — une *maison d'arrêt ;* — un *abattoir* (route de Paris, à Bréquerecque), construit en 1838, sur un terrain où ont été découverts, de 1824 à 1828 et en 1836-1837, de nombreux tombeaux gallo-romains, les ruines d'un temple d'Esculape, des vases, des armes, des objets de toilette et 1300 à 1400 médailles. Ces objets ont été déposés au musée.

Parmi les maisons particulières, nous signalerons : rue du Château, n° 3 (haute ville), la *maison où mourut* (le 17 novembre 1747) *Lesage*, auteur de *Gil-Blas ;* — rue Saint-Jean, n° 5 (haute ville), la *maison où mourut* (le 15 juin 1844) le poëte anglais *Thomas Campbell*, auteur des *Plaisirs de l'Espérance ;* — sur le Marché-aux-Grains, près de la rue du Puits-d'Amour, une maison appelée le *palais Impérial*, parce que Napoléon Ier l'habita plusieurs fois pendant le camp de Boulogne ; — enfin, à Capécure, vis-à-vis de la rue de Constantine, une *maison* qui fut habitée par Jacques II le Prétendant, et où descendirent en 1854 l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

L'établissement municipal des bains de mer[1], construit en

1. Voici le tarif des abonnements et des entrées.

Abonnement à l'établissement.

	Une semaine.	Deux semaines.	Un mois.	Deux mois.	La saison.
Une personne	8 fr.	14 fr.	24 fr.	36 fr.	50 fr.
Une famille de 2 personnes	14	24	40	60	80
Une famille de 3 personnes	20	30	50	70	90
Une famille de 4 personnes	25	40	60	80	100
Une famille de 5 personnes	30	50	70	90	120
Chaque personne en sus	5	8	10	15	20

(Sont considérés comme membres de la même famille les parents vivant habituellement en communauté et sous le même toit.)

L'abonnement donne droit à l'entrée des jardins et de la terrasse, à l'entree des salons, aux bals, concerts, soirées dansantes, dramatiques et amusantes, en un mot, à tous les plaisirs de l'établissement. Il est suspendu pour les grandes fêtes extraordinaires.

Les enfants au-dessous de sept ans entrent gratuitement avec leurs parents. — Il en est de même des domestiques qui accompagnent leurs maîtres ou les en-

1863, aux frais de la ville de Boulogne, sur les plans de M. Debayser, s'élève au bord de la plage, près de l'entrée du port, à droite, en venant de la basse ville. L'édifice forme un vaste parallélogramme flanqué aux quatre angles de pavillons en avant-corps. Au rez-de-chaussée et au premier étage, s'ouvrent des baies cintrées, d'un beau caractère; l'attique est éclairé par des fenêtres plus petites avec frontons. Dans les pavillons, l'attique est remplacé par un étage en mansarde, dont les fenêtres sont aussi décorées de frontons, de pilastres et de volutes. Devant la façade principale (47 mètres 30 cent. de longueur), s'étend un *jardin* bien planté, décoré d'un bassin central avec jet d'eau, et renfermant un kiosque où une musique militaire se fait entendre plusieurs fois par semaine, pendant la belle saison. Derrière le corps de bâtiment principal, un bel escalier à double rampe conduit à une vaste terrasse bitumée et empierrée, sur une partie de laquelle a été creusé un double bassin de natation, à l'instar de celui de Brighton, en Angleterre. Ce bassin (*V.* ci-dessus, *Renseignements généraux*, p. 221) permet l'usage du bain alors même que le temps ou l'état de la mer rend peu praticable le bain à la plage. Sous l'escalier qui conduit à la terrasse, se trouve l'entrée

fants de leurs maîtres. Toutefois, ces domestiques ne peuvent, en aucune façon, avoir droit à l'entrée des salons pour les concerts et les bals. Ils doivent rester dans les vestibules. — Les enfants âgés de plus de sept ans et de moins de douze ans payent un demi-abonnement.

Prix d'entrée dans la semaine, sans abonnement.

CASINO. — Jours ordinaires (jardins et salons), 1 fr. — Soirées dansantes, musicales, amusantes, etc., et bals d'enfants, 2 fr. — Grands bals, 3 fr.

TERRASSE ET JARDINS RÉSERVÉS. — Le matin avant midi, 25 cent. — Après-midi, 50 cent. — L'entrée des jardins et de la terrasse est publique et gratuite le dimanche, de midi à 6 heures du soir.

CONCERTS. — Le jour, 1 fr. — Le soir, musique sur le kiosque (enceinte réservée). 10 cent. — Grandes fêtes extraordinaires et grands concerts : des programmes speciaux en indiquent le prix; une concession est faite aux abonnés. — Places retenues et numérotées pour les concerts ou les séances spéciales (en sus de l'entrée). 1 fr.

Les séances et les leçons de gymnastique, les tirs, le théâtre de Guignol et les jeux divers du champ de foire, se payent à part, suivant un tarif. — Il se délivre, pour les leçons de gymnastique, des abonnements à prix réduits.

Les omnibus de l'établissement vont chercher à leur domicile et y ramènent, avant ou après les bals et les soirées, les personnes qui se font inscrire d'avance au bureau. Prix, par personne et par course, 30 cent.

des bains chauds. Le rez-de-chaussée de l'établissement est occupé par une salle des fêtes, de 400 mètres carrés de superficie, magnifiquement décorée; une longue galerie vitrée y est attenante. Une autre galerie découverte, de grands salons de conversation et de travail pour les dames, de lecture, de bal, de jeu, de billard, un gymnase, un champ de foire avec tirs et jeux de toute espèce, un théâtre Guignol, un buffet, un fumoir, une salle d'hydrothérapie, une buvette d'eau minérale ferrugineuse, provenant de la source de la route de Calais, complètent ce luxueux établissement, dont l'installation est évaluée à un million, et qui est, sans contredit, le plus vaste et le plus confortable de tout le littoral de l'Océan. Des bâtiments de service, sur la rue de Boston, à droite de l'établissement, renferment le bureau des bains et un café-restaurant.

Ouvert du 1er mai au 15 octobre, sur une plage extrêmement unie et agréable, l'établissement des bains de mer de Boulogne attire chaque année, depuis sa création, un nombre considérable de riches familles anglaises et françaises. Il s'y donne, pendant la saison, de grandes fêtes et des concerts, auxquels sont appelés les meilleurs artistes parisiens.

Musée. — Bibliothèques. — Sociétés diverses.

Le **musée** de Boulogne (Grande-Rue), fondé en 1825 par l'acquisition que fit alors l'administration municipale du cabinet d'histoire naturelle de M. le vicomte de Barde, et accru, en 1830, par l'acquisition du cabinet de M. Delalande, s'est depuis constamment enrichi. Il occupe onze salles ou galeries, au premier et au second étage de l'ancien Grand-Séminaire.

On y remarque : — en histoire naturelle, des collections d'oiseaux, d'insectes et de reptiles, qui sont sans rivales en province; — un riche cabinet d'ethnographie (étoffes, vêtements, coiffures, armes, meubles, vases et ustensiles divers des peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie); — une collection très-variée de vases et d'objets romains et grecs; — depuis peu, une très-belle suite de bijoux mérovingiens en or; — quelques antiquités du moyen âge, entre autres: un bas-relief en chêne du XVIe siècle, représentant le *Jugement dernier* (50 personnages); un bas-relief fort curieux, en ivoire, du XIVe siècle;

un bas-relief en chêne représentant l'*Annonciation;* — diverses antiquités (momie égyptienne regardée comme celle d'un prêtre d'Osiris et renfermée dans un magnifique sarcophage en bois de cèdre, couvert de peintures et d'inscriptions); — des médailles et des monnaies anglaises et françaises, royales et seigneuriales, en or, en argent et en bronze (curieuse médaille qui devait rappeler la descente de Napoléon Ier en Angleterre, et qui fut frappée à Paris avec cette inscription menteuse: *Frappée à Londres,* 1804); — 400 tableaux des écoles italienne, flamande et française, parmi lesquels nous signalerons seulement quelques marines des peintres boulonnais : Auguste Delacroix, Jeanron et Hédouin, etc.

Le musée est ouvert au public le jeudi, le samedi et le dimanche, le 15 août, pendant la durée des foires de la Madeleine (du 1er au 15 juillet) et de la Saint-Martin (du 12 au 27 novembre), de 10 h. à 4 h. Les étrangers sont admis à le visiter tous les jours.

La bibliothèque publique, fondée en 1789 et installée dans le même bâtiment que le musée, mais à l'étage supérieur, compte environ 33 000 volumes imprimés et 300 manuscrits provenant, pour la plupart, des abbayes supprimées de Saint-Vaast (à Arras), de Saint-Bertin (à Saint-Omer), de Samer, des anciennes communautés de Boulogne et du Grand-Séminaire de cette ville. Elle est ouverte au public tous les jours, de 10 h. à 4 h., excepté le vendredi (les étrangers peuvent la visiter ce jour-là, en s'adressant au bibliothécaire, M. Gérard, Grande Rue, 105).

Nous signalerons parmi les manuscrits : — un *Évangile selon saint Matthieu,* du IXe siècle, en lettres d'or; — un magnifique *Psautier* du Xe siècle; — un *Saint Ambroise,* du VIe siècle; — l'*Histoire du Hainaut,* de Jacques de Guise, traduite en français, et ornée d'incomparables miniatures du XVe siècle ; — beaucoup d'ouvrages des *SS. Pères*, écrits au IXe et au Xe siècle ; — un *Pontifical,* manuscrit italien du XVe siècle; — le *Cartulaire* de l'abbaye de Saint-Bertin, des premières années du XVe siècle, manuscrit d'une grande importance historique; — un curieux manuscrit d'Aratus contenant un *Calendrier universel,* orné de figures dans le style antique et accompagné de notes autographes du célèbre astronome Delambre; etc.

Parmi les incunables, on remarque :— la *Cité de Dieu,* de saint Augustin, l'un des 275 exemplaires de la première édition de ce livre, sortie, le 12 juin 1476, des presses établies dans le couvent de Subbiaco, par J. Weynheim et Pœnnartz; — le même ouvrage, traduction de Raoul

de Presles, imprimé en 1486 à Abbeville, chez Jehan Dupré; — les *Constitutions de Clément V*, Mayence, par P. Schæffer, 1467; — un *Platon*, Venise, 1490; — un *Tite Live*, Augsbourg, 1477; etc.

La Chambre de Commerce ouvre libéralement les portes de son importante *bibliothèque* (sur le port, quai des Paquebots) aux personnes qui désirent y consulter quelque ouvrage.

Boulogne possède : une *Société académique;* — un *Cercle littéraire;* — une *Société d'agriculture*, fondée en 1797 et qui organise chaque année une exposition publique de céréales, de fruits et de légumes; — une *Société des Amis des Arts*, formée en 1835 dans le but de répandre le goût des beaux-arts et d'en favoriser les développements par une exposition qui a lieu tous les deux ans, du 1er juillet au 31 août; — plusieurs Sociétés musicales, dont la principale, la *Société Philharmonique*, date de 1824; — une Société de canotiers, l'*Émulation nautique;* — une *Société de Bienfaisance*, pour procurer du travail aux ouvriers sans emploi, à l'aide des fêtes données dans le jardin des Tintelleries; — de nombreuses associations de charité. — La *Société Humaine et des Naufrages*, fondée en 1826, entretient, pendant la saison des bains, le long de la plage fréquentée par les baigneurs, des surveillants choisis parmi les meilleurs nageurs et qui sont toujours prêts à se porter partout où leur secours peut être utile. En outre, un canot monté par deux hommes tient la mer dans les moments où l'affluence des baigneurs est plus considérable. La Société possède trois bateaux de sauvetage montés par des marins expérimentés, et, sur la plage, une maison de secours renfermant tous les appareils propres à rappeler les noyés à la vie. Les services qu'elle rend sont gratuits; ses marins et employés ne peuvent rien recevoir; mais on est libre de souscrire en faveur de la Société, chez le gardien de la maison de secours ou chez MM. Adam et Cie, banquiers.

Port. — Commerce. — Industrie.

Le **port** de Boulogne, amélioré sous Napoléon Ier, puis en 1829, s'ouvre vers le nord-ouest, entre deux *jetées* curvilignes, longues, l'une de 980 mètres, au sud-ouest, l'autre de 600 mètres, au nord-est. Le chenal a 70 mèt. de largeur; la profondeur d'eau (7 mèt. 60 à 9 mèt. à marée haute et 1 mètre 70 à marée basse) y est telle

que le port est accessible tous les jours aux bâtiments de 500 à 800 tonneaux. La durée de la *mer étale* est de 52 minutes.

Le *port d'échouage*, de forme rectangulaire, mesure 540 mètres de longueur sur 160 mètres de largeur. Il est séparé par une écluse de chasse à trois pertuis, avec pont-tournant, de l'*arrière-port*, formé par le lit de la Liane, sur 220 mètres de longueur et 110 mètres de largeur. Au sud-ouest du port, près de Capécure, une écluse à sas forme l'entrée d'un vaste bassin semi-circulaire, creusé en 1803 pour les besoins de la flottille destinée à l'expédition d'Angleterre. Des travaux importants, qui ont coûté plus de 7 millions, ont été exécutés, depuis 1859, pour transformer ce bassin, qui s'asséchait à marée basse, en un *bassin à flot* (387 mètres 92 de longueur, 192 mètres 70 de largeur, 10 mètres 74 de profondeur, 9 mètres d'eau en moyenne), capable de recevoir les navires du plus fort tonnage. Au nord du bassin se trouvent des *cales* de construction de navires.

Des *batteries* imposantes, établies sur les dunes entre la jetée du sud-ouest et l'ancien fort de Châtillon, défendent l'entrée du port, tandis que les *forts de l'Heurt* (au sud de la ville) et *de la Crèche* (au nord) commandent la rade.

Le port est éclairé par un *feu* fixe rouge, de quatrième ordre, établi au sommet d'une petite tour (14 mètres d'altitude, 4 milles de portée), sur la jetée du nord-est, à 30 mètres de son extrémité, et par deux *feux de marée*, de quatrième ordre, installés l'un au-dessus de l'autre, au sommet d'une autre tour (10 et 13 mètres d'altitude, 9 milles de portée), sur la jetée du sud-est.

Bien que l'entrée, proprement dite, du port de Boulogne soit facile, la côte, battue souvent par de terribles vents d'ouest et bordée de bancs de sable, offre quelque danger. « Pour assurer l'avenir de Boulogne et faciliter les atterrages, dit M. Élisée Reclus (Introduction au *Dictionnaire des Communes*, par M. Ad. Joanne), on a souvent projeté de construire en mer, sur la *bassure* (banc) *de Baas*, un brise-lames qui se développerait parallèlement à la côte et défendrait des flottes entières contre l'assaut des vagues. On a également proposé de creuser dans les terres basses, de Boulogne à la baie de Somme, un canal de grande navigation, qui permettrait aux embarcations d'éviter la haute mer. »

Le port de Boulogne est le troisième de France par l'importance de ses transactions commerciales et le plus fréquemment choisi par les voyageurs allant de France en Angleterre et réciproquement, bien que Calais soit plus rapproché des côtes de la Grande-Bretagne. En 1856, le nombre des voyageurs transportés par les paquebots, dans l'un ou dans l'autre sens, était de 99 000; il est évalué aujourd'hui à 120 000 ou 130 000 par an. La valeur des marchandises passant par Boulogne est d'environ un milliard, soit le quart du mouvement général de la France.

Le nombre des marins inscrits au port de Boulogne (quartier maritime du sous-arrondissement de Dunkerque) dépasse 3300; celui des bateaux pêcheurs est de 200, se livrant à la pêche côtière ou de marée fraîche (15 000 à 18 000 francs par an), à la pêche de la morue et à celle du hareng (3 millions de francs environ par an). Outre la pêche, l'**industrie** proprement dite est très-florissante à Boulogne. On compte, dans la ville et dans ses environs immédiats : cinq hauts fourneaux et fonderies (40 millions de fonte par an), quatre filatures de lin (1 664 000 kilog. de fils, 750 000 kilog. de toile), trois scieries mécaniques de bois, deux scieries hydrauliques de marbre, quatre fabriques de plumes métalliques (250 000 grosses par an), dont la principale est celle de MM. Blanzy, Poure et Cie), une fabrique de ciment portland et de ciment romain, une fabrique d'huile et des fabriques de savon, de faïence, de produits chimiques, etc.

Le **commerce** comprend, outre les produits variés de l'importation maritime et de l'industrie locale : le marbre, la pierre de taille, la houille, la chaux, le minerai de fer, extraits des mines et carrières situées dans l'arrondissement, et les chevaux de race boulonnaise élevés dans les villages des environs.

Boulogne possède un tribunal de commerce, une chambre de commerce, un conseil de prud'hommes, une chambre d'agriculture, un entrepôt général et un entrepôt des sels. La Grande-Bretagne, l'Autriche, la Belgique, les Pays-Bas, l'Espagne, le Portugal, le Danemark, la Suède et la Norvége, les villes Hanséatiques, le Hanovre, l'Italie, la Prusse, la Turquie, les États-Unis, le Brésil, les républiques de Nicaragua et de Vénézuela, y sont représentés par des consuls.

Promenades. — Statues.

Les **promenades** les plus fréquentées de Boulogne sont le jardin de l'établissement des bains et les jetées, surtout celle du nord-est, où l'on jouit du spectacle varié de la mer et d'un beau point de vue sur la ville, les falaises, les forts de l'Heurt et de la Crèche, etc. Le jour, par un temps clair, les côtes de l'Angleterre se montrent à l'horizon. La nuit, on voit briller, à 16 kil. environ de distance, sur la droite, le phare du cap Gris-Nez, en face duquel on peut quelquefois distinguer, à travers la brume, la lumière du phare de Douvres.

Les *Tintelleries* sont un vaste jardin rectangulaire, planté d'arbres et situé au nord-ouest de la basse ville. La Société de Bienfaisance y donne, pendant l'été, de nombreuses fêtes de jour et de nuit. Ce jardin a été récemment diminué par l'ouverture d'une large tranchée pour le passage du chemin de fer de Boulogne à Calais. Un peu à l'ouest s'étend le *boulevard des Tintelleries.*

Au pied des remparts de la haute ville, dont nous avons déjà parlé (*V.* ci-dessus, p. 226), s'étendent plusieurs promenades plantées de beaux arbres. Celle de l'ouest et du nord a reçu le nom de *promenade de la Bienfaisance*, parce qu'elle fut créée, en 1850, par la Société de Bienfaisance, avec le produit de ses fêtes publiques; celle de l'est, dite *promenade des Petits-Arbres*, s'étend derrière le château et le long du gymnase de la garnison, jusqu'à la porte Gayole, qui a donné son nom à une troisième promenade, formant équerre au sud de la haute ville (belle vue sur Bréquerecque, la Liane et Capécure). Sous la *promenade Gayole*, près de l'ancienne porte des Degrés, passe en tunnel le chemin de fer de Boulogne à Calais, qui vient de franchir la Liane et de traverser le *boulevard de l'Impératrice.* — A l'extrémité nord-est de la promenade des Petits-Arbres, le *cimetière de l'Est*, principal cimetière de Boulogne, renferme la sépulture des 82 victimes du naufrage de *l'Amphitrite* (31 août 1833).

Une *statue de* l'Anglais *Jenner*, l'inventeur de la vaccine, a été inaugurée avec une grande solennité, le 11 septembre 1865, sur la petite place des Bains. C'est une œuvre plus que médiocre de M. Eugène Paul, exécutée par les soins et aux frais de la Société

des sciences industrielles de Paris. — Le conseil municipal de Boulogne a obtenu un décret l'autorisant à élever une statue à Frédéric Sauvage, inventeur de l'hélice, sur la place qui porte son nom (basse ville); et la Société Académique se propose d'ériger une statue à Godefroi de Bouillon, sur la place du même nom (haute ville); mais ni l'un ni l'autre de ces projets n'est encore exécuté. — Au milieu du square de la Sous-Préfecture (ancienne esplanade), s'élève sur un piédestal, au centre d'un bassin de marbre, le *buste* en bronze *d'Henri II*, roi de France, par David (d'Angers). C'est un hommage des Boulonnais au prince qui les racheta de la domination anglaise, en 1550.

EXCURSIONS AUTOUR DE BOULOGNE.

La colonne de la Grande-Armée. — Terlincthun. — Honvault. — Les camps.

Pour aller visiter la **colonne de la Grande-Armée**, on suit la route de Calais en longeant à gauche le hameau ou faubourg du *Dernier-Sou*, qui a emprunté son nom à l'enseigne d'un cabaret. A droite, un sentier conduit à une *source ferrugineuse*, abritée sous un kiosque. Plus loin, à gauche, près de la ferme de *Beaurepaire*, entourée de maisons de campagne, jaillissent les sources d'eau douce qui alimentent la ville de Boulogne. A 2 kil. 1/2 environ des remparts de la haute ville, près de l'ancien *fort du Moulin-à-Huile*, on prend à gauche une avenue carrossable, plantée de quatre rangées d'arbres et ouverte récemment aux frais du ministère de la Maison de l'empereur et des Beaux-Arts. A l'extrémité de cette avenue se dresse la colonne.

La première pierre du monument fut posée le 9 novembre 1804, par le maréchal Soult; mais les travaux, interrompus après la levée du camp de Boulogne, ne furent repris que sous Louis XVIII et achevés complétement que sous Louis-Philippe. Cette colonne, en marbre de Marquise, construite d'après les plans de M. Labarre, appartient à l'ordre dorique composé et mesure 53 mètres 60 de hauteur sur 4 mètres de diamètre. Le piédestal, décoré d'aigles, porte deux bas-reliefs en bronze (*Distribution des croix de la Légion d'honneur au camp de Boulogne; Napoléon*

agréant le plan de la colonne) et deux inscriptions en lettres rouges, l'une en français, l'autre en latin, rappelant toutes deux l'historique de la colonne. Voici l'inscription française :

Sur ce rivage,
le XVI août MDCCCIV,
Napoléon, en présence de la Grande-Armée,
distribua les décorations de la Légion d'honneur
aux soldats, aux citoyens,
qui avaient bien mérité de la patrie.
Le IVme corps commandé par le maréchal Soult
et la flottille sous les ordres du vice-amiral Bruix
voulurent par un monument
perpétuer le souvenir de cette journée.
Louis-Philippe Ier, roi des Français,
acheva cette colonne
consacrée
par la Grande Armée à Napoléon.
MDCCCXLI.

Le piédestal, entouré de gradins, s'élève sur une plate-forme carrée (33 mètres environ de côté), reposant sur le roc. Au sommet de la colonne, au-dessus d'une calotte demi-sphérique, se dresse, supportée par quatre aigles aux ailes éployées, la statue, en bronze, de Napoléon Ier, revêtu du costume impérial et la tête ceinte d'une couronne de lauriers. De la main gauche, l'empereur s'appuie sur son sceptre, de l'autre il présente à l'armée une croix de la Légion d'honneur. Cette statue, haute de 5 mètres et pesant 7500 kilogrammes, a été inaugurée le 15 août 1841.

Un escalier tournant, ménagé à l'intérieur de la colonne, conduit à une plate-forme établie au-dessus du tailloir et d'où l'on découvre un immense panorama (le détroit, les côtes de l'Angleterre, le château de Douvres, le Mont-Cassel, dans le département du Nord, etc.). Le monument est entouré d'un mur à hauteur d'appui, sur la face principale duquel s'ouvre une grille flanquée de deux lions en bronze. Cette grille est ouverte, du 1er mai au 31 août, depuis 7 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, et du 1er septembre au 30 avril, depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir.

De la colonne de la Grande-Armée, on peut revenir directe-

ment à Boulogne par les falaises, où bien aller visiter Terlincthun et Honvault, en passant près du hameau de *Jésus-Flagellé*, ainsi nommé d'une chapelle très-fréquentée par les marins de Boulogne (nombreux ex-voto), et en croisant le chemin de fer de Boulogne à Calais. *Terlincthun* (1 kil. de la colonne) est un hameau près duquel eut lieu la distribution des croix de la Légion d'honneur, le 16 août 1804, ainsi que le rappelle une inscription gravée sur un bloc de marbre gris, qui occupe la place même du

Colonne de la Grande-Armée, près de Boulogne.

trône de l'empereur, au centre d'une petite enceinte récemment entourée d'une grille, par ordre de Napoléon III. C'est à Terlincthun qu'Henri VIII avait installé son quartier général pendant le siége de Boulogne, en 1544. 10 minutes plus loin, après avoir laissé à gauche un *fort* qui domine celui de la Crèche, établi au pied des falaises, on atteint *Honvault*, dont le *château* a remplacé une construction du xve siècle. Dans la ferme voisine, se voit encore le *puits* de l'ancien château, où la statue de Notre-

Dame de Boulogne fut jetée, en 1567, par les protestants, et d'où elle fut miraculeusement retirée quelque temps après. Un des camps de 1854 était établi à Honvault. Un chemin, long de 2 kil., conduit à Wimereux (*V.* ci-dessous, V, *de Boulogne à Calais*), d'où l'on peut regagner Boulogne, soit par la route Napoléon III, soit par Wimille et la route de Calais ou la vallée du Denacre.

Le camp de Boulogne, où Napoléon Ier réunit, en 1804, une partie de l'armée qu'il destinait à faire une descente en Angleterre, portait originairement le nom peu exact de *camp de Saint-Omer* et comprenait divers campements établis au nord et au sud de la ville, à droite et à gauche du port, d'où les dénominations de *camp de droite* et *camp de gauche*. Le quartier général était installé près de la tour d'Ordre, et les principaux camps étaient : au sud, celui d'Outreau, entre le village de ce nom et le Portel ; au nord, les camps d'Honvault, de Wimereux et d'Ambleteuse. Le camp de Boulogne comprenait alors 30 000 hommes, sans compter les troupes de la garde impériale, qui vinrent plus tard prendre position, les unes autour du quartier impérial, les autres à Pont-de-Briques. En 1854, 45 000 hommes furent répartis dans des baraquements élevés à peu près sur les mêmes emplacements que les anciens camps. Ceux de droite ou du nord furent alors reliés entre eux par une belle route stratégique, dite *route Napoléon III*, et qui, partant du port, près de l'établissement des bains de mer, se déroule le long de la plage jusqu'à Ambleteuse, en passant près de Wimereux et de l'hippodrome d'*Hobengue* (2 kil. de Wimereux ; 7 kil. de Boulogne), où ont lieu chaque année les courses de chevaux de Boulogne.

Wicardenne. — La vallée du Denacre.

N. B. — La vallée du Denacre ne renfermant pas de chemin carrossable dans sa partie supérieure, les voitures doivent s'arrêter dans la cour de la ferme attenante au château du Denacre ; mais un chemin, qui s'embranche à droite sur la route de Calais, à 3 kil. environ de Boulogne, près d'un moulin en pierre, permet aux voitures de parcourir la partie inférieure de la vallée, en y arrivant par le hameau de Billioville.

Sortant de la haute ville par la porte de Calais, on laisse à gauche la route de Calais et presque immédiatement à droite

celle de Saint-Omer, pour prendre, entre les deux, la rue de Wicardenne, bordée à gauche par l'asile des Petites-Sœurs des Pauvres, à droite par le mur de clôture du couvent de la Visitation.

On peut aussi se rendre à (1 kil.) *Wicardenne*, par *Maquétra* (nombreuses maisons de campagne), autre hameau de Boulogne, auquel conduit un chemin se détachant, 150 mètres plus loin, de la route de Saint-Omer. De Wicardenne, on descend au (3 kil.) **Denacre**, dans la fraîche et sinueuse vallée du même nom, parsemée de villas. Il faut suivre cette charmante vallée, en passant par *l'Espagnerie* et *Billioville* (*V.* ci-dessous, V).

On revient à Boulogne, soit par le chemin de fer, soit par Wimereux et les falaises ou la plage (si l'état de la mer le permet), soit

Vue des falaises, près de Boulogne.

par la route de Calais. Dans ce dernier cas, on aperçoit à droite, en sortant de Wimille, le château de Lozembrune, et plus loin, du même côté, les hameaux d'*Auvringhen* et de *la Poterie*. Au delà d'un vaste gisement de minerai de fer, exploité à ciel ouvert, la route contourne l'ancien fort du Moulin-à-Huile. A droite, la colonne de la Grande-Armée attire depuis longtemps l'attention (de ce point à Boulogne, *V.* ci-dessus, p. 253).

Saint-Martin. — Moulin-l'Abbé.

Le village de **Saint-Martin-lès-Boulogne** (2267 hab.), situé à 2 kil. environ de cette ville, au point de bifurcation des routes de Saint-Omer et de Desvres, possède une *église* ogivale (style

du XIIIe siècle), de construction récente. Continuant de suivre la route de Saint-Omer, on traverse les hameaux de *Blanc-Pignon* et de *Bédouatre*, avant de prendre à droite, en face d'une ferme dite *l'Écuelle-Trouée* (4 kil.), le chemin qui conduit au (5 kil.) *Moulin-l'Abbé*. On remarque, dans ce hameau, une ancienne chapelle convertie en grange et dont la porte est surmontée d'un bas-relief appelé le *Dieu accroupi*, parce qu'il représente un personnage assis, les mains appuyées sur les genoux, entre deux figures ailées, presque frustes. Un moulin voisin porte les armes du chapitre de Notre-Dame de Boulogne, auquel la propriété appartenait avant la Révolution. Des traces de voie romaine ont été découvertes au Moulin-l'Abbé, d'où l'on peut aller rejoindre la route de Desvres, près du Mont-Lambert (*V.* ci-dessous).

Souverain-Moulin. — Wierre-Effroy. — Rinxent, la vallée Heureuse et Marquise.

Le chemin de Souverain-Moulin se détache de la route de Saint-Omer, à gauche, à 1 kil. au delà de l'Écuelle-Trouée (*V.* ci-dessus), pour traverser un petit bois, qui appartient à la famille de Béthune-Sully. On franchit ensuite la petite rivière du Wimereux, sur la rive droite de laquelle se trouve (7 kil.) *Souverain-Moulin*, hameau possédant un ancien *château*, résidence de la famille que nous venons de nommer. Si l'on veut revenir à Boulogne par (4 kil. de Souverain-Moulin) Wimille, il faut suivre la rive droite du Wimereux, en passant près du *pont de Cuverville*, illustré par la mort de Patras de Campaigno, dit le Chevalier Noir, gouverneur de Boulogne, qui essaya, en 1595, à la tête de quelques Boulonnais, d'en défendre le passage contre une troupe d'Espagnols. — Si, au contraire, l'on veut aller visiter la vallée Heureuse et Marquise, on se dirige vers le nord-est et l'on passe à (12 kil. de Boulogne) *Wierre-Effroy* (802 hab.), dont l'église renferme quelques pierres tombales et un tableau provenant de l'ancienne cathédrale de Boulogne. 1800 mètres plus loin, on remarque, à droite de la route, près de la rive gauche de la Slack et sur la lisière d'un bois, une petite *chapelle* dédiée à sainte Godelaine et sous laquelle jaillit une fontaine réputée miraculeuse. En face, s'ouvre (14 kil.) un vallon, où l'on peut visiter l'église de Réty, pour gagner en-

suite Rinxent, et, de là, la vallée Heureuse, ses carrières de marbre, la Danse des Noces, puis revenir à Boulogne par Marquise et la route de Calais (*V.* ci-dessous, V, *de Boulogne à Calais*).

Wimereux. — Ambleteuse. — Le cap Gris-Nez. — Wissant. — Guînes.

De Boulogne à Wimereux et à Ambleteuse, on a le choix entre la route Napoléon III, qui suit la plage, le chemin de fer et la route de Calais, qui conduisent tous deux à Marquise, d'où l'on peut aisément gagner Ambleteuse, le cap Gris-Nez, Wissant ou Guînes. Cette dernière ville est du reste, desservie par le chemin de fer de Boulogne à Calais (station de Caffiers), à la description duquel nous renverrons pour chacune de ces localités.

La forêt de Boulogne. — Colembert.

Au delà de (8 kil.) *la Capelle* (504 hab.), fraction de la commune de Baincthun, la route de Saint-Omer traverse la *forêt de Boulogne*, qui s'étendait autrefois, dit-on, jusque près de cette ville et qui n'a plus actuellement que 7 à 8 kil. dans sa plus grande longueur, sur 3 à 4 kil. dans sa plus grande largeur. En sortant de cette forêt, on découvre sur la gauche, à moins d'un kilomètre de la route, *Belle-et-Houllefort* (338 hab.), village dont l'*église* renferme un autel votif d'origine gallo-romaine, servant aujourd'hui de bénitier. Sur le territoire de ce village, subsistent quelques vestiges d'un ancien château fort, construit, à ce que l'on assure, par le comte Eustache, père de Godefroi de Bouillon. En face de Belle-et-Houllefort, de l'autre côté de la route, se trouvent *Bellebrune* (215 hab.), sa belle *église* du XVe siècle, son *château* (parc remarquable) et une *source* pétrifiante.

2 kilomètres 1/2 plus loin, on remarque encore : à droite de la route, *Alincthun*, village de 364 habitants, bâti sur une éminence (belle vue) ; à gauche, *le Wast* (227 hab.), où il faut visiter les restes de l'ancienne *église Saint-Michel* (beau portail byzantin), fondée au XIe siècle par la comtesse Ida, mère de Godefroi de Bouillon, qui y fut inhumée, en 1113.

A 17 kil. de Boulogne, près de la route, à gauche, au pied des collines du Haut-Boulonnais, *Colembert* (483 hab.) offre un

château du XVIIIe siècle, appartenant à Mme la comtesse de Cossé-Brissac et remarquable par ses vastes proportions.

Les promeneurs qui ne voudraient pas prolonger leur excursion jusqu'à Colembert peuvent, à la Capelle, prendre, sur la gauche, un chemin se dirigeant, à travers la forêt de Boulogne, vers (15 kil.) Cremarest (*V.* ci-dessous).

Le Mont-Lambert. — Baincthun. — Échinghen.

La route de Desvres se détache de celle de Saint-Omer près de l'église de Saint-Martin-lès-Boulogne, pour se diriger vers le sud-est, en passant à côté du hameau de (3 kil.) *la Cocherie* (château, à gauche). Presque en face, se dresse, à droite de la route, le *Mont-Lambert*, le point le plus élevé du Bas-Boulonnais (188 mèt.; belle vue sur la ville, la campagne et la mer); un fort aujourd'hui démoli, mais dont il reste des vestiges, en couronnait autrefois le sommet. On contourne à mi-côte le Mont-Lambert, pour descendre à l'est dans (6 kil.) *Baincthun* (1790 hab.), dont dépend le *château de Maquinghen* (XVIe siècle), bâti plus au nord. Baincthun est situé sur un petit ruisseau dont on peut suivre la vallée, d'abord sur la rive droite, puis sur la rive gauche, jusqu'à son embouchure dans la Liane, à Saint-Léonard. On passe alors au hameau (7 kil.) d'*Esprès* et au village (8 kil.) d'*Échinghen* (175 hab.). Entre Baincthun et Échinghen furent découvertes, en 1857, des sépultures mérovingiennes (Ve ou VIe siècle); les nombreux objets qui en proviennent ont été déposés au musée de Boulogne. A Saint-Léonard, on rejoint la route de Samer, que l'on peut prendre pour revenir à Boulogne, à moins que l'on ne préfère traverser la Liane, soit en bateau, soit sur le pont de Pont-de-Briques (1 kil. plus haut), et rentrer en ville par la jolie promenade de la Verte-Voie (*V.* ci-dessous).

Cremarest. — Desvres.

Après avoir dépassé Baincthun (*V.* ci-dessus), la route de Desvres traverse la forêt de Boulogne dans sa plus grande longueur. Elle laisse ensuite à gauche, au sortir de la forêt, *Wirwignes* (614 hab.), d'où un bon chemin conduit à (15 kil. de Boulogne) **Cremarest**, joli village de 589 habitants, bâti sur la rive droite

de la Liane, en face de la forêt de Desvres, qui domine la rive gauche. L'*église* de Cremarest offre des parties très-anciennes ; le chœur est séparé des chapelles latérales par des arcades du XIVe siècle, reposant sur des colonnes sans chapiteaux mais ornées de plates-bandes sculptées (feuillages, animaux fantastiques, fleurs de lis, etc.) Du haut de la tour, on découvre une vue magnifique. On peut, de Cremarest, aller rejoindre (4 kil. 1/2) la route de Saint-Omer, en passant à Bellebrune (*V.* ci-dessus).

La route de Desvres, qui avait atteint 113 mèt. d'altitude dans la forêt de Boulogne, descend dans la vallée de la Liane, franchit cette rivière et, traversant la *forêt de Desvres*, remonte à 115 mèt., avant d'entrer (18 kil.) dans la ville de ce nom.

Desvres (HÔTEL *Framezelle*, sur la place), chef-lieu de canton de 2838 habitants, existait déjà, s'il faut en croire certains historiens, du temps de l'occupation romaine, et portait alors le nom de *Divernia*. Au moyen âge, elle était entourée de murailles et protégée par une forteresse, que Philippe Auguste détruisit, en 1215, et que Philippe Hurepel releva, en 1231. Les Anglais s'emparèrent de cette ville et la ruinèrent, en 1246, ainsi que les Bourguignons, en 1543. Pendant l'occupation anglaise, au XVIe siècle, les magistrats et une partie des habitants de Boulogne s'y retirèrent, ce qui attira fréquemment l'ennemi sous les murs de la place. L'*église* de Desvres a été reconstruite presque entièrement au XVIIe siècle, dans le style ogival. Des tanneries, des fabriques de gros drap, de faïence et de poterie, sont les principaux établissements industriels de la ville. Dans les environs, qui offrent de jolies promenades, ont été découverts les vestiges d'une voie romaine et de nombreuses antiquités. A 1 kil. vers l'est, se dresse le *Mont-Hulin*, sur lequel François Ier avait fait élever un fort pour la défense du pays (il n'en reste que les fossés). Plus au sud, derrière le *Mont-Pelé*, au *château du Désert*, sur le territoire de *Courset* (350 hab.), on peut visiter, avec la permission des propriétaires, un beau jardin botanique créé en 1784 par M. le baron Dumont de Courset, sur une colline de craie stérile.

Une bonne route, tracée sur le versant des collines, et un chemin presque parallèle à cette route, mais traversant *Longfossé* (334 hab.), conduisent de Desvres à (8 ou 9 kil.) Samer (*V.* ci-dessous).

La vallée de la Liane. — Samer.

La route de Samer, sortant de Boulogne par le faubourg industriel de Bréquerecque, suit, pendant 14 kilomètres environ, la rive droite de la Liane, qu'elle domine à des hauteurs et à des distances variables. De nombreuses maisons de campagne se montrent dans la vallée et sur les collines voisines. On laisse d'abord à gauche le hameau d'*Ostrohove*, d'où l'on pourrait gagner le Mont-Lambert. Puis, après avoir dépassé la *fontaine des Ladres* et le *Pont-Pitendal*, on atteint (4 kil.) *Saint-Léonard* (250 hab.), village bâti sur une hauteur, à l'entrée de la belle vallée d'Échinghen (*V.* ci-dessus). L'*église* de Saint-Léonard, édifice du xve siècle, surmonté d'une tour plus ancienne, a été restaurée en 1838. — Il faut franchir le ruisseau d'Échinghen, au hameau du *Pont-Feuillet*, d'où un chemin, long de 2 kilomètres, conduit sur la gauche au *Mont-Herquelingue* (150 mèt. d'altitude ; belle vue). 1 kilomètre plus loin, à Pont-de-Briques (*V.* ci-dessus, p. 218), se détache à droite la route de Montreuil. On voit ensuite successivement : à droite, *Hermerangue ;* à gauche, *Isques* (240 hab.), qui a conservé un ancien *château* féodal et un *manoir* fortifié ; à gauche encore, *Hesdin-l'Abbé* (518 hab.) et *le Vergeneau ;* à droite, *Hesdigneul* (198 hab.), *Carly* (312 hab.) et le *château d'Hourecq*.

Descendant alors vers la Liane, la route franchit cette rivière, près de laquelle se cache, à 2 kilomètres sur la gauche, *Questrèques* (303 hab. ; vestiges d'un château fort). On gravit immédiatement une rampe fort roide, qui aboutit à (16 kil.) **Samer** (HÔTEL *de l'Ange*), chef-lieu de canton de 1979 habitants. Dans l'*église*, du xve siècle, nous signalerons surtout : des fonts baptismaux du xe siècle (?) ; une belle piscine ; un retable d'autel et un bas-relief en chêne, qui orne la chapelle de la Vierge. Il ne reste que quelques bâtiments sans caractère d'une ancienne abbaye de Bénédictins, fondée au VIIe siècle par saint Wulmer.

A (3 kil. au sud de Samer) *Tingry* (312 hab.), qui possède une bergerie impériale et se livre, comme tous les villages voisins, à l'élève des chevaux, on peut visiter les vestiges d'un *château fort*, bâti en 1050 par le comte Eustache, père de Godefroi de Bouillon, et restauré en 1231. De ce château, vrai nid d'aigle,

bâti au sommet d'une colline fort escarpée, on ne voit plus guère aujourd'hui que les fossés et un souterrain bordé de caveaux, dans lequel on descend à l'aide d'une échelle. Le village de (1 kil. à l'est de Samer) *Wierre-aux-Bois* (187 hab.) renferme un ancien *manoir* fortifié, de belles *maisons de campagne* et une *source ferrugineuse*, dite *fontaine de Saint-Gendulphe* et visitée de nos jours encore par de nombreux pèlerins.

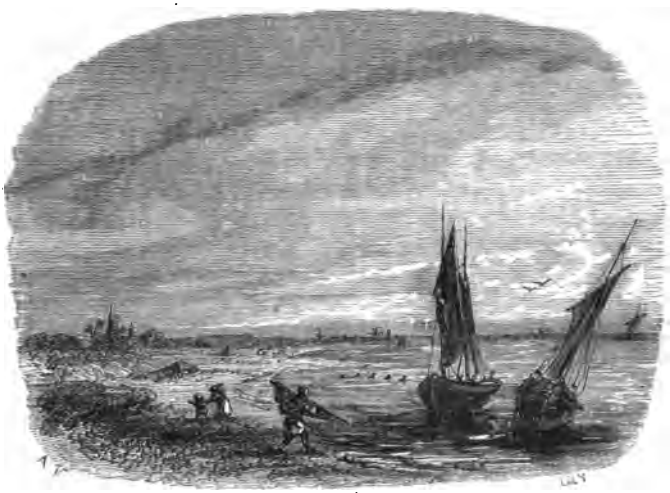
La Verte-Voie. — Condette. — Hardelot.

Une charmante promenade, appelée la **Verte-Voie**, conduit de Capécure à (5 kil. environ) Pont-de-Briques, en remontant la rive gauche de la Liane et en passant au pied de la colline qui porte (à gauche) *Outreau* (2050 hab.) et les *forts du Petit-Moulin* et *du Renard*. Au hameau de la *Verte-Voie*, on longe le chemin de fer de Boulogne à Amiens, près des hauts-fourneaux de la Société des forges et fonderies de Montataire.

Si l'on prend à Pont-de-Briques la route de Montreuil, on ne tarde pas à traverser *Audisques* (294 hab.), hameau dépendant de *Saint-Étienne* (709 hab.), dont l'église couronne, à droite, une colline de 124 mètres d'altitude. Au pied de cette colline, 5000 Français, commandés par le maréchal du Biez, battirent, en 1546, 6000 Anglais sous les ordres de lord Surrey. — A 8 kil. de Boulogne, on quitte la route de Montreuil, pour prendre, à droite, un chemin conduisant en quelques minutes à *Condette* (841 hab.). L'*église* de ce village, qui renferme la sépulture d'un sire de Framezelles, a conservé un chœur du xve siècle. Au hameau de *Florincthun*, se voit un *château* qui servit pendant quelque temps de retraite au prince Charles Édouard. Ce fut là qu'il attendit, avec son frère, l'occasion de s'embarquer pour l'Écosse et qu'il prépara l'expédition si tristement réalisée l'année suivante. Le **château d'Hardelot**, à 2 kil. au sud-ouest de Condette, est une forteresse, bâtie en 1223 par le comte Philippe, près de l'étang de la Claire-Eau et de la forêt d'Hardelot. Il est entouré de murailles et de tours. Les dunes qui s'étendent à l'ouest et au nord de Condette, jusqu'aux hameaux d'*Écault* (204 hab.) et de *la Converserie*, sont peuplées de lapins.

Châtillon. — Le Portel. — Le cap d'Alpreck. — Équihen.

L'ancien *fort de Châtillon*, dont les ruines se voient encore à l'extrémité de la *rue d'Alger*, à l'ouest de Capécure, avait reçu son nom de l'amiral de Coligny (Gaspard de Châtillon), qui le fit construire en 1547. Sur la hauteur qui le domine, ont été découverts, en 1823, seize tombeaux d'origine romaine, renfermant des squelettes, des armes, des médailles et des vases en terre. Cette colline forme la pointe septentrionale de falaises escarpées sur lesquelles est bâti, 2 kil. 1/2 plus loin, le village du *Portel* (3284 hab.), entre les *forts de l'Heurt*, *du Mont de Couple* et *du Petit-Moulin* (un chemin conduit de Capécure au Portel, 4 kil.). A 1 kil. environ au sud du Portel, le **cap d'Alpreck**, bordé de rochers dangereux, porte un **phare** de quatrième ordre (49 mèt. d'altitude, 12 milles de portée), à feu blanc, varié de 2 en 2 minutes par des éclats rouges, précédés et suivis d'éclipses. En continuant de suivre les falaises pendant 2 kil., on arriverait à (7 kil. de Boulogne) *Équihen*, pauvre village de pêcheurs (766 hab.), qui dépend d'Outreau et possède, depuis 1856, une jolie petite église ogivale. En 1854, un camp était établi à l'est d'Équihen. De ce hameau, on peut revenir à Boulogne par (2 kil.) *Manihen* et la Verte-Voie, ou gagner (6 kil.) Condette et Hardelot, par Écault et la Converserie (*V.* ci-dessus).



II

DE PARIS A SAINT-VALERY-SUR-SOMME

ET AU TRÉPORT [1].

—

L'embranchement de Saint-Valery-sur-Somme, se détachant de la ligne d'Amiens à Boulogne à la station même de Noyelles, décrit immédiatement sur la gauche une grande courbe, qui forme presque un demi-cercle. Des deux côtés, on remarque des digues nouvellement construites et auxquelles le remblai du chemin de fer a servi de point d'appui. La possibilité de mettre en culture, à une époque prochaine, les vastes terrains qui lui ont été concédés pour la construction de ce coûteux embranchement, a surtout

1. Tous les jours, un train express de Paris à Saint-Valery-sur-Somme ; trajet en 4 h. 17 min. ; quatre trains semi-directs et omnibus : trajet en 4 h. 40 min.

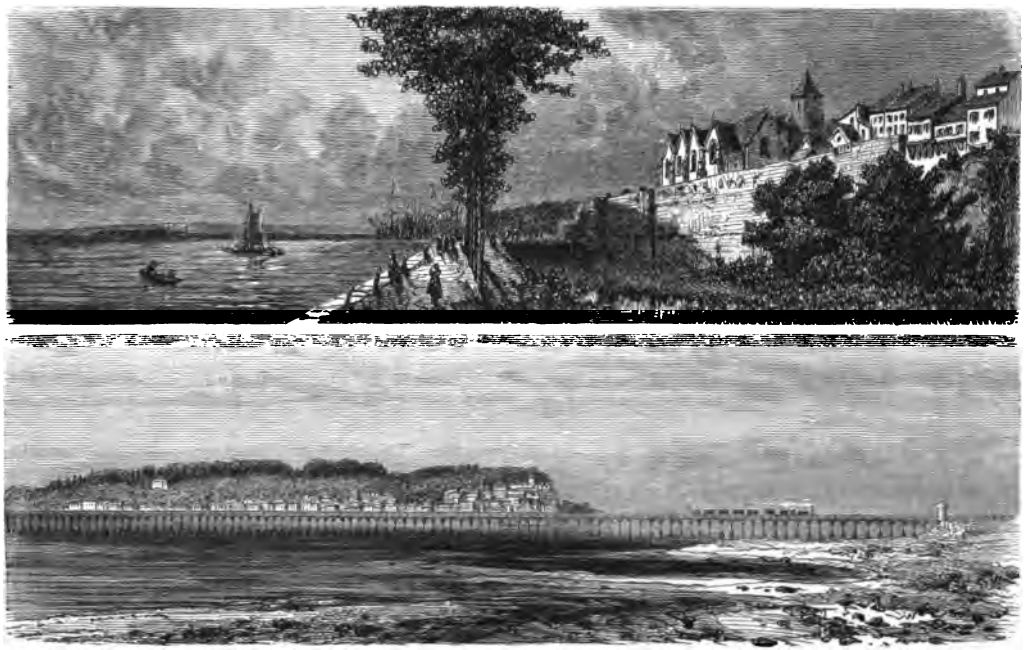
décidé la Compagnie du Nord à entreprendre les importants travaux qu'il a nécessités. Ce chemin de fer n'a qu'une voie et 6 kilomètres seulement de longueur; mais il a fallu l'établir sur un terrain que la mer couvre encore chaque jour de plusieurs mètres d'eau. C'est comme un immense barrage jeté en travers de la baie de Somme pour ralentir le cours des marées et activer la formation des dépôts de limon, qui changent peu à peu l'estuaire en une plaine fertile. Dans toute la partie qui traverse les *mollières* ou prés salés, le remblai repose sur de solides enrochements, et les terres sont maintenues à l'aide de clayonnages chargés de galets sur tous les points exposés à être battus par la mer. Les sables et les principaux courants du milieu de la baie sont franchis à l'aide d'un **pont-viaduc** ou estacade en bois et à claire-voie, long de 1367 mètres, et qui passe avec raison pour l'un des plus audacieux ouvrages de ce genre. Un radier formé d'enrochements en moellons protége contre les affouillements la base des pilotis. La hauteur du pont est de 5 à 6 mètres au-dessus du fond de la baie, et les plus grandes marées viennent presque en mouiller le tablier. De ce pont, on découvre à droite l'immense ouverture de la baie de Somme, c'est-à-dire : à marée haute, un vaste lac souvent agité par les vents d'ouest; à marée basse, une grande plaine de sable s'étendant des collines qui portent Saint-Valery au petit promontoire sur lequel est bâti le Cro-

5 h. 27 min. et 5 h. 40 min. — Prix des places : 1re cl. 21 fr. 85 c.; 2e cl. 16 fr. 40 c.; 3e cl. 12 fr.

De Paris au Tréport, pendant la saison des bains (juillet, août, septembre), chemin de fer jusqu'à Saint-Valery et voitures de correspondance de Saint-Valery au Tréport. — Trajet de Saint-Valery au Tréport, en 2 h. 15 min., pour 3 fr. (coupé) et 2 fr. 50 c. (intérieur et banquette). — Prix des places de Paris au Tréport (chemin de fer et diligence) : 1re cl. 24 fr. 35 c.; 2e cl. 18 fr. 90 c.; 3e cl. 14 fr. 50 c. Les places du coupé de la diligence se payent 50 c. en plus.

D'Amiens à Saint-Valery-sur-Somme : trajet en 1 h. 22 min., par les trains express; en 1 h. 40 min. et en 1 h. 57 min. par les trains semi-directs; en 2 h. 15 min. par les trains omnibus. — Prix des places : 1re cl. 7 fr. 20 c.; 2e cl. 5 fr. 40 c.; 3e cl. 3 fr. 95 c.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux d'aller et retour, à prix réduits, valables du samedi au lundi : — de Paris à Saint-Valery-sur-Somme, 1re cl. 26 fr., 2e cl. 20 fr.; — de Paris au Tréport, 1re cl. 31 fr., 2e cl. 25 fr.; — d'Amiens à Saint-Valery : 1re cl. 10 fr. 50 c. 2e cl. 8 fr.; — d'Amiens au Tréport, 1re cl. 14 fr. 50 c., 2e cl. 12 fr.



Saint-Valery-sur-Somme et le pont-viaduc du chemin de fer.

toy; le Hourdel semble en occuper le milieu. Au loin, vers le nord-ouest, s'étend la pleine mer. A gauche, la baie va se rétrécissant entre les collines de ses deux rives. Au pied des collines de la rive gauche s'étend, bordé de peupliers, le canal d'Abbeville à Saint-Valery. Le chemin de fer, décrivant une courbe à peu près aussi prononcée que celle de Noyelles, mais en sens inverse, se rapproche de plus en plus de ce canal, que domine le joli village de Pinchefalise. De ce côté, les remblais du chemin de fer ont pour base des prés salés, que couvrent les marées, et des terrains récemment conquis sur la mer. La station de Saint-Valery (12 min. de Noyelles, par le chemin de fer) est située près de l'écluse du canal, au fond du port.

25e STATION. — SAINT-VALERY-SUR-SOMME.

6 kil. de Noyelles-sur-Mer. — 64 kil. d'Amiens. — 195 kil. de Paris. 32 kil. du Tréport.

Omnibus pour la ville : — 30 c. par voyageur; 30 c. pour les bagages, jusqu'à 30 kilogr.

Voitures de correspondance pour : — *le Tréport*, 32 kil., 3 fr. et 2 fr. 50 c.; — *Eu*, 27 kil., 3 fr. et 2 fr. 50 c.; — *le Bourg-d'Ault* (la voiture du Tréport s'arrête à *Bellevue*, à 1 kil. du Bourg-d'Ault), 18 kil. 1/2, 3 fr. et 2 fr. 50 c. — Pendant la saison des bains de mer seulement (juillet, août, septembre), il y a, en outre, des voitures de correspondance directes pour *le Bourg-d'Ault*, 2 fr. 50 c., ou 5 fr. aller et retour (du samedi au lundi), et pour *Cayeux*, 11 kil., 1 fr. 25 c., ou 2 fr. 50 c. aller et retour (du samedi au lundi).

Voitures de louage. — Chez *Magniez*, *Pierre Maison*, *Rivière*, demeurant tous rue d'Argoules. — On trouve en outre, à Saint-Valery, des ânes et des carrioles à ânes.

Bateau passager pour *le Crotoy* (sur le quai, en face de l'hôtel de France): tous les jours, à marée descendante; 50 c.; départ de Saint-Valery, 30 à 45 min. après la pleine mer.

Bateau pour la traversée du chenal, à mer basse, 20 c. (digue de l'avant-port, près de la place des Pilotes). — Bac traversant le port pour le service des bains, pendant la saison, 5 c. — Pour location de canots et courses en mer, s'adresser aux principaux pilotes.

Hôtel *de France*, rue de la Ferté. — Restaurants : *Didier* (hôtel de Paris), rue de la Ferté; *café de la Gare*. — Cafés : *Boudoux* (hôtel de France); *de Paris; Français; de la Gare; du Port*.

Télégraphe : à la gare. — Poste aux lettres : rue de la Ferté.

En sortant de la gare, on traverse, sur un double pont-levis, le **canal d'Abbeville à la mer**, que l'on voit se dérouler à gauche en ligne droite, entre deux rangées de peupliers, sur une longueur de plus de 13 kil. Ce magnifique canal, auquel Abbeville doit l'avantage d'être encore classée parmi les villes maritimes, forme la dernière section du *canal de la Somme;* mais ce bief offre une largeur (50 mètres environ) et une profondeur telles, qu'il peut livrer passage à tous les navires qui viennent à Saint-Valery. Des digues énormes le flanquent de chaque côté, et le contre-fossé, qui reçoit à gauche les eaux de plusieurs ruisseaux, a lui-même la largeur des canaux ordinaires de navigation.

Les travaux de ce canal, commencés en 1786, furent abandonnés en 1789, puis repris en 1808, lorsque Napoléon Ier voulut faire exécuter à l'embouchure de la Somme diverses améliorations ayant pour but de faciliter la défense des côtes. Abandonnés de nouveau, les travaux ne furent repris qu'en 1825; mais cette fois ils furent menés rapidement jusqu'à leur achèvement.

Après avoir franchi le canal, on en longe la rive gauche jusqu'aux belles écluses qui le terminent; puis, traversant le contre-fossé, en face d'un coteau taillé à pic, on entre dans Saint-Valery par la route d'Abbeville. Les piétons peuvent continuer de suivre, jusqu'à la rencontre des quais, la digue du port, à gauche de laquelle se trouve une pépinière traversée par un chemin de fer à traction de chevaux, qui relie la gare au port.

Saint-Valery-sur-Somme, chef-lieu de canton de 3456 habitants, comprend deux villes de physionomie distincte.

La *ville basse*, appelée aussi *la Ferté*, et qui, dans l'origine, fut probablement un simple faubourg, se compose presque uniquement d'une rue longue de deux kilomètres environ et s'étendant depuis les écluses du canal jusqu'aux remparts de l'ancienne cité. La plupart des maisons de ce quartier jouissent d'une belle vue sur la baie de Somme. C'est à la Ferté qu'a lieu tout le mouvement commercial et maritime. On y remarque, vers le milieu du port, une vieille construction à contre-forts, servant d'*entrepôt*, et dont la façade a été décorée, il y a quelques années, par les soins de la Société française pour la conservation des monuments historiques, d'une plaque en zinc coulé portant une inscription com-

mémorative du départ de Guillaume de Normandie, à la tête d'une flotte de 400 voiles pour la conquête de l'Angleterre, en 1066.

Entre les deux villes, s'étend le *quartier des pêcheurs*, composé de quelques ruelles montueuses, étroites, mal aérées, bordées de maisons basses et sans caractère.

La *ville haute*, ou Saint-Valery proprement dit, est groupée sur un promontoire que la mer battait autrefois. Des alluvions, relativement assez récentes, ont successivement entouré le pied de la colline et formé entre elle et la pleine mer une langue de terre encore trouée de vastes déchirures, dont les étangs du Hâble d'Ault, qui s'étendent au sud-ouest, près de Cayeux, sont les plus considérables. Une digue naturelle de galets, charriés par les vagues et les courants, et d'autres digues construites par les riverains ont soustrait à l'envahissement périodique de grandes plaines plus basses que le niveau des hautes mers.

Le mamelon sur lequel est assise la ville de Saint-Valery se rattache aux plaines environnantes par des pentes fort douces. Le côté qui fait face à la mer est seul escarpé et semble la continuation d'une falaise rompue par un cataclysme et brusquement tronquée à l'endroit du cap Hornu. Vue de la pleine mer, de la pointe du Hourdel ou des sables de la baie, la ville haute se détache fièrement, et sa silhouette pittoresque domine tout le paysage. L'église, debout sur une terrasse flanquée d'une grosse tour ronde, sort en saillie vigoureuse des flancs de la colline. Les remparts de la ville haute, en partie conservés, contribuent à isoler ce quartier et à lui imprimer un caractère de tristesse.

Deux des anciennes portes de cette enceinte subsistent encore; ce sont: la porte d'Abbeville, ou porte Fides, et la porte d'Eu. La *porte d'Abbeville* (à l'est de la ville, du côté de la Ferté) doit son surnom de *porte Fides* au mot latin FIDES, gravé sur un écusson au-dessus de la voûte. Située vers le milieu d'une rampe tortueuse et rapide, cette porte se compose d'une baie ogivale, percée dans un massif carré. A côté, on remarque les ruines d'une vieille tour ronde. — La *porte d'Eu* ou *porte Guillaume* (à l'ouest de la ville), plus ancienne que la précédente, date du XIIe siècle; elle est formée d'une arcade ogivale resserrée entre deux tours rondes, dont le revêtement, en partie détruit, laisse voir la maçon-

nerie intérieure, composée de gros galets. Ces tours ont conservé leurs mâchicoulis; au-dessous s'étendent des souterrains du XIe s.

Entre les deux villes et derrière *le Courgain*, ou quartier des pêcheurs, s'élève une colline surmontée d'un calvaire et d'une chapelle, où a été installé un feu de marée. Le reste de Saint-Valery offre l'aspect d'un village dont les maisons s'éparpillent au milieu de bouquets de bois, de landes d'ajoncs ou de prairies.

L'endroit où s'élève aujourd'hui Saint-Valery s'appelait autrefois *Leucone*, lorsque, vers 613, un saint moine de l'abbaye de Luxeuil, originaire de l'Auvergne, vint y fonder un ermitage autour duquel se groupèrent quelques cabanes. Bientôt l'ermitage devint une florissante abbaye, qui prit le nom de son premier fondateur, et le village de pêcheurs se transforma en une ville importante. Ruinées deux fois par les Normands, avant que le roi Louis III eût remporté sur ces pirates l'éclatante victoire de Sancourt, à 20 kil. au sud de Saint-Valery, la ville et l'abbaye eurent longtemps encore à souffrir des incursions de ces barbares. La puissance croissante des comtes de Ponthieu arrêta enfin l'ennemi. En 939, Arnould, comte de Flandre, après avoir surpris Saint-Valery et Saint-Riquier, s'empara des reliques des saints patrons de ces deux villes et les transporta à l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer; mais l'intervention de Hugues-Capet l'obligea peu après à les rendre. Vers le milieu du XIe siècle, Harold, comte de Kent, depuis roi d'Angleterre, fut jeté par une tempête sur les côtes du Ponthieu. Emprisonné dans une tour de Saint-Valery, dont les ruines subsistent encore (*V.* ci-dessous, p. 273), puis dans le château de Beaurain, par ordre de Gui Ier, comte de l'Amiénois et du Ponthieu, il ne recouvra la liberté que grâce à l'intervention du duc de Normandie, Guillaume le Bâtard. En 1066, Guillaume, parti de l'embouchure de la Dive avec une flotte nombreuse, pour faire la conquête de l'Angleterre, fut rejeté par une forte brise du sud vers le port de Saint-Valery-sur-Somme, d'où il ne put appareiller que le 29 septembre 1066.

Plus tard, les rois d'Angleterre furent pour Saint-Valery des ennemis redoutables, et chaque déclaration de guerre entre les deux royaumes devint pour cette malheureuse ville le signal de nouveaux désastres. Après la bataille de Poitiers (1356), Charles le Mauvais, roi de Navarre, allié des Anglais, s'empara de Saint-Valery, d'où ses troupes répandirent la désolation dans tout le Ponthieu et où elles soutinrent un siége de sept mois, contre les troupes communales de toutes les villes environnantes. En 1475, Louis XI fit brûler Saint-Valery, en même temps que les villes d'Eu et de Cayeux, pour ne pas les livrer au roi d'Angleterre. Au XVIe siècle, les Ligueurs, les Royalistes et les Espagnols s'en em-

parèrent tour à tour. Bref, cette ville ne fit, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, que changer de maîtres ; « elle fut tant de fois, dit M. Louandre (*Histoire d'Abbeville et du comté de Ponthieu*), prise, reprise et ravagée, que l'histoire ne sait pas au juste le nombre de ses malheurs. »

Saint-Valery est la patrie du P. Lallemand, jésuite, et du contre-amiral Perrée, qui commandait la flottille du Nil, lors de l'expédition d'Égypte.

L'église Saint-Martin, édifice du XIIIe et du XIVe siècles s'élève sur une terrasse soutenue, du côté de la baie, par des remparts dont la Somme et la mer baignaient encore le pied, il y a quelques années. Une grosse tour ronde forme l'angle nord-est de la terrasse. Cette église, aux murailles épaisses, construites en grés et en cailloux roulés, a l'aspect d'une forteresse. Le porche de l'ouest s'ouvre à la base d'une tour écrasée, soutenue par de puissants contre-forts d'angles et n'offrant d'autres ouvertures qu'une petite baie cintrée, percée de chaque côté presque à la naissance du toit en forme de courte pyramide qui couronne la tour. L'intérieur de l'édifice, nu et pauvre, renferme quelques tombes fort anciennes. Il se divise en deux nefs d'égale largeur, terminées chacune par un mur droit ; à gauche, s'ouvrent quelques chapelles latérales, dont les pignons forment la façade de l'église, du côté du nord, c'est-à-dire du côté de la baie.

A la Ferté, derrière l'hôtel de France, il existe, pour les besoins du culte, une chapelle dite *chapelle Saint-Pierre*. — *L'hôpital*, récemment bâti, est une belle et vaste construction.

De l'ancien château des comtes de Vimeu, il ne reste rien que le souvenir transmis par la curieuse légende d'Adèle de Ponthieu, qui a fourni le sujet de plusieurs romans, drames et tragédies.

Au pied des escarpements qui s'étendent entre l'église et la porte Guillaume, on remarque les restes de la **tour Harold** ou **à Roc**, où fut enfermé, dit-on, le comte de Kent. C'est un bloc de maçonnerie, formé de gros galets unis entre eux par un ciment très-solide et portant encore quelques traces d'un ancien revêtement en grés. Un toit de chaume, de forme conique, abritant quelques chaises et une table rustique, couronne cette ruine.

L'abbaye de Saint-Valery était située sur le haut de la colline, en dehors de la ville et au delà de la porte Guillaume. Il en reste un seul corps de bâtiment entouré de vastes dépendances et au-

quel on arrive par une avenue d'arbres séculaires. L'enceinte extérieure est presque partout conservée, ainsi que deux portes, dont l'une est située près de la chapelle des marins (*V.* ci-dessous).

Le **port** de Saint-Valery, qui peut recevoir des navires de 300 à 400 tonneaux, est bien abrité et bordé d'un quai commode, relié à la gare par une voie de fer. Il est question de l'agrandir et de construire à côté un bassin à flot. La navigation de Saint-Valery à la mer, constamment gênée autrefois par les amas de sable et les changements des passes, s'améliore de jour en jour, depuis que le cours de la Somme a été enfermé entre des digues de moellons. La longue digue de halage qui règne le long de la rive gauche de la baie, en aval de Saint-Valery, doit s'étendre plus tard jusqu'au Hourdel (*V.* ci-dessous, p. 278). Toute cette partie de l'embouchure de la Somme subit, d'ailleurs, des modifications qui ne tarderont pas à lui donner un tout autre aspect.

La plupart des navires qui viennent à Saint-Valery y apportent des bois de sapin de la Norvége et de la Suède; d'autres font le transport des charbons d'Angleterre ou exportent les légumes estimés de Saint-Valery. Il s'y fait aussi un commerce maritime actif de sels, de lins de Russie, de grains, etc. En 1861, le mouvement de la grande navigation y a été de 293 navires représentant 26 733 tonnes, à l'entrée, et de 310 navires jaugeant 29 058 tonnes, à la sortie. Le mouvement du cabotage y était, à la même époque, de 109 navires ou 4906 tonnes, plus 61 navires sur lest, à l'entrée, et de 233 navires ou 5832 tonnes, plus 75 navires sur lest, à la sortie.

Saint-Valery possède une école d'hydrographie de quatrième classe, un tribunal de commerce, des prud'hommes pêcheurs, un entrepôt de douane, etc.— Des consuls y représentent l'Angleterre, la Suède et la Norvége, la Hollande, la Belgique et la Prusse.

Les bains de mer de Saint-Valery sont peu fréquentés : on ne peut, en effet, s'y baigner qu'à marée haute, et ce changement d'heure continuel les rend très-incommodes. Les *bains de la Ferté* sont situés à l'entrée du port, sur la rive droite : l'établissement est une construction provisoire et mesquine, où l'on arrive en traversant le port dans un bac (5 c.). On y trouve aussi des bains chauds d'eau de mer. Depuis les derniers endiguements, la

plage est menacée par les vases, et, lors des petites marées ou marées de *morte eau*, on ne peut guère y prendre pendant deux ou trois jours que des bains d'eau de Somme refoulée par le flux. — Les *bains de la ville* se composent de quelques cabines installées au pied de la ville haute, contre la tour Harold; ils cesseront avant peu d'exister, cet endroit s'envasant rapidement.

Ce qui attire surtout les étrangers à Saint-Valery, ce sont donc moins ses bains de mer que la salubrité de son climat et surtout ses promenades et ses environs garnis d'ombrages, avantage bien rare à une si faible distance de la mer.

La *digue de l'avant-port* est très-fréquentée, mais les maigres arbres qui y ont été plantés ne sont pas encore un abri suffisant lors des grandesc haleurs. Cette digue est l'un des points d'où l'on peut le mieux voir s'accomplir sur une immense échelle le phénomène de la marée. La baie de Somme étant large, à son entrée, de 7 à 8 kil., la mer y arrive par plusieurs courants. Elle couvre d'abord les bancs de Cayeux et du Hourdel; puis elle pénètre dans toutes les criques et se précipite partout où elle trouve un passage, avec un bruit et une rapidité dont les plus terribles inondations donneraient à peine une idée. Le fond de la baie était tout à l'heure une plaine grise et nue, un désert sablonneux où dormaient quelques flaques d'eau; en un instant, le voici transformé en un lac immense, animé par les navires et par une multitude de barques qui arrivent avec le flot. Et ce merveilleux spectacle se renouvelle deux fois chaque jour avec une variété d'effets inépuisable! — La *pépinière*, en forme de jardin anglais, établie le long de la digue, est peu fréquentée.

Les *allées des Corderies* et les petits bois qui s'étendent au sud de Saint-Valery sont de charmantes promenades; la rampe qui monte de la tour Harold à la porte Guillaume offre aussi quelques points abrités; enfin toute la partie de la ville située en dehors des anciens remparts, sur la colline, est coupée de chemins bordés de grands arbres et de chaumières pittoresques.

La chapelle de Saint-Valery ou **des Marins** est une construction sans caractère, située à l'extrémité d'une longue rue, sur le haut de la colline dont la pointe septentrionale forme le cap Hornu, et au milieu d'un bouquet d'ormes plus que centenaires.

L'intérieur de cette chapelle renferme une multitude d'ex-voto offerts par des marins sauvés du naufrage. A la voûte est suspendue une flottille de petits navires en bois. Les murs sont couverts de tableaux représentant presque tous des tempêtes. La naïveté de l'exécution n'y est égalée que par celle des inscriptions rédigées dans tous les styles et datant de toutes les époques. Quelques toiles de dimensions plus grandes, mais sans mérite artistique, représentent différentes scènes ou miracles de la *Vie de Saint-Valery*. Deux d'entre elles, datées de 1639, ont pour sujet l'expédition de Hugues Capet, alors comte de Paris, contre Arnould, comte de Flandre, qui avait enlevé les reliques de saint Valery.

L'intérieur de la chapelle est souvent rempli de marins et de femmes de marins, qui y viennent en pèlerinage ; des bancs sont disposés tout le long des murs pour leur permettre de s'asseoir. Dans une excavation, au-dessous de la chapelle, se trouve une fontaine presque toujours à sec, et qui jouit, dans le pays, d'une grande réputation. Au VIIe siècle, elle était déjà vénérée sous le nom de *fontaine de la Fidélité*, parce que les amants venaient y boire dans la même coupe et s'y jurer un amour éternel !

Un peu au delà de la chapelle des Marins, se dresse un moulin à vent. Si on le dépasse d'une centaine de pas, on se trouve sur le point culminant de la colline (43 mètres d'altitude), près du **cap Hornu** ou **Cornu**, d'où l'on voit se dérouler un admirable panorama : à gauche, vers l'ouest et le nord-ouest, la pleine mer ; en face, la baie de Somme, le Crotoy et ses moulins, les dunes de Saint-Quentin ; vers la droite, les plaines du Marquenterre, terminées au loin par les collines du Boulonnais ; à l'est, la forêt de Crécy ; au sud-est, le fond de la baie ; au sud, les plaines du Vimeu, et vers le sud-ouest, à l'horizon, les falaises de la Normandie. De ce côté, quand le temps est clair, on distingue même le phare de l'Ailly, situé à 10 kil. environ au delà de Dieppe. Le soir, les feux intermittents de ce phare de premier ordre s'aperçoivent parfaitement, et, dans leur phase de plus grande lumière, ils éblouissent encore, bien qu'on en soit éloigné de 60 ou 65 kil. Leur lumière paraît souvent plus vive et plus intense que celle du phare de troisième ordre de Cayeux, à peine distant de 8 kil.

EXCURSIONS AUTOUR DE SAINT-VALERY.

Le bois des Bruyères. — Pinche-Falise. — La vallée d'Amboise.

Le **bois des Bruyères**, situé à 4 kilomètres de Saint-Valery, est le but d'excursion le plus en vogue; on s'y rend généralement à pied ou à âne; mais les voitures peuvent également y arriver. On sort de Saint-Valery par le haut de la Ferté, ou par le chemin de Neuville; ces deux routes se rejoignent près du *bois du Brun*, qui est lui-même une jolie promenade. Sur la gauche, deux échappées de vue permettent d'apercevoir une partie de la baie, dans la direction de Noyelles et de Morlay. On laisse ensuite à gauche *Neuville*, hameau que l'on pourrait traverser en prenant un autre sentier. Plusieurs chemins gravissent depuis ce point le côteau des Bruyères. Il ne reste malheureusement qu'un tronçon de deux magnifiques avenues de hêtres, débris de quelque parc seigneurial, qui aboutissent au milieu du bois (belle vue).

On peut aussi visiter, à 2 kilomètres de Saint-Valery, *Pinche-Falise* (245 hab.), village où l'on arrive en suivant la rive gauche du canal (à droite, en sortant de Saint-Valery). C'est une charmante promenade, un peu gâtée depuis que la digue a été dépouillée de sa belle allée d'ormes. Pinche-Falise dépend de (6 kil.) *Boismont*, village de 695 habitants, d'un aspect pittoresque, situé sur la route d'Abbevilie, par laquelle on peut revenir à Saint-Valery.

Nous signalerons aussi comme buts d'excursions : (4 kil.) *Ribeauville* (196 hab.) ; (5 kil.) *Estrebœuf* (319 hab.); (7 kil.) *Pendé* (1417 hab.), villages bâtis dans la petite *vallée d'Amboise*, au sud de la ville. L'*église* de Pendé renferme des sculptures en bois et des stalles provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Valery.

Le Hourdel. — Cayeux.

Le Hourdel (AUBERGE, chez *Doublet*), éloigné de 4 kil. de Saint-Valery en ligne droite, en est distant de 8 kil. par la route, qui fait un grand détour et qui se détache de la route d'Eu, à 2 kil. de la ville, pour traverser les *bas champs* (on appelle ainsi les parties de la plaine plus basses que le niveau moyen de la mer). Le Hourdel (244 hab.) est un hameau de Cayeux, composé d'une seule file de maisons, bâties le long d'un *port* sans

mouvement, à l'extrémité d'un banc étroit de galets. Les navires d'un fort tonnage y relâchaient autrefois, en attendant une marée qui leur permît de gagner Saint-Valery. Le Hourdel sert de port aux pêcheurs de Cayeux, et il sera la tête du canal de la mer à Saint-Valery, lorsque la baie se trouvera à peu près comblée; malheureusement l'entrée de ce port tend elle-même à s'ensabler.

La beauté de sa plage et la durée des marées sur ce point du littoral justifieraient la création d'un établissement de bains au Hourdel : on y sent fort bien la lame, encore que la basse mer soit éloignée du hameau de plusieurs kilomètres, et l'on peut y prendre, plusieurs heures avant et après la marée haute, de véritables bains de mer, dans une eau profonde, limpide, agitée par la vague, avantages qui manquent complétement à Saint-Valery et en partie au Crotoy.

La pointe du Hourdel est formée par la digue naturelle de galets, longue de plus de 12 kilomètres, qui a isolé de la mer les parties basses du Vimeu ou *bas champs*, et qui se compose des débris des falaises d'Ault et du Tréport, constamment rongées par les vagues. Cette pointe s'avance sans relâche et tend sensiblement à rejoindre la pointe de Saint-Quentin, située en face, au nord de la baie de Somme. Des milliers d'années s'écouleront sans doute avant qu'un pareil travail soit achevé; mais alors la baie se trouvera barrée comme la vallée de la Bresle au Tréport, et la Somme s'écoulera vers la mer par une brèche étroite.

Un *feu* fixe de 4e ordre (4 milles de portée), établi sur la pointe du Hourdel, signale le côté sud de l'embouchure de la Somme.

Du Hourdel à Cayeux, la distance est de 6 à 7 kilomètres, par un chemin qui suit la côte. Si l'on se rend directement de Saint-Valery à (11 kil.) Cayeux (*V.* ci-dessus, p. 269, pour les voitures), il faut suivre la route d'Eu jusqu'à (5 kil.) Sallenelles (*V.* ci-dessous, p. 282); puis, la laissant à gauche, traverser une plaine basse, couverte en partie de pâturages, où se trouvent les hameaux de (6 kil.) *Watihurt* et de (8 kil.) *Hurt*. La route, jusque-là très-ombragée, est entièrement nue de Hurt à Cayeux.

Cayeux-sur-Mer (HÔTELS : *des Bains; du duc d'Aumale*) est un pauvre bourg de pêcheurs, de 2868 habitants, situé près de la mer, dont le sépare le banc de galets qui s'étend du Bourg-d'Ault

à la pointe du Hourdel. Quelques petites dunes s'élèvent derrière les galets. Le bourg manque complétement d'abri contre les vents de l'ouest et du sud-ouest, qui amènent dans ses rues une telle quantité de sable que l'on y enfonce quelquefois jusqu'au genou. Autrefois, il n'était pas rare, après une nuit de tempête, de voir tout un côté d'une maison recouvert jusqu'au-dessus du toit d'un énorme amas de sable. Dans la prévision de ces espèces d'avalanches, les habitants ménageaient plusieurs portes à chacune des maisons voisines de la plage. Ces précautions seraient maintenant inutiles; la mer, par un caprice inexplicable, a ramené devant Cayeux une énorme masse de galets qui protége les champs et les habitations. Deux lieues plus bas, par un phénomène inverse, la vague, minant la base du Bourg-d'Ault, menace de le refouler peu à peu au fond d'une gorge étroite.

Les maisons de Cayeux sont jetées sans ordre et au hasard, sur une grande superficie; la plupart sont isolées. Il n'y existe qu'une seule rue dont la direction soit à peu près tracée; encore est-elle interrompue en maints endroits. L'aspect de ce bourg est triste; on n'y voit guère de verdure, et les arbres étiolés qui *essayent* d'y pousser se tordent en naissant, ou se courbent fouettés par les vents dominants. Le proverbe picard : « Qui n'a pas vu Paris et Cayeux n'a rien vu » signifie apparemment que Paris et Cayeux constituent les deux extrêmes des connaissances humaines, en fait de lieux habités.

L'*église* de Cayeux, située à l'entrée du bourg, du côté de Saint-Valery, date du XIIe siècle; c'est une construction massive en pierres et en silex noirs, disposés en échiquier. L'intérieur est vaste et, bien que délabré, ne manque pas de caractère; on y remarque des boiseries du XVIIIe siècle.

La plage de Cayeux offre, à part les falaises, une disposition analogue à celle du Tréport; c'est d'abord un banc de galets ronds et roulants, fortement incliné; à la base du galet, s'étend un sable fin, dur sous le pied, s'abaissant insensiblement vers le large. Cayeux n'a point de port, et pourtant les pêcheurs forment la majorité de sa population. Les plus grosses barques partent du Hourdel; les plus petites, à leur retour de la pêche, sont tirées hors de l'eau par des chevaux et hissées sur le haut du galet.

Un des chenaux de navigation de la baie de Somme commence en face de Cayeux. A droite de la pointe du même nom, la mer baigne constamment la côte ; à gauche, elle découvre, en baissant, des bancs de sable qui s'étendent à plusieurs kilomètres au large. Ces bancs, les bas-fonds qui les avoisinent, les courants qui y portent de la haute mer, ont rendu ces parages fort dangereux et ont donné lieu à de fréquents naufrages.

A 2 kilomètres au nord de Cayeux, dans la direction du Hourdel, s'élève un *phare* de troisième ordre, à feu varié, de quatre en quatre minutes, par des éclats précédés et suivis de courtes éclipses. Sa hauteur est de 28 mètres; sa portée, de 15 milles; il signale aux marins les bancs de l'embouchure de la Somme. A l'extrémité sud du bourg, est établi un *feu de marée* fixe.

Un peu plus loin, dans la même direction, se trouve l'étang du *Hable d'Ault* (8 kil. de longueur), qui, communiquant autrefois avec la mer, servait de refuge aux barques de pêche; un énorme amas de sables et de galets en a comblé le chenal.

Baie de Somme et bancs de l'embouchure.

La **baie de Somme** s'ouvre, comme une vaste échancrure, entre les falaises de la Normandie et les dunes du Boulonnais; elle forme un estuaire immense, que recouvrent à chaque marée plusieurs millions de mètres cubes d'eau. Sa configuration est celle d'un triangle, dont le sommet s'enfonce au loin dans l'intérieur des terres et dont la base est formée par une ligne fictive tirée de Cayeux à la pointe de Saint-Quentin. Sa longueur, aujourd'hui considérablement diminuée, n'est plus que de 20 kilomètres (sans compter les bancs situés au large); sa largeur est de 10 kilomètres entre la pointe de Saint-Quentin et celle de Cayeux, de 5 à 6 kilomètres entre la pointe du Hourdel et Saint-Firmin, de 2 kilomètres 500 mètres seulement entre le Crotoy et le cap Hornu. La baie s'élargit ensuite au-dessus de Saint-Valery, conserve une largeur à peu près constante jusqu'au pont du chemin de fer; mais, à partir de Noyelles, elle se rétrécit rapidement et se termine à Port. Chaque année, sur les deux rives, une grande étendue de terrain est rendue à la culture, au moyen d'endiguements qui diminuent l'espace laissé à la mer. Peu à peu

la baie tout entière sera soustraite à l'action de la mer, et il n'y a plus d'avenir maritime à espérer pour cette région où, sous le Consulat, il fut vivement question d'établir une station militaire capable d'abriter une flotte entière.

Pour faire en canot le tour des **bancs de Somme**, qui barrent l'entrée de la baie, et pour visiter par mer Cayeux et le Hourdel, on part de Saint-Valery ou du Crotoy lorsque la mer descend, autant que possible à une marée du matin, et l'on gagne la pleine mer par une des passes de l'embouchure, ou bien on reste entre les bancs et la côte, que l'on peut longer jusqu'à Cayeux et même plus loin. Après avoir joui de la vue des côtes et de la baie, on revient au point de départ avec la marée du soir.

De Saint-Valery au Crotoy.

La distance de Saint-Valery au Crotoy est à peine de 3 kil. en ligne droite; mais, pour faire ce trajet, il n'existe que deux moyens : le canot, à marée haute; la traversée de la baie à pied, entre deux marées.

Un gros canot à voile, non ponté mais très-solide, et conduit par d'habiles marins, fait la traversée de la baie, à marée haute. Il part de Saint-Valery quand la mer descend depuis une demi-heure (marée moyenne), et, du Crotoy, une heure environ après le passage du flot; dans l'un et l'autre sens, il profite des courants. La traversée, pendant laquelle on n'est pas exposé au mal de mer, ne dure jamais moins de 20 min. et en demande souvent 45; quelquefois elle exige 1 h., lorsque les vents et les courants contrarient la marche du bateau, ou par les temps de calme et quand le manque d'eau oblige à un grand détour.

Ce bateau passager facilite beaucoup une excursion dans la baie de Somme. Grâce à lui, on peut, en une seule journée, en partant d'Amiens ou même de Paris, visiter rapidement la partie moyenne de la baie et s'en faire une idée à peu près complète. Pour se trouver dans les meilleures conditions possibles, il faut choisir une assez forte marée, c'est-à-dire une de celles où la mer est pleine entre 10 h. du matin et 2 ou 3 h. du soir. On arrive à Noyelles par l'un des trains du matin, et, suivant les digues jusqu'au Crotoy (*V.* ci-dessus, p. 202), on y attend le départ du bateau pour Saint-Valery. De là, on peut regagner Noyelles, puis Amiens ou Paris, par un des trains de l'après-midi ou de la soirée.

Si l'on traverse la baie à pied et que la température le permette, on fera bien de marcher nu-pieds sur le sable. On évitera ainsi les nombreux détours nécessités par les milliers de flaques d'eau salée, d'une profondeur insignifiante, qui parsèment le fond de la baie. On marchera aussi plus facilement, le pied nu s'étendant mieux sur le sable encore mouillé,

très-doux quoique ferme. On n'y rencontre d'ailleurs ni galets, ni coquilles tranchantes; il n'y a guère de sables mouvants à redouter et les courants ont généralement un fond plat. Dans les endroits les plus profonds, l'eau monte à peine à mi-jambe.

Cette promenade demande environ 45 minutes. Quant à l'itinéraire, il est difficile de se tromper, Saint-Valery et le Crotoy demeurant toujours visibles. Les guides sont tout à fait inutiles : ils ne pourraient servir qu'à porter sur leurs épaules les personnes qui craindraient de se mouiller les pieds. La seule précaution à prendre consiste à ne pas se mettre en route à une heure trop rapprochée de la marée montante. Les patrons des bateaux qui traversent le chenal à marée basse refuseraient, d'ailleurs, de passer les promeneurs au moment où la mer va arriver. Le moindre matelot connaît l'heure de la marée, dont les étrangers trouveront l'indication dans les journaux d'Abbeville et d'Amiens.

DE SAINT-VALERY-SUR-SOMME AU TRÉPORT,

PAR EU.

La route d'Eu, sortant de Saint-Valery entre la Ferté et la ville haute, traverse bientôt un petit bois, au delà duquel se détache à droite le chemin du Hourdel. A (5 kil.) *Sallenelles* (434 hab.), on laisse du même côté la route de Cayeux. On traverse ensuite successivement : (7 kil.) *Lanchères* (1087 hab.); — (10 kil.) *Brutelles* (336 hab.), dont l'*église* renferme des fonts baptismaux de la Renaissance et une pierre tombale du XIIIe siècle; — (12 kil.) *Brutelette* et (13 kil.) *Hautebut*, hameaux de *Woignarue* (706 hab.), situé à gauche de la route. A droite se montre *Onival*, dans un pli de terrain formé par la naissance des falaises de la côte.

La route, gravissant une forte rampe (vue étendue), atteint les hauts plateaux du Vimeu. A l'auberge de *Bellevue* (17 kil. de Saint-Valery), une route, qui se détache à droite, descend brusquement dans une vallée étroite jusqu'à Ault.

18 kil. 1/2 de Saint-Valery. **Ault** ou **le Bourg-d'Ault** (HÔTELS : *Saint-Pierre*, *de France*), chef-lieu de canton de 1474 hab., de l'arrondissement d'Abbeville, est situé dans une brèche des falaises, au fond d'une gorge étroite, en forme de croissant. Quelques maisons touchent à la mer. L'aspect du bourg est très-pittoresque.

L'*église* appartient à différentes époques : le chœur date du XVIe siècle ; mais la nef est plus ancienne. La tour, construite en grès et capable de soutenir un siége, présente quelques détails élégants.

La plage forme une grande plaine sans pente sensible ; aussi, à marée basse, faut-il faire un assez long trajet pour prendre des bains de mer. Ault n'a encore, en fait d'établissement de bains, que quelques cabines ; cependant les baigneurs n'y manquent pas.

L'industrie principale du Bourg-d'Ault et de tout le canton, c'est la serrurerie, qui s'y divise en deux branches : les ouvrages fins, d'une exécution remarquable, et la serrurerie commune (cadenas et menus objets de quincaillerie).

A partir du Bourg-d'Ault, les hauts plateaux de la Picardie et de la Normandie s'étendent jusqu'au bord de la mer, qu'ils dominent de 100 mètres environ, et où ils se terminent par des falaises blanchâtres, aux parois verticales, qui forment jusqu'au Havre une défense naturelle des côtes. De distance en distance, les falaises s'abaissent pour livrer passage aux rivières venant de l'intérieur, et, dans chacune de ces baies ou criques, s'abrite un petit port ou un village de pêcheurs. Un sentier, qui suit jusqu'à Mers la crête des falaises, abrége de plusieurs kilomètres la distance d'Ault au Tréport. Les plateaux sont ravinés, aux abords de la mer, par des gorges étroites qui font du sommet de la falaise une ligne dentelée. D'autres vallons plus larges, aux versants moins rapides, laissent entre eux des faîtes arrondis qui donnent à certaines portions de la muraille calcaire un caractère imposant par l'harmonie des lignes et la grandeur des surfaces. Plusieurs de ces vallons sont boisés ; mais la végétation y prend un caractère étrange : les bouleaux, les ajoncs, les houx, les bruyères, les ronces, poussant en un pêle-mêle sauvage, forment des fourrés impénétrables ; du sein des taillis, couchés par le vent, s'élèvent des arbres rabougris, tordus, fouettés, bizarrement contournés.

Au delà de l'auberge de Bellevue, la route d'Eu, traversant un plateau, passe à (20 kil.) *la Motte*, hameau de *Saint-Quentin-Croix-au-Bailli*, village de 1287 habit., bâti à gauche. Quittant ensuite le département de la Somme pour entrer dans celui de la Seine-Inférieure, on descend, par une pente longue et rapide,

dans la vallée de la Bresle, où se montrent la ville et le château d'Eu, dominés de l'autre côté par des hauteurs boisées. Au pied de la côte, la route se bifurque : celle de droite, rentrant dans le département de la Somme, conduit directement au Tréport, en passant au-dessous de Mers (*V.* ci-dessous, p. 298); celle de gauche, rejoignant les routes d'Abbeville et d'Aumale à Eu, se dirige vers cette ville et franchit la Bresle au faubourg de *la Chaussée*.

EU.

27 kil. de Saint-Valery-sur-Somme. — 92 kil. d'Amiens. — 223 kil. de Paris. 5 kil. du Tréport.

OMNIBUS pour *le Tréport*, 30 c. — VOITURES PUBLIQUES pour : — *Saint-Valery* (*V.* ci-dessus, p. 269) ; — *Abbeville* ; — *Dieppe*, 29 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr., ou 3 fr. et 2 fr. 50 c.

HÔTELS : — *du Cygne*, sur la place ; — *du Commerce*, sur la place.

POSTE AUX LETTRES, rue des Boucheries. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE, place Notre-Dame, dans les dépendances de l'hôtel de ville.

Eu (4410 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dieppe, est située dans la riante vallée de la Bresle, qui formait anciennement la limite de la haute Normandie et de la Picardie.

Cette ville, d'origine fort ancienne, paraît avoir été, pendant la période gallo-romaine, le principal centre de population d'un *pagus* particulier. Après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (912), Rollon fortifia le bourg d'Eu et construisit dans son enceinte une forteresse assez considérable pour recevoir une nombreuse garnison. Possédé, de 996 à 1350, par les princes normands et les maisons de Lusignan et de Brienne, ce fief important fut confisqué après le supplice du comte Raoul II de Brienne, connétable de France, et donné par le roi Jean, en 1352, à Jean d'Artois. Charles VII l'érigea en pairie (1570), en faveur de Charles d'Artois. Cette pairie, qui portait le titre de première pairie de France, était, par exception, transmissible à tous les hoirs, par ordre de primogéniture, sans distinction de sexe. Après avoir passé successivement dans les maisons de Bourgogne-Nevers et de Clèves, le comté d'Eu fut porté par Catherine de Clèves dans la maison de Lorraine. Acheté par Mlle de Montpensier, il fut abandonné par elle au duc du Maine, comme prix de la liberté du duc de Lauzun. Le prince de Dombes et le comte d'Eu, fils du duc du Maine, étant morts sans enfants, leur cousin germain, le duc de Penthièvre, hérita du comté et habita le château d'Eu jusqu'en 1789. Pendant la Révolution, ce domaine fut

séquestré, mais il n'en fut guère aliéné que le bois du Parc, appelé vulgairement la *Garenne du bois du Parc*, et qui n'est aujourd'hui séparé du parc que par la route d'Eu au Tréport. Louis XVIII rendit, en 1814, la propriété d'Eu à la duchesse douairière d'Orléans, qui en transmit la possession à son fils, plus tard le roi Louis-Philippe. Celui-ci racheta le bois du Parc, qui depuis a été aliéné de nouveau. Un décret du prince Louis-Napoléon, en date du 22 janvier 1852, a réuni au domaine de l'État toute la partie du domaine privé de Louis-Philippe possédé par lui avant le mois d'août 1850, et par conséquent l'ancien apanage des comtes d'Eu, dont le titre est aujourd'hui porté par le fils aîné du duc de Nemours.

La ville d'Eu reçut en 1150, du comte Jean, une charte de commune, analogue à celle de Saint-Quentin. Brûlée entièrement, sauf les églises, en 1475, par ordre de Louis XI, qui voulait empêcher Édouard IV d'Angleterre de s'en emparer; assiégée en vain par les protestants de Dieppe, en 1562, cette ville fut prise par Henri IV, le 6 septembre 1589, et reprise huit jours après par le duc de Mayenne. Elle est la patrie des frères François et Michel Anguier, célèbres sculpteurs du XVIIe siècle.

Le **château** d'Eu (monument historique) occupe l'emplacement d'une forteresse très-ancienne, élevée ou du moins relevée soit par Charlemagne, soit par ses successeurs, pour arrêter les incursions des Normands. Ceux-ci paraissent en avoir été maîtres en 881. Rollon y perdit la vie, en 925, en essayant de la défendre contre le roi Raoul. Charles le Simple y reçut, en 927, l'hommage du duc de Normandie, Guillaume Longue-Épée. Guillaume le Bâtard s'en empara, en 1049, et y eut plus tard une entrevue avec Harold. D'après une tradition locale, Jeanne d'Arc, allant du Crotoy à Rouen, aurait été enfermée dans la prison de ce château, dite *Fosse aux Lions*. Les constructions primitives furent entièrement détruites en 1475, par un incendie qui dévora une grande partie de la ville. Le comte Jean de Bourgogne y fit alors élever, sur l'emplacement actuel de la chapelle, une maison très-ordinaire, sans fortifications. Depuis le milieu du XIe siècle, les comtes habitaient, d'ailleurs, fréquemment un manoir situé sur le coteau occidental du bois du Parc, et dont Catherine de Clèves employa les débris à la construction de la chapelle du collége.

Le château actuel fut commencé en 1581, par Henri de Guise, le Balafré, d'après les plans de Claude Leroi de Beauvais. Lorsque Mlle de Montpensier en prit possession, en 1661, il n'y avait

encore de construit que l'aile droite et la moitié du corps de logis du fond, donnant sur la Bresle. Mlle de Montpensier fit à Eu de longs et fréquents séjours; elle y reçut plusieurs fois le duc de Lauzun, et ce fut là qu'elle « le marqua de ses ongles, » suivant Mme de Fiesque, en lui reprochant l'inconstance de ses affections; ce fut là qu'il s'humilia devant elle jusqu'à traverser toute une galerie sur les genoux en implorant son pardon. On doit à cette princesse la création du parc, dont les terrasses furent dessinées par Le Nôtre, la construction du kiosque situé à l'extrémité de ce parc (très-belle vue de la mer), enfin la réunion des tableaux qui ornaient autrefois les appartements et qui ont inspiré à Louis-Philippe l'idée du musée historique de Versailles.

Après avoir servi d'hôpital en 1795, le château d'Eu devint la résidence du titulaire de la sénatorerie de Rouen. Ce fut alors que, par raison d'économie, furent abattus le corps de logis en retour contenant l'escalier, la salle des gardes, etc., et le petit château construit par Mlle de Montpensier près de la maison actuelle du jardinier. En 1811, le château d'Eu fut désigné pour être une des résidences impériales; mais ce projet n'eut pas de suite. C'est à partir de la prise de possession de ce domaine par Louis-Philippe, alors duc d'Orléans (1821), que furent commencés, sous la direction de M. Fontaine, les importants travaux qui ont mis cette résidence dans l'état actuel. Le château proprement dit ne fut pas agrandi, mais il fut remanié de fond en comble; de vastes et nombreuses dépendances y furent ajoutées; le parc fut presque doublé par des acquisitions de terrains qui en reculèrent les limites jusqu'à la Bresle et jusqu'au canal. Le château d'Eu était une des résidences favorites de Louis-Philippe, qui y reçut deux fois (1843 et 1845) la visite de la reine Victoria.

Ce château se compose aujourd'hui, outre les dépendances, d'un vaste bâtiment en briques, à pilastres de pierre, présentant une façade de 94 mètres 49 centimètres de longueur. Depuis l'expropriation de la famille d'Orléans, les appartements ont perdu leur ancien ameublement. La magnifique collection de portraits historiques qui les décorait a également disparu; les visiteurs sont réduits à admirer les beaux parquets dont Louis-Philippe avait orné sa demeure de prédilection. La *chapelle* seule a été

respectée; elle renferme de riches vitraux, exécutés à la manufacture de Sèvres, d'après les dessins de Chenavard et de Paul Delaroche. Le *parc*, qui couvre une superficie de 46 hectares, renferme plusieurs bassins alimentés par les eaux de la Bresle; malheureusement, il est aujourd'hui (surtout la partie basse) dans un triste état d'abandon, ce que l'on ne saurait trop regretter, car sa situation pittoresque et ses splendides ombrages en font, sans contredit, un des plus beaux parcs de France. A l'entrée, près de la chapelle, on remarque des hêtres magnifiques, au milieu desquels Louis-Philippe, s'appuyant sur une tradition qui paraît erronée, a fait placer une table de marbre portant cette inscription :

C'EST ICI QUE LES GUISES TENAIENT CONSEIL AU XVIe SIÈCLE.

Mlle de Montpensier dit positivement, dans ses *Mémoires*, que, lorsqu'elle fit l'acquisition du domaine d'Eu, le château n'avait pas de jardin. Pour se promener, il lui fallait aller chez M. de Mathomesnil, au faubourg qui a pris depuis le nom de ce personnage. Les abords du château ont été, sous Louis-Philippe, transformés en une *esplanade*, d'où l'on découvre une belle vue. Le parc et le château sont ouverts tous les jours aux étrangers.

L'église Saint-Laurent, l'une des plus belles églises de Normandie, classée parmi les monuments historiques, s'élève sur la place qui précède celle du château. C'est un édifice ogival, qui a remplacé, en 1186, une ancienne église collégiale où avait été célébré, en 1050, le mariage de Guillaume le Conquérant et de la princesse Mathilde. Il ne reste de l'église primitive que les deux tours romanes qui flanquent le chevet au nord et au sud, et les piliers ronds du fond du chœur. Dès 1119, la collégiale était devenue l'église abbatiale d'un couvent adjacent. Le chœur actuel a été construit par les abbés Jean Wallier et Pierre d'Elbène (1580). Le portail principal est composé de trois portes : celle du milieu offre une splendide voussure supportée par six colonnes de marbre; les portes latérales sont soutenues chacune par trois colonnes à crosses. Ce portail est surmonté d'une belle fenêtre encadrant trois charmantes ogives; au-dessus, quatre clochetons couronnent des contre-forts complétement nus.

La porte latérale du sud date de 1747. Le transsept du nord offre une grande rose du XIIe siècle, encadrant une ogive refaite au XVIe; celui du sud laisse voir une forêt d'arceaux, de contre-forts, de clochetons et de pinacles. « Le pourtour du chœur, dit M. l'abbé Cochet (*Les Églises de l'arrondissement de Dieppe*), présente trois étages de contre-forts superposés et couronnés de pyramides à crochets. Des murs, jaillissent une foule d'aiguilles squammées et reliées entre elles par des arcs-boutants surmontés de balustrades. » Les fenêtres appartiennent au style flamboyant du XVe et du XVIe siècle. L'édifice mesure 80 mètres de longueur dans œuvre, 17 mètres de largeur dans la nef, et 21 mètres d'élévation sous clef de voûte. Les piliers de la nef, à chapiteaux ornementés, sont reliés les uns aux autres par des arcs de pierre surmontés d'une balustrade à jour et construits sous les archivoltes. La voûte a été refaite sous Louis-Philippe, à qui est due aussi la belle verrière du portail. Deux colonnes en marbre noir s'élèvent à l'entrée du sanctuaire : l'une supporte une urne en bronze contenant le cœur de Catherine de Clèves; l'autre est érigée à la mémoire du prince de Dombes, qui succomba le 1er octobre 1755, dans une rencontre avec le marquis de Coigny. — Dans la *chapelle de la Vierge*, derrière le chœur, se voit une *Vierge* en bois, plusieurs fois peinte et repeinte. Suivant la tradition, cette statue serait l'œuvre et le don de l'un des frères Anguier; ce serait ce que l'on appelait alors son chef-d'œuvre, c'est-à-dire le morceau de sculpture présenté par lui pour sa réception dans la corporation des maîtres sculpteurs. — La *chapelle du Saint-Sépulcre* (XVIe s.), dans laquelle on descend par un escalier de cinq marches, renferme un groupe représentant l'*Ensevelissement du Christ*. — Sous le chœur, dans une *crypte*, saccagée pendant la Révolution et restaurée par Louis-Philippe, se voient les tombeaux (statues en pierre ou en marbre) de plusieurs princes et princesses de la famille d'Artois. — La châsse contenant les reliques de saint Laurent (Lawrence O'Toole) est exposée au fond de l'arrière-chœur, au-dessus du maître-autel, sous un baldaquin du plus mauvais goût. L'église Saint-Laurent est depuis plusieurs années l'objet d'importantes restaurations exécutées aux frais de la ville et de l'État, sous la direction de M. Viollet-le-Duc.

Avant la Révolution, plusieurs mausolées des princes de la maison d'Artois, dont Louis-Philippe fit rassembler et restaurer les débris, étaient placés dans le sanctuaire ; M. Viollet-le-Duc aurait, dit-on, l'intention de les rétablir dans leur état primitif.

La **chapelle du collége** (mon. hist.), ancienne église des Jésuites, fut fondée par Catherine de Clèves en 1624, et terminée en 1626. C'est un édifice en briques et en pierre, construit dans le style rhénan, par une galanterie de l'architecte à l'adresse de la fondatrice. Elle renferme le cénotaphe d'Henri de Guise le Balafré, qui fut assassiné à Blois et dont les cendres furent jetées au vent, et les sépultures de Catherine de Clèves, sa femme, et de leur fille, la princesse de Conti. Ces tombeaux magnifiques, attribués à tort à Germain Pilon, ont été exécutés à Gênes par un artiste inconnu.

Le *tribunal de commerce* occupait autrefois l'ancien hôpital Sainte-Anne, fondé par Mlle de Montpensier et transformé maintenant en caserne d'infanterie.

Le *canal d'Eu au Tréport*, creusé sous le règne de Louis-Philippe, vers 1840, a rendu à Eu la qualité de ville maritime qu'elle possédait il y a plusieurs siècles, avant que des atterrissements successifs n'eussent encombré la vallée de la Bresle. Ce canal se confond sur tout son parcours avec la rivière. Son tirant d'eau normal est de 4 mètres 20 centimètres.

Les *moulins Packham* (scierie mécanique, huilerie, fabrique de biscuits de mer), établis sous Louis-Philippe, près du château, sont les établissements industriels les plus remarquables d'Eu.

Au point culminant du plateau qui domine Eu au nord, à 1800 mètres de la ville, sur la rive droite de la Bresle et près de la route d'Abbeville, la *chapelle Saint-Laurent*, petit édifice sans intérêt, attire un grand nombre de pèlerins. Elle a été bâtie à l'endroit où s'arrêta, pour se reposer, saint Laurent, archevêque de Dublin, venu en France au XIIe siècle, afin de solliciter en faveur des Irlandais la protection d'Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. De cette chapelle, comme des routes d'Abbeville et de Saint-Valery, on découvre une belle vue sur la vallée et la mer.

On peut faire d'intéressantes excursions dans la **forêt d'Eu**, qui mesure 7500 à 8000 hectares de superficie, au sommet des

coteaux qui bordent, au sud-est, la vallée de la Bresle. Entrecoupée de clairières immenses, elle a 30 à 40 kil. dans sa plus grande longueur et s'étend jusqu'aux environs de Neufchâtel-en-Bray; mais sa plus grande largeur ne dépasse pas 8 ou 10 kil. Avant la Révolution, elle rapportait annuellement 150 000 livres de revenu au duc de Penthièvre. Le point de vue le plus recommandé est celui du Mont-d'Orléans (10 kil. environ).

Sortant d'Eu par le faubourg de *Mathomesnil*, on suit d'abord la route de Neufchâtel; puis, 1 kilomètre plus loin, on prend à gauche un chemin qui mène à la forêt par la ferme des *Hayettes* et (4 kilom. d'Eu) *Saint-Pierre-en-Val* (618 hab.). Dans la forêt, à (6 kilom.) *la Madeleine*, au point de rencontre du chemin d'Eu à Blangy par Beaumont-sur-Eu, commence la *route Clémentine*, qu'il faut prendre. Cette route, construite par ordre du roi Louis-Philippe, presque uniquement pour ses promenades dans la forêt, est un chemin très-sinueux, très-montueux et très-malaisé, excepté peut-être après plusieurs jours ou plutôt après plusieurs semaines d'une grande sécheresse. Elle contourne, en lacets et sous forme de corniche, les gorges du versant occidental de la vallée de la Bresle. La partie de la forêt qu'elle traverse est remarquable par son caractère pittoresque et sauvage. Au fond des gorges, le hêtre, poussant avec une vigueur extraordinaire, atteint une grande hauteur. Du plateau appelé **Mont-d'Orléans**, auquel conduit la route Clémentine, on découvre une vue fort étendue sur la forêt, les plateaux de la Picardie et la vallée de la Bresle, tapissée de verdure et couverte d'usines. Le bourg de *Gamaches* (1986 hab.), que l'on peut apercevoir dans cette vallée, au loin, vers l'est, et à l'embouchure de la Vismes ou Vimeuse, a conservé quelques ruines d'un ancien *château fort* et une belle *église* du XIIe et du XIIIe siècle (monument historique), renfermant une cuve baptismale de la Renaissance et de curieuses inscriptions tumulaires. Sur la place de ce bourg, chef-lieu de canton du département de la Somme, se voit un *marronnier* gigantesque planté, à ce que l'on croit, en 1598, à l'occasion de la paix de Vervins. Cet arbre serait ainsi de 67 ans plus vieux que le premier marronnier planté à Paris.

Du Mont-d'Orléans, on descend, par un chemin en lacets, à

(7 kilom. d'Eu) *Incheville* (540 hab.), où l'on a le choix, pour retourner à Eu, entre deux routes d'une longueur à peu près égale. La première, plus fraîche en été et un peu plus courte, mais moins bonne pour les voitures, suivant la rive normande (la rive gauche) de la Bresle, longe la forêt et le *Bois-l'Abbé*, actuellement en voie de défrichement (1865). Dans ce bois, se trouvent les restes d'un établissement romain (monument hist.) que les anciens titres appellent *Augusta*. On passe ensuite à l'extrémité méridionale de (2 kil. d'Eu) *Ponts* (259 hab.) et à *Harancourt*, hameau qui formait jadis une paroisse distincte. La seconde route, par la rive picarde ou rive droite de la Bresle, traverse, en sortant d'Incheville, de fraîches prairies et rejoint, à l'extrémité occidentale de (8 kil.) *Beauchamp* (421 hab.), la route d'Aumale au Tréport. De Beauchamp, on gagne (6 kil. d'Eu) *Bouvaincourt* (392 hab.; *chapelle Saint-Sauveur*, but d'un pèlerinage très-fréquenté par les paysans). Une voie romaine, dite *Chaussée Brunehaut*, venant d'Amiens, et dont il subsiste de remarquables vestiges, descendait à Beauchamp dans la vallée de la Bresle, qu'elle franchissait à Bouvaincourt, pour se diriger vers la mer, par *Augusta* et par Eu. Elle pénétrait dans cette ville par une porte dite porte de César et une rue appelée rue de l'Empire. Au delà de Bouvaincourt, on laisse sur la gauche (4 kil. d'Eu) *Oust-Marais* (350 hab.), ou mieux *Aoust*, qui paraît devoir son nom à *Augusta*. On passe ensuite à l'extrémité septentrionale de Ponts, qui occupe toute la largeur de la vallée.

Au sortir d'Eu, la route du Tréport, gravissant d'abord une rampe assez roide, longe à droite le mur de clôture du parc, appelé vulgairement la *longue muraille*, à gauche les glacis gazonnés qui servent de limite à la ferme et au bois du Parc. A 1 kil. d'Eu, elle descend, en décrivant une courbe, jusque vis-à-vis de la chapelle de Sainte-Croix. Sur la gauche se montrent, au delà de beaux pâturages, les bâtiments de la ferme et une partie du bois. Après une nouvelle courbe assez légère et une petite côte, on gagne, par une pente douce, le fond de la vallée de la Bresle et l'on se dirige presque en ligne droite vers le

Tréport. On remarque à droite de la route, à 1 kil. 1/2 environ d'Eu, l'ancienne *chapelle* du prieuré de *Sainte-Croix de Flamanville* (XIe siècle) et une *croix* indiquant l'emplacement de la maladrerie de Saint- Nicolas.

LE TRÉPORT.

5 kil. d'Eu. — 97 kil. d'Amiens. — 228 kil. de Paris. — 32 kil. de Saint-Valery.

OMNIBUS pour *Eu*, 30 c. — VOITURES PUBLIQUES pour : — *St-Valery-sur-Somme* (p. 269) ; — *Dieppe*, 35 kil., 2 fr. 50 et 2 fr., ou 3 fr. et 2 fr. 50.

LOUEURS DE VOITURES ET DE CHEVAUX : — *Lambart*, rue de la Falaise ; — *Langlacé*, rue de la Caserne ; — *Letraistre* (hôtel de France), sur le port ; — *Mallet* (café du Commerce) ; — *Sangnier*, rue de la Batterie.

ANES DE LOUAGE, chez : — la veuve *Mercier*, dite la *Mère aux Anes*, rue aux Pigeons ; — *Letraistre* (hôtel de France), sur le port ; — *Berthe* (Hippolyte), rue de la Rade.

HÔTELS : — *de la Plage* (Haudebout), sur la plage (le mieux situé) ; — *de France* (Letraistre), sur le port ; — *de Rouen* (Pollet), sur le port ; — *de l'Europe*, rue de la Batterie ; — *de Dieppe*, sur le port.

POSTE AUX LETTRES : — Grande-Rue ; — boîte, au bureau des bains.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : rue de l'Hôtel-de-Ville.

Le Tréport est une ville de 3698 habitants, située à l'embouchure de la Bresle, qui y forme un port parfaitement sûr. Cette ville se divise en deux parties : la ville basse, composée d'une rue principale, prolongation de la route d'Eu, et renfermant l'établissement des bains, des maisons modernes et de jolis pavillons bâtis sur les galets ; la ville haute, la plus ancienne, construite dans un petit vallon qui la protége, et se reliant à la ville basse par de larges rampes et par un escalier qui conduit à l'église, assise à mi-côte sur la falaise. Pour bien se rendre compte de cette situation, il faut gravir la falaise qui domine à l'ouest l'établissement des bains ; de là, le Tréport se découvre tout entier. En se retournant, on aperçoit au loin Flocques, Étalonde, Saint-Remy, Bosrocourt, Monchy-sur-Eu, le Bois-l'Abbé et la forêt d'Eu. Du côté de la mer, s'étend la longue ligne des falaises, qui s'abaissent au sud-ouest pour donner passage à l'Yères, tandis qu'au nord elles se prolongent jusqu'au delà du Bourg-d'Ault.

C'est vers le IXe siècle que l'histoire commence à s'occuper du Tréport,

appelé dans les chartes du moyen âge *Ulterior Portus*, sans doute par comparaison avec le port d'Eu, où la mer remontait alors. Rien ne prouve, en effet, que le Tréport ait été l'*Ulterior Portus* de César. « Pour le prétendre, il faudrait, dit M. L. de Plémont, dans une note qu'il veut bien nous communiquer, pouvoir fixer l'emplacement du *Portus Itius* sur un point quelconque de l'embouchure de la Somme. César est entré, selon toute apparence, dans le pays des *Morini* par le sud. C'est sur la frontière méridionale de ce pays, ou à peu de distance de cette frontière, qu'il a dû recevoir la soumission de ce qu'il appelle, avec un

Chapelle Sainte-Croix et croix de Saint-Nicolas, près d'Eu.

peu d'emphase, peut-être, la plupart (*magna pars*) des Morins. Or, les limites méridionales de la Morinie ne sont pas encore fixées aujourd'hui. La considération seule du chiffre (25 000 hommes) — non pas absolu, puisqu'il est peut-être exagéré, mais relatif — du contingent morin dans la levée en masse des Gaulois, oblige à donner à leur pays plus d'étendue qu'on ne le fait généralement, en reportant nécessairement ses limites méridionales jusqu'à la Somme ou même jusqu'à la Bresle. Si la partie de la Gaule-Belgique où se trouve le promontoire le plus rapproché de la Grande-Bretagne, était de celles qui avaient fait déjà leur soumission, et si elle possédait une plage convenable pour

réunir de nombreux vaisseaux et commode pour appareiller, c'est là que César a dû établir son port d'embarquement. »

Robert Ier, comte d'Eu, fonda au Tréport, vers 1060, l'abbaye bénédictine de Saint-Michel. A la fin du XIe siècle, Robert Courte-Heuse partit de cette ville avec une armée pour aller combattre Henri Ier Beau-Clerc, roi d'Angleterre et troisième fils de Guillaume le Conquérant. A la même époque, le comte Henri détourna vers le Tréport le cours de la Bresle, qui jusque là coulait au pied de Mers. Au XIIe siècle, Henri II, dernier comte d'Eu de la famille des ducs de Normandie, ayant accordé la liberté de commerce à tous les navires venant à Eu ou au Tréport, contribua puissamment à la prospérité de ces deux villes. En 1475, le comte Charles d'Artois fit commencer le canal dit *canal d'Artois;* c'est la tranchée rectiligne qui, partant de l'extrémité de la retenue, aboutit à l'ancien lit de la Bresle, sous la ferme de Sainte-Croix. Pendant le XIVe et le XVe siècle, le Tréport eut fréquemment à souffrir des invasions anglaises. Après l'expulsion définitive de l'étranger, le commerce de cette ville prit un nouvel essor, surtout lorsque le comte François de Clèves eut fait creuser un bassin pouvant recevoir des vaisseaux de 300 tonneaux, bassin que défendaient une tour en grès et une jetée en bois. La tour, depuis longtemps inutile, a été démolie vers 1840. Le duc Henri de Guise protégea la jetée par une forte palissade. Sous ce prince, un simple bourgeois, Charles Myresse, consacra toute sa fortune à l'amélioration du port et de l'embouchure de la Bresle.

François Ier avait accordé au Tréport le titre de ville et lui avait donné un maire, qui fut, cependant, longtemps encore, dépendant de la municipalité d'Eu, comme le Tréport du moyen âge l'avait été du chef-lieu du comté. En 1778, le duc de Penthièvre y fit creuser une écluse de chasse, qui entretint dans le port un chenal pouvant donner accès aux bâtiments de commerce. Sous le règne de Louis-Philippe, qui vint recevoir au Tréport, en 1843 et en 1845, la reine Victoria, le quai, trop étroit sur certains points, fut élargi au détriment du port, une estacade brise-lames fut construite, ainsi que la caserne d'infanterie et les deux batteries fermées, situées entre le Tréport et Mers. En 1846, deux millions, dont 200 000 fr. imputables sur l'exercice 1846 et 400 000 fr. sur celui de 1847, avaient été alloués pour les améliorations du port. On devait d'abord prolonger les deux jetées. Les travaux seulement préparés, ou à peine commencés, furent interrompus lors de la révolution de 1848. En 1862 ou 1863, la jetée de l'est a été prolongée d'une trentaine de mètres; l'écluse de chasse a été aussi reconstruite et le radier en a été baissé (ce dernier travail n'était pas encore terminé en 1865). Mais la profondeur insuffisante du port ne permet pas aux navires d'y pénétrer à marée basse. En outre, l'entrée de ce port est obstruée par le galet dans des proportions inquiétantes, inconvénient d'autant plus

regrettable que, indépendamment de la pêche, qui y est considérable, le Tréport pourrait rendre des services importants comme port de refuge. Par suite des difficultés qu'offre la baie de Somme à la navigation, il est, en effet, le seul abri ouvert sur la côte française entre Dieppe et Boulogne. Il faut espérer que des travaux bien entendus, et qui seraient d'ailleurs relativement peu coûteux, mettront fin à cet état de choses. Il est question de relier le Tréport à la ligne de chemin de fer d'Amiens à Rouen, par un chemin de fer vicinal qui suivrait la riche et industrieuse vallée de la Bresle.

Une médaille d'Adrien et des fragments de tuiles et de poteries romaines, découverts en 1840 dans la vallée de la Bresle, près du Tréport, sont les seuls monuments qui attestent le passage des Romains dans ce pays. Vers 1845, des sépultures franques ont été trouvées aussi dans la vallée.

L'ancienne abbaye de Saint-Michel, fondée en 1059 par Robert, comte d'Eu, et sa femme Béatrix, vendue comme propriété nationale en 1791, a été détruite depuis lors par parties. Il n'en reste qu'un puits octogonal, des fûts de colonnes et des chapiteaux. Sur son emplacement s'élève une *caserne de douaniers*.

L'**église** paroissiale **Saint-Jacques** (mon. hist.) a été reconstruite au XIVe, puis au XVIe siècle, sur l'emplacement d'une église plus ancienne, c'est-à-dire sur une terrasse, à mi-côte de la falaise, qu'il fallut, vers 1365, protéger contre les affouillements de la mer par des digues et des murs de soutènement. Du côté du port, un escalier de 73 marches conduit à l'église, dont les murs extérieurs sont construits en grès et en silex, formant une sorte de mosaïque. Le portail, caché derrière un porche en grès, œuvre postiche, offre un beau travail. C'est une grande ogive, partagée en deux anses de panier, dont la voussure est ornée de feuilles de vigne, de grappes de raisin, de feuilles de chardon, etc. Les parois sont décorées de deux niches avec dais et socles très-élégants. Le pilastre qui sépare les deux portes, et au bas duquel s'appuie un bénitier très-ancien, est surmonté d'une statue de la Vierge. Au sud du portail, s'élève une tour carrée (XVIe s.), en pierre de taille, flanquée de contre-forts à crochets. Au sommet, demeuré inachevé et terminé par un toit écourté, se voient les statues de saint Jean l'Évangéliste et d'un évêque.

A l'intérieur, l'édifice, long de 44 mètres sur 19 mètres 60 de largeur et environ 15 mètres de hauteur, se compose de trois nefs sans transsept et d'un chœur. Les clefs de voûte, d'un travail extrêmement remarquable, forment, dit M. l'abbé Cochet, « de gracieux filets découpés en rond ou en carré et adroitement accrochés à la voûte pour dissimuler la nudité de l'appareil, véritables voiles de guipure destinés à cacher l'union des arceaux. » De chacun de ces voiles tombent des pendentifs ornementés. Le chœur, plus bas que la nef, est fermé depuis 1857 d'une balustrade de pierre ajourée, dans le style du XVIe siècle, et dont les motifs ont été copiés sur les clôtures du chœur de l'ancienne abbaye d'Eu. Toutes les fenêtres de l'église ont été récemment restaurées et décorées de vitraux dus aux libéralités de la fabrique, des habitants du Tréport, de leurs enfants et des baigneurs étrangers. Parmi ces verrières, sorties des ateliers de M. Lusson, à Paris, nous signalerons surtout celles du sanctuaire (l'*Adoration des Mages*, *Saint Jacques le Majeur* et *Saint Jacques le Mineur*), celles de la chapelle de la Vierge (*Notre-Dame du Mont-Carmel*, l'*Incarnation*, l'*Assomption* et surtout l'*Immaculée-Conception*). — On remarque, en outre, dans la *chapelle de la Vierge* (à droite du chœur), l'ancien maître-autel, en pierre de Caen, et un retable en bois sculpté, provenant de l'abbaye des Carmes de Dieppe. — Dans la *chapelle Saint-Nicolas* (à gauche du chœur), se voient une jolie piscine en pierre, deux anciennes stalles provenant sans doute de l'abbaye Saint-Michel, et une lampe d'argent en forme de navire, ex-voto de la reine Marie-Amélie, lors du départ du prince de Joinville pour la Vera-Cruz, en 1838. Cette même chapelle renferme, encastrée dans le mur, une table de marbre noir, portant l'épitaphe du comte Robert et de Béatrix, fondateurs de l'abbaye Saint-Michel.— La *chapelle de Notre-Dame des Douleurs* (XVIe siècle), dans le bas côté de gauche, contient deux bas-reliefs du XVIIe siècle.

Une *maison de la Renaissance*, en bois sculpté, située rue de l'Église, sur la colline, sert de presbytère. — L'*hôtel de ville* occupe une tour carrée construite en grès et en silex, en 1563.— Nous signalerons, en outre : le *calvaire* en grès, érigé en 1618, sur l'une des places publiques (c'est une œuvre de sculpture très-

appréciée des artistes); — un autre *calvaire* en bronze, inauguré sur la falaise le 20 août 1860; — dans la rue du Bas, quelques vieilles murailles attribuées aux Templiers, qui eurent un établissement au Tréport dès le XIIe siècle; — enfin, l'ancienne *chapelle de l'hôpital Saint-Julien*, édifice du XIIIe ou du XIVe siècle, qui s'élève sur la route de Criel.

L'**établissement des bains de mer**, bâti, ainsi que nous l'avons dit, en avant de la ville, sur la plage, se compose d'un *casino*, entouré de pelouses gazonnées. Il comprend une belle salle de danse et de musique et un salon de lecture, réunis par une large galerie, un gymnase, un tir, des jeux divers, etc. Il y a bal tous les soirs pour les enfants et pour les grandes personnes, et l'administration y donne plusieurs concerts par saison. — A peu de distance de l'établissement des bains de mer, se trouve un *établissement de bains chauds et d'hydrothérapie*, bien installé.

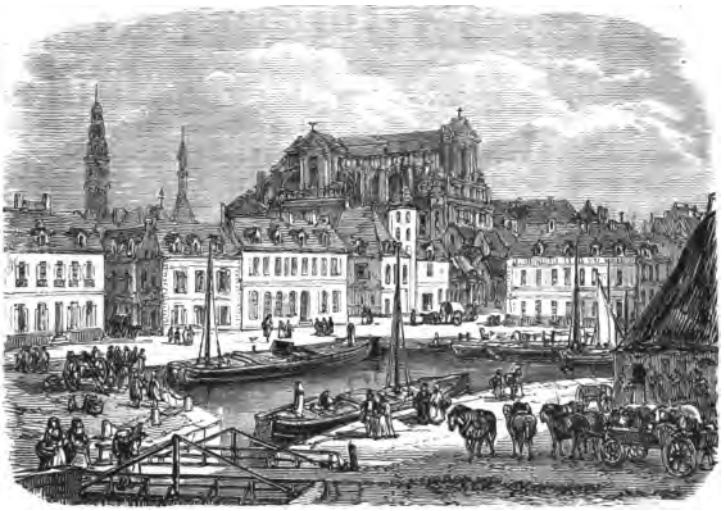
La **plage** est une belle et large promenade, de plus de 500 mètres de longueur, formant terrasse au-dessus de la mer, et bordée, de l'autre côté, d'une rangée d'élégantes maisons, bâties en briques, et, pour la plupart, assez élevées. On y remarque, en face du casino, un *pavillon* à pans coupés, composé d'un seul étage sur perron et construit par les princes d'Orléans, pour leur usage personnel.

Le **port** reçoit chaque année un certain nombre de bâtiments suédois ou norvégiens, chargés de bois, et de bâtiments anglais chargés de houille ou d'ardoise; un grand nombre de ces bâtiments remontent le canal de la Bresle jusqu'à Eu. En 1861, le mouvement de la grande navigation a été, au Tréport, de 31 navires (3432 tonnes) à l'entrée, et de 39 navires (3500 tonnes) à la sortie; le mouvement du cabotage a été de 15 navires à l'entrée et de 11 navires à la sortie. Sur la *jetée* de l'ouest, est établi un *feu de marée* de quatrième ordre (11 mèt. d'altitude; portée. 10 milles). La Suède seule est représentée au Tréport par un consul.

Le Tréport tire principalement son importance de la pêche, à laquelle sont employés soixante à soixante-dix bateaux, et qui y prend chaque jour plus d'extension. Elle occupe, en effet, presque toute la population indigène, qui se partage entre la pêche elle-même, la fabrication des cordages et des filets, et la construc-

tion des bateaux. L'animation résultant de ces travaux n'est pas un des moindres agréments du Tréport.

Les principaux buts de promenades et d'excursions dans les environs du Tréport sont : — le château et la forêt d'Eu (*V.* ci-dessus) ; — le (7 ou 8 kil.) Bourg-d'Ault (*V.* ci-dessus), auquel on peut se rendre en passant par *Mers* (430 hab.), pauvre village du département de la Somme, situé en face du Tréport, sur le versant des collines de la rive droite de la Bresle. Quelques maisons ont été bâties à Mers, dans ces dernières années, pour l'usage des baigneurs, et un petit *établissement de bains* vient de s'y fonder (1865). Au delà de Mers, le chemin le plus intéressant est celui qui suit la crête de la falaise jusqu'à Ault. Cayeux (17 à 18 kil.) et Saint-Valery-sur-Somme (*V.* ci-dessus) peuvent aussi être compris dans cette excursion. — Au sud-ouest, dans la direction de Dieppe, on peut visiter : au delà du *Mont-Huon* (beau point de vue), le hameau de (3 kil.) *Mesnil-Val*, dans un pli de terrain, près de la mer, et (7 kil.) *Criel*, village de 1268 hab., situé dans la vallée de l'Yères, à 2 kil. environ de la mer. A quelque distance en amont, sur le bord de la route de Foucarmont, se voient des vestiges de l'ancien *château* baronnial *du Besle*. En 1846, la construction du chemin de Foucarmont a fait découvrir des sépultures franques dans les environs. Du *Mont-de-Criel* ou de *Joli-Bois*, à l'embouchure de l'Yères (rive gauche), on découvre une belle vue des côtes et du pays voisin. — 6 kil. plus loin (13 kil. du Tréport), près de *Biville-sur-Mer* (450 hab.), dans un petit ravin solitaire, débarquèrent, le 21 août 1803, Georges Cadoudal, Pichegru et plusieurs autres chefs du parti royaliste. Parvenus au sommet de la falaise, en s'y faisant hisser avec des cordes, ils se tinrent ensuite cachés pendant quelque temps dans une ferme voisine dite *la Neuvillette*. — Pour Dieppe et ses environs, *V.* les guides spéciaux intitulés : *De Paris à Dieppe* et *Dieppe et ses environs*, par M. E. Chapus, ou l'*Itinéraire général de la France*, Normandie, par M. Ad. Joanne. Paris, Hachette et Cie.



Arras : vue prise du rempart, près du Rivage.

III

DE PARIS A CALAIS,

PAR ARRAS, BÉTHUNE, HAZEBROUCK ET SAINT-OMER[1].

La ligne de Calais se détache de celle de Paris à Boulogne par Amiens, à la station de Longueau. Longeant à droite le village de ce nom, on laisse successivement sur la gauche la ligne d'Amiens, puis le raccordement spécial de la ligne de Calais avec cette même ville. Ce raccordement passe à côté du parc d'un château dépendant de Longueau et franchit l'Avre, non loin du confluent de cette rivière avec la Somme, en face de Camon. Il est

1. Tous les jours, deux trains express de Paris à Calais : trajet en 5 h. 50 min.; un train semi-direct : trajet en 10 h. 5 min.; plusieurs trains omnibus : trajet en

exclusivement réservé aux trains directs d'Amiens vers le Nord et réciproquement. En face, on voit s'embrancher à droite la ligne, actuellement en construction (mars 1866), d'Amiens à Tergnier, par Nesle. Entre la gare de Longueau et ce point, on peut, en se mettant à la portière du wagon à gauche, apercevoir la flèche de la cathédrale d'Amiens. La ligne d'Amiens à Tergnier, parallèle à la ligne de Calais pendant plus d'un kilomètre, s'élève rapidement sur des talus crayeux. La ligne de Calais, au contraire, se rapprochant de la Somme pour la côtoyer jusque près de Corbie, décrit de nombreuses courbes dans une vallée marécageuse. Elle franchit une première fois la rivière, entre *Lamotte-Brebières* (191 hab.), à gauche, et *Glisy* (364 hab.), que l'on découvre à droite, au-dessus du chemin de fer de Tergnier. Du même côté se montre *Blangy* (447 hab.), sur le territoire duquel est situé le *château de Tronville*, dont le chemin de fer de Tergnier a détruit en partie la belle avenue. On croise de nouveau la Somme, en face de *Vecquemont* (308 hab.), village si rapproché de *Daours* (748 hab.), qu'ils semblent ne former qu'une seule commune. Daours possède une *église* moderne, du style ogival, une papeterie et une filature importantes. La Somme décrit une grande courbe sur la gauche, puis une autre sur la droite, en s'éloignant définitivement du chemin de fer, quand on l'a franchie une troisième fois près d'*Aubigny* (743 hab.). Au-dessus de ce village, à droite, on découvre, à 5 ou 6 kilomètres, *Villers-Bretonneux* (3641 hab.), l'une des communes les plus riches du pays, grâce à son commerce et à ses établissements industriels. Ce bourg, situé au sommet d'une colline, sera la première station de la ligne de Tergnier. Il possède depuis peu une belle *église* ogivale, surmontée de deux tours et d'une flèche. La station de Corbie, où l'on

10 h. 35 min. et 11 h. — Prix des places : 1re cl. 36 fr. 60 c.; 2e cl. 27 fr. 45 c.; 3e cl. 20 fr. 15 c.

De Paris à Arras, deux trains express : trajet en 3 h. 15 min.; un train poste : trajet en 4 h. 47 min.; plusieurs trains semi-directs et omnibus : trajet en 5 h. 20 min. et 6 h. 10 min. — 1re cl. 21 fr. 50 c.; 2e cl. 16 fr. 15 c.; 3e cl. 11 fr. 85 c.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux d'aller et retour, de Paris à Calais et d'Arras à Calais, valables du samedi au lundi. — De Paris à Calais : 1re cl. 44 fr., 2e cl. 34 fr.; d'Arras à Calais : 1re cl. 23 fr., 2e cl. 17 fr.

s'arrête bientôt, est située près du hameau de *la Neuville* (à gauche), dont l'*église* offre un portail décoré d'un beau bas-relief.

17e STATION. — CORBIE.

13 kil. de Longueau. — 140 kil. de Paris. — 58 kil. d'Arras. — 187 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Harbonnières*, 19 kil., 1 fr.; — *Rosières*, 25 kil., 1 fr. 25 c.

HÔTELS : — *de la Ville-d'Amiens*; — *du Commerce*.

Corbie, chef-lieu de canton, ville de 3086 hab., de l'arrondissement d'Amiens, est située entre la Somme et l'Ancre, non loin de leur confluent. Entre la station et la ville, à droite, se trouve le *cimetière*, renfermant une *chapelle* du style ogival, en pierre.

La ville de Corbie s'est formée autour d'une abbaye de Bénédictins fondée en 662 par sainte Bathilde, femme du roi Clovis II. Dès les premières années de son existence, cette abbaye compta parmi les plus belles et les plus puissantes de la France. Son origine royale lui valut une foule de priviléges, que confirmèrent les bulles des papes Benoît III et Nicolas Ier. Les abbés de Corbie avaient un héraut d'armes et le droit de nommer et de destituer à leur gré les officiers du comté. Didier, roi des Lombards, détrôné par Charlemagne, y termina ses jours au VIIIe siècle; et l'un des fils de Charles le Chauve y fut aussi enfermé en 875.

Les Bénédictins de Corbie eurent pendant tout le moyen âge une grande réputation de savoir. Parmi les hommes les plus célèbres que forma cette abbaye, nous nommerons : saint Adhélard, petit-fils de Charles-Martel et cousin de Charlemagne, Paschase-Ratbert et saint Anschaire, évêque de Brême, surnommé l'apôtre du Nord, parce qu'il contribua puissamment à civiliser le Danemark, où il racheta, dit-on, des esclaves pour en faire ses premiers écoliers.

En 1123, Louis le Gros accorda aux habitants de Corbie le droit de commune. Philippe Auguste leur octroya de nouveaux priviléges. En 1223, eut lieu dans cette ville un tournoi, dans lequel périrent Florent, comte de Hainaut, et le comte de Boulogne, fils de Philippe Auguste.

Après avoir appartenu quelque temps au duc de Bourgogne, pendant le XVe siècle, Corbie fit retour à la Couronne. Sa position sur la frontière de la Picardie et de l'Artois espagnol lui donna plus tard une certaine importance comme place de guerre. Les Espagnols s'en emparèrent en 1636, mais Louis XIII et le cardinal de Richelieu vinrent en personne la reprendre avec une armée nombreuse, et le gouverneur, de Soyecourt, qui l'avait mollement défendue contre l'ennemi, paya de sa tête cette

faute réputée trahison. En 1693, Louis XIV fit démanteler les fortifications de la ville et la réunit au gouvernement d'Amiens.

Corbie a vu naître : sainte Colette, réformatrice de l'ordre des Clarisses, morte en 1447 et canonisée en 1807 ; le peintre Graincourt (1748) et le bénédictin dom Grenier.

L'**église Saint-Pierre** (monument historique) n'est qu'un débris de l'opulente église abbatiale, dont la reconstruction, commencée en 1501, interrompue en 1507, reprise en 1688, et interrompue de nouveau quelques années plus tard, n'avait été terminée qu'en 1732, grâce aux libéralités du cardinal de Polignac, abbé commendataire de Corbie. Dépouillée, pendant la Révolution, de ses richesses intérieures : orgues, statues, tableaux, reliquaires, tombeaux, etc., et rapidement dégradée par les injures du temps, faute d'un entretien cependant peu coûteux, cette église abbatiale fut honteusement mutilée, au commencement de ce siècle, par les architectes du gouvernement. « Sous prétexte que les grandes voûtes allaient crouler, dit M. Dusevel (*Églises, châteaux*, etc., *de la Picardie et de l'Artois*), on supprima les transsepts, le clocher (qui s'élevait au-dessus de la croisée), le chœur, l'abside et la chapelle des Corps-Saints; on rasa les meneaux et les nervures en style flamboyant des fenêtres; on diminua à demi la hauteur de ces fenêtres, en substituant à l'ancien comble des bas côtés le toit en appentis qui les obstrue; les piliers-butants perdirent leurs aiguilles et les fleurs de lis qui les surmontaient; on défigura les rayons de la belle rose du portail par des barres de fer qu'on aurait pu dissimuler. Enfin, à l'intérieur, l'ignorance ou le mauvais goût ne causa pas moins de dégâts au monument. On coupa le diamètre transversal de la rose par l'ouverture oblongue d'un mur de refend, construit pour relier entre elles les deux tours, et l'on couronna cette œuvre de vandalisme en fermant l'extrémité de la nef, — seule partie de l'édifice jugée digne d'être conservée avec le portail, — par un mur lisse, droit et sans ouverture. »

La façade principale, à droite et à gauche de laquelle se dressent deux tours carrées, construites en pierres de grand appareil, est divisée en trois parties dans le sens de sa largeur, par quatre contre-forts s'élevant jusqu'au sommet des tours, et en trois étages, dans le sens de sa hauteur, par deux balustrades ajou-

rées, qui faisaient autrefois le tour de l'édifice. Au rez-de-chaussée s'ouvrent trois portails en ogive, très-étroits, et dont les voussures sont décorées d'arabesques, de niches et de piédestaux privés de leurs statues. La rose centrale du second étage est accompagnée, à droite et à gauche, d'une belle fenêtre ogivale, dont les quatre compartiments ont été bouchés jusqu'à la hauteur du meneau, qui appartient au meilleur style flamboyant. Le troisième étage se compose d'une galerie aveugle, à accolades tréflées, dissimulant le toit de la nef et se continuant sur les tours, vers le sommet desquelles s'ouvrent des ouïes ogivales à deux compartiments, du même style que les fenêtres inférieures. Chacune de ces tours, terminée par une plate-forme (belle vue) avec balustrade à jour et décorée aux angles de pots à flammes, de mauvais goût, est flanquée sur son côté extérieur d'une tourelle octogonale renfermant un escalier.

A l'intérieur, les murs de l'église, en partie badigeonnés de jaune, de rouge, de bleu, produisent un effet assez désagréable. Les voûtes, en ogive, ont conservé leurs nervures saillantes, et l'une des clefs offre les armes de France. A droite et à gauche, en entrant dans la nef principale, on remarque deux grands tableaux représentant, l'un *la Réception de saint Adhélard à Corbie*, l'autre *la Réception d'un guerrier, revêtu du costume romain.*

Contre le premier pilier, dans le bas côté de droite, se voit une sculpture (*Mater dolorosa*) assez estimée. La *statue de sainte Bathilde*, placée à droite de l'autel qui occupe le fond de ce même bas côté, est une œuvre très-remarquable par son caractère d'élégance et de dignité; elle a été exécutée vers l'an 1300. Suivant M. de Montalembert, cette statue serait l'une des plus belles de la chrétienté. Elle a malheureusement été recouverte dernièrement d'une couche de couleur blanche, qui lui a ôté une partie de son caractère primitif. Près de la chapelle qui la renferme, nous signalerons encore : deux *Évangélistes*, en marbre blanc, assez remarquables, mais moins anciens que la statue de sainte Bathilde; une *Sainte Face*, peinte sur fond d'or, dans le style byzantin; et, dans une arcade ogivale fermée d'un grillage, la *statue*, en pierre peinte, *de sainte Colette*, entourée de plaques de marbre, portant des inscriptions d'une poésie plus que douteuse.

La chapelle du bas côté gauche a été récemment l'objet de restaurations de mauvais goût ; de grands personnages en grisaille, encadrés de vitraux simulés, sont figurés sur des toiles transparentes qui remplissent le vide des fenêtres, en attendant sans doute qu'on les remplace par de véritables verrières.

Corbie renferme quelques autres débris de l'abbaye, notamment une *porte* monumentale, construite en pierres de grand appareil, et qui s'élève entre les bâtiments modernes de la mairie, de l'école communale et de la halle aux grains. Les mots : HÔTEL DE VILLE, inscrits sur le fronton à pilastres doriques de cette porte, constrastent singulièrement avec les statues de la *Foi* et de la *Charité*, assises à droite et à gauche du couronnement, dont le milieu porte encore les armes des abbés de Corbie. Quelques bâtiments de l'ancien couvent sont maintenant affectés à divers usages, entre autres l'*église Saint-Étienne*, convertie en grange. On retrouve presque intactes les murailles qui formaient l'enceinte des immenses dépendances du monastère.

Derrière l'église Saint-Pierre, s'étend aujourd'hui une vaste *place* plantée d'arbres, à un angle de laquelle on remarque un ancien *puits*. — Une longue rue conduit à une *promenade*, ombragée de tilleuls, qui occupe les fossés des anciennes fortifications, et d'où l'on découvre, sous son aspect le plus triste, la nef tronquée de l'église abbatiale. — Dans la ville, se voient quelques anciennes *maisons* avec étages en encorbellement, et (rue Saint-Albin) une construction moderne, en briques, offrant en miniature la représentation d'un castel du moyen âge, avec tourelles d'angles, galeries à jour, crêtes en plomb ouvragé, etc.

Corbie possède de belles usines : filature de laine, fabrique de tulles, moulins à eau, etc.; mais l'activité de son industrie et de son commerce n'est point en rapport avec les avantages de sa situation sur deux rivières, un canal et un chemin de fer.

A partir de Corbie, le chemin de fer remonte, sur une longueur de 32 kilomètres, la vallée de la rivière d'Ancre, jusqu'à sa source, près de Miraumont. Un coteau crayeux complétement nu, dont on longe la base à droite, forme comme un promontoire à la jonction des vallées de la Somme et de l'Ancre. On laisse à gauche

Bonnay (551 hab.), où a été construite, en 1855, une *église* ogivale d'une grande simplicité, mais de fort bon goût; puis *Heilly* (743 hab.), qui a conservé des vestiges de son ancien **château**, digne d'être comparé, pour la richesse, aux résidences royales elles-mêmes. Les murs épais qui soutiennent les terrasses échelonnées sur le versant d'un coteau sont intacts et forment une véritable citadelle couvrant une vaste superficie. Du corps de logis principal, il ne reste qu'un petit pavillon, de date assez récente, mais la base des autres bâtiments, élevés à différentes époques, du XIIe au XVIIe siècle, subsiste encore, et l'on montre même quelques vestiges d'un château beaucoup plus vieux dont l'origine remonterait aux premiers siècles de la monarchie. L'une de ses tours portait le nom de *tour de Gannelon*. C'est là, dit-on, que Charlemagne fit jurer au traître Gannelon « qu'il n'était pas la cause de la mort du fameux Roland. » Quand le château d'Heilly fut mis en vente, en 1848, il ne se trouva point d'acquéreur pour ce vaste domaine; il fut alors divisé par lots et les bâtiments d'habitation furent démolis. Diverses dépendances, qui attestent sa splendeur, subsistent encore dans le village.

Au delà d'Heilly, les villages se rapprochent : on passe entre *Ribemont* (495 hab.), à gauche, et *Méricourt-l'Abbé* (450 hab.), à droite. Viennent ensuite, à droite, *Treux* (203 hab.); à gauche, *Buire-sous-Corbie* (397 hab.); puis, à droite encore, *Ville-sous-Corbie* (484 hab.) et *Dernancourt* (503 hab.), que l'on reconnaît à la tour carrée et basse de son église. Plus loin, du même côté, se montre *Méaulte* (930 hab.).

Le chemin de fer, cessant un instant de longer la rivière d'Ancre, qu'il a croisée plusieurs fois et qui coule maintenant à droite de la voie, traverse successivement plusieurs tranchées et passe sous la route d'Amiens à Valenciennes.

18e STATION. — ALBERT.

16 kil. de Corbie. — 156 kil. de Paris. — 42 kil. d'Arras. — 171 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Mailly*, 11 kil., 1 départ par jour, 75 c.; — *Péronne :* 1° par *Maricourt*, 25 kil., ce service est momentanément suspendu (mars 1866) ; 2° par *Bray* et *Cappy*, 28 kil., 2 départs par jour, 3 fr. et 2 fr. 50 c.

LOUEURS DE VOITURES : — *Duchaussoy-Lenoir*, en face de la gare; — *Duchaussoy* (*Désiré*), rue d'Aveluy; — *Sergent*, rue d'Aveluy.
HÔTELS : — *de la Poste*, rue d'Amiens; — *de la Gare*.

Albert, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne, est une petite ville de 3806 habitants, qui a pris dans ces dernières années un accroissement considérable et une certaine importance industrielle. Elle possède, en effet, une papeterie, une filature de coton, deux fonderies, un atelier de mécanicien, une scierie à vapeur, une distillerie et une sucrerie, dont on remarque la haute cheminée, à gauche, avant d'arriver à la gare.

Jusqu'au XVIIe siècle, la ville d'Albert s'appela *Ancre*, du nom de la petite rivière qui la traverse. Son origine est fort ancienne et il est probable que, sous la domination romaine, elle avait déjà quelque importance, puisqu'à cette époque deux grandes voies venaient y aboutir.

Hugues Ier, comte de Ponthieu, y fit élever un château fort, en 879. Au XIIe siècle, la ville appartenait aux comtes de Saint-Pol. En 1119, Baudouin, comte de Flandre, s'empara du château et le donna à son parent, Charles de Danemark, qui le rendit, en 1126, à ses anciens maîtres. Hugues III Camp-d'Avesnes octroya une charte de commune aux bourgeois d'Ancre, en 1178. Au mois de juin 1576, le domaine d'Ancre fut érigé en marquisat. L'Italien Concini, dont tout le monde connaît l'histoire, l'acquit en 1610 et prit le titre de maréchal d'Ancre. Après sa mort, en 1620, Louis XIII fit don du marquisat à Charles d'Albert, duc de Luynes et connétable de France. C'est alors que la ville prit son nom actuel. En 1653, le prince de Condé s'empara d'Albert et la brûla. Cette ville fut achetée à la maison de Luynes par Louis de Bourbon, comte de Toulouse et de Penthièvre, en 1695.

Les anciens *remparts* d'Albert subsistent encore sur plusieurs points, notamment près des cascades : les murailles sont formées de blocages de pierre entre cordons de briques ; mais on ne retrouve plus aucun vestige de son château.

L'**église**, flanquée vers son chevet d'une tour carrée, est en elle-même un édifice sans intérêt, mais elle renferme la **statue de Notre-Dame Brebières**, qui attire chaque année une foule considérable de pèlerins. Avant 1732, cette statue était vénérée dans la chapelle du monastère de *Brebières*, hameau situé au nord-est de la ville, à 500 mètres environ du faubourg de Bapaume. Elle doit son nom de Notre-Dame Brebières à la décou-

verte qui en fut faite par un berger, en un lieu que ses brebis refusaient obstinément de quitter. Les bergers et les bergères la prirent pour patronne, et, chaque année, le 8 septembre, tous ceux des environs figurent encore, revêtus du costume traditionnel, dans une procession solennelle où la statue est portée avec pompe. Ce jour-là, l'affluence des pèlerins et des curieux est telle que la Compagnie du chemin de fer du Nord organise des trains spéciaux entre Albert et les stations voisines.

C'est dans une chapelle obscure, au fond du bas côté droit de l'église, qu'est placée Notre-Dame Brebières. Cette statue, qui date probablement du XIIe ou du XIIIe siècle, disparaît presque entièrement sous une immense robe. Aux murailles de la chapelle sont suspendus des *ex-voto* de tous genres, déposés pour la plupart par des malades guéris miraculeusement. Des tableaux de toutes dimensions (entre autres une copie réduite du *Jugement dernier* de Michel-Ange), des statues de toutes les tailles, en bois, en pierre, en marbre, en plâtre, en carton-pierre, recouvrent tous les murs de l'église et lui donnent l'aspect d'un magasin de curiosités; on en voit jusque sur les poutres qui soutiennent l'écartement des voûtes. Ces toiles et ces sculptures ont uniquement cela de remarquable qu'elles sont toutes dues au même artiste, tour à tour peintre et sculpteur, M. l'abbé Dumont, curé-doyen d'Albert. Le long des bas côtés règnent des galeries ou tribunes en bois, dont le but est d'augmenter artificiellement la superficie de l'église, mais qui semblent plutôt destinées à un édifice d'un autre genre. Une statue colossale, en pierre, de Notre-Dame Brebières, s'élève depuis 1864 au-dessus de la porte principale.

L'*hospice* est un vaste bâtiment moderne décoré, à l'un de ses angles, d'une statue de *Saint Jean de Dieu*, fondateur des frères hospitaliers. — Le *marché aux chevaux* occupe, vers le haut de la ville, une place fort étendue.

Les **cascades** d'Albert, qui méritent d'être visitées, sont formées par la petite rivière d'Ancre, à sa sortie des anciens remparts. La cascade principale tombe d'abord librement dans le sens vertical, puis elle suit un plan en maçonnerie de grès, fortement incliné, sur lequel les eaux, blanches d'écume, roulent avec une effrayante

rapidité, avant de reprendre leur cours naturel. Deux passerelles sont établies au-dessus de la cascade, à des hauteurs différentes, et c'est de l'une d'elles seulement que le visiteur peut voir la rivière se précipiter sous ses pieds : le vrai point de vue est celui que l'on a d'un parc attenant à une papeterie voisine; mais ce parc est une propriété particulière fermée au public. A côté de la cascade principale, sur la gauche de la rivière, il en existe une autre semblable, que l'on pourrait examiner plus facilement d'un sentier voisin; mais cette seconde chute est presque toujours à sec. La hauteur des cascades d'Albert est de 10 à 15 mètres.

Une autre curiosité de la ville est un **souterrain** rempli de pétrifications, et dont l'entrée se trouve sous un misérable hangar, dans la cour d'une maison du faubourg d'Amiens (50 cent. par personne). Un escalier assez roide, de 50 à 60 marches, aboutit à une sorte de petite chambre, d'où l'on gagne la galerie de pétrifications, par un couloir étroit et si bas qu'il faut se baisser en certains endroits. Cette galerie est elle-même fort étroite et fort basse; elle n'a nulle part 3 mètres de hauteur; mais sa voûte et ses parois offrent un curieux spectacle : « Ce sont, dit G. B. Depping (*les Merveilles de la nature*), des tuyaux lisses et bien arrondis, de longueur et de grosseur variées, des masses de ramifications, des espèces de colonnes plus ou moins cylindriques, debout ou couchées, du corps desquelles sortent parfois des rameaux assez considérables.... Le sol du souterrain se compose d'abord d'une terre blanche et légère, dans laquelle se trouvent des rameaux et des herbes; cette terre repose sur une autre de couleur plus foncée, où l'on rencontre aussi quelques morceaux de roseaux pétrifiés, mais plus pesants que les pétrifications supérieures. Enfin, sous cette terre brune, s'étend une couche de sable mêlé de fragments de roseaux plus gros encore que ceux dont je viens de parler; on en découvre même qui ressemblent au grès et au marbre. » Le souterrain d'Albert a été creusé, paraît-il, dans un ancien marais rempli de plantes aquatiques, qui fut comblé lors de la construction de la ville et du château fort.

A l'ouest d'Albert se voit un terrassement élevé vers l'an 600, par la reine Brunehaut, pour relier ensemble deux collines, et connu sous le nom de *Mont-Castel*.

EXCURSION A PÉRONNE.

Deux routes, également desservies par des voitures de correspondance (*V.* p. 305), relient Albert à Péronne. Elles se séparent près du cimetière, qui occupe l'angle formé par leur bifurcation.

La route la plus courte (25 kil.) ne traverse que deux villages, mais elle vient d'être l'objet d'une modification qui a pour but de supprimer des côtes beaucoup trop roides et de la faire passer à proximité d'un plus grand nombre de localités. On voit successivement : *Bécordel* (187 hab.), à droite; *Fricourt* (767 hab.), *Mametz* (438 hab.) et *Carnoy* (129 hab.), à gauche. Au delà de (11 kil.) *Maricourt* (511 hab.), on aperçoit à droite, au fond d'une vallée, les étangs de la Somme, qui décrit une courbe immense à l'endroit nommé l'*île de Frise*. A l'ouest, ces étangs baignent le pied d'une colline escarpée appelée *falaise de Vaux*. On voit ensuite à droite *Curlu* (392 hab.), puis, après avoir descendu la côte rapide du *bois du Hem*, une sucrerie dépendante de *Hem-Monacu* (224 hab.). Longeant (19 kil.) *Cléry-Créqui* (928 hab.), on découvre, du haut d'une côte dite *la Levée*, l'un des plus jolis paysages de la Picardie. Les étangs de la Somme forment là de véritables lacs, aux bords accidentés et pittoresques; Cléry s'étage en amphithéâtre au-dessus de leur rive droite, qui décrit un demi-cercle. A droite, dans un bois qui touche presque à la route, se trouvent les derniers restes de la fameuse forteresse des ducs de Créqui, surnommée *Nul s'y Frotte*, et qui joua un rôle important pendant le siége de Péronne, en 1536. Ce château, l'un des plus forts et des plus redoutés de la province, avait été construit au XIVe siècle. En 1636, il résista aux troupes espagnoles commandées par Jean de Werth; en 1659, Louis XIV le fit démanteler. Il n'en reste aujourd'hui que des ouvrages en terre et la base de quelques murailles; mais le périmètre de son enceinte est parfaitement reconnaissable. Dans le village, on retrouve épars des grès énormes provenant de la forteresse détruite, et dont quelques-uns portent des sculptures.

Un peu plus loin, près de l'*Orgibet*, la route traverse le lit de la Manancourt, petite rivière desséchée. Le village de *Mont-Saint-Quentin* (150 hab.), sur une hauteur, à gauche, possédait

autrefois une célèbre *abbaye*, dont on peut voir encore quelques parties. On longe le bois du Quinconce, promenade publique de Péronne, avant de franchir les fossés profonds, toujours pleins d'eau, qui font la principale défense de cette ville, dans laquelle on entre par la *porte Saint-Nicolas*.

La seconde route d'Albert à Péronne (29 kil.) passe près de Méaulte (*V.* p. 305), à droite, pour gagner un plateau élevé d'où elle descend dans (10 kil.) *Bray* (1468 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne, possédant une *église* assez remarquable. A gauche, au delà d'étangs et de marais, se montre *Suzanne* (572 hab.), dont le *château*, qui renferme une curieuse collection d'antiquités, appartient à la famille d'Estourmel. Le chef de cette famille, Rembaud d'Estourmel, monta le premier à l'assaut de Jérusalem, lors de la première croisade. La route franchit plusieurs bras de la Somme, puis le canal latéral à cette rivière, à l'entrée de (13 kil.) *Cappy* (1157 hab.). La tour de l'*église* de Cappy, flanquée de quatre clochetons, ressemble à un beffroi du moyen âge.

Plus loin (14 kil. 1/2), un arbre monstrueux, âgé de plusieurs siècles, que l'on remarque sur le bord de la route, à gauche, indique seul l'emplacement de la ville de *Cani*, dont on retrouve à peine quelques vestiges enfouis dans le sol. On traverse ensuite (20 kil.) *Herbecourt* (333 hab.) et (25 kil.) *Biaches* (488 hab.), dont le château a été remplacé par une distillerie.

Après avoir rejoint (27 kil.) la route de Roye à Péronne, on franchit de nouveau le canal de la Somme. Au delà d'une première enceinte fortifiée, on traverse le *faubourg de Paris*, bâti sur une chaussée au milieu des larges étangs formés par la Somme et qui servent de défense à la ville du côté du sud et de l'est. On entre par la *porte de Paris* dans (29 kil.) **Péronne** (VOITURES PUBLIQUES pour : *Saint-Quentin* par *Roupy*, ou par *Roisel* et *Vermand;* pour *Ham;* pour *Nesle* et *Roye;* — LOUEUR DE VOITURES, *Armand*, rue des Juifs ; — HÔTEL *Saint-Claude*, Grande-Place ; — CAFÉS : *Français*, place du Marché-aux-Herbes ; *Béhurelle*, rue Saint-Fursy ; — POSTE AUX LETTRES, rue du Blanc-Mouton ; — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE, rue des Naviages, 19).

Péronne, chef-lieu d'arrondissement, ville de 4445 habitants,

est située sur la Somme, vers le sommet d'une grande courbe que décrit la rivière, fort profonde en cet endroit, fort large et entrecoupée de marécages infranchissables. Le ruisseau de Doingt se jette dans la Somme sous les murs mêmes de la ville, dont les fossés sont toujours pleins d'eau. Péronne est entourée, du sud-ouest au nord-est, de remparts en briques, peu élevés et percés de trois portes principales : la *porte de Paris*, au sud-ouest; la *porte Saint-Nicolas* ou *d'Amiens*, au sud-ouest; la *porte de Bretaine* ou *de Cambrai*, au nord-est. Une quatrième porte, la *porte Neuve*, au nord, n'est plus ouverte aux voitures et donne seulement accès aux piétons sur un sentier qui conduit à la promenade du Quinconce. Les deux faubourgs de Paris (au sud) et de Bretaine (à l'est) sont défendus par des ouvrages avancés.

Les rois francs avaient à Péronne une de leurs villas, qui fut donnée par Clovis II au maire du palais Erchinoald. Ce seigneur y fit construire un monastère pour des moines écossais, dont le principal était saint Fursy. A la mort du saint, Erchinoald éleva en son honneur une collégiale, qui, saccagée en 881 par les Normands, mais restaurée et enrichie plus tard, fut jusqu'à la Révolution une église opulente; aujourd'hui elle a complétement disparu. On y voyait la tombe de Charles le Simple, mort de faim, dit-on, à Péronne (929), dans un des cachots du comte de Vermandois, Herbert. Le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, héritier par sa femme du comte de Vermandois, ne put assurer ses prétentions et dut se contenter, en 1185, de la jouissance viagère de Saint-Quentin et de Péronne. Quand il mourut, à la Croisade (1191), ces deux villes firent retour à la couronne de France. En 1209, Péronne reçut de Philippe Auguste une charte communale. Dans le XIVe siècle, elle rebâtit son beffroi, dont la destruction récente est un acte de vandalisme des plus regrettables. En 1435, Péronne qui faisait alors partie du Santerre, avec Roye et Montdidier, fut livrée aux Bourguignons par le traité d'Arras; mais, rachetée ensuite par Louis XI, elle se surnommait Péronne *la Pucelle* et se vantait de n'avoir jamais été prise, ce qui n'était pas tout à fait exact, lorsque, en 1465, elle fut emportée par les troupes de Charles le Téméraire. La même année, cette conquête fut ratifiée par le traité de Conflans, sous condition toutefois que le roi aurait éventuellement le droit de rachat. En 1468, Louis XI, mis par son imprudence à la discrétion de Charles le Téméraire, au château de Péronne, « et se voyant enfermé *rasibus* de la grosse tour où jadis un comte de Vermandois avait fait mourir un roi de France, » abandonna Péronne en toute propriété à son rival; mais, en 1477, il

parvint à la ressaisir sans bourse délier. En 1536, l'armée de Charles-Quint se ruina en efforts inutiles devant cette place, qui lui opposa une résistance héroïque. Des chants populaires ont conservé le souvenir du courage déployé par les défenseurs de Péronne. François Ier donna, pour récompense, des lettres de noblesse au maïeur et l'autorisation aux bourgeois de porter sur leur bannière un P couronné. L'hôtel de ville possède encore le drapeau qu'il était d'usage de porter dans une procession commémorative de la levée du siége. C'est à Péronne, en 1577, que la Ligue fut pour la première fois proclamée hors de Paris.

L'église Saint-Jean, église paroissiale actuelle, porte à la voûte la date de 1509; mais elle a plusieurs parties évidemment plus anciennes, telles que le portail, divisé en trois arcades ogivales, et la rosace de la façade, à meneaux flamboyants. La tour, flanquée d'une jolie tourelle, est ornée de sculptures remarquables. A l'intérieur, nous signalerons surtout de magnifiques clefs de voûte. Le chœur, qui se termine carrément, n'a jamais été terminé. Une des chapelles du bas côté gauche renferme un curieux tableau sur bois, *Saint Louis assistant à la translation des reliques de saint Fursy*. Un beau vitrail représente l'*Arbre de Jessé*.

Le château occupe un bastion faisant partie de l'enceinte de Péronne, tout près de la porte Saint-Nicolas (à droite en entrant dans la ville). De ses constructions du moyen âge, il ne reste guère que quatre grosses et hautes tours en grès, surmontées de toits coniques, et flanquant la courtine qui fait face à la ville. Deux d'entre elles défendent l'entrée; l'autre passe pour avoir servi de prison à Louis XI. On montre aussi la base de la tour où périt Charles le Simple. Pour pénétrer dans la forteresse, dont une partie sert d'arsenal et dont le reste est affecté à d'autres services militaires, il faut passer sous une longue voûte sombre, sur les côtés de laquelle on voit l'entrée de souterrains. La cour intérieure, carrée, est entourée de constructions du XVIe et du XVIIe siècle.

La *Grande Place* de Péronne, vaste, régulière, bien bâtie, est précédée, au sud, d'une place plus petite, le *Marché-aux-Herbes*, plantée d'arbres et au milieu de laquelle se dressait le beffroi. A l'extrémité opposée de la Grande-Place, l'*hôtel de ville*, construction sans intérêt, forme l'angle de la *rue Saint-Sauveur*.

Nous mentionnerons en outre : le *tribunal*, de construction ré-

cente; — une vieille *maison en bois*, avec sculptures, à l'un des angles du Marché-aux-Herbes; — enfin, au nord-ouest de la ville, en dehors des murs, la magnifique promenade du *Quinconce*.

Le chemin de fer, se rapprochant de l'Ancre, dont la vallée s'embellit un peu, laisse à droite *Aveluy* (401 hab.) et *Authuile* (300 hab.), entre lesquels il traverse un bois, dont les deux parties sont reliées par une élégante passerelle jetée au-dessus de la voie. Les arbres, qui croissent en grand nombre dans les prairies de l'Ancre, cachent plus ou moins : à gauche, *le Mesnil-Martinsart* (629 hab.), qui possédait autrefois une maison de Templiers; *Hamel* (242 hab.), dépendance de *Beaumont* (666 hab.); — à droite, le hameau et la chapelle de *Saint-Pierre-le-Divion;* — à gauche, *Beaucourt* (232 hab.); — à droite, *Grandcourt* (731 hab.), près duquel ont été trouvées, au lieu dit *la Motte du Charron*, de nombreuses antiquités gauloises. On croise trois fois l'Ancre, avant de la laisser définitivement à droite, près de *Miraumont* (1057 hab.), où elle prend sa source. A droite se montrent *Pys* (446 hab.) et *Irles* (440 hab.)

Passant bientôt du département de la Somme dans celui du Pas-de-Calais, on s'élève insensiblement vers le faîte de séparation des bassins de la Somme et de l'Escaut. A gauche se cache dans les arbres *Achiet-le-Petit*, village de 671 habitants.

19e STATION. — ACHIET-BAPAUME.

18 kil. d'Albert. — 174 kil. de Paris. — 24 kil. d'Arras. — 153 kil. de Calais.

Omnibus à la gare, pour *Bapaume*, 6 kil., 50 c. par voyageur, sans bagages; 75 c. avec bagages. — Loueurs de voitures (à Bapaume) : — *Touchard*, rue de Péronne; — *Demory*, rue d'Arras; — *Lagniez* (hôtel du Pas-de-Calais); — *Gonse* (hôtel de la Fleur).

Hôtels (à Bapaume) : — *du Pas-de-Calais;* — *de la Fleur*.

Achiet-le-Grand, village de 547 habitants, est situé à droite du chemin de fer, presque en face d'Achiet-le-Petit.

La route de Bapaume, traversant Achiet-le-Grand, passe près de *Bihucourt* (394 hab.) et de *Biefvillers* (231 hab.). La flèche tronquée de l'église de Biefvillers supportait autrefois un télé-

graphe aérien. On laisse à droite *Grévillers* (706 hab.), pour passer à (5 kil.) *Avesnes-lès-Bapaume* (132 hab.), avant de rejoindre la route d'Arras, à l'entrée de Bapaume.

Bapaume, chef-lieu de canton de 3149 habitants, de l'arrondissement d'Arras, est une petite ville autrefois entourée de remparts. Leur destruction ayant été résolue sous le règne de Louis-Philippe, un simulacre de siége, que commandaient les princes de la famille d'Orléans, fut entrepris en 1847; mais plusieurs accidents firent suspendre les opérations de ce siége, et Bapaume a conservé une partie de ses fortifications, coupées de brèches béantes; ses fossés, à demi comblés seulement, ont été convertis en jardins ou en champs. Au sud de la ville, le *donjon*, en forme de quadrilatère, dresse ses ruines d'où l'on découvre les plaines de l'Artois et de la Picardie. Une *promenade* plantée d'arbres s'étend entre la ville et le faubourg de Péronne.

Fondée à une époque inconnue, Bapaume fut l'une des villes données en dot par Charles le Chauve à sa fille Judith, en 862. Philippe Auguste y épousa, en 1180, Isabelle de Hainaut. Philippe d'Alsace, accorda aux bourgeois, en 1196, le droit de nommer leurs magistrats municipaux. Les premières fortifications de Bapaume furent élevées par Eudes, duc de Bourgogne et comte d'Artois, en 1335; mais elles furent plus tard augmentées par Charles-Quint, qui voulait opposer cette ville à Péronne. Après l'assassinat du duc d'Orléans à Montereau, ses meurtriers, et le duc de Bourgogne lui-même, ne se croyant plus en sûreté à Paris, se réfugièrent à Bapaume. Prise par les Armagnacs sur les Bourguignons, en 1414, Bapaume le fut aussi par Louis XI sur Charles le Téméraire, en 1477; par le duc de Guise, sur Charles-Quint, en 1521; et par le maréchal de la Meilleraie, sur les Espagnols, en 1641. Depuis lors elle n'a pas cessé d'appartenir à la France.

L'**église Saint-Nicolas**, reconstruite de 1570 à 1577, est précédée d'une tour massive, percée, dans sa partie supérieure, de baies à voûte surbaissée, encadrant chacune trois ogives aiguës; une balustrade avec quatre balcons en saillie, au-dessus des contre-forts, couronne cette tour, que surmontent un dôme en charpente et une petite flèche. A l'intérieur, composé de trois nefs avec transsept et de douze chapelles latérales, d'importantes restaurations ont été récemment accomplies : les meneaux des fenêtres ont été rétablis, et des vitraux peints substitués aux

anciennes vitres blanches. Dans le chœur, ces vitraux représentent les principaux faits de l'histoire de Bapaume. Des fresques et des peintures polychromes, d'un goût douteux, imitées d'anciennes peintures découvertes sous le badigeon qui recouvrait autrefois les colonnes et les voûtes de l'église, décorent aussi, depuis quelques années, tous les murs de l'édifice. Nous signalerons, en outre, la statue de *Notre-Dame de Pitié* (dans la grande chapelle du même nom, à droite), en pierre, qui attire un grand nombre de pèlerins, et une peinture du style byzantin, représentant la Vierge sur fond d'or (dans une chapelle de gauche). Cette dernière peinture a été retouchée naguère par une main peu habile. L'église de Bapaume s'est enrichie dernièrement d'une *chaire* et d'un *banc d'œuvre*, en pierre et en bois, dont les sculptures (style du XIVe et du XVe s.) sont vraiment dignes d'attention.

L'hôtel de ville (à l'angle de la place) est un édifice en briques et pierre, remontant à l'époque de la domination espagnole. Une série d'arcades ogivales forme, au rez-de-chaussée, un porche voûté sur lequel s'appuie l'étage supérieur, décoré de pilastres. Au milieu de la façade, s'ouvre une *bretèche* ou fenêtre à balcon en encorbellement, d'où se faisaient autrefois les proclamations au peuple. Une plate-bande sculptée court au-dessus des fenêtres, sous le toit, que borde une balustrade à jour faisant saillie. Derrière l'hôtel de ville, un peu à gauche, se dresse un *beffroi* carré, à quatre étages, portant la date de 1610 et orné lui-même, dans sa partie supérieure, d'une balustrade à jour. Le campanile octogonal, qui s'élève au milieu de la plate-forme, renferme un carillon.

L'industrie de Bapaume consiste principalement dans la fabrication des huiles d'œillette et de colza, la confection des toiles, des rouenneries, des calicots, et la fabrication du savon. Cette petite ville possède un conseil de prud'hommes. — Il est question de relier Bapaume au chemin de fer de Paris à Calais, par un embranchement de 6 kil.

Le chemin de fer traverse une plaine bien cultivée, où se montrent çà et là des villages entourés d'arbres : *Gomiécourt* (231 hab.), à droite; *Courcelles-le-Comte* (832 hab.) et *Moyenneville* (424 hab.), à gauche; puis *Hamelincourt* (500 hab.), à droite.

20e STATION. — BOISLEUX.

10 kil. d'Achiet. — 184 kil. de Paris. — 14 kil. d'Arras. — 143 kil. de Calais.

La station de Boisleux a reçu son nom du petit village de **Boisleux-au-Mont** (461 hab.), à gauche duquel elle est établie; mais elle dessert également trois villages voisins : *Boiry-Saint-Martin* (419 hab.), *Boiry-Sainte-Rictrude* (315 hab.) et *Boisleux-Saint-Marc* (213 hab.). Sur le territoire de ce dernier, dans la plaine des *Montoirs*, se trouvent des restes de constructions gallo-romaines, occupant une superficie de 2400 mètres.

Au delà de Boisleux, la route d'Arras à Bucquoy, bordée d'arbres, longe le chemin de fer à gauche, puis elle le croise sous un pont, et s'éloigne un peu à droite, pour aller passer près des nombreux moulins à huile de *Beaurains* (929 hab.). A gauche, on remarque, près de la voie, les villages d'*Agny* (1100 hab.) et d'Achicourt (*V.* ci-dessous, p. 339). L'église de ce dernier s'élève au milieu du cimetière, sur le bord d'une tranchée ouverte pour le passage du chemin de fer. On décrit une courbe fortement prononcée, sur la droite, avant de croiser de nouveau la route de Bucquoy et de s'arrêter dans la gare d'Arras. A gauche l'attention est attirée, depuis quelque temps, par le beffroi de cette ville et par la flèche élancée de la chapelle des Ursulines.

21e STATION. — ARRAS.

14 kil. de Boisleux. — 198 kil. de Paris. — 129 kil. de Calais.

Renseignements généraux. — Direction.

Buffet à la gare.— Omnibus pour la ville : 30 c. par voyageur, sans bagages; 50 c. avec bagages, jusqu'à 30 kilogr.

Voitures de correspondance pour : — *Pas*, 32 kil.; départ tous les jours, à 1 h. du matin (courrier des dépêches); — *Saint-Pol-sur-Ternoise*, 33 kil., 3 fr. 50 c. et 3 fr., 2 départs chaque jour, à 7 h. du matin (hôtel du Petit-Saint-Pol), et à 4 h. du soir (hôtel de l'Univers).

Voitures publiques (sans correspondance avec le chemin de fer) pour *Cambrai*, 36 kil., 4 fr. et 3 fr. 50 c.; à 4 h. 30 min. du soir (hôtel de l'Univers).—Il part en outre chaque jour pour Cambrai, à 2 h. 45 min. du matin, un courrier pouvant prendre des voyageurs, 4 fr.

Loueurs de voitures : — *Boudringhin*, rue des Balances, 12; —

Delattre, rue des Teinturiers, 28; — *Scailleretz*, rue du Conseil, 3; — *Spendlin*, rue Saint-Aubert, 74; — *Zérany*, place du Théâtre, 18.

HÔTELS : — *de l'Univers*, place de la Croix-Rouge; — *du Petit-Saint-Pol*, place du Théâtre, 19; — *du Griffon et de l'Europe*, rue des Trois-Visages, 59; — *du Commerce*, rue Saint-Jean-en-Ronville, 27; — *du Petit-Paris*, rue d'Amiens, 39.

RESTAURANTS : — *Bonnet*, place du Théâtre, 10; — *Lagrange* (café Sampeur), place du Théâtre, 6; — *Tissot*, rue Poitevin-Maissemy, 2.

CAFÉS : — *Bonnet*, place du Théâtre, 10; — *de la Jeune-France*, place du Théâtre, 7; — *Sampeur*, place du Théâtre, 6; — *du Commerce*, Grande-Place, 29; — *des Allées*, à l'extrémité occidentale des Promenades.

LIBRAIRES : — *Bradier*, rue St-Aubert, 50; — *Brunet*, rue Ernestale, 10; — *Topino*, rue St-Aubert, 10; — Mlle *Jacob*, rue St-Aubert, 15; — *Théry*, Petite-Place, 31; — *Galand* et *Carlier*, rue de la Madeleine, 11. —

POSTE AUX LETTRES : rue de la Gouvernance, près de Saint-Vaast.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : à la préfecture, place du même nom.

BAINS : Quai des Casernes, 17. — École de natation, construite en 1865, derrière la citadelle.

DIRECTION. — La station d'Arras est située au sud et en dehors des murs d'enceinte, à 5 minutes environ de la *porte des Soupirs* et un peu plus loin de la *porte Napoléon*, par laquelle il est préférable d'entrer en ville. On voit alors s'ouvrir devant soi une rue, d'abord assez large, mais bientôt plus étroite, et qui, sous les noms divers de *rue Saint-Jean-en-Ronville*, *rue Saint-Aubert*, *rue Saint-Jean-en-Lestrée*, *rue de Baudimont*, traverse Arras dans sa plus grande dimension. Le long de cette rue, on trouve successivement : à gauche, la chapelle des dames Ursulines, surmontée de sa flèche hardie; du même côté, la *rue Héronval*, aboutissant à la caserne de ce nom; à droite, la *rue Saint-Géry*, qui renferme le palais de Justice et qui conduit à l'hôtel de ville et à la Petite-Place, voisine de la Grande-Place et de l'église Saint-Jean-Baptiste. — Vers le milieu de la rue Saint-Aubert, au delà de la salle des Concerts, s'ouvre, à droite, la *place du Théâtre*, à peu près au centre de la ville, d'où l'on peut gagner facilement le palais Saint-Vaast et la cathédrale. — Plus loin, à l'entrée de la rue Saint-Jean-en-Lestrée, on laisse à gauche la *rue des Gauguiers*, aboutissant aux casernes, et, par la basse ville, aux promenades; à droite, la *rue des Teinturiers*, qui conduit à Saint-Vaast. — Dans la rue Saint-Jean-en-Lestrée, s'élève à droite encore, l'hôpital civil et militaire. Au point de jonction des rues Saint-Jean-en-Lestrée et de Baudimont, près d'une fontaine monumentale, s'ouvre à gauche la *rue d'Amiens*, où l'on peut aller admirer la chapelle des dames Bénédictines du Saint-Sacrement; à droite, la *rue du Vent-de-Bise*, où se montre la manutention militaire. Enfin, dans la rue de Baudimont, qui aboutit à la porte Randon, on remarque à gauche la

place de la Préfecture, où ont été construits l'hôtel de la Préfecture et l'église Saint-Nicolas, à droite le Petit-Séminaire.

Situation. — Aspect général.

Arras, ville de 25 905 habitants, chef-lieu du département du Pas-de-Calais, est située à 66 mètres d'altitude maxima, par 50° 17′ 31″ de latitude et 0° 26′ 26″ de longitude E., sur la rive droite de la Scarpe, qui y devient navigable, et au confluent du Crinchon, ruisseau qui, traversant la ville du sud-ouest au nord-est, s'y divise en plusieurs bras. C'est des faubourgs Saint-Nicolas et Sainte-Catherine, sur les collines qui dominent au nord la rive gauche de la Scarpe, que l'on découvre le mieux cette ville, autant du moins que le permettent les deux rangées de hauts peupliers plantés presque partout le long des fossés d'enceinte. Du rempart qui longe le port intérieur dit du Rivage, on aperçoit aussi la plupart des monuments de la ville, en particulier la cathédrale et le beffroi.

La partie septentrionale et la partie orientale d'Arras, bâties au sommet et sur les pentes d'un mamelon, forment la *Ville* proprement dite ou *haute ville*. C'est là que se trouvent l'ancienne abbaye de Saint-Vaast, la cathédrale actuelle, la grande et la petite places, entourées toutes deux de constructions espagnoles et dominées par le beffroi. Au sud-ouest s'étend la *basse ville*, que le Crinchon sépare des promenades et de la citadelle. A l'ouest enfin, sur la colline de Baudimont, se groupent les maisons de la *Cité*, l'ancienne ville épiscopale, dont le palais est devenu la Préfecture et que couronnent les constructions récentes du Petit-Séminaire. « La haute ville et une partie de la Cité, dit l'auteur anonyme d'*Arras et ses Monuments*, se trouvent presque entièrement construites au-dessus de vastes et profonds souterrains vulgairement appelés *boves*, et que l'on trouve au-dessous des caves. On croit généralement que ce sont des carrières d'où ont été extraites les pierres qui ont servi aux constructions. En effet, ces souterrains sont sans voûtes et soutenus par des piliers taillés dans la craie (quelques-uns offrent de magnifiques voûtes en grès, à retraites successives). En temps de siéges, ils servaient de refuges pour les meubles et même pour les habitants. Les

voies de ces souterrains s'étendent au loin et formaient une espèce de labyrinthe. Aujourd'hui les habitants ont enclos et limité par des murs les portions qui leur conviennent. »

Les rues d'Arras sont généralement étroites et tortueuses; quelques-unes dans la haute ville et dans la Cité offrent une pente assez roide. Les plus larges et les plus régulières sont les rues de la basse ville, mais ce sont aussi les plus désertes et les moins commerçantes.

Arras est défendue par une double ligne de *fortifications*, élevées sur les plans de Vauban, et qui en font une place forte de première classe. Cinq portes sont percées dans cette enceinte, savoir : les *portes Napoléon* (reconstruite en 1855, remaniée en 1864) et *des Soupirs*, au sud ; la *porte d'Amiens*, à l'ouest ; les *portes Baudimont* ou *Randon* (reconstruite en 1863-1864, dans un bon style) et *Méaulens*, au nord-ouest. Une *porte d'eau*, avec passage pour les piétons, met en communication, au nord, le petit port intérieur du *Rivage* avec canal de la Scarpe.

Histoire.

A l'époque de la conquête des Gaules par les Romains, le territoire qui forme aujourd'hui le département du Pas-de-Calais était occupé par deux peuples : les Morins, au nord, et les Atrébates, au sud. Ces derniers avaient pour capitale *Nemetacum* ou *Nemetocenna*, dont plusieurs archéologues croient, à tort sans doute, retrouver l'emplacement près d'Étrun, à 6 kil. à l'ouest de la ville actuelle d'Arras (*V.* ci-dessous, p. 342).

Les Atrébates prirent part à la résistance d'Arioviste contre César, puis à celle de la Confédération sénonaise. Parmi leurs chefs se distingua Comius, que le général en chef investit, en quelque sorte, du pouvoir suprême après la soumission du pays, et qui conduisit néanmoins au secours de Vercingétorix, à Alesia, 4000 Atrébates et 5000 Morins.

C'est au IVe siècle seulement que la ville d'Arras est pour la première fois distinguée du territoire des Atrébates. Saint Jérôme la nomme parmi les principales villes que les Barbares avaient dévastées, et, dans le second livre de sa *Réplique à Jovien :* « Vous ne portez, lui dit-il, que des vêtements de lin et de soie; vous voulez, pour couvrir votre corps, des étoffes d'Arras. » Dès cette époque, en effet, Arras était célèbre par ses manufactures d'étoffes et de tapisseries, qui demeurèrent florissantes jusqu'à la fin du moyen âge. « La république est-elle en danger de périr si la laine des Atrébates vient à lui manquer? » s'é-

criait l'empereur Galien à la nouvelle d'une insurrection des Gaules. L'éclat et la supériorité des couleurs de ces étoffes et de ces tapisseries étaient attribués à l'usage de la garance, qui croissait en abondance sur le territoire d'Arras, et à l'emploi des eaux du Crinchon, aujourd'hui ruisseau fétide qui déshonore la ville. Plusieurs des tapisseries d'Arras se voient encore dans la cathédrale de Beauvais ; il en existe un grand nombre en Angleterre dans les châteaux princiers des principaux lords, et l'une de ces œuvres magnifiques, les *Batailles d'Alexandre*, donnée par le duc de Bourgogne Philippe le Bon au sultan Bajazet, fait encore l'ornement du sérail de Constantinople [1].

L'Évangile fut prêché pour la première fois dans l'Artois par un prêtre grec nommé Diogène, que les Vandales y martyrisèrent, au IVe siècle, et dont l'apostolat fut confirmé, suivant les traditions du diocèse, par une pluie miraculeuse de manne, dont la cathédrale d'Arras conserve une petite portion. Les Francs ayant, après les Vandales, envahi le nord de la Gaule, Childéric établit Ragnacaire roi des Atrébates, vers 451, mais Clovis incorpora définitivement leur territoire au royaume franc. Sous ce prince, saint Vaast, qui avait aidé saint Remi à l'instruire de la doctrine catholique, vint relever le christianisme à Arras, et y établit un siége épiscopal, transféré moins d'un siècle après à Cambrai, puis restitué à Arras pendant le XIe siècle. En 511, l'Artois faisait partie du royaume de Soissons, échu à Clotaire Ier, après la mort de Clovis. Pépin le Bref et Charlemagne donnèrent des comtes à Arras, mais ces officiers n'étaient que de simples gouverneurs de la ville. Ce fut Baudouin Bras de Fer, gendre de Charles le Chauve, qui exerça le premier sur toute la province, et avec le titre de comte de Flandre, une autorité indépendante de celle du roi. Mort à Arras, il y fut enterré, et c'est sans doute de la forteresse qu'il s'y était fait construire sur le point le plus élevé de la Cité, que cette partie de la ville a retenu le nom de Baudimont (*Balduini mons*), que porte une de ses rues.

Ravagée par les Normands vers la fin du IXe siècle, prise successivement par Charles le Simple, par Lothaire et par Hugues Capet, Arras se divisait, au XIe siècle, après le rétablissement de son siége épiscopal, en deux parties distinctes : la *ville*, qui appartenait au comte de Flandre et à l'abbé de Saint-Vaast, chef de la puissante communauté fondée par le roi Thierry, près du tombeau de ce saint; la *cité*, qui relevait de l'évêque et du roi de France. Le comte de Flandre était représenté dans la ville par un châtelain; et l'abbé, par un avoué duquel est issue la noble famille de Béthune, dont Sully fut le membre le plus illustre.

Au XIIe siècle, Arras eut fort à souffrir d'une épidémie appelée le mal

1. On peut consulter, sur ce sujet, un ouvrage fort intéressant de M. l'abbé Van Drival, intitulé : *Les tapisseries d'Arras*, 1 vol. in-8°, 1864.

des Ardents, et qui ne fut apaisé, suivant les historiens de l'époque, que par une intervention miraculeuse de la sainte Vierge, qui remit à deux ménétriers un cierge de la cire duquel il suffisait, pour guérir les malades, de répandre quelques gouttes brûlantes dans l'eau destinée à leurs ablutions. Telle est l'origine de la Sainte-Chandelle, vénérée à Arras jusqu'à l'époque de la Révolution.

L'Artois demeura aux héritiers de Baudouin Bras de Fer, comte de Flandre, jusqu'au mariage (1180) d'Isabelle de Hainaut, nièce de Philippe d'Alsace, avec le roi Philippe Auguste, qui confirma et étendit les anciennes franchises de la ville et cité d'Arras. En 1237, saint Louis donna l'Artois en apanage à son frère puîné Robert, dont la petite-fille, Mathilde ou Mahaut, épousa en 1291 Othon IV, comte de Bourgogne. Ce fut en 1356, pendant la captivité du roi Jean, que les États d'Artois furent convoqués pour la première fois, à Arras, à l'effet de délibérer sur les subsides nécessaires à la délivrance du roi. La mort de Marguerite de France, en 1382, fit passer le comté d'Artois au comte de Flandre, Louis de Male, dont la fille le porta dans la maison de Bourgogne. Avant de prendre possession d'Arras, le duc Philippe le Hardi jura de maintenir les habitants dans leurs priviléges et franchises, et ce serment fut dès lors prêté par tous les souverains de l'Artois, jusqu'à Louis XIV.

En 1414, les troupes royales s'emparèrent d'Arras, après un siége de sept semaines. Après la bataille d'Azincourt (1415), les députés de la France et de l'Angleterre signèrent, dans cette ville, un traité de paix, hostile au Dauphin. En 1421, Philippe le Bon y fit son entrée solennelle et ce fut là aussi qu'il se réconcilia publiquement avec le roi Charles VII. Lorsque Charles le Téméraire fut mort, Louis XI obligea Marie de Bourgogne à lui remettre les clefs d'Arras, et, pour punir les habitants de leur attachement à leur souveraine légitime, il fit traîtreusement arrêter et décapiter, par son compère Olivier le Daim, quatorze des plus notables bourgeois, délégués vers la jeune duchesse. Arras se révolta; le roi vint mettre le siége devant la ville, sur l'une des portes de laquelle se voyait écrit ce distique, répété en d'autres circonstances avec quelques variantes, notamment pendant le siége de 1654 :

Quand les souris prendront les chats,
Le roi sera seigneur d'Arras.

Les canons du roi furent plus forts que les défis ironiques des bourgeois; la ville fut prise, ses fortifications détruites du côté de la cité, et deux nouvelles forteresses élevées pour la tenir en respect; puis, peu de temps après, les habitants, exilés à Paris, à Tours et à Rouen, furent remplacés par des étrangers venus de ces trois villes, d'Orléans, de Reims et de Soissons, etc.; au nom d'Arras fut substitué le nom dérisoire de *Franchise*, qui périt, il faut le dire, avec son inventeur. Charles VIII, en arrivant au trône, rappela les anciens habitants d'Arras

et leur rendit leurs coutumes; mais, en 1490, une trahison livra la ville à l'empereur Maximilien, et le traité de Senlis (1493), confirmé plus tard par ceux de Madrid et de Cambrai, maintint l'Artois parmi les possessions de la maison d'Autriche.

L'histoire d'Arras au XVIe siècle n'offre qu'une suite de désordres et de séditions populaires. Après avoir résisté à Henri IV, en 1597, cette ville fut replacée, par le maréchal de la Meilleraye, en 1640, sous la domination du roi de France, nonobstant une défense héroïque et prolongée. En 1654, les Espagnols, avec l'aide du grand Condé, essayèrent de la reprendre; mais Turenne, envoyé au secours de la garnison, força son émule à se retirer, et la levée du siége d'Arras est encore célébrée chaque année dans cette ville par une fête commémorative, le dimanche le plus rapproché du 25 août.

La Révolution, représentée par le sanguinaire Joseph Lebon, ancien curé de Neuville-Vitasse, près d'Arras, fit dans cette ville de nombreuses victimes. La cathédrale, magnifique édifice du XIVe siècle, la chapelle des Ardents, la pyramide de la Sainte-Chandelle, plusieurs autres édifices religieux furent alors renversés.

Aujourd'hui Arras est le chef-lieu du département du Pas-de-Calais, le siége d'un évêché suffragant de Cambrai et d'un tribunal de première instance, le chef-lieu de la troisième division des fortifications et de la deuxième subdivision de la troisième division militaire.

Arras a vu naître : les trouvères Gauthier d'Arras et Adam de la Halle, qui mourut à Naples en 1285 et dont le nom, aujourd'hui inconnu à la plupart des habitants d'Arras, est néanmoins resté à l'une des rues de la ville (la rue Maître-Adam, à côté du petit séminaire); le bénédictin dom Taillandier, éditeur du IXe volume de l'*Histoire littéraire de la France;* Maximilien Robespierre, son frère Robespierre le Jeune, Joseph Lebon; le naturaliste Palissot, etc.

Monuments religieux.

La **cathédrale** actuelle (rue des Teinturiers et rue des Murs-Saint-Vaast), consacrée sous le vocable de Notre-Dame et Saint-Vaast, fut commencée vers 1755 par les religieux Bénédictins de l'abbaye de Saint-Vaast, pour leur servir de chapelle. Les travaux, interrompus pendant la Révolution, furent repris de 1814 à 1833; mais la tour carrée de l'abside n'a pas été terminée. D'après un plan en relief que l'on peut voir au musée communal, cette tour, si elle eût été construite, aurait surpassé en hauteur tous les monuments de l'Artois. Quant à l'ensemble de l'édifice, situé sur l'un des points les plus élevés de la ville,

il se recommande uniquement par la grandeur de ses proportions : 182 mèt. de longueur dans œuvre, 26 mèt. de largeur dans la grande nef, et 32 mèt. de hauteur sous voûte. Il a été construit, dit M. Alph. de Calonne, « dans un style bâtard, qui est gothique par le plan en croix, l'abside collatérale et le système des piliers buttants extérieurs, qui se rattache à la Renaissance italienne par les portails à frontons composés d'ordres superposés, à l'art romain antique par le plein cintre des arcades et les proportions des piliers, à l'art grec par les plates-bandes et par quelques détails de bases et de chapiteaux; enfin, qui ne ressemble à rien parce qu'il ressemble à tout. » La façade principale, décorée de deux ordres de colonnes corinthiennes, dont le second supporte un fronton triangulaire, est précédée d'un perron de 48 marches, divisé en plusieurs paliers et sous lequel s'étendent de vastes souterrains. L'intérieur se compose d'une nef avec chœur et transsept, de deux collatéraux, d'un déambulatoire autour du chœur et de sept chapelles absidales, dont deux ont été transformées en passages. On y remarque surtout la **chapelle de la Vierge**, du style corinthien, richement décorée de stucs, de marbres et de dorures. La coupole de cette chapelle, peinte par M. Ch. Daverdoingt, d'Arras, représente la *Glorification de la Vierge*, d'après la chapelle Borghèse, à Sainte-Marie Majeure. Une belle *Vierge* de Corot, en marbre blanc, s'élève au-dessus de l'autel, de même matière. La *statue du cardinal Ch. de la Tour-d'Auvergne Lauraguais*, représenté à genoux au moment où il consacre le diocèse d'Arras à la sainte Vierge, attire particulièrement l'attention, à droite de la chapelle. Cette œuvre, très-remarquable, a été taillée dans un seul bloc de marbre blanc par M. Émile Thomas, de Paris. Au-dessous de cette chapelle, que décorent aussi deux vitraux (*saint Vaast* et *saint Charles Borromée*), sont inhumés le cardinal, qui la fit construire, et, depuis le mois de mars 1866, son successeur, Mgr Parisis, à qui doit être élevé un monument funéraire.

Nous signalerons, en outre : — dans le collatéral du chœur, les *vitraux* des baies circulaires, représentant les saints particulièrement vénérés à Arras ; — près de la grande sacristie, une *Descente de croix*, attribuée à Rubens; un *Christ au tombeau*, attribué à Van Dyck et restauré en 1862 par M. Demory-Herbet, peintre

atrébate; — dans la chapelle Saint-Vaast (la première à gauche de la chapelle de la Vierge) la *pierre tombale* d'un abbé du XIIe siècle, avec statue couchée, en marbre blanc, et les *statues* de Philippe de Torcy, gouverneur d'Arras pour la France, mort en 1652, et de sa femme, Suzanne d'Humières, décédée en 1641. Ces statues proviennent d'un monument funéraire élevé à la famille de Torcy, dans l'ancienne abbaye de Saint-Vaast; — aux extrémités du transsept, les statues colossales des quatre *Évangélistes*, en pierre de Senlis, recouvertes de badigeon; — dans le bras gauche du transsept, la *statue* en bois *du B. B. J. Labre*, par M. Duthoit, d'Amiens, et un *calvaire*, qui attirent tous deux de nombreux pèlerins; deux triptyques, dont l'un (la *Naissance du Christ*) du XVIe siècle; un tableau d'Abel de Pujol (la *Présentation*); — dans le bras droit du transsept, près de la chapelle de la Bonne-Mort, un tableau allégorique de Van Thulden, restauré en 1862 par M. Demory-Herbet et qui représente *Saint Bernard réclamant pour ses écrits les inspirations de Jésus et de Marie;* — dans le chœur, le *maître autel*, revêtu de marbre des Pyrénées et orné d'un bas-relief en bronze (*Jésus-Christ au milieu des docteurs*); le vitrail du fond (l'*Assomption*, d'après Murillo) et des grisailles d'Abel de Pujol (les *Apôtres*), qui occupent les tympans des archivoltes; — enfin, les *grandes orgues*, sorties des ateliers de MM. Merklin, Schutze et Cie, à Paris.

Le *trésor* de la cathédrale d'Arras, l'un des plus riches de la France en reliques insignes, possède : le corps de saint Vaast; ceux de saint Ranulphe, martyr, et de son fils, saint Badulphe, évêque d'Arras; le chef de saint Jacques le Majeur, apôtre; une partie du chef de saint Léger; le rochet, encore taché de sang, que portait saint Thomas de Cantorbéry lorsqu'il fut assassiné; quelques parcelles de la Sainte-Chandelle, renfermées dans un reliquaire de forme pyramidale, chef-d'œuvre d'orfévrerie du XIIIe ou du XIVe siècle; etc.

Au sud de la cathédrale, l'ancienne **abbaye de Saint-Vaast** attire l'attention par la vaste étendue de ses bâtiments. Fondée par saint Vaast lui-même, vers l'an 500, agrandie par saint Aubert, en 645, richement dotée par le roi Thierry III, en expiation du meurtre de saint Léger, elle prit successivement des accrois-

sements si considérables, que, pendant la domination espagnole, elle était considérée comme l'abbaye la plus importante et la plus riche des Pays-Bas. Les religieux, de l'ordre de Saint-Benoît, étendaient leur juridiction sur toute la haute ville. Les bâtiments actuels furent commencés en 1754, par le cardinal de Rohan, abbé commendataire de Saint-Vaast, pour remplacer des constructions plus anciennes, du style ogival. Ces bâtiments forment un immense parallélogramme, dont les grands côtés, composés d'un rez-de-chaussée et de deux étages, sont reliés entre eux par trois corps de logis parallèles. Sur la place de la Madeleine s'ouvre la porte principale, surmontée d'un fronton récemment achevé et décoré de deux statues en pierre (la *Religion* et la *Science*), œuvres très-remarquables de M. Duthoit, d'Amiens. Cette porte donne entrée dans la cour d'honneur, qu'entoure la partie des bâtiments autrefois réservée spécialement au logement du prince régnant, qui avait droit de gîte dans l'abbaye. Pendant la Révolution, l'abbaye de Saint-Vaast servit d'hôpital et de magasin. Depuis le Concordat, l'aile de l'est est occupée par l'évêché et par le grand séminaire diocésain. En 1830, la ville a acheté à l'État l'aile de l'ouest, où elle a installé les musées, la bibliothèque, les archives départementales, un entrepôt pour les vins, une école de dessin, le bureau de bienfaisance, la caisse d'épargne, etc. C'est aussi à la ville qu'appartiennent aujourd'hui les jardins situés à l'ouest de l'abbaye et qui ont été convertis en un jardin botanique et un jardin anglais ouvert au public. Un bâtiment de service, qui s'élève à l'est, près de l'évêché, a été transformé par l'État en un magasin de vivres pour l'armée. — L'*évêché* renferme une *chapelle* richement décorée. — Dans la partie des bâtiments affectée au *grand séminaire*, et qui communique directement avec la grande sacristie de la cathédrale, on peut visiter : de beaux *cloîtres*, formant autrefois des galeries continues autour de deux cours intérieures ; un magnifique *péristyle* d'ordre ionique, à trois nefs, qui devait servir de communication principale entre l'abbaye et la cathédrale, par le transsept méridional ; l'ancien réfectoire des moines, servant de *chapelle* au séminaire ; et des caves avec voûtes à arêtes saillantes (pour le musée, la bibliothèque et les archives, *V.* p. 336).

L'église Saint-Jean-Baptiste (près de la Petite place), autrefois *Saint-Nicolas-sur-les-Fossés*, construite de 1565 à 1584, dans le style ogival (la tour a été rebâtie en 1723), fut en 1793 le siége du tribunal révolutionnaire présidé par Joseph Lebon. Convertie ensuite en temple de la Raison, elle fut rendue au culte après le Concordat et servit jusqu'en 1833 d'église cathédrale au nouvel évêque d'Arras. Depuis lors, elle a subi d'importantes restaurations : les plafonds des nefs ont été remplacés par de belles voûtes ogivales, qui s'appuient sur de gracieux faisceaux de colonnes; les meneaux des fenêtres ont été rétablis, et les bas côtés ont été pavés de marbre. On remarque dans cette église : le *maître autel*, en bois sculpté, d'après les dessins de M. Grigny, architecte; une *Descente de croix* (dans le transsept), attribuée, comme celle de la cathédrale et comme beaucoup d'autres, à Rubens; dans la chapelle de la Vierge, au-dessus de l'*autel*, qui provient de l'ancienne chapelle de Notre-Dame des Ardents, une *Assomption*, attribuée à Philippe de Champaigne; dans la chapelle des Fonts, deux petits tableaux sur cuivre (le *Christ en croix* et la *Pénitence de saint Pierre*), accompagnés de légendes rimées.

L'église Saint-Nicolas en Cité (place de la Préfecture) occupe en partie l'emplacement de l'ancienne cathédrale, édifice remarquable du XIe et du XIVe siècle, détruit pendant la Révolution. L'église actuelle, tout à fait insignifiante au point de vue architectural, a été construite de 1838 à 1846, dans le style grec et sur le plan d'une basilique latine. Elle renferme quelques tableaux curieux, savoir : des volets d'anciens triptyques de la cathédrale (*Scènes de la Passion; Docteurs de l'Église*, en grisailles); une toile représentant, dans une *Procession symbolique*, les personnages inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, aboutissant au sacrifice de la Loi nouvelle; l'*Annonciation* (au-dessus des fonts baptismaux), peinte par M. Daverdoingt, d'après une fresque du Vatican. Le sanctuaire a été récemment décoré, plus ou moins heureusement, avec des sculptures destinées primitivement à un maître autel de la nouvelle cathédrale; ce sont des *Anges* de grandeur colossale, placés entre des colonnes trop rapprochées, et des figures symboliques de *Vertus*, appliquées aux fûts des colonnes. L'église Saint-Nicolas possède, en outre, une châsse d'un

travail curieux, dite *châsse de la Sainte-Manne*, parce qu'elle renfermait autrefois des parcelles de la manne miraculeuse vénérée à Arras (*V.* ci-dessus, p. 320), et un ancien reliquaire renfermant une dent du patron de l'église.

Une belle église à trois nefs, dans le style ogival du XIIIe siècle, construite sous la direction et d'après les plans de M. Alexandre Grigny, architecte à Arras, a été récemment livrée au culte, sous le vocable de **Saint-Géry**. On y remarque une belle *chaire* en bois sculpté, par M. Buisine, sur les dessins de M. Grigny. Elle remplace une église paroissiale, ancienne chapelle d'une abbaye de femmes, de l'ordre de Saint-Bernard, dite *abbaye du Vivier*. A côté de cette chapelle, élevée pendant le XVIIIe siècle et qui sera prochainement démolie, s'étendent les bâtiments de l'abbaye, aujourd'hui convertis en un hospice de vieillards (80 hommes, 110 femmes). Au milieu de l'hospice, une *chapelle* spéciale, décorée de nombreuses sculptures et de vitraux peints, a été récemment bâtie, pour le service de l'établissement, par M. Mayeur, dans un style hybride, tenant à la fois du style roman, du style ogival et du style byzantin.

Arras renferme encore plusieurs autres chapelles vraiment dignes d'intérêt, appartenant à des communautés religieuses et qui ont toutes été construites d'après les plans et sous la direction de M. Alexandre Grigny. La **chapelle** des Dames Bénédictines **du Saint-Sacrement** (rue d'Amiens), qui a commencé la réputation de cet habile architecte (1845-1846), appartient au style ogival du XVe siècle. Elle se compose d'un narthex, d'une nef de cinq travées, d'un transsept, d'un chœur avec abside pentagonale et d'un déambulatoire. Au-dessus du narthex s'élève, sur une base octogonale, une flèche complétement ajourée, de 58 mètres de hauteur totale et d'une extrême légèreté. Toutes les fenêtres sont surmontées de frontons élancés, découpés à jour; les contre-forts portent à leur sommet d'élégants clochetons. Dans le transsept du nord s'ouvre, pour le public, un riche portail décoré d'arcatures, de niches et de festons. Au sommet du pignon, un ange offre le saint sacrement à l'adoration des fidèles. Sur le flanc méridional du transsept s'étendent, à droite de la nef, une chapelle de congrégation; à gauche, la sacristie et

ses dépendances. A l'intérieur, l'édifice est éclairé par 21 fenêtres à deux divisions, ornées de vitraux en grisailles, avec médaillons historiés. Les roses des transsepts et les rosaces du pourtour du chœur offrent seules des vitraux entièrement coloriés. Le fond du bras de croix méridional, au-dessus de l'autel de la Vierge, est occupé par des niches, avec dais et pinacles, et renfermant des statues d'anges. Le sanctuaire, plus élevé que la nef, est séparé, par une clôture en pierre découpée à jour, du déambulatoire, ouvert aux fidèles ainsi que le transsept, tandis que la nef est entièrement réservée à la communauté. Le *maître autel*, magnifiquement sculpté dans le même style que l'édifice, attire surtout l'attention, ainsi que la *chaire*, surmontée de la statue de saint Jean-Baptiste et décorée de bas-reliefs, ouvrage de M. Duthoit, d'Amiens. Le *buffet d'orgues*, que l'on aperçoit à peine de la partie de l'édifice ouverte au public, mérite aussi d'être signalé. La chapelle du Saint-Sacrement mesure 42 mètres de longueur dans œuvre, sur 25 mètres de largeur dans les transsepts et 20 mètres de hauteur sous voûte. C'est du rempart de la ville, près de la porte d'Amiens, que l'on peut le mieux voir l'aspect extérieur de cet édifice, enfermé entre les bâtiments et les jardins du couvent. — A gauche du portail, s'élève la *maison* de l'aumônier, construite dans le même style que la chapelle et flanquée d'une tourelle octogonale.

La chapelle des Ursulines (rue Saint-Jean-en-Ronville), consacrée solennellement en 1865, se fait remarquer de loin, notamment du chemin de fer, par une flèche d'un caractère tout particulier. Cette flèche est, en effet, la reproduction fidèle, quant au plan, mais augmentée du double quant aux proportions, de l'ancienne chapelle pyramidale construite vers l'an 1200, sur la Petite place d'Arras, par les confrères de Notre-Dame des Ardents, pour recevoir la Sainte-Chandelle, si célèbre dans l'histoire de la ville. La flèche actuelle, isolée du vaisseau et placée à son chevet, s'élève à 58 mètres de hauteur. Elle repose sur une base carrée avec soubassement, et dans laquelle s'ouvre, du côté de la rue, la porte, donnant accès au public dans l'intérieur de la chapelle. Chacune des faces du carré est ornée, dans sa partie supérieure, d'arcatures surbaissées et couronnée d'un pignon aigu. Sur ce premier carré

s'en inscrit un autre qui présente ses angles au sommet des pignons des quatre faces du premier étage. Dans la partie restée vide par la transposition des deux carrés, sur des toits en pierre suivant la pente des pignons, sont établis quatre lucarnes qui éclairent le porche intérieur. La seconde partie de la tour se compose de quatre étages en retraite les uns sur les autres et décorés d'arcatures variées, de pignons et de clochetons ; aux angles supérieurs sont figurés les quatre animaux symboliques du prophète Ézéchiel. La construction devient alors octogonale ; huit groupes de piliers séparent ses faces ajourées et couronnées de pignons ouvragés. A la base de ces pignons surgit la flèche proprement dite, percée de baies ogivales et décorée de crochets sur toutes ses arêtes. Pour mieux rappeler le monument dont cette flèche est la reproduction, M. Grigny se propose d'orner toutes les ouvertures de statues représentant les Apôtres, les Évangélistes, les personnages dont il est question dans la légende de la Sainte-Chandelle, les ancêtres de la sainte Vierge, les neuf chœurs des Anges et la Vierge elle-même, de grandeur colossale. Les gargouilles des soubassements figurent des malheureux atteints du mal des Ardents, les uns se tordant et blasphémant, les autres s'adressant à Dieu avec confiance. — A l'intérieur, la chapelle se compose d'une seule nef avec transsept, réservés aux dames Ursulines et à leurs élèves, et d'un chœur entouré d'un déambulatoire qui sera seul ouvert au public. Les fenêtres sont ornées de vitraux (*Vie de Jésus-Christ*, dans le chœur ; *Litanies de la sainte Vierge*, dans le déambulatoire ; *Saints patrons* de la communauté et mosaïques, dans la nef). L'exécution de ces verrières, confiée à MM. Claudius Lavergne, de Paris, Lévesque, de Beauvais, et Félix Courmont, d'Arras, fait l'admiration des connaisseurs. Sous la chapelle s'étend une *crypte*.

Les deux chapelles que nous venons de décrire sont les principales œuvres de M. Grigny, à Arras, celles qui méritent particulièrement la visite des étrangers ; mais il en est d'autres, moins importantes, que nous devons cependant signaler : les *chapelles des Dames du Bon-Pasteur* (rue du Bloc) et de la maison *de Saint-Charles* (rue Saint-Maurice), toutes deux dans le style ogival du XIIIe siècle, et la *chapelle des Pères de la Miséricorde* (rue

d'Amiens, 31), dans le style roman. Cette dernière est ornée de beaux vitraux exécutés par la maison Villiet, de Bordeaux, et représentant la parabole de l'*Enfant prodigue*. — Le couvent des *Sœurs de la Providence* (rue de Baudimont) possède aussi une *chapelle* du style ogival, récemment restaurée, et un petit *cloître* du même style, où ont été découvertes des peintures murales.

Le **petit séminaire** (rue de Baudimont) occupe depuis quelques années l'emplacement de l'atelier de construction de machines de M. Hallette, d'où sont sorties plusieurs des machines à vapeur des vaisseaux de l'État. Le corps de logis principal, surmonté d'un clocheton, renferme une belle *chapelle* ogivale, dans le style du xve siècle. Du côté du rempart, d'où le petit séminaire se découvre beaucoup mieux que de la rue, l'avant-corps central est décoré de colonnes ioniques supportant un fronton triangulaire, dont le tympan renferme un groupe de la *Sainte Famille*, sculpté par M. Thomas, de Paris. Les nouvelles constructions du petit séminaire d'Arras étaient à peine achevées, lorsqu'elles furent détruites par un incendie, dans la nuit du 24 au 25 novembre 1862; elles ont été relevées depuis, à peu près sur le même plan. Le nombre des élèves est de 400 environ; les plus jeunes occupent la *maison* dite *des Saints-Anges*, en face du petit séminaire, de l'autre côté de la rue de Baudimont.

Un *temple protestant* a été bâti, il y a quelques années, dans la rue des Casernes.

Monuments civils.

L'**hôtel de ville** d'Arras, qui forme le côté occidental de la Petite place (*V.* ci-dessous, p. 338), est assurément l'un des édifices civils les plus intéressants du nord de la France. Construit au commencement du xvie siècle, sur les plans de Jacques Caron, architecte d'Arras, il vient d'être fort habilement restauré par M. Mayeur. Le bâtiment principal, derrière lequel s'élève le beffroi, un peu à gauche du spectateur, est percé, au rez-de-chaussée, d'une série d'arcades ogivales, formant un porche couvert et supportant le premier étage aux fenêtres richement ornementées. A la naissance du toit règne une galerie à jour. Cette façade, décorée d'arabesques, d'accolades à crochets, etc., a recouvré une

Petite place, hôtel de ville et beffroi d'Arras.

partie de sa décoration primitive, plusieurs niches et la triple rangée de fenêtres qui coupe la monotonie du toit; mais la bretèche ou tribune d'où les chartes et les ordonnances municipales étaient lues au peuple a malheureusement été remplacée par un balcon, lors d'une restauration antérieure.

A droite et à gauche du bâtiment central, s'élèvent deux petites ailes en retraite, dont l'une surtout (celle de gauche) est un élégant spécimen du style de la Renaissance. Derrière s'étendent quelques constructions nouvelles, dans le même style, ajoutées par M. Mayeur, et auxquelles on ne pourrait reprocher peut-être qu'une trop grande abondance d'ornements. La restauration de l'hôtel de ville a coûté environ 500 000 fr.

Le **beffroi** (monument historique), qui ne fut terminé qu'en 1554 et qui a été reconstruit en partie par M. Traxler, en 1834, est remarquable par son élégance et sa hardiesse, autant que par l'harmonie de ses proportions. Bâti entièrement en pierres de taille, il se compose d'une tour carrée, ornée de galeries, de clochetons, d'arcatures, et surmontée de deux étages octogones, que termine une couronne ducale, autrefois en pierre, aujourd'hui en fonte. Au-dessus de cette couronne, se dresse un lion colossal, portant un pennon pour girouette. La hauteur totale du beffroi est de 75 mètres. Il renferme un beau carillon, un timbre de forme évasée, fondu en 1434, et une autre cloche, la *Joyeuse*, pesant 9000 kilogr. L'horloge est celle de Thérouanne, transportée à Arras par ordre de Charles-Quint.

L'*hôtel de la Préfecture* (place du même nom) est l'ancien palais des évêques d'Arras, reconstruit en 1780 par Mgr de Conzié, puis en 1836, à la suite d'un incendie. Il se recommande uniquement par la vaste étendue de ses jardins (7 hectares), plantés de beaux arbres. — L'ancien hôtel des États d'Artois (XVIIIe siècle), restauré il y a quelques années, est aujourd'hui le *palais de justice* (rue Saint-Géry). — Le *théâtre* (place du même nom) a été bâti en 1785-1786, sur l'emplacement de l'ancienne prison du Châtelain, où Jeanne d'Arc fut, dit-on, enfermée quelques jours. Pendant la Terreur, Joseph Lebon et sa femme assistaient fréquemment, de l'un des balcons de la façade, au supplice des victimes que le hideux proconsul faisait décapiter sur la place du Théâtre. —

La *salle des Concerts* (rue Ernestale), bâtie en 1828 et restaurée en 1853, offre une façade assez élégante. Les travaux entrepris pour les fondations de cet édifice ont fait découvrir quelques restes de constructions du XIIe ou du XIIIe siècle, qui paraissent avoir servi d'entrée à la demeure du châtelain d'Arras. — L'*hôpital Saint-Jean* ou hôtel-Dieu (rue Saint-Jean-en-Lestrée), fondé en 1178 par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et sa femme Isabelle, se compose de vastes bâtiments modernes, reconstruits en grande partie après un incendie, en 1838. Il comprend l'hôpital civil, la maternité, l'hospice des incurables et l'hôpital militaire. — En face de cet hôpital, au fond de la place du West-d'Amain, qu'occupe en partie une *halle à la viande*, on remarque les tourelles de l'ancien *refuge Saint-Éloi*, maison de ville des chanoines réguliers de l'abbaye du Mont-Saint-Éloi (*V.* ci-dessous, p. 343). Cette maison, qui offre d'intéressants détails de l'architecture civile du XIVe et du XVIe siècle, a été affectée en partie, par l'administration des hospices, au logement d'ouvrières âgées et nécessiteuses. — L'ancien *hôtel-Dieu* (rue de Baudimont et rue des Bouchers-de-Cité), occupé par la maison-mère des religieuses de la Providence et par une école primaire communale de garçons, a été construit, dit-on, sur l'emplacement d'un temple d'Isis. — L'*hospice des vieillards* est installé dans l'ancienne abbaye du Vivier, près de l'église Saint-Géry; nous avons déjà signalé sa nouvelle chapelle (*V.* ci-dessus, p. 327). — Parmi les établissements de charité de la ville d'Arras, nous citerons encore : l'*établissement des sourds-muets et des jeunes aveugles*, fondé en 1817; — la *maison de refuge* ouverte en 1837, pour offrir un asile temporaire aux indigents valides et aux ouvriers momentanément sans ouvrage; — l'*établissement d'apprentissage et de préservation*, de M. l'abbé Halluin, dans l'hôtel de Granval, ancien petit séminaire (rue de Beauffort). — Derrière la Préfecture et près des remparts, vient d'être construite une vaste *prison départementale*, sur l'emplacement de l'ancien monastère des Bénédictines de la Paix. — L'ancienne *maison d'arrêt et de correction* a été supprimée.

La **citadelle** d'Arras, que sa position désavantageuse a fait surnommer la *Belle-Inutile*, a été construite sur les plans de Vauban, (1670-1674). Un régiment du génie y est ordinairement caserné

et se livre aux travaux particuliers à cette arme dans de vastes terrains situés derrière la citadelle, en dehors de l'enceinte fortifiée. Chaque année, la visite du général inspecteur y donne lieu à des exercices de jour et de nuit, très-intéressants pour le public. — Les *casernes de la Cité,* pour l'infanterie et la cavalerie, datent du XVIIIe siècle. Elles sont remarquables par leurs vastes proportions et leurs cours immenses; derrière s'étend un *manége couvert*, œuvre de Vauban et dont on admire la charpente hardie. — Un *manége découvert* s'étend à l'est jusqu'à l'*arsenal*, dont les greniers sont accessibles aux voitures, grâce à des rampes en pente douce, soutenues par des voûtes.

Maison de Robespierre, à Arras.

Parmi les maisons particulières, nous signalerons le bel **hôtel de M. Deuzy** (rue Saint-Aubert), bâti par M. Grigny, dans le style fleuri du XVe siècle. La façade principale est percée de larges fenêtres, divisées chacune par une élégante colonnette en deux arcades festonnées, et d'un balcon qu'accompagnent deux tourelles à jour et que surmontent des pignons superposés. Une galerie à jour se détache à la base du toit, percé de lucarnes en pierre et surmonté d'une crête dorée. A l'intérieur, on remarque surtout un bel *escalier* de pierre et le *cabinet de travail*, dont la cheminée est ornée de sculptures reproduisant les bas-reliefs du tombeau du chancelier Duprat. — La *maison* où naquit Maximilien Robes-

pierre (rue des Rapporteurs, près de la place du Théâtre), que l'on montre aussi aux étrangers, porte la date de 1730.

Établissements d'instruction publique. — Sociétés diverses.

Nous avons déjà signalé le grand séminaire (*V.* ci-dessus, p. 325) et le petit séminaire (*V.* p. 330). Arras possède, en outre : une *école supérieure de médecine et de pharmacie*, instituée par les États d'Artois, en 1745, et installée dans une dépendance de l'ancien palais des États (les cours cliniques ont lieu à l'hôpital Saint-Jean ; le jardin botanique du palais Saint-Vaast est ouvert aux élèves) ; — un *collége communal*, qui occupe, depuis 1824, l'ancien hôtel du marquis de Beauffort ; — plusieurs écoles secondaires libres, dont la plus importante est le *pensionnat Saint-Joseph* (rue de la Gouvernance) ; — des *écoles primaires communales* pour les deux sexes ; — une *école communale de musique ;* — des *écoles* gratuites *de dessin linéaire* et *de dessin artistique*, etc.

Avant la Révolution (1778-1787), Arras possédait une société anacréontique et littéraire, dite les *Rosati*, et dont les travaux consistaient uniquement à chanter en petits vers les roses, la beauté, l'amour et le vin. Maximilien Robespierre et le capitaine Carnot firent partie de cette association, et le premier mérita, par ses fadaises pastorales, d'entendre un de ses confrères le comparer à Amphion « attendrissant une panthère ! »

Aujourd'hui, les principales sociétés savantes et artistiques d'Arras sont : l'*Académie*, fondée en 1737 ; — la *Commission départementale des monuments historiques*, — la *Société des Amis des Arts ;* — la *Société centrale d'Agriculture du Pas-de-Calais ;* — la *Société Philharmonique ;* — la *Société des Orphéonistes*, l'une des plus célèbres du nord de la France par ses nombreuses victoires dans les concours de musique vocale ; — l'*Orphéon typographique*, etc.

On compte aussi à Arras de nombreuses *Sociétés de bienfaisance*, quatre *Sociétés de secours mutuels*, trois *Sociétés d'archers* et cinq *Sociétés d'arbalétriers*. Ce simple renseignement indique combien les exercices du tir sont encore en honneur dans l'ancien Artois.

Musée. — Bibliothèque. — Archives.

Le **musée communal** (au palais Saint-Vaast, entrée par le jar-

din), comprend : des collections archéologiques et de plâtres moulés, installées sans beaucoup d'ordre dans un des cloîtres de l'ancienne abbaye ; — une collection de tableaux, rangée avec plus d'ordre et de soin dans la grande galerie des fêtes municipales, le long du jardin, et dans des salles adjacentes ; — enfin des collections d'histoire naturelle, placées au second étage. Ce musée est ouvert au public tous les dimanches, pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de septembre, et seulement le premier dimanche de chaque mois, pendant le reste de l'année. Les étrangers y sont admis tous les jours, en s'adressant au concierge (dans la cour d'honneur de l'évêché, à gauche de la porte).

Parmi les antiquités et les sculptures, nous signalerons : de nombreux débris de *colonnes*, de *chapiteaux*, de *frises*, d'*archivoltes*, etc., provenant de l'ancienne cathédrale d'Arras ; — une *mosaïque* de 1183 ; — le *mausolée* en marbre bleu, avec figures en bas-relief, de Gui de Brimeu (1476), conseiller de Marie de Bourgogne, et de sa femme Antoinette de Rambures (1517) ; — des *urnes romaines*, et des fragments de *vases*, trouvés dans des fouilles, sur la place de la Préfecture, et dont le nombre paraîtrait indiquer l'existence en ce lieu d'une ancienne fabrique de poteries ; — le *tombeau*, en mosaïque, de l'évêque Frumald (moyen âge) ; — un modèle, en petit, de la cathédrale actuelle et de sa tour projetée, etc.

La **galerie des Fêtes**, consacrée au musée de tableaux, occupe la hauteur de deux étages, percés chacun de quatorze fenêtres du côté du jardin ; elle est ornée, à chacune de ses extrémités, d'une tribune d'orchestre. Malheureusement, les tableaux réunis dans cette belle galerie et dans les salles adjacentes sont presque tous modernes et sans grande valeur artistique ; en outre, ils ne sont pas tous numérotés. Nous signalerons néanmoins, comme pouvant intéresser à des titres divers : *Jordaëns*. Une Bacchanale. — *Maës*. Marie de Médicis. — *Delacroix* (*Eugène*). Le Martyre de saint Étienne (les chrétiens enlèvent le corps du saint pour le mettre en lieu sûr). — *Verdier* (*Marcel*). Une scène de jacquerie moderne. — *Lœuillet* (*Félix*). Une chasse au tigre. — *Le même*. Le départ des Croisés. — *Valfort*. La danse des couteaux, épisode du ramadhan des Nègres, en Afrique. — *Darondeau* (*Stanislas*). Effet de nuit. — *Demory*. Copie du Naufrage de la Méduse. — *Inconnu*. Saint Michel, peinture sur bois, provenant de Sébastopol. — *Inconnu*. La Mort invitant un riche à la suivre, vieille peinture sur bois, qui semble avoir fait partie d'une danse macabre. — *Ducornet*, peintre lillois, qui, né sans bras, peignait avec les pieds. Son portrait ; dessin aux crayons noir et rouge. — *Inconnu*. Noce flamande, donné par M. Grandguillaume, peintre à Arras.

La bibliothèque publique (au palais Saint-Vaast, entrée par le jardin et la cour des Archives, près de la cathédrale) est ouverte à l'étude tous les jours, de 9 heures du matin à midi, excepté les samedis, les dimanches et les jours de fête. Formée de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vaast et des autres communautés supprimées pendant la Révolution, elle est riche de 40 000 volumes et de 1100 manuscrits. On y remarque surtout : une admirable *Bible*, du XIVe siècle; un grand nombre de *Missels* avec miniatures; une très-ancienne *Vie de saint Vaast*; un manuscrit à portraits authentiques; plusieurs manuscrits de chant fort anciens; les *Œuvres* manuscrites *du P. Ignace*, etc., etc.

Les *archives départementales*, installées aussi à Saint-Vaast (entrée par le jardin et la cour, près de la cathédrale), forment une collection très-riche et admirablement classée.

Places et promenades.

La Grande et la Petite places d'Arras, construites au XVIIe siècle, sont, avec l'hôtel de ville et le beffroi, les principales curiosités de cette ville. Toutes les maisons qui les entourent rappellent, en effet, par leur style, la domination espagnole. Une galerie à arcades ogivales, soutenues par des colonnes monolithes en grès, borde partout le rez-de-chaussée et supporte les étages supérieurs terminés par d'élégants pignons à volutes, d'une ornementation sobre, mais variée.

La **Grand'place**, qui mesure 3 hectares de superficie, offre l'ensemble le plus complet que la France possède en ce genre. Il est soulement regrettable que la passion des habitants pour la couleur blanche ait enlevé à presque toutes les maisons une partie de leur caractère primitif, en faisant recouvrir les briques rouges d'innombrables couches de chaux. Une des maisons de la Grand'place, reconnaissable aux chapiteaux de ses colonnes richement sculptées et au cordon de pierre, en forme d'ogive, qui encadre ses fenêtres, date en partie du XIIIe siècle. On voyait autrefois sur cette place un monument d'architecture bizarre, appelé la *Polenne*. Il marquait l'endroit où, vers l'an 1015, le comte de Flandre, Baudouin IV, avait fait élever une tente sur une estrade, afin de rendre toute la ville témoin de la délivrance

de sa femme, Ogine de Luxembourg, devenue grosse, pour la première fois, à l'âge de cinquante ans. Le fils qui naquit au comte de Flandre en cet endroit fut le célèbre Baudouin de Lille. La Polenne fut démolie en 1701.

La **Petite place**, du même style que la grande, a des dimensions moins considérables ; mais elle possède l'hôtel de ville et le beffroi. C'est sur cette place que s'élevaient, avant la Révolution, la chapelle des Ardents et la flèche de la Sainte-Chandelle.

Par une mesure à laquelle on ne saurait trop applaudir, il est interdit aux propriétaires des maisons de la Grande et de la Petite places, de faire subir aucun changement notable à la façade de ces maisons sans une autorisation préalable de l'autorité.

Les autres places principales sont : la *place du Théâtre*, située presque au centre de la ville, et la *place* octogonale *de la Basse-Ville*, construite au XVIIIe siècle, ainsi que les rues voisines, par l'architecte Beffara. Au milieu de cette place s'élève, au-dessus d'un puits artésien, un *obélisque* en pierre, érigé en 1779.

Sur la petite place dite *Terrée de Cité*, en face de la rue de Baudimont, a été récemment construite une *fontaine* monumentale, qui dissimule le pignon d'une maison où l'on pouvait voir encore quelques vestiges des anciens remparts de la Cité. Cette fontaine, où il eût été peut-être à propos de placer les statues des célèbres trouvères qui illustrèrent Arras pendant le moyen âge, figure un palais marin animé par la présence d'un *Neptune* vulgaire, stimulant de son trident deux dauphins qui lancent, à certains jours, de minces filets d'eau.

La seule promenade intérieure d'Arras est, — outre le jardin du palais Saint-Vaast, ou *jardin botanique*, — la **promenade des Allées**, dont les longues avenues, plantées d'ormes et de tilleuls, s'étendent entre la basse ville et la citadelle. Cette vaste promenade, l'une des plus belles du nord de la France, avec la Hautoie d'Amiens et l'Esplanade de Lille, est bordée, sur l'un de ses côtés, par l'impur ruisseau du Crinchon. Une vaste pelouse, qui s'étendait du rond-point des Allées aux glacis de la citadelle, a été récemment convertie en jardin anglais. Pendant la belle saison, l'excellente musique du régiment du génie caserné dans la citadelle, se fait entendre deux fois par semaine dans les Allées. Une statue

de Turenne, en pierre, décorait naguère cette promenade; elle a été reléguée au musée, il y a quelques années. Deux magnifiques jeux de paume et de balle au tamis s'étendent entre les Allées et la rue des Soupirs. — Le *Riez Saint-Sauveur*, en dehors de la ville, près du faubourg Saint-Sauveur, est une promenade plus vaste encore que les Allées, et offrant aussi plusieurs emplacements pour les jeux de balle.

Les cultures maraîchères d'**Achicourt** (2 kil. 1/2 environ de la Petite place d'Arras) méritent d'être visitées. La population de ce village (1306 hab.) a conservé des mœurs et des coutumes tout à fait originales, qui la distinguent de toutes les populations voisines. Les femmes s'y occupent, autant et plus que les hommes, des soins à donner aux nombreux produits de leurs champs, transformés en jardins potagers d'une incroyable fertilité ; les maris s'y emploient aux charrois et aux ouvrages réservés ailleurs aux valets de ferme. Dans le village, des cabarets distincts sont affectés aux consommateurs de chaque sexe; car, filles et femmes hantent le cabaret, sans qu'il en résulte, grâce à cette séparation des deux sexes, de sérieux inconvénients pour la morale. Quelques-unes même de ces viragos fument, sans le moindre scrupule et en public, non la cigarette ou l'inoffensif maryland, mais la pipe, et quelle pipe ! la pipe innommable, dont la queue écourtée rapproche des lèvres le foyer incandescent. Ces mêmes femmes assument toute la responsabilité des affaires domestiques. Le transport des légumes du village au marché se fait à dos d'âne, et il n'est pas sans intérêt de voir entrer en ville, chaque matin, notamment le mercredi et le samedi, ces convois de pourvoyeurs aux longues oreilles, accompagnés de leurs vigoureuses conductrices, les unes à pied, les autres assises entre les paniers du bât, toutes vêtues d'un cotillon simple descendant à peine à la jarretière, et ornées d'un tablier de toile grise jeté sur les épaules en guise de mantelet. Pendant la Terreur, les femmes d'Achicourt avaient manifesté l'intention de se refuser à approvisionner Arras, où Lebon exerçait sa cruauté. Le proconsul écrivit aussitôt aux membres du conseil de la commune « qu'il ferait raser leurs maisons, si les femmes, les baudets et les provisions cessaient un seul jour d'arriver en abondance au marché. »

Industrie. — Commerce.

La fabrication des étoffes de pourpre et des riches tapisseries qui donna tant d'éclat à Arras, sous la domination romaine et pendant le moyen âge, y est aujourd'hui totalement abandonnée, ainsi que la fabrication de la porcelaine, qui y fleurit de 1774 à 1793. De 1815 à 1848, les ateliers de M. Hallette furent renommés pour la construction des machines à vapeur. Aujourd'hui, les principales branches de l'industrie locale sont : la fabrication et la raffinerie du sucre de betteraves, qui doit en grande partie son introduction et ses progrès en France à feu M. Crespel-Dellisse, fabricant à Arras; — la fabrication des huiles d'œillette et de colza, ces « olives du Nord, » pressurées dans les nombreux moulins qui avoisinent la ville; — la fabrication de la chicorée et de l'essence de chicorée, du savon, des poteries de terre, des pipes, des bas aux métiers et de la dentelle dite valenciennes. Cette dernière industrie, trop peu rétribuée, est l'unique occupation d'un grand nombre de femmes du peuple. Quelques fonderies et les ateliers d'instruments aratoires perfectionnés de M. Jacquet-Robillard méritent aussi d'être signalés.

Le commerce d'Arras comprend, — outre les produits de l'industrie locale, parmi lesquels nous mentionnerons les andouillettes et les célèbres pains d'épices connus sous le nom de *cœurs d'Arras*, — les bestiaux et en particulier les moutons, mais surtout les grains et graines de toute espèce. Le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine a lieu, sur la Grand'place, le marché aux grains, l'un des plus importants, sinon le plus important de toute la France. Voici, en effet, quelles ont été, d'après un document officiel, les quantités de grains et de graines vendues sur le marché d'Arras, pendant l'année 1864 : blé, 357 956 hectol.; seigle, 25 739 hectol.; escourgeon, 252 732 hectol.; grains ronds et pommes de terre, 19 485 hectol.; avoine, 147 540 hectol.; graines oléagineuses, 446 642 hectol. L'importance de ce marché est attribuée, en grande partie, à sa bonne ordonnance ainsi qu'à la sagesse et à la sévérité des règlements régissant la corporation des nombreux employés (350) qui y sont attachés. Par un souvenir du moyen âge, le chef de la corporation des grainetiers

et grainetières a conservé le titre d'*abbé des grainetiers*. — Le marché aux légumes est approvisionné chaque jour par les femmes du village d'Achicourt (*V.* ci-dessus, p. 340).

Arras possède un *tribunal* et une *chambre de commerce*, une succursale de la *Banque de France* et un *entrepôt* pour les liquides.

EXCURSION AU PONT-DU-GY.

A 6 kil. environ à l'ouest d'Arras, le hameau du Pont-du-Gy conserve les vestiges parfaitement reconnaissables d'un camp romain. Pour s'y rendre, on suit la route de Saint-Pol, qui, sortant d'Arras par la porte Randon ou Baudimont, laisse immédiatement à droite un chemin conduisant au faubourg de Sainte-Catherine (*V.* ci-dessous), puis à gauche un autre chemin aboutissant au *champ de manœuvres* de la garnison, situé sur un plateau calcaire. Le *faubourg Baudimont*, que l'on traverse, se compose seulement de quelques maisons. Au loin, en avant, sur la droite et au delà de la vallée de la Scarpe, dont on peut suivre de l'œil toutes les sinuosités, les tours de l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Éloi attirent presque constamment l'attention, au sommet d'une colline qui domine toute la contrée. La route gravit une rampe assez longue, mais peu escarpée, d'où l'on découvre, à gauche, le hameau isolé de *Wagnonlieu*, à droite, *Étrun* (vestiges d'une ancienne abbaye de Dames Bénédictines nobles, dont l'emplacement est occupé par la maison de campagne de l'évêque d'Arras; dans le parc, sources magnifiques). On descend ensuite rapidement vers le Gy, petit affluent de la Scarpe. Il faut franchir ce ruisseau au hameau du *Pont-du-Gy*, dépendant de *Duisans*, village de 676 habitants, situé un peu en amont, à gauche de la route. Près du hameau, sur une éminence appelée le *Mont-César*, à quelques mètres du Gy et de la route de Saint-Pol, se trouve le **camp romain**, composé de deux parties distinctes: un *vallum* inférieur ou *fossa*, décrivant un parallélogramme assez régulier, d'environ 130 mètres de longueur, sur 80 mètres de largeur à l'entrée; un retranchement supérieur, de 480 mètres de développement; le reste est nivelé par la charrue. On croit que ce camp fut établi pour le cantonnement d'une légion, lorsque Jules César hiverna à Arras l'an 703 de Rome, cinquante-un ans avant Jésus-Christ. On trouve

fréquemment des médailles dans son enceinte. Au sommet d'une coupure pratiquée dans le retranchement pour le passage du chemin d'Étrun à Duisans, s'élève un *calvaire*. Au mois d'août 1654, le maréchal d'Hocquincourt, après avoir délogé les Espagnols du Mont-Saint-Éloi, campa pendant plusieurs jours au Mont-César.

EXCURSION AU MONT-SAINT-ÉLOI.

On traverse, au sortir d'Arras par la porte Méaulens, le faubourg *Sainte-Catherine* (699 hab.), bâti en partie sur la Scarpe, en partie sur une colline à pente rapide, qui en domine la rive gauche. Après avoir franchi cette rivière, on laisse à droite, près de l'église de Sainte-Catherine, une route qui se bifurque un peu plus loin, pour se diriger, d'un côté vers Béthune, de l'autre vers Lille. Celle que l'on suit, à gauche, est l'ancienne voie romaine d'Arras à Thérouanne, connue dans le pays sous le nom de *chaussée Brunehaut*. Le village d'*Anzin-Saint-Aubin* (562 hab.), le seul que la route traverse, à 3 kil. d'Arras, possède une jolie petite *église* moderne, du style ogival. Sur la gauche, dans la vallée de la Scarpe, qui décrit une grande courbe, se montre *Marœuil* (1519 hab.; dans l'église, reliques de sainte Bertille, vénérées par de nombreux pèlerins; fontaine de Sainte-Bertille. dont l'eau passe pour jouir de propriétés merveilleuses contre les maux d'yeux; importante fabrique de velours). Depuis Anzin, on ne cesse pas d'apercevoir les tours de l'abbaye du Mont-Saint-Éloi. A l'entrée du village de ce nom, il faut abandonner la chaussée Brunehaut et prendre à droite la rue de l'Abbaye, qui conduit en quelques instants sur la place, à l'entrée des ruines du monastère. Le village du (9 kil. d'Arras) **Mont-Saint-Éloi** (1094 hab.) est bâti à 120 mèt. d'altitude, sur une colline escarpée, qui s'appelait le *Mont-Blanc* lorsque saint Éloi vint, en 640, après la mort de Dagobert, se retirer en ce lieu, ou du moins dans le bois d'Écoivres, dont il ne reste qu'une partie. Quelques disciples s'établirent autour de l'oratoire qu'il y éleva, et saint Vindicien, évêque d'Arras et de Cambrai, voulut y être enterré, vers la fin du VIIe siècle. Le monastère primitif fut détruit par les Normands au IXe siècle; mais la découverte de la sépulture de saint Vindicien, en 926,

fournit à l'évêque Fulbert l'occasion de bâtir sur la colline, désormais appelée Mont-Saint-Éloi, une collégiale desservie d'abord par des chanoines séculiers, puis, à partir de 1061, par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Souvent détruite depuis lors et toujours relevée, l'abbaye du Mont-Saint-Éloi fut reconstruite au milieu du XVIIIe siècle, par l'abbé Vindicien Roussel. Les fondations de l'église furent commencées en 1761. Sécularisée en 1792, elle possédait alors d'immenses domaines : ses revenus de toute nature s'élevaient, en 1790, à la somme énorme de 134 488 livres 11 sous 1 denier. Elle avait été momentanément convertie en hôpital militaire pour les blessés de l'armée du Nord, en 1793 ; mais elle fut ensuite vendue en deux lots et complétement détruite par les nouveaux propriétaires. Il n'en reste aujourd'hui que l'entrée principale, encore décorée de balustres et de colonnes ioniques, le quartier des étrangers (XVIIe s.), appelé l'*Administration*, la moitié d'une grange avec pignon à degrés, rappelant le style espagnol, un *puits* de 100 mètres environ de profondeur, maçonné du haut en bas et offrant dans sa partie inférieure une petite chambre de retraite pour les ouvriers employés à le curer. Les derniers débris du quartier abbatial ont été détruits au mois d'août 1858. L'église elle-même est tombée tout entière sous le marteau des démolisseurs, à l'exception de quelques vestiges insignifiants et des deux **tours** du portail, classées parmi les monuments historiques et entretenues aux frais du département du Pas-de-Calais. Ces tours qui, de loin, ressemblent assez aux tours de Saint-Sulpice à Paris, sont carrées et composées de quatre étages au-dessus du soubassement, dans lequel s'ouvre, entre les tours, le portail, d'ordre dorique. Les trois premiers étages, en retraite l'un sur l'autre, offrent les trois ordres du style grec superposés, dorique, ionique, corinthien. Le quatrième étage, dont la retraite est beaucoup plus sensible, répète l'ordre corinthien, mais les colonnes y sont remplacées par des pilastres. Les deux derniers étages, les seuls qui soient percés de baies, en plein cintre, sont, en outre, décorés de balustres dans leur partie supérieure. Le couronnement de la tour de l'est paraît n'avoir pas été achevé. Derrière l'église, dont le chevet était tourné vers le sud, s'étend une vaste terrasse d'où

l'on domine au loin tout le pays environnant. Un mur de soutènement avec contre-forts en grès de choix la séparait de trois autres terrasses étagées sur le flanc de la colline et communiquant entre elles par des escaliers de pierre. Plus loin, les jardins et les bosquets occupaient un espace immense, aujourd'hui presque entièrement livré à la culture. Le mur de clôture, auquel s'appuient des espaliers centenaires, subsiste encore en partie du côté de l'est. Sous la grande terrasse, une galerie à voûte ogivale, reposant sur d'élégantes colonnes monolithes en grès, servait d'orangerie et de cellier aux religieux.

En 1359, les Anglais, commandés par Henri de Lancastre, s'installèrent pendant quatre jours au Mont-Saint-Éloi et dévastèrent tout le pays. Louis XI y campa en 1477. Un corps d'Espagnols y prit ses quartiers pendant le siége d'Arras, en 1654, mais il y fut deux fois battu par le maréchal d'Hocquincourt. La ferme de *Bertonval*, située à plus d'un kilomètre à l'est de l'abbaye, dont elle dépendait, fut en 862 le théâtre d'un engagement entre Charles le Chauve et le comte de Flandre Baudouin Bras de Fer.

L'*église paroissiale* du Mont-Saint-Éloi, construite au xve siècle, par l'abbé Jean Bullot, n'offre rien de remarquable et n'a pas même de clocher.

A 5 kil. 1/2 au nord du Mont-Saint-Éloi, à *Ablain-Saint-Nazaire* (826 hab.), on peut visiter une charmante *église* du style ogival flamboyant, construite au xvie siècle, par Charles de Bourbon-Carency, avec l'aide de toute la noblesse d'Artois, et récemment restaurée, avec autant de zèle que de goût, par le curé, M. l'abbé Pingrenon.

Au sortir de la gare d'Arras, le chemin de fer croise la route de Bapaume, près du *faubourg Ronville* (à droite), puis celle de Cambrai, près du *faubourg Saint-Sauveur* (1725 hab.) et de la promenade du même nom. Bientôt on dépasse le *cimetière* d'Arras (à droite), et l'on remarque à gauche, dans la vallée de la Scarpe et sur la pente des collines qui la dominent au nord, *Saint-Laurent-Blangy*, village industriel (fonderies, forges, ateliers de construction de machines, minoterie, sucrerie, distil-

lerie, etc.), peuplé de 1609 habitants. Ce joli village renferme plusieurs maisons de campagne, entre autres l'ancienne *prévôté de Saint-Michel* (XVIIe siècle), qui servait autrefois de maison de plaisance et d'infirmerie aux moines de Saint-Vaast. De hauts peupliers indiquent l'emplacement du château fort de *Belle-Motte*, qui fut au XVe siècle la résidence favorite de Marguerite, veuve de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Cette forteresse avait été remplacée au XVIe siècle par un monastère de femmes, dite l'abbaye d'Avesnes, dont il ne reste que des bâtiments de service.

A 3 kilomètres de la gare d'Arras, on laisse à droite la ligne de Paris à Lille par Douai, qu'il fallait suivre autrefois pour se rendre à Calais par le chemin de fer. La ligne d'Arras à Calais par Béthune, dite ligne des houillères, à cause des nombreuses mines de houille qu'elle dessert, entre Lens et Lillers, a été ouverte à la circulation au mois de janvier 1862. Elle traverse, sur de hauts remblais, la vallée de la Scarpe, où se montre (à droite) *Athies* (469 hab.), près de vastes marais tourbeux; puis, s'enfonçant dans une tranchée longue et profonde, elle croise la route d'Arras à Douai, et, plus loin, celle d'Arras à Hénin-Liétard. Sur cette route, près de l'ancienne voie romaine d'Arras à Tournai, on voit, à droite, au sortir de la tranchée, *Bailleul-Sire-Berthould* (747 hab.), sur le territoire duquel les travaux d'établissement du chemin de fer ont fait découvrir un tombeau gallo-romain, contenant un grand nombre de poteries antiques. Un peu plus loin du même côté, est *Willerval* (373 hab.), en face de Farbus.

22e STATION. — FARBUS. — VIMY.

11 kil. d'Arras. — 203 kil. de Paris. — 124 kil. de Calais.

Farbus (345 hab.), bâti à gauche de la station, au milieu d'un bouquet d'arbres, n'offre rien de remarquable. Près du chemin qui conduit de ce village à Vimy, jaillit la *fontaine de Saint-Ranulphe*, dont l'eau passe pour guérir les maux de tête.

Vimy, chef-lieu de canton de 1281 habitants, est situé à 2 kil. de Farbus, entre le chemin de fer et la route d'Arras à Lille, sur le versant oriental d'une colline assez escarpée du côté d'Arras. Lors de la démolition d'un château fort, dont la fondation remontait au XIIIe siècle, on y a découvert, en 1833, un hypogée gallo-

romain, composé d'environ 15 fours ou cellules superposées, dans lesquelles reposaient autant de squelettes. Au pied de la motte féodale, ont été trouvés aussi 400 à 500 cadavres, rangés entre des lignes de pierre et orientés. M. Harbaville pense que cette dernière sépulture est celle de soldats blessés à la bataille de Lens, le 20 août 1648, et morts dans un hôpital provisoire établi alors à Vimy, suivant une tradition locale. L'*église*, du style ogival flamboyant (la tour date du XIe ou du XIIe s.), renferme une belle boiserie de la Renaissance et des fonts baptismaux du XIIe siècle.

Après avoir dépassé Vimy, on aperçoit au loin, sur la gauche, quelques coteaux boisés, et, plus près de la voie, l'église et la sucrerie d'*Avion* (1432 hab.), village situé, ainsi que Vimy, sur l'ancienne voie romaine d'Arras à Cassel, par Estaires. Au nord-ouest d'Avion, s'élève un *tumulus* où ont été trouvées quelques antiquités gallo-romaines. Le chemin de fer, décrivant une courbe sur la gauche, se raccorde, dans une tranchée, à l'embranchement de Carvin à Lens (à droite).

23e STATION. — LENS.

9 kil. de Farbus. — 20 kil. d'Arras. — 212 kil. de Paris. — 115 kil. de Calais.

HÔTEL *de la Pomme-d'Or*, sur la place.

Lens, chef-lieu de canton, ville de 4306 habitants, de l'arrondissement de Béthune, est située sur la Souchez, au point de jonction des routes d'Arras à Lille et de Béthune à Douai, à droite de la station, qui est établie dans le faubourg Saint-Laurent.

Suivant quelques historiens, Lens aurait été fondée par le proconsul romain Publius Lentulus, et les Francs y auraient été surpris et défaits par Aétius pendant qu'ils célébraient les noces de Clodion. Au IXe siècle, c'était un rendez-vous de chasse pour les fils de Charles le Chauve. Chef-lieu d'un comté, cette ville était déjà entourée de fortifications au XIe siècle, et appartenait alors à Eustache II de Boulogne, père de Godefroi de Bouillon. Isabelle de Hainaut l'apporta en dot à Philippe Auguste. Réunie à la France par le traité de Péronne, en 1192, elle reçut, en 1209, une charte de commune de Louis VIII, alors héritier présomptif de la couronne. Vers 1220, saint Pacifique, disciple de saint François, y fonda le premier monastère de Franciscains qui ait existé dans les Flandres. Pendant les guerres désastreuses du XVe, du XVIe et du XVIIe

siècle, Lens fut souvent prise et reprise par les Flamands, les Bourguignons, les Français, et les Espagnols. Elle venait de retomber au pouvoir de l'archiduc Léopold d'Autriche, gouverneur général des Pays-Bas, lorsque Condé remporta sur ce prince, dans la plaine voisine, la célèbre bataille de Lens (20 août 1648), qui lui ouvrit les portes de cette ville. Lens fut ensuite cédée définitivement à la France par le traité des Pyrénées, mais les Alliés l'occupèrent pendant quelque temps, en 1710. Bien que ses fortifications eussent été démantelées dès 1557 et rasées complétement au XVIIIe siècle, ses murailles d'enceinte et ses portes ont subsisté, en partie, jusqu'à nos jours. Aussi Lens conserva jusqu'à la Révolution le titre et les priviléges de ville fermée et un gouverneur honoraire. En 1779, la seigneurie de cette ville fut érigée en marquisat, pour le duc de Béthune-Sully.

L'**église** de Lens, flanquée d'une grosse tour carrée avec coupole à pans coupés, a été reconstruite de 1775 à 1780, pour remplacer une collégiale fondée par Baudouin IV, comte de Flandre, et richement dotée par Eustache de Boulogne et sa femme Ida de Lorraine. L'édifice actuel, récemment restauré, se compose de trois nefs éclairées par des fenêtres en plein cintre. Par une disposition assez rare, les deux nefs latérales offrent une chapelle à chacune de leurs extrémités. Les deux chapelles du bas de l'église, fermées de grilles qui proviennent de l'ancienne collégiale, ainsi que le maître autel, sont occupées, celle de droite, par les fonts baptismaux, celle de gauche, par l'autel de saint Vulgan, moine anglais, qui évangélisa la contrée au VIe siècle. L'église de Lens possède, depuis plus de six cents ans, le chef et le corps de cet apôtre, qu'un grand nombre de pèlerins viennent invoquer « pour estre guéris de coliques, gravelles, ruptures, tranchées de ventre, fièvres et plusieurs autres maux violents. » La statue du saint le représente d'une manière ridicule, sous la figure d'un gros homme, à la figure rubiconde, aux larges épaules, vêtu d'une courte blouse connue dans le pays sous le nom de *bourgeron*, la poitrine ouverte, laissant voir ses entrailles à nu.

De l'ancien *château* de Lens, reconstruit au XIIIe siècle et ruiné au XVIIe ou au XVIIIe siècle, il ne reste que des vestiges insignifiants, à quelques pas de la station.

La plaine de Lens s'étend au nord et à l'ouest de cette ville, dans la direction de Béthune. C'est à 7 kil. environ de Lens, sur

le territoire de Grenay et près de ce village (*V.* ci-dessous), que se trouvent le monument commémoratif de la bataille et l'arbre de Condé, qui peuvent servir de but à une excursion.

Lens possède des houillères, exploitées par trois puits d'extraction et produisant annuellement plus de 2 millions 1/2 d'hectolitres de houille. C'est à Lens, en effet, que le chemin de fer d'Arras à Calais, entre dans le grand bassin houiller du nord de l'Europe, qui, prenant naissance aux environs d'Aix-la-Chapelle, se continue, en formant une ligne légèrement courbée vers le sud, par Liége, Namur, Charleroi, Mons, Valenciennes, Douai et Béthune, pour aboutir, au nord de Boulogne, dans la direction du cap Gris-Nez, et se prolonger ensuite en Angleterre, au delà du détroit. A droite et à gauche du chemin de fer, la vue est désormais fréquemment attirée par les hautes cheminées des puits d'extraction. On remarque aussi les cités ouvrières ou *corons*, construites par les compagnies concessionnaires, à côté des exploitations principales.

On croise un embranchement à une seule voie, qui relie les *fosses* (mines de houille) de Lens à la ligne de Calais et au canal de la Deule, en se dirigeant au nord-est vers (7 ou 8 kil.) *Pont-à-Vendin* (857 hab.); puis, on aperçoit à gauche *Liévin* (1941 hab.). A droite s'étend la plaine de Lens, plateau légèrement ondulé, de 50 à 70 mètres d'altitude. Le chemin de fer, suivant un des renflements de ce plateau vers l'ouest, décrit une forte courbe sur la gauche et s'enfonce dans une tranchée profonde. Avant d'y pénétrer, on peut découvrir de loin, à droite, l'arbre de Condé, que la voie laisse à gauche, en décrivant une nouvelle courbe dans le sens opposé à la première.

24e STATION. — BULLY. — GRENAY.

7 kil. de Lens. — 27 kil. d'Arras. — 219 kil. de Paris. — 108 kil. de Calais.

Bully ou **Bully-en-Gohelle** est un village de 1448 habitants, situé à 1 kilomètre environ à gauche de la station et formant avec **Grenay** (235 hab.), bâti à droite, près du chemin de fer, le centre d'une importante exploitation houillère (plus de 1 700 000 hectolitres de houille par an; 5 fours à coke). Cette concession s'étend, au nord, sur les territoires de *Mazingarbe* (1000 hab.) et de *Ver-*

melles (1148 hab.). Mazingarbe possède, depuis quelques années, une belle *église* construite par M. Grigny, d'Arras, dans le style ogival du XIIIe siècle.

A moins d'un kilomètre au sud-est de la station, sur la limite des territoires de Bully et de Grenay, à 200 mètres environ de la tranchée du chemin de fer, on visite avec intérêt l'**arbre de Condé**, tilleul vénérable sous lequel se reposa l'illustre capitaine, après la victoire de Lens. Les branches de cet arbre, conservé depuis par le respect public, sont aujourd'hui soutenues par des barres de fer. Le gouvernement de la Restauration a fait ériger, près de l'arbre de Condé, un petit *monument* en marbre, de mauvais goût, portant ces vers, extraits, avec une légère variante, du *Lutrin* (ch. III) de Boileau.

C'est *ici*, grand Condé, qu'en ce combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La victoire de Lens, « nom cher à la France, » fut, en effet, vivement disputée et faillit échapper au prince de Condé. Arrivé trop tard au secours de la place, il avait résolu de livrer bataille; « mais, disent les auteurs de l'*Histoire des villes de France*, comme les Espagnols, au nombre de 18 000 hommes, et protégés par trente-huit pièces de canon, occupaient une position inexpugnable, il se dirigea vers la ville de Béthune pour y chercher un lieu plus favorable à l'assiette de son camp. Le général espagnol Beck, à la tête de sa cavalerie, se précipita aussitôt sur la réserve française, avec tant d'impétuosité qu'il la mit en une déroute complète. De son côté, l'archiduc s'ébranla, et l'engagement devint général. Condé, s'apercevant que sa première ligne faiblissait, fit avancer la seconde; puis, il marcha lui-même contre l'aile gauche de l'ennemi où il éprouva une grande résistance; mais l'aile droite n'accueillit point le maréchal de Grammont avec la même vigueur, et bientôt la plus complète victoire récompensa les efforts des Français. 800 morts, 5000 prisonniers, la prise des canons, de plusieurs étendards et de tous les bagages de l'armée ennemie, tel fut le résultat de cette glorieuse journée. »

Du pied de l'arbre de Condé, on découvre toute l'immense

plaine de Lens, à l'est et au nord. Au sud-ouest se montre, à 3 kil. environ, le village d'*Aix-en-Gohelle* (958 hab.), dont la seigneurie appartint autrefois à la famille de Montmorency. Le hameau de *Noulette*, qui en dépend, a conservé un petit *château fort*, flanqué de deux tours et entouré de fossés pleins d'eau. Dans un bois voisin, se trouvent les vestiges d'un petit établissement gallo-romain, appelé la *villa d'Uzon*.

Au delà de Bully-Grenay, on croise le chemin de fer industriel qui relie les mines de Bully à celles de Mazingarbe et de Vermelles, puis au canal d'Aire à la Bassée, près de (12 kil. de Bully) *Auchy-lès-la-Bassée* (1224 hab.). Un autre embranchement suit pendant plusieurs kilomètres la grande ligne des houillères, pour s'en éloigner à droite, en vue des mines de Mazingarbe.

25e STATION. — NŒUX.

6 kil. de Bully. — 33 kil. d'Arras. — 225 kil. de Paris. — 102 kil. de Calais.

Nœux, village de 2216 habitants, situé à 800 mètres environ de la station, sur la gauche, fut, en 1713, le théâtre d'un engagement entre les Français et les Alliés. Les Français s'étant retranchés dans l'église, puis dans le clocher, ce clocher fut incendié par les ennemis. La compagnie houillère de Nœux exploite deux fosses d'un rendement annuel de plus d'un million d'hectolitres. Ces fosses ont été reliées, par des embranchements spéciaux, au chemin de fer d'Arras à Calais et au canal d'Aire à la Bassée.

La Bourse (370 hab.) et *Verquigneul* (577 hab.) sont les seuls villages que l'on aperçoive à droite, entre Nœux et Béthune. A gauche se montre *Verquin* (798 hab.). Le clocher et le beffroi de Béthune attirent bientôt l'attention sur la droite. Après avoir croisé la route d'Arras, on remarque, du même côté, les vastes bâtiments du magasin des tabacs.

26e STATION. — BÉTHUNE.

5 kil. de Nœux. — 38 kil. d'Arras. — 230 kil. de Paris. — 97 kil. de Calais.

Renseignements généraux.

OMNIBUS à la gare : 30 c. par voyageur avec ou sans bagages.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer), pour : — *Lille*, 36 kil., 2 fr. 50 c. par *la Bassée*, 12 kil., 1 fr. 25 c.;

départ à 6 h. du matin (chez Carlier, place Saint-Vaast); — *la Bassée*, 12 kil., 1 fr. 25 c.; départ à 3 h. du soir (bureau à l'hôtel du Nord, Grand'place); — *Laventie*, 20 kil., 1 fr. 25 c., par *la Gorgue*, 11 kil., 1 fr., et *Estaires*, 12 kil., 1 fr.; le lundi et le vendredi de chaque semaine (bureau à l'hôtel du Lion-d'Or, Grand'place); — *Houdain* (courrier), 15 kil.; tous les jours à 4 h. du matin.

LOUEURS DE VOITURES : — *Logier-Jobé*, rue Poterne, 34; — *Logier*, rue du Collége; — *Lutz* (*Fidèle*), rue Poterne, 20; — *Hennaert*, rue d'Arras; — *Duhamel*, rue St-Pry, 63; — *Druon* (*Th.*), rue des Treilles, 15.

HÔTELS : — *du Nord*, Grand'place; — *du Lion-d'Or*, Grand'place; — *du Pas-de-Calais*, Marché-au-Beurre.

CAFÉS : — *de Paris*, *du Commerce*, *du Nord*, tous trois Grand'place.

LIBRAIRES : — *Reybourbon*, rue du Pot-d'Étain, 12; — *Delpierre*, Grand'place; — *Galand*, rue des Treilles.

POSTE AUX LETTRES : rue d'Arras. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : petite Esplanade.

Situation. — Aspect général.

Béthune, chef-lieu d'arrondissement, ville de 8264 habitants, est située à 31 mètres d'altitude, sur la Blanche, au point de jonction du canal d'Aire à la Bassée et du canal de la Lawe. Des prairies marécageuses appelées *houches*, bordées de grands arbres et depuis quelques années en voie de défrichement, séparent cette ville du chemin de fer. Des fortifications à la Vauban, percées de quatre portes, en font une place de guerre de troisième classe. — La *porte d'Arras* ou *du chemin de fer*, au sud-est, n'offre rien de remarquable. — La *porte du Rivage*, au nord-est, est, avec la courtine voisine, un vestige des anciennes fortifications. Bâtie en grès, avec pilastres et écussons sculptés, elle date de 1558. En avant de cette porte, s'élève un corps de garde, en grès smillé, recouvert de badigeon. — La *porte Neuve* ou *porte d'Aire*, au nord, construite aussi en grès smillé (1587), est ornée d'un mascaron à la clef de voûte. — La *porte Saint-Pry*, au sud-ouest, se compose d'une baie ogivale (XIVe s.), percée dans une demi-tour ronde, avec toit en poivrière. Au-dessus de la baie, est gravée une inscription aujourd'hui indéchiffrable. — C'est de l'extrémité de la promenade du Chemin-Vert, près du moulin d'Annezin, à l'ouest, ou des hauteurs qui avoisinent la *ferme du Roi*, au nord-est, que l'on découvre le mieux l'ensemble de la ville de Béthune.

Histoire.

La date certaine de la fondation de Béthune n'est pas connue; mais, en 940, un seigneur, du nom d'Hermann, y érigea une église consacrée à saint Vaast. En 984, Robert Ier, dit *Fasceus* ou *Faisseux*, tige de la célèbre maison de Béthune, dont sortit Sully, et avoué de Saint-Vaast d'Arras, fonda la collégiale de Saint-Barthélemy. Détruite successivement par deux incendies, en 1137 et en 1176, Béthune fut assiégée par les Français, en 1197, et leur résista vigoureusement.

En 1188, une peste ravagea cruellement la ville et les environs; les malades manquaient de secours, et les morts de sépulture, lorsque, suivant une tradition, saint Éloi apparut à deux forgerons, l'un du faubourg de Saint-Pry, l'autre de Beuvry, et leur prescrivit de former une association charitable chargée de rendre aux morts les derniers devoirs. Cette association, confirmée par les papes, et protégée par les seigneurs de Béthune, les comtes de Flandre et d'Artois, les ducs de Bourgogne et les rois de France, subsiste encore sous le nom de *Confrérie des Charitables*. Composée de vingt-deux membres, renouvelés par moitié chaque année et pris parmi les habitants honorables, qui en font tous partie à tour de rôle, elle continue de remplir son pieux ministère, et il n'y a pas d'exemple, dit M. Harbaville, qu'un de ses membres ait été victime d'aucune des nombreuses épidémies qui ont désolé Béthune.

Le comte Guillaume II, dit le Roux, accorda à cette ville, en 1210, une charte communale confirmant les droits et priviléges des échevins et des bourgeois. Les descendants de Robert Ier conservèrent la seigneurie de Béthune jusqu'à Robert VII, qui entoura la ville de fossés et de murailles flanquées de sept grosses tours, en 1230. Les comtes de Flandre, les ducs de Bourgogne, les comtes de Namur, puis la maison d'Autriche, possédèrent ensuite Béthune. Charles de Valois s'en empara en 1299; Philippe le Bel y mit une garnison, trois ans plus tard; les Flamands l'assiégèrent sans succès, pendant trois semaines, en 1346. Pour reconnaître la fidélité des habitants, Philippe de Valois confirma leurs franchises et ordonna que leurs biens ne pourraient être soumis à la confiscation. Une procession solennelle, dite *Procession du renouvellement de la Loi*, et encore en usage le jour de la Pentecôte, fut alors instituée.

Le maréchal d'Esquerdes défit, dans les environs, le corps d'armée à l'aide duquel Philippe de Clèves espérait se rendre maître de la place, en 1487, et cette victoire reçut le nom de *Journée des Fromages*, par allusion à l'un des produits de l'industrie béthunoise.

Le traité d'Arras rendit Béthune à Maximilien d'Autriche; mais, en 1645, elle ouvrit ses portes au duc d'Orléans, après six jours de siége. Les Espagnols essayèrent de la reprendre, l'année suivante, en y introduisant trois cents soldats déguisés en femmes; mais cette tentative

avorta. La paix de Nimègue, en 1678, attribua à la France la partie de l'Artois comprenant Béthune, et Vauban fut chargé d'élever de nouvelles fortifications pour protéger cette place. Assiégée le 15 juillet 1710, par les Alliés, Béthune dut capituler le 29 août suivant; la paix d'Utrecht la rendit définitivement à la France, en 1713.

En 1778, le duc de Sully, de l'ancienne famille de Béthune, obtint du roi, pour lui-même et pour ses successeurs, le comté de Béthune, avec droit de haute, de moyenne et de basse justice, en échange des principautés de Boisbel et d'Enrichemont, dans le Berri. Il y ajouta, en 1780, le marquisat de Lens. Les États d'Artois protestèrent, à plusieurs reprises, contre cet oubli des droits, priviléges et prérogatives de la juridiction échevinale de Béthune. La Révolution de 1789 trancha le différend.

En 1813 et 1814, l'arrondissement de Béthune, qui s'était fait remarquer par son opposition au gouvernement impérial, devint le refuge des nombreux réfractaires des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Une partie de cet arrondissement (au nord de Béthune), nommée *Pays de Lallœu* et surnommée le *Pays Bas*, forme une contrée marécageuse, couverte d'arbres, coupée de nombreux fossés, de buissons, de haies, et dans laquelle il n'existait alors aucune route pavée (il y en a maintenant quelques-unes). On ne peut y circuler en voiture ou à cheval que pendant les grandes sécheresses ou les fortes gelées. Les piétons eux-mêmes ne marchent sur cette terre glissante qu'en posant le pied sur de larges pierres placées de distance en distance, à 30 centimètres environ l'une de l'autre. Aidé d'un bâton, on marche ou plutôt on saute, en cadence, de pierre en pierre, au risque de tomber, d'un côté, dans la boue du chemin, de l'autre, dans des fossés larges et profonds. Quand deux voyageurs se rencontrent sur ces pierres étroites, l'un d'eux est obligé de s'appuyer contre un arbre, pour laisser passer l'autre. Les réfractaires, réfugiés en grand nombre dans cette contrée singulière, s'y trouvaient protégés par la bienveillance des habitants autant que par la nature du pays. Ils s'étaient donné pour chef l'un d'entre eux, Louis Fruchart, surnommé Louis XVII, parce qu'il était le dix-septième enfant vivant du même père. Napoléon envoya contre eux une division de sa garde impériale, commandée par le général Boyer de Ribeval. Cet officier dut attendre à Béthune une forte gelée du mois de janvier pour pénétrer dans le pays et y réduire les insurgés; mais on commit la faute de les incorporer ensuite à la garnison de Béthune, et, au premier dégel, ils regagnèrent le pays de Lallœu, où ils ne furent plus inquiétés jusqu'à la Restauration. Après les Cent-Jours, le comte d'Artois, le duc de Berri et une partie de la maison du roi, rejoints à Béthune par les troupes impériales, traversèrent le pays de Lallœu, avec des difficultés inouïes, pour gagner la frontière de Belgique.

Béthune a vu naître : Robert de Béthune, l'un des compagnons de

Godefroi de Bouillon à la première Croisade; les célèbres trouvères Quènes et Maximilien de Béthune; le poëte Averlan, auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *le Livre de la Diablerie, en rimes et par personnages;* le célèbre dialecticien Jean Buridan, recteur de l'Université de Paris, mort en 1358; enfin, Évrard de Béthune, grammairien du XIVe siècle. Cette ville est aujourd'hui le siége d'un tribunal de première instance.

Béthune sera prochainement reliée à Lille par un chemin de fer direct, passant à la Bassée; il est aussi question de la rattacher, par des embranchements spéciaux : 1° au chemin de fer concédé d'Arras à Étaples, 2° à un chemin de fer projeté entre Ostende (Belgique) et Armentières.

Monuments publics.

L'**église Saint-Vaast**, actuellement la seule église paroissiale de Béthune, avait été fondée primitivement dans l'un des faubourgs. Elle fut reconstruite, de 1533 à 1545, dans l'intérieur de la ville. La tour carrée, bâtie de 1590 à 1611, se compose de six étages, en briques, sans autres ornements que des cordons de pierre. Le quatrième et le cinquième étage seuls sont percés de baies ogivales, à accolades ou à meneaux. Dans le soubassement de la tour s'ouvre la porte principale. A l'intérieur, l'église, naguère encore remarquable par ses belles voûtes à entrelacs et par l'élégante légèreté de ses colonnes à base octogonale, est depuis 1864 l'objet d'une restauration aussi urgente que capitale. Plusieurs des colonnes ayant fléchi et une partie des voûtes menaçant ruine, il a fallu, en effet, fermer provisoirement l'édifice. Les trois nefs sont éclairées par de larges fenêtres ogivales, à meneaux; le chœur, pentagonal, offre un beau vitrail moderne (la *Cène* et la *Multiplication des pains*), par M. Lévêque, de Beauvais. Des statues d'anges s'élèvent sous des dais ornementés, entre les fenêtres. A droite et à gauche du maître-autel s'ouvrent des portes à accolades. Les travaux de restauration ont fait découvrir, sous le badigeon qui recouvrait une des colonnes (celle à laquelle était adossée la chaire), une ancienne peinture et une inscription provoquant la charité des fidèles envers les pauvres chartriers (prisonniers) et malades. Le collatéral de gauche, plus large que celui de droite, est bordé d'autels. Des boiseries en chêne sculpté, provenant de l'ancienne abbaye de Chocques, garnissaient tous les murs de l'église, mais elles vont disparaître

comme n'étant pas en rapport avec le style de l'édifice. En revanche, il est question de garnir toutes les fenêtres de vitraux, représentant : ceux de droite, la légende de saint Vaast; ceux de gauche, la légende de saint Éloi.

Pendant la restauration de Saint-Vaast, les offices religieux se célèbrent dans la *chapelle*, provisoirement agrandie, de la *maison de charité*, fondée il y a quelques années par M. Marin, ancien curé doyen de Béthune. Dans cette chapelle, qui a reçu une partie du mobilier de l'église, nous signalerons une peinture ancienne, le *Christ au tombeau*, et, dans le vestibule, un tableau représentant *sainte Milforte*, vierge crucifiée, dont la figure est encadrée d'une barbe épaisse, et dont les vêtements sont serrés autour des pieds par une corde. Cette image est très-vénérée, surtout des habitants de la campagne, qui viennent les jours de marché invoquer sainte Milforte contre les maladies des enfants.

Le **beffroi** (mon. hist.), dont la fondation remonte à l'an 1346, reposait primitivement sur quatre colonnes, autour desquelles on pouvait circuler. Cette tour élégante manquant de solidité, il fallut la reconstruire en 1388; mais ce fut seulement beaucoup plus tard que, dans un besoin pressant d'argent, les échevins concédèrent autour du beffroi des terrains où il fut permis d'élever, d'abord des échoppes, puis des maisons qui en cachent la base. En 1664, la halle aux draps, voisine du beffroi, fut démolie et remplacée aussi par des constructions particulières. Quoi qu'il en soit, le beffroi de Béthune, l'un des plus remarquables du nord de la France, se compose d'une tour carrée, dont le premier étage était autrefois occupé par la prison, la salle de réunion des échevins, les archives, le magasin d'armes de la commune, etc. Au-dessus, une grande salle, percée de sept baies ogivales, renfermait les grosses cloches; plus haut encore, une salle, percée de meurtrières et de petites ouvertures, renferme l'horloge. Un escalier à vis, caché dans une tourelle octogonale, à l'un des angles, monte à la galerie supérieure, flanquée aux autres angles d'échauguettes (guérites en encorbellement) crénelées, comme la galerie elle-même. Le comble, couvert d'ardoise et de plomb, offre, sur chacune de ses huit faces, un pignon triangulaire, gracieusement découpé. C'est dans ce comble qu'est établi le carillon. Enfin, la

Place et beffroi de Béthune.

flèche se termine par un renflement octogonal supportant une lanterne, qu'entoure une galerie extérieure pour le guetteur. Une girouette surmonte le tout.

L'*hôtel de ville*, dont la façade moderne est percée, au premier étage, de baies cintrées, renferme : la *bibliothèque* (1500 vol.); les *archives communales;* une *salle de concert et de spectacle*, évidemment provisoire; et une ancienne salle voûtée en ogive (au 1er étage), qui sert aujourd'hui au service de la caisse d'épargne.

Nous signalerons seulement : — la *sous-préfecture* et le *tribunal*, qui n'ont rien de remarquable; — le *collége communal* (XVIIe siècle), ancien collége des Jésuites (sous la chapelle, en partie détruite, s'étendent des caveaux où ont été inhumés plusieurs religieux de cette Compagnie); — les nouvelles *écoles communales* de garçons et de filles; — l'*hôpital civil et militaire*, vaste construction moderne; — les *casernes Saint-Yor*, *Saint-Pry*, *Saint-Vaast* et *Maniaque;* — l'*abattoir*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne église Saint-Barthélemy; — le beau *magasin aux tabacs*, parallélogramme à trois étages, bâti il y a quelques années dans le faubourg de Lille, près du *château du Perroy*, maison de campagne ainsi nommée d'une *chapelle* fondée à l'époque des Croisades et qui subsiste encore. — La petite esplanade occupe l'emplacement de l'ancien château. A l'une de ses extrémités, sous un corps de garde, jaillit une *fontaine* intarissable. — On remarque, en outre, à Béthune plusieurs *maisons* particulières construites dans le style espagnol, entre autres celle qui est occupée par l'hôtel du Nord, sur la Grand'place, à l'angle de la rue du Collége (façade surmontée de deux pignons découpés, avec colonnettes et culs-de-lampe). — Le *café du Commerce*, sur cette même place, attire aussi l'attention par un clocheton que surmonte la figure en bois doré de Bacchus à cheval sur un tonneau.

Industrie. — Commerce.

Béthune possédait autrefois des fabriques de drap et de soie; ses fromages jouissaient aussi d'une grande réputation. Aujourd'hui ses principaux établissements industriels sont des fabriques et des raffineries de sucre, une fabrique de pipes, un atelier de confection de vêtements militaires. Les grains, les graines oléa-

gineuses et les toiles donnent lieu, en outre, à un commerce considérable. Nous devons aussi mentionner les tartes et les andouillettes de Béthune, qui ont acquis, dans le pays, un renom mérité. Le lin est cultivé en assez grande quantité dans les environs. Des mines de houille, situées tout près de la ville, sur le territoire de Vendin-lès-Béthune et d'Annezin, produisent annuellement environ 400 000 hectolitres de combustible.

Béthune possède une *chambre d'Agriculture*, une *Société d'Agriculture* et une *Société hippique* pour l'amélioration des races chevalines. Des courses de chevaux ont lieu chaque année sur l'*hippodrome de la Buissière*, à 6 ou 7 kil. au sud-ouest de la ville.

Promenades et excursions.

Béthune ne possède pas d'autres promenades intérieures que ses tristes *remparts;* mais ses environs offrent quelques buts d'excursions intéressantes. Les prairies qui s'étendent entre la ville et le village d'**Annezin** (1008 hab.), à l'ouest, étaient autrefois très-fréquentées. Elles ont perdu, depuis quelques années, une grande partie de leur charme, par suite de la destruction de leurs plus beaux arbres. Toutefois, l'allée dite le *Chemin-Vert* et l'avenue du château ont été respectées. Le *château* d'Annezin, ancienne propriété des ducs de Roquelaure, est entouré de fossés alimentés par la Brette et d'un parc renfermant une belle pièce d'eau. Reconstruit presque entièrement vers 1775, il a conservé quelques parties remontant à 1555. On y compte, suivant les habitants du pays, 365 fenêtres, 52 portes et 24 cheminées. Ce château appartient aujourd'hui à la Compagnie des mines de houille d'Annezin, qui y loge ses directeurs et ses principaux employés. L'*église* du village, entourée extérieurement d'une litre ou cordon funèbre, dont les armoiries sont en partie effacées, date de plusieurs époques, ainsi que le démontrent assez l'irrégularité de sa construction et la diversité des matériaux employés (pierre, moellons et briques). Sur les piliers octogones qui soutiennent, à l'intérieur, l'ouverture ogivale du transsept, se lit cette inscription : JE FUT FAIT LAN 1539, accompagnée des armes presque frustes des fondateurs. Le transsept renferme deux beaux autels modernes, en chêne sculpté. Nous signalerons aussi : un grand tableau repré-

sentant la *Descente de croix*, *opérée par des anges;* deux anciennes peintures sur bois (le *Christ en croix* et l'*Ecce homo*); l'inscription funéraire (1804) de l'Irlandais O' Sullivan, l'un des partisans du prince Charles-Édouard; une cuve baptismale en pierre sculptée; et, dans le chœur, une belle clef de voûte. — A 1 kil. environ au nord d'Annezin, *Vendin-lès-Béthune* (582 hab.) possède une belle *église* romane, construite en 1859-1860, sur les plans de M. Grigny, d'Arras. Près de Vendin, sur la route de Béthune à Aire, se voit une *maison blanche*, illustrée par M. Alex. Dumas dans son roman des *Mousquetaires*, sous le nom de *Maison-Rouge*, et désignée par lui, avec la même exactitude, comme étant de temps immémorial la demeure du bourreau de Béthune.

Au sud-ouest de la ville, dans la vallée de la Lawe, on peut aller visiter les débris des deux *chartreuses* de *Gosnay* (254 hab.), fondées au XIVe siècle, l'une pour des religieux, l'autre pour des religieuses, par la comtesse Mathilde de Flandre. — 1500 mètres plus loin, au lieu dit *la Volleville*, se dressent la tour et le donjon du *château* de *la Buissière* (844 hab.), ancien fief des familles de Courteville, de Maulde et de Riencourt. Charles-Quint habita, dit-on, plusieurs fois ce château, démantelé en 1522 par le duc de Vendôme, et dont les murailles d'enceinte furent démolies, sous Louis XIV, pour fournir des matériaux aux fortifications de Menin. — *Hesdigneul* (198 hab.), village situé en face de la Volleville, sur la route de Saint-Pol (5 kil. de Béthune), conserve aussi quelques débris d'un *château* de la famille de Béthune-Sully.

Le chemin de fer, croisant la route de Béthune à Saint-Pol, traverse le faubourg de Saint-Pry; puis, franchissant les deux bras de la Lawe, nommés la Blanche et la Brette, il passe entre *Fouquereuil* (416 hab.; à g.) et Annezin (à dr.), dont les mines de charbon sont reliées à la voie par un petit embranchement. Un peu plus loin se raccorde, sur la gauche, l'embranchement des mines de *Bruay*, village de 1528 hab., éloigné de 6 kil. du chemin de fer, à vol d'oiseau (deux fosses, 950000 hectol. de charbon par an). L'embranchement de *Marles* (1060 hab.), qui dessert des fosses importantes (700000 hectol. par an), situées à 7 kil. envi-

ron au sud de la station de Chocques, remonte à gauche la vallée de la Clarence, que l'on franchit.

27e STATION. — CHOCQUES.

6 kil. de Béthune. — 44 kil. d'Arras. — 236 kil. de Paris. — 91 kil. de Calais.

Le village de **Chocques** (1529 hab.), situé à droite de la station, sur la Clarence, était, au XIe siècle, une ville ceinte de fossés et de murailles, grâce à la sollicitude de Robert de Béthune. En 1128, Robert de Normandie la détruisit de fond en comble. Baudouin de Lens répara et agrandit, en 1234, le château, dont il ne reste aucun vestige. Une *abbaye* d'Augustins y avait été fondée dès l'an 1094. Transférée, en 1180, à 1 kil. au nord-est du village, près de la Clarence, elle a été démolie pendant la Révolution, à l'exception d'une tour et du quartier abbatial, occupé aujourd'hui par une fabrique de sucre. L'*église* paroissiale est moderne. Jusqu'au XVe siècle, la vigne fut cultivée sur le territoire de Chocques et sur celui de Béthune.

Après avoir dépassé le hameau de *Pont-de-Réveillon*, dépendance de Chocques, à droite, et le petit *bois de Réveillon*, à gauche, on découvre, de ce dernier côté, au delà d'*Allouagne* (1194 hab.; but de pèlerinage très-fréquenté), une colline au pied de laquelle s'étend *Burbure* (981 hab.). Le hameau de *Rieux*, que la voie traverse ensuite, dépend de Lillers. On croise la route de Saint-Pol, en deçà de la station.

28e STATION. — LILLERS.

7 kil. de Chocques. — 51 kil. d'Arras. — 243 kil. de Paris. — 84 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Saint-Pol*, 23 kil., 2 fr. 50 c.
LOUEURS DE VOITURES : — *Walquenaer* (*Ch.*); — *Walquenaer* (*Fr.*).
HÔTELS : — *du Cygne et de l'Europe*; — *de la Fontaine*.

Lillers, chef-lieu de canton de 5973 habitants, est bâti à droite du chemin de fer, sur la Nave, petit affluent de la Lys.

Ce bourg portait, à la fin du VIIe siècle, le nom de *Busnette*, qui est resté à un bois voisin (1 kil. à l'est). L'évêque de Thérouanne ayant fait ensevelir à Busnette les restes des saints Lugle et Luglien, pèlerins irlandais, assassinés à Ferfay (*V.* ci-dessous), par un seigneur du pays, de nombreuses maisons se groupèrent autour de l'église qui

renfermait les dépouilles des martyrs. Une enceinte fortifiée fut alors élevée pour protéger Lillers contre les incursions des Normands. Donnee en dot, avec tout l'Artois, à Isabelle de Hainaut, cette ville fut prise, en 1192, par Robert, comte de Flandre. Pillée et brûlée par les Flamands, en 1303, par les Français, en 1479, elle tomba tour à tour au pouvoir des Espagnols et des Français, en 1537 et en 1543; mais les maréchaux de Gassion et Rantzau la soumirent définitivement à la France, en 1645. Les fortifications furent démantelées après la paix de 1659. — Enguerrand de Lillers, banneret d'Artois, fut un des compagnons de Godefroi de Bouillon à la première Croisade.

L'**église** de Lillers, ancienne collégiale, fondée en 1048, fut augmentée de deux nefs latérales, au XVIIe siècle. Le portail principal, un portail latéral aujourd'hui condamné, le chevet et la nef principale (moins la voûte) appartiennent à la construction primitive et offrent tous les caractères de l'époque de transition entre le style roman et le style ogival. Quelques autres parties, de diverses dates, ont également été conservées. La tour repose sur les quatre piliers de la croisée. A l'intérieur de l'église, on remarque un Christ sculpté, en bois, appelé le *Christ du Saint-Sang de Miracle* [1], et qui remonte, suivant M. de Caumont, au XIIe siècle. Cette image, qui mesure 1 mètre 30 de hauteur, provient d'une église de Bavai. — Nous signalerons encore, à Lillers : une *place* plantée de tilleuls, à côté de l'église; — l'*hospice*, récemment élevé en face de la gare, avec le produit d'une souscription, sur un terrain donné par M. le comte de Foulers; — l'ancien *château de Relingue*, qui appartenait naguère à M. de Foulers, et le nouveau *château* que le même propriétaire vient de faire construire au hameau de *Philomèle*, à 1500 mèt. au sud de la ville.

C'est à Lillers qu'a été creusé, dit-on, en l'an 1210, selon certains auteurs, en 1126, suivant d'autres, le *premier puits artésien*, dans un ancien couvent de Dominicains. Ce puits est maintenant presque tari, faute de soins. Dans la partie basse de la ville et à

1. Et non *des cinq cents miracles*, comme l'appelle par erreur M. de Caumont (*Bulletin monumental*, t. XI). Suivant certains historiens, cette image devrait son nom à la présence dans l'église où elle est déposée de quelques gouttes du sang versé par Jésus-Christ pendant sa passion et qui auraient été apportées de la Terre-Sainte pendant les Croisades. Une tradition locale rapporte aussi qu'un huguenot ayant, dans un accès de fureur iconoclaste, frappé ce Christ d'un coup de poignard, il en jaillit miraculeusement du sang.

1 kil. à la ronde, on obtient facilement des fontaines jaillissantes, très-abondantes, en creusant le sol à 20 mètres environ de profondeur.

Lillers fait un important commerce de grains et de chevaux ; il s'y fabrique, ainsi que dans les localités voisines, une grande quantité de chaussures pour l'exportation. Le lin et la graine de moutarde sont particulièrement cultivés dans les environs. — A la station de Lillers viennent aboutir, sur la gauche, deux embranchements desservant, l'un les mines de houille de Ferfay (*V.* ci-dessous), l'autre les mines de (8 ou 9 kil.) *Auchy-au-Bois* (147 hab. ; plus de 300 000 hectol. de charbon par an).

EXCURSION A AMETTES.

C'est à Lillers que quittent ordinairement le chemin de fer les nombreux pèlerins qui vont vénérer à Amettes les reliques du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, né dans ce village le 26 mars 1718, mort à Rome en 1783 et béatifié en 1860.

Amettes (auberge *A l'arrivée du pèlerin*, chez Jonnart-Sauty ; maison hospitalière tenue par les religieuses Augustines, pour les dames seules) est un pauvre village de 467 habitants, bâti sur la Nave, près de la source de ce ruisseau. La distance qui sépare ce village de Lillers est de 12 kilomètres par la route de voitures, passant à (2 kil. 1/2) *Burbures* (981 hab.) et à *Ferfay* (360 hab. ; beau château moderne avec parc ; mines de houille produisant plus de 550 000 hectolitres de charbon par an), en deçà duquel on rejoint la chaussée Brunehaut, voie romaine d'Arras à Thérouanne. Un chemin, praticable seulement aux piétons et aux voitures non suspendues, abrége la distance de 4 kil., en passant à (2 kil. 1/2) *Hurionville* et à (6 kil.) *Ames* (467 hab.). — L'*église* d'Amettes est un édifice ogival, à trois nefs, récemment agrandi. A l'intérieur, une des clefs de voûte porte la date de 1291 ; d'autres offrent des écussons qui ont été grattés ou recouverts de badigeon. On y remarque aussi : un *portrait du B. Labre*, peint sur bois (dans une chapelle, à droite, au-dessus d'un confessionnal) ; un tableau de 1664, représentant allégoriquement l'application du saint sacrifice de la messe aux âmes du purgatoire (dans une chapelle, à gauche) ; les *fonts baptismaux* en pierre, sur lesquels

fut baptisé le Bienheureux ; enfin, quelques *ex-voto* au-dessus du maître-autel. — Près de l'église, les pèlerins visitent la *maison* du Bienheureux, dans laquelle on leur montre plus spécialement la chambre qu'il habitait, à côté d'un grenier (les marches de l'escalier qui y conduit ont été coupées en partie par les visiteurs).

En quittant la station de Lillers, le chemin de fer, qui décrit depuis Chocques une grande courbe vers le nord, s'éloigne du bassin houiller du Pas-de-Calais. Il croise la route d'Aire, puis la Nave. A droite et à gauche se montrent quelques hameaux dépendants de Lillers. Bientôt la belle tour de *Ham* (prononcez *An*) attire l'attention, sur la gauche. Ham, village de 648 habitants, dont il est déjà question dans une charte datée de la troisième année du règne de Charlemagne, possédait avant la Révolution une *abbaye* fondée au XIe siècle par un châtelain de Lillers, pour des religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Il en reste le quartier abbatial, converti en usine, et l'*église*, devenue paroissiale. Le chœur de cette église est très-beau. — Les maisons isolées de *Berguette* (489 hab.) se cachent des deux côtés de la voie, dans les arbres.

29e STATION. — AIRE-SUR-LA-LYS.

6 kil. de Lillers. — 57 kil. d'Arras. — 249 kil. de Paris. — 78 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE (à la gare) pour la ville, 7 kil., 50 c.; gratis pour les voyageurs allant à Hazebrouck ou en venant.

VOITURES PUBLIQUES (à Aire), sans correspondance avec le chemin de fer, pour : — *Saint-Omer*, 18 kil. ; deux départs chaque jour; — *Saint-Venant*, 11 kil.; plusieurs départs chaque jour.

HÔTELS (à Aire) : — *de la Clef-d'Or*, place de la Mairie; — *Cadart*, rue d'Arras.

La station d'Aire est établie à 1500 mètres au nord-est de *Molinghem* (689 hab.) et à 1500 mètres au sud-est d'*Isbergue* (740 hab.), sur la limite de ces deux villages. Elle est à 7 kil. au sud-est de la ville dont elle a pris le nom, et qui, après s'être montrée naguère indifférente au tracé adopté par la Compagnie du Nord pour la ligne des houillères, a enfin demandé et obtenu l'exécution d'un embranchement spécial entre Isbergue et Aire, avec prolongement probable sur Saint-Omer.

Le territoire d'Isbergue était autrefois recouvert par la forêt de Vastelau, qui s'étendait d'Aire à Saint-Venant, et dont la forêt de Nieppe, au nord de cette dernière ville, n'est qu'un débris. Sainte Isbergue ou Gisèle, fille de Pépin le Bref et sœur de Charlemagne, y visitait fréquemment, au VIIIe siècle, l'ermite saint Venant, ancien officier de Pépin, issu d'une noble famille du Hainaut. Par ses conseils, elle consacra à Dieu sa virginité et refusa successivement d'accepter pour époux le César Léon, fils de Constantin Copronyme, un prince anglo-saxon, et le prince Adalgise, fils de Didier, roi des Lombards. Pour se venger de ce refus, le prince anglo-saxon assassina saint Venant dans son ermitage (766). Isbergue mourut en 806, dans le château royal d'Aire, qu'elle avait transformé en monastère; mais elle voulut être inhumée à *Petroberga*, dans le Vastelau, près de l'ermitage de saint Venant. Un oratoire y fut bâti. Détruit par les Normands, il a été remplacé, au XIVe siècle, par l'*église* actuelle d'Isbergue, dans laquelle on remarque une belle *châsse* contenant les reliques de la sainte. La tour de cette église renferme une *cloche* portant la date de 1473 et ornée d'un médaillon qui représente une jeune vierge (sainte Isbergue) à genoux, les cheveux épars, devant un personnage de haute taille (saint Venant), dont la tête est nimbée. — A 5 minutes de l'église, sur la *voyette* ou petit chemin qui conduit à la *grotte de Saint-Venant*, la *fontaine de Sainte-Isbergue* coule sous une *chapelle* ombragée d'arbres séculaires et décorée des statues des deux saints personnages.

Aire-sur-la-Lys, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Omer, est une ville de 8279 habitants, située au confluent de la Lys, de la Melde, du Maldick et de la Laquette, au point de jonction des canaux d'Aire à la Bassée, de Neuffossé et de la Lys. Bâtie au milieu d'une contrée riche et fertile, elle est entourée de jardins et de prairies qui lui donnent un aspect riant. Un rempart bastionné, de 2600 mètres de développement, et un fossé d'enceinte, que l'on peut remplir d'eau à volonté, font de cette ville une place de guerre de deuxième classe. La muraille d'enceinte est percée de trois portes : la *porte de Saint-Omer*, au nord; la *porte d'Arras*, au sud; la *porte Notre-Dame*, à l'est. A une portée de canon des remparts, se trouve le *fort Saint-François*, petit pentagone régu-

lier, composé de cinq bastions bien revêtus, et communiquant avec la ville par une chaussée et par la Lys.

La ville d'Aire paraît s'être formée autour d'un château fort construit au VIIe siècle par Lidéric, grand forestier de Flandre. Pépin le Bref, séduit par la beauté du site, agrandit le château de Lidéric et y fit élever, par Alcuin, plusieurs de ses enfants, entre autres sainte Isbergue (*V.* ci-dessus). En 881, les Normands brûlèrent la ville et le château, transformé en monastère; mais, en 1028, Baudouin IV, comte de Flandre, éleva une nouvelle forteresse, et, en 1054, Baudouin V fonda, sur les ruines du couvent, la collégiale de Saint-Pierre. En 1188, Philippe d'Alsace, avant de partir pour la Terre-Sainte, accorda aux habitants d'Aire une charte de commune, dite *Loi d'Amitié*, en confirmation des priviléges qui leur avaient été précédemment concédés et que Philippe Auguste, en 1192, et Philippe de Valois, en 1347, confirmèrent de nouveau.

Prise en 1198 par le comte de Flandre, qui refusait de reconnaître les droits de Philippe Auguste sur l'Artois, Aire fut inutilement assiégée, en 1214, par l'Infant de Portugal, don Ferrand, et les troupes de l'empereur Othon. Le maréchal d'Esquerdes la soumit à Louis XI, en 1482. Elle fut prise, le 27 juillet 1641, par le maréchal de la Meilleraye, et reprise la même année par les Espagnols. Le maréchal d'Humières s'en empara en 1676; mais le marquis de Guébriant la rendit aux Alliés, en 1710, après cinquante-deux jours de tranchée. Elle fut enfin restituée à la France par la paix d'Utrecht.

L'**église Saint-Pierre** (monument historique), ancienne collégiale, fondée en 1059 par Baudouin V de Lille, sur l'emplacement d'un temple du VIIe siècle, dédié à saint Martin, a été complétement reconstruite à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle. Dévastée et ruinée pendant les siéges de 1641, de 1676 et de 1710, elle a subi au XVIIIe siècle de nombreuses modifications et des réparations peu en harmonie avec le style ogival de l'édifice. La tour, qui porte la date de 1569, mais dont la partie supérieure, ornée de clochetons, date du XVIIIe siècle, est haute et imposante. L'intérieur du monument forme un vaste vaisseau, composé de trois nefs, avec un transsept qui manque de profondeur. Les arcades inférieures sont ogivales; celles des étages supérieurs appartiennent au plein cintre. Depuis quelques années, des travaux d'embellissement et de décoration intérieure ont fait de Saint-Pierre l'église la plus ornée du nord de la France; les murs et les voûtes du chœur ont été, en outre, tout récemment revêtus

de peintures polychrômes, dont le goût et l'effet sont contestés; mais nous signalerons, comme étant particulièrement dignes d'attention : le magnifique *buffet d'orgues*, provenant de l'abbaye de Clairmarais, et acheté, en 1793, par un ancien prêtre assermenté, pour l'église convertie en temple de la Raison; — la *chaire* et le *jubé*, en bois sculpté, dans le style ogival; — la *grille* de clôture du chœur, en fer et en fonte, exécutée en 1842, ainsi que le jubé; — la *statue de Notre-Dame Panetière;* — la *clôture* en marbre de la chapelle qui la renferme; — les *peintures murales* de l'ancienne chapelle Saint-Jacques (actuellement du Sacré-Cœur) et celles du fond de l'abside, qui remontent au XVIe siècle. L'église Saint-Pierre mesure, dans œuvre, 97 mètres 40 de longueur, sur 33 mètres de largeur et 22 mètres 65 de hauteur sous clef de voûte; la tour a 53 mètres de hauteur, du pavé à la plate-forme.

L'**institution de Sainte-Marie** (rue de Saint-Omer), dirigée par les prêtres de la Société de Saint-Bertin, occupe l'ancien collége des Jésuites, dont la **chapelle**, convertie après la Révolution en magasin à fourrages, et restaurée depuis quelques années seulement, peut être considérée comme un des plus beaux monuments de la ville. Le fronton de cette chapelle, construit dans le style italien, a été copié sur celui de l'église des Jésuites de Saint-Omer (*V.* ci-dessous, p. 393). La date de la reconstruction de la chapelle (1682) et le nom de la personne qui en fit les frais sont indiqués dans le chronogramme suivant, au-dessus du portail : MARIA DECAVEREL EXTRVXIT.

L'**hôtel de ville** (Grand'place), construit de 1714 à 1724, offre une belle façade, décorée de pilastres à chapiteaux d'ordre ionique et surmontée, à la naissance du toit, d'une balustrade à jour, supportant des trophées. Au milieu, dans un fronton accosté de deux statues, sont sculptées les armes de la ville. Derrière l'édifice, un peu sur la gauche du spectateur, s'élève un *beffroi* carré, de 34 mètres de hauteur, où sont placés une horloge et un carillon. L'hôtel de ville renferme : la *bibliothèque publique*, riche de 5000 volumes, une petite *salle de spectacle*, une *salle des fêtes*, qui sert habituellement de vestibule ou de salle des pas-perdus, etc. Le rez-de-chaussée est traversé par un passage nommé les *Hallettes*, où s'installent des marchands de comestibles.

L'ancien hôtel du *Bailliage* (à l'angle de la Grand'place et de la rue d'Arras) est un petit édifice du style de la Renaissance, décoré de figures allégoriques sur trois de ses faces. La justice de paix et un corps de garde y ont été établis.

Une arche ogivale, appuyée sur deux tourelles, et par laquelle la Lys pénètre dans la ville, est tout ce qui reste de l'ancien château fort, construit en 970 par Arnould II, comte de Flandre. Son emplacement forme aujourd'hui l'*esplanade*.

Nous signalerons encore : le *magasin aux tabacs* (rue des Clémences, 9), ancien couvent des sœurs Grises; — l'*hôpital Saint-Jean-Baptiste;* — les *casernes;* — quatre *fontaines* publiques, dont l'une est surmontée d'une pyramide et qui sont toutes alimentées par de belles sources; — le *bassin* à quatre faces, dans lequel sont retenues les eaux de la Lys, en dehors de la ville, pour être distribuées, suivant les besoins et à l'aide d'écluses, dans les trois canaux qui y aboutissent.

Les seules promenades d'Aire sont : à l'intérieur de la ville, les remparts ; à l'extérieur, les *digues* des canaux, plantés de beaux arbres ; la route d'Arras jusqu'à Lambres; celle de Thérouanne, et, entre ces deux routes, la belle avenue qui conduit au *château de Saint-André* (2 kil. 1/2).

Aire renferme une distillerie, des fabriques de carreaux de faïence, de vannerie, de savon, de casquettes, des brasseries et des tanneries. Elle fait un commerce important de grains et de bestiaux; les andouillettes d'Aire sont renommées. Les environs produisent abondamment des grains, des graines oléagineuses, du lin, du chanvre, des légumes, du houblon et d'excellent tabac. Un grand établissement de meunerie est situé sur la Lys, à *Moulin-le-Comte*, à 1 kil. en amont de la ville. La Lys, devenant navigable dans l'intérieur d'Aire, y donne lieu, ainsi que les canaux, à l'industrie de la batellerie.

A 1 kil. environ de la station d'Aire, on aperçoit à gauche le village d'Isbergue (*V.* ci-dessus, p. 366) ; à droite *Guarbecque* (715 hab.) et sa belle église se cachent dans les arbres. On franchit le canal d'Aire à la Bassée, à côté duquel, à gauche du chemin de fer, a été creusé un port ou gare d'eau pour le char-

gement des houilles. Croisant ensuite la Laquette, on remarque à droite le hameau d'*Houlleron*, à gauche celui de *Pecqueur*. Quand le temps est clair, on peut apercevoir au loin (4 kil. 1/2 à vol d'oiseau), sur la gauche aussi, la tour carrée de l'église d'Aire. On franchit le canal de la Lys supérieure, près de sa jonction avec le canal de Nieppe, qui longe à droite la forêt du même nom, et l'on passe du département du Pas-de-Calais dans celui du Nord.

30e STATION. — THIENNES.

5 kil. d'Aire. — 62 kil. d'Arras. — 254 kil. de Paris. — 73 kil. de Calais.

Thiennes est un village de 1092 habitants, situé en grande partie à gauche du chemin de fer. La seigneurie de Thiennes-Steenbecque, réunie à celle de Blaringhem, fut érigée en comté, en 1745. L'*église*, reconstruite presque entièrement au XVIe siècle, est surmontée d'une tour carrée avec flèche. L'ancien *château fort* de Thiennes est en ruine.

La forêt de Nieppe, dont on s'éloigne, attire pendant longtemps la vue sur la droite. A gauche, les deux villages de Thiennes et de Steenbecque projettent l'un vers l'autre leurs groupes de maisons disséminés dans les arbres.

31e STATION. — STEENBECQUE.

4 kil. de Thiennes. — 66 kil. d'Arras. — 258 kil. de Paris. — 69 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Saint-Venant*, 7 kil., 75 c.

Steenbecque, village de 1892 habitants, possède une *église* à trois nefs, qui date en partie du XIVe siècle. On y remarque plusieurs autels sculptés, une chaire et des stalles d'un bon travail, deux triptyques, quatre tableaux ayant servi de volets d'autel et une fort belle croix processionnelle, du XVIe siècle.

La station de Steenbecque est reliée à la ville de Saint-Venant par une route longue de 7 kil., qui s'engage, à 1500 mètres de la station, dans la *forêt de Nieppe*, débris de la forêt de Vastelau (*V.* ci-dessus, p. 366), mesurant aujourd'hui 11 kil. d'étendue dans sa plus grande longueur, du sud-ouest au nord-est, et 5 à 6 kil. dans sa plus grande largeur, du nord-ouest au sud-est. De vastes clairières occupent le centre de cette forêt, qui ren-

ferme des chênes remarquables par leur âge et leurs dimensions. Plusieurs villages, dépendants de la commune de Morbecque (*V.* ci-dessous, p. 372), se sont formés dans ces clairières, aux lieux dits *le Préavin*, *le Parc* (580 hab.) et *la Motte-aux-Bois* (450 hab.). Ce dernier, bâti au confluent du canal de la Nieppe et du canal de la Bourre, qui unit Hazebrouck à Merville, renferme un beau **château**, construit en 1660, sur l'emplacement d'un château fort, qui, après avoir soutenu plusieurs siéges, fut démantelé par les Français, en 1645. La forteresse primitive, élevée par Robert le Frison, en 1065, avait été donnée en douaire à Mathilde de Portugal, femme de Philippe d'Alsace. Isabelle, femme de Philippe le Bon, l'habita plus tard; Robert de Cassel en accrut les fortifications; les duchesses de Bar en firent leur résidence.

Au sortir de la forêt, la route, laissant à droite le hameau de *Croix-Marais* et le petit *château de la Goguerie*, passe à (5 kil.) *Haveskerque* (1594 hab.; *église* du xve s.), qui a donné son nom à l'une des plus illustres familles de la Flandre française. — 2 kil. plus loin, on franchit le canal de la Lys, qui, sur ce point, forme la limite entre les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

Saint-Venant, petite ville de 2756 habitants, du canton de Lillers et de l'arrondissement de Béthune, est située sur la rive droite de la Lys, à l'embouchure d'un petit ruisseau, dit le courant Brayèle. Bâtie autour du tombeau du pieux ermite dont elle a pris le nom (*V.* ci-dessus, p. 366), la ville de Saint-Venant posséda dès le xie siècle un château fort, qui résista aux Normands, mais que les comtes de Flandre démantelèrent, puis reconstruisirent. Robert de Normandie s'en empara en 1029. Au xiie siècle, la seigneurie de Saint-Venant appartenait à l'une des branches de la famille de Béthune. Dans le siècle suivant, la ville reçut une charte communale. Dévastée par les Anglais, en 1383, elle fut ensuite fortifiée par les ducs de Bourgogne. Les Français et les Espagnols s'en disputèrent la possession, au xvie et au xviie siècle; Turenne s'en empara en 1657, mais elle tomba au pouvoir des Alliés en 1710, et ne fut rendue à la France que lors de la paix d'Utrecht. Elle est entourée de fortifications en terre et se trouve classée parmi les places de guerre de troisième ordre.

L'**église** de Saint-Venant, récemment reconstruite dans le style

roman, sur les plans de M. Grigny, d'Arras, renferme des *fonts baptismaux* du XIe siècle, provenant, dit-on, de l'ancienne cathédrale de Thérouanne. Ils se composent d'une cuve carrée, ornée sur ses quatre faces de bas-reliefs mutilés, d'une exécution grossière, représentant des scènes de la Passion. — Saint-Venant possède un *asile départemental d'aliénées*, qui doit être prochainement rebâti, de manière à recevoir 300 à 400 malades. — Cette ville fait un commerce assez important de grains, de graines grasses, de moutons et de bestiaux.

En quittant la station de Steenbecque, le chemin de fer croise la route d'Hazebrouck à Saint-Venant. A droite se montre le principal groupe de maisons de *Morbecque* (3733 hab.). L'*église* de ce village, construite au XIIIe siècle, offre deux rangs de colonnes à chapiteaux richement historiés. Elle renferme les sépultures des seigneurs de la famille de Saint-Omer. Ce fut au chevalier Denis de Morbecque que Jean le Bon, vaincu à Poitiers, rendit son épée. — La flèche élevée de l'église d'Hazebrouck se dresse au loin, en avant, mais un peu sur la gauche. Après avoir franchi le canal de la Bourre, la voie décrit une courbe à droite pour se raccorder à l'ancienne ligne de Paris à Calais par Lille.

32e STATION. — HAZEBROUCK.

7 kil. de Steenbecque. — 73 kil. d'Arras. — 265 kil. de Paris. — 62 kil. de Calais.

BUFFET à la gare.
VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Steenwoorde*, 11 kil., 1 fr.

N. B. — La gare d'Hazebrouck est le point de rencontre des trains venant de Paris, de Lille, de Dunkerque et de Calais, ou se dirigeant vers chacune de ces villes. En outre, la plupart des voyageurs doivent y changer de voitures. Il est donc indispensable, pour éviter les méprises, de prêter la plus grande attention aux indications verbales des employés et aux écriteaux placés en tête ou en queue de chaque train.

Hazebrouck, ville de 8273 habitants, chef-lieu d'arrondissement du département du Nord, siége d'un tribunal de première instance, est située au milieu d'une vaste plaine, sur la Borre, le ruisseau de Papotte-Becque et le canal de la Borre ou Bourre, qui va se déverser dans la Lys, à Merville.

Bâtie au milieu de marécages dont elle a retenu le nom (*Brouck* en flamand signifie *marais*), sur la voie romaine de Thérouanne à Gand, qui forme aujourd'hui la rue de Thérouanne, Hazebrouck ne se composait, en 1336, que de maisons construites en paillotis et couvertes en chaume. Elle avait cependant alors des seigneurs particuliers portant

Église d'Hazebrouck.

le titre de comtes; mais jamais elle ne paraît avoir joué un rôle dans les affaires politiques du pays. En 1789, ce n'était encore qu'une commune d'une importance secondaire. C'est à Hazebrouck qu'est né, en 1757, le peintre Ruyssen, mort en 1826, après avoir acquis une certaine célébrité en Angleterre, où il séjourna pendant plus de vingt ans.

L'arrondissement d'Hazebrouck est formé de la moitié de l'ancienne

Flandre Maritime, comprenant les châtellenies de Cassel et de Bailleul. La langue parlée par les habitants, et principalement par la classe ouvrière et agricole, est la langue flamande. Il résulte d'un travail statistique, exécuté en 1857 par le Comité flamand de France, que, sur cinquante-trois communes dont se compose l'arrondissement, trente et une parlaient à cette époque exclusivement flamand; huit, exclusivement français; onze, flamand et français, le flamand dominant; trois, français et flamand, le français dominant.

Les monuments d'Hazebrouck sont peu nombreux. L'**église Saint-Nicolas**, classée parmi les monuments historiques, date de 1430 et appartient au style ogival. Elle est dominée par l'une des tours les plus remarquables du département du Nord, et dont l'élégante flèche ajourée atteint 80 mètres de hauteur. A l'intérieur de l'église, on remarque : deux belles *statues* de saints en marbre blanc; la *chaire*, décorée des statues des quatre Évangélistes; les *stalles* sculptées, d'un bon travail. — L'édifice, qui a été construit de 1807 à 1820 pour servir à la fois d'*hôtel de ville* et de *tribunal*, est orné d'une colonnade d'ordre corinthien. — L'*hospice* occupe l'ancien couvent de Saint-Augustin, fondé au XVIe siècle. La façade a été reconstruite au XVIIe siècle, dans le style de la Renaissance. — Hazebrouck possède, en outre : un *collége communal*, une *halle*, un beau *magasin aux tabacs*, une *maladrerie* ou hôpital, de fondation récente, un *pensionnat de demoiselles* tenu par les dames de la Sainte-Union, et un *couvent de Capucins*, élevé en 1854 à l'ouest de la ville, mais dont les religieux ont été pour la plupart expulsés par le gouvernement français, il y a quelques années, en qualité d'étrangers faisant partie d'une association non reconnue.

Le commerce d'Hazebrouck s'exerce principalement sur les produits des établissements industriels de cette ville, qui sont : une filature de lin, des brasseries, des fours à chaux, des teintureries, des savonneries, des moulins à blé et à huile, des tanneries. Le territoire environnant produit en abondance du lin, du houblon, des céréales et du tabac.

Le chemin de fer qui, depuis Thiennes, suivait la direction du nord-est, reprend à Hazebrouck la direction de l'ouest. En quittant la station, il croise immédiatement la route de Cassel, puis

la route de Saint-Omer, qui longe pendant quelque temps la voie à gauche. De ce côté, l'attention est attirée par l'église en briques, le couvent et le jardin des Capucins. A 2 kil. d'Hazebrouck, l'embranchement de Dunkerque se détache sur la droite et disparaît immédiatement derrière le talus d'une tranchée. On croise la voie romaine de Cassel à Aire, ou *rue des Pierres*.

33e STATION. — EBBLINGHEM.

9 kil. d'Hazebrouck. — 82 kil. d'Arras. — 274 kil. de Paris. — 53 kil. de Calais.

Ebblinghem, village de 751 habitants, est situé à droite du chemin de fer, près de la station, d'où l'on découvre très-bien ses moulins à vent, élevés sur un monticule. L'*église*, dont le chœur date du milieu du XVe siècle, renferme un confessionnal remarquable en bois sculpté, de 1616. Le *château* (à gauche de la voie, un peu en arrière de la station) a remplacé, au XVIIIe siècle, un château fort du XVe siècle.

On franchit la Longue-Becque, cours d'eau insignifiant sur lequel sont bâtis Ebblinghem et *Renescure*, village de 1839 habitants, qui ne tarde pas à se montrer sur la gauche. L'*église* de Renescure, du style romano-ogival, se compose de deux nefs, dont l'une est surmontée en son milieu d'une tour carrée. Le portail, la nef septentrionale et le chœur datent du XVIe siècle. On remarque à l'intérieur un petit bas-relief (*le Christ en croix*), de 1552, encastré dans la maçonnerie d'un pilier. Le *château* de Renescure appartint au XVe siècle à Philippe de Comines, et, plus tard, à la famille de Montmorency. Suivant la *Statistique archéologique du département du Nord*, « c'est l'unique château fort de la Flandre Maritime dont il subsiste encore des restes importants. Il semble avoir été construit au XIIe siècle ; il a été restauré au XVe, au XVIe et récemment. Au-dessus de la porte d'entrée se voient les armes de Philippe de Comines, avec la date de 1508. » Le maréchal d'Esquerdes s'en empara en 1487, après avoir mis les fossés à sec.—A 2 kil. 1/2 au nord de Renescure, sur la lisière de la forêt de Clairmarais, l'ancienne *abbaye de Wœstine* ou *de Sainte-Marie du Désert*, fondée vers l'an 1217 par Gérard de Ravestein, pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux, servit, en 1677, de quartier général à Philippe, duc d'Orléans, lors de la bataille de Cassel.

La voie ferrée croise la route de Saint-Omer à Cassel, près du hameau du *Fort-Rouge* (250 hab.), dépendant d'Arques, après avoir passé du département du Nord dans celui du Pas-de-Calais. La forêt de Clairmarais s'étend à droite, à peu de distance de la voie. A gauche, entre deux tranchées, on remarque le hameau de *Haut-Arques*, dépendant d'Arques, ainsi que *Malhove*, que l'on traverse ensuite. Au delà de Malhove, la voie franchit sur un remblais d'immenses prairies marécageuses où ont lieu, en été, les courses de chevaux de Saint-Omer, et vers le milieu desquelles on franchit la Basse-Meldick, dérivation de l'Aa. On aperçoit bientôt sur la gauche le clocher de l'église d'Arques, la belle allée d'arbres qui borde le canal de Neuf-Fossé, entre Arques et Saint-Omer, puis la tour de l'ancienne église Saint-Bertin à Saint-Omer. De nombreux jardins maraîchers précèdent cette ville et le faubourg de Lyzel, qu'on longe à droite.

34e STATION. — SAINT-OMER.

11 kil. d'Ebblinghem. — 93 kil. d'Arras. — 285 kil. de Paris. — 42 kil. de Calais.

Renseignements généraux. — Direction.

OMNIBUS (à la gare) : le jour, 30 c. par voyageur sans bagages, 50 c. avec bagages jusqu'à 30 kilogr.; la nuit, 50 c. par voyageur sans bagages, 75 c. avec bagages.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour *Aire-sur-la-Lys*, 18 kil.; deux départs chaque jour, à 7 h. du matin (hôtel du Commerce, rue Notre-Dame) et à 4 ou 5 h. du soir (hôtel de la Porte-d'Or, rue Saint-Bertin, 6); prix variables.

BARQUES-DILIGENCES (remorquées par des chevaux et transportant des voyageurs et des marchandises) pour : — *Dunkerque*; départ tous les jours, à 6 h. du matin en été, à 7 h. en hiver; — *Bergues*; le dimanche et le jeudi, à 6 h. du matin en été, à 7 h. en hiver (le bureau de ces deux barques est situé rue de Dunkerque, 206).

LOUEURS DE VOITURES : — *Flahaut* dit *Benoît*, rue du Commandant, 65; — *Clipet*, rue du Caltre.

HÔTELS : — *de la Porte-d'Or*, rue Saint-Bertin, 6; — *d'Angleterre*, rue du Commandant, 76; — *du Commerce*, rue Notre-Dame.

CAFÉS : — *de Belle-Vue*, Grand'place, 16; — *de l'Harmonie*, Grand'place, 14; — *Salmon*, Petite place, 16; — *Impérial*, rue du Commandant, 64.

BAINS : — *Lavoir Sainte-Marie* (bains chauds et froids, école de natation), rue du Jardin; — *bains Saint-Bertin*, rue Saint-Bertin, 93.

LIBRAIRES : — *Tumerel-Bertram*, rue du Commandant, 26; — *Légier*, Grand'place, 45; — *Mme Loyez-Anne*, rue de Dunkerque; — *Gugelot*, rue de Calais, 17.

POSTE AUX LETTRES, rue Saint-Bertin, en face du collége Saint-Bertin.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE, rue de l'Arsenal.

DIRECTION. — La station de Saint-Omer est établie en dehors des murailles d'enceinte, entre les portes de Lyzel (on prononce Lyze) et du Haut-Pont, mais un peu plus près de la première. Si l'on pénètre dans la ville par la *porte de Lyzel*, on laisse presque immédiatement à gauche l'arsenal, pour suivre à droite la rue du même nom, traverser la *place du Vainquai* et prendre à gauche le *quai Saint-Martin*. A l'extrémité de ce quai, derrière l'abattoir, se montrent, à gauche, les ruines de l'abbaye de Saint-Bertin; à droite, s'ouvre la *rue Saint-Bertin*. Après avoir considéré les ruines, on devra remonter cette rue dans toute sa longueur, en laissant successivement à gauche la *rue du Jardin*, qui, longeant le couvent des Ursulines, conduit aux bains Sainte-Marie, puis la *rue des Sœurs-Grises*, au fond de laquelle s'élève l'hôpital Saint-Louis. Le jardin et la maison de plaisance de M. Fiolet attirent plus haut l'attention, du même côté. L'institution Saint-Bertin et sa chapelle font face ensuite au bureau de poste, près de l'hôpital militaire. Plus haut, toujours à gauche, est la sous-préfecture; à droite, sur une place, on remarque l'église Saint-Denis; en face, se montre depuis longtemps la tour de Notre-Dame. La rue Saint-Bertin, l'une des plus belles et des plus larges de Saint-Omer, bordée de larges trottoirs, est en même temps l'une des moins fréquentées. Dans sa partie supérieure s'ouvre, à gauche, la *rue au Vent*, où l'on aperçoit une des entrées du lycée. Enfin, au delà de l'hôtel de la Porte-d'Or (à gauche), la rue Saint-Bertin aboutit à la petite *place Saint-Adrien*, décorée d'une fontaine. Prenant à gauche la *rue La Fayette*, on passe alors devant l'ancienne église des Jésuites ou église du Lycée; puis on arrive dans la rue des Classes, qui conduit, à droite, à la *place Sithieu*, où se fait remarquer (à gauche) une arcade cintrée conduisant à la prison criminelle, qui se cache derrière des maisons, au sommet d'un monticule. Une rampe assez roide conduit à l'*enclos Notre-Dame* et au portail méridional de l'église de ce nom, bâtie au point le plus élevé de Saint-Omer, si l'on en excepte la butte escarpée sur laquelle est bâtie la prison.

Après avoir visité Notre-Dame, à laquelle est contigu, au nord-est, le palais de justice, ancien palais épiscopal, on en sortira par le portail du nord, pour gagner, par la *rue Notre-Dame* et la *rue Sainte-Aldegonde* (à droite), la *Petite place*, où s'élève un beau château d'eau, contre la façade de l'ancien hôtel de Sainte-Aldegonde. En face de ce château d'eau, à l'angle nord-est de la Petite place, commence la *rue du Commandant*, appelée aussi *rue Royale*, *Nationale* ou *Impériale*, suivant les époques.

C'est avec les rues Saint-Bertin et de Dunkerque, qui lui sont à peu près parallèles, l'une des trois plus belles rues de Saint-Omer.

De la Petite place, la *rue des Cuisiniers* ou la petite *rue des Clouteries* conduit à la *Grand'place*, vaste quadrilatère, défiguré par l'hôtel de ville, derrière lequel s'étend une ligne de maisons monumentales. Sur le côté nord de cette place est situé l'ancien hôtel du Bailliage, occupé par le musée. — La *rue de Dunkerque*, qu'il faut prendre à l'angle nord-est de la Grand'place, conduit à la porte du même nom. Vers le premier tiers de cette rue s'ouvre, à gauche, la *rue du Saint-Sépulcre*, qui conduit à l'hôpital Général et à l'église du Saint-Sépulcre. — La *porte de Dunkerque* s'appelle aussi *porte du Haut-Pont*, parce qu'elle conduit au faubourg de ce nom, dont on peut visiter la nouvelle église, sur la *place de la Ghyère*, avant de retourner à la station du chemin de fer.

Situation. — Aspect général.

Saint-Omer, chef-lieu d'arrondissement, ville de 22011 hab., est située au pied et sur les pentes d'un monticule, dont l'Aa baigne la base. Cette rivière traverse la partie basse de la ville, dans la direction du sud-est au nord-ouest, et s'y subdivise en deux bras, dont l'un, à sa sortie, près du chemin de fer, forme le canal de l'Aa, relié, sous les murs de Saint-Omer, au canal de Neuf-Fossé. Des fossés et une enceinte fortifiée, d'un développement total de 4200 mètres, entourent Saint-Omer. Au sud et surtout à l'est, les fortifications occupent une grande étendue de terrain et offrent la réunion de tous les ouvrages défensifs adoptés par l'art moderne. Au nord-ouest, au nord et au nord-est, de vastes marais, coupés de canaux et de fossés, protégent la ville, défendue, en outre, par deux forts : le *fort à Vaches*, isolé à l'est, sur la rive gauche du canal de Neuf-Fossé, et le *fort de Notre-Dame de Grâce*, au sud-est, rattaché à la place par une chaussée fortifiée. Le *faubourg du Haut-Pont*, au nord, et le *faubourg de Lyzel*, au nord-est, sont spécialement protégés par des ouvrages à cornes, élevés à leur extrémité. Cet ensemble de fortifications fait de Saint-Omer une place forte de première classe. Quatre portes, dont aucune n'est remarquable, donnent entrée dans la ville ; ce sont : la *porte de Dunkerque* ou *du Haut-Pont*, au nord ; la *porte de Lyzel*, au nord-est ; la *porte d'Arras*, au sud, et la *porte de Calais* ou *porte Neuve*, au nord-ouest. Quatre *portes d'eau* servent à l'entrée et à la sortie de l'Aa. Celle qui s'ouvre à côté de la porte de Dunkerque

est surmontée d'un pavillon avec clocheton renfermant une horloge. Une figure mobile, appelée *Mathurin*, y sonne les heures.

Saint-Omer est une ville remarquable par sa propreté, mais dont les rues, en général, larges, bien pavées et bordées de trottoirs, manquent d'animation. Les maisons et la plupart des édifices publics sont construits en briques, et leurs façades sont recouvertes d'un badigeon d'ocre jaune d'un effet monotone. Les places sont vastes, mais les principales sont situées aux extrémités de la ville. Un petit *port intérieur* (à côté de la porte du Haut-Pont) et deux *ports extérieurs* (près de la porte de Lyzel et à l'entrée du faubourg du Haut-Pont) servent au chargement et au déchargement des bateaux. L'église Notre-Dame, les ruines de l'église abbatiale de Saint-Bertin, les églises du Saint-Sépulcre et de l'Immaculée-Conception (au Haut-Pont), l'arsenal et ses magnifiques salles d'armes, méritent assurément la visite des étrangers ; mais ce qui fait le principal charme de Saint-Omer, ce sont les promenades variées et pittoresques qui entourent cette ville.

Histoire.

Sur une butte nommée Sithiu ou Sithieu, au milieu des marécages, près de l'Aa, se dressait au VIIe siècle un donjon appartenant à Adroald, seigneur de la cour de Clovis II, enrichi par ses pirateries. Converti par saint Omer (*Audomarus* en latin), troisième évêque de Thérouanne, Adroald donna tout le terrain environnant au prélat qui y bâtit successivement deux églises, dédiées, l'une à saint Martin, l'autre à la Vierge. Trois moines de Luxeuil, Bertin, Momelin et Ébertram, y fondèrent aussi deux monastères, dont le premier reçut plus tard le nom de Saint-Momelin, et le second celui de Saint-Bertin. Quant à la ville naissante de Sithieu, elle échangea, au IXe siècle, cette appellation contre celle de Saint-Omer, en souvenir de son fondateur, inhumé dans l'église Notre-Dame. Les marais de Lyzel et du Haut-Pont formaient alors le fond d'un golfe étroit ou grand lac, communiquant avec la mer. Suivant une tradition recueillie par M. Harbaville, lorsque les rivières étaient libres et sans barrages, et avant la construction de l'écluse de Gravelines, le flot des hautes marées se faisait sentir jusqu'à Nieurlet (entre Saint-Momelin et Saint-Omer), et même venait battre les murs de Saint-Bertin. Les Normands pénétrèrent dans ce golfe au IXe siècle et ravagèrent l'abbaye, en 845, 851, 861 et 881. En 891, tous leurs efforts échouèrent devant l'enceinte fortifiée dont l'abbé Foulques avait entouré le monastère et la

Baudouin le Chauve, comte de Flandre, augmenta, en 902, ces

fortifications, agrandies encore, en 1053, par Baudouin le Pieux, qui fit construire le château

Le roi Philippe Ier mit Saint-Omer à feu et à sang, en 1071, pour punir les habitants d'avoir rendu la liberté à Robert le Frison, qu'il avait fait prisonnier à Cassel. En 1127, les Audomarois (c'est le nom des habitants de Saint-Omer) obtinrent du comte de Flandre, Guillaume Cliton, la reconnaissance de toutes leurs libertés communales et une charte écrite leur accordant des franchises « aussi étendues que celles dont jouissaient les échevins et les bourgeois les plus favorisés de la terre de Flandre. » Une fête historique, reproduisant l'entrée de Guillaume Cliton à Saint-Omer, s'y célèbre à des intervalles indéterminés.

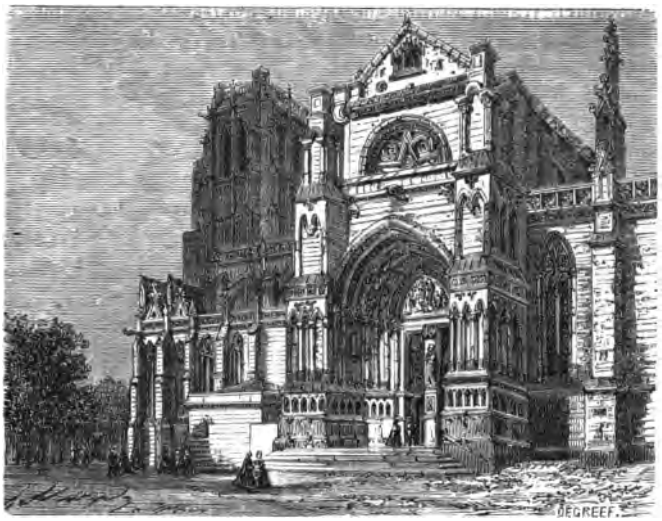
Incendiée en 1136, prise en 1198 par le comte Baudouin IX, attaquée sans succès par Ferrand de Portugal, en 1214, par les Flamands, en 1302 et 1303, par les Anglais, en 1337 et 1339, par Louis XI, en 1477, Saint-Omer tomba en 1487 au pouvoir de Charles VIII; mais l'archiduc Maximilien, d'accord avec les habitants, la reprit le 11 février 1489. Sous Charles-Quint, l'enceinte de la ville fut munie de bastions. De 1551 à 1596, les Français firent sur Saint-Omer cinq tentatives qui échouèrent; Richelieu lui-même, en 1638, ne put réussir à s'en emparer; le maréchal de Gassion ne fut pas plus heureux en 1647. Louis XIV seul força Saint-Omer à capituler, le 26 avril 1677, après dix-sept jours de tranchée ouverte, et la paix de Nimègue assura cette importante conquête à la France.

En 1770, la ville de Saint-Omer et la France entière furent douloureusement émues par une erreur judiciaire du conseil d'Artois : l'infortuné Montbailly, accusé, sur de vagues présomptions, d'avoir assassiné sa mère, qu'une apoplexie avait frappée pendant qu'elle était ivre, fut condamné à périr sur la roue et subit publiquement cet affreux supplice. Sa femme, Thérèse Danel, fut condamnée à être pendue comme complice du parricide; mais elle était enceinte, et son exécution dut être différée. Ce délai la sauva. L'avocat Muchembled obtint un arrêt de révision, qui reconnut l'innocence des condamnés. La mémoire de Montbailly fut réhabilitée et Thérèse Danel rentra en triomphe dans Saint-Omer.

Trois membres de l'illustre famille de Saint-Omer, le châtelain Guillaume Ier et ses deux frères, Hugues et Gautier, accompagnèrent Godefroi de Bouillon à la première croisade, en 1096. Geoffroi de Saint-Omer fut, en 1118, l'un des fondateurs de l'ordre du Temple. Cette ville a vu naître, en outre : Suger, abbé de Saint-Denis et régent du royaume pendant la croisade de Louis VII; les jésuites Malbrancq, auteur du *de Morinis*, et Martin du Cygne, à qui l'on doit d'importantes traductions; le peintre Arnould de Vuez (né en 1642, dans le faubourg du Haut-Pont, et non à Oppenois, comme le dit M. Clément de Ris, dans les *Musées de province*); le sculpteur Anselme Duquesnoy (1647); et, en 1801, M. Hippolyte Carnot, fils du célèbre général de la République.

Monuments religieux.

L'**église Notre-Dame** (monument historique), ancienne cathédrale, est située au pied et au nord de la motte de Sithiu, à l'extrémité occidentale de la ville. Commencée dans le milieu du XIe siècle, elle ne fut terminée que dans les premières années du XVIe siècle. Elle a remplacé une autre église qui, au dire de certains chroniqueurs, avait été bâtie sur l'emplacement d'un temple



Église Notre-Dame, à Saint-Omer (côté du sud).

de Minerve. En 1559, elle fut érigée en cathédrale par Philippe II; mais, depuis la Révolution, elle a perdu ce titre, les évêchés de Saint-Omer et de Boulogne ayant été réunis à celui d'Arras. Elle a la forme d'une croix latine; sa longueur est de 100 mèt. 55 cent., sa largeur, prise à la nef transversale, de 59 mèt. environ; sa hauteur, sous voûte, de 22 mèt. 34 cent. Malgré quelques différence de style dans les diverses parties, malgré les ravages du temps et des hommes, elle est encore une des plus belles et des

plus curieuses églises du nord de la France. Elle était primitivement renfermée dans un enclos, dont il reste des vestiges, au sud.

Notre-Dame de Saint-Omer a quatre **portails** : deux au nord, un troisième à l'ouest et un quatrième au sud. L'un des portails septentrionaux, maintenant fermé, servait autrefois de communication avec le cloître des chanoines. Le portail principal ou *portail du sud* a été mutilé en 1792. Précédé d'un perron de sept degrés, il est décoré de figures d'anges, de statuettes, de dais, de colonnes légères, qui reçoivent, à leur retombée, les nervures de la voûte ogivale. La porte, surélevée de quatre degrés, est divisée par un trumeau portant la *statue de la Vierge* (XVe ou XVIe siècle) ; dans le tympan était sculptée, en grand relief, avec de nombreuses figures, la représentation du *Jugement dernier*. Ce portail date, dit-on, du XIIIe siècle. — La **tour**, bâtie à l'ouest, ne fut achevée qu'en 1499 ; elle a 50 mètres 75 cent. de hauteur. La principale cloche qu'elle renferme, nommée *Julienne*, fut fondue en 1474 et pèse 9000 kilogr. On jouit d'une belle vue du haut de la tour. — Au-dessus des toitures de Notre-Dame, au point d'intersection de ses nefs, s'élançait autrefois une flèche légère, reposant sur une tourelle à jour. Cette flèche était garnie d'ardoises en forme d'écailles et surmontée d'une croix : un ouragan la détruisit en 1606. La tourelle était restée debout ; mais elle a été démolie, il y a quelques années, sans aucun motif plausible.

L'**intérieur** de Notre-Dame était jadis beaucoup plus beau qu'aujourd'hui. Un jubé admirable, démoli en 1753, séparait la nef du chœur ; des peintures anciennes recouvraient toutes les parois de l'édifice ; la voûte étincelait d'étoiles d'or sur un fond d'azur ; les piliers de la nef principale portaient les statues coloriées des douze apôtres ; de riches tapisseries décoraient le chœur ; le jour n'y pénétrait que par des vitraux de couleur ; enfin le pavé, composé de grandes dalles, offrait des figures symboliques et historiques, formées en incrustations de mastiques aux couleurs variées. Malgré la disparition de ces richesses, il en reste encore un certain nombre d'autres que nous signalerons rapidement.

Onze **chapelles** closes s'ouvrent le long des bas côtés de l'église. Neuf de leurs fermetures (XVIIe siècle) sont en marbre, une est en pierre (1599), une autre en bois (1701). — Dans la *chapelle*

de saint Denis, on voit un tableau d'autel attribué à Arnould de Vuez (*sainte Aldegonde recevant du ciel son voile de religieuse*). — La *chapelle de Wissocq* renferme une autre toile du même maître (*saint Paul prêchant devant l'Aréopage*). — La *chapelle de l'Immaculée-Conception* a été décorée de peintures polychrômes, d'un vitrail (la *Présentation de la Vierge* et la *Descente du Saint-Esprit*), par M. Lévêque, de Beauvais, d'un autel et d'un confessionnal en chêne sculpté, enfin d'un pavé en mosaïque. On y remarque trois statues du XVe siècle (la *Vierge*, *saint Joachim* et *sainte Anne*).

Cinq chapelles absidales entourent le chœur. Les *chapelles de saint Joseph* (la première à droite), *du Sacré-Cœur* (au fond de l'abside) et *de sainte Philomène* (la première à gauche) sont des essais de restauration entrepris il y a une vingtaine d'années, sans unité de plan. Les deux autres renferment, l'une un Calvaire érigé à la suite d'une mission, l'autre des pierres tombales et des mosaïques, provenant de l'ancien pavage de Notre-Dame et de Saint-Bertin. — La *chapelle de la Vierge*, dans le transsept de droite, a été décorée dans le style grec, pendant le XVIIIe siècle. Elle offre donc un contraste choquant, ainsi qu'une chapelle voisine, avec le reste de l'édifice. La statue de la Vierge, que l'on y remarque, est, sous le titre de *Notre-Dame des Miracles*, l'objet d'un culte très-répandu et le but de pèlerinages qui ont repris, depuis quelques années, une grande vogue.

Les *roses* du transsept ont été récemment ornées de beaux vitraux, par M. Lusson : celle du sud, dont la construction date du XIVe siècle, représente *la Vierge entourée d'attributs symboliques;* celle du nord (XVe siècle), *saint Omer au milieu de guirlandes de feuillage*. Les vitraux du fond de l'abside (*la Vierge*, *saint Omer* et *saint Bertin*) sont l'œuvre de M. Didron.

Dans le transsept de gauche, on remarque l'*horloge*, qui devait indiquer les heures, les jours, les mois, les signes du zodiaque, le cours du soleil, les phases de la lune, etc., et qui ne sonne plus que les heures. Elle date de 1555. Ce transsept renferme aussi : une toile de Rubens (une *Descente de croix*), acheté 250 florins, sauvé pendant la Révolution de 1789 par l'administration municipale et mal restauré en 1844; un tableau de Van Dyck (le *Denier de César*) et d'anciennes pierres tumulaires. — Dans le

transsept de droite, un tableau de Ziegler (*saint Georges terrassant le Dragon*) fait face au Rubens.

Le *buffet d'orgues* a été exécuté au XVIIIe siècle (1716), par un sieur Baligand, à qui l'on doit également les *statues de saint Pierre* et *de saint Paul*, placées au-dessous de la tribune, et la *statue du roi David*, qui couronne le buffet. 30 000 francs ont été consacrés, en 1854, à la restauration de l'orgue.

Dans le collatéral de droite, l'attention est attirée par le *Grand Dieu de Thérouanne*. Lors du sac de l'antique capitale de la Morinie, l'empereur Charles-Quint, par acte du 10 juillet 1554, accorda à Notre-Dame de Saint-Omer le portail principal de la cathédrale de Thérouanne, resté debout au milieu des décombres de cette église. Le chapitre essaya vainement de faire transporter ce portail à Saint-Omer, pour l'appliquer à l'une des portes de Notre-Dame. Il dut y renoncer et se contenter des sculptures qui le couronnaient, c'est-à-dire de trois statues colossales en pierre jaunâtre, qui représentent le Christ, assis entre la Vierge et saint Jean agenouillés. Ces figures curieuses, surtout au point de vue l'histoire de l'art, datent, dit-on, du XIIe siècle.

Le *tombeau de saint Omer*, situé presque en face de la chaire, dans la nef principale, est remarquable, non-seulement par ses sculptures, son style, son exécution, mais surtout, dit M. Wallet, par l'originalité de son vide intérieur à trois issues alternes. Au-dessous de l'image couchée du saint, sur la plinthe supérieure, on lit une inscription, en lettres onciales, qui ne date toutefois que du milieu du XVIIIe siècle : *Sepulchrum gloriosum B. P. Audomari.* Les bas-reliefs des arcades du devant représentent des miracles de saint Omer. Ce monument ne remonte pas à l'époque du décès du saint; ce n'est qu'un cénotaphe élevé, soit par l'église elle-même, soit par quelque personnage de la cité, en commémoration d'un miracle, au XIIe ou même au XIIIe siècle; il n'a été placé où il est aujourd'hui qu'au commencement du XVIe siècle.

Le *tombeau de saint Erkembode*, dans le déambulatoire, à gauche du chœur, était placé avant 1835 dans le transsept de gauche. Formé d'un seul bloc de grès rougeâtre, fortement évidé, surmonté d'un couvercle et élevé sur deux supports, il n'offre rien d'extraordinaire au point de vue de l'art. C'est un composé

de fragments qui ne datent pas de la même époque et dont la destination n'a pas toujours été la même. On a même nié qu'il eût jamais été le tombeau de saint Erkembode. Quoi qu'il en soit, il est l'objet d'un culte particulier de la part des fidèles qui souffrent de maux de reins, et il conserve en divers endroits la trace des frottements multipliés que lui font subir les pèlerins.

Le *tombeau d'Eustache de Croÿ*, évêque d'Arras en 1526, mort en 1538, est un monument en marbre et en albâtre, érigé par la mère du défunt et placé d'abord entre deux piliers du chœur. Il a été rétabli en 1836 dans l'une des chapelles des collatéraux. La composition et le dessin de la statue couchée, l'exécution des ornements et des figures qui se trouvent sur le capuchon de la chappe de l'évêque et qui représentent en relief l'*Annonciation de la Vierge*, font le plus grand honneur à Jacques Dubrœucq, l'auteur de ce monument.

Le *tombeau d'Antoine de Wissoc* attire l'attention dans la chapelle du même nom, fondée par ce chanoine, mort en 1450.

Près de la chapelle Saint-Jean (dans le collatéral de droite), on voit une jolie *Descente de croix*, en albâtre. — A côté de la sacristie (même collatéral), se fait remarquer le *monument funéraire*, en marbre blanc, de M. Deron, ancien curé de Notre-Dame, représenté, dans un bas-relief, à genoux et en costume de chanoine.

Parmi les nombreux **ex-voto** qui décorent les murs de Notre-Dame, on distingue surtout : — celui de *Lallaing* (1533), placé dans le déambulatoire, à droite du chœur, près de la chapelle dite des Antiquaires. Exécuté en albâtre et en pierre d'Avesnes, peint et doré en partie, il est surtout remarquable par la délicatesse de ses sculptures, qui représentent les trois jeunes hommes dans la fournaise. Georges Monnoyer, « tailleur d'images, » l'a sculpté pour 24 *livres de gros* en 1554 ; — celui de *Jean Delibourg*, monument gothique de pierre peinte et dorée, appliqué contre le mur de clôture du chœur. Il représente *Jésus se détachant de la croix et descendant sur l'autel pendant le saint sacrifice ;* — celui d'*Antoine de Tramecourt* (1478), en pierre sculptée, peinte et dorée, (en face de la chapelle Saint-Joseph). Il représente l'*Adoration des Mages ;* — celui de *Vincent Brejon* (1463), adossé au mur oriental de la chapelle des Fonts. Il se distingue des autres ex-voto par l'ori-

ginalité de son exécution. On y voit le donataire agenouillé devant une madone et accompagné d'un saint portant sa tête à la main.

Le *maître autel* actuel se compose, en grande partie, de l'ancien maître autel de Saint-Bertin. Sous la table, portée par quatre consoles, ont été déposées, en deux coffrets distincts, mais dans une châsse commune, les reliques des saints évêques Silvain et Folquin, provenant aussi de Saint-Bertin.

La *chaire de vérité*, surmontée d'un énorme abat-voix, autrefois dans l'ancienne église des Dominicains, est l'œuvre d'un frère convers de ce couvent, Omer Danvin, qui la termina en 1714.

Après l'église Notre-Dame, le monument qui mérite le plus l'intérêt des étrangers et des archéologues, c'est assurément les ruines de l'ancienne église abbatiale de **Saint-Bertin**. Fondé au VIIe siècle et placé d'abord sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, le monastère de Saint-Bertin suivait la règle de saint Benoît non réformée et devint en peu de temps le plus considérable et le plus riche de l'Artois, comme l'un des plus célèbres de la France. Souvent détruit par les Normands et par de terribles incendies, il se releva toujours de ses ruines. Childéric III, le dernier roi de la race mérovingienne, y termina ses jours en 755, Charlemagne, Alcuin, Louis le Débonnaire, saint Thomas de Cantorbéry, saint Anselme, Pierre l'Ermite, saint Bernard, Baudouin Bras-de-Fer, Louis le Gros, Philippe Auguste, saint Louis, Blanche de Castille, Philippe le Bel, Philippe de Valois, Jean sans Terre, et un très-grand nombre d'autres personnages importants visitèrent l'abbaye de Saint-Bertin. Après avoir brillé d'un vif éclat pendant environ douze cents ans, elle a été complétement détruite pendant la Révolution. L'église, reconstruite de 1326 à 1520, fut vendue en 1799 pour être démolie, à l'exception de la tour, qui servait au guet depuis 1599; mais, les travaux de démolition ayant été interrompus, l'administration municipale racheta l'édifice, en 1811, et en consomma elle-même la ruine, pour en employer les matériaux à la construction de l'hôtel de ville. Quelques arcades ogivales de la nef principale, du collatéral du nord et du transsept, sont, avec la tour et plusieurs contre-forts surmontés de clochetons, les seuls restes de cette belle abbatiale, qui mesurait 117 mètres 50 centimètres de lon-

Ruines de l'église abbatiale de Saint-Bertin, à Saint-Omer.

gueur, sur 44 mètres 42 centimètres de largeur au transsept, et 24 mètres 68 centimètres de hauteur sous voûte.

La **tour**, carrée, construite en pierre calcaire, sur soubassement en grès, fut commencée en 1431 et terminée en 1520. A la base de cette tour, du côté de l'ouest, que le bâtiment de l'abattoir empêche de considérer à distance convenable, s'ouvre le portail principal, à double voussure, autrefois décoré de soixante-quinze figures d'anges et de saints. Cinq statues mutilées, de grandeur colossale, placées, deux à droite, deux à gauche de la porte et une au trumeau, paraissent représenter les Évangélistes et le fondateur de l'abbaye. Deux contre-forts, terminés à chaque retraite par des clochetons ornementés, soutiennent la tour, dont les quatre faces sont entièrement décorées d'arcades aveugles. Deux galeries trifoliées indiquent les différents étages; la première est surmontée à l'ouest d'une belle rose flamboyante. Au nord et au sud, deux baies ogivales éclairent le bas de la tour, qui servait autrefois de porche à l'église; à l'étage supérieur s'ouvrent, de chaque côté, deux autres baies ogivales, avec meneaux prismatiques. Une galerie trifoliée, à jour, entoure la plate-forme, qui porte aux angles des tourelles octogonales, et, au milieu de chaque côté, des clochetons à crochets. La largeur de la tour est de 11 mètres 10 sur chacun de ses côtés, et sa hauteur totale, de 58 mètres 25. De la plate-forme, à laquelle on arrive par un escalier de 305 marches (pourboire au guetteur que l'on trouve au sommet), on découvre un immense panorama. La tour de Saint-Bertin renfermait autrefois, dit-on, sept cloches dont la plus grosse pesait environ 9000 kilogrammes; il n'en reste aujourd'hui qu'une seule, la troisième en grosseur (7500 kilogr.), appelée *Bertine* et fondue en 1470. Les ruines de l'église Saint-Bertin ont été classées parmi les monuments historiques. Des fouilles, exécutées de 1831 à 1834, puis en 1844, ont fait reconnaître les fondations des trois églises successivement élevées sur le même emplacement. Les tombeaux et diverses curiosités recueillies lors de ces fouilles ont été déposés au musée de Saint-Omer. Derrière les ruines s'étendent aujourd'hui une pelouse, qui sert depuis quelques années de salle de bal pendant la fête patronale de la ville, et un jardin, planté et entretenu par un riche

propriétaire anglais, dont l'habitation s'élève près d'un petit bras de l'Aa, au pied du rempart et au fond de l'enclos, qui paraît ainsi, y compris les ruines, faire partie intégrante du domaine.

L'église du Saint-Sépulcre, consacrée en 1387, appartient au style ogival. Transformée en temple de la Raison pendant la Révolution, c'est la première des églises de Saint-Omer qui fut ensuite rendue au culte. A l'extérieur, le monument, privé de toute ornementation, est flanqué à l'ouest d'une tour carrée surmontée d'une belle flèche pyramidale, qui atteint 52 mètres de hauteur. L'intérieur de l'église est, depuis quelques années, l'objet d'importantes restaurations. Les meneaux des fenêtres ont été rétablis; les voûtes en plâtre ont été remplacées par des voûtes en pierre, dont les arceaux reposent sur des culs de lampe sculptés; le chœur a été débarrassé des boiseries modernes qui recouvraient sa belle arcature ogivale; ses fenêtres ont été garnies de vitraux exécutés par MM. Lusson, de Paris, et représentant l'histoire du sépulcre de Jésus-Christ; les murs du sanctuaire ont été décorés de peintures polychromes; des autels du style ogival, en pierre sculptée, ont remplacé l'ancien maître autel et celui de la chapelle du Sacré-Cœur (au fond du collatéral de droite); enfin, il est question de rétablir dans le même style la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel (au fond du collatéral de gauche), dont l'ornementation du style grec, assez belle en elle-même, forme disparate avec le style général de l'église. Les quatorze fenêtres des nefs latérales doivent être garnies de vitraux représentant les stations du chemin de la Croix. Nous signalerons aussi la chaire et le buffet d'orgues, en chêne sculpté, et, dans le chœur, une toile de G. Crayer, l'*Ensevelissement du Christ*.

L'église Saint-Denis, dominée par une tour carrée et composée de trois nefs, avec chœur et chapelles latérales, appartient à diverses époques. Bâtie probablement vers le XIIe siècle, elle a subi de nombreuses reconstructions partielles, notamment de 1706 à 1714, après l'écroulement de la flèche en pierre qui surmontait autrefois la tour. Pendant la Révolution, cette église fut convertie en magasin au bois, puis en ambulance, après la bataille d'Hondschoote. Elle a été rendue au culte en 1802. A l'intérieur, on remarque surtout : dans le chœur, de beaux vitraux

modernes et une boiserie provenant de l'ancien couvent des Dominicains; dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire (à droite du chœur), une statue du Christ tenant sa croix, qui provient du tombeau d'un abbé de Saint-Bertin; dans cette chapelle et dans d'autres parties de l'église, plusieurs pierres tombales et divers bas-reliefs provenant de monuments funéraires, soit de l'église même, soit de Saint-Bertin. Les plus remarquables de ces débris sont un fragment de la *Cène*, en faïence (xve s.), et le monument de Pierre d'Audenfort (xvie s.), soutenu par une cariatide, au bas de l'église, à droite en entrant. Parmi les tableaux, nous signalerons seulement le *Baptême de Jésus-Christ*, de l'école flamande.

L'**église Notre-Dame de l'Immaculée Conception** (sur la Ghyère, dans le faubourg du Haut-Pont), construite de 1854 à 1859, sur les plans de M. Leroy, architecte lillois, a remplacé une misérable chapelle du xiiie siècle, dédiée à isante Élisabeth. C'est un bel édifice en briques (à l'exception de la façade, qui est en pierre), dans le style ogival du xiiie siècle, dont l'ornementation n'est point encore achevée (1866), et dont la tour a été interrompue à la hauteur du toit de la nef. Au-dessus du portail, à fronton aigu, s'ouvre une fenêtre à quatre baies ogivales, accostée de deux autres fenêtres à baies géminées et surmontée d'une rosace. A l'intérieur, un triforium aveugle règne au-dessous des baies ogivales qui éclairent la nef principale. Le chœur, décoré d'une arcature avec quatre-feuilles, est éclairé par sept fenêtres de 10 mètres d'élévation, dont les vitraux, par MM. Lusson, représentent l'*Immaculée Conception*, les principaux traits de la *Vie de la Vierge*, en médaillons, et des mosaïques. Ces vitraux se font remarquer par une harmonie et une douceur de tons qui ne se retrouvent pas au même degré dans les verrières représentant le *Baptême* et l'*Ensevelissement du Christ*, à l'extrémité inférieure des collatéraux. Les chapelles de la Vierge et de Saint-Joseph sont entièrement peintes dans le style du moyen âge et décorées, ainsi que le sanctuaire, d'autels en bois sculpté. L'orgue et son buffet sortent des ateliers de MM. Merklin, Schutze et Cie, à Paris.

Nous ne ferons qu'indiquer : l'ancienne *église des Jésuites*, aujourd'hui *chapelle du Lycée* (rue La Fayette), bâtie en briques, de 1615 à 1629, remarquable surtout par sa hauteur, par sa façade

en pignon décoré de volutes, et par les deux tours carrées qui s'élèvent à la naissance de l'abside ; — la *chapelle des Carmes-Déchaussés* (place Saint-Jean), construite récemment dans le style du XIIIe siècle (une nef avec abside pentagonale, huit chapelles et une petite flèche en charpente), et décorée de vitraux, parmi lesquels on remarque surtout ceux de l'abside : l'*Immaculée Conception*, le prophète *Élie* et *sainte Thérèse ;* — les chapelles de l'hospice Saint-Jean, du pensionnat Saint-Bertin et du pensionnat Saint-Joseph (*V.* ci-dessous) ; — et la *chapelle anglicane.*

Monuments civils.

L'hôtel de ville est un lourd édifice carré, élevé de 1834 à 1841, d'après les plans de M. Épellet, architecte départemental, sur la Grand'place, dont il diminue l'étendue et détruit la régularité par sa situation excentrique vers le côté nord. Bâti avec les matériaux provenant de la démolition de l'église Saint-Bertin, il a remplacé un édifice pittoresque du XIIe siècle, dont les maisons monumentales de la rue des Arts occupent l'emplacement. L'hôtel de ville actuel, percé d'arcades à plein cintre, est décoré au premier étage d'un ordre de colonnes doriques et surmonté d'une coupole à pans coupés avec lanternon carré, renfermant l'horloge ; une partie du rez-de-chaussée sert de halle aux grains ; au premier étage se trouvent — outre les bureaux de l'administration municipale et la grande salle de réception — le musée de tableaux et la *salle de spectacle.*

Le *palais de justice* (rue des Tribunaux) occupe l'ancien palais épiscopal, restauré et agrandi en 1843-1844 ; la principale salle est celle qui sert aux séances de la Cour d'Assises. — L'*hôtel de la Sous-Préfecture* (rue Saint-Bertin) est une grande maison bourgeoise sans caractère. — La *salle des Concerts* (place Saint-Jean) date de 1833-1834.

L'hôpital Général, fondé en 1702, aux frais de la ville et de l'évêque de Saint-Omer, Louis-Alphonse de Valbelle, puis enrichi par les donations de François et de Joseph de Valbelle, frères et successeurs du précédent, présente, sur la rue du Saint-Sépulcre, une longue façade en briques jaunes, ornée de pilastres à chapiteaux corinthiens. Desservi par des sœurs de Saint-Vincent de

Paul, il n'est, malgré sa dénomination, qu'un hospice pour les orphelins des deux sexes et les enfants des familles pauvres. — L'*hospice Saint-Jean* (Litte-Rue), fondé en 1402, reçoit les vieillards des deux sexes. Une chapelle ogivale y a été récemment construite. — L'*hôpital Saint-Louis* (rue des Classes), pour les malades indigents, a remplacé une école gratuite, ouverte au XVIe siècle par les religieux de Saint-Bertin.

L'**hôpital militaire** (rue Saint-Bertin) se compose des vastes constructions d'un collége ouvert en 1592, par les Jésuites anglais, pour les enfants catholiques de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Ce collége, dont la réputation était autrefois très-grande en Angleterre, compta parmi ses élèves le célèbre Daniel O'Connell. Voici, d'ailleurs, comment l'histoire de cet établissement se trouve résumée dans une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée : « Collége fondé par les Jésuites anglais, en 1592. Brûlé en 1684, reconstruit en 1685. Brûlé en 1726, reconstruit immédiatement. Collége royal en 1760. Hôpital militaire après la bataille d'Hondschoote, en 1793. Brûlé partiellement en 1826, restauré en 1845. » La façade principale de cet immense quadrilatère est décorée de pilastres corinthiens. A l'intérieur, on signale les belles proportions des salles de malades.

L'**arsenal**, l'un des plus beaux du nord de la France, comprend, outre des pavillons d'habitation et des ateliers, deux corps de bâtiments parallèles, de 79 mètres de longueur sur 18 mètres de largeur. Les salles d'armes, qui occupent le premier étage de ces bâtiments, contiennent une collection très-intéressante d'armes de toute espèce, disposées en trophées formant des dessins variés.

Nous signalerons rapidement : — les *casernes*, dont la principale, bâtie au XVIIe et au XVIIIe siècle, sur l'Esplanade, peut loger environ 1500 hommes ; — l'ancien *séminaire* (place de l'État), construction du XVIIe siècle, occupée par les bureaux et les magasins du génie militaire ; — la *maison d'arrêt* (rue du Bon-Pasteur), bâtie en 1834-1835 ; — la *prison criminelle* (1761), qui occupe, sur la butte de Sithiu, l'emplacement de l'ancien château ; — le *château d'eau* de la Petite place, décoré de statues ; — la *fontaine* de la place Saint-Adrien (un génie sur un dauphin), etc.

Le **lycée** (rue des Classes et rue au Vent), fréquenté par un

certain nombre d'élèves anglais, occupe d'immenses bâtiments construits au XVIe siècle par l'évêque Gérard d'Hamericourt, sur l'emplacement de l'hôtel des comtes de Fruges. De nouvelles constructions y ont été ajoutées, il y a quelques années. La bibliothèque publique est installée au premier étage de l'une des ailes les plus anciennes. Nous avons parlé plus haut (p. 391) de la chapelle du lycée.

Le **pensionnat Saint-Bertin**, dirigé par les prêtres de la Société de Saint-Bertin, et récemment reconstruit en grande partie, offre, sur la rue du même nom, une façade monumentale d'un aspect original. Une chapelle ogivale occupe l'une des ailes en retour d'équerre sur cette façade.

Le **pensionnat Saint-Joseph** (quai des Tanneurs), auquel est joint le Noviciat des Frères de la Doctrine chrétienne, est installé dans l'ancienne fabrique de drap de M. Pley et renferme aussi une chapelle décorée de vitraux.

Saint-Omer possède, en outre, plusieurs pensionnats de demoiselles, dont le plus important est le *pensionnat Saint-Denis*, dans l'ancien hôtel de Monnecove (rue du Caltre), des *écoles communales primaires* de filles et de garçons, des *écoles communales de musique*, *de dessin et d'architecture*, etc.

Parmi les maisons particulières, nous signalerons : — l'*ancien hôtel Sandelin* (rue du Commandant), du XVIIe siècle ; — l'*hôtel de Dion* (même rue), occupé par l'asile de vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres ; — quelques *maisons*, principalement rue de Dunkerque, à pignons décorés de gradins, de volutes ou de frontons, et construites, les unes au XVIIe siècle, pendant la domination espagnole, les autres après la réunion de Saint-Omer à la France.

Musée. — Bibliothèque. — Sociétés savantes.

Le **musée** de Saint-Omer est installé dans l'ancien *hôtel du bailliage* (sur la Grand'place), reconstruit au XVIIIe siècle. Il est ouvert au public le dimanche et le jeudi, de midi à 4 h. Le catalogue n'en est pas encore imprimé. On y remarque :

Au rez-de-chaussée : — la *statue* en bronze *du duc d'Orléans*. Cette statue, haute de 3 mètres 70 centimètres, avait d'abord été élevée par souscription, après la catastrophe du 13 juillet 1842, au milieu de la

Grand'place. La révolution de 1848 eut le tort de détruire ce monument. Le sculpteur, M. Raggi, a représenté le prince debout, en costume de lieutenant général, couvert d'un manteau dont la partie inférieure est rejetée en arrière et montrant de la main droite un papier posé sur un tronc de chêne brisé, du pied duquel s'élancent deux jeunes tiges;— un groupe d'*Adam et Ève*, par Husson; — le *Jeune Narcisse*, par Bosio; — *Pépin le Bref terrassant le taureau*, par Bougron; — d'anciennes *dalles* de Notre-Dame; — une *mosaïque* découverte en 1831, à 5 décimètres au-dessous du sol, à l'entrée du chœur de l'église abbatiale de Saint-Bertin;— des *plaques tumulaires* de princes et d'abbés (xe et xie siècles); — des *tombes chrétiennes*, de formes et de dimensions différentes, et entre autres celle de la princesse Athala, fille de Baudouin, comte de Flandre, découverte, en 1844, dans l'enceinte de Saint-Bertin; — un *bas-relief* représentant la tentative faite par les Français, le 24 novembre 1594, pour surprendre la ville de Saint-Omer en appliquant un pétard à la porte de Sainte-Croix.

Au premier étage : — des *momies;* — une collection de *monnaies* et de *médailles*, de *clefs*, de *cachets* et de *sceaux*; — une petite *collection ethnographique;* — des *poteries antiques;* — des *objets d'ivoire sculptés;* — les *écussons* de chevaliers de la Toison d'Or, provenant de Saint-Bertin;—une collection d'*armes*, entre autres plusieurs lames espagnoles; — le *plan en relief de l'abbaye de Saint-Bertin*, telle qu'elle existait avant 1789; — un *pied de croix* en cuivre doré, orné de sculptures et de peintures sur émaux (xiie siècle) et provenant de l'abbaye de Saint-Bertin; — un *zodiaque*, malheureusement incomplet, qui avait été placé, en 1109, sur la tombe d'un fils de Robert de Jérusalem, comte de Flandre.

Au deuxième étage : — des *collections* d'*histoire naturelle*. — Dans l'escalier : — une *tapisserie* d'Arras du xve siècle (*Caïn et Abel*).

N. B. — La *galerie de tableaux* (à l'hôtel de ville) se compose d'un petit nombre de toiles sans valeur artistique; la plus intéressante représente la Grand'place de Saint-Omer avec son vieil hôtel de ville.

La bibliothèque publique, située dans un bâtiment qui dépend du lycée (rue des Classes), se compose de 14 000 volumes et de 852 ouvrages manuscrits. Elle est ouverte tous les jours, excepté le dimanche, de 11 heures à 2 heures.

Parmi ses principales curiosités, on peut citer : — un *missel de Saint-Omer*, du xive ou du xve siècle, sur vélin, à deux colonnes, orné de miniatures très-remarquables (manuscrit); — une *Vie de saint Omer* manuscrit), du viie ou du ixe siècle; — une *Biblia Sacra*, avec lettres ornées du xiiie siècle et dont l'écriture se fait remarquer par sa beauté

et surtout par sa finesse; — une autre *Bible*, à deux colonnes, également manuscrite, moins bien écrite, mais ornée de peintures curieuses; — la *Bible de Guttemberg*, dite Bible à quarante-deux lignes, etc.

La bibliothèque de Saint-Omer a été formée avec les débris des bibliothèques des abbayes de Saint-Bertin et de Clairmarais, du chapitre de Notre-Dame et d'autres établissements religieux.

Les sociétés savantes ou artistiques de Saint-Omer sont au nombre de trois, savoir : — la *Société des Antiquaires de la Morinie*, qui publie des *Mémoires* relatant ses principales découvertes archéologiques; — la *Société d'Agriculture*, à qui l'on doit la création du musée, de fréquentes expositions d'œuvres d'art et de produits horticoles, et enfin des concours de chevaux et de bestiaux; — la *Société Philharmonique*. — Une *Société hippique* organise des courses annuelles sur un hippodrome établi depuis quelques années dans les marais d'Arques.

Industrie. — Commerce.

La principale **industrie** de Saint-Omer était autrefois la fabrication du drap. Vers le milieu du XVIIIe siècle, 2500 ouvriers des deux sexes y étaient employés. Aujourd'hui, une seule manufacture fabrique encore des draps communs, des couvertures et des étoffes de laine. — La bonneterie de linge et la broderie du tulle, de la batiste et de la mousseline, pour bonnets et cols de femmes, occupent 1000 à 1200 ouvrières. — La fabrication des pipes (30 à 40 millions de pipes, de tout modèle et de tout prix, par an) emploie 1000 ouvriers environ (hommes, femmes et enfants), répartis inégalement entre deux fabriques : celle de M. Fiolet, la plus ancienne et la plus importante; celle de MM. Duméril et Cie, qui fabrique, en outre, des statuettes et autres objets d'art, en terre de pipes. Les produits de ces deux maisons s'exportent jusqu'en Amérique et dans les colonies. — Nous citerons aussi, parmi les autres établissements industriels de la ville : des fabriques de passementerie, des raffineries de sel, des brasseries, des tanneries, une scierie de marbre, etc.

Le **commerce** de Saint-Omer comprend, outre les produits de l'industrie locale : les œufs, les fruits, les volailles, dont il s'ex-

porte chaque semaine des quantités considérables en Angleterre; les laines; enfin les produits des nombreuses usines disséminées dans les villages environnants, principalement dans la riche vallée de l'Aa : papeteries, moulins à blé, distilleries de genièvre et d'eau-de-vie, sucreries, etc. — Il se tient, le samedi de chaque semaine, sur la Grand'place, un important marché de légumes et de plantes potagères, qu'approvisionnent les maraîchers des faubourgs de Lyzel et du Haut-Pont. Plusieurs espèces de ces légumes, notamment le chou et le chou-fleur, jouissent d'une réputation méritée et s'expédient au loin, en grande quantité. — Une foire aux chevaux et aux bestiaux a lieu le 29 septembre.

Saint-Omer possède un *tribunal* et une *Chambre de commerce*, et, depuis 1865, un *conseil de prud'hommes*.

Promenades. — Excursions.

Les seules **promenades** intérieures de Saint-Omer sont les remparts et le *jardin* du lavoir *Sainte-Marie*, appartenant à l'administration des hospices, et dans lequel la musique de la garnison se fait entendre deux fois par semaine, pendant la belle saison. En revanche, les promenades extérieures et surtout les buts d'excursions aux environs de la ville sont nombreux et variés. Les promenades les plus fréquentées par les habitants sont : les abords de la gare et l'*avenue*, plantée de tilleuls centenaires, qui conduit au village de **Saint-Martin-au-Laërt** ou du *Nard* (1063 hab.). Les troupes de Marlborough campèrent dans cette allée, en 1710. Saint-Martin-au-Laërt possède une *église*, récemment reconstruite dans le style ogival, l'ancien *château de Scadembourg* et un autre château plus moderne dit la *Tour-Blanche*. On voit aussi, à l'extrémité du village, près de la route de Calais, à gauche, dans un champ, une colonne de grès de 3 à 4 mètres de hauteur, nommée la *Croix-Pélerine*. Elle fut érigée en mémoire d'un tournoi donné, en 1447, en cet endroit et en présence du duc Philippe de Bourgogne, par Jean de Luxembourg, sire de Hautbourdin, qui y avait amené une noble pèlerine, dont il s'était fait le protecteur. — A 2 kil. de Saint-Martin, se trouve **Salperwick** ou *Saubruit*, dont la fête patronale est, pour la population de Saint-Omer, l'occasion d'une promenade et d'un pèleri-

nage à *Notre-Dame de Bonne-Fin* (dans l'église), pendant la dernière quinzaine du mois d'août. Salperwick n'offre d'intéressant que la cense de l'abbaye Saint-Bertin, dite *villa Napoleone* et dans laquelle logèrent Henri VIII, en 1513, et le premier consul Bonaparte, en 1804.

Le **Haut-Pont** est assurément une des principales curiosités non-seulement de Saint-Omer, mais du nord de la France. On appelle ainsi le faubourg de Saint-Omer, qui, situé au nord et à l'est de cette ville, s'étend, depuis les deux portes d'eau des bassins du Haut-Pont et de l'Arsenal, au nord jusqu'au marais des Quatre-Moulins, à l'est jusqu'au territoire de la commune de Clairmarais. Ce faubourg se divise en deux quartiers, dont le premier, celui du nord, est le *Haut-Pont* proprement dit, et dont le second, celui du nord-ouest, s'appelle *Lyzel*. Une longue rue, la rue de la Poissonnerie, les réunit. Ils diffèrent complétement d'aspect. Le Haut-Pont, traversé par la route de Saint-Omer à Watten et par la rivière canalisée de l'Aa, a de larges rues ou plutôt de beaux quais, et, près du pont tournant, une vaste place appelée la *Ghyère*. Lyzel se compose, au contraire, de rues étroites bordées de petits canaux sur lesquels chaque maison a jeté son pont et où des bateaux suppléent aux voitures pour les transports. Ces deux faubourgs sont habités par des Flamands qui s'y sont établis, on ne sait à quelle époque, qui parlent encore, surtout les Lyzelards, la langue de leurs ancêtres, et qui ont conservé, dans une certaine mesure, leur costume original et des mœurs particulières. Du reste, Hautponnais et Lyzelards se distinguent par d'éminentes qualités : ils sont religieux, remarquablement probes, très-propres, très-laborieux, quoique peu robustes. C'est par leur travail qu'ils ont conquis la terre qu'ils cultivent. En y creusant de nombreux canaux, ils sont parvenus à dessécher les vastes marais sur lesquels ils avaient fixé leur résidence; puis, à l'aide d'engrais, ils ont fertilisé le sol sans germe qu'ils rendaient ou plutôt qu'ils donnaient à l'agriculture. Le jardinage est leur principale occupation. Ils récoltent de magnifiques légumes, qui approvisionnent les marchés des villes voisines. Sur leurs terres, toute culture se fait à la bêche. La majeure partie des terres ou *lègres* qu'ils exploitent ne communiquent entre elles que

par eau; aussi ont-ils tous un bateau pour s'y transporter avec leurs instruments de travail et pour en rapporter leurs légumes ou les autres produits agricoles qu'ils ont obtenus. Les canaux ou watergands sont constamment sillonnés de barques. Chacun a son nom particulier. Ils varient presque tous de largeur et de profondeur. En général, plus ils se rapprochent de Saint-Omer, plus ils se rétrécissent. Ils ont tous un courant : le bras inférieur de l'Aa, nommé la Basse-Meldick, entraîne leurs eaux du côté de Saint-Momelin. Çà et là, en les parcourant, on voit s'ouvrir, dans les plus larges, de vastes étangs dont la pêche est réservée. Le plus large et le plus profond de ces canaux est appelé la *Grande-Moëre*. Leur nombre total s'élève à plus de 300. Enfin, leurs bords sont généralement plantés de saules. Les plus grands seulement sont dépouillés d'arbres sur une de leurs rives, le long de laquelle est pratiqué un petit sentier. Arrivé à l'extrémité de l'un de ces sentiers, le batelier met pied à terre, et, plantant à l'arrière de sa barque la perche dont il s'était servi jusqu'alors, il marche en poussant son bateau devant lui et en diminuant ainsi de beaucoup sa fatigue.

Une promenade sur les canaux ombragés de cette Venise agricole ne peut manquer d'intéresser les étrangers. On peut faire cette promenade plus ou moins longue. En général, on va (1 h. 15 min. environ, 3 h. aller et retour, avec une demi-heure d'arrêt) jusqu'aux ruines de l'abbaye de Clairmarais. On trouve des bateaux soit au Haut-Pont, soit dans Lyzel : 2 fr. un bateau pour 1 ou 2 personnes; 4 fr. un bateau pour 7 ou 8 personnes.

N. B. — Jusqu'à ces dernières années, on ne pouvait aller directement de Saint-Omer à Clairmarais qu'en bateau. Pour s'y rendre à pied, il fallait passer à Arques, en faisant un détour de plusieurs kilomètres; une route directe a été récemment construite, à travers les marais, entre Lyzel et l'ancienne abbaye (1 heure de Saint-Omer), mais la promenade à pied est beaucoup moins intéressante que la promenade en bateau.

Clairmarais est un village de 1500 habitants, situé à 6 kil. de Saint-Omer, au milieu de *clairs*, c'est-à-dire de prairies marécageuses et de flaques d'eau. Il doit sa célébrité à une abbaye de l'ordre de Cîteaux, que fondèrent en ce lieu, l'an 1140,

le comte de Flandre Thierri d'Alsace et la comtesse Sybille, son épouse, à l'instigation de saint Bernard. De cette abbaye, enrichie par de nombreuses donations, et supprimée en 1790, il ne reste aujourd'hui que d'insignifiants débris : la porte d'entrée, une petite chapelle, la ferme qui a été rebâtie en 1676, quelques arceaux dans un bâtiment moderne abandonné, les murs de l'enceinte, couverts de lierre, et, dans une prairie, le *puits de Saint-Bernard*, creusé en 1172. En 1165, Thomas Becket, s'étant enfui d'Angleterre sur une nacelle, débarqua près de Gravelines et vint chercher un refuge dans l'abbaye de Clairmarais.

Derrière les débris du monastère s'étend la forêt de Clairmarais. De la lisière de cette forêt, on aperçoit très-bien : les collines de la vallée de l'Aa, au sud; la tour de Saint-Bertin, à l'ouest; le mont de Watten, au nord-ouest; et le Mont-Cassel, dont on peut compter les moulins et même les maisons, à l'est.

Au hameau de *Scoubroucq*, une *chapelle* moderne, qui en a remplacé une autre du XIIe siècle, marque l'emplacement d'un ermitage où se retira quelquefois saint Bernard.

Près de Clairmarais se voyaient quelques petites îles, célèbres sous le nom d'*îles flottantes* et souvent visitées par d'illustres personnages. Elles ont fini par se fixer et par adhérer à la terre ferme. La dernière a chaviré en 1840, parce qu'on avait laissé trop grandir les aulnes qui l'ombrageaient.

De Saint-Omer, on peut encore, en remontant la rive gauche du canal de Neuf-Fossé, le long de la digue qui le sépare de l'Aa, aller visiter l'*écluse à quatre faces*, construite en 1772 (3 kil. de la porte de Lyzel) au point de rencontre du canal et de la Basse-Meldick; puis, 1 kil. plus loin, les *Sept-Écluses* (il n'y en a que six) étagées sur la colline des *Fontinettes*. Ces écluses, commencées en 1754, servent au raccordement de la partie supérieure du canal de Neuf-Fossé, qui est alimentée par la Lys, avec la partie inférieure alimentée par les eaux de l'Aa; la différence entre les deux niveaux est de 12 mètres.

L'écluse à quatre faces et les sept écluses sont situées sur le territoire d'**Arques** (3 kil. de Saint-Omer), village industriel (verrerie, brasseries, tuileries, filature, moulins à farine) de 3456 habitants, que l'on fera bien de traverser, pour revenir à Saint-

Omer par la route de Cassel. L'ancien *château fort* d'Arques a été reconstruit, tel qu'il est aujourd'hui, en 1664. L'*église*, rebâtie en 1776, est surmontée d'une flèche en pierre, aussi élégante que hardie. Au sud de cette église, le petit bois de *la Garenne* forme une jolie promenade, qui domine la rive droite d'un bras de l'Aa. Le *château* moderne *de Batavia*, situé sur le territoire d'Arques, appartient à M. le baron de Colbert Castel Hill.

Le plateau des Bruyères et le camp d'Helfaut forment aussi le but d'excursions intéressantes, principalement lors de la réunion sur ces points d'un corps d'armée. Les **Bruyères**, vaste plaine stérile, au sol mêlé de sable et de gravier, que recouvrent à peine un maigre gazon et des plantes épineuses, s'étendent au sud et à 2 kil. environ de Saint-Omer, sur le territoire de *Longuenesse* (débris d'un couvent de Chartreux; château; sources abondantes qui alimentent les fontaines de Saint-Omer). Pour s'y rendre, on suit la route d'Hesdin. Au bord du plateau a été établi le *cimetière* de Saint-Omer. Les Bruyères (belle vue sur la ville et les environs) servent depuis longtemps de champ de manœuvres aux troupes de la garnison et à celles du camp, lorsqu'il y a lieu. Un chemin, qui se détache à gauche, de la route d'Hesdin, sur le revers méridional du plateau, conduit au camp d'Helfaut (6 kil. de Saint-Omer), en passant par le hameau de *Gontardenne* ou *Pont-Dardenne*, où l'on franchit l'Aa.

Le **camp d'Helfaut**, appelé aussi *camp de Saint-Omer*, est établi au sommet d'une colline escarpée (95 mètres d'altitude) de la rive droite de l'Aa, sur un plateau analogue à celui des Bruyères et d'où l'on découvre une vue magnifique. D'innombrables barraques permanentes, construites en bois revêtu de *torchis* (terre mêlée de paille), y forment de vastes quartiers, percés de rues qui se coupent à angles droits. En avant du front de bandière, qui a près de 2 kil. de longueur, se dresse une *pyramide*, érigée au mois d'août 1842, à la mémoire du duc d'Orléans, par les régiments alors présents au camp, dont le prince se disposait à venir prendre le commandement lorsqu'il fut victime de l'accident qui lui coûta la vie. Ce monument, en pierre calcaire du pays, a beaucoup souffert des injures de l'air. Derrière le camp, les deux villages d'*Helfaut* et de *Bilques* forment ensemble une commune

de 1775 habitants. L'*église* d'Helfaut, bâtie en forme de citadelle, offre un beau clocher et un chœur ogival. L'ancien château des ducs de Roquelaure, à Bilques, a été récemment démoli.

Nous ne ferons qu'indiquer, comme pouvant attirer les promeneurs, les beaux et riches villages de la vallée de l'Aa, aussi remarquables par leurs établissements industriels que par leur agréable situation et par leurs maisons de campagne : — (4 kil.) *Blandecques* (1790 hab.; débris de l'ancienne abbaye cistercienne de Sainte-Colombe; église possédant un chœur du XIIe siècle ; château de l'Ermitage; chapelle Macquart); — (6 kil.) *Wizernes* (1275 hab.; importante papeterie de MM. Dambricourt);—(7 kil.) *Hallines* (622 hab.; papeteries, château) ; — (9 kil.) **Esquerdes** (812 hab.). Ce dernier village renferme une **poudrerie** impériale, l'une des plus considérables de la France (pour la visiter, il faut une permission du directeur). Dans l'*église*, dont le vaisseau date en partie du XIIe siècle, ainsi que la tour, en partie du XVe et du XVIe siècle, se voient les restes d'un magnifique *tombeau* du XVe siècle, surmonté de la statue, plus grande que nature, de Marguerite de la Trémouille, mère du maréchal d'Esquerdes. De l'ancien château fort de l'illustre famille d'Esquerdes, il ne reste qu'une *tour* ronde, en pierre blanche, et quelques autres débris.

En quittant la station de Saint-Omer, le chemin de fer longe à droite le faubourg du Haut-Pont; puis il traverse des marais immenses, entrecoupés de fossés, et franchit la rivière de Moulle. De l'autre côté du canal de l'Aa, dont on se rapproche ensuite sur la droite, le bois du Ham couvre un versant du mont de Watten.

35e STATION. — WATTEN.

9 kil. de St-Omer. — 102 kil. d'Arras.—294 kil. de Paris. — 33 kil. de Calais.

AUBERGES : — *Devulder-Vandeweeghe ; — à la Grappe de Raisin.*

La station est située dans le département du Pas-de-Calais, sur le territoire d'*Éperlecques* (1924 hab.); mais le bourg dont elle a pris le nom, et qui en est à peine distant de quelques centaines de mètres, fait partie du département du Nord (arrond. de Dunkerque).

Watten (on prononce *wate*), village de 1307 habitants, est bâti sur les deux rives du canal de l'Aa, au pied d'une éminence dont la mer a jadis battu la base. Après avoir porté une forteresse romaine, le mont de Watten fut habité par des ermites, que des moines remplacèrent au XIe ou au XIIe siècle. Le monastère qu'ils y bâtirent fut cédé, en 1608, à des Jésuites anglais, qui y demeurèrent jusqu'à l'arrêt de dissolution de l'ordre en France (1762). En 1765, le parlement de Flandre y ayant établi un pensionnat, les prêtres de la mission anglaise qui avaient succédé à Saint-Omer aux Jésuites de leur nation, obtinrent, sur leur demande, de desservir ce pensionnat; mais leurs prétentions devinrent telles, que l'évêque de Saint-Omer dut leur intenter un procès, qu'il gagna. Ce procès avait duré longtemps. Les bâtiments du monastère étaient tombés en ruine, faute de réparations suffisantes. L'évêque de Saint-Omer les fit jeter bas ainsi que l'église, à l'exception de la tour, et il se fit construire avec les matériaux une maison de campagne et une ferme. La maison et la ferme subsistent encore presque entièrement. La tour (monument historique), qui est actuellement en ruine, a été acquise par l'État, en 1822, avec 7 mètres de terrain alentour. Elle attire les regards des voyageurs et sert de point de reconnaissance aux marins. Elle se compose de six étages dont les derniers sont décorés d'arcades ogivales, pour la plupart aveuglés. A l'intérieur, les voûtes et les plafonds des différents étages se sont écroulés ou ont été démolis, ainsi que la plate-forme supérieure ; mais la tourelle hexagonale qui renferme l'escalier est intacte et l'on peut monter encore au sommet (145 marches), situé à 72 mètres d'altitude. De ce point, on découvre une vue très-étendue sur les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais, jusqu'à la mer. Près de la tour, dont la base a été convertie en une étable à porcs, subsistent quelques vestiges de l'ancien couvent. Nous signalerons aussi une porte de la tour ornée de moulures et surmontée d'une inscription en caractères gothiques, répétant sept fois le mot PAIX. Enfin, d'anciens fossés et des retranchements en terre entourent presque partout la partie de la colline qui portait le monastère.

L'*église* paroissiale de Watten, composée de deux nefs ogivales et dominée par une tour massive, date du XVIIe siècle. — Près de

la station, sur un petit cours d'eau, affluent de l'Aa, s'élève une belle usine.

Le chemin de fer, décrivant sur la droite une courbe de plusieurs kilomètres de rayon, longe à gauche la base d'une colline qui porte le bois de *Ruminghem* (1127 hab.). Le pays que l'on traverse devient monotone et triste : quelques prairies et des champs sont tout ce que rencontre la vue depuis Ruminghem jusqu'à Saint-Pierre-lès-Calais. On croise successivement la Liettre, le Robeck et la Hem, petites rivières qui vont alimenter le canal de Saint-Omer à Calais, dont le voisinage se trahit, à droite, par les allées d'arbres qui bordent ses rives. La flèche de l'église *de Zutkerque* (1705 hab.) attire un instant l'attention, au loin sur la gauche, avant que l'on ne s'arrête à la station d'Audruick.

36e STATION. — AUDRUICK.

11 kil. de Watten.— 113 kil. d'Arras. — 305 kil. de Paris.— 22 kil. de Calais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Bourbourg*, 14 kil., 75 c. ; deux départs chaque jour. — BARQUES-DILIGENCES pour la même ville.

Audruick, chef-lieu de canton, petite ville de 2225 habitants, ancien chef-lieu du pays de Brédenarde, est située à droite de la station. On voit encore quelques vestiges de ses anciennes fortifications. En 1174, Baudouin II, comte de Guines, érigea Audruick en ville et restaura son château fort, fondé au IXe siècle. Ce château fut pris par les Anglais, en 1354, repris par le duc de Bourgogne en 1377, réservé à Charles-Quint avec le pays de Brédenarde par le traité de Crespy (1544), et conquis enfin par les Français, en 1595. Il a été depuis en partie démoli et remplacé par un *château* moderne, qui existe encore à l'extrémité nord de la place. — L'*église Saint-Martin*, rebâtie au XVIIe siècle, est surmontée d'une flèche en briques, reconstruite il y a quelques années. Nous signalerons, à l'intérieur, les sculptures du chœur, en bois de Danemark, représentant les *Évangélistes*.—Le *fort Bâtard*, à 3 kil. au nord de la ville, sur la rive droite du canal de Calais à Saint-Omer, est situé sur le territoire d'Audruick.

Au XVIIe siècle, la langue flamande se parlait encore à Audruick. Aujourd'hui, cette ville est le siége de l'administration de la cin-

quième section des Wattringues (*V.* ci-dessous, *Dunkerque*, p. 443). Le territoire environnant, où s'exploitent d'importantes tourbières, produit des grains, des légumes, du lin et des fruits. La principale industrie du pays est la fabrication de chaises en acajou et en cerisier, qui s'exportent jusque dans les colonies.

Après avoir traversé le hameau de *Steen-Straete* et le village de *Nortkerque* (1122 hab.), ou Église du Nord, le chemin de fer se rapproche du canal de Calais à Saint-Omer (à droite) et franchit la petite rivière de Nielles-lès-Ardres. Au loin, sur la gauche, commencent à se montrer les collines de l'Ardrésis.

37e STATION. — ARDRES.

8 kil. d'Audruick. — 121 kil. d'Arras. — 313 kil. de Paris. — 14 kil. de Calais.

Omnibus (à la gare) pour la ville, 5 kil., 30 c. — Voitures de correspondance pour *Guînes*, 14 kil., 75 c.

Hôtels (à Ardres) : — *Au Lion-d'Argent* (Ranson), propre ; — *Debruyne*.

La station d'Ardres est établie à 5 kil. au nord de cette ville, à côté du **pont Sans-Pareil**, ou pont à quatre branches, jeté au-dessus des canaux de Calais à Saint-Omer et d'Ardres à Gravelines, qui s'y croisent à angle droit, sur le territoire des Attaques. Ce pont, remarquable par la hardiesse de ses voûtes, a été construit en 1752, par l'architecte Beffara, sur les plans de l'ingénieur Barbier. Il a coûté 123 000 fr.; 50 000 mètres cubes de pierre de taille ont été employés à sa construction.

Pour gagner la ville d'Ardres, il faut prendre, à gauche du chemin de fer, la route de Calais à Saint-Omer, et traverser, à 2 kil. de la station, le hameau de *Bois-en-Ardres* (*église* neuve et *château*). La route contourne ensuite de vastes marais tourbeux.

Ardres, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Omer, est une ville de 2277 habitants, située dans une plaine fertile, à la base septentrionale de collines qui s'étagent au sud-ouest, dans la direction du haut Boulonnais. Un canal, alimenté par les eaux des marais voisins, la relie à Calais et à Gravelines.

Fondée et fortifiée vers 1070, par Arnould de Bergues, Ardres fut prise successivement : en 1094, par le comte de Guînes ; en 1214, par Ferrand, comte de Flandre ; en 1354, par les Anglais ; en 1377, par le duc de Bourgogne ; en 1477, par Louis XI,

et en 1492 par Henri VII d'Angleterre, qui fut bientôt forcé de l'évacuer. François Ier l'habita, en 1520, pendant les fêtes du Camp du Drap d'Or, et autorisa alors les magistrats à joindre aux armes de la ville cette fière devise : « Brave et fidèle. » Tombée au pouvoir des Impériaux, en 1522, et de l'archiduc Albert, en 1596, Ardres fut rendue à la France par le traité de Vervins, en 1598. Les fortifications de cette ville ont été détruites en 1847.

Ardres est la patrie de Lambert d'Ardres, historien des comtes de Guines au XIIIe siècle, et du général Dorsenne.

L'*église* d'Ardres, enclavée entre des maisons particulières et souvent remaniée, n'offre aucun intérêt. Elle est surmontée d'une vieille tour ogivale, décapitée.

L'*hôtel de ville* est installé dans l'ancienne chapelle des Dames Bénédictines du Saint-Sacrement.

Ardres renferme des distilleries, des brasseries, des salines et des tanneries. La fabrication du tulle pour Saint-Pierre-lès-Calais y a quelque importance. On remarque aussi sur son territoire un *moulin* construit au XIVe siècle.

C'est à 4 kilomètres environ de la ville, sur le territoire de *Balinghem* (on prononce *Balinghan*), village de 553 habitants, près de la route de Guines, qu'eut lieu, le 7 juin 1520, la célèbre entrevue de François Ier et d'Henri VIII, à laquelle le luxe des tentes, a fait donner le nom de *Camp du Drap d'Or*.

Le chemin de fer croise le canal d'Ardres, près du pont Sans-Pareil, que l'on aperçoit à droite ; puis il longe à peu de distance, sur la droite, le canal de Saint-Omer à Calais. Le petit clocher des *Attaques* (1329 hab.) se montre bientôt du même côté ; sur la gauche, on découvre, à 8 kil. de distance, les collines qui portent la forêt de Guines (*V.* ci-dessous, V, *de Boulogne à Calais*). Au-delà de *Coulogne*, village de 742 habitants (belle église moderne, du style roman), on franchit le canal de Guines à Calais, à son confluent avec le canal de Saint-Omer près d'un hameau appelé *Pont de Coulogne;* décrivant ensuite une courbe sur la gauche, on s'éloigne de ces deux canaux pour traverser des champs et des prairies au sol sablonneux. Les collines du Boulonnais bornent l'horizon à gauche ; à droite, les regards sont attirés par les hautes cheminées des usines de Saint-

Pierre-lès-Calais, que dominent au loin la flèche de l'église de Calais et le nouveau phare de cette ville. La ligne de Boulogne à Calais se raccorde à gauche, à moins d'un kilomètre en deçà de la gare de Saint-Pierre.

38e STATION. — SAINT-PIERRE-LÈS-CALAIS.

11 kil. d'Ardres. — 132 kil. d'Arras. — 324 kil. de Paris. — 3 kil. de Calais.

OMNIBUS (à la gare), 30 c. par voyageur sans bagages, 50 c. avec bagages (dans l'intérieur de la ville, non compris le Petit-Courgain).
OMNIBUS pour *Calais* (partant du pont de Saint-Pierre), 15 c.

Saint-Pierre-lès-Calais, ville de 18 000 habitants (dont 1500 anglais), du canton de Calais, est située en partie sur un banc de galets, dit les Pierrettes, entre le canal de la Rivière-Neuve, à l'ouest, et le canal de Saint-Omer, auquel aboutit celui de Marck, à l'est. Saint-Pierre s'appelait primitivement *Petressa*, *Peternesse*. L'Évangile y fut prêché par saint Bain, en 686. Le comte de Flandre, Baudouin Bras-de-Fer, y fit bâtir une tour de garde en 869. Saint-Pierre eut beaucoup à souffrir de l'occupation anglaise et ne commença à prendre quelque importance que pendant le XVIIIe siècle. En 1800, cette ville ne comptait encore que 2600 habitants. Elle doit uniquement son accroissement rapide à l'industrie, mais elle se distingue de la plupart des villes manufacturières par l'espace qui y est accordé à chacun. En général, chaque ouvrier y a sa maison, son jardin, et de l'air à discrétion, l'air vif et frais de la mer, tout imprégné d'émanations salines. Malheureusement l'aspect de la ville est un peu monotone : ses rues, longues et larges, toutes tracées en lignes droites, au point de vue de la défense de Calais, offrent un vide que le mouvement de l'activité locale est insuffisant à remplir, sinon peut-être aux heures d'entrée et de sortie des ateliers.

Jusqu'à ces dernières années, Saint-Pierre-lès-Calais manquait tout à fait de monuments. Son ancienne *église*, à deux nefs, n'était remarquable que par sa grosse tour garnie de créneaux (XIIe et XVe s.) Une **nouvelle église**, dans le style ogival du XIIIe siècle, a été récemment construite sur la place Crèvecœur, d'après les plans de M. Bœswilwald. L'édifice, en briques et pierre, se compose de trois nefs, d'un transsept et d'un chœur,

avec déambulatoire et chapelle absidale. Des chapelles de catéchisme et deux sacristies longent les bras du transsept. A l'intérieur, les arcades de la nef principale reposent sur de légères colonnes en pierre dure ; un triforium aveugle fait le tour de la nef et du transsept.

Sur la *place Crèvecœur*, vaste terrain donné à la ville par MM. François et Pierre Crèvecœur, de Saint-Pierre, se remarquent aussi le nouvel hôtel de ville et un autre édifice monumental comprenant à la fois une école primaire de garçons et un lavoir. — La façade de l'**hôtel de ville**, en pierre, est ornée, au premier étage, de colonnes cannelées engagées, supportant un entablement ornementé et une galerie à jour, au milieu de laquelle s'élève l'horloge, entre deux statues assises. — La façade du *lavoir*, en briques et pierre, présente de grandes arcades en plein cintre, dans lesquelles s'ouvrent les fenêtres à trois baies, également en plein cintre, du rez-de-chaussée, du premier et du second étage. C'est au rez-de-chaussée qu'est installée l'école primaire.

Les autres monuments de Saint-Pierre sont : une *chapelle anglicane*, construite dans le style ogival (rue du Four-à-Chaux) ; — l'ancienne *mairie*, convertie en maladrerie (près de l'ancienne église); — et une *salle d'asile*, qui passe pour l'une des plus belles de la France. — C'est aussi sur le territoire de Saint-Pierre que se trouve l'*hospice* de Calais, vieille construction sans intérêt. — On espère construire plus tard un hospice spécial pour Saint-Pierre. Une chapelle est en construction (mai 1866) au *Petit-Courgain*, fraction de commune située au nord-ouest, près du canal de Marck ; le quartier dit *le Petit-Paris*, près de la gare, sera aussi doté prochainement d'une église, due à une initiative privée. — Près du chemin de fer, s'élève le vaste *pensionnat des Dames du Sacré-Cœur* (chapelle admirable), entouré d'arbres et de fleurs.

A côté de l'hospice, près de Calais, s'étend un beau **parc**, renfermant de vastes pelouses, des massifs de fleurs et d'arbustes et des jeux divers. Une salle de bal en plein air, avec estrade pour la musique, y est aussi dessinée ; mais les émanations malsaines qui s'échappent d'un canal voisin, quand les eaux sont basses, gâtent un peu cette promenade, où l'on remarque une *fontaine* décorée du groupe des trois Grâces.

L'industrie principale de Saint-Pierre, celle qui fut l'origine et la cause de sa prospérité, c'est la fabrication du tulle, importée d'Angleterre en 1819. Les premières machines ne produisaient qu'un tissu assez imparfait; mais, en 1824, l'introduction d'un nouveau métier qui imitait plus heureusement le véritable point de la dentelle, donna un nouvel essor à l'industrie naissante. Néanmoins cette fabrication se bornait encore à la confection d'un tulle uni, varié seulement par quelques broderies exécutées à la main. Elle avait, en outre, à lutter contre l'introduction frauduleuse des tulles anglais, lorsqu'une application ingénieuse du système Jacquart au métier à tulle apporta dans ses productions une variété de dessin et un perfectionnement qui paraissent avoir assuré l'avenir de cette industrie.

A la fabrication du tulle de coton qui tend, par le bon marché, à remplacer, auprès d'une certaine classe de consommateurs, la dentelle de fil, s'est jointe depuis quelques années la fabrication des tulles de soie appelés à rivaliser avec la blonde. La guerre des États-Unis, en rendant le coton plus rare, a développé cette seconde branche de fabrication à l'égal de la première, qui se partage elle-même à peu près également entre les tulles dentelles et les tulles façonnés pour rideaux.

D'abord répartie entre les villes de Calais et de Saint-Pierre, l'industrie tullière s'est presque exclusivement fixée à Saint-Pierre. En 1851, cette ville comptait 100 fabricants et 425 métiers (la valeur d'un métier est de 6000 à 20000 fr.). Ces chiffres se sont, depuis lors, considérablement accrus et l'on évalue aujourd'hui à 174 millions la valeur du matériel engagé et à 30 millions par an la production totale des fabriques de tulle. Dans ces fabriques, les hommes sont employés à la surveillance des métiers; les femmes et les enfants, au découpage. Les ouvriers des deux sexes ainsi employés sont au nombre d'environ 5000, indépendamment des femmes occupées chez elles à des travaux de préparation, de découpage et de finissage. Un quart des fabricants est d'origine anglaise.

Les métiers à tulle marchent incessamment, excepté le dimanche et les jours de fête. Les ouvriers partagent la journée en quatre parties égales et se relèvent par brigades, de six en six heures. Outre les crises résultant des commotions politiques, la fabrication du tulle a des chômages presque réguliers, pendant les mois de mai et de juin, de novembre et de décembre. Si le travail de la fabrique n'est pas alors complétement interrompu, s'il est encore du tiers ou du quart de la journée, il se répartit équitablement entre les deux ouvriers ou partners préposés à la conduite de chaque métier; nul ne voudrait qu'il en fût autrement. De cette manière, tous les ouvriers et leurs familles ont toujours une part égale dans le produit du travail, quelque minime que soit sa durée.

Outre les fabriques proprement dites, quelques maisons s'occupent uniquement de l'apprêt des tulles de soie et du blanchissage des tulles

de coton, mais le blanchissage a lieu à Guînes pour la majeure partie des tulles. Des maisons de commission font la vente des produits fabriqués et servent d'intermédiaires entre Saint-Pierre et Lyon pour l'achat des soies nécessaires à la fabrication.

Saint-Pierre possède aussi : trois filatures de lin, occupant 1200 ouvriers; dix ateliers de construction de machines; trois scieries mécaniques, de premier ordre, mues par la vapeur, et qui toutes livrent le bois, non-seulement débité en madriers et en planches, mais encore raboté, muni de joints pour parquets et tout prêt à être employé; deux fonderies de fer et de cuivre; enfin d'immenses dépôts de bois de construction, importé de Suède et de Norvége.

Un *conseil de prud'hommes*, commun à Calais et à Saint-Pierre, juge les affaires litigieuses entre les patrons et les ouvriers; mais Saint-Pierre possède en propre une *Chambre consultative des arts et manufactures*.

On longe à droite les murs de clôture du couvent du Sacré-Cœur, et, décrivant une courbe derrière la citadelle de Calais, on croise le canal de la Rivière-Neuve, avant de côtoyer à gauche l'arrière-port et de s'arrêter dans la gare de Calais.

39e STATION. — CALAIS.

3 kil. de Saint-Pierre. — 135 kil. d'Arras. — 327 kil. de Paris.

Renseignements généraux.

Buffet (restaurant et hôtel) à la gare. — Omnibus (à la gare), 30 c. par voyageur sans bagages, 50 c. avec bagages jusqu'à 30 kilogr. — Omnibus (sur la Grand'place) pour le pont de *Saint-Pierre-lès-Calais*, 15 c.

Bateaux a vapeur pour *Douvres*, 2 départs chaque jour, à 1 h. 10 min. du soir et à 1 h. 35 min. du matin (après l'arrivée du train express de Paris); — distance, 21 milles; durée du trajet, 1 h. 30 min. à 2 h. 30 min. — Un troisième service a lieu deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, à heures variables.

Voitures publiques (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Gravelines*, 21 kil., 1 fr. 50 c.; — *Guînes*, 12 kil., 60 c.; — *Boulogne*, 33 kil., 4 fr.; 2 ou 3 départs chaque jour; bureau sur la Grand'place, à l'angle de la rue de la Mer.

Hôtels : — *Dessin*, rue Neuve; — *de Flandre*, rue de la Comédie; — *du Commerce*, rue Impériale; — *de Paris*, rue de la Mer.

Restaurants : *Sainsard*, rue de la Cloche; — *Sauvage*, rue de Guise.

Cafés : — *Bellevue*, sur la Place; — *de l'Europe*, rue du Havre; — *de Paris*, rue de la Mer; — *Legrand*, sur la Place; — *Cercle du Commerce*, sur la Place.

LIBRAIRES : — *Demotier*, rue de la Citadelle; — *Langaigne*, rue du Havre; — *Leroy*, rue des Boucheries.

POSTE AUX LETTRES : rue Neuve. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : à la gare.

Situation. — Aspect général.

Calais, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Boulogne, est une ville de 12934 habitants, située à 2 mètres d'altitude, sur le détroit auquel elle a donné son nom, à l'embouchure d'un canal qui la relie à Saint-Omer. Entourée de murailles et de bastions et défendue par une citadelle et par trois forts, — dont l'un, le *fort Rouge*, bâti en bois sur pilotis et presque attenant à la jetée de l'ouest, doit être prochainement démoli, — Calais est comptée parmi les places fortes de première classe. Le *fort Nieulay*, sur la route de Boulogne, a été construit en 1627. Le *fort Risbanc*, au nord de la ville, remonte à 1231. Ce fort, qui commande le port et la côte, était autrefois surmonté d'une tour à plusieurs étages, portant du canon; elle a été démolie en 1586. La *citadelle*, construite en 1560 avec les matériaux des démolitions provenant de l'ancien château et des maisons voisines, est située à l'ouest de la ville, dont elle n'est séparée que par une esplanade; elle renferme un *arsenal*, bâti en 1636.

Les murailles d'enceinte de Calais sont percées de trois portes. La *porte Royale*, au sud, se compose de trois entrées, dont l'une, en grès avec colonnes doriques à tambours, date de 1685 et a été décorée, en 1832, d'un bas-relief en bronze. La *porte du Havre* et la *porte de la Mer*, au nord, conduisent au port, à l'embarcadère du chemin de fer et au *Courgain*, ancien bastion, situé entre la ville et la mer, et abandonné en 1623 aux marins, qui y ont établi leurs demeures. Entouré d'un mur percé de meurtrières et bordé, du côté de la ville, d'un fossé à sec pendant les marées basses, le Courgain se compose de six rues étroites et presque toujours sales et puantes. Sa population s'élève cependant à 2289 habitants. Il a été récemment agrandi du côté de la mer; une place publique y a été ménagée et une église construite.

Histoire.

Fondée à une époque inconnue, la ville de Calais appartint d'abord tour à tour aux comtes de Flandre et aux comtes de Boulogne et de

Guînes, en même temps qu'elle était soumise à la juridiction de l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Dans la seconde moitié du XIIe s., elle obtint, du comte Gérard de Boulogne, une charte de commune. Sous le règne de Philippe Auguste, son fils Louis, appelé en Angleterre par les barons mécontents de Jean sans Terre, rassembla dans le port de Calais une flotte de 600 voiles. Un peu plus tard, le comte Philippe Hurepel éleva les premières fortifications de Calais; mais, s'étant révolté contre la régente Blanche de Castille, il se vit enlever cette place, dont saint Louis confia néanmoins la garde à sa veuve la princesse Mathilde. Philippe le Bel en augmenta les fortifications et y équipa un grand nombre de vaisseaux. En 1303, Calais entra dans la ligue commerciale connue sous le nom de hanse teutonique.

Cependant, les Anglais convoitaient, depuis longtemps, la possession de cette place importante, l'une des clefs de la France. Le 30 août 1346, quatre jours après la bataille de Crécy, Édouard III vint mettre le blocus devant Calais. Une flotte de 700 vaisseaux, montés par 15 000 matelots, interceptait toutes les communications du côté de la mer. Après avoir tenu bon pendant près d'un an, les habitants, réduits à la plus extrême misère et abandonnés par Philippe de Valois, obligèrent le gouverneur Jean de Vienne à capituler. Édouard exigea que six des plus notables bourgeois de Calais se rendissent dans son camp, en chemise, la tête et les pieds nus, la corde au cou, pour qu'il en fît à sa volonté, moyennant quoi il recevrait le reste à merci. L'héroïque dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons est trop connu pour que nous ayons à en rappeler ici tous les détails. Les Calaisiens, contraints de s'exiler, furent remplacés par une population anglaise. Le traité de Brétigny (1360) garantit à Édouard la possession de Calais, dont il essaya de relever l'importance par la création de l'*étape des laines*, entrepôt qui devint, en effet, pour cette ville, un élément de prospérité.

Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, tenta inutilement de s'emparer de Calais, en 1436. François Ier y eut une conférence avec Henri VIII en 1521. C'est dans ce port que s'embarqua, en 1560, Marie Stuart retournant en Écosse, après la mort de son époux François II, et c'est en jetant de loin un dernier regard sur les murs de cette ville, qu'elle soupira ses poétiques adieux au « tant plaisant pays de France. » Enfin, au mois de janvier 1558, le duc François de Guise, secondé par l'ingénieur Sénarpont, reprit Calais aux Anglais, après sept jours de siége!

Dès lors, le Calaisis, réuni au comté de Guînes, prit le titre de ***Pays reconquis***, se repeupla de Français et obtint des rois de France de nombreux priviléges. En 1596, les Espagnols s'emparèrent de Calais, mais la paix de Vervins la fit rentrer sous l'autorité d'Henri IV, qui vint la visiter et en augmenta les fortifications. Louis XIII, Louis XIV et Louis XV visitèrent aussi Calais; et, malgré les nouvelles tentatives des

Place, hôtel de ville, beffroi et tour du Guet, à Calais.

Anglais, cette ville n'eut presque pas à souffrir des guerres du XVIIe et du XVIIIe s. Louis XVIII y débarqua, lors de sa rentrée en France en 1814. Enfin, c'est du port de Calais que partirent, en 1854, les troupes qui devaient, quelques mois plus tard, s'emparer de Bomarsund.

Les armes de Calais sont : d'azur à une fleur de lis d'or couronnée de même, accompagnée en pointe d'un croissant d'argent.

Cette ville a vu naître : Eustache de Saint-Pierre; le P. Dutertre, dominicain, auteur de *Lettres sur les Antilles;* le littérateur Delaplace; Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV; le compositeur Morange; le romancier Pigault-Lebrun et le peintre Francia.

Édifices publics. — Maisons particulières.

L'**église Notre-Dame**, fondée vers 1214 et rebâtie presque entièrement sous la domination anglaise, à la fin du XIVe siècle, est entourée de constructions particulières et d'une citerne publique, qui jusqu'à ces dernières années alimentait seule la ville, complétement privée d'eau douce. La façade est flanquée de contre-forts portant à leur sommet des clochetons ou tourelles octogonales, terminées par des toits en poivrière. La tour carrée, qui s'élève au-dessus du transsept, porte une haute flèche pyramidale, accostée à la base de tourelles semblables. Cette flèche sert de point de repère aux marins et s'aperçoit parfaitement de Douvres. A l'intérieur, l'église se compose de trois nefs avec transsept, déambulatoire et chapelles absidales. Ces chapelles et la petite coupole de l'abside, construites après coup et décorées dans le style grec, offrent un contraste choquant avec le reste de l'édifice. La nef est séparée des collatéraux par de grosses colonnes, alternativement rondes et octogonales, portant, en guise de chapiteaux, des bandeaux aux sculptures variées. Dans le chœur, fermé d'une belle grille en fer, on remarque un magnifique *maître autel*, en marbres d'Italie donnés à l'église de Calais, en 1620, à la suite du naufrage d'un navire génois qui portait ces marbres en Belgique. Cet autel mesure, avec son rétable, 20 mèt. de hauteur sur 10 mèt. de largeur. Le tabernacle, décoré de colonnes de jaspe, et deux bas-reliefs en albâtre (la *Récolte de la Manne*, la *Cène*), offrent un travail d'une rare perfection. Une *Assomption*, peinte en 1628 par G. Seghers, orne le milieu du rétable. — Nous signalerons, en outre : une autre *Assomption*,

par Van Dyck ; — un grand tableau figurant la *Reprise de Calais par les troupes du duc de Guise*, le 7 janvier 1558; — une copie, par M. Dutillœux, du *Christ au tombeau*, attribué à Van Dyck et qui se voit dans la cathédrale d'Arras; — un *Saint-Sépulcre*, sculpté en relief, dans le bas côté de droite ; — le *buffet d'orgues* et la *chaire*, en bois sculpté. — Dans le transsept de droite s'ouvrent deux petites *portes*, du style ogival du xve siècle, dont l'une a été découverte en 1845, et dont l'autre a été construite en 1846 sur le même modèle.

L'*église du Courgain* a été bâtie en 1864-1865, dans le style ogival, sur les plans de M. Normand, architecte.

L'hôtel de ville, sur la place d'Armes, fut fondé, dit-on, en 1295, par Robert, comte d'Artois, et reconstruit en 1740. C'est un assez bel édifice, composé de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et décoré d'un balcon soutenu par des arcades. A la naissance du toit s'ouvrent des fenêtres en mansardes, ornées de volutes. A l'angle de la rue Royale, la tour de l'horloge ou **beffroi** supporte une flèche élégante à jour, commencée au xve siècle et terminée en 1609. Au milieu du balcon de l'hôtel de ville, est placé le *buste d'Eustache de Saint-Pierre*. En avant de la façade, deux colonnes carrées, en pierre, portent les *bustes* en bronze *du duc Fr. de Guise*, « libérateur de Calais, en 1558, » et *du cardinal de Richelieu*, « fondateur de la citadelle et de l'arsenal, érigé en 1636. » L'hôtel de ville et l'antique carillon que renferme le beffroi ont subi des restaurations considérables, en 1863 et 1864. L'intérieur de l'édifice est bien distribué. Au deuxième étage se trouve la *bibliothèque publique* (12000 vol.; manuscrits précieux). L'escalier qui y conduit date du xiiie siècle.

De la place d'Armes, on aperçoit, derrière l'hôtel de ville, sur la gauche, l'ancienne **tour du Guet**, formée de deux tours carrées superposées. La première, massive, entourée de constructions et soutenue aux angles par d'épais contre-forts, se termine par une plate-forme avec balustrade en fer; la seconde, percée de quelques fenêtres, supporte une lanterne. Bâtie, suivant certains chroniqueurs, en 810, par Charlemagne, pour défendre les côtes de la Morinie contre les Normands, ou, plus vraisemblablement, en 1214, par le comte Philippe de Boulogne; renversée

en partie en 1580, par un tremblement de terre, puis réparée en 1606, la tour du Guet a servi de phare jusqu'en 1848.

Le **phare** actuel est une haute tour octogonale, en briques rouges et jaunes, élevée, en 1847, dans les fortifications, près du Courgain. Il atteint 58 mètres d'altitude, et porte un feu fixe de premier ordre, à éclats de 4 minutes en 4 minutes, et de 20 milles de portée.

L'ancien *hôtel Dessin* (rue Royale), illustré par le séjour de

Église Notre-Dame, à Calais.

Sterne, est occupé, depuis quelques années, par le *musée*, qui renferme encore peu de richesses (70 tableaux environ, dont un Rembrandt; collections d'histoire naturelle; spécimens des produits de l'industrie tullière, etc.). — Calais possède, en outre, une *salle de spectacle*, desservie par une troupe sédentaire, qui joue le drame, le vaudeville et la comédie. — Nous avons déjà dit que l'hôpital de Calais est situé à Saint-Pierre.

L'ancien **hôtel de Guise** (rue de la Prison), construit par le roi

d'Angleterre Édouard III, sous le nom de *Pilori* ou *Étape des laines*, pour les besoins du commerce, offre quelques restes de l'architecture connue en Angleterre sous le nom de style Tudor, entre autres une porte ogivale, flanquée de deux tourelles octogonales avec niches ornementées. Cet édifice prit le nom d'hôtel de Guise, lorsque le roi Henri II l'eut donné, en 1558, au duc de ce nom, après la reprise de Calais. Vendu en 1577 par le fils d'Henri de Guise à la ville de Calais, il devint l'hôtel du gouverneur. Henri II, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV y logèrent. Il est actuellement délabré et mal habité.

La *maison d'Eustache de Saint-Pierre*, à l'angle de la rue du même nom, porte, incrustée dans sa façade, une plaque de marbre avec une inscription commémorative.

L'*établissement des bains de mer*, très-fréquenté, est une assez jolie construction en bois, élevée entre le bassin à flot et la mer. Il renferme des salles de danse, de lecture, de réunion, de jeux, etc.

Port. — Commerce. — Industrie.

Le **port** de Calais, autrefois excellent, avait perdu une partie de ses avantages par suite des ensablements ; mais des travaux importants, exécutés depuis 1830, l'ont fort amélioré. Il est aujourd'hui pourvu d'un *chenal*, compris entre deux magnifiques *jetées* parallèles, espacées d'environ 100 mètres, d'un *quai de marée*, d'un *port d'échouage*, d'un *bassin* spécial pour les bateaux *de pêche*, et d'un *bassin à flot*. L'abaissement récent du radier de ce dernier bassin permet aux navires de tout tonnage d'y pénétrer. Mais toutes ces améliorations sont déjà regardées comme insuffisantes, tant les opérations commerciales, notamment celles qui ont pour objet les bois du Nord, ont pris d'extension dans ces dernières années. Il est question de doubler l'étendue du bassin à flot ; le projet de cet agrandissement a été approuvé, en 1865, par le ministre des travaux publics, et la Chambre de commerce de Calais a demandé l'autorisation de contracter un emprunt de 1 650 000 fr. pour l'exécuter dans un délai de trois ans.

On projette aussi le prolongement de la voie ferrée jusque sur le quai de marée, de manière à transporter, sans aucune perte de temps et sans transbordement, les voyageurs et les marchan-

dises, de la gare du chemin de fer aux paquebots en destination de l'Angleterre et réciproquement.

Des jetées, dont l'une a plus de 1000 mètres de longueur, on distingue, par un temps clair, les côtes de l'Angleterre et le château de Douvres. Sur la grande jetée s'élève une *colonne* en marbre

Ancien hôtel de Guise, à Calais.

blanc, érigée après le retour des Bourbons, pour rappeler cet événement; l'inscription en a été effacée en 1830. — A l'endroit précis où Louis XVIII débarqua, le 24 avril 1814, se trouvait une plaque en bronze sur laquelle était figurée l'empreinte du pied du roi. La pierre creusée pour recevoir cette empreinte est encore au même endroit, mais la plaque a disparu. — Près de la

colonne, une autre plaque de bronze porte une *inscription* qui constate que Louis-Philippe et plusieurs membres de sa famille, surpris par une violente tempête pendant le trajet du Tréport à Boulogne, débarquèrent en cet endroit, le 17 août 1844, après avoir couru de très-grands dangers. — Enfin, sur le port, près de la porte de la Mer, contre le mur du rempart, on remarque un petit *monument* élevé aux citoyens Garet et Mareschal, morts le 18 octobre 1791, en sauvant des matelots.

Le port de Calais est signalé : 1° par le phare octogonal ; 2° par un *feu* fixe rouge, de quatrième ordre, placé sur l'extrémité septentrionale de la jetée de l'ouest (altitude, 5 mèt.; portée, 2 milles); 3° par un *feu de marée*, fixe, allumé sur le Fort-Rouge.

Bien que Calais soit le port français le plus rapproché des côtes de l'Angleterre (29 kil. de Douvres), il est un peu moins fréquenté que Boulogne; mais ces deux ports semblent avoir le monopole des voyageurs passant de l'un à l'autre pays : Dieppe, le Havre et Dunkerque réunis, atteignent à peine un cinquième du chiffre total de Calais et de Boulogne.

L'industrie de Calais se confond avec celle de Saint-Pierre (*V.* ci-dessus, p. 409); il suffit d'y ajouter les constructions navales et la pêche. — Le commerce comprend principalement l'importation des bois du Nord et des lins.

Calais possède un *tribunal* et une *Chambre de commerce*, un *Conseil de Prud'hommes*, une *Société d'Agriculture, du Commerce* et *des Arts*, fondée en 1799; une *Société humaine et des Naufrages*. L'Angleterre, la Suède et la Norvège, le Danemark, la Belgique, les Pays-Bas, le Hanovre, la Russie, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal, les États-Unis et le Mexique y sont représentés par des consuls ou des vice-consuls.

Promenades. — Excursions.

Les promenades intérieures de Calais sont : — les jetées; — les *remparts*, plantés d'arbres et d'où l'on découvre la ville, Saint-Pierre et la mer; — le *cours Berthois*, tracé en 1792, par M. de Berthois, alors directeur du génie à Lille; — enfin les belles *promenades du Front Sud*. On appelle ainsi d'anciens terrains militaires qui s'étendent le long et en dedans des remparts, au sud.

Cédés, il y a quelques années, à la ville par l'État, ils ont été transformés en un parc anglais avec de jolies allées, des quinconces et une estrade couverte pour la musique militaire.

A 10 kil. au sud-ouest de la ville, se trouve **Sangatte** (1032 hab.), le *Portus Ulterior* des Romains, suivant certains savants. Pour s'y rendre, on traverse Saint-Pierre-lès-Calais, et, croisant le chemin de fer près de la station de cette ville et du couvent du Sacré-Cœur, on suit la route de Boulogne, qui longe à droite le fort Nieulay, jusqu'au hameau de (6 kil.) *la Chaussée*, bâti au milieu de marais en partie desséchés. Là on prend à droite un chemin qui se dirige presque en ligne droite vers Sangatte, pauvre village dont l'ancien port est depuis longtemps comblé par les sables. Il reste quelques débris d'une forteresse du XIIe siècle, ruinée en 1405, près de la *digue* qu'il a fallu construire pour mettre le pays voisin à l'abri des irruptions de la mer.

A Sangatte commencent des falaises de craie blanche, qui se continuent jusqu'à Boulogne, avec quelques échancrures. De leurs fissures, jaillissent des filets d'une eau excellente qui va se perdre dans la mer. On peut suivre la crête de ces falaises (quelques passages sont rendus difficiles par des éboulements fréquents) pour aller visiter le *cap Blanc-Nez* ou *Blanez*, autrefois *Black-Ness* (cap Noir), dont le nom, comme on le voit, a singulièrement changé de signification en se modifiant légèrement. Le cap Blanc-Nez (on trouve quelques vivres au corps de garde des douaniers), élevé de 134 mèt. au-dessus du niveau de la mer, est dominé lui-même à l'est par les *Noires Mottes* (136 et 143 mèt. d'altitude). On y découvre très-bien les côtes de l'Angleterre quand le temps est clair. A 1 h. 30 min. du Blanc-Nez, se trouve le cap Gris-Nez, que l'on peut aussi aller visiter, en passant par Wissant; mais il vaut mieux, pour cette excursion et pour celle d'Ambleteuse, partir de Marquise (*V.* ci-dessous, V, *de Boulogne à Calais*).

Cassel, vue de la route de Saint-Omer.

IV

DE PARIS A DUNKERQUE,

PAR ARRAS, BÉTHUNE ET HAZEBROUCK [1].

La ligne d'Hazebrouck à Dunkerque, se détachant de la ligne de Calais, à 2 kil. environ de la station d'Hazebrouck, s'engage immédiatement dans une tranchée courte et peu profonde. La contrée qu'elle traverse ensuite jusqu'à Dunkerque est une plaine immense, fertile et peuplée, mais d'un aspect monotone. La vue n'y rencontre, en effet, que des champs et des prés, régulièrement entourés d'arbres, derrière lesquels se cachent plus ou moins des fermes, des maisons éparses, reliées entre elles par de nombreux chemins d'exploitation. Après avoir croisé l'an-

1. Tous les jours, trois trains omnibus ou semi-directs de Paris à Dunkerque : trajet en 10 h. 25 min., 10 h. et 9 h. 30 min. Il n'y a pas de trains express entre Hazebrouck et Dunkerque; mais, en prenant jusqu'à Hazebrouck le train express

cienne voie romaine de Cassel à Aire, on aperçoit à droite le Mont-Cassel, la seule éminence que l'œil puisse rencontrer entre Hazebrouck et Dunkerque. La voie, décrivant une courbe sur la gauche, se rapproche rapidement de cette colline, à la base de laquelle s'étend *Oxelaëre* (507 hab.). Ce village possède un joli petit *château*, entouré de jardins anglais, de bosquets, de pièces d'eau, et situé, ainsi que la *maison de campagne* de la famille Bosquillon, près de la charmante route qui mène d'Oxelaëre à Cassel. On croise la route de Saint-Omer avant de s'arrêter à la station de Cassel, d'où l'on découvre bien la ville et ses moulins à vent qui s'élèvent à l'une de ses extrémités.

33e STATION. — CASSEL.

9 kil. d'Hazebrouck. — 274 kil. de Paris. — 31 kil. de Dunkerque.

OMNIBUS (à la station) pour la ville, 4 kil., 40 c. — HÔTELS (à Cassel) : *du Sauvage, du Lion-Blanc.*

Une belle route, longue de 4 kilomètres, et décrivant plusieurs lacets sur le flanc de la montagne, conduit de la station à la ville de Cassel. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, une vue étendue sur les plaines de la Flandre à l'ouest, au nord et au sud, sur la forêt de Clairmarais, la colline de Watten, les bois qui l'avoisinent, et, en particulier, celui de Ruminghem. Le **Mont-Cassel** est une colline isolée, de nature argilo-ferrugineuse, offrant de toutes parts des pentes assez roides et se terminant, à 157 mètres d'altitude, par un plateau qui mesure, dans sa plus grande longueur, de l'ouest à l'est, 1200 mètres environ, sur 200 à 300 mètres de largeur moyenne. Toute la partie orientale du plateau est occupée par la ville, qui s'est développée principalement dans le sens de la longueur, en étageant, en outre, ses maisons au sommet du versant méridional. A l'est du Mont-Cassel, le *mont des Récollets*, qui n'en est qu'une ramification,

qui part de Paris à 7 h. 20 min. du matin pour Calais, les voyageurs en destination de Dunkerque peuvent faire le trajet total en 5 h. 55 min. — Prix des places : 1re cl. 34 fr. 15 c.; 2e cl. 25 fr. 60 c.; 3e cl. 18 fr. 80 c.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux de Paris à Dunkerque, aller et retour, valables du samedi au lundi : 1re cl. 41 fr.; 2e cl. 31 fr.

élève à 140 mètres d'altitude sa petite cime boisée, satellite de la colline principale. Le mont des Récollets est ainsi nommé, parce qu'un couvent de cet ordre y fut fondé vers la fin du XVIe siècle et y subsista jusqu'en 1770. Cette colline, qui fait partie du territoire de Cassel, offre, comme sa voisine, de magnifiques points de vue; mais elle se recommande particulièrement à l'attention des géologues par les belles pétrifications que recèlent ses flancs et par la curieuse disposition des couches géologiques qu'on y remarque.

Cassel est un chef-lieu de canton de 4260 habitants, de l'arrond. d'Hazebrouck. Son histoire mérite d'être brièvement rappelée.

Une forteresse fondée par les Romains et appelée d'abord *Castellum*, suivant l'*Itinéraire d'Antonin*, puis *Castellum Morinorum* et *Castellum Menapiorum*, suivant la table de Peutinger, telle fut l'origine du bourg de Cassel, dont le proconsul Carina fit, dit-on, vers le IVe siècle, le siége de son gouvernement, dans la partie occidentale de la Gaule-Belgique. L'importance de cette forteresse et de la station qui y était jointe est attestée par des débris de murailles que des fouilles entreprises en 1861 ont mises à jour, par la découverte de médailles, de statuettes, de poteries d'origine romaine, et surtout par l'existence de six ou sept voies antiques, rayonnant autour du Mont-Cassel et se dirigeant vers Mardick, Watten, Saint-Omer et Thérouanne, Aire, Estaires et Warwick, Poperinghe et Zuydcoote, petit port à l'est de Dunkerque. Toutes ces voies, connues dans le pays sous le nom de *Steenstraete*, chemins de pierre, ont été explorées en 1858, par M. l'ingénieur Pigault de Beaupré, qui les a décrites en détail dans les *Mémoires* de la Société Dunkerquoise.

Ce fut vers l'an 860 que Cassel obtint d'un forestier de Flandre tous les priviléges d'une ville. Le château et les habitations construites sous sa protection avaient eu déjà fort à souffrir de diverses invasions, lorsque les Normands les dévastèrent à leur tour. Arnould le Vieux, comte de Flandre, releva la ville et les fortifications, en 928. Pendant la guerre suscitée, en 1071, par Richilde, veuve de Baudouin VI, pour la tutelle du jeune comte Arnould III, Cassel se soumit à Robert le Frison, qui triompha de son compétiteur et le tua, dans une grande bataille livrée sous les murs mêmes de la ville. Prise en 1127, par Guillaume d'Ypres, petit-fils de Robert le Frison, Cassel tomba, en 1213, au pouvoir de Philippe Auguste, qui la saccagea. Philippe le Bel et Robert d'Artois s'en emparèrent à leur tour, en 1297. Trente-un ans plus tard (1328), Cassel, s'étant associée à la révolte des communes de Bruges, d'Ypres, de Furnes et de Courtrai, contre le comte Louis de Nevers, vit arriver sous ses murs le roi Philippe de Valois, allié du comte, à la tête d'une puis-

sante armée. Confiants dans leur courage, les Flamands plantèrent orgueilleusement sur les retranchements de leur camp une bannière représentant un coq avec cette devise insultante :

Quand ce coq ici chantera,
Le roi trouvé ci entrera.

Après une sanglante bataille dans laquelle les Flamands perdirent 1600 hommes, Philippe de Valois entra dans Cassel avant que le coq eut chanté et livra la ville au pillage.

Successivement prise et pillée, ou même incendiée, par les Anglais au XIVe et au XVe siècle, par Louis XI en 1477, par les Gueux en 1566, 1575 et 1584, Cassel était tombée, au XVIIe siècle, sous la domination espagnole, lorsque le duc d'Orléans s'en empara, en 1645. Reprise par les Espagnols, en 1656, elle leur fut de nouveau enlevée par Turenne et le maréchal de Créqui, deux ans après. Ses fortifications furent alors rasées, mais Louis XIV les fit relever en 1672, cinq ans avant la victoire remportée par le duc d'Orléans, frère du roi, sur le stathouder Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Cette victoire, gagnée près de Cassel, sur le territoire de Zuydpeene et de Nordpeene, décida en partie le traité de Nimègue (1678), qui assura définitivement à la France la possession de Cassel et des autres villes de la Flandre flamingante.

Cassel a vu naître : le bourgmestre Zannekin, tué à la bataille de 1328; le général de division Vandamme, qui fut général de brigade à l'âge de vingt-trois ans et qui mourut à Cassel, en 1830; le général de division Gobrecht, baron de l'empire, mort à Saint-Omer, en 1845.

L'enceinte fortifiée de Cassel a disparu complétement; c'est à peine si l'on retrouve quelques vestiges des remparts et deux portes, la *porte d'Aire* et la *porte de Bergues*.

L'*église paroissiale*, dédiée à la Sainte-Vierge, fut fondée en 1290, reconstruite au XVe et au XVIe siècle, puis agrandie à une époque postérieure. Elle a conservé une partie de ses murs primitifs, construits en pierres ferrugineuses du pays. La tour renferme une *horloge*, provenant, dit-on, de Thérouanne. A l'intérieur, nous signalerons seulement le *maître autel*, en marbre.

L'**hôtel de ville** (mon. hist.) est un élégant édifice du style de la Renaissance, percé, au rez-de-chaussée, de longues baies ogivales. Au-dessus de la porte, on remarque la tribune armoriée ou bretèche, d'où les arrêts se lisaient au peuple. Cet édifice a conservé mal à propos le nom d'hôtel de ville. Il servit bien autrefois aux Casselois de maison commune (de *stadthuys*, en flamand), mais il a perdu cette destination. Il renferme aujourd'hui,

indépendamment d'un estaminet — accompagnement obligé de tout hôtel de ville, en Flandre — le prétoire du juge de paix, un dépôt d'archives et un grenier à blé. La restauration à laquelle il est actuellement soumis doit faire disparaître une tourelle qui le domine et qui, construite il y a quarante-cinq ans environ, forme un contraste choquant avec l'élégante façade du monument.

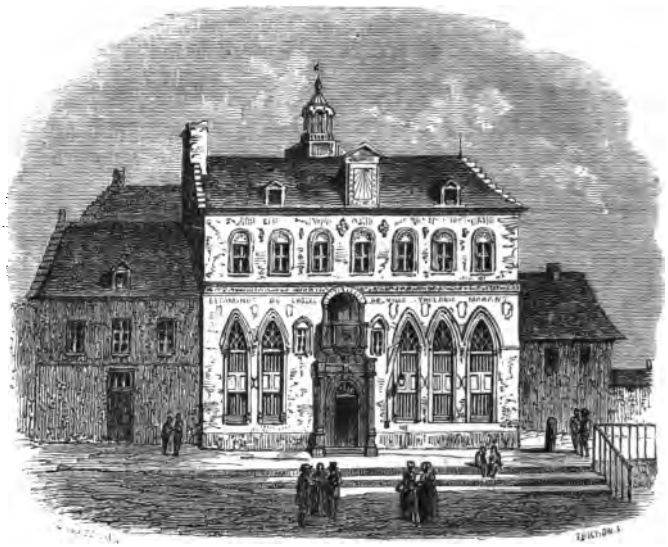
Le *musée* de Cassel, encore peu important, mérite cependant d'être visité. Il contient des fossiles intéressants, entre autres deux fragments de filets pétrifiés; un grand nombre de monnaies trouvées dans le pays et à Cassel même; des débris de l'époque romaine; un moulage en creux de la pierre tumulaire de Robert le Frison; plusieurs matrices d'anciens sceaux, etc., etc.

L'*hôtel de la noble cour* était autrefois le siége tant de la cour féodale de Cassel, dont la juridiction était fort étendue, que du magistrat de la châtellenie de Cassel et des États de la Flandre maritime. Cet édifice, qui sert aujourd'hui de *mairie* et dont les fenêtres sont ornées de frontons alternativement triangulaires et arrondis, n'offre absolument rien de remarquable.

Nous signalerons encore : — sur la place, que décore une *fontaine* en pierre de taille, la jolie façade de l'ancien *hôtel des comtes d'Halluin* (style Louis XVI); — l'ancienne *maison* du général Vandamme, autrefois entourée de beaux jardins, qui ont été détruits; — l'ancienne église des Jésuites (1687), occupée actuellement par l'*école des Frères* de la Doctrine chrétienne; — le *collége communal;* — l'*hospice des vieillards*, fondé en 1255 pour les anciennes domestiques des chanoines de la collégiale de Saint-Pierre, reconstruit au XVIIe siècle, dans le style flamand de cette époque, et restauré dans ce même style, après un incendie, en 1852. Il était desservi, avant la Révolution, par des religieuses Augustines, dont plusieurs sont inhumées dans la *chapelle*, de forme octogonale, reconstruite au XVIIIe siècle. Les restes de Robert le Frison reposèrent aussi dans cette chapelle, avant d'être transférés dans la crypte de Saint-Pierre, en 1281.

Les touristes ne devront pas manquer d'aller contempler le point de vue dont on jouit de la terrasse qui marque l'emplacement de l'ancien *castellum* romain, transformé au moyen âge en *burg* féodal. Ce château, qui joua un rôle important dans les

guerres de la Flandre, fut converti sous Louis XIV, lorsque Cassel tomba au pouvoir de la France, en une citadelle à enceinte bastionnée. Robert le Frison y avait fondé, en 1072, l'église collégiale de Saint-Pierre, plusieurs fois reconstruite, et dont il ne reste qu'une *crypte* où se voit la pierre tumulaire du fondateur, représenté en costume du XIIIe siècle. Au nord-ouest de la terrasse, on remarque un fragment des murs du *castellum* romain, surmonté de murailles de construction presque semblable, bien



Ancien hôtel de ville de Cassel.

qu'elles datent seulement de l'époque espagnole. De cette terrasse, on découvre avec une lunette, quand le temps est clair, plus de trente villes et cent villages environ. Au delà de Dunkerque, à plus de 25 kil. de distance, se montre la mer du Nord, bordée de dunes. A l'est, le *mont des Cats* (158 mèt.), le *mont de Boeschèpe* (137 mèt.) et le *mont Noir* (131 mèt.) attirent aussi l'attention, tandis que, à l'ouest, l'œil ne découvre pas d'autres éminences que le mont de Watten et la chaîne du Boulonnais.

Au sortir de la station de Cassel, on aperçoit presque immédiatement, à gauche, *Bavinchove* (885 hab.), sur le territoire duquel furent livrées la première (1071) et la deuxième batailles (1328) de Cassel. Bientôt se montrent, à droite et à gauche de la voie, les maisons éparses de *Zuydpeene* (803 hab.) et de *Noordpeene* (135 hab.; église du XIVe et du XVIe s.; château du XVe), Peene du Sud et Peene du Nord, théâtre de la bataille de 1677. On croise la voie romaine de Cassel à Watten, et, traversant *Ochtezeele* (467 hab.; église du XVe ou du XVIe s.), on franchit la Peene-Becque.

34e STATION. — ARNÊKE.

7 kil. de Cassel. — 281 kil. de Paris. — 24 kil. de Dunkerque.

Arnêke est un village de 1425 habitants, situé presque entièrement à droite de la station, d'où l'on aperçoit la tour moderne de l'*église* (1590-1609), construite en briques et flanquée d'une tourelle à toit aigu. A l'intérieur de cette église, se voient le *monument funéraire* de noble homme Jean de Halle, seigneur d'Angest (1630), et, sur un pilier, l'arbre généalogique de la famille de Smytère, à partir du XVIe siècle.

Entre Arnêke et Esquelbecq, on peut revoir au loin sur la droite, en se retournant, les pentes boisées du Mont-Cassel. Près du hameau de *Saint-Bonaventure* (à gauche), on croise la voie romaine de Cassel à Mardyck, puis l'Yser naissante.

35e STATION. — ESQUELBECQ.

7 kil. d'Arnêke. — 288 kil. de Paris. — 17 kil. de Dunkerque.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Wormhoudt*, 4 kil., 40 c.; — *Bollezeele*, 8 kil., 60 c.

Esquelbecq (1949 hab.) est situé à 1500 mètres environ, à droite et un peu en arrière de la station, sur l'Yser, qui n'est en cet endroit qu'un faible ruisseau. L'*église*, construite en 1610, n'offre d'intéressant qu'un vitrail représentant *la Vierge et l'enfant Jésus*. Le *château*, entouré de fossés avec pont-levis, flanqué de tourelles et garni de créneaux, date de la même époque que l'église; il appartient à M. Bergerot, maire d'Esquelbecq.

Après avoir croisé la route de Saint-Omer à Dunkerque, on

aperçoit à droite la belle flèche ogivale qui surmonte l'église de *Socx* (728 hab.; cloche ancienne, dont les ornements figurent une *danse des Morts*). Le chemin de fer décrivant une courbe du même côté, on remarque bientôt, toujours à droite, les tours et le beffroi de Bergues, et l'on s'arrête dans la gare de cette ville, au delà du faubourg de Cassel, près des fortifications.

26e STATION. — BERGUES.

9 kil. d'Esquelbecq. — 297 kil. de Paris. — 8 kil. de Dunkerque.

OMNIBUS : 25 c. par voyageur sans bagages; 50 c. avec bagages.

VOITURES DE CORRESPONDANCE (courrier) pour *Hondschoote*, 12 kil., 1 fr.; 2 départs chaque jour, à 6 h. du matin (de l'hôtel du Sauvage) et à 4 h. du soir (du cabaret de la Botte-de-Lin).

OMNIBUS pour *Dunkerque*, 9 kil.; 2 départs chaque jour, à 8 h. du matin et à 1 h. de l'après-midi; bureau à l'hôtel de la Tête-d'Or.

BARQUES-DILIGENCES pour : — *Dunkerque*, 6 kil., 25 c.; 3 départs chaque jour, un départ supplémentaire le samedi; — *Hondschoote*, 12 kil.; le lundi, à 4 h. du soir; — *Saint-Omer*, 35 kil., les mardis et vendredis, à 8 h. du matin.

HÔTELS : — *de la Tête-d'Or* (le meilleur), près de l'hôtel de ville; — *du Canon-d'Or*, — *du Sauvage*.

Bergues (en flamand, *Bergen-Saint-Winocx*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dunkerque, est une ville de 6022 habitants, située au point de jonction du canal de la Colme avec deux autres canaux se dirigeant vers Dunkerque et vers Furnes. Le peu d'élévation du terrain sur lequel elle est bâtie y entretient une humidité malsaine, qui occasionnait autrefois des fièvres paludéennes, endémiques dans la contrée avant que d'importants travaux de desséchement eussent été exécutés dans tous les environs. Des *fortifications*, construites d'après les plans de Vauban et percées de quatre *portes*, entourent Bergues, qui est classée parmi les places de guerre du deuxième ordre. Le *fort Suisse*, au sud, et le *fort Lapin*, au nord, en défendent l'accès; tandis que le *fort Saint-François*, à 3 kil. de la place, commande la route et le canal de Dunkerque, avec le fort Louis, dépendant de cette dernière ville.

Plusieurs fois détruite par les Normands, Bergues, qui portait primitivement le nom de *Groen-Berg* (Montagne-Verte), fut entourée de forti-

fications par le comte de Flandre Baudouin le Chauve, vers 958. Successivement incendiée en 1083, en 1123 et en 1215; prise en 1302 par les Français, qui s'y maintinrent jusqu'en 1328; saccagée par les Anglais, en 1383; elle tomba, en 1385, au pouvoir de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Ce prince la reconstruisit et l'entoura de nouveaux ouvrages de défense. Elle fut néanmoins reprise par les Anglais, en 1436 ; par les Français, en 1558; puis par les Espagnols et les Hollandais. Turenne s'en empara, en 1658; la paix des Pyrénées la rendit à l'Espagne; mais les Français y étant rentrés en 1667, le traité de Nimègue leur en assura la possession. En 1793, les Anglais essayèrent en vain de la réduire.

Bergues était autrefois le chef-lieu d'une châtellenie et il s'y tenait une cour féodale princière, dite le *Perron*. De 1800 à 1803, cette ville fut un chef-lieu d'arrondissement et le siége d'un tribunal de première instance; elle a cédé ces titres à Dunkerque.

L'**église Saint-Martin**, reconstruite en briques, au XVIIe siècle, sur d'anciennes fondations, appartient au style ogival. Elle est flanquée d'une tour carrée. A l'intérieur, nous signalerons surtout : quatorze tableaux peints sur cuivre, par Robert Van Oucke, et représentant les *Apôtres* et leur martyre (dans une chapelle à dr.) ; une toile de Reyer, l'*Adoration des Mages* (on y remarque un beau groupe de têtes); un tableau représentant la *Madeleine* (il paraît avoir été retouché) et deux toiles de Janssens.

L'**hôtel de ville**, reconstruit en 1664-1665, offre quelques parties qui remontent au commencement du XVIe siècle. On peut y visiter un petit musée de tableaux et une bibliothèque. — La plupart des toiles du *musée* (125 n^os) proviennent, comme les livres de la bibliothèque, de l'ancienne abbaye de Saint-Winoc. On remarque particulièrement : une tête de la Madeleine (esquisse vague et inachevée), attribuée à *Rubens;* l'Aveugle joueur de vielle, par *Ribera;* un saint Sébastien (auteur inconnu); un portrait par *Van Dyck;* un intérieur de ferme, par *Breughel;* un portrait d'homme, par *Metzu;* un *Van Schoomberg*, etc. — La *bibliothèque communale*, ouverte aux personnes qui en font la demande au maire, possède 5293 volumes, dont 36 manuscrits. Nous signalerons particulièrement : une *Bible* flamande illustrée, de 1700; un livre d'*Heures*, du XIIIe siècle; et un manuscrit latin du XIIe siècle, renfermant les *Vies de saint Winoc, de saint Oswald et de sainte Levinne*, par Drogon, religieux de Saint-Winoc.

Le **beffroi** (mon. hist.) est une haute tour carrée, qui se compose, au-dessus d'un soubassement, de trois étages décorés sur chacune de leurs faces d'un double rang d'ogives aveugles superposées. Quatre tourelles polygonales, plus ornementées que le reste de la construction et couverte de toits à pans coupés, surmontés de gracieux épis, flanquent le sommet de cette tour, terminée, au-dessus du cadran, par une lanterne octogonale à jour, renfermant un beau *carillon*. Quatre fenêtres à épis s'ou-

La tour Blanche et la tour Bleue, à Bergues.

vrent sur le toit de cette lanterne, dominées elles-mêmes par une gracieuse girouette. Le beffroi de Bergues, bâti au XVIe siècle, mais mal restauré au commencement de celui-ci, est un des plus beaux du département du Nord. La grosse cloche, fondue en 1643, pèse 6500 kilogr. Le carillon joue de 11 h. 1/2 à midi, le dimanche, le lundi et les jours de fête.

Les autres monuments de Bergues sont : — l'*institution Saint-Winoc*, dirigée par des prêtres de la Société de Saint-Bertin ; — le *Mont-de-Piété*, belle construction du XVIIe siècle ; — la *caserne*,

près de la porte du chemin de fer; — l'*hospice;* — la *prison* et la nouvelle *gendarmerie*, à côté de l'hôtel de ville; — les *écoles communales* des Frères; — et quelques *maisons* particulières remontant à l'époque de la domination espagnole.

L'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Winoc, l'un des plus beaux et des plus riches monastères de la Flandre, avait été fondée au XIe siècle, sur une éminence, à l'est de la ville et en dedans des fortifications, pour des religieux établis primitivement à Wormhoudt. Sécularisée en 1792, elle a été complétement démolie, à l'exception de deux tours en ruine, dites la *tour Blanche* et la *tour Bleue*. La première, de forme polygonale, est surmontée d'une flèche aiguë; la seconde, carrée et soutenue aux angles par de puissants contre-forts, a perdu son couronnement. Ces tours sont en elles-mêmes peu élevées; mais leur situation sur un terrain qui offre une élévation sensible au-dessus de la contrée environnante les a fait classer parmi les constructions entretenues aux frais de l'État, comme servant de points de repère aux marins, qui les aperçoivent très-bien de la haute mer. L'emplacement de l'abbaye est occupé aujourd'hui par la *promenade Saint-Pierre* et par le *champ de Mars*.

Le marché aux grains de Bergues (tous les lundis), inférieur à celui d'Arras, est néanmoins l'un des plus importants de la région septentrionale de la France. Le lin, les bestiaux, les fromages et le beurre y donnent lieu aussi à d'importantes transactions.

A 5 kil. au sud-ouest de Bergues, le village de *Steene* (946 hab.) renferme une *église* curieuse du XVIe siècle, à deux nefs, et un joli *château* de la Renaissance, flanqué de quatre tourelles et entouré d'eau. Ce château, qui appartient à la famille Zylof, est gravé dans la *Flandria illustrata* de Sanderus.

On croise successivement, au sortir de la station de Bergues, un fossé d'enceinte et le canal de la Colme, pour traverser d'immenses prairies. — Le chemin de fer se dirige presque en ligne droite vers Dunkerque, parallèlement à la route de terre, qui, bordée d'arbres, longe à droite le canal de Bergues à Dunkerque. Le fort Saint-François, puis le fort Louis, se montrent bientôt du même côté, au delà du canal. Enfin, les usines de

Beffroi de Bergues.

Dunkerque dressent leurs cheminées près de la voie, qui franchit les fortifications et le canal de Mardick. Le train s'arrête dans une misérable gare, dont les constructions, en bois, sont tout à fait indignes de la ville importante qu'elles desservent.

37e STATION. — DUNKERQUE.

8 kil. de Bergues. — 40 kil. d'Hazebrouck. — 305 kil. de Paris.

Renseignements généraux. — Direction.

OMNIBUS pour la ville : 25 c. par voyageur sans bagages. — OMNIBUS (sur la place Jean-Bart) pour l'établissement des bains : 25 c.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Gravelines*, 20 kil., 1 fr. 50 c.; un départ chaque jour, à 4 h. 1/2 du soir.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Bergues*, 8 kil.; deux départs chaque jour, à 10 h. 1/2 du matin (le lundi, à 11 h.) et à 4 h. 1/2 du soir; bureau à l'hôtel du Chapeau-Rouge, 20, rue des Capucins; — *Bourbourg*, 20 kil.; 3 départs chaque jour, à midi, à 4 h. et à 8 h. du soir; bureaux au café de l'Omnibus et à l'estaminet de la Ville-de-Lille, rue des Capucins ; — *Calais*, 42 kil., par *Gravelines*, 20 kil., à 6 heures du matin en été, à 6 h. 1/2 en hiver; 1 fr. 50 c. pour Gravelines ; 2 fr. 50 c. pour Calais; bureau chez Modeste Lemercier, rue David-d'Angers, 5; — *Furnes*, *Nieuport* et *Ostende* (Belgique); 2 départs par jour, à 9 h. du matin et à 2 h. 1/2 du soir; 2 fr. 50 c. pour Furnes, 3 fr. 50 c. pour Nieuport, 5 fr. 50 c. pour Ostende; bureau à l'hôtel du Chapeau-Rouge, 20, rue des Capucins.

BARQUES-DILIGENCES (remorquées par des chevaux et transportant des voyageurs et des marchandises) pour : — *Bergues*, 3 départs chaque jour, (un départ supplémentaire, le lundi et le samedi), quai du Pont-Rouge, basse ville; bureau, rue de Paris, 25 ; — *Saint-Omer*, tous les jours, à 6 h. 1/2 du matin en été, à 7 h. ou à 7 h. 1/2 en hiver, quai de Saint-Omer; 1 fr. 50 c. et 1 fr. ; bureau, rue du Sud, 16; — *Bourbourg*, le mercredi et le samedi, à 4 h. du soir.

BATEAUX A VAPEUR pour : — *Londres*, 2 ou 3 fois par semaine, à heures variables; trajet moyen en 12 h. ; 1re cl. 12 fr. 50 c., 2e cl. 8 fr. 75 c. ; — *Liverpool* ; — *Hull*, le mardi et le samedi ; — *le Havre* ; — *Bordeaux* ; — *Saint-Pétersbourg*, par *Copenhague*, le 1er et le 15 de chaque mois, du 1er mai au 15 octobre seulement; — *Rotterdam*, tous les samedis.

HÔTELS : — *du Chapeau-Rouge*, 20, rue des Capucins ; — *de Flandre*, même rue, 16 ; — *des Bains*, près de la jetée ; — *de Dunkerque*, rue de la Marine, 23, et rue Neuve, 34 ; — *d'Angleterre*, sur le port.

RESTAURANTS : — *de Dunkerque*, rue de la Marine, 23 ; — *de la*

Friture, sur le port (avec parc aux huîtres) ; — *Lonke*, à l'établissement des bains de mer (table d'hôte à 10 h. et à 5 h.; déjeuner, 1 fr. 75 c. ; dîner, 2 fr. 25 c.; repas à la carte); — *de la Belle-Vue*, sur le port.

Cafés : — *Italien* (limonadier-glacier), place Jean-Bart, 34 ; — *du Port*, rue du Quai, 15; — *Lonke*, à l'établissement des bains de mer ; — *Taverne anglaise*, sur le port, à l'entrée de la jetée de l'est.

Bains : — *Établissement des bains de mer*, près de la jetée de l'est (hôtel, café et restaurant), ouvert du 1er juin au 15 octobre. — *Bains de mer de la Concurrence*, à côté de l'établissement précédent.

Bains d'eau douce : —*bains Turcs*, rue des Quatre-Écluses (bains chauds d'eau de mer et d'eau douce, bains de Barèges); — *bains Chinois*, rue des Sœurs-Blanches, 7 ; — *école municipale de natation*, dans les fossés des fortifications, près de la porte de Lille, du chemin de fer et de la route de Bergues. Ouverte du 1er mai au 1er octobre, de 9 h. à 11 h. du matin pour les dames seules; le reste de la journée pour les hommes. 50 c. d'entrée, cabinet et linge compris.

Libraires : — *Arnould-Ricquer*, rue de l'Église ; — *Liénard*; — Mme *Théry*, rue de l'Église, 22; — *Bacquet*, rue du Sud, 26 ; — *Vandenbussche*, rue des Capucins, 2.

Poste aux lettres : rue du Collége, 25. — Télégraphe : rue Dupouy, 10.

Direction. — Les étrangers qui ne veulent pas séjourner à Dunkerque peuvent suivre l'itinéraire suivant pour visiter rapidement cette ville et voir néanmoins tout ce qu'elle renferme d'intéressant. Au sortir de la gare du chemin de fer, on se dirige à gauche vers un pont qui franchit le canal de Bergues, à son embouchure dans l'arrière-port, et, longeant (à gauche) le mur d'enceinte du parc de la Marine, on traverse la *place du Marché-au-Blé*, à laquelle fait suite presque immédiatement la *place Napoléon*. On laisse à gauche la *rue Neuve*, pour prendre la *rue des Capucins*, qui aboutit à la *place Jean-Bart* (statue du célèbre marin ; succursale de la Banque de France). Près de l'angle nord-ouest de cette place, dans la rue de l'Église, s'élèvent l'église Saint-Éloi et le beffroi de Dunkerque. Après les avoir examinés, on peut prendre, en face de Saint-Éloi, la *rue de la Vierge* (halle à la viande et au poisson), puis à gauche la *rue Neuve*, et, tournant encore à gauche, visiter le beau parc de la Marine, et en sortir par la grille du nord, à l'extrémité inférieure de la *rue de Bergues*, près des ponts en fer qui unissent la ville proprement dite au quartier de la Citadelle. Près de là, dans la *rue de la Panne*, se trouve située l'église Saint-Jean-Baptiste. A gauche des ponts de fer s'étendent l'arrière-port et le bassin de la Marine, entouré de ses vastes corderies et de ses magasins; à droite, le bassin du Commerce. Suivant les *quais* de ce côté, on longe successivement, à gauche, les chantiers de construction, le gril de carénage, le port d'échouage et le chenal. Sur l'autre rive, on remarque de vastes magasins, entre autres ceux de

MM. Bourdon et Cie. Au delà du bâtiment des pilotes et de la tour de Leughenaer, la *rue de la Grille* conduit à la chapelle des Dunes.

Il faut sortir des fortifications par la *porte de l'Estran*, et traverser le canal dit cunette des Moëres, pour gagner l'établissement des bains de mer et la jetée de l'est, d'où l'on découvre une belle vue sur la ville, en se retournant. Revenant ensuite sur ses pas jusqu'à l'entrée du bassin du Commerce, on prend la *rue du Quai*, pour voir, sur la *place d'Armes*, à droite l'hôtel de ville, qui renferme la bibliothèque publique ; à gauche le musée, dans l'ancien palais de justice, adossé au collége. La *rue du Moulin*, la première à gauche dans la *rue de l'Église*, conduira à la *rue du Jeu-de-Paume* (sous-préfecture), qu'il faut suivre à droite jusqu'à la *place du Théâtre* (salle de spectacle) et à la *rue de Nieuport* (à gauche). On arrive ainsi à la *place Calonne*, et, par cette place (à droite), au *champ de manœuvres* que bordent, à droite la caserne Sainte-Barbe, à gauche la digue plantée d'arbres qui longe la cunette des Moëres. A l'extrémité du champ de manœuvres, entre la poudrière et la caserne Sainte-Barbe, la *rue du Sud* aboutit à la place Jean-Bart.

Situation. — Aspect général.

Dunkerque, chef-lieu d'arrondissement du département du Nord, ville de 32 113 habitants, est située à 8 mètres d'altitude moyenne, par 51° 2′ 11″ de latitude nord et 0° 2′ 23″ de longitude est, sur la mer du Nord, au point de jonction des canaux de Furnes, de Bergues, de Bourbourg, de Mardick et des Moëres. Elle est entourée de fortifications, dont une partie est en voie de démolition pour être reportée plus loin. Cinq *portes* (aucune n'est remarquable) s'ouvrent dans cette enceinte. Du côté de l'ouest, une coupure a été faite, en outre, aux fortifications pour le passage du chemin qui conduit au *fort Revers*, reconstruit il y a une quinzaine d'années, au bassin des chasses et au *fort Risban*. Le *fort Louis*, au sud de la ville, près du canal de Bergues, complète la défense de Dunkerque, qui est classée parmi les places fortes du premier ordre, moins peut-être pour l'importance de ses fortifications, construites presque entièrement en terre, que pour l'extrême facilité avec laquelle ses abords peuvent être couverts, jusqu'à Bergues, d'une nappe d'eau de 1 mètre 50 centimètres de profondeur.

Dunkerque se divise en trois parties distinctes : — la *ville* proprement dite, circonscrite à l'ouest par le canal de Bergues, l'ar-

rière-port et le port; au nord et à l'est, par les fortifications et la cunette des Moëres; au sud, par le canal de jonction qui relie le canal de Furnes à ceux de Bergues et de Mardick; — la *basse ville*, au sud du canal de jonction; — le *quartier de la Citadelle* à l'ouest du port, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle.

La ville, percée de rues propres et bien pavées, présente un bel aspect. L'activité du commerce lui donne, surtout vers le port, une certaine animation. La basse ville, dont les rues, très-larges, se coupent toutes à angle droit, renferme les principaux établissements industriels. Quant au quartier de la Citadelle, à part quelques forges et les beaux magasins de MM. Bourdon et Cie, il se compose de maisons de pauvre apparence, habitées par des ouvriers ou des marins. Il règne toutefois une grande activité sur le quai qui longe le port de ce côté et sur lequel le chemin de fer a étendu ses rails pour mettre ses wagons en communication directe avec les paquebots et les navires en chargement ou en déchargement. De ce quai, on voit très-bien la ville, le beffroi et la tour de Leughenaer. De l'extrémité de la jetée de l'est, on découvre aussi la ville et ses principaux monuments sous un aspect à peu près semblable.

Histoire.

« A une époque inconnue, vers le VIIe siècle peut-être, dit M. V. Derode, l'historien de Dunkerque, sur la grève de la mer du Nord, deux hameaux s'étaient plantés au sommet de deux dunes voisines. L'un prit pour patron saint Éloi, l'apôtre de la contrée; l'autre, saint Gilles. Une troisième bourgade se constitua plus à l'est, et, il y a deux ou trois cents ans, changea son nom primitif de *Pierkepaps* en celui qu'elle porte aujourd'hui, nom brillant et sonore, le *Roosendael* (le Val aux Roses).

« Entouré de murs au IXe siècle (ou au Xe), *Saint-Gilles* perdit son nom et devint *Dunkerque* (l'Église des Dunes). *Saint-Éloi*, devenu faubourg de la nouvelle ville, en resta séparé jusqu'au XVIIe siècle, au moment où Louis XIV l'incorpora à la ville, il y a deux cents ans à peine. »

Ce fut le comte de Flandre Baudouin III qui éleva les premières murailles de défense de Dunkerque. Au XIIe siècle, Philippe d'Alsace y équipa une flotte pour le transport de ses troupes en Palestine. Après sa mort, la seigneurie de Dunkerque fut successivement aliénée en faveur de sa veuve, la comtesse Mahaut, et des maisons de Hainaut, de Cassel, de Bar, de Luxembourg et de Vendôme. Toutefois les comtes de Flandre

en conservèrent la suzeraineté. Robert de Cassel avait, dès 1322, donné à Dunkerque une administration communale.

Occupée par Philippe le Bel, de 1299 à 1305, Dunkerque fut saccagée par les Flamands révoltés contre leur comte, en 1325 et en 1357. Les Français l'assiégèrent une seconde fois en 1488, mais inutilement. En 1558, le maréchal de Termes s'en étant emparé et l'ayant livrée au pillage, ses soldats y commirent les plus grandes cruautés. La bataille de Gravelines, gagnée peu après par le comte d'Egmont, fut l'occasion de terribles représailles contre les Français prisonniers.

En 1583, le duc d'Alençon prit Dunkerque et s'y établit, mais il en fut presque immédiatement chassé par le duc de Parme. En 1646, le prince de Condé vint à son tour assiéger Dunkerque, au nom de Louis XIV encore mineur. L'amiral Tromp cernait le port avec une flotte hollandaise. Après une résistance désespérée, la garnison dut capituler; mais six ans après, le comte d'Estrades, gouverneur de la place pour les Français, se vit contraint de la rendre aux Espagnols. Turenne s'en empara, en 1658, après la célèbre bataille des Dunes, où Condé avait combattu pour les Espagnols. Louis XIV vint en personne en prendre possession; puis la livra à Cromwell, qui lui avait fourni 10 000 hommes, à la condition d'être mis en possession de la première ville prise par l'armée française. Quand les Anglais eurent fortifié la place et construit une citadelle, Charles II, dont le trésor était vide, consentit à la rendre à Louis XIV (1662), moyennant une indemnité de cinq millions de livres. Des fortifications imposantes furent alors élevées par Vauban; le port fut approfondi; Dunkerque devint en peu de temps une des villes les plus importantes de la France; et, lorsque Louis XIV se trouva en guerre contre les Anglais et les Hollandais, les corsaires dunkerquois s'illustrèrent entre tous, avec les Malouins, par leur intrépidité et leurs succès. En dix ans, de 1688 à 1697, leurs prises s'élevèrent à 22 167 000 livres. A la tête de ces héros, brillaient Jean Bart et le chevalier de Forbin, dont les exploits sont connus de tout le monde.

Après avoir vainement bombardé Dunkerque par mer, en 1694, l'Angleterre imposa à Louis XIV, par le traité d'Utrecht (1712), la destruction du bassin, des écluses, des remparts, des jetées et des ports, enfin la fermeture du chenal par un batardeau de sable. Le roi de France, contraint par les circonstances d'accepter ces conditions humiliantes, essaya d'en atténuer les désastreux effets en créant un port à Mardick et en élargissant le canal qui reliait cette ville à Dunkerque. L'Angleterre protesta contre cette prétendue violation du traité d'Utrecht et obtint encore, en 1717, la destruction de ces nouveaux travaux.

Au commencement de la guerre de 1741, Louis XV releva les fortifications de Dunkerque et les corsaires reprirent leurs courses avec autant d'audace et de bonheur que dans les luttes précédentes; mais, à la paix

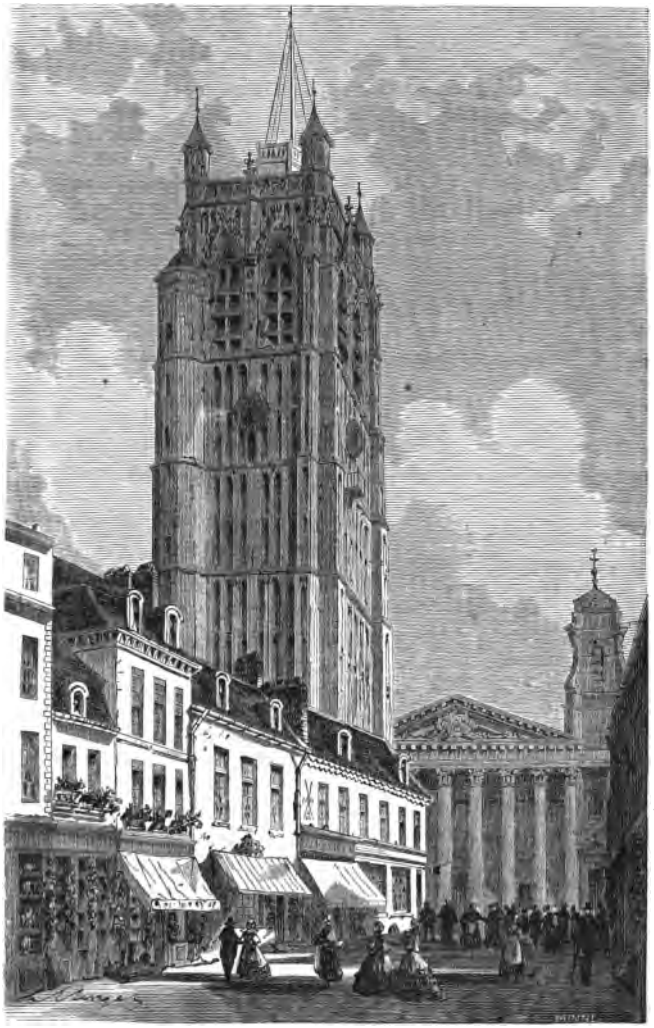
d'Aix-la-Chapelle, Louis XV, par une déplorable faiblesse, que n'expliquaient point les victoires remportées par ses armées et la situation générale des affaires, ratifia de nouveau les clauses du traité d'Utrecht relatives à la destruction de Dunkerque (1748). Lors de la conclusion du traité de Paris, en 1763, les Anglais imposèrent encore une fois au gouvernement français le désarmement de Dunkerque. Pendant la Révolution, la marine dunkerquoise jeta un dernier éclat ; le courage et la constance des habitants se déployèrent surtout dans le siége mémorable de 1793, où le jeune Hoche fit ses premières armes contre le duc d'York. La ville fut sauvée par la victoire d'Hondschoote. Sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, quelques travaux d'amélioration et d'agrandissement du port furent entrepris ; mais c'est surtout l'exécution du décret de 1861 (*V.* ci-dessous, p. 450) qui parait devoir être pour Dunkerque le point de départ d'une nouvelle prospérité dans l'avenir.

Parmi les hommes célèbres qu'a vu naître Dunkerque, nous nommerons : Guillaume Martins, savant jurisconsulte ; Nicolas Van den Helle, recteur de l'université de Louvin ; Cornil Schepper, ambassadeur et ami de Charles-Quint ; Pierre Faulconnier, grand bailli et historien de Dunkerque ; le naturaliste Denis Montfort, dont l'ouvrage sur les mollusques s'imprime à la suite des œuvres de Buffon ; Perse, inventeur des moulins à eau mûs par le flux et le reflux ; les peintres Jean de Reyn, Élias et Descamps (XVIIIe siècle) ; le sculpteur Elshoecht ; les compositeurs Dourlen et Woets ; les généraux Bisson, de Saint-Laurent, Thévenet et Guilleminot ; enfin, dans la marine, Jean Bart, son fils François et son petit-fils Philippe, qui fut gouverneur de Saint-Domingue, Michel Jacobsen, le vice-amiral Roussin et les contre-amiraux Van Stabel et Lhermite.

Les armes de Dunkerque sont : coupé, le chef d'or au lion passant de sable, la pointe d'argent à un dauphin couché, d'azur, posé en face, crêté et oreillé de gueules.

Avant l'incorporation définitive de Dunkerque à la France, les habitants de cette ville et du pays environnant parlaient exclusivement flamand. Le Comité flamand de France a constaté en 1857 que, sur 59 communes dont se compose l'arrondissement de Dunkerque, 40 parlaient alors exclusivement flamand ; 2 exclusivement français ; 5 français et flamand, le flamand dominant ; 12 français et flamand, le français dominant.

La situation de cet arrondissement au bord de la mer et la configuration exceptionnelle du terrain, souvent plus bas que le niveau des marées, y ont donné lieu à de gigantesques travaux de desséchement. A l'époque de la conquête romaine, en effet, ce territoire était encore en grande partie recouvert par les eaux d'un golfe qui pénétrait dans l'intérieur des terres jusqu'à Saint-Omer. Dès le VIIe siècle, des endiguements furent commencés autour des îles de ce golfe, diminué d'ailleurs chaque jour



Église et tour Saint-Éloi, à Dunkerque.

par ses propres alluvions. Aujourd'hui de hautes digues, qui partagent le territoire comme un immense damier, défendent les campagnes contre les invasions de la mer; des fossés d'assainissement ou *watergands*, traversant tous les champs, portent leurs eaux dans des canaux plus profonds, séparés de la mer par de fortes écluses qui s'ouvrent à marée basse et se ferment avant l'heure du flot. Ces admirables travaux de desséchement, auxquels on ne peut comparer que ceux des Frisons et des Hollandais, ont toujours été confiés aux soins des échevinages locaux, sous la direction et la surveillance des grands baillis et des châtelains-vicomtes. Ils sont actuellement dirigés par des commissions syndicales choisies parmi les principaux propriétaires du pays. C'est ce que l'on appelle l'administration des Watteringues. Plus de 40 000 hectares de terres fertiles ont été ainsi rendus à l'agriculture.

Un chemin de fer, de 12 kil. de longueur, actuellement en construction (mai 1866), reliera incessamment Dunkerque à Furnes, et, par Furnes, aux principales villes de la Belgique.

Monuments religieux.

L'église Saint-Éloi (rue de l'Église), fondée en 1440, a été reconstruite vers 1560, en briques et pierre, dans le style ogival de la dernière période. En 1783, les premières travées de la nef et une sorte de porche à ciel ouvert, qui la reliait à la tour de l'ouest, furent démolis pour le passage d'une rue. Alors s'éleva, sur les plans de l'architecte Louis, à qui sont dus le Grand théâtre de Bordeaux et l'hôtel de la Monnaie à Paris, la façade actuelle en pierre, composée d'un péristyle d'ordre corinthien supportant un fronton triangulaire, et de deux tours carrées, surmontées de campaniles dans le goût italien. Cette façade, dont on pourrait admirer les proportions, forme le contraste le plus choquant avec l'intérieur de l'édifice, formé d'une nef principale, maintenant trop courte relativement au chœur, de doubles collatéraux, d'un déambulatoire et de huit chapelles, dont cinq à l'abside. Des barres de fer transversales, appuyées sur des têtes de monstres, relient entre eux les murs de la nef et des bas côtés, à la naissance des voûtes dont les nervures reposent sur des colonnettes sans chapiteaux ou plutôt sur de simples nervures se prolongeant le long des piliers. Le chœur, surélevé de sept marches, est entouré d'une grille. On y remarque des stalles dont les *miséricordes* ou petits siéges sont ornées de curieuses sculptures.

Des autels de marbre, surmontés de rétables du style grec et adossés aux fenêtres des bas côtés extérieurs, disparaîtront sans doute prochainement par suite des travaux de restauration entrepris dans l'église Saint-Éloi, et dont l'exécution, bien que n'étant pas parfaitement homogène, mérite néanmoins des éloges. Les hautes fenêtres du chœur ont été garnies de vitraux où le rouge domine un peu trop. La chapelle du fond de l'abside (chapelle du Saint-Sacrement) et les deux chapelles voisines (chapelles de la sainte Vierge, à gauche, et de saint Pierre, à droite) ont été aussi décorées de verrières et d'autels gothiques avec rétables en bois sculpté. Les vitraux de la chapelle du Saint-Sacrement, exécutés par M. Didron, représentent : celui du fond, la *charité* enseignée et pratiquée par Jésus-Christ; les deux autres, les *Sacrifices d'Abraham* et *de Melchisédech*. La verrière de la chapelle de la sainte Vierge, confiée à un autre artiste, figure le *Mariage de la Vierge;* celle de la chapelle Saint-Pierre, trop compliquée, symbolise, croyons-nous, l'*Infaillibilité du Souverain Pontife*, au moment où, entouré de cardinaux et d'évêques, il prononce la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception.

Près de la sacristie, se voit la *pierre tumulaire de Jean Bart* décédé le 27 avril 1702, dans la cinquante-deuxième année de son âge, « dont il en a employé *vingte-cinq*, dit l'inscription, au service de sa Majesté. » A côté du héros, repose sa femme Marie-Jacqueline Tugghe; mais la pierre n'indique plus l'endroit exact de la sépulture.

A l'entrée de l'église, près du portail, sont placées les pierres tumulaires de François Cornil Bart, fils de Jean, celle de Jean Lebœuf (écusson portant trois têtes de bœuf) et une inscription rappelant la restauration de l'église et la construction du péristyle en 1682-1683, sous le décanat de M. Bertrand Thiery, curé de Saint-Éloi. De nombreux tableaux, pour la plupart mal placés, ornent aussi l'édifice. Nous signalerons particulièrement : le *Martyre de saint Georges*, par François Porbus; l'*Enfant Jésus sur les genoux de sa mère*, par Gérard Seghers; le *Martyre des quatre couronnés*, par Jean de Reyn; une *Descente de croix*, par Élias, etc. La *chaire*, en bois sculpté, date du XVIIIe siècle (pour la tour Saint-Éloi ou beffroi, *V.* ci-dessous, p. 447).

L'**église Saint-Jean-Baptiste** (rue de la Panne, près du port), ancienne chapelle des Récollets, dont la façade en briques manque de caractère, se compose d'une seule nef (XVIIIe siècle) à fenêtres en plein cintre et à voûte en arc surbaissé. A droite de la nef, des arcades également surbaissées donnent accès dans l'ancien cloître du couvent, dont les quatre galeries, se développant autour d'une cour centrale, forment une annexe de l'église. Le long de la galerie parallèle à la nef, a été ajoutée, vers 1840, une vaste chapelle dédiée à sainte Philomène (nombreux ex-voto). L'église et ses annexes renferment un nombre considérable de tableaux et de statues, provenant pour la plupart de l'abbaye Saint-Winoc à Bergues. Les principaux tableaux sont : *le Christ au Roseau*, de Van Dyck; *Saint Jérôme*, de Zurbano (?); deux *Saintes Familles*, l'une de Guido Reni, l'autre de Rumini; huit grandes toiles d'Élias Robert, placées dans la nef, au-dessous des fenêtres, un Solimena, un Gaspard de Crayer, etc. Une tradition locale attribué à Canova le *Christ* en marbre que l'on remarque aussi dans Saint-Jean-Baptiste. En face de la chaire, au-dessous de ce Christ, est placée la pierre tumulaire du statuaire Elshoecht, décédé en 1856 et inhumé en cet endroit, ainsi que son père et sa mère. Le buffet d'orgues est orné de plusieurs statues. A côté de l'église, sur l'emplacement du couvent des Récollets, s'élève une belle école communale de filles, dirigée par les sœurs de la Providence.

L'**église Saint-Martin** (rue de Paris, basse ville) a été récemment bâtie dans le style roman, pour remplacer une chapelle depuis longtemps insuffisante.

La **chapelle de Notre-Dame des Dunes** (place de la Petite-Chapelle, à l'extrémité de la rue de la Grille, entre le port et les remparts) doit son origine à la découverte d'une statuette de la sainte Vierge, dans les sables de la côte. Fondée au commencement du XVe siècle, convertie en magasin de projectiles pendant la Révolution, détruite alors par une explosion, elle a été rebâtie en 1815-1816 et agrandie en 1858, par la construction de deux travées en avant-corps. Elle a la forme d'un parallélogramme, surmonté d'une petite flèche hexagonale et dont la façade est ornée de deux colonnes corinthiennes et d'une niche renfermant une statue de la Vierge mère. A l'intérieur, éclairé par des baies

en plein cintre, on remarque seulement la statuette miraculeuse et d'innombrables ex-voto suspendus à la voûte et couvrant tous les murs : petits navires en bois, tableaux, béquilles, membres en cire, etc. La chapelle des Dunes est très-fréquentée des marins, qui y viennent en pèlerinage par troupes nombreuses, surtout au mois de mars, avant le départ pour la pêche de la morue, et au mois de septembre, pendant l'octave de la Nativité de la Vierge.

Des PP. Rédemptoristes ont fait élever (1857-1860), rue David d'Angers, un couvent et une *chapelle* ouverte au public.

Une *chapelle anglicane* et une *chapelle évangélique française* se partagent l'église de l'ancien couvent des religieuses Conceptionistes, rue des Sœurs-Blanches.

Monuments civils.

L'hôtel de ville (place d'Armes) est une construction insignifiante, de 1644, précédée d'un péristyle grec, datant seulement de 1810. Un perron de 8 marches conduit au vestibule orné des *bustes* en marbre *de Jean Bart*, par Lemot, du *contre-amiral Lhermite* et *du lieutenant général Guilleminot*, par Elschoecht. La grande salle des mariages renferme aussi plusieurs bustes et portraits représentant les célébrités dunkerquoises, un *buste de Louis XIV*, en marbre, par Elschoecht fils, et quatre grandes toiles sans intérêt. C'est à l'hôtel de ville (au premier étage) qu'est installée la *bibliothèque communale*, fondée en 1740 par l'historien Faulconnier, riche de 6000 vol. et ouverte au public le lundi, le mercredi et le vendredi, de 6 h. à 9 h. du soir. Une ancienne prison, attenante à l'hôtel de ville, a été convertie en mont-de-piété, il y a quelques années.

En face de l'hôtel de ville, à l'angle de la rue du Collége, s'élève la **Bourse**, construite en 1754, et dont le rez-de-chaussée voûté sert, en effet, chaque jour, aux réunions des commerçants, de midi à 1 heure. — Le tribunal de première instance occupait, il y a quelques années, le premier étage de cet édifice, dont la grande salle renferme cinq tableaux allégoriques du peintre Descamps, représentant les principaux faits de l'histoire de Dunkerque depuis la bataille des Dunes jusqu'au rétablissement du port, en 1756. — Le **musée**, fondé en 1838 et ouvert au public

en 1841, occupe le second étage du même édifice. Ce musée possède : une centaine de tableaux et quelques sculptures; une collection de vases étrusques; des curiosités diverses rapportées des pays d'outre-mer; quelques modèles de constructions navales; environ 3000 médailles et monnaies de divers pays (500 médailles antiques, grecques ou romaines); des collections d'histoire naturelle, parmi lesquelles on remarque surtout une riche collection de lépidoptères exotiques, donnée par M. Benoît Gernaert, ancien consul de France à Canton.

Parmi les tableaux, qui proviennent en grande partie des riches galeries de l'abbaye Saint-Winoc à Bergues, nous signalerons (les numéros que nous empruntons au catalogue, manquent pour la plupart sur les cadres) : — 7 et 8. *Pattel*. Paysages avec figures. — 9. *Velasquez*. Tête de jeune homme coiffée d'une toque. — 10. *Luini*. Deux enfants s'embrassant. — 11. *Cigoli*. Judith décapitant Holopherne. — 12. *Van der Meulen*. Siége d'une ville de Flandre. — 13. *Van Thulden*. La charité romaine (d'après Rubens). — 14. *Sneyders*. Une nature morte (les figures sont de Cornil de Vos). — 16 et 17. *Jouvenet*. Têtes d'homme et de femme vues de profil. — 19. *Snayers*. Paysage, avec une troupe de cavaliers. — 21. *Teniers* (*David*). Réunion de villageois. — 23. *Pater Neefs*. Intérieur d'une cathédrale. — 28. *Van Ostade*. Un intérieur. — 33. *Teniers* (*David*). Assemblée de singes jouant aux cartes. — 36. *Teniers*, dit *le Vieux*. Tentation de saint Antoine. — 37. *J. Van Oost*, le Vieux. Les joueurs de cartes. — 40. *Rubens*. Saint François (esquisse d'un tableau qui est à Gand. — 44. *Janssens* (*Abraham*). Une femme sacrifiée aux idoles. — 49. *Mignard*. Portrait de Louis XIV. — 54. *Teniers* (*David*). Une femme jouant de la mandoline. — 62. *Le Giorgione*. Un religieux appuyé sur une table. — 63. *Hans Holbeen*. Portrait de Luther. — 65. *Ph. Wouwermans*. Un petit cheval blanc. — 67. *Mignard*. Portrait du duc de Bourgogne. — 68. *Rigaud*. Portrait de Cl. Lebranc. — 69. *Jean Van Hoeck*. Les saintes femmes au tombeau, d'après Rubens (le paysage est de Breughel de Velours). — 75. *Rubens*. Le mariage de la sainte Vierge. — 76. *Le même*. La réconciliation de Jacob et d'Ésaü. — 77. *Jean de Regn*. Portrait d'homme. — 78. *Jordaëns*. Combat d'amazones. — 85. *J. Coignet*. Une route dans le Tyrol. — 89. *Breughel de Velours*. Les feux de la Saint-Jean (peinture sur bois). — 93. *Van der Meulen*. Un choc de cavalerie.

Le beffroi (mon. hist.) ou *tour de l'Église* est une tour carrée en briques, composée de six étages, dont quatre sont décorés sur chacun de leurs côtés d'un double rang d'arcades ogivales aveu-

gles. Le cinquième étage renferme une horloge de Lepaute. Au dernier étage seulement s'ouvrent des baies garnies d'auvents. Cette tour, haute de 90 mètres, fut construite au XVe siècle et faisait autrefois partie, ainsi que nous l'avons dit, de l'église Saint-Éloi. On remarque encore à la base quelques colonnes dont les chapiteaux mutilés appartiennent au style gothique flamand tertiaire. De la plate-forme, à laquelle conduit un escalier de 265 marches, on découvre une vue magnifique. Cette plate-forme est flanquée aux angles de tourelles rondes à clochetons. Au milieu, sur une tourelle carrée, se dresse un mâtereau de 46 mètres de hauteur, qui sert à arborer, les jours de solennité publique, une longue flamme aux couleurs nationales, et, en tout temps, à signaler au bateau pilote stationné en rade, à l'aide de pavillons conventionnels, les navires en danger qui auraient échappé à son attention. Le sixième étage de la tour renferme sept cloches, consacrées tout à la fois au service de l'église et à celui de la ville, et, en outre, vingt-neuf cloches spéciales au carillon. Ce *carillon*, célèbre entre tous les carillons de France et de Belgique par l'air popularisé sous son nom, a été restauré en 1854. Un mouvement mécanique y exécute une phrase musicale aux heures et aux demi-heures; mais le dimanche et le samedi, de 11 heures à midi, un véritable carillonneur y joue des airs variés.

Parmi les autres édifices publics de Dunkerque, nous nommerons seulement : — l'*hôtel de la sous-préfecture* (rue du Jeu-de-Paume); — le nouveau *palais de justice* (près de la place Napoléon), dont la façade est décorée de deux ordres, dorique et ionique, superposés; — le *théâtre*, construit vers 1844, sur l'ancienne place Jean-Bart; — la *salle de concerts* (rue Royale); — l'*hôpital civil;* — *l'hôpital militaire;* — les casernes, dont les principales sont les *casernes Sainte-Barbe* et *du Havre;* — l'*arsenal;* — la *prison;* — les *casemates* et le *parc d'artillerie;* — la *direction de la douane* (basse ville); — l'*hôtel de la Marine* (à l'angle sud du parc de la Marine); — les *magasins*, les *ateliers* et les *corderies* de la Marine, vastes constructions élevées sous Louis XIV, à l'est et à l'ouest du bassin de la Marine; — la *halle à la viande*, rue de Bergues; — l'*abattoir* (basse ville), bâti en 1832 et remarquable par ses vastes proportions, etc.

Le *collége communal* occupe, depuis 1826, l'emplacement de l'ancienne église des Jésuites. Une des salles renferme un certain nombre de tableaux (Porbus le Jeune, Ribeira, Jordaëns, Van der Meulen, etc.) dont plusieurs appartenaient au musée, où ils n'ont pu être conservés, faute de place.

L'institution libre de *Notre-Dame des Dunes* (place du Marché-au-Blé, 37) mérite d'être citée à côté du collége communal.

Une *école d'hydrographie* est installée dans les bâtiments du parc de la Marine. La Société française d'archéologie y a fait placer, en 1860, une plaque de marbre portant une inscription à la mémoire de Jean-Joseph Petit-Genet, professeur de cette école depuis 1796 jusqu'en 1842.

Dunkerque possède, en outre : des *écoles communales* de garçons et de filles (nous signalerons particulièrement celles de la rue Caumartin et de la rue de la Panne); — des *écoles communales d'architecture, de peinture, de dessin et de mathématiques.*

L'établissement des bains de mer, sur la plage, n'est point en rapport avec l'importance de Dunkerque et le nombre des étrangers qui viennent chaque année y passer la saison des bains. Cet établissement renferme néanmoins une vaste galerie, une grande salle de danse et de concert, un salon de musique et de travail pour les dames, un cabinet de lecture, une salle de billard, un hôtel et un café-restaurant.

On ne trouve à Dunkerque aucune maison particulière antérieure au XVIIe siècle, mais on en voit encore un certain nombre qui, par leurs pignons à volutes, rappellent le commencement de ce siècle et la domination espagnole. Plusieurs *maisons* du XVIIe et du XVIIIe siècle renferment aussi des carrelages muraux en faïence peinte et historiée, provenant pour la plupart des fabriques de la Hollande. M. Raymond de Bertrand, dans un *Mémoire* lu à la XXVIIe session du Congrès archéologique de France, tenue à Dunkerque en 1860, en a signalé un certain nombre. On peut voir de beaux spécimens des carreaux de cette espèce dans la *collection* d'antiquités et de curiosités de M. Benoît Dutoit, rue des Sœurs-Blanches.

Sociétés diverses.

Comme Boulogne et Calais, Dunkerque possède une *Société humaine*, fondée en 1834, dans le but de secourir les naufragés

et les personnes auxquelles il arrive des accidents sur le port ou sur la plage. — Les principales sociétés savantes et artistiques de Dunkerque sont : la *Société pour l'encouragement des sciences, lettres et arts*, fondée en 1851 (elle a entrepris la formation d'un musée naval); — le *Comité flamand de France*, établi en 1853 pour la recherche, la conservation et l'étude des documents en langue flamande, relatifs à l'histoire et à la littérature des Flamands de France; — la *Société d'Agriculture;* — le *Cercle Musical;* — la *Société d'Harmonie;* — la *Société Philharmonique*, etc.

Une *Société d'archers*, dite *de Saint-Sébastien*, et une *Société d'arbalétriers*, dite *de l'Union* (autrefois de Saint-Georges), datent du XIVe siècle et furent fondées par Robert de Cassel.

Port. — Commerce. — Industrie.

Le **port** de Dunkerque, tout à la fois port militaire et port de commerce, s'ouvre dans la direction du nord-nord-ouest, entre deux *jetées* ou estacades, dont la plus importante, celle de l'est, mesure 879 mètres de longueur. Cette jetée, très-fréquentée par les promeneurs, se termine par une plate-forme avec des bancs; mais elle est trop étroite (sa largeur ne dépasse pas 2 mèt.) et les poutrelles qui en forment le plancher sont trop espacées.

Le *chenal*, long de 3100 mètres, se divise en trois parties distinctes, de longueur à peu près égale, et d'une largeur moyenne de 70 mètres : le *chenal proprement dit*, l'*avant-port* et le *port d'échouage*.

Un premier bassin à flot, dit *bassin du Commerce* (5 hectares), fait suite au port d'échouage et communique avec lui par deux écluses : l'une à sas, l'autre simple, nommée écluse de barrage (21 mètres de longueur) et réservée aux bateaux à vapeur à roues de grandes dimensions.

Le deuxième bassin à flot est appelé *bassin de la Marine* (2 hectares 67 ares), parce qu'il appartient, en effet, à la marine de l'État, qui l'a remis à l'administration civile, pour l'usage du commerce. Il est entouré de quais revêtus en pierre et ayant ensemble une longueur de 700 mètres environ. A l'ouest s'étendent les corderies de la Marine, à l'est d'immenses magasins.

L'*arrière-port* (2 hectares 1/2 environ), situé derrière le bassin

du Commerce et à côté du bassin de la Marine, communique avec les canaux de l'intérieur par l'*écluse de Bergues*. En vertu d'un décret du 14 juillet 1861, cet arrière-port doit être converti en un troisième bassin à flot, pourvu de deux écluses de 21 mètres de largeur et bordé, du côté de la ville, par des quais en pierre.

Le même décret ordonne l'exécution d'autres travaux d'amélioration du port de Dunkerque, travaux qui comprennent : l'élargissement et l'approfondissement du chenal, dont les vases recouvrent encore une partie des matériaux des fortifications détruites sous Louis XIV; la construction d'un quai en bois, à l'aval des écluses du bassin du Commerce; la construction d'une forme de radoub; le déplacement des chantiers de construction, actuellement établis au fond du bassin du Commerce, du côté de la ville (ils seront transférés dans le bassin des Chasses et reliés au chenal par une écluse spéciale), la reconstruction du pont tournant de la Citadelle, au fond du bassin du Commerce, et l'achèvement des quais de ce bassin; enfin, le déplacement et l'extension des fortifications. La dépense nécessitée par ces importants travaux, actuellement en cours d'exécution, est évaluée à 15 millions, dont 4 millions pour le déplacement des fortifications.

Le tirant d'eau moyen du port de Dunkerque est de 6 mètres en vive eau et de 5 mètres en morte eau. Ce port peut donc recevoir, en vive eau, des navires de 800 tonneaux ou frégates de 3e rang, en morte eau des navires de 500 tonneaux ou corvettes, et en tout temps des bateaux à vapeur de 4 à 500 chevaux. Néanmoins, il est entré, en vive eau, plusieurs navires de 1000 à 1200 tonneaux de jauge et de 1500 à 1800 tonneaux de portée.

A l'ouest du port s'ouvre un vaste bassin, en forme de poire, dit *bassin des Chasses* (30 hectares) et relié au chenal par une écluse à cinq passages. Ce bassin a été creusé vers 1825 pour recevoir, à la marée haute, des eaux qui, retenues en abondance puis lâchées à marée basse, balayent les sables amoncelés en forme de barrage à l'entrée du chenal.

Deux forts, le *fort Risban* et le *fort Revers* défendent le port. Le premier est situé sur la plage, au nord du bassin des Chasses; le second, à l'est de ce bassin, près du chenal.

Le port de Dunkerque est signalé par un phare de premier

ordre, construit en 1837, entre l'écluse du bassin des Chasses et le fort Risban. C'est une tour ronde en briques, avec soubassement en pierre, portant un feu tournant de minute en minute, d'une altitude de 52 mètres et d'une portée de 27 milles. — L'entrée du chenal est spécialement éclairée par un *feu* fixe de quatrième ordre, de 12 à 15 milles de portée en ligne droite, établi au sommet (26 mètres) de la *tour de Leughenaer*, qui domine, à l'est du port, des bâtiments du XVIIIe siècle, où sont installés le service actif de la douane, la chambre de Commerce et le bureau du capitaine du port. — En outre, deux *feux de port*, l'un vert et l'autre rouge, d'une portée commune de 3 milles, sont allumés chaque nuit à l'extrémité de chacune des jetées.

Le port de Dunkerque fait partie du 1er arrondissement maritime, dont le chef-lieu est à Cherbourg. Dunkerque est le chef-lieu du 1er sous-arrondissement, qui comprend quatre quartiers : Dunkerque, Calais, Boulogne et Saint-Valery-sur-Somme.

Le **commerce** de Dunkerque comprend principalement : l'importation et l'exportation des céréales, suivant les besoins de l'intérieur et de l'extérieur; l'exportation des fruits, des légumes et du beurre pour l'Angleterre, des bois de construction, des lins teillés du pays et de la Belgique, des huiles et graines de colza, des tourteaux, etc.; l'importation du sel, du vin, des fruits, des plombs de l'Espagne et du Portugal; des soufres de la Sicile; des bois de mâture et de construction de la Suède et de la Norvége; du lin, de la potasse et du suif de la Russie, etc.

Les principaux **établissements industriels** de Dunkerque sont : la filature de lin et fabrique de toile à voiles de MM. Malo, Dickson et Cie, située à peu de distance de la ville, sur la route de Bourbourg, près du canal de Saint-Omer (750 ouvriers); une vaste manutention civile avec moulin à vapeur; une usine pour la dessiccation des légumes; des fabriques d'huile de foie de morue et de filets de pêche; des forges et fonderies; des chantiers de construction; des corderies; des amidoneries et des savonneries; des corroiries; des brasseries et des distilleries; et trois parcs à huîtres, etc.

La Confédération Argentine, l'Autriche, le Brésil, Costa-Rica, le Danemark, les États-Unis, la Grande-Bretagne, le Hanovre,

l'Italie, le Mecklembourg-Schwérin, les Pays-Bas, le Mexique, le Portugal, la Prusse, la Russie, la Suède et la Norvége, l'Uruguay, le Venezuéla et les villes Anséatiques sont représentés à Dunkerque par des agents consulaires.

Dunkerque possède un *tribunal* et une *Chambre de commerce;* un *Conseil de prud'hommes*, récemment institué; quatre *entrepôts* de douane, savoir : un entrepôt réel du prohibé et du non-prohibé, un entrepôt spécial, un entrepôt fictif et un entrepôt

Place Jean-Bart, à Dunkerque.

réel des sels; une succursale de la *Banque de France*, fondée en 1855; deux *comptoirs d'escompte* et des *magasins généraux*, qui font par privilége des avances sur dépôts de marchandises.

Places et promenades.

La principale place de Dunkerque est la **place Jean-Bart**, vaste parallélogramme situé presque au centre de la ville et décoré, depuis 1845, d'une **statue** du héros dunkerquois, par David (d'Angers). Cette statue, en bronze, haute de 4 mètres, repré-

sente Jean Bart en costume du XVIIIe siècle, brandissant de la main droite une épée dans la direction de l'Angleterre et tenant un pistolet de la main gauche. A ses pieds gît un canon. On reproche à cette œuvre du célèbre sculpteur angevin une certaine lourdeur. Le piédestal, en grès, présente, sur sa face principale, cette inscription : A JEAN BART, LA VILLE DE DUNKERQUE, M DCCC XLV.

A droite de la place, en regardant la statue, on remarque le bâtiment consacré à la succursale de la *Banque de France*, et dont la construction rappelle l'hôtel de la Monnaie, à Paris. A gauche, en face de la Banque, s'élève une haute maison, dont le rez-de-chaussée est occupé en partie par un corps de garde, et dont la partie supérieure offre une horloge, des tableaux indicateurs des heures de la marée, du quantième du mois et de la rose des vents. Cette maison est une propriété particulière, mais l'horloge et les différents tableaux de renseignements appartiennent à la ville, aux frais de laquelle ils sont éclairés chaque soir.

Parmi les promenades intérieures, il faut signaler en première ligne le **parc de la Marine**, grand jardin dessiné en forme d'éventail, traversé par de belles allées d'arbres, orné de pelouses et de massifs et de fleurs, et dans lequel la musique militaire se fait entendre plusieurs fois par semaine, pendant la belle saison. — La *place Calonne*, plantée d'arbres, et l'*Esplanade* ou champ de manœuvres, bordée à l'est par la cunette des Moëres et sa digue garnie d'une double rangée d'ormes, peuvent aussi servir de promenades.

A l'extérieur, les promenades les plus fréquentées sont : — la jetée de l'est (*V.* ci-dessus, p. 450); — le *boulevard* qui y conduit (360 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur; au-dessus de l'ancienne porte de l'Estran, belvédère de la Belle-Vue); — la *plage;* — enfin, à l'est de la ville, *le Roosendael*, gracieux village entouré de verdure et bordé dans toute sa longueur de maisons de campagne et de jardins.

V

DE BOULOGNE A CALAIS[1].

Au sortir de la gare de Boulogne, la ligne de Calais, se détache de la ligne d'Amiens pour décrire une grande courbe sur la gauche. Après avoir franchi la Liane, sur un magnifique *pont-viaduc* qui mesure 362 mètres de longueur totale, elle croise successivement le boulevard de l'Impératrice (pont de 8 mèt.), la rue Royale (pont de 14 mèt.) et deux rues moins importantes. On s'engage alors dans un premier *tunnel*, long de 466 mèt. 50, au delà duquel il faut traverser encore la rue Dutertre, sous un pont de 15 mèt., le jardin des Tintelleries, dans une tranchée, et le boulevard des Tintelleries, sur un *viaduc* de 32 mèt. Un second *tunnel* (880 mèt. de longueur), creusé avec une rampe de 8 millimètres par mètre, débouche sur le plateau qui domine Boulogne au nord. Bientôt on peut admirer à droite la colonne de la Grande-Armée, à gauche, la mer et ses horizons infinis. Plus près de la voie, du même côté, se montrent Terlincthun, son fort et Honvault (*V.* ci-dessus, p. 255), puis le hameau de Wimereux, près duquel est établie la station de Wimille.

Ire STATION. — WIMILLE.

7 kil. de Boulogne. — 36 kil. de Calais.

Wimille est un village de 2128 habitants, bâti à 1200 mèt. environ à droite de la station, sur la petite rivière du Wimereux et sur la route de poste de Boulogne à Calais.— L'*église*, reconstruite en 1834, a conservé un clocher octogonal, du XIe ou du XIIe siècle. Dans le cimetière qui l'entoure, ont été inhumés les aéronautes Pilâtre du Rosier et Romain, qui périrent malheureusement, le 15 juin 1785, par suite de l'incendie de leur montgolfière, au mo-

1. Cette ligne n'étant pas encore ouverte à la circulation au moment ce livre s'imprime (mai 1866), nous ne pouvons indiquer ici ni la durée du trajet ni le prix des places.

ment où ils tentaient le passage du détroit du Pas-de-Calais. Un petit monument, élevé sur le mur du cimetière qui longe la route de Calais indique leur sépulture. En outre, un *obélisque* a été érigé à l'endroit où tombèrent leurs cadavres, dans la garenne de Wimereux. — De Wimille dépend le *château de Lozembrune*.

Le hameau de **Wimereux** (187 hab.) est établi dans une brèche des falaises, à l'embouchure de la rivière du même nom. Un port, dont il ne reste que des ruines, y fut creusé en moins de six mois, par un détachement de la Grande Armée, en 1803. C'est à Wimereux que débarqua le prince Louis-Napoléon, le 6 août 1840. Un des camps de Boulogne y fut établi en 1854.

Après avoir franchi le Wimereux, le chemin de fer, passant près de l'obélisque de Pilâtre du Rosier, décrit une courbe sur la droite, pour prendre la direction du nord-est. Dans l'intervalle des tranchées, on peut voir à droite *Wacquinghen* (169 hab.) et le *château de Berguette*, entouré d'un beau jardin, à gauche *Beuvrequen* (303 hab.), avant de croiser la route de poste de Boulogne à Calais et de décrire une nouvelle courbe sur la gauche. On traverse plus loin le Slack, sur un pont de 6 mètres.

2e STATION. — MARQUISE.

10 kil. de Wimille. — 17 kil. de Boulogne. — 26 kil. de Calais.

Marquise, chef-lieu de canton de 3925 hab., de l'arrondissement de Boulogne, est située à 2 kil. à l'ouest de la station. Cette petite ville était dès le XIIe siècle le siége d'une vicomté. Les Anglais la dévastèrent au XIVe et au XVIe siècle. — L'*église*, surmontée d'un clocher du XIe ou du XIIe siècle, renferme un pilier orné de sculptures du XVe siècle. — Marquise doit toute son importance aux carrières de marbre des environs et aux *forges et hauts fourneaux* qu'y exploitent (2 kil. au nord de la ville) MM. Pinard et qu'alimente en grande partie le minerai du pays. — Près de la route qui conduit à cet établissement industriel, se voit, à la sortie de Marquise, une *ferme* fort ancienne, dont la porte d'entrée est garnie de mâchicoulis et à côté de laquelle a été récemment élevée une *maison de campagne* du style gothique.

Les touristes peuvent prendre Marquise pour point de départ

de plusieurs excursions intéressantes aux carrières de marbre, à Rinxent, dans la vallée Heureuse et à Landrethun, à Ambleteuse, au cap Gris-Nez et à Wissant.

Les principales carrières sont situées près du hameau de (2 kil. de Marquise) *Bréquenecque* et sur les territoires de (3 kil.) *Leulinghen* (309 hab.), de (4 kil.) *Ferques* (1066 hab.) et de (6 kil.) *Landrethun le Nord* (238 hab.). Les *carrières Napoléon*, d'où ont été extraits les blocs qui forment la colonne de la Grande Armée, et les *carrières du Haut-Banc de Ferques* sont les plus renommées pour leurs produits. A 2 kil. à l'est de l'église de Ferques, dans un site charmant, sur la lisière d'un bois, se trouvent les restes de l'*abbaye de Beaulieu*, fondée en 1150 et détruite par les Anglais en 1544. La chapelle ogivale, quelques arcades du cloître, une tour servant de colombier, une tourelle privée de son couronnement, s'élèvent encore dans l'enclos d'une ferme.

Sur le territoire de Landrethun le Nord, les marbres se montrent presque à fleur de terre. Mais ce que l'on visite de préférence près de ce village, c'est un *mallus* ou monument druidique, composé d'une rangée circulaire de hautes pierres et appelé, par les habitants du pays, la *Danse des Noces*. Une tradition locale prétend, en effet, que ces pierres ne sont autre chose que les gens d'une noce qui, ayant rencontré un prêtre portant le saint sacrement à un malade, refusèrent de saluer Jésus-Christ et furent immédiatement pétrifiés.

A 2 kil. 1/2 environ à l'est de Marquise, à droite de la station, *Rinxent* (1481 hab.) exploite aussi des carrières de marbre. Dans les fondations de l'*église*, récemment restaurée, ont été découverts deux bas-reliefs gallo-romains, aujourd'hui déposés au musée de Boulogne. Un *château* moderne a remplacé à Rinxent une forteresse féodale du XIIe siècle. Au sud du village, s'étend le pittoresque vallon du Slack appelé la **vallée Heureuse**. De frais ombrages y forment un contraste charmant avec les bancs de pierre et de marbre, de diverses couleurs, exploités par les carriers. — Plus loin, dans cette vallée (5 kil. de Marquise) *Réty* (1653 hab.) possède une belle *église* du XVe siècle (clef de voûte remarquable dans le chœur; ancienne verrière). Au sud s'élève la chapelle de Sainte-Godelaine, entre Réty et Wierre-

Effroy (*V.* ci-dessus, p. 258). Au nord-est s'étend le petit **bassin** houiller de *Fiennes* (1020 hab.) et d'*Hardinghen* (1639 hab.; **château**; couvent de Passionistes).

Une route, longue de 9 kil., conduit de Marquise à **Ambleteuse**, petit port de mer de 726 hab., situé au milieu des dunes, à l'embouchure du Slack. Ville déjà florissante au VIIe siècle, Ambleteuse fut détruite par les Normands, en 882, relevée de ses ruines, au XIIe siècle, par le comte Renaud de Boulogne, prise par Henri VIII, en 1544, et rendue à Henri II en 1549. Louis XIV l'ayant visitée, en 1680, y fit exécuter, pour l'amélioration du port et sur les plans de Vauban, d'importants travaux, continués et augmentés en 1803 par une division de la Grande Armée. Mais le port et son bassin, depuis lors abandonnés, n'offrent aujourd'hui que des ruines. Une tour, qui se dresse près de la mer, est le seul reste des anciennes fortifications. Ambleteuse n'est plus qu'un misérable village, près duquel fut établi un camp en 1854.

Au nord d'Ambleteuse, jusqu'à (2 kil.) *Audresselles* (588 hab.; ancienne tour de défense), la côte est bordée de dunes et de falaises peu élevées; mais elle se redresse au delà de ce village et se garnit de rochers dangereux, qui vont rejoindre les *Épaulards*, autres roches situées au pied du cap Gris-Nez. On peut aller visiter ce cap (8 kil. environ d'Ambleteuse), soit en suivant avec précaution la crête des falaises, soit en passant par (4 kil.) *Haringuezelle* (6 kil.) *Waringuezelle* et (7 kil.) *Framezelle*, hameaux d'*Audinghen* (738 hab.), qu'on laisse à droite. Les deux derniers de ces hameaux offrent des vestiges d'anciens camps retranchés, attribués par quelques savants aux Romains.

Le **cap Gris-Nez**, autrefois *Craig-Ness* (cap des Rochers), élevé de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, est le point de la côte de France le plus rapproché de la Grande-Bretagne. D'après les calculs de M. Thomé de Gamond, qui propose de faire partir de ce promontoire un grand tunnel international entre la France et l'Angleterre, la falaise du Gris-Nez, constamment rongée par le courant qui sort de la Manche pour se porter dans la mer du Nord, recule de 25 centimètres par an, soit de 25 mètres par siècle. Au pied du cap, la mer offre assez de profondeur pour

permettre aux navires de s'en approcher à une portée de fusil. Le sommet forme un petit plateau d'où l'on découvre une vue magnifique sur le détroit jusqu'aux côtes d'Angleterre. Un *phare* du premier ordre, composé d'une tour ronde portant un feu tournant de 30 secondes en 30 secondes (59 mètres d'altitude totale; 22 milles de portée), s'élève sur ce plateau, à droite duquel la côte s'infléchit rapidement dans la direction du nord-ouest.

On peut, du cap Gris-Nez, revenir à (11 kil.) Marquise, par Audinghen, ou gagner (6 kil.) Wissant, où conduit aussi, de Marquise, une route longue de 9 kil. — **Wissant**, village de 996 habitants, est situé à peu près au centre d'une baie formée par la courbure de la côte, entre les caps Gris-Nez et Blanc-Nez. Suivant certains historiens, il occuperait l'emplacement de l'ancien *Portus Itius*, que d'autres pensent être Ambleteuse, Calais ou Boulogne. Plusieurs mottes, qui portent le nom de *Camp de César* (à l'est), de *Motte du Vent* et de *Motte du Bourg* (au sud), seraient alors des vestiges d'ouvrages fortifiés et de camps retranchés, construits par les soldats de Jules César; mais il résulte de fouilles exécutées en 1861-1862 par M. L. Cousin, au nom de la Société française d'archéologie (*V.* le rapport lu dans la XXIXe session du *Congrès archéologique de France*), que ces mottes ont une origine naturelle ou qu'elles n'ont été couvertes d'ouvrages militaires que vers le XIVe et le XVe siècle, pendant l'occupation du Calaisis par les Anglais. On a cependant trouvé à Wissant quelques médailles antiques et des sépultures gallo-romaines des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Enfin, on peut voir quelquefois, à la marée basse, des vestiges de forêts sous-marines dans les sables qui s'étendent au nord et au sud de l'embouchure du ruisseau d'Herlen, qui formait autrefois le port de Wissant (pour le cap Blanc-Nez, *V.* ci-dessus, p. 421).

Au delà de Marquise, le chemin de fer, croisant la route de Guînes, gravit une rampe de 8 millim. par mètre, sur plus de 7 kil. de longueur. On traverse ainsi les territoires de Rinxent, de Réty et de Ferques, avant d'atteindre le point culminant de la ligne (110 mètres d'altitude environ), près de la station de Caffiers-Guînes.

3e STATION. — CAFFIERS. — GUINES.

8 kil. de Marquise. — 25 kil. de Boulogne. — 18 kil. de Calais.

Caffiers est un village insignifiant, de 730 habitants, situé à droite et au sud de la station, qui dessert les mines de houille de Fiennes et qu'une route, de 5 kil. de longueur, relie à Guînes.

Guînes, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Boulogne, ville de 4446 habitants, bâtie entre des marais, au nord et à l'est, et une vaste forêt, au sud, fut, pendant le moyen âge, le siége d'un comté célèbre. Prise par Philippe Auguste en 1200, par le comte de Flandre Ferrand en 1214, par les Anglais en 1352, par le duc de Guise en 1558, par l'archiduc Albert en 1596; elle fut ravagée, en 1673, par les Espagnols, qui ruinèrent les fortifications. — L'*église*, richement décorée à l'intérieur, ne date que de 1822. — L'*hôtel de ville* a été reconstruit en 1810. — Les principales industries de Guînes sont le blanchissage des tulles fabriqués à Saint-Pierre et à Calais et l'élève des chevaux.

Dans la *forêt de Guînes*, à 3 ou 4 kil. de la ville, une *pyramide* en marbre du pays rappelle qu'en ce lieu l'aéronaute Blanchard, parti de Douvres, avec l'Anglais Gefferies, opéra sa descente, le 7 janvier 1785, après avoir traversé le détroit.

Décrivant une courbe sur la gauche, on passe près de *Pihem* (423 hab.), à droite, et on laisse à gauche *Bonningues-lès-Calais* (293 hab.).

4e STATION. — SAINT-TRICAT.

9 kil. de Caffiers. — 34 kil. de Boulogne. — 9 kil. de Calais.

Saint-Tricat, village de 376 hab., que l'on aperçoit sur la droite, possède une *église* dont le clocher date du XIIIe siècle.

On laisse successivement, à droite, *Nielles-lès-Calais* (149 hab.) et *Fréthun* (428 hab.), puis, à gauche, *Coquelles* (440 hab.), avant de franchir le canal de la Rivière-Neuve et de rejoindre, près de la gare de Saint-Pierre, la ligne de Paris à Calais (*V.* p. 407).

VI

DE PARIS A LILLE, A ROUBAIX ET A TOURCOING [1].

La ligne d'Arras à Lille se détache de la ligne de Calais par Béthune, ou ligne des houillères, à 3 kil. de la gare d'Arras, en vue de Saint-Laurent-Blangy. Dans l'intervalle des petites tranchées qu'elle traverse ensuite, on aperçoit, sur la gauche, Athies (p. 346) et, tout près de la voie, *Feuchy* (549 habitants). Bientôt on longe, sur la gauche encore, de vastes marais tourbeux, que traverse le canal de la Scarpe, et dans lesquels plusieurs wagons furent précipités, en 1844, par suite d'un mouvement de terrain. Aujourd'hui tous les trains ralentissent leur marche en cet endroit, plutôt sans doute pour rassurer les voyageurs impressionnables que par crainte d'un nouvel accident, la voie ayant été depuis parfaitement consolidée. Cette catastrophe a rendu célèbre le nom de *Fampoux*, village de 1023 hab., dont on découvre le clocher entre les arbres et près duquel on franchit le canal de la Scarpe.

22e STATION. — RŒUX.

9 kil. d'Arras. — 201 kil. de Paris. — 49 kil. de Lille.

Rœux, village de 600 habitants, bâti sur la rive gauche de la Scarpe, à 1 kil. environ à droite de la station, n'offre rien de remarquable. — Dans la plaine monotone que traverse le chemin de fer, on aperçoit seulement, à droite, *Plouvain* (471 hab.) et *Biaches-Saint-Vaast* (1400 hab.; usines pour le laminage du cuivre, du zinc, et la préparation du plomb et de l'argent aurifères).

1. De Paris à Lille, deux trains express par jour : trajet en 4 h. 45 min.; un train poste : trajet en 6 h. 25 min.; plusieurs trains semi-directs ou omnibus : trajet en 7 h. 25 min., 7 h. 45 min., 8 h. 15 min. et 8 h. 25 min. — 1re cl. 28 fr.; 2e cl. 21 fr.; 3e cl. 15 fr. 40 c. — A Lille, les voyageurs en destination de Roubaix et de Tourcoing changent de train et subissent un arrêt variant entre 15 min. et 45 min.

23e STATION. — VITRY.

7 kil. de Rœux. — 208 kil. de Paris. — 42 kil. de Lille.

Vitry, chef-lieu de canton de 2502 habitants, de l'arrondissement d'Arras, est situé sur la Scarpe, à droite et près de la station. Les Romains y avaient, dit-on, construit une forteresse, qui devint, sous les Mérovingiens, une résidence royale. Sigebert, roi d'Austrasie, y fut assassiné par les émissaires de Frédégonde, en 475. Cette reine elle-même s'y réfugia, en 584, avec son jeune fils Clotaire II, qu'elle y fit proclamer roi après le meurtre de Chilpéric. Philippe le Bel campa pendant quarante jours à Vitry, en 1302, lors de son expédition contre les Flamands. En 1542, le duc de Vendôme démantela le château fort de Vitry, dont il ne reste que des vestiges insignifiants.

Le canal de la Scarpe (sur la droite) et la route de poste d'Arras à Douai (sur la gauche) se rapprochent du chemin de fer, pour s'en éloigner quelques kilomètres plus loin, au delà de *Brebières* (1681 hab.). On passe ensuite du département du Pas-de-Calais dans celui du Nord, avant de franchir de nouveau la Scarpe, près de son confluent avec la Sensée, entre *Courcelettes* (261 hab.), à droite, et *Lambres* (899 hab.), à gauche. C'est à Lambres que fut inhumé Sigebert, avant d'être transporté à Soissons, dans la basilique de Saint-Médard. Après avoir croisé la route de Douai à Cambrai, au *faubourg Saint-Éloi*, on décrit une courbe sur la droite, et l'on voit successivement s'embrancher, de ce côté, un raccordement de la ligne d'Arras à Douai avec la ligne de Valenciennes, puis cette ligne elle-même, près du *faubourg Notre-Dame*. Croisant enfin la route de Bouchain, on traverse les fortifications de Douai, pour s'arrêter dans la gare de cette ville.

24e STATION. — DOUAI.

10 kil. de Vitry. — 218 kil. de Paris. — 32 kil. de Lille.

Renseignements généraux. — Direction.

BUFFET à la gare. — OMNIBUS pour la ville : 30 c. par voyageur sans bagages; 50 c. avec bagages, jusqu'à 30 kilogr.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Flines*, 12 kil.; à midi et à 6 h.

VOITURES PUBLIQUES (sans correspondance avec le chemin de fer

pour : — *Cambrai*, 26 kil. ; à 4 h. 1/2 du soir (place d'Armes, 29) ; — *Oisy-le-Verger* et *Orchies*, 18 kil. ; à 3 h. du soir (hôtel du Grand-Cerf) ; *Saint-Amand-les-Eaux*, 30 kil., par *Flines*, 12 kil., et *Marchiennes*, 18 kil. ; à 3 h. du soir (hôtel du Grand-Cerf) ; — *Lens*, 19 kil., par *Hénin-Liétard*, 11 kil. ; à 1 h. du matin et à 1 h. du soir (rue de la Station, 2).

Loueurs de voitures : — *Caron*, place Saint-Jacques, 14 ; — *Dartois*, place de la Station, 1 ; — *Merlin*, rue de Valenciennes, 27.

Commissionnaires. — A la gare, sur la place d'Armes et sur la Petite place. Ils portent une médaille et sont soumis au tarif suivant : — à l'intérieur de la ville : une course, sans paquet ou avec un paquet ne pesant pas plus d'un kilogr., 30 c. le jour, 40 c. après le coucher du soleil ; avec un paquet pesant de 1 à 10 kilogr., 45 c. et 55 c. ; de 10 à 20 kilogr., 60 c. et 70 c. ; — hors de l'enceinte des remparts (jusqu'à 3 kil. de la ville), une course sans paquet ou avec un paquet pesant moins d'un kilogr., 1 fr. le jour, 1 fr. 25 entre le coucher du soleil et la fermeture des portes ; 25 c. en sus pour le port des paquets de 1 à 10 kilogr. ; 50 c. en sus pour les paquets de 10 à 20 kilogr. ; — service à l'heure pour accompagner les étrangers à l'intérieur de la ville, avec charge au maximum de 10 kilogr. ; 50 c. par heure, sans que la rétribution puisse excéder 1 fr. 50 c. pour la demi-journée et 3 fr. pour la journée.

Hôtels : — *de l'Europe et des Quatre-Fils-Aymon*, rue St-Jacques, 57 ; — *de Versailles*, place d'Armes, 18 ; — *de Flandre*, id., 14 ; — *du Grand-Cerf*, rue St-Jacques, 20 ; — *du Chevalier-Rouge*, Petite place, 2. —

Restaurants : *Lefebvre*, terrasse Saint-Pierre, 24 ; — *Level*, rue de la Madeleine, 8 ; — *Canillot*, rue de l'Université, 2 ; — *Boussard*, rue de Bellain, 26

Cafés : — *des Mille-Colonnes* ; — *du Commerce*, place d'Armes, 29.

Libraires : — *Lafoscade*, rue Saint-Jacques ; — *Crépin*, rue des Procureurs, 32 ; — *Le Mâle* ; — *Madoux-Lucas*.

Poste aux lettres : rue du Béguinage, 11. — Télégraphe électrique : rue des Trinitaires, 1, à l'angle de la rue du Canteleu.

Bains : — *de l'Abbaye-des-Prés* ; — *du Jardin-du-Nord*, rue de Paris, 100 ; — *bains ferrugineux*, rue Oblet.

Direction. — Au sortir de la gare du chemin de fer, établie au pied des remparts, on voit devant soi, à droite de la rue qui fait face à la porte de sortie, les vastes bâtiments d'une raffinerie de sucre. Tournant à gauche, on arrive presque immédiatement sur la *place Saint-Jacques*, belle promenade plantée d'arbres, où l'on remarque, à gauche, l'entrepôt des sucres, à droite, la caserne d'artillerie dite des Grands-Anglais. Si l'on traverse la place Saint-Jacques dans toute sa longueur, on arrive à la principale artère de la ville, qui porte en cet endroit le nom de *rue Saint-Jacques*. Il faut la suivre à gauche jusqu'à l'église Saint-Pierre ; puis, après avoir visité cette église et avoir vu, dans la *rue du Clocher-*

Saint-Pierre, l'hôtel des Remy, on prend, derrière l'église, la *rue du Canteleu*, qui conduit à la porte de Valenciennes, à l'hôpital général et à l'église Notre-Dame, sur la *place Jemmapes*. Il ne faut pas manquer de visiter Notre-Dame et d'y admirer le retable d'Anchin. La *rue Notre-Dame*, en face de l'église, aboutit à la *Grand'place* ou *place d'Armes*, sur laquelle on remarque, à gauche, l'édifice communal du Dauphin. Croisant alors la *rue de Bellain*, l'une des plus belles et des plus commerçantes de Douai, on arrive *rue de la Mairie*, devant l'hôtel de ville et le beffroi.

On peut traverser la cour de l'hôtel de ville pour aller voir, *rue de l'Université*, la Faculté des lettres et l'Académie, et prendre, en face du théâtre, à droite, la *rue de la Comédie*. La première rue que l'on trouve ensuite à droite, la *rue des Foulons* (belle maison du XVIIe siècle, au n° 20), ramène dans la rue de la Mairie, qu'il faut descendre, à gauche, jusqu'au canal de la Scarpe, pour le franchir sur le pont le plus rapproché. A gauche, près de la *place Saint-Amé*, s'élève la fonderie de canons, sur une petite éminence, d'où une rue sinueuse conduit, à droite, au jardin des Plantes, dans la *rue d'Arras*. Descendant la rue d'Arras, à droite, on arrive bientôt, à gauche, à la *rue d'Esquerchin*, bordée en partie de beaux hôtels. De là, il faut gagner, par la *rue des Vierges* (à droite) et la *rue des Récollets* (à gauche), l'église Saint-Jacques et l'hôtel de Tott. Longeant cet hôtel à droite, on arrive dans la *rue Saint-Julien*, que l'on suit, à gauche, pour passer près de l'hôtel-Dieu, sur la *place de la Prairie* et près de la prison, sur la *place Saint-Vaast*, après avoir laissé à gauche la *rue Saint-Benoît*, qui conduirait au collége des Bénédictins anglais et à l'ancienne église des Chartreux.

En face de la place Saint-Vaast, sur l'emplacement de l'ancien collége du même nom et de l'abbaye des Prés, se construit un nouveau quartier, de l'autre côté de la *rue d'Ocre*, qui aboutit, à droite, à la *rue des Wetz*. Cette rue, dans laquelle on tourne à gauche, conduit à l'*Esplanade*, au delà de laquelle, derrière une cité ouvrière, subsistent des débris d'une ancienne maison de Templiers. Contournant la cité ouvrière, puis la caserne Saint-Sulpice, on entre, à droite, dans la *rue des Écoles*, que bordent les constructions de l'arsenal, celles du lycée et de la caserne de Marchiennes. La *rue de la Charte* ou *des Jésuites*, à gauche, renferme le musée et ramène le voyageur sur la place Saint-Jacques.

Situation. — Aspect général.

Douai, chef-lieu d'arrondissement, ville de 22 819 habitants, est située sur le canal de la Scarpe, qui, la traversant du sud-ouest au nord-est, la divise en deux parties presque égales. Du canal, se détachent quelques dérivations, dont les principales marquent encore l'enceinte de la ville au XIIe siècle. Place de guerre du

premier ordre, Douai est entourée aujourd'hui d'une triple ligne de fortifications, construites au XVe et au XVIe siècle, complétées par Vauban, et dont la partie orientale, naguère flanquée de tours suivant l'ancien système, a été récemment reconstruite d'après le système moderne. Dans cette enceinte s'ouvrent six portes, deux portes d'eau pour l'entrée et la sortie du canal et deux brèches pour le passage du chemin de fer. La *porte de Valenciennes* ou *de Notre-Dame*, au sud, mérite seule d'être signalée. Construite au XVe siècle, elle est flanquée de deux tours rondes et surmontée d'un bâtiment qui sert de prison militaire.

La ville de Douai, trop grande relativement au nombre de ses habitants, manque d'animation. De vastes jardins sont enclavés dans son enceinte. Ses rues, pour la plupart, droites et larges, sont ou parallèles ou perpendiculaires à la Scarpe. La principale traverse la ville, dans sa plus grande largeur, sous les noms de *rues de Paris*, *de Bellain*, *de la Madeleine*, *de Saint-Jacques*, *Morel* et *de Lille*. La partie dite *rue de Bellain*, se fait particulièrement remarquer par sa largeur, ses trottoirs et ses beaux magasins. La *rue d'Esquerchin*, sur l'autre rive de la Scarpe renferme les principaux hôtels de l'aristocratie douaisienne. Un nouveau quartier est en voie de formation depuis quelques années, à l'angle septentrional de la ville, sur l'emplacement de l'abbaye des Prés.

Un fort détaché, appelé le *fort de Scarpe* et relié à la ville par un chemin couvert, en défend les approches du côté de l'est et commande le confluent de la Scarpe et de la Deûle, à 2 kil. des remparts.

Histoire.

Douai paraît s'être formée autour d'une forteresse gallo-romaine, construite vers le IVe siècle; toutefois le premier acte qui fasse mention de cette ville date seulement de l'an 611. Le château appartenait alors à Erchinoald, qui fut maire du palais sous Clovis II, et à son frère Adalbald, qui épousa sainte Rictrude. Enclavée plus tard dans le comté de Flandre, Douai eut néanmoins ses châtelains particuliers pendant tout le moyen âge et jusqu'en 1464, époque où les échevins de la ville achetèrent la châtellenie. Prise en 930 par les Lorrains et en 965 par Lothaire, Douai passa, à la fin du XIe siècle, sous la domination de Robert le Frison. L'empereur Henri V l'assiégea, sans succès, en 1110, pour obliger Robert à acquitter envers Baudouin le Jeune, comte de Hainaut, une indemnité

convenue. En 1184, Douai fit partie du douaire assigné par Philippe d'Alsace à sa femme Mathilde de Portugal. Cette ville jouissait dès lors d'une charte de commune, dont les priviléges furent plusieurs fois confirmés pendant le XIIIe siècle.

Pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, vers la fin du XIIe siècle, Douai, restée fidèle à la France, fut assiégée et prise d'assaut par Baudouin, comte de Flandre, allié des Anglais. La paix de Péronne (1200) la rendit à Philippe Auguste; mais le comte Ferrand, repoussé par les Gantois, s'y étant réfugié et s'étant ligué avec les ennemis de la France, Philippe Auguste lui reprit la ville par force et en emmena les milices à la bataille de Bouvines. En 1297, les Français s'emparèrent de nouveau de Douai; en 1302, les Flamands la reconquirent; en 1304, les Douaisiens prirent parti pour les Flamands à la bataille de Mons-en-Pevèle, où ils perdirent la fleur de leurs guerriers. En 1312, Robert de Béthune, comte de Flandre, céda Lille, Douai et Orchies à la France; mais, en 1369, Charles V rétrocéda la châtellenie de Lille, de Douai et d'Orchies à Louis de Male, comte de Flandre.

A la mort de Charles le Téméraire, Louis XI essaya vainement de s'emparer de Douai (1479), comme il avait fait d'Arras. Il dut se retirer honteusement et la levée du siége fut célébrée, dès l'année suivante, par une procession solennelle, qui est devenue la célèbre fête de Gayant [1]. François Ier ayant renoncé, par le traité de Cambrai (1529), à tous les droits de suzeraineté sur la châtellenie de Lille, Douai et Orchies, ces villes passèrent sous la domination espagnole. Le roi Philippe II, d'accord avec le pape Pie IV, établit à Douai, pour combattre dans les Pays-Bas les progrès du protestantisme, une université, qui brilla d'un vif éclat.

Louis XIV s'empara de Douai en 1667, après cinq jours de siége; Marlborough et le prince Eugène la reprirent en 1710; mais les Français

1. « Gayant, dit M. H. Berthoud (*Des fêtes publiques du département du Nord*), est un mannequin d'osier, que surmonte une tête de bois, peinte et ciselée, selon la tradition, par Rubens. Une riche armure du XIIe siècle recouvre ce mannequin, haut de 20 à 30 pieds, et, grâce à la cotte de mailles qui descend jusqu'à terre, on n'aperçoit pas les 10 ou 12 hommes qui font mouvoir ce colosse à l'aide de poulies et de cordes. La lance au poing, l'épée au côté, le casque en tête et l'écu au col, Gayant se promène lentement dans les rues de Douai; sa femme l'accompagne : un peu moins grande et n'ayant guère que 20 pieds. Près de ce couple bondissent trois enfants, hauts de 12 à 15 pieds, et que le peuple salue des noms de *Jacot*, *Fillion* et *Binbin*. A côté caracole le *fou des Canonniers*. Le cortége est précédé de tambours et de fifres, qui jouent une marche appelée l'*Air de Gayant* : c'est le *Ranz des Vaches* de la Flandre, et il est impossible à un Douaisien de l'entendre sans émotion. » Derrière Gayant vient la roue de fortune, plate-forme mobile et inclinée, où s'élèvent et s'abaissent alternativement, autour d'une statue de la Fortune fixée au centre, des figures représentant un collecteur d'impôts, un paysan avec une poule, un procureur, un soldat espagnol et une courtisane.

y rentrèrent en 1712, et le traité d'Utrecht leur en assura la possession. L'établissement du parlement de Flandre, à Douai, en 1714, est le dernier événement de l'histoire de cette ville que nous ayons à signaler.

Douai a vu naître un grand nombre d'hommes remarquables, parmi lesquels nous nommerons seulement : les trouvères Gandor de Douai (XIe et XIIe s.), Andrieu (XIIIe s.), Jehan de Douai (XIIIe s.) et Durand (XIVe s.); Jacques de Lallaing, chevalier de la Toison-d'Or, et plusieurs de ses descendants; les statuaires Jean de Bologne, au XVIe s., et de nos jours, Joseph Bra et son fils M. Théoph. Marcel Bra; les peintres Bellegambe; les ministres de Calonne, Merlin (de Douai) et Martin (du Nord); le marquis d'Aoust, député à la Convention; les généraux d'Aoust, Cambrai, Delcambre, Durutte, Scalfort, Corbineau et son fils le comte Corbineau; les lieutenants généraux de Caux et Merlin; le bénédictin D. Duplessis; l'ingénieur Laurent, à qui est dû le canal de Saint-Quentin; le botaniste Lestiboudois; Mme Desbordes-Valmore, etc.

Monuments religieux.

L'église Saint-Pierre (place du même nom), reconstruite au XVIIIe siècle, en briques, avec encadrements de pierre blanche autour des baies et soubassement en grès, présente extérieurement un aspect peu satisfaisant. Elle est accompagnée, à l'est, d'un petit dôme surmontant la chapelle absidale, à l'ouest, d'une affreuse tour carrée (XVIe et XVIIe s.), construite partie en grès, partie en pierre calcaire, et surmontée d'un toit provisoire en ardoise. Les voûtes ogivales de l'étage inférieur de cette tour reposent sur un gros pilier central. A l'intérieur, l'église Saint-Pierre, en forme de croix latine, se compose d'une nef, plus courte que le chœur, de deux bas côtés et de transsepts terminés en hémicycle. Des colonnes, d'ordre ionique, en marbre de Tournai, soutiennent les voûtes en plein cintre. Une chapelle circulaire avec coupole forme l'abside. — Dans le transsept de gauche, on remarque surtout les *monuments funéraires*, en marbre, du premier président Ch. J. de Pollinchove (1756), par Allegrain (statue de la Justice; Génie en pleurs, soutenant le médaillon du défunt), et de M. Deforest de Lewarde (1838), par M. Fache (un enfant agenouillé prie en levant les yeux vers un médaillon que lui montre la Religion et représentant le défunt, qui consacra sa grande fortune à des œuvres de bienfaisance. — Des *bas-reliefs* en albâtre, provenant de l'abbaye de Saint-Amand, ornent les autels

et le calvaire des transsepts. — Nous signalerons, en outre : le *buffet d'orgues* (statues de David et de sainte Cécile, groupes d'anges), sculpté en 1760 pour l'abbaye d'Anchin; — les *statues*, en plâtre, *de saint Pierre et de saint Paul*, par Bra, à droite et à gauche du maître-autel ; — et, parmi les tableaux : *la Résurrection du Christ*, par Lagrenée, dans la *chapelle* dite *de Paroisse ; la Résurrection de Lazare*, par Nicolas Bellegambe, près de la sacristie; plusieurs toiles d'Arnould de Vuez, etc.

L'**église Notre-Dame** (place Jemmapes), monument historique qui a remplacé une chapelle antérieure à 1163, date en partie du XIIe siècle (nef et bas côtés), en partie du XIVe (chœur et transsepts. C'est un édifice en grès, dont le clocher en charpente a été détruit par un ouragan. Le portail, d'un goût douteux, a été reconstruit en 1846-1847. Depuis 1856, l'intérieur de Notre-Dame a été décoré de verrières et de peintures polychromes. Le maître autel provient de l'ancien couvent des Chartreux, et l'orgue, des Bénédictins anglais. L'église renferme plusieurs pierres sépulcrales, entre autres le tombeau de M. Sasseval de Canteleux, et un certain nombre de tableaux : la *Mort de Louis XIII*, par Prudhomme; la *Résurrection de Lazare* et une *Sainte Famille*, par Van Oost; *le Christ mort sur les genoux de Marie*, attribué à Van Dyck, etc. Mais ce qu'il faut se faire montrer à Notre-Dame (s'adresser à la loueuse de chaises), c'est une *Vierge mystique*, du XVe siècle, toile donnée par feu M. le docteur Escallier (elle se trouve dans la sacristie de M. le doyen), et surtout le célèbre **retable** ou tableau polyptyque **d'Anchin**, légué à l'église par le même donateur.

Ce retable, peint pour Charles Coguin, abbé d'Anchin de 1511 à 1546, et transporté à Douai pendant la Révolution, fut ensuite vendu par morceaux. En 1818, huit volets furent adjugés pour 18 francs à un amateur de Douai, qui les céda, au prix de 4000 francs, à M. Escallier, lorsque celui-ci eut été assez heureux pour retrouver le panneau principal.

Le retable d'Anchin est peint sur bois de chêne. Sa largeur est de 3 mèt. 10 cent., et sa hauteur de 1 mèt. 53 cent. pour les grands volets, de 1 mèt. 15 cent. pour les autres. Il se compose de neuf panneaux. Les quatre panneaux extérieurs représentent le Christ assis sur un trône,

entre la Vierge à genoux, l'abbé Charles Coguin, présenté par son patron saint Charlemagne, et les moines de l'abbaye d'Anchin, sous la conduite de saint Benoît. Sur les cinq panneaux extérieurs est figurée l'Église triomphante, entourant la sainte Trinité. Les figures des apôtres, des saints et des saintes (254 personnages) sont placées au milieu de motifs chitecture d'une grande richesse d'imagination et d'une délicatesse extrême de détails.

Cette œuvre magnifique a été d'abord attribuée à Hemling ou Memling, l'auteur des beaux triptyques de l'hôpital Saint-Jean de Bruges; mais il paraît certain qu'elle est du peintre douaisien Jehan Bellegambe.

L'église Saint-Jacques, ancienne église des Récollets anglais, bâtie en 1706 et devenue paroissiale en 1803, appartient au style grec moderne (ordre ionique). Elle se composait primitivement de trois nefs, séparées par des colonnes en pierre de Tournai; de 1852 à 1856, des transsepts et une abside, reliés par un dôme hardi, puis une chapelle absidale, surmontée d'un élégant campanile en briques et pierre, y ont été ajoutés d'après les plans de M. Grigny, d'Arras. On remarque dans cette église : la *chaire*, en bois sculpté, dans le style flamand du XVIIe siècle, et, au-dessus du maître-autel, un *retable*, en bois peint et doré, rappelant un miracle opéré en 1254 dans l'ancienne église Saint-Amé. La commémoration séculaire de ce miracle a donné lieu en 1855, à une splendide procession.

De l'ancienne *maison des Templiers* (près de la rue des Wetz), fondée en 1155 et occupée, de 1312 à 1762, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il ne reste aujourd'hui que la porte d'entrée, à baie ogivale, flanquée de tourelles, et quelques bâtiments souvent remaniés, dont il est difficile de préciser la date, mais qui paraissent antérieurs au XVe siècle. — L'emplacement de l'ancienne *abbaye des Prés* est actuellement occupé par des champs et des jardins, où se construit un quartier neuf. Il subsiste toutefois de cette abbaye une porte monumentale et une ancienne dépendance extérieure, convertie en hôtel particulier (rue des Wetz, 73). — L'ancienne *chapelle Sainte-Catherine-au-Castel-Bourgeois* (rue des Dominicains, en face du Marché au Poisson) date en partie du XIIIe siècle, en partie du XVIe. — A l'angle du quai voisin, se voit l'*église des Dominicains* (XVIIIe s.), convertie en atelier.

L'ancien **couvent des Chartreux** (rue du même nom, 2; il

suffit pour le visiter de s'adresser au concierge), commencé vers 1662, est affecté depuis 1791 au service de l'artillerie, qui y a installé des magasins de matériel et des ateliers pour la confection des cartouches et des gargousses. L'*église*, dont la façade du style jésuite est décorée de bas-reliefs mutilés, est une belle construction en briques et pierre ; la *sacristie* est remarquable par ses petites voûtes surbaissées, a arêtes ogivales. Une série de voûtes semblables se voit dans le *petit cloître*, dans le *grand cloître* et dans le *réfectoire* (chaire du lecteur avec escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur). Au milieu de ces constructions du XVIIe siècle, ont été conservés, autour de la cour d'entrée, des bâtiments du XVIe siècle, ornés de tourelles et qui faisaient autrefois partie de l'*hôtel d'Abencourt*, *d'Aubigny*, ou *d'Estaires*, habité, avant la fondation de la Chartreuse, par des membres de la famille de Montmorency (carreaux vernissés aux armes de Montmorency).

Douai renfermait, avant la Révolution, un grand nombre de *refuges* d'abbayes d'hommes ou de femmes. Ceux d'*Hénin-Liétard* (rue des Vierges) et de *Vaucelles* (rue d'Esquerchin, 9) datent du XVIIIe siècle. — Le *refuge de Saint-André du Coteau* (rue des Dominicains, 1) appartient au style espagnol. — L'ancien refuge de Saint-Vaast d'Arras, transformé, au XVIIe siècle, en hôtel du Gouvernement (rue du Vieux-Gouvernement), a été occupé, de 1852 à 1861, par les PP. Rédemptoristes, qui y ont construit une jolie *chapelle* du style roman et dont le couvent a été fermé, en 1861, par ordre de l'administration. — La *maison mère* des religieuses *de la Sainte-Union* (rue des Bonnes), ancien collége des Jésuites écossais, possède une chapelle moderne du style ogival. — Pour le collége des Bénédictins anglais, *V.* ci-dessous, p. 475.

Monuments civils. — Maisons particulières.

L'hôtel de ville (mon. hist.) présente, sur la rue de la Mairie, une façade principale, partagée, par le beffroi, en deux parties presque égales et symétriques, mais bien différentes quant à la date. La partie située à droite du beffroi, quand on le regarde, a été construite au XVe siècle, en grès, à l'exception des encadrements des fenêtres et des ornements du premier étage, en

pierre dure sculptée. Au rez-de-chaussée, s'ouvrent une grande porte ogivale, accostée de deux portes plus petites, et une grande baie carrée. Le premier étage est percé de huit fenêtres ogivales richement ornées et entre lesquelles des niches, avec dais et piédestaux, renfermaient, avant la Révolution, les statues des comtes de Flandre, qu'il est question d'y rétablir. Un balcon de pierre ou *bretèche*, restauré il y a quelques années, s'étend entre le beffroi et la première croisée. La partie de la façade à gauche du beffroi a été construite de 1857 à 1860, sur le modèle de la précédente; mais le grès y a été remplacé par la pierre et la longueur de cette aile est un peu moindre. L'attique, à clochetons ornementés, qui surmonte toute la façade, est également moderne.

La **beffroi** (monument historique du XIVe et du XVe siècle) est une tour barlongue (9 mèt. 50 cent. sur 8 mèt. 10 de côté), de 40 mètres environ de hauteur totale, bâtie en briques avec revêtement extérieur en grès. Cette tour, percée de baies ogivales et garnie de créneaux dans sa partie supérieure, est flanquée aux angles de tourelles en encorbellement, également crénelées, avec toits coniques à lucarnes trilobées, en charpente, ardoise et plomb. Au centre, se dresse une flèche octogonale, en charpente, d'environ 14 mètres de hauteur, et percée, sur plusieurs étages, de 32 baies avec frontons allongés portant des girouettes. La flèche est elle-même surmontée d'un grand lion (1 mèt. 75 cent. de hauteur), en cuivre, qui tient entre ses griffes la bannière de Flandre. L'épaisseur des murs de la tour est de 2 mètres à la base et d'un mètre au sommet. Le beffroi de Douai a été restauré, en 1850-1851, sous la direction de M. Meurant, architecte douaisien, à qui sont dues également toutes les parties neuves de l'hôtel de vilie.

La façade de l'édifice du côté de la cour, en briques revêtues de plâtre avec encadrements de pierre blanche, a été construite en 1858-1859, dans le même style que la façade principale, mais avec moins d'ornements. Une cage d'escalier, en pierre, s'appuie de ce côté au beffroi, dont elle diminue le bel effet. Deux ailes en retour d'équerre complètent l'ensemble du monument.

A l'intérieur, un escalier à double rampe ogivale conduit à la *salle de la Rotonde*, ancienne chapelle échevinale (voûte ogivale

à nervures reposant sur des encorbellements contre les murs latéraux et au centre sur une colonne monolithe, en grès, de 6 mèt. 85 de hauteur, cannelée en spirale). Nous signalerons aussi la grande *salle des Fêtes* (1860), et, dans le *salon Blanc*, des boiseries du XVIIIe siècle, qui décoraient autrefois le conclave ou chambre des séances du corps échevinal.

L'*hôtel de la Sous-Préfecture* (rue des Carmes), ancien hôtel du gouverneur (XVIIIe siècle), ne mérite guère qu'une mention. — Le **palais de Justice** (rue du Vieux-Gouvernement), ancien refuge de l'abbaye de Marchiennes, a conservé, du côté du canal de la Scarpe, une porte ogivale du XVIe siècle. La façade principale, reconstruite de 1784 à 1789, sur les plans de l'architecte Lequeulx, est décorée de statues et de bas-reliefs allégoriques. A l'intérieur, on remarque, dans la *salle des audiences solennelles* de la Cour, ancienne salle de Révision du parlement, de belles boiseries, en chêne sculpté et doré; six tableaux allégoriques de Brenet (1760); un portrait de Louis XIV, par Rigaud; dans la *grande chambre du conseil*, un portrait de Louis XV, en pied; dans le *cabinet du premier président*, des sculptures en chêne attribuées à Fr. J. Bra, aïeul de Théophile Bra.

Nous mentionnerons seulement : — l'*hôtel du Dauphin* (place d'Armes), construction du XVIIIe siècle, occupée par la justice de justice de paix et par des écoles communales de musique; — le *théâtre* (rue de la Comédie), dont la façade est décorée d'un ordre de colonnes ioniques engagées; — la *Bourse*, établie, ainsi que le *Cercle commercial*, dans l'ancien séminaire de la Motte (XVIIe siècle); — l'*hôtel-Dieu* (place de la Prairie), auquel est annexé l'*hôpital militaire*, et qui fut commencé en 1627; — l'*hôpital Général* (place Jemmapes), construction du XVIIIe siècle, en briques rouges (dans le fronton, bas-relief représentant la *Charité*, par Th. Bra); — les ruines d'une tour dite *Vieille tour* ou *tour des Creux* (dans des jardins particuliers, près du pont de la Massue), qui paraît avoir été le premier point fortifié de la ville.

Parmi les **maisons particulières**, nous devons signaler : — rue des Foulons, 31, l'ancien *hôtel de Marc de Hem*, bailli de Douai au XVIe siècle (tourelle à pans coupés, au fond de la cour; vaste cheminée sculptée, au premier étage); — même rue, 20,

Hôtel de ville et beffroi de Douai.

l'ancien *hôtel de Goy* ou *de la Tramerie*, du XVIIe siècle ; — rue du Clocher-Saint-Pierre, 19, la *maison des Remy*, du XVIIe siècle aussi, restaurée en 1856 ; — rue des Carmes, 12, l'*hôtel Pamart*, bâti en 1729 ; — rue Saint-Julien, 7, l'*hôtel des Quatre-Coins*, du XVIIIe siècle ; — rue de la Cloris, la *maison à colonnes*, du XVIIIe siècle aussi (fronton décoré de deux statues couchées et d'une poule qui, suivant une tradition, rappelle le nom du propriétaire qui fit bâtir cette maison).

Établissements d'instruction publique.

L'**Académie** universitaire et la **Faculté des lettres** occupent, rue de l'Université, un édifice en briques encadrées de pierres blanches, construit en 1628 pour servir de Mont-de-Piété. Restauré en 1857, cet édifice a été alors augmenté d'un avant-corps formant péristyle. Le grand amphithéâtre de la Faculté peut contenir environ 500 personnes.

Le **lycée** (rue des Écoles), reconstruit presque entièrement depuis 1840, sur l'emplacement de l'ancien collége d'Anchin, occupe avec ses cours et ses jardins, 5375 mètres carrés de superficie. La chapelle offre une voûte magnifique, du XVIIe siècle. Un *petit collége* (rue des Carmélites), bâti en briques de diverses couleurs, a été ajouté au lycée, il y a quelques années.

Le **collége des Bénédictins anglais** (rue Saint-Benoît) fut fondé, vers 1560, par le Lillois Jean Vendeville, l'Anglais Guillaume Allen, plus tard cardinal archevêque de Malines, et son compatriote Morgan Philips, pour former des prêtres destinés à prêcher la foi catholique en Angleterre. De l'ancien collége, il ne reste que le bâtiment principal (1760), en briques et pierre, entre cour et jardin. Un autre bâtiment, de construction récente, renferme : au rez-de-chaussée, un *réfectoire* du style ogival, orné des portraits de tous les supérieurs du collége ; au premier étage, une belle *chapelle* du même style, décorée de peintures, de boiseries et de vitraux exécutés à Birmingham. Le collége, qui compte 100 élèves environ, tous Anglais et catholiques, possède : un riche *cabinet de physique ;* une belle *bibliothèque* (curieux documents manuscrits, entre autres des lettres autographes de Jacques II et du Prétendant) ; un tableau de Rubens et un autre de Lesueur.

L'*institution libre de Saint-Jean* (rue du même nom) occupe l'hôtel Taffin, bâti sur l'emplacement du couvent des Brigittines.

Douai possède, en outre : — une *école normale primaire d'instituteurs ;* — un *cours normal d'institutrices ;* — une *école primaire supérieure et professionnelle ;* — des écoles municipales d'architecture industrielle, de dessin, de modelure, de calligraphie, de musique, dites *écoles académiques ;* — des *écoles primaires* de garçons et de filles, etc.

Musée. — Bibliothèque. — Collections. — Sociétés diverses.

Le **musée** (rue du même nom) occupe l'ancienne maison des Jésuites (XVIIe siècle), récemment agrandie. Formé après la Révolution, par la réunion des tableaux et autres objets de toute nature provenant des couvents supprimés, il a été successivement augmenté par des dons particuliers du docteur Escallier, de Mme Vve Balthazar et de Th. Bra, qui a offert à sa ville natale les modèles de ses œuvres, ses études, sa collection de livres, de gravures et de dessins, etc. Le musée est ouvert au public les dimanches et chaque jour de la fête communale, de 1 h. à 4 h. de l'après-midi ; pendant la semaine, les étrangers peuvent s'adresser au concierge.

Jusqu'à l'achèvement complet des galeries en voie de construction, le musée de Douai manque un peu d'ordre, par suite de l'encombrement des salles ; plusieurs collections même sont actuellement enfermées dans des magasins ou des greniers inaccessibles aux visiteurs. Nous signalerons cependant les objets les plus remarquables, sans pouvoir indiquer la place qu'ils occuperont définitivement.

Tableaux. — 2. *Gaspard de Crayer.* Le Christ et la Vierge intercédant pour une âme du purgatoire. — 10. *Jeanron.* Plage du Boulonnais. — 11. *Arnould de Vuez.* David en prière. — 20. *Van der Meulen.* Portrait équestre de Louis XIV. — 26. *Le même.* Entrée de Louis XIV et de Marie Thérèse à Douai (1667). — 28. *Le même.* Le siége de Lille. — 33. *Franck le Jeune.* Adoration des Mages (d'après Rubens). — 49. *Van Dyck.* Présentation à saint Benoît des saints Maur et Placide, encore enfants (gâté par des restaurations inintelligentes). — 63. *Janssens.* Translation du corps de saint Vaast. — 76. *Largillière.* Portrait de femme. — 77. *Arnould de Vuez.* La présentation au temple. — 82. *Le même.* Assassinat de Thomas

Becket. — 84. *Le même*. Saint Roch. — 153. *Brascassat*. Paysage. — 154. *Corot*. Paysage. — 207. *Daniel Zeghers*. Sainte Famille. — 209. *Vien*. Moïse tenant les tables de la Loi. — 211. *Franck le Vieux*. Le festin de Balthazar.

La **collection Escalier** renferme des tableaux de *Rubens* (Deux amours qui vendangent), de *Jules Romain* (l'Enlèvement de Déjanire), de *Pierre de Cortone* (Rebecca et Éliézer), du *Bassan*, de *Velasquez*, d'*Albert Cuyp*, de *Mignard*, de *Van Dyck* (Prométhée), de *Phil. de Champagne* (Richelieu sur son lit de mort), de Teniers, etc.; un retable en bois peint et doré (scènes de la Passion), plusieurs bahuts, un lustre en bois sculpté, très-curieux, des objets d'orfévrerie, de céramique et de verrerie, etc.

Sculptures. — *Blavier*, artiste douaisien. Napoléon au pont d'Arcole (plâtre). — *Cordier*. Une nymphe des eaux (marbre). — *Dumet*. L'Innocence (bronze). — *David* (d'Angers). Buste de Merlin (de Douai). — *Th. Bra*. Un torse en marbre blanc, reproduction, par l'artiste, du Christ qui orne le tombeau de la famille Merlin de Maingoval, à Valenciennes. L'Aristodème, en marbre blanc. Le buste de Philippe de Comines, etc.

Collections archéologiques. — L'importante collection d'*antiquités romaines* réunie à Bavai par l'abbé Carlier (poteries et vases de toute espèce, urnes cinéraires, lampes funèbres, statuettes, bustes), et dans laquelle on remarque surtout un *trépied* en bronze (n° 372), orné de têtes de bacchantes, et une statuette d'*Antinoüs*, en bronze; — quelques antiquités celtiques, égyptiennes et étrusques; — des *sculptures* sur bois, marbre, albâtre et ivoire, du moyen âge et de la Renaissance; — la *pierre tumulaire* d'un chevalier du Temple (xve s.), provenant de la chapelle des Templiers de Douai; — le *mausolée* de Jehan de Saint-Pierre Mesnil et de ses deux femmes (xve s.); — les *statues* et *monuments funéraires* des principaux membres de la famille de Lalaing, etc.

Curiosités diverses. — Un tronc de *palmier* fossile, trouvé dans les mines de houille d'Anzin; — une collection de vieux grès flamands et allemands, de verreries et de faïences (le joueur de vielle, de *Bernard Palissy*; une coupe en terre cuite, ornée de six têtes, par le même); — *Collections d'anatomie*, *de conchyliologie* (une des plus complètes de France), *de minéralogie* et *de zoologie* (mammifères, oiseaux, reptiles et poissons). Cette dernière, installée au deuxième étage et enrichie par les dons de Mme Balthazar, occupe le troisième rang parmi les collections de même nature en France.

La bibliothèque publique (au premier étage du musée), fondée en 1767, possède aujourd'hui plus de 40 000 vol., dont 300 incunables, et environ 1000 manuscrits. On y signale : le livre d'*Heures* de Thomas Morus, sur lequel il traça, avant d'aller au supplice, quelques lignes de dédicace à son ami Fisher; le manuscrit ori-

ginal des *Annales Vedastini;* un recueil manuscrit de *Lettres de saint Bernard;* les documents diplomatiques relatifs à la mission du cardinal Pole en Angleterre, etc. A la bibliothèque est joint un *médaillier* (nombreuses médailles romaines et gauloises). — La bibliothèque est ouverte les mardis, mercredis, jeudis et vendredis, de 11 h. à 4 h. en hiver, et de 11 h. à 5 h. en été.

Un *jardin botanique*, des *pépinières* et des *serres* pour la culture des plantes exotiques ou indigènes occupent une partie du jardin des Plantes (*V.* ci-dessous, p. 480).

Plusieurs particuliers possèdent de riches collections, parmi lesquelles il nous suffira de mentionner celles : de M. Drupelle (meubles et objets divers du XIIIe au XVIIe siècle; poteries flamandes, faïences et ivoires), rue de Bellain, 51 ; — de M. Amédée de Ternas, rue du Champ-Fleury, 6 (mobilier complet de chambre à coucher, dans le style de la Renaissance); — de M. Am. Thomassin, rue Morel, 37 (tableaux, dessins, estampes, faïences, porcelaines, meubles) ; — de M. le docteur Tesse, rue Jean-de-Gouy, 17 (tableaux) ; — de M. R. de Bailliencourt, rue Saint-Jean, 8 (300 dessins anciens, collection formée en Italie avant celle de Wicar, qui se voit à Lille), etc., etc.

Les principales sociétés savantes ou artistiques de la ville de Douai sont : — la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, fondée en 1799 (elle est chargée du soin et de la direction du jardin des Plantes, où elle possède une bibliothèque et des collections intéressantes); — la *Société médicale;* — la *Société Philharmonique;* — plusieurs *sociétés chorales*, entre autres celle des *Enfants de Gayant;* — une *musique communale*, etc.

Établissements militaires.

Douai n'est pas seulement une ville d'étude et de tribunaux, c'est aussi un des principaux arsenaux de la France et une direction d'artillerie de première classe. Sa fonderie de canons (pour la visiter, il suffit de s'adresser au concierge), établie en 1669, sur l'emplacement de l'ancien château et successivement agrandie, renferme aujourd'hui trois fourneaux ronds, deux fourneaux longs, une forerie à quatre bancs, une machine à tourner les tourillons, un tour à fileter, quarante autres tours, une machine à rayer les

canons, etc. Elle peut produire 400 à 500 bouches à feu de tous calibres par an. Les coulées ont lieu ordinairement le samedi, à 6 h. du matin. On remarque, au-dessus de la grande porte d'entrée, une petite cloche prise à Sébastopol. La fonderie de Douai est administrée en régie, c'est-à-dire pour le compte du gouvernement, par des officiers et des employés d'artillerie.

L'arsenal, créé par Louis XIV en 1669, comme la fonderie de canons, est devenu, grâce à des agrandissements successifs, un des plus importants et des plus beaux de France. Il comprend des ateliers pour les ouvriers en bois, les ouvriers en fer et les peintres, un atelier des tours, une salle d'armes, des magasins divers, un parc aux bouches à feu, etc.—L'annexe des *Chartreux* renferme de vastes magasins de matériel et le parc aux projectiles. — Les *ateliers de confection des munitions et des artifices de guerre* sont installés sur le rempart près de la porte d'Esquerchin.

Une *école d'artillerie*, de deuxième classe, est établie à l'angle de la rue des Écoles et de la rue des Malvaux.

Les *casernes* sont au nombre de quatre, savoir : la *caserne des Grands-Anglais*, ancien collége des Anglais (XVIIIe s.); — la *caserne* dite *de Marchiennes*, à l'épreuve de la bombe ; — la *caserne d'Esquerchin* (deux vastes corps de bâtiments, du XVIIIe siècle); — la *caserne Saint-Sulpice* (XVIIIe s.), près de l'arsenal. — Les autres établissements militaires sont : une *manutention;* — des *magasins aux fourrages*, incendiés en 1860 ; — un hôpital annexé à l'hôpital civil. — La *Berce Gayant*, au milieu des fortifications, est le champ de manœuvres de l'infanterie. — Le *polygone* ou école de tir de l'artillerie est situé à 1 kil. de la ville, sur le territoire de Dorignies; mais un *petit polygone*, pour les autres manœuvres de cette arme, a été formé sur le rempart même.

Industrie et commerce.

Douai renferme de nombreux établissements industriels : plusieurs fabriques de tulle ; des filatures de coton et de lin; une importante raffinerie de sucre (près de la gare) ; une usine métallurgique appartenant à MM. Cail et Cie, et dont les ateliers, situés à côté du chemin de fer, fabriquent principalement des appareils pour sucreries et distilleries ; des manufactures de limes et

d'instruments aratoires perfectionnés; une verrerie; des brasseries, etc. La broderie des dentelles de soie et de laine y occupe environ 400 ouvrières. Dans les environs immédiats de la ville s'exploitent de nombreuses sucreries, des raffineries, des distilleries d'alcool, des fabriques de produits chimiques et de noir animal, une fonderie et un atelier de construction de machines, des verreries, une fabrique de glaces (à Aniches) et des mines de houille, etc. Les produits de tous ces établissements donnent lieu à un mouvement d'affaires très-important.

Un *entrepôt réel des douanes*, un *entrepôt des sucres*, un *magasin général* des marchandises nationales ou nationalisées, un *comptoir d'escompte* et une *Bourse* sont autant d'établissements publics auxquels a donné naissance l'importance des transactions commerciales à Douai. Cette ville possède aussi une *Chambre d'Agriculture*, un *comice agricole* et un *conseil de prud'hommes*.

Promenades et excursions.

Les **promenades** intérieures de Douai sont : — la *place Saint-Jacques*, plantée de belles allées d'arbres, garnies de bancs et d'un kiosque pour la musique militaire, qui s'y fait entendre plusieurs fois par semaine, pendant la belle saison; — le *jardin des Plantes*, converti en partie en jardin anglais (kiosque pour la musique) et décoré d'une *statue de Jean de Bologne*, par M. L. Potiez, artiste douaisien; — les *remparts* (beaux points de vue sur la ville).

Dans les environs de la ville, on peut visiter: — (2 kil. environ) le *château de Wagnonville* (XVIIe s., porte ancienne flanquée de tourelles), dont le parc, arrosé par l'Escrébieux, est gracieusement ouvert au public par le propriétaire, M. Foucques; — (2 kil.) le *château* de M. le marquis d'Aoust (XVIIIe siècle; collection de tableaux et d'objets d'art; archives précieuses), à *Cuincy* (1022 hab.); — (6 kil.) le *château* (XVIIe s.; magnifique galerie ogivale) de M. Taffin d'Heursel à *Gœulzin* (938 hab.). Ce château, récemment restauré, est entouré d'un beau parc avec pièce d'eau; l'église paroissiale en est l'ancienne chapelle; — (8 kil.) les ruines du *château* féodal de *Lalaing* (1991 hab.), appartenant aujourd'hui au prince d'Aremberg, et, dans le même village, le *château* moderne de feu M. de Montozon (dans le parc, pierre

tumulaire d'Antoine de Lalaing, xve siècle); — le château de Montigny (*V.* ci-dessous, p. 519), etc.

Au sortir de la gare de Douai, on remarque à gauche les bâtiments de la raffinerie centrale de sucre, puis, contre la voie, les ateliers de l'usine Cail, et, franchissant la triple enceinte des fortifications, on croise la route de Lille et la Scarpe. Bientôt on voit se détacher à droite l'embranchement de la mine de houille dite *fosse Gayant*. A gauche, au milieu du village industriel de *Dorignies*, dépendant de Douai, s'élève une *chapelle* moderne en briques. Le chemin de fer traverse ensuite l'Escrebieu et le canal de la Deule, près des mines de houille et des ateliers de construction et de réparation de machines de *l'Escarpel*. On passe du département du Nord dans celui du Pas-de-Calais, près de la mine de houille (à gauche) et des usines de le Forest, dont l'église élève à droite sa flèche élancée.

25e STATION. — LE FOREST.

7 kil. de Douai. — 225 kil. de Paris. — 25 kil. de Lille.

Le Forest, village de 1121 habitants, appartint jusqu'au xvie siècle à la famille de Luxembourg. Sa seigneurie passa ensuite, avec le titre de marquisat, aux familles de Contay, de la Tramerie, de Croÿ et de Calonne.

Au delà d'*Évin-Malmaison* (934 hab.), que la voie laisse à gauche, on traverse un coin du département du Nord et l'on voit se détacher successivement, du même côté, un raccordement avec l'embranchement de Carvin à Lens et cet embranchement lui-même. A droite se montrent *Ostricourt* (855 hab.), son église et sa mine de houille. Plus loin, on découvre, à gauche, après être rentré dans le département du Pas-de-Calais, le clocher d'Oignies, dont dépend le hameau de *Garguetelle* (à droite).

26e STATION. — CARVIN.

6 kil. de le Forest. — 231 kil. de Paris. — 19 kil. de Lille.

La station dite de Carvin est située au milieu du bois d'Épinoy. près du hameau de *Libercourt* (à droite), et à 3 ou 4 kil. à l'est du bourg dont elle a pris le nom. Un embranchement spécial, à une voie, destiné primitivement à l'exploitation des mines de

houille, mais dont les trains reçoivent aussi des voyageurs, a été construit, en 1864, entre Carvin et sa station.

Carvin ou *Carvin-Épinoy*, chef-lieu de canton de 6094 habitants, de l'arrondissement de Béthune, dépendit jusqu'au XIIIe siècle d'Épinoy, qui n'en est plus aujourd'hui que le faubourg. L'*église*, que domine une haute tour carrée, décorée de galeries, a été reconstruite à la fin du XVIIe siècle. La *chapelle de Saint-Druon*, à Épinoy, est chaque année, le lundi de la Pentecôte, le but d'un pèlerinage très-fréquenté, auquel prennent part tous les bergers des environs, qui regardent ce saint comme leur patron. La fabrication du sucre, la distillerie des alcools et l'exploitation des mines de houille sont les principales industries de Carvin.

La station de Carvin dessert aussi (2 kil.) **Oignies**, village de 1740 habitants, où se voit un **château** moderne, entouré de jardins et d'un vaste parc renfermant plusieurs pièces d'eau et une belle grotte artificielle. A côté du château, propriété de Mme de Clercq, s'élève une **église** paroissiale, construite en 1860-1861, aux frais de la châtelaine et d'après les plans de M. Grigny d'Arras. Cette église, du style roman, en briques, est surmontée d'une tour carrée, avec tourelles rondes aux angles et flèche octogonale. L'intérieur, décoré de vitraux, est particulièrement remarquable par la richesse et l'harmonie des détails, qui font le plus grand honneur à M. l'abbé Léon Gruel, curé d'Oignies, sous l'inspiration duquel ont été exécutés tous les travaux d'ornementation. — Le village d'Oignies exploite aussi des mines de houille.

DE CARVIN A LENS [1].

L'embranchement de Carvin à Lens a été construit tout à la fois pour relier Lille et Douai à la grande ligne des houillères d'Arras à Béthune et pour desservir les mines de charbon d'Hénin-Liétard, de Courrières, de Billy-Montigny et des villages voisins. Se sé-

1. Tous les jours, trois trains omnibus de Douai et de Lille à Lens et à Béthune, par Carvin. — De Douai à Lens : trajet en 55 min. et en 1 h. 9 min.; 1re cl. 2 fr. 90 c.; 2e cl. 2 fr. 20 c.; 3e cl. 1 fr. 60 c. — De Douai à Béthune : trajet en 1 h. 30 min. et 1 h. 49 min.; 1re cl. 5 fr. 05 c.; 2e cl. 3 fr. 80 c.; 3e cl. 2 fr. 75 c. — De Lille à Lens : trajet en 1 h. 9 min. et 1 h. 17 min.; 1re cl. 4 fr. 35 c.; 2e cl. 3 fr. 30 c.; 3e cl. 2 fr. 40 c. — De Lille à Béthune : trajet en 1 h. 49 min. et 1 h. 56 min.; 1re cl. 6 fr. 50 c.; 2e cl. 4 fr. 85 c.; 3e cl. 3 fr. 55 c.

parant de la ligne de Douai, à 3 kil. environ de la station de Carvin, près d'Évin-Malmaison, il décrit une courbe sur la dr. et croise la Deule. A gauche se montre *Dourges* (1094 hab.).

9 kil. **Hénin-Liétard**, bourg de 3850 habitants, était au XIe siècle une ville ceinte de murailles. Elle obtint, en 1229, une charte de commune et devint le siége d'une seigneurie importante, qui fut érigée en comté, au XVIe siècle, et passa, au XVIIIe, dans la maison de Durfort-Duras. — L'**église** paroissiale est un curieux édifice de plusieurs époques. La base de la tour en grès, et dans laquelle s'ouvre le portail principal divisé en deux baies par une colonne romane, appartient au XIe ou au XIIe siècle, ainsi que les deux premières travées de la nef. Le milieu de la nef, moins élevé, date de la fin du XVe siècle. La partie supérieure de la tour a été reconstruite à la fin du XVIe siècle. Enfin le chœur et la chapelle absidale, dédiée à la Sainte-Vierge, sont du style grec moderne et construits en briques. On remarque, à l'extérieur, outre le portail de l'ouest, une corniche à modillons sculptés (figures grimaçantes ou terribles, têtes d'animaux, etc.), qui décore les murs des collatéraux, dans la partie la plus ancienne. A l'intérieur, nous signalerons surtout : dans le chœur, de très-belles *stalles* sculptées au XVIIIe siècle, par P. J. Flamen de Douai (24 stalles hautes, 12 stalles basses; les fleurs de lis qui ornaient les miséricordes ou petits siéges ont été grattées), et de nombreuses pierres tombales (des abbés Dambrine, Dujardin et Dapvril, du sculpteur Flamen et de sa famille, etc.), pour la plupart cachées en partie par la grille du chœur et par les stalles; dans la chapelle de la Vierge, deux vitraux représentant l'*Annonciation* et la *Présentation au temple*; derrière le maître-autel, une sculpture sur bois (la *Cène*); dans la nef, une ancienne sculpture sur pierre, recouverte de badigeon (*la Vierge ayant à ses pieds saint Martin et saint Augustin agenouillés*), la chaire et le buffet d'orgues, en bois sculpté; enfin, parmi les tableaux, le *Repos de la Sainte Famille en Égypte*, toile attribuée à Van Oost jeune, etc. — L'*hôtel de ville* d'Hénin-Liétard date du XVIIIe siècle. — L'*hôpital-hospice* est une construction moderne, en briques.

Hénin-Liétard exploite deux mines de charbon, une verrerie, une filature et des brasseries.

12 kil. *Billy-Montigny*, village de 876 hab., possédait autrefois un château fort, dont les débris ont été convertis en ferme. C'est à Billy-Montigny que se raccorde au chemin de fer du Nord l'embranchement industriel desservant les mines de houille de (7 kil. sur la dr.) *Courrières* (3010 hab.; église du XVIe s., renfermant le tombeau, en marbre blanc, de Jean de Montmorency) et de *Sallau* (343 hab.). Ce dernier village se montre, à 1 kil. sur la droite, avant que l'on n'entre dans une tranchée, à l'extrémité de laquelle on rejoint la ligne d'Arras à Calais, près de Lens (*V.* ci-dessus, p. 347).

Après avoir laissé à droite le hameau du *Petit-Wahagnies*, entouré de bois, on entre définitivement dans le département du Nord et l'on traverse jusqu'à Lille une plaine monotone. A gauche, près de la voie, se groupent les maisons de *Phalempin* (1442 hab.); à droite, celles du hameau de *Wattiessart*.

27e STATION. — SECLIN.

8 kil. de Carvin. — 239 kil. de Paris. — 11 kil. de Lille.

Chef-lieu de canton de l'arrond. de Lille, **Seclin** (3978 hab.) est une ville ancienne, située presque entièrement à gauche de la station. Elle fut le théâtre du martyre de saint Piat, à l'époque de la domination romaine. Brûlée par Philippe Auguste, en 1214, et par le comte de Hainaut, en 1340, elle résista avec succès aux Gueux, en 1566, et aux Autrichiens, en 1794. — Sous le chœur de l'*église* (XIIIe siècle), jaillit, dans une crypte, la *fontaine de Saint-Piat*, dont les eaux possèdent, dit-on, la vertu de guérir la fièvre. — L'*hôpital*, fondé par Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre, est un monument remarquable du XIIIe siècle. — Seclin renferme de nombreux établissements industriels : brasseries, filatures de lin et de coton, teintureries, fabrique et raffinerie de sucre, moulins à huile et à farine, etc. Les graines oléagineuses se cultivent avec succès dans toute la contrée voisine.

Après avoir dépassé *Templemars* (866 hab.), à droite, et *Wattignies* (2233 hab.), à gauche, le chemin de fer, suivant jusqu'à Lille une pente assez rapide, s'engage dans des tranchées peu

profondes. Dans l'intervalle de ces tranchées, on remarque : à gauche, un hameau au milieu duquel s'élève une charmante *église* ogivale, moderne ; puis, des deux côtés de la voie, ce qui reste des nombreux moulins à vent de Moulins-Lille, commune aujourd'hui réunie à Lille. On traverse ensuite *Fives*, où la plupart des trains s'arrêtent quelques instants dans la gare extérieure de Lille, à laquelle sont joints des ateliers et de vastes magasins pour le matériel. A droite se raccordent successivement les lignes de Lille à Tournai, de Lille à Gand par Tourcoing et de Lille à Hazebrouck. Un petit embranchement se dirige à gauche, vers la nouvelle gare de marchandises du faubourg de Paris. On pénètre enfin dans l'enceinte des fortifications, par une brèche ouverte près de la porte de Tournai et l'on s'arrête dans la gare intérieure de Lille, actuellement en voie de reconstruction (mai 1866).

28e STATION. — LILLE.

11 kil. de Seclin. — 250 kil. de Paris. — 11 kil. de Tourcoing.

Renseignements généraux. — Direction.

Buffet-Restaurant, à la gare.

Omnibus pour la ville : — le jour, 30 c. par voyageur; 50 c. avec bagages jusqu'à 30 kilogr. ; au-dessus de 30 kilogr., 1 c. par kilogr. ; — la nuit, 50 c. par voyageur; 75 c. avec bagages, jusqu'à 30 kilogr. — Bureau des omnibus de la Compagnie du Nord (voyageurs et messagerie), en ville, rue des Arts, 19-23.

Commissionnaires, à la gare et rue des Poissonceaux, 2 : 30 c. la course.

Voitures publiques (sans correspondance avec le chemin de fer) pour : — *Comines*, 17 kil., 4 départs chaque jour (rue des Arts, 19); — *la Bassée*, 24 kil., à 6 h. 1/2 du matin (rue des Arts, 19), à 3 h. et à 4 h. 1/2 du soir (rue Sec-Arembault, 30) ; — *Orchies*, 26 kil., à 6 h. du matin (rue des Arts, 19) et à 4 h. du soir (place de la Mairie); — *Béthune*, 36 kil., 4 h. 1/2 du soir (rue des Arts, 25); — *Cysoing*, 15 kil., à 5 h. 1/2 du matin et à 1 h. du soir (Marché-au-Poisson, 7) ; — *Tournai*, 25 kil., à 9 h. 1/2 du matin, à 3 h. 1/2 et à 4 h. du soir (rue Esquermoise, 5 et 7) ; — *Haubourdin*, 5 kil., toutes les 20 minutes en été, toutes les demi-heures en hiver (Grand'place, 1, et place de la Mairie 2) ; — *Marcq-en-Barœul*, 4 kil., toutes les heures (Grand'place, 21, *à l'Ange*) ; — *Seclin*, 11 kil., à 4 h. ou 4 h. 1/2 du soir (rue de la Vieille-Comédie, 1); — *Lens*, 31 kil., par *Carvin* et *Hénin-Liétard*, à 5 h. du soir (place de la Mairie, 23).

VOITURES DE PLACE : à la Gare et sur la Grand'place.

HÔTELS : — *Villeroy*, rue Esquermoise, 7; — *de France*, rue Esquermoise, 77; — *de Gand*, Grand'place, 15; — *du Singe-d'Or*, place du Théâtre, 38; — *de l'Europe*, rue Basse, 30-31; — *de Flandre et d'Angleterre*, place Saint-Martin, 7; — *Lavocat*, place Saint-Martin, 8-12; — *de Bruxelles*, rue de Tournai, 18.

RESTAURANTS : — *Boutry*, rue Esquermoise, 7 (hôtel Villeroy); — *Corroyer-Descamps*, rue des Prêtres, 16; — *Divoir*, Vieux-Marché aux Poulets, 15; — *Hébert*, Vieux-Marché aux Poulets, 18.

CAFÉS : — *Destailleurs-Lalubie*, place du Théâtre, 22; — *Bouët*, Grand'place, 17; — *Causart*, place du Théâtre, 36; — *Veuve Cornil*, Grand'place, 5; — *Pierret*, Grand'place, 40; — *Matossy et Collemberg*, place du Théâtre, 8-10; — *Delhoye-Dewulder*, boulevard de l'Impératrice.

POSTE AUX LETTRES ET TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : rue du Marais.

BAINS : — *hôtel de l'Europe*, rue Basse, 30-31; — *Lecomte*, rue Basse, 8; — *du Cirque*, rue de la Monnaie, 33; — *Vincent*, rue des Fossés-Neufs, 64; — *école de natation*, rue de la Digue, faubourg de la Barre.

LIBRAIRES : *Béghin*, rue de la Grande-Chaussée, 26 *bis*; — *Lefort*, rue Charles-Muyssart; — *Quarré*, Grand'place, 64; — *Destigny*, Grand'place, 56.

DIRECTION. — La gare intérieure de Lille est précédée, du côté de la ville, d'une cour où stationnent les omnibus, ainsi que les voitures de place et quelques voitures publiques. En face s'étend la *rue Sainte-Marie-Madeleine*. Le percement d'une rue projetée permettra prochainement de gagner directement la place du Théâtre; mais, en attendant, il faut prendre, à gauche de la cour de la gare, la *rue de Tournai*, et la remonter à droite, pendant quelques centaines de pas, pour aller visiter (à gauche) l'église Saint-Maurice. De la façade principale de cette église, on gagne en ligne droite la *rue de Paris*, l'une des plus longues et des plus commerçantes de l'ancienne ville. La rue de Paris aboutit : à gauche, à la *porte de Paris* et à l'ancienne commune de *Moulins-Lille*; à droite, à la *place du Théâtre*, ainsi nommée de l'édifice qui en occupe le centre. La *rue des Manneliers* (à gauche) fait communiquer la place du Théâtre avec la *Grand'place*, en longeant une des façades de la Bourse. Après avoir considéré la place, la colonne commémorative du siége de Lille, le palais de la Bourse et la Grand'garde, on peut gagner l'hôtel de ville par la rue qui s'ouvre à l'angle sud-est de la place.

La *rue du Palais*, derrière l'hôtel de ville, conduit à la *rue de l'Hôpital-Militaire*, en face du bel établissement dont cette rue a pris le nom et à côté duquel s'élève l'église Saint-Étienne. En descendant à gauche jusqu'à la *rue de Béthune* et en tournant alors à droite, on arrive au *boulevard de l'Impératrice* et à la *place Napoléon III*, récemment ouverts sur l'emplacement des anciennes fortifications. Le boulevard de

l'Impératrice conduit : à droite, à l'ancienne porte de la Barre ; à gauche, à la nouvelle gare des marchandises. En face de la rue de Béthune, sur la place Napoléon III, s'amorcent trois rues, aboutissant, celle de gauche à Moulins-Lille, celles du milieu et de droite à la section de *Wazemmes* et d'*Esquermes*. Parallèlement au boulevard de l'Impératrice, au fond de la place Napoléon III, est tracée la *rue Beauharnais*, que l'on peut prendre à droite, pour gagner la *place Impériale* et revenir à la Grand'place, par la *rue Impériale* (à droite), désormais l'une des plus belles de Lille, par sa longueur, sa largeur, ses immenses perspectives, et les façades monumentales des constructions qui la bordent. A gauche de cette voie, s'étend le joli *square de la Reine-Hortense*.

De retour sur la Grand'place, après cette courte excursion dans les nouveaux quartiers, on peut suivre, à gauche, la *rue Esquermoise*, la rue la plus fréquentée et la plus remarquable de l'ancienne ville par la richesse de ses magasins. Elle conduit à un carrefour, où commencent : à gauche, la *rue de la Barre;* en face, la *rue Royale*, habitée surtout par l'aristocratie lilloise. Presque à l'entrée de la rue Royale, à gauche, sur une petite place, s'élève l'église Sainte-Catherine. Un peu plus loin, on remarque, à droite, le couvent du Sacré-Cœur et l'hôtel de la Préfecture. Dans la *rue Négrier*, qui croise ensuite la rue Royale, se montrent (à droite) la chapelle des Jésuites et l'hôtel de l'État-major du grand commandement du 2e corps d'armée. Sur la gauche, cette rue aboutit à l'*Esplanade*, dont il faut aller admirer les beaux ombrages, séparés par la Moyenne-Deule du champ de Mars et de la citadelle.

A l'extrémité septentrionale de l'Esplanade, dont le pont Napoléon occupe le milieu, se trouvent la statue du général Négrier, le manége civil, les magasins du génie et ceux de l'artillerie. Prenant, entre ces deux derniers établissements, la *rue du Grand-Magasin*, on voit, à gauche, le grand magasin au blé, à droite l'institution des sourds-muets, près de l'église Saint-André, dans la rue Royale. Entrant, un peu plus loin, à droite, dans la *rue Saint-André*, on la suivra jusqu'à ce que l'on arrive au palais des Archives départementales, bâti à l'angle de cette rue et de celle du Pont-Neuf. La *rue du Pont-Neuf* (à gauche) est divisée en deux parties égales par le pont du même nom, non loin de la halle au blé et au sucre, vaste édifice qui mérite une visite. En franchissant, sur le *pont Neuf*, la Basse-Deule et ses quais, on aperçoit à gauche les immenses bâtiments de l'hôpital général. Plus loin, on peut visiter, dans la prolongation de la rue du Pont-Neuf, l'église de la Madeleine et la manufacture des Tabacs, qui fait face à la caserne de cavalerie. Revenant ensuite aux quais de la Basse-Deule et suivant l'un d'eux à gauche, on remarque, sur le quai du sud, la façade du palais de justice, entre les deux ailes de la prison, et l'on gagne la petite *place Saint-Martin*, près de laquelle se construit l'église de Notre-Dame de la Treille.

De la place Saint-Martin et de la place du Lion-d'Or, qui lui fait suite, une petite rue conduit à la *rue des Arts*, à un angle de laquelle s'élève le lycée, et que l'on peut prendre pour gagner la rue de Tournai et revenir à la gare, si l'on ne veut pas séjourner à Lille.

Situation. — Aspect général. — Nouveaux travaux d'utilité publique et d'embellissement.

La ville de **Lille** est située dans une plaine, à 23 mètres d'altitude, par 50° 38′ 44″ de latitude nord et 0° 43′ 37″ de longitude est, sur la Deule, qui s'y divise en un grand nombre de bras dont les deux principaux sont les canaux de la Basse-Deule (au nord-est) et de la Moyenne-Deule (à l'ouest, le long de l'Esplanade). Avant 1858, cette ville, dont la population était alors de 92 000 hab., se trouvait circonscrite dans d'étroites murailles d'enceinte, qui lui donnaient la forme d'un ovale allongé (2300 mètres environ dans sa plus grande longueur, sur 1200 mètres de largeur maxima), au flanc duquel se rattachait, du côté de l'ouest, les importantes défenses de la citadelle. Un décret impérial ayant à cette époque décidé l'annexion à Lille de quatre communes voisines : Esquermes, Wazemmes, Moulins-Lille et Fives, les anciennes fortifications du côté sud, depuis la Noble tour jusqu'à la porte de la Barre, près de la citadelle, ont été démolies pour être reportées au delà du territoire des communes annexées. La superficie de la ville a été plus que doublée, et sa population, partagée en neuf arrondissements, s'élève maintenant au chiffre de 131 827 habitants (recensement de 1861). Lille est devenue ainsi la cinquième ville de la France par son importance. Cet agrandissement, depuis longtemps réclamé, a donné lieu à d'immenses travaux qui contribueront à changer complétement la physionomie de Lille. De nouveaux quartiers ont été créés sur l'emplacement des fortifications détruites et sur les terrains jusque-là demeurés libres entre ces lignes de défense et les communes annexées. De longs boulevards, de larges rues, de vastes places, de jolis squares, y ont été tracés et se bordent déjà de constructions élégantes. Nous signalerons en particulier : — le *boulevard de l'Impératrice* (1600 mètres de longueur), qui, s'étendant de la porte de la Barre, à l'ouest, jusqu'à la nouvelle gare des marchandises, dans l'ancien faubourg de Paris,

au sud-est, semble tracer une ligne de démarcation entre la ville ancienne et la ville nouvelle; — le *boulevard Vauban* (1200 à 1300 mètres de longueur), à l'ouest de Wazemmes; — la *rue Impériale*, qui relie Esquermes et Wazemmes à la Grand'place; — la *place Impériale*, qui affecte la forme d'un duodécagone irrégulier, auquel aboutissent six rues; — et surtout la **place Napoléon III**, à l'extrémité de l'ancienne rue de Béthune. Cette place quadrilatérale, de 200 mètres de largeur sur 150 mètres de

Pont Neuf, hôpital Général et église de la Madeleine, à Lille.

longueur, est précédée, du côté de l'ancienne ville, d'une place plus petite, et sera sans doute décorée d'une fontaine monumentale. — Le *square de la Reine-Hortense*, près de la rue Impériale, mérite aussi d'être signalé pour ses vastes proportions, ainsi que pour le charme de ses plantations.

Les anciennes **fortifications**, reconstruites au XVIe, puis au XVIIe siècle, en partie sur les plans de Vauban, qui en fit une ceinture inexpugnable et y ajouta la citadelle, étaient percées de sept

portes, dont l'une, la porte de Béthune, a été démolie, et dont une autre, la **porte de Paris**, comprise aussi dans la partie des fortifications à démolir, n'a dû sa conservation qu'à sa valeur architecturale et historique. C'est un arc de triomphe d'ordre dorique élevé, en 1682, en l'honneur de Louis XIV, après la conquête de la Flandre. Elle est surmontée d'un trophée, composé de nombreux personnages allégoriques au milieu desquels la Victoire couronne le buste du roi. A droite et à gauche de la porte, entre les pilastres, se voient les statues de Mars et d'Hercule. — Les *portes de Gand* ou *de la Madeleine* et *de Roubaix* ou *de Saint-Maurice*, à l'est, ont été construites par les Espagnols, en 1621 et en 1622, dans le style de la Renaissance, en briques de diverses couleurs. — L'enceinte actuelle est percée de douze portes ordinaires et de trois ou quatre portes d'eau.

La **citadelle**, séparée de la ville par les promenades, le canal de la Moyenne-Deule et une immense esplanade ou champ de Mars, forme un pentagone régulier, dont chaque front est couvert par de nombreux ouvrages détachés. Du côté de la campagne, les abords peuvent, en outre, être défendus par une inondation habilement ménagée, grâce à la proximité de la Haute-Deule. L'intérieur de la citadelle comprend de vastes casernes et un arsenal renfermant un approvisionnement considérable d'armes à feu et d'armes blanches de toute espèce.

Lille est une ville industrielle et commerçante, dont les monuments, relativement peu nombreux et peu remarquables, n'attirent guère les étrangers, mais dont les musées et les manufactures méritent une visite. L'industrie, ayant envahi à peu près tous les quartiers de cette grande cité, contribue à leur donner un caractère uniforme, au moins dans l'ancienne ville. Les *quartiers Saint-André* et *Saint-Sauveur*, situés aux deux extrémités opposées (à l'extrême nord et à l'extrême sud), se font seuls remarquer, peut-être, par une physionomie particulière. Le premier, séjour de l'aristocratie lilloise, est percée de rues plus larges, plus calmes et plus propres que le reste de la ville; le second, refuge des ouvriers et des pauvres, se compose de ruelles étroites, sombres et malpropres. C'est là surtout que se trouvent ces fameuses *caves*, qui ont inspiré, en 1848, tant de déclama-

tions humanitaires en faveur des malheureux ouvriers lillois; les plus malsaines ont été depuis évacuées par ordre de l'autorité.

Quant aux quartiers nouvellement annexés, celui de *Moulins-Lille* était autrefois couvert, ainsi que son nom l'indique suffisamment, de moulins à vent pour la trituration des graines oléagineuses; *Fives* et *Wazemmes* paraissent être le séjour préféré des ouvriers attirés par le développement des industries lilloises; *Esquermes*, plus éloigné du centre de la ville, renferme une population peu industrielle et en partie agricole.

Pour finir par un trait de mœurs locales, nous signalerons l'emploi assez fréquent, bien qu'il tende chaque jour à disparaître, d'un véhicule tout à fait particulier aux Lillois et qui ne manquera pas de frapper les étrangers, la *vinaigrette*, sorte de chaise à porteurs traînée par deux hommes, dont l'un s'attelle entre les brancards tandis que l'autre la pousse par derrière. On trouve des vinaigrettes sur certaines places où elles stationnent ainsi que des voitures de place. Le tarif est de 75 c. la course.

Histoire.

La fondation de Lille est attribuée au comte Baudouin IV, qui entoura de murailles, en 1030, la bourgade alors existante autour du château du Buc. Baudouin IV eut pour petite-fille la célèbre princesse Mathilde, femme de Guillaume le Bâtard et reine d'Angleterre. A partir de la fondation de la basilique de Saint-Pierre (1066) par Baudouin V, la population de Lille s'accrut rapidement, et, dès la fin du XIIe siècle, cette ville obtint des libertés communales, qui reçurent plus tard (1235) tout leur développement de la comtesse Jeanne de Constantinople.

Détruite de fond en comble par Philippe Auguste, en 1212, reconstruite par Jeanne, assiégée et reprise par Philippe le Bel, en 1297, Lille participa à la révolte des Flamands contre le gouverneur Gui de Châtillon. Ses milices contribuèrent à la victoire de Courtrai (1302); mais elles furent battues à Mons-en-Pevèle (1304) et le roi réduisit de nouveau la place. En 1312, un traité signé à Athies confirma la cession de Lille, de Douai et d'Orchies, à la France. Mais le roi Charles V ayant, en 1369, cédé Lille à Louis le Mâle, celui-ci transmit ses droits, en mourant (1383), à sa fille Marguerite, qui avait épousé en secondes noces Philippe le Hardi. Sous les ducs de Bourgogne, et principalement sous Philippe le Bon, qui en fit son séjour habituel et y tint les premiers chapitres de l'ordre de la Toison-d'Or, Lille jouit d'une grande prospérité. Ses marchands se distinguaient à la tête de la *hanse de Londres*, vaste association

commerciale établie entre les principaux centres manufacturiers de la Flandre. La mort de Charles le Téméraire et le mariage de sa fille *Marie* de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien firent passer Lille et la Flandre sous la domination de l'Autriche, puis de l'Espagne. Sauvée, par le courage d'une femme, Jeanne Maillotte, d'une attaque des *hurlus*, bandes de pillards qui ravagèrent les Pays-Bas, sous le règne de Philippe II, Lille se vit assiéger par Louis XIV en personne, après la mort de Philippe IV, en 1667. Neuf jours après l'ouverture de la tranchée, il lui fallut capituler; mais elle demanda et obtint de son vainqueur le maintien absolu de ses lois, coutumes, priviléges, franchises et libertés.

Pendant la guerre de la Succession, en 1708, Lille, défendue par le maréchal de Boufflers, soutint un siége héroïque contre le prince Eugène et le duc de Marlborough. Le manque de vivres et de munitions *obligea* la ville d'abord, puis la citadelle, à se rendre. Le *traité d'Utrecht la* restitua, cinq ans plus tard, à la France. C'est à Lille que fut représentée pour la première fois, avec un grand succès, en présence de Voltaire lui-même, la tragédie de *Mahomet*, en 1741. — Le 24 septembre 1792, 30 à 35 000 Autrichiens, sous les ordres d'Albert de Saxe-Cobourg, vinrent mettre le siége devant Lille et la bombardèrent sans relâche durant neuf jours et neuf nuits. Réduite à une très-faible garnison, la ville fut si bien défendue par ses habitants et en particulier par ses célèbres canonniers sédentaires, que les Autrichiens, après avoir eu plusieurs de leurs batteries démontées et avoir essuyé des pertes considérables, durent se retirer vers Tournai. La Convention nationale décréta que Lille avait bien mérité de la patrie. Plus tard, lorsque Joseph Lebon manifesta l'intention de visiter les Lillois et d'exercer au milieu d'eux sa cruauté, ces intrépides Français menacèrent de braquer contre lui les mêmes canons avec lesquels ils avaient repoussé les Autrichiens.

Ancienne capitale de la Flandre française, Lille est aujourd'hui le chef-lieu du département du Nord, le siége du grand commandement du 2e corps d'armée, d'un tribunal de première instance et d'une Faculté des sciences, le chef-lieu de la 3e division militaire et de la 4e direction des fortifications. Plusieurs lignes de chemins de fer la mettent déjà en communication avec Paris, Calais, Dunkerque, Courtrai et Tournai; deux autres lignes, concédées, doivent la relier à Béthune, par la Bassée, et à Valenciennes, par Orchies. Enfin il est question de construire aussi un embranchement de Lille à Comines, et un autre, de Lille à Aire.

Lille a vu naître : les théologiens Gauthier de Châtillon (XIIe s.) et Alain de Lille (XIIIe s.); Jacquemars Giélée, l'un des auteurs du célèbre roman du *Renard* (XIIIe s.); Jean Vendeville, évêque de Tournai et l'un des fondateurs de l'Université de Douai ; le peintre Ducornet, né sans bras; et le chevalier Wicar, dont la belle collection de dessins est aujourd'hui l'une des gloires du musée communal.

Monuments religieux.

L'**église Notre-Dame de la Treille et Saint-Pierre**, dont la première pierre a été posée, en 1855, sur l'emplacement du château du Buc, berceau de Lille, sera, après son achèvement, le plus vaste et le plus beau des édifices religieux de cette ville. Elle doit remplacer l'ancienne collégiale Saint-Pierre, fondée en 1046 par Baudouin de Lille et détruite pendant la Révolution. Le plan, arrêté à la suite d'un concours, est de MM. H. Clutton et W. Burges de Londres. Le style adopté est le style ogival du XIIIe siècle. Les matériaux employés sont le grès pour les assises du monument, le granit bleu pour les murs extérieurs, les piliers et les colonnettes, la pierre blanche pour le revêtement intérieur des murs. Dans la chapelle de l'abside, on peut admirer les sculptures des chapiteaux. Sous l'édifice tout entier s'étend une crypte du même style.

L'**église Saint-Maurice** (parvis du même nom, près du chemin de fer), fondée vers 1022, sur les ruines d'un château, et plusieurs fois remaniée, se compose de cinq nefs d'égale hauteur et dont deux datent seulement de 1625. Le style de l'édifice (mon. hist.) est celui de la dernière période ogivale. La tour et le portail ogival, qui menaçaient ruine, ont été démolis en 1826 et remplacés par un portail sans caractère. L'intérieur de l'église a été récemment restauré avec goût. On y remarque surtout : la hauteur des voûtes, les pendentifs dont elles sont ornées ; la légèreté, peut-être exagérée, des colonnes qui séparent les nefs ; les statues de *saint Pierre* et de *saint Paul*, par Bra ; et quelques bons tableaux.

L'**église Sainte-Catherine** (rue et terrasse de ce nom, près de la rue Royale et de la rue de la Barre), construite vers le XIIe siècle, offre un chœur rebâti en 1538 et des bas côtés prolongés de chaque côté du chœur, en 1725. Le maître autel, en marbre, est surmonté d'un magnifique tableau de Rubens, le *Martyre de sainte Catherine*, donné à l'église par deux paroissiens, Jean de Seur et sa femme Marie Patin. La chapelle qui occupe le fond du collatéral de gauche renferme la célèbre statue de **Notre-Dame de la Treille**, vénérée à Lille depuis le XIe siècle, et déclarée solennellement la patronne de cette ville, en 1269. Cette statue, qui se

trouvait, avant la Révolution dans l'ancienne collégiale Saint-Pierre, doit son nom à une *treille* ou grillage qui en entoure le bas. Trois verrières modernes, représentant l'histoire de Notre-Dame de la Treille, ornent les fenêtres de la chapelle qui lui est consacrée. L'église renferme, en outre, quelques tableaux de M. Mottez, artiste lillois.

Saint-André (rue Royale, à l'angle de la rue Princesse), ancienne église des Carmes déchaussés, bâtie au XVIIIe siècle dans le style grec, possède une belle *chaire* sculptée et plusieurs toiles intéressantes : d'Otto Venius, à l'entrée du chœur ; d'Arnould de Vuez, dans la chapelle de la Vierge ; l'*Annonciation* et l'*Enfant Jésus*, de Van Oost ; la *Mort de sainte Marie Madeleine*, par Ducornet, et le *Martyre de saint Étienne*, par Descamps. Nous signalerons aussi la grille en fer forgé qui entoure le chœur.

La Madeleine (rue du Pont-Neuf), construite en 1675, par R. du Laury, prévôt de Saint-Pierre, dans le style grec, est surmontée d'un dôme élégant et hardi. L'intérieur affecte la forme d'une vaste rotonde bordée de chapelles. Le tableau qui surmonte le maître-autel et les quatre *Docteurs de l'église latine*, de la coupole, sont de Van Oost. Une *Adoration des Bergers*, de Rubens (dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à gauche), et un *Christ sur la croix*, de Van Dyck (dans la chapelle du Saint-Sacrement, à droite), ont été gâtés par des restaurations maladroites. A l'entrée du chœur, on remarque la *Samaritaine* et la *Chananéenne*, par Arnould de Vuez.

L'**église Saint-Étienne** (rue de l'Hôpital-Militaire), ancienne chapelle du collége des Jésuites, aujourd'hui converti en hôpital militaire, date du XVIIe ou du XVIIIe siècle. La voûte de la nef principale repose sur des pilastres d'ordre corinthien, et celles des bas côtés sur des pilastres d'ordre ionique. Dans le chœur, décoré de peintures murales, se voit un tableau de M. Mottez, le *Martyre de saint Étienne*, au-dessus du maître autel.

L'**église Saint-Sauveur** (place du même nom), mon. hist. du style ogival, était autrefois surmontée d'une flèche en pierre, à jour, qui fut détruite par les boulets des Autrichiens, en 1792. L'intérieur, dont les voûtes sont en bois, n'offre rien de remarquable.

L'**église Saint-Pierre et Saint-Paul** (à Wazemmes) est un édi-

fice moderne du style romano-byzantin, construit sur les plans et sous la direction de M. Caloine, architecte lillois. Bâtie au-dessus d'une crypte immense, elle peut contenir 4500 personnes. Le portail principal s'ouvre à la base d'un clocher dont la flèche, en pierre, atteint 60 mètres de hauteur.

Nous ne ferons que signaler : — l'*église* ogivale moderne *de Fives*; — l'*église Saint-Vincent de Paul*, dans le quartier des Moulins; — *l'église Saint-Martin*, à Esquermes. Cette ancienne commune possède, en outre, une *chapelle*, dédiée à la Sainte-Vierge, qui remonte à la fondation de Lille et qui servit longtemps d'église paroissiale; c'est aujourd'hui une propriété particulière; — enfin la jolie *chapelle des Jésuites* (rue Négrier), dans le style ogival du XIIIe siècle.

Monuments civils.

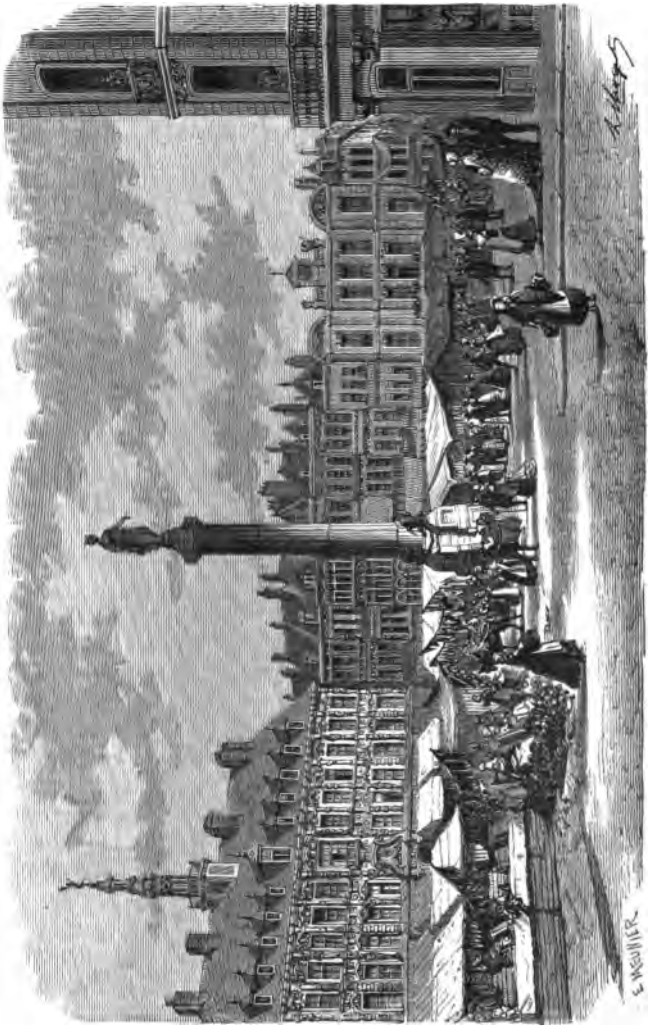
L'hôtel de ville (place Rihour) a remplacé, depuis 1846, l'ancien palais de Rihour, construit ou agrandi en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et restauré au XVIIIe siècle après deux incendies. L'édifice actuel, bâti sur les plans de M. Benvignat, forme un vaste quadrilatère, avec pavillons d'angles en saillie. La façade principale, dans le style de la Renaissance, est décorée de colonnes, de pilastres, de balcons et de balustrades ajourées; le couronnement offre deux statues de Bra, figurant *Lille artistique* et *Lille industrielle*. L'hôtel de ville de Lille est malheureusement encore bordé, à droite et à gauche, par des rues trop étroites. A l'intérieur, on remarque surtout le *grand escalier*, qui conduit aux musées, installés au second étage de l'édifice (*V.* ci-dessous, p. 502). Un autre *escalier* restauré et la *salle du Conclave*, à laquelle il conduit, sont les seules parties conservées de l'ancien palais de Rihour; ils ont été classés parmi les monuments historiques. La salle du Conclave, dans laquelle les échevins rendaient autrefois la justice et où s'assemblaient les États de la province, avant 1789, est revêtue, dans tous son pourtour, d'une boiserie remarquable. On y voit, en outre, six tableaux d'Arnould de Vuez : le *Christ en croix*, le *Jugement dernier*, la *Femme adultère*, la *Mort d'Ananie*, le *Jugement de Salomon* et la *Chaste Suzanne*. Une autre toile, du même maître, *la comtesse Jeanne, octroyant aux magis-*

trats de Lille la charte municipale de 1235, orne aujourd'hui les bureaux de l'état-civil.

La **Bourse**, monument historique, dont la construction fut commencée en 1652, sous la domination espagnole, est actuellement l'édifice civil le plus curieux de la ville de Lille. Bâtie en briques et pierre, elle figure un carré parfait, compris entre la Grand'-place, la rue des Sept-Agaches, la place du Théâtre et la rue des Manneliers. Son enceinte extérieure est formée de maisons particulières, décorées avec plus de faste, peut-être, que de goût : ce ne sont, en effet, que fenêtres à frontons alternativement triangulaires et arrondis, pilastres à bossages et à tambours, cariatides à gaîne, médaillons, guirlandes de fleurs et de fruits, etc. Des boutiques, pour la plupart surmontées d'enseignes, occupent malheureusement le rez-de-chaussée de ces maisons et dénaturent l'aspect primitif de ce monument original; mais les étages supérieurs et le toit, percé de fenêtres à épis, ont conservé tout leur caractère. On peut voir, d'ailleurs, au musée de peinture, un tableau de Watteau représentant la Bourse avant 1789. L'administration municipale a fait restaurer les façades de cet édifice, il y a une dizaine d'années. Le badigeon qui en recouvrait alors plusieurs a été gratté et le gracieux campanile qui surmonte la façade principale, du côté de la Grand'place, a été rétabli. A l'intérieur, la cour, que circonscrivent les quatre corps de bâtiments, est entourée de galeries à arcades cintrées, soutenues par des colonnes en pierre. On y remarque aussi une *statue*, en bronze, *de Napoléon Ier*. Cette statue, inaugurée en 1854, a été fondue avec les anciens appareils de la Monnaie de Lille, fabriqués eux-mêmes avec des canons pris à Austerlitz.

Le **palais de justice** date seulement de 1837. Il est précédé, sur le quai de la Basse-Deule, d'un perron décoré de statues assises et conduisant à un péristyle dorique, dont le fronton offre un bas-relief de Bra. La façade qui donne sur la rue des Prisons a été décorée d'un autre bas-relief par le sculpteur Lemaire. A droite et à gauche s'élèvent les pavillons de la *prison*.

Le **théâtre** (place du même nom), construit en 1785, sur les plans de l'architecte Lequeux, a été agrandi en 1845, par Benvignat. Un péristyle d'ordre ionique décore la façade principale et



Grand'-place, colonne et Bourse de Lille.

des pilastres du même ordre sont appliqués aux murs latéraux. — Parmi les autres édifices civils de Lille, il nous suffira de nommer : — l'*hôtel de la préfecture* (rue Royale), qui doit être remplacé par un édifice actuellement en voie de construction sur la place Napoléon III, dans la nouvelle ville ; — l'*hôtel de l'État-major général du 2e corps d'armée* (rue Négrier) ; — l'ancien *hôtel des Monnaies* (XVIIe s.), occupé, depuis la suppression de la Monnaie de Lille, en 1852, par un patronage de jeunes ouvriers (rue Saint-Pierre) ; — les *halles* (place du Château), vaste construction (1847) qui comprend tout à la fois une halle aux grains et une halle aux étoffes ; — l'*abattoir* (rue de Metz) ; — les *casernes*, dont les plus remarquables sont les casernes Saint-André et de la Madeleine ; — l'*hôtel des Canonniers*, ancien couvent des Urbanistes (rue de ce nom), renfermant une sorte de petit musée particulier, où l'on remarque : un buste, en bronze, du général Négrier, par Bra ; un portrait du même, par Ducornet ; et enfin, l'uniforme, les décorations et l'épée que portait l'infortuné général, lorsqu'il fut mortellement blessé d'un coup de feu, à l'hôtel de ville de Paris, pendant les journées de juin 1848.

Parmi les *maisons* particulières, il en existe encore un certain nombre, principalement sur la place du Théâtre, dans la rue des Manneliers et à l'entrée de la rue de Paris, qui furent construites de 1640 à 1680, dans le style espagnol. — Nous signalerons, en outre, une *maison* du XVIIe siècle, dont la façade est décorée de statues et d'autres sculptures, à l'angle de la rue de la Barre et de la rue Royale. — Il reste aussi de charmants débris de l'*hôtel Beaurepaire* (rue Saint-Étienne), construit au XVIe siècle sur l'emplacement d'une maison de Templiers (mon. hist.) ; mais ces débris sont aujourd'hui cachés derrière des maisons sans caractère. — L'ancien *hôtel du Maisniel* (à l'angle des rues des Jardins et du Pont-Saint-Jacques) est occupé, depuis 1849, par le *Cercle du Nord*, qui a fait construire dans le jardin une immense salle, d'un aspect monumental.

Établissements de bienfaisance.

Si la ville de Lille est pauvre en monuments civils ou religieux, elle est, en revanche, très-riche en établissements chari-

tables. L'**hôpital Général** (quai de la Basse-Deule), le plus vaste de ces établissements, est néanmoins le plus moderne. Commencé en 1740, il se compose d'immenses bâtiments, encore inachevés, par suite de l'insuffisance des ressources pécuniaires employées à sa construction. Il contient cependant 1300 lits, répartis entre des vieillards, des incurables et des enfants des deux sexes. La *chapelle* renferme un beau tableau de Van Dyck, l'*Adoration des Bergers*, que les étrangers ne doivent pas manquer de visiter. Cette toile (2 mèt. 10 de largeur sur 1 mèt. 75 de hauteur), restaurée en 1823, par M. Demailly, peintre amateur, a été décrite avec soin par M. Houzé de l'Aulnoit dans les *Mémoires de la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts* de Lille (année 1864; 3e série; 1er vol.).

L'**hôpital Saint-Sauveur** (près de l'église de ce nom), fondée par la comtesse Jeanne de Flandre, en 1216, et considérablement augmenté par Louis XIV en 1698, compte aujourd'hui 400 lits. Il conserve le portrait en pied du comte de Flandre Baudouin IX, et ceux des comtesses Jeanne et Marguerite, ses filles.

L'**hôpital Comtesse** (rue de la Monnaie) est une autre fondation de la comtesse Jeanne, qui l'établit près de son château, en 1243, et lui donna le nom d'*hôpital Notre-Dame*. Détruit par un incendie, il fut reconstruit en 1467. Destiné d'abord aux malades et aux blessés, l'hôpital Comtesse (mon. hist.) est réservé, depuis le XVIIIe siècle, à des vieillards infirmes et à des orphelins. La *grande salle* des malades, remarquable par sa voûte en bois, très-élevée, a été divisée en deux parties et sert aujourd'hui de réfectoire et de dortoir. La *chapelle* renferme plusieurs inscriptions tumulaires et deux tableaux d'Arnould de Vuez.

L'**hospice Gantois** (rue de Paris), fondé en 1466, pour 13 femmes pauvres et âgées, par un habitant de Lille, Jean Delcambe, dit Gantois, contient aujourd'hui 150 lits. Il a conservé sa physionomie primitive. Le réfectoire de la communauté des Augustines chargées de cet hospice est remarquable.

L'**hospice Stappaert** ou *de Notre-Dame des Sept-Douleurs* (rue de la Vignette), fut fondé au XIIIe siècle, pour l'éducation de jeunes orphelines pauvres, qui y sont au nombre de 60.

L'**hôpital militaire** (rue du même nom) occupe les bâtiments

de l'ancien collége des Jésuites. Ses vastes proportions et son beau jardin en font un des plus beaux établissements de ce genre en France. Une ordonnance du 30 décembre 1854 l'a placé au nombre des hôpitaux d'instruction pour les infirmiers.

Lille possède, en outre : — deux *établissements de sourds-muets*, l'un pour les garçons (à Fives), dirigé par les frères de Saint-Gabriel, l'autre pour les filles (rue Royale), confié aux sœurs de la Sagesse ; — un *mont-de-piété* qui prête sans intérêt, jusqu'à concurrence de la somme de 30 francs, en vertu d'une fondation faite en 1610 par un Lillois nommé Bartholomé Masurel, qui y consacra toute sa fortune, et en souvenir duquel l'institution s'appelle encore le *mont-de-piété Masurel*. Au delà de 30 francs, le mont-de-piété prête à intérêt comme les autres établissements du même genre.

La ville de Lille compte aussi de nombreuses *Sociétés de bienfaisance* et sept ou huit *Sociétés de secours mutuels*.

Établissements d'instruction publique. — Sociétés savantes et artistiques.

Le *lycée*, la *Faculté des Sciences* et l'*école préparatoire de médecine et de pharmacie* occupent, à l'angle de la rue des Arts et de la rue des Fleurs, de vastes constructions élevées en 1847, d'après les plans de M. Benvignat, sur l'emplacement de l'ancienne église des Récollets.

L'*académie de musique*, fondée en 1801 et reconnue, en 1827, succursale du Conservatoire de Paris, possède une belle salle de concerts. — Les *écoles académiques* de dessin (1780), de peinture et d'architecture, l'*école professionnelle*, à laquelle est joint un *cours des chauffeurs*, et l'*école communale d'équitation* méritent aussi d'être signalées.

Parmi les établissements libres, il faut citer : — l'*institution Saint-Joseph*, dirigée par des prêtres de la Société de Saint-Bertin, pour les jeunes gens ; — et, pour les demoiselles, le *pensionnat des dames du Sacré-Cœur* et celui des dames Bernardines, dit de *Notre-Dame de la Plaine*, à Esquermes.

Les principales sociétés savantes et artistiques de Lille sont : — la *Commission historique du département du Nord* (1839) ; —

la *Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts* (1803); — la *Société centrale de Médecine* (1846); — l'*Association lilloise*, pour l'encouragement des lettres et des arts dans le département du Nord (1836); — la *Société d'horticulture;* — et de nombreuses *Sociétés musicales,* dont la plus célèbre est la Société chorale portant le nom bizarre de *Crick-Moulls*, etc.

Musées. — Bibliothèque. — Archives. — Collections.

Le musée de peinture et les musées Wicar et Moillet sont installés au deuxième étage de l'hôtel de ville. On y arrive par un escalier monumental (à gauche, dans le vestibule). Ces musées sont ouverts au public, le dimanche et le jeudi, de 10 h. à 4 h.; mais les étrangers peuvent obtenir tous les jours de les visiter.

Le **musée de peinture** (à gauche du palier), fondé en 1795 et augmenté par des dons successifs, occupe six belles salles, éclairées par en haut. On y compte 149 tableaux des écoles italiennes, flamandes et hollandaises et environ 300 toiles de l'école française. Nous signalerons principalement :

1. *Andrea del Sarto*. La Vierge, l'Enfant Jésus et trois anges. — 39. *Paul Véronèse*. Le martyre de saint Georges. — 41-42. *Le même*. L'Éloquence, la Science, médaillons provenant de la galerie Barberigo. — 22. *Piazetta* (1682-1754). Assomption de la Vierge, bon spécimen de la peinture vénitienne du XVIIIe siècle. — 17. *Lanfranc*. Saint Grégoire. — 31. *Salvator Rosa*. Paysage. — 6. *Canaletto*. Pont sur un canal. — 137. *Sustris* (École hollandaise, XVIe siècle, un des meilleurs élèves de Titien). Judith. — 138. *Le même*. J. C. apparaissant à la Madeleine. — 107. *Rubens*. Descente de croix (faible). — 108. *Le même*. La mort de la Madeleine. — 109. *Le même*. Saint François et la Vierge (peinture remarquable provenant de Gand, ainsi que le précédent). — 75. *Van Dyck*. Le Christ sur la croix. « Composition de premier ordre, dit M. Cl. de Ris, dont l'émouvante et magistrale simplicité ne peut être égalée que par la richesse et l'harmonie des couleurs. » — 76. *Le même*. Miracle opéré par saint Antoine de Padoue. — 69. *Gaspard de Crayer*. Martyrs enterrés vivants (œuvre capitale). — 70. *Le même*. La pêche miraculeuse. — 91. *Jordaëns*. Étude de vaches. — 61. *Philippe de Champaigne*. L'Annonciation. — 132. *Van den Velde*. Marine. — 119. *Siberechts* (né à Anvers, en 1625). Paysage, un gué. — 212. *Valentin*. Soldats jouant aux dés la tunique du Christ. — 214. *Claude Vignon*. Adoration des rois. — 188. *Ch. Lebrun*. Hercule assommant Cacus. — 184. *Jouvenet*. J. C. guérissant

les malades. — 185. *Le même.* Résurrection de Lazare. — 203. *Restout.* Les disciples d'Emmaüs (une des bonnes compositions de ce peintre). — Plusieurs grandes compositions d'*Arnould de Vuez* (1642-1724). — 171. *Eugène Delacroix.* Médée (un des plus beaux tableaux du maître). — 204. *Camille Roqueplan.* Mort de l'espion Moris. — 168. *Courbet.* Une après-dînée à Ornans. — 160. *Rudolph Lehmann.* Sixte-Quint bénissant les marais pontins. — 186. *Eugène Lami.* La bataille d'Hondschoote (le paysage est de *Jules Dupré*). — 192. *Adolphe Leleux.* Le dépiquage des blés en Algérie, etc.

Le **musée Wicar** (en face de l'escalier) est la curiosité artistique de Lille. Il renferme une collection de dessins de maîtres italiens, que tous les musées peuvent envier à celui de Lille et qui a été léguée à sa ville natale par le peintre J. B. Wicar, né en 1762, mort à Rome en 1834.

Le catalogue se compose de 1437 numéros ; dans ce nombre on compte : 197 dessins de Michel-Ange ; — 68 de Raphaël ; — 13 de Masaccio ; — 3 de Léonard de Vinci ; — 2 de Mantegna ; — 5 de Ghirlandajo ; — 7 de Giotto ; — 4 de Finiguerra ; — 9 de Bandinelli ; — 10 de Frà Bartolommeo ; — 15 de Francia ; — 2 de Corrége ; — 8 de Titien ; — 2 de Tintoret ; — 1 de Paul Véronèse ; — 5 de Parmesan ; — 3 de Jules Romain ; — 6 d'Andrea del Sarto ; — 2 de Dominiquin ; — 8 d'Annibal Carrache ; — 8 du Guide ; — 6 du Guerchin ; — 17 de Carlo Dolci, et autres ; — 6 de Cambiaso ; — 8 d'Holbein ; — 6 de Poussin ; — 13 de Callot ; — 56 de David. — Nous empruntons à l'un des juges les plus compétents, M. A. J. Du Pays (*Itinéraire de la Belgique*), les observations suivantes sur les principaux dessins de cette riche collection.

Raphaël. — 678. *La planète Mars et un ange.* [Dans ce dessin à la sanguine d'un des sujets peints dans l'église Notre-Dame du Peuple, à Rome, on remarquera dans la figure de l'ange, nu ici, tandis qu'il est drapé dans la peinture, une étude de raccourci, rarement employée, comme on sait, dans les compositions du grand artiste] ; — 682. Figures d'*hommes nus* [esquisse à la plume d'une énergie exceptionnelle qui rappelle la manière de Jules Romain] ; — 685. Étude pour l'*école d'Athènes* ; — 701. Étude sur nature pour le *Christ qui couronne la Vierge.* [Ce dessin à la plume est du plus haut intérêt : il nous reproduit une scène intime, où Raphaël, âgé alors de 17 ans seulement, fait poser, pour les figures du Christ et même de la Vierge, ses jeunes camarades d'atelier] ; — 737. *Couronnement de saint Nicolas de Tolentino.* [Ce dessin serait le seul reste de l'ensemble du tableau peint par Raphaël, âgé de 17 ans, pour une église de Città di Castello] ; — 739. Esquisse de la *Vierge d'Albe* ; — 741. *Sainte Famille.* Esquisse à la plume d'une belle composition dessinée par Raphaël, âgé de 25 ans, et envoyée par lui à un camarade d'atelier, Domenico di Paris Alfani, qui l'a exécutée à l'huile pour un autel des Chartreux à Pérouse. Au revers de ce dessin, qui semble attester la bienveillante facilité avec laquelle Raphaël prêtait l'aide de son talent, est une

lettre de sa main où il prie son condisciple de lui envoyer certaines stances amoureuses et certain sermon, et d'inviter une dame Atalante, qui lui avait sans doute commandé un tableau, à lui envoyer de l'argent.]

Michel-Ange. — On trouve dans cette collection de dessins d'un si haut prix : des études d'architecture d'après les monuments antiques; d'après les architectes des XIVe et XVe siècles; d'après Brunelleschi; d'après Bramante; des projets de monuments, etc. — 580. Plan du *vestibule de la bibliothèque de Saint-Laurent*, à Florence. [Ce dessin est très-curieux, en ce qu'il paraît établir que Vasari, chargé de terminer l'escalier de ce vestibule, laissé inachevé par Michel-Ange trente ans auparavant, interpréta mal les indications que Michel-Ange lui donne à cet égard dans une lettre qui nous a été conservée. Faute de les avoir comprises, il obstrua ce vestibule par une construction bizarre et incommode]. — 606. *Prométhée et le vautour*, dessin à la plume; — 610. Études de *têtes de* caractères différents; — 612. Esquisse pour le *Jugement dernier*.

Masaccio. — 400. Dessin à la mine d'argent, relevé de blanc. [On remarquera l'ampleur de dessin des draperies.] — 406. *Tête d'homme* d'un caractère antique. [Si ce dessin est de Masaccio, il est singulièrement digne d'attention à cause du serré de la forme et de l'aspect sculptural; il montrerait quelle était déjà la science de dessin des anciens maîtres.]

Bandinelli. — Nous signalerons : 20. *Main tenant une épée* [savante étude; dessin à la sanguine]; — Étude de *femme nue* [beau dessin à la sanguine].

Francia. — [Une série précieuse de dessins de petites dimensions, d'un fini d'exécution, d'une minutie de rendu extraordinaires. Il s'y trouve des compositions plus grandes de style que ne le sont d'ordinaire les compositions de Francia. On y voit aussi une série de *vierges* charmantes. Il est regrettable que le livret ne contienne sur ces compositions que des indications purement descriptives.]

Titien. — 864. Esquisse pour son célèbre tableau de *saint Pierre*, dominicain, martyr (Venise). — 866. Portraits de la *famille Cornaro*.

Outre les dessins des maîtres, le musée Wicar possède quelques objets d'art, et, entre autres, *une tête de jeune fille, exécutée en cire*. [Cette tête est d'une suavité d'expression virginale et d'une pureté de profil idéale. On en ignore la provenance; les uns ont voulu y voir un monument antique; d'autres la croient du temps de Raphaël, ou vont même jusqu'à l'attribuer au divin artiste. Il nous semble cependant que le sentiment de cette tête et la délicatesse un peu mignarde de ses traits ne sont pas dans la manière du peintre romain; elle serait plutôt de l'école de Léonard de Vinci. Raphaël ne donne pas des yeux si petits à ses figures de femmes; il dessine les nez suivant une ligne plus droite qui se rapproche de la manière antique. Il suffit, à notre avis, de comparer les lignes du dessin de ce buste avec celles de quelques têtes de femmes, par Raphaël (celles, par exemple, dont les dessins sont conservés dans le musée de Lille sous les nos 675, 680, 681), pour sentir et apprécier à l'instant même les différences.]

Le **musée Moillet** (au delà du musée Wicar) est une collection ethnographique portant le nom d'un habitant de Lille, mort en 1850, après l'avoir léguée à la ville. Il contient un grand nombre de curiosités, de costumes, d'armes, d'objets mobiliers provenant du Japon, de la Chine, de l'Indoustan, de la Perse, du Sénégal, de Madagascar, de l'Algérie, de la Patagonie, du Brésil, du Mexique et de l'Océanie. Il occupe un vaste salon carré, entouré sur trois de ses côtés d'une galerie supérieure.

Un petit *musée archéologique*, un *musée industriel*, de création récente (1856), et un *médaillier* (belle suite de médailles romaines), complètent les collections réunies à l'hôtel de ville.

Le **musée d'histoire naturelle**, fondé en 1822, est intallé, depuis 1856, dans des salles dépendantes de la Faculté des Sciences. Ses collections les plus riches sont celles des oiseaux, des poissons, des insectes et des minéraux. On y remarque trois momies humaines provenant des ruines de Thèbes.

La **bibliothèque communale** (à l'hôtel de ville) est ouverte tous les jours de la semaine sans exception et pendant toute l'année, de 10 h. du matin à 5 h. du soir (le dimanche, jusqu'à 1 h. seulement). Elle renferme 33 954 volumes imprimés et 515 manuscrits. Un cabinet particulier est affecté aux manuscrits, aux éditions du xve siècle, aux aldes, aux plantins, aux elzeviers et aux gravures les plus précieuses. Nous signalerons, parmi les manuscrits, un *Évangéliaire* du xiie ou du xiiie siècle, provenant de l'abbaye de Cysoing et enrichi de magnifiques miniatures.

Les **archives départementales** occupent (rue du Pont-Neuf) un vaste palais, construit par M. Leplus et inauguré le 26 août 1844. La façade, en bossages, est décorée, dans sa partie supérieure, des médaillons des souverains de Lille, depuis Baudouin Bras-de-Fer jusqu'à Louis XIV. Les médaillons de Froissard et de Ph. de Comines surmontent la porte d'entrée. Les collections, très-considérables, sont fort précieuses au point de vue historique et administratif. — Les *archives communales* sont déposées dans une salle de l'hôtel de ville, sous la garde d'un archiviste particulier.

Nous devons aussi mentionner le *jardin botanique* de Lille, situé près de l'Esplanade, à côté du pont du Ramponneau.

Places et promenades.

La seule place intéressante de l'ancienne ville, à Lille, c'est la **Grand'place**, qui forme un vaste parallélogramme à peu près régulier. A l'est, s'élève le palais de la Bourse (*V.* ci-dessus, p. 496); à l'angle sud, la *Grand'garde*, bâtiment décoré de trophées et de frontons arrondis, qui renferme les bureaux de l'état-major de la place. Au milieu de la Grand'place se dresse la **colonne** commémorative du siége de 1792, érigée en 1848 sur les plans de

l'architecte Benvignat. Cette colonne, cannelée, en granit, est flanquée à sa base de quatre mortiers autrichiens enchaînés et surmontée d'une statue de Lille, par Bra. L'artiste a représenté la ville sous la figure d'une femme robuste, montrant d'une main la réponse héroïque de sa municipalité aux sommations des Autrichiens (Nous venons de renouveler notre serment de vivre libres ou de mourir; nous ne sommes pas des parjures), de l'autre brandissant un boute-feu. L'ensemble du monument manque de légèreté et de proportion avec la place immense au milieu de laquelle il s'élève. — Nous avons signalé ailleurs (*V.* p. 489) les principales places de la nouvelle ville.

Jusqu'à ces dernières années, Lille ne possédait qu'une seule promenade intérieure, l'**Esplanade**, plantée de plusieurs rangées d'ormes magnifiques, le long du canal de la Moyenne-Deule, sur une longueur d'environ 700 mètres et une largeur moyenne de 70 mètres. Cette promenade est reliée au *champ de Mars*, qui s'étend de l'autre côté, entre le canal et la citadelle, par le *pont Napoléon*. A l'extrémité, en face du manége civil, s'élève la **statue du général Négrier**, par Bra. Cette statue, en bronze, plus grande que nature, a été érigée le 28 octobre 1849, à l'aide d'une souscription. — Les boulevards et les squares créés récemment dans les nouveaux quartiers sont autant de promenades dont Lille vient de s'enrichir. Nous nommerons, entre autres, le *square de la Reine-Hortence*, près de la rue Impériale, et le *jardin de l'Impératrice*, près du pont de la Barre.

Industrie et commerce.

Nous ne pouvons donner ici qu'un résumé très-succinct de la situation industrielle et commerciale de la ville de Lille: les détails demanderaient un volume. — On compte actuellement, dans la ville et sa banlieue immédiate, 206 000 broches pour la filature du lin et des étoupes, réparties entre 80 fabriques qui occupent ensemble 6000 femmes et représentent un mouvement d'affaires d'environ 30 millions de francs par an. — La filtrie ou fabrication des fils pour couture représente une valeur d'environ 16 millions et occupe 4000 à 5000 ouvriers répartis entre une quarantaine de fabriques. — La mulquinerie (fabrication des fils à

dentelles) n'occupe plus que deux ateliers. — Les tissus de laine comptent une vingtaine d'usines. — Il existe 413 000 broches à filer le coton, occupant 7000 à 8000 personnes et représentant une valeur annuelle de 20 millions. — 117 maisons font fabriquer la toile ordinaire, les rubans, les coutils, le linge damassé; 25 maisons fabriquent spécialement les toiles à matelas et d'emballage; 4000 ouvrières s'occupent de la confection des sarraux. — Les fabriques de tulle et de dentelles tendent à disparaître complétement de Lille. — Nous signalerons encore : de nombreux établissements pour l'extraction et l'épuration des huiles, des teintureries, des blanchisseries de fils, des fabriques de produits chimiques, des sucreries, des ateliers de construction de machines, de métiers, de cardes, de peigneuses; des corderies et des brasseries. — La manufacture des tabacs emploie 1200 personnes et produit annuellement 5 millions 1/2 de kilogrammes.

Le commerce de Lille s'exerce principalement sur les produits variés de ces nombreux établissements.

Lille possède un *tribunal* et une *Chambre de commerce*, un *conseil de prud'hommes*, une *chambre d'Agriculture*, un *Comice agricole*, une *succursale de la Banque de France* et une *Bourse de commerce*. L'Espagne, l'Italie et la Belgique y ont des consuls.

DE LILLE A TOURCOING[1].

Au sortir de la gare de Lille, on laisse à droite, près de la route de Tournai, la ligne de Paris, puis à gauche celle de Calais, et, croisant la route de poste de Courtrai, on se dirige presque en ligne droite vers Roubaix. La campagne que l'on traverse est riche et fertile. Près de *Wasquehal* (2501 hab.), on franchit sur un viaduc le canal de la Marcq ou de Roubaix.

29e STATION. — ROUBAIX.

8 kil. de Lille. — 258 kil. de Paris. — 3 kil. de Tourcoing.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Lannoy*, 4 kil., 40 c.

Si l'on arrive à la station de **Roubaix** à une heure avancée de la soirée ou le matin de bonne heure, en hiver, on aperçoit de tous

1. Trajet en 28 min. — 1re cl. 1 fr. 25 c.; 2e cl. 90 c.; 3e cl. 50 c.

côtés de grandes maisons à cinq ou six étages dont toutes les fenêtres éclairées attestent l'activité des travailleurs. Roubaix est, en effet, depuis plusieurs siècles, un centre manufacturier très-important. Au moyen âge, cette ville donna son nom à une illustre famille issue, dit-on, de la maison souveraine de Bretagne, et dont l'un des membres, Pierre de Roubaix, obtint de Charles le Téméraire, en 1469, une charte accordant à Roubaix son premier privilége de fabrique. C'est de cette époque que date l'étonnante prospérité de Roubaix. Depuis lors jusqu'à la Révolution, la population et l'industrie y suivirent, en commun, une progression constante et déjà très-remarquable ; mais depuis le commencement de ce siècle, et surtout depuis quinze ans, Roubaix paraît être entrée dans une phase nouvelle de développement et de prospérité dont l'histoire des villes de France n'offre guère d'exemple. En soixante ans, sa population a septuplé : en 1804, elle était de 8700 âmes; le chiffre officiel du recensement de 1861 la portait à 49 274 habitants; le chiffre actuel dépasse certainement de beaucoup 50 000 âmes. Dans ce chiffre, la population ouvrière compte au moins pour 30 000 âmes, auxquelles il faut ajouter 70 000 ouvriers environ, employés à l'extérieur, dans un rayon de 80 kilomètres.

On compte à Roubaix 300 fabricants de tissus, dont 250 *font* les tissus de laine pure et de laine et coton. La production des tissus représente seule une valeur de 140 à 150 millions par an. Elle comprend principalement les façonnés pour pantalons, paletots, mantelets ; les articles gilets, poils de chèvre et velours ; les nouveautés pour robes, le barège, l'orléans ; quelques damassés et étoffes pour meubles. En y ajoutant le produit des ateliers de peignage de laine, des filatures de laine (70), de coton (12) et de soie, des teintureries, des ateliers de construction de machines, et des autres industries accessoires, on peut dire que le chiffre d'affaires de Roubaix dépasse annuellement 200 millions.

Roubaix est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Lille. Par suite de la rapidité de son accroissement, la plupart de ses rues et de ses maisons datent à peine d'un demi-siècle.

L'*église Saint-Martin*, reconstruite depuis 1849, sur l'emplacement d'une église du XIVe siècle, appartient au style ogival. On

y remarque quatre monuments funéraires du xve siècle et plusieurs tableaux, dont trois de l'un des Watteau. — L'*église Notre-Dame* (1844-1847) est du style corinthien. — L'*église Sainte-Élisabeth* (au hameau du *Tilleul*) a été bâtie depuis 1860, dans le style roman. — Nous signalerons, en outre : — la *chapelle des Carmélites* (1830); — la *chapelle des Récollets* (1861), du style ogival ; — l'*hôtel de ville*, élevé en 1840, et maintenant trop petit, grâce au développement qu'ont pris les divers services municipaux ; — l'*hospice civil*, de 1740 ; — l'*hôpital Napoléon*, belle et vaste construction, toute récente ; — l'*institution Notre-Dame*.

Roubaix possède une **bibliothèque publique**, fondée en 1856 et comprenant déjà 6000 vol. imprimés et quelques manuscrits, entre autres trois livres d'*Heures*, du xve siècle, d'une grande richesse. Le bibliothécaire, M. Th. Leuridan, y réunit les éléments d'un musée industriel, d'un musée de tableaux et d'un médaillier. La bibliothèque est ouverte tous les jours, savoir : les dimanches et fêtes, de 10 h. à 1 h. ; les mardis, jeudis et samedis, de 9 h. à midi ; les autres jours, de 4 à 9 h. du soir. — Le dépôt des *archives communales* est très-important. — Roubaix possède aussi : des *écoles communales de musique et de dessin*, une *école professionnelle de tissage* (1857), une *Société d'agriculture et d'horticulture*, une *Chambre consultative des arts et manufactures* et un *conseil de prud'hommes*.

Le *canal de Roubaix*, qui unit la Basse-Deule à l'Escaut, en empruntant les vallées de la Marcq et de l'Espierre, passe, près de Roubaix, dans un *souterrain* de 2316 mètres de longueur.

Au sortir de la station de Roubaix, le chemin de fer décrit une forte courbe sur la gauche. La route de terre qui relie Roubaix à Tourcoing est presque entièrement bordée de maisons, et les deux villes paraissent tendre, par leur accroissement successif, à se rejoindre pour ne former qu'une seule et même cité.

30e STATION. — TOURCOING.

3 kil. de Roubaix. — 11 kil. de Lille. — 261 kil. de Paris.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Halluin*, 12 kil., 60 c.

Tourcoing, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Lille, est, comme Roubaix, une ville de fabriques et de manufactures.

Déjà renommée au XIVe siècle pour ses fabriques d'étoffes de laine, elle fut entourée de fortifications par les Flamands, lorsque Louis XI disputa à Marie de Bourgogne l'héritage de Charles le Téméraire. Ruinée par les Français en 1477, incendiée par les Calvinistes en 1556, elle fut encore presque entièrement détruite par des incendies en 1607 et en 1711. En 1794, elle donna son nom à la victoire remportée dans les environs, par les généraux Jourdan et Moreau, sur les armées coalisées. Malgré les troubles et les désastres inséparables des guerres, l'industrie de Tourcoing avait continué à se développer, et la population de cette ville s'élevait, avant 1789, à 18 000 habitants environ. La Révolution et le malaise général qui la précéda amenèrent une telle perturbation dans les affaires que le nombre des habitants descendit à 10 000, et qu'il fallut plus de cinquante ans pour le faire remonter à son ancien chiffre. Mais, en 1832, une ère nouvelle de prospérité parut s'ouvrir pour Tourcoing, qui a pris depuis lors un développement considérable. Le recensement de 1861 y constatait l'existence de 33 493 habitants; ce chiffre doit être aujourd'hui porté à 40000 âmes environ.

Les principaux établissements industriels de Tourcoing sont: plus de 65 filatures (400 000 broches au moins) de laines peignées, cardées et mixtes, de coton, de lin et de soie; plus de 25 peigneries mécaniques et à la main; 50 à 55 fabriques de tapis moquettes, d'étoffes pour ameublement et de tissus en tout genre et en toute matière; des teintureries; des savonneries; une raffinerie de sucre; une usine pour l'extraction des corps gras des eaux savonneuses; des ateliers de construction de machines, etc. Le mouvement d'affaires auquel donnent lieu les productions de ces divers établissements peut être évalué à 170 millions par an.

L'église Saint-Christophe, reconstruite en grande partie en 1862, dans le style ogival du XVe siècle, a conservé des débris du XIIe au XVIe siècle, une belle flèche du XVIe siècle, et, à l'intérieur, des pierres sépulcrales de la même époque. — **L'église Notre-Dame**, bâtie de 1845 à 1848, dans le style grec ionique, renferme: une *chaire* très-remarquable, sculptée par M. Abbas de Louvain, d'après les dessins de M. Maillard, architecte; un *maître-autel* surmonté d'un rétable, et quelques *vitraux* dans le chœur. —

L'*église Saint-Jacques*, ancienne chapelle des Récollets, date de 1672. — L'*église Saint-Joseph*, bâtie en 1839, dans le hameau de *la Croix-Rouge*, manque complétement de caractère. — L'*église Saint-Éloi* (1846), au hameau du *Blanc-Seau*, a un peu plus de mérite. — L'*église des PP. de Sainte-Marie* (1865) appartient au style ogival du XIVe siècle. — Il faut citer aussi : la *chapelle* ogivale (1656) *de l'hospice général*, fondé en 1630; — la *chapelle du collége communal*, bâtie en 1859, dans le style roman du XIIe siècle ; — la *chapelle de l'hôpital* ou hôtel-Dieu, du style ogival du XIVe siècle (1859); — la *chapelle* du monastère *de Notre-Dame des Anges* (1864), du même style ; — la *chapelle de la Marlière* (XVIe siècle), au hameau de ce nom.

L'**hôtel de ville** a été récemment reconstruit dans le style de la Renaissance française, sur les plans de M. Maillard, architecte. — L'*hôpital*, créé à l'aide de souscriptions particulières en 1844, a été agrandi en 1865. — Une *pyramide* commémorative de la bataille de 1794 est actuellement en voie de construction (mai 1866).

Tourcoing possède un *conseil de prud'hommes*, une *chambre consultative des arts et manufactures*, une *Société d'Horticulture*, des *écoles académiques* de dessin, de peinture, d'architecture et de musique ; — un *bureau de conditionnement* pour les laines, etc.

Roubaix et Tourcoing sont alimentées depuis quelques années par les eaux de la Lys, puisées à 8 kilomètres au nord-ouest de Tourcoing, sur le territoire de *Bousbèques*, et refoulées dans les conduites par deux machines à vapeur de la force de 60 chevaux chacune. Les réservoirs construits à Tourcoing, en 1862, pour recevoir ces eaux, offrent des soubassements d'une construction remarquable.

Le conseil général du département du Nord a réclamé du gouvernement, en 1863, la création d'un chemin de fer de Tourcoing vers Roulers (Belgique), jusqu'à la rencontre de la ligne de Courtrai à Ostende, en passant par Roncq, Halluin et Menin.

VII

DE LILLE A CALAIS ET A DUNKERQUE,

PAR HAZEBROUCK [1].

Presque au sortir des fortifications de Lille et après avoir croisé la route de Courtrai, les trains de Lille à Hazebrouck opèrent une manœuvre qui, les faisant changer de voie, leur permet de prendre la direction du nord-ouest et par suite de laquelle la tête du train en devient la queue. Contournant Lille à l'est et au nord, on laisse à droite le faubourg de *la Madeleine*, commune de 4015 hab. (fabriques de produits chimiques et de poteries, fonderies, filatures, etc.), à l'entrée de laquelle le chemin de fer croise la route de Menin. Le cimetière de Lille se montre ensuite du même côté. On franchit la Deule, à sa sortie de la ville, près de nombreux jardins et de maisons de campagne. Le regard s'arrête encore sur quelques usines, puis on entre définitivement dans la campagne monotone de la Flandre, divisée en damier par les innombrables rangées d'arbres qui encadrent de tous côtés les champs et les prés.

1re STATION. — PÉRENCHIES.

12 kil. de Lille. — 33 kil. d'Hazebrouck. — 95 kil. de Calais.
74 kil. de Dunkerque.

Pérenchies, village de 1179 habitants, situé à gauche du chemin de fer, renferme quelques fabriques et une belle *église* mo-

1. Tous les jours, un train direct de Lille à Calais : trajet en 2 h. 15 min. ; plusieurs trains semi-directs et omnibus : trajet en 2 h. 40 min. et 3 h. 20 min. — 1re cl. 11 fr. 85 c. ; 2e cl. 8 fr. 90 c. ; 3e cl. 6 fr. 55 c. — Plusieurs trains omnibus, chaque jour, de Lille à Dunkerque (pas de trains express) : trajet en 2 h. 45 min. — 1re cl. 9 fr. 40 c. ; 2e cl. 7 fr. 05 c. ; 3e cl. 5 fr. 15 c.

Pendant la saison des bains de mer (juillet, août, septembre), la Compagnie du chemin de fer du Nord délivre des billets spéciaux, à prix réduits, de Lille à Calais et à Dunkerque, aller et retour valables du samedi au lundi. — De Lille à Calais : 1re cl. 17 fr. 80 c. ; 2e cl. 13 fr. 35 c. — De Lille à Dunkerque : 1re cl. 14 fr. 10 c. ; 2e cl. 10 fr. 60 c.

derne, en briques, du style ogival, qui domine la tranchée où la voie s'engage en quittant la station. — En face de Pérenchies, de l'autre côté du chemin de fer, se trouve *Lompret* (635 hab.), dont dépend la belle maison de campagne de *Lassus*.

Quelques houblonnières et le village de *la Chapelle d'Armentières* (2531 hab.), à gauche, sont tout ce que l'on peut signaler entre Pérenchies et Armentières, dont les fabriques et les cités ouvrières ne tardent pas à se montrer sur la droite.

2e STATION. — ARMENTIÈRES.

7 kil. de Pérenchies. — 19 kil. de Lille. — 26 kil. d'Hazebrouck.
88 kil. de Calais. — 67 kil. de Dunkerque.

VOITURES DE CORRESP. pour : — *Laventie*, 14 kil., 1 fr. ; — *Merville*, 22 kil., 1 fr. ; — *Estaires*, 15 kil., 1 fr. ; — *la Gorgue*, 17 kil., 1 fr. 25 c.
HÔTEL *du Comte-d'Estaing*.

Armentières, chef-lieu de canton de 11 900 habitants, de l'arrondissement de Lille, est située près de la frontière de Belgique, sur la Lys, qui y forme un petit *port* intérieur. Souvent pillée et dévastée pendant le XIVe, le XVe et le XVIe siècle, cette ville fut agrandie par Charles-Quint, qui y fit élever une citadelle. Les maréchaux de Gassion et de Rantzau s'en emparèrent en 1645; l'archiduc Léopold la reprit en 1647; mais les Français y étant rentrés, en 1667, la démantelèrent et la gardèrent définitivement, par suite du traité d'Aix-la-Chapelle. — L'*église*, récemment reconstruite, conserve d'anciennes stalles en bois sculpté et un bon tableau représentant *Saint François marqué des stigmates*. — Armentières possède : un *collége communal;* — un *asile départemental d'aliénés* (590 hommes); — et un *conseil de prud'hommes*.

La prospérité industrielle d'Armentières offre une grande analogie avec celle de Roubaix et de Tourcoing; mais les produits de ses manufactures sont tout à fait différents. Armentières fabrique, en effet, tout spécialement les grosses toiles écrues ou bleues pour blouses (4 millions de fr. par an), le linge de table et les calicots. Le tissage des toiles de toute espèce y occupait, en 1860, 22 000 ouvriers environ, tant de la ville que des villages voisins, savoir : 15 000 tisserands à la main, 6000 bobineurs et épeuleurs, 600 tisserands à la mécanique et 300 ouvriers pour les prépara-

tions. La plupart des fils employés sont achetés à Lille ou dans les environs. Il faut compter encore, parmi les principaux établissements industriels d'Armentières, des ateliers d'impression sur étoffes, quelques fabriques de tulle, des teintureries, des sucreries, des poteries, des raffineries de sel, etc. Le chiffre total des affaires s'élève annuellement à 40 ou 50 millions.

Après avoir croisé les routes de Béthune et d'Estaires, on franchit la Lys, qui coule au milieu de prairies souvent inondées pendant l'hiver, et recouvertes pendant l'été de longues pièces de toile qui sèchent et blanchissent au soleil.

3e STATION. — STEENWERCK.

7 kil. d'Armentières. — 26 kil. de Lille. — 19 kil. d'Hazebrouck.
81 kil. de Calais. — 60 kil. de Dunkerque.

Steenwerck est un village de 4786 habitants, bâti à gauche du chemin de fer. Son *église*, dont on aperçoit le clocher dans les arbres, avant d'arriver à la station, date seulement du XVIIe siècle. L'ancien *château de Nieuwenhove*, qui dépend de ce village, est représenté dans la *Flandria illustrata* de Sanderus.

4e STATION. — BAILLEUL.

5 kil. de Steenwerck. — 31 kil. de Lille. — 14 kil. d'Hazebrouck.
76 kil. de Calais. — 55 kil. de Dunkerque.

Bailleul, ville de 10 102 habitants, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Hazebrouck, se montre à droite de la station. Suivant certaines traditions, cette ville existait déjà à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains. Dévastée par les Normands en 882; entourée de fortifications par Baudouin, comte de Flandre (948), et par Robert le Frison (1072); elle fut presque entièrement détruite par des incendies en 1436, 1502 et 1681. Au XVe siècle, elle jouissait d'un privilége pour la fabrication des draps.

L'*église Saint-Vaast*, reconstruite en 1609, a conservé quelques vestiges d'une église primitive du XIe ou du XIIe siècle. A la croisée s'élève une tour carrée, autrefois surmontée d'une flèche. Dans la chapelle de la Vierge, se voit une *Assomption*, attribuée à Gaspard de Crayer. — L'*église Saint-Amand*, ancienne église des Jésuites, a été bâtie par ces religieux en 1650, dans le style qui a

pris leur nom. Elle est attenante à leur ancien collége, aujourd'hui *collége communal*. — L'*hôtel de ville*, surmonté d'un *beffroi*, est un édifice du XVIe siècle, restauré après l'incendie de 1681. Il appartient au style espagnol; mais il a été défiguré par des réparations inintelligentes. La base du beffroi forme une salle dont la voûte repose sur un pilier central à chapiteau cubique.

Nous signalerons seulement : — l'*hôpital;* — l'*hospice* de vieillards; — un petit *musée* de tableaux et d'antiquités, légué à la ville par son fondateur, Mr de Puydt.

Les céréales et le houblon sont les principales productions du territoire de Bailleul. L'industrie y est représentée par une filature de lin, une fabrique de toiles à matelas et autres, des brasseries, des savonneries et des tanneries. En outre, les femmes s'y occupent de la fabrication de la dentelle dite de valenciennes, et cette fabrication, qui emploie environ 10 000 ouvrières, s'étend aux environs jusqu'à Bergues et Hazebrouck.

Décrivant une grande courbe sur la gauche, le chemin de fer laisse à droite *Merris* (1149 hab.), dont l'église (XVIe siècle) renferme de belles stalles sculptées.

5e STATION. — STRAZEELE.

8 kil. de Bailleul. — 39 kil. de Lille. — 6 kil. d'Hazebrouck.
68 kil. de Calais. — 47 kil. de Dunkerque.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : *Merville*, 10 kil., 50 c. ; — *Estaires*, 11 kil., 1 fr.

Strazeele est un village de 584 habitants, situé en partie sur une petite éminence, à droite et à 1 kilomètre environ de la station. — On croise le ruisseau de la Borre ou Bourre, près du village de ce nom (733 hab.), à droite, avant de rejoindre (à gauche), sur un remblai, la ligne d'Arras à Calais par Béthune, un peu en deçà d'Hazebrouck (*V.* ci-dessus, p. 372).

VIII

DE LILLE A TOURNAI [1].

Après avoir laissé à gauche, au sortir de Lille, les lignes de Calais et de Gand, à droite, le raccordement avec la nouvelle gare, puis, à Fives, la ligne de Paris, le chemin de fer de Tournai se dirige vers l'est, en décrivant une courbe sur la droite. Quelques tranchées et quelques remblais sont les seuls ouvrages qu'il ait fallu exécuter pour l'établissement de cette ligne, ouverte à la circulation en 1866. Le pays qu'elle traverse de Lille à Tournai est une plaine très-peuplée et très-fertile.

On croise la route de poste de Tournai, entre *Hellemmes* (1265 hab.), à gauche, et *Lezennes* (1381 hab.; carrières de pierre), à droite. Plus loin, à gauche, près de la voie et en avant d'un petit bois, se montre *Annappes* (2118 hab.), dont l'ancien château fort a été remplacé par un *château* moderne.

1re STATION. — ASCQ.

7 kil. de Lille. — 17 kil. de Tournai.

Ascq, village de 2030 habitants, renferme une fabrique de sucre et une distillerie.

A 6 kil. environ au sud-est d'Ascq, sur l'ancienne voie romaine de Tournai à Estaires, se trouve le village de **Bouvines** (579 hab.), célèbre par la victoire que Philippe Auguste y remporta, le 25 juillet 1214, sur l'empereur Othon et ses alliés. Les habitants du village montrent aux étrangers un dépôt d'ossements, derniers restes des soldats tués dans cette bataille. Un *monument commémoratif* du fait d'armes a été élevé à Bouvines, en 1863, par les soins de la Commission historique du département du Nord.

Le chemin de fer franchit, à *Tressin* (464 hab.), la petite ri-

1. Tous les jours, plusieurs trains omnibus (pas de trains express) : trajet en 1 h. 17 min. — 1re cl. 2 fr. 50 c.; 2e cl. 1 fr. 85 c.; 3e cl. 1 fr. 30 c.

vière de la Marcq; puis il laisse à droite *Chéreng* (1429 hab.), dont l'*église* renferme des fonts baptismaux du XIe ou du XIIe siècle et une magnifique boiserie du XVIe siècle.

2e STATION. — BAISIEUX.

5 kil. d'Ascq. — 12 kil. de Lille. — 12 kil. de Tournai.

Baisieux est un village de 1997 habitants, bâti à plus d'un kilomètre à droite de la station, sur la route de poste de Lille à Tournai. De ce village dépendent le hameau de *Sin* et le *château d'Ogimont*, plus rapprochés du chemin de fer. — A 2 kil. de la station de Baisieux, on passe de France en Belgique, près du hameau belge de *Trieu-Mazurelle*.

3e STATION. — BLANDAIN.

4 kil. de Baisieux. — 16 kil. de Lille. — 8 kil. de Tournai.

Cette station a pris le nom du village de **Blandain**, dont les maisons forment plusieurs groupes à gauche de la voie; mais elle dessert également *Hertain*, situé à droite. — On ne tarde pas à découvrir au loin, en face, quelques collines dominées par le mont Saint-Aubert ou mont de la Trinité (146 mèt. d'altitude; petite chapelle au sommet). Sur la droite se montrent les cinq clochers de Notre-Dame de Tournai et le beffroi de cette ville. Décrivant une courbe du même côté, le chemin de fer se raccorde à la ligne de Mouscron à Tournai (3 kil. de cette dernière ville), près de *Froyennes* (à droite). Il franchit ensuite un des bras de l'Escaut, pour le longer à droite jusqu'à la station de Tournai, à l'entrée de laquelle on rejoint la ligne de Leuze.

4e STATION. — TOURNAI.

8 kil. de Blandain. — 24 kil. de Lille.

HÔTELS : — *du Singe-d'Or*, rue de la Tête-d'Or (rive droite de la ville); — *de l'Impératrice*, près de la Grande place (rive gauche); — *Bellevue*, à gauche, en sortant de la station; — *de la Petite-Nef*, à peu de distance de la station (rive droite).

Tournai, ville de 29 067 habitants, est traversée par l'Escaut, qui la divise, dans le sens de sa longueur, en deux parties dont la plus belle est celle de l'ouest ou de la rive gauche. L'enceinte

des fortifications date en partie du XIIIe siècle; mais la *citadelle* a été reconstruite depuis 1794. Tournai est une ville industrielle, principalement renommée pour la fabrication des tapis et la bonneterie; la filature de laine, l'industrie linière, la fabrication des tissus nouveautés en laine, en soie et en coton, la fabrication de la porcelaine et de la faïence y occupent aussi un grand nombre d'ouvriers.

L'**église Notre-Dame**, la cathédrale de Tournai, est le plus beau monument d'architecture romane (XIe et XIIe siècles), que possède la Belgique; le chœur seul a été construit dans le style ogival, au XIIIe siècle; malheureusement la façade, ajoutée au XVIIe siècle, dans un style bâtard, dépare l'extérieur de l'édifice. Cinq clochers, dont les moins anciens paraissent dater du XIIe siècle, surmontent l'église, à l'intérieur de laquelle se voient un jubé (XVIe s.), en marbre blanc et noir, et des tableaux des principaux maîtres flamands.

Les autres monuments de Tournai sont : — l'*église Saint-Quentin*, dont la façade offre un des types les plus élégants du style de transition, en Belgique; — l'*église Saint-Piat* (ogive et plein cintre); — l'*église Saint-Brice*, défigurée par des remaniements; — l'*église Saint-Jacques* (XIIe siècle); — l'*hôtel de ville*, qui occupe les restes de l'abbaye de Saint-Martin (XVIIIe siècle); — le *beffroi*, dont la base date, dit-on, du XIIIe siècle; — plusieurs *maisons* anciennes, dont l'une est antérieure au XIIe siècle (en face de l'église Saint-Piat), etc.

IX

DE PARIS A VALENCIENNES,

PAR DOUAI ET SOMAIN [1].

La ligne de Valenciennes se sépare de celle d'Arras à 1 kil. environ de la gare de Douai, près du faubourg Notre-Dame. 1 kil. plus loin encore, on laisse à droite un raccordement entre les deux lignes. On remarque ensuite : à gauche *Sin* (2931 hab.); à droite, *Dechy* (1620 hab.), *Guesnain* (440 hab.) et *Loffre*(208 hab.).

25e STATION. — MONTIGNY-EN-OSTREVANT.

8 kil. de Douai. — 226 kil. de Paris. — 26 kil. de Valenciennes.

Montigny ou **Montigny-en-Ostrevant**, village de 772 habitants, situé à gauche de la station, sur une petite éminence, possédait autrefois un château fort, qui appartint successivement aux familles de Montigny, de Hornes et de Montmorency, puis aux chanoinesses de Berlaymont (à Bruxelles). Converti en ferme, il a été entièrement défiguré et il n'en reste guère aujourd'hui que deux vieilles tours. En revanche, M. Lambrecht, ingénieur des ponts et chaussées, s'est fait construire, en 1853, un magnifique **château** dans le style de la fin du XVIe siècle, au milieu du bois de Montigny, transformé en parc et ouvert aux promeneurs.

On dépasse à droite *Masny* (925 hab.) et *Escaillon* (663 hab.), dont l'*église* moderne (1816) renferme des fonts baptismaux du XVIe siècle, en grès, et de nombreux tableaux, parmi lesquels un triptyque de la même époque. L'ancien donjon d'Escaillon a été remplacé, en 1855, par un joli *château* à tourelles. A gauche se font remarquer *Bruille-lès-Marchiennes* (851 hab.) et *Villers-Campeau* (169 hab.; château moderne), près d'un petit bois.

1. Tous les jours, trois trains semi-directs de Paris à Valenciennes : trajet en 5 h., 6 h. et 6 h. 20 min.; plusieurs trains omnibus: trajet en 7 h. 20 min., 7 h. 40 min. et 8 h. 20 min. — 1re cl. 28 fr.; 2e cl. 21 fr.; 3e cl. 15 fr. 40 c.
De Douai à Valenciennes, trajet en 47 min., 56 min., 1 h. 05 min., 1 h. 15 min. et 1 h. 25 min. — 1re cl. 3 fr. 60 c.; 2e cl. 2 fr. 70 c.; 3e cl. 1 fr. 95 c.

26e STATION. — SOMAIN.

6 kil. de Montigny. — 14 kil. de Douai. — 232 kil. de Paris.
20 kil. de Valenciennes.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Marchiennes*, 6 kil., 50 c.; — *Saint-Amand-les-Eaux*, 17 kil., 1 fr. 25 c.

Somain, petite ville de 3650 habitants, située presque entièrement à gauche de la station, occupe le dixième rang parmi les stations du chemin de fer du Nord pour l'importance de ses recettes (1 383 850 fr. en 1864). Elle est, en effet, l'entrepôt des houilles extraites dans le bassin français de Douai à la frontière. Il a fallu y construire une vaste gare, sillonnée de voies nombreuses, pour l'ordre et la sécurité du service, outre des remises et des magasins étendus pour les wagons, etc. Un embranchement, ouvert en 1856, relie Somain à Cambrai et à Busigny (*V. l'Itinéraire de Paris à Cologne, à Bruxelles*, etc., par M. A. MOREL. Paris, Hachette et Cie). Un chemin de fer industriel, appartenant à la Compagnie des mines d'Anzin, se rattache aussi à Somain au chemin de fer du Nord et y apporte la plus grande partie des houilles extraites dans l'arrondissement de Valenciennes. Enfin, un autre embranchement industriel dessert les mines et usines de (3 kil. au sud-ouest) *Aniche* (4156 hab.; verreries, sucrerie, etc.). La Compagnie d'Aniche exploite 11 850 hectares, qui fournissent annuellement plus de 3 750 000 hectolitres de houille.

L'*église* de Somain, dédiée à saint Michel, date en grande partie du XVIIIe siècle; mais elle a été récemment augmentée d'un transsept, en même temps que le chœur a été reconstruit. — L'ancien *prieuré de Beaurepaire*, bel édifice du XVIIIe siècle, est aujourd'hui une habitation particulière, appartenant à M. Morel, maire de Somain. — A l'ouest de ce prieuré, sur la lisière du bois de Campeaux, s'élève la petite *chapelle de Notre-Dame des Orages*, antérieure au XVIIe siècle.

Des fours à coke, une usine pour la fabrication d'agglomérés ou briquettes de charbon et de coke, des fabriques d'huile de schiste et de benzine, une fabrique de sucre, une distillerie, une verrerie, des brasseries et des mines de houille sont les principaux établissements industriels de Somain.

DE SOMAIN A ANZIN[1].

C'est une curieuse excursion à faire, au point de vue industriel, que celle de Somain à Anzin, par le chemin de fer spécial qui dessert les mines de houille. Le trajet n'offre pas en lui-même plus d'intérêt que celui de Somain à Valenciennes par Raismes; mais les cheminées des puits d'extraction de la houille, les cités ouvrières ou *corons*, bâties à côté de chaque exploitation principale, l'aspect particulier de la campagne, recouverte presque partout d'une couche épaisse de poussière noire, donnent au pays que l'on traverse un aspect tout particulier, peu agréable peut-être aux yeux, mais curieux par sa singularité même. D'ordinaire, les touristes et les voyageurs qui veulent visiter Anzin, siége de la Société de ce nom, s'y rendent de Valenciennes, dont ce village forme, en quelque sorte, un des faubourgs; mais, si l'on veut avoir une idée exacte de l'importance de l'industrie houillère dans le nord de la France et apprécier à sa juste valeur la puissante Compagnie d'Anzin, c'est de Somain qu'il faut partir. Les champs que l'on traverse ont chacun leurs propriétaires particuliers; le sous-sol presque tout entier appartient à la Compagnie des mines.

Fondée en 1717, la Compagnie d'Anzin réunit, en 1757, son privilége à ceux du duc de Croÿ, seigneur de Condé, et du marquis de Cernay, seigneur de Raismes. Jusqu'en 1774, elle fut la seule concessionnaire de mines de houille dans le nord de la France, et, depuis cette époque jusqu'en 1832, elle n'eut pas d'autre rivale que la Compagnie d'Aniche.

Actuellement, la Compagnie d'Anzin possède sept concessions contiguës, toutes situées dans l'arrondissement de Valenciennes, savoir : à l'ouest, entre Somain et Valenciennes, les concessions de Denain et d'Anzin, qui s'étendent sur les villages voisins; au nord, sur les deux rives de l'Escaut, celles de Saint-Saulve, de Raismes, de Fresnes, d'Odomez et de Vieux-Condé. Les mines qu'elle exploite fournissent les principales et les meilleures espèces de charbons : la houille grasse, dite maréchale ; la houille à coke pur et à gaz, la houille demi-grasse, à longue flamme; la houille dure et la houille maigre anthraciteuse.

Le nombre des ouvriers employés est de plus de 10 000, dont 9000 pour l'extraction du charbon et plus de 1000 répartis dans les chantiers et

1. Tous les jours, quatre trains omnibus ; trajet en 55 min. ou 1 h.

ateliers de construction et d'entretien. Plus de 1200 maisons, bâties par la Compagnie, sont consacrées à leur logement, principalement à Anzin, à Saint-Vaast, à Trith, à Denain et à Abscon, pour les exploitations de charbon gras ; à Fresnes et à Vieux-Condé, pour celles de houille maigre.

Il existe, sur l'étendue des concessions, environ 40 puits ou fosses d'extraction, toutes pourvues de machines à vapeur, et une dizaine de puits servant à l'épuisement des eaux souterraines. 175 chevaux sont employés à la traction de la houille dans les galeries inférieures des mines. L'extraction annuelle est de 10 500 000 hectolitres de houille.

Outre son chemin de fer, de 19 kil. de longueur, construit en 1835, entre Somain et Anzin, la Compagnie a fait creuser une galerie souterraine de 3800 mètres de longueur, pour mettre en communication les fosses d'extraction, les chantiers et les ateliers d'Anzin, avec le canal de l'Escaut, près de Valenciennes, et avec son chemin de fer. En outre, une vaste gare d'eau, composée de plusieurs bassins, a été construite à Denain et reliée aussi avec le canal et le chemin de fer.

La Compagnie d'Anzin se distingue depuis longtemps par ses efforts pour l'amélioration matérielle et morale de la nombreuse population qu'elle emploie : chaque groupe houiller possède des écoles, un médecin, un chirurgien et un service de santé entretenus aux frais de la Compagnie. Des pensions et des secours sont accordés aux ouvriers, sans qu'il soit fait aucune retenue sur leurs salaires.

Enfin, le capital émis par la Compagnie d'Anzin est de 28 800 000 fr., soit près des deux cinquièmes des capitaux émis par toutes les Compagnies houillères du Nord et du Pas-de-Calais. Elle paye annuellement plus de 6 millions de salaires.

Le chemin de fer d'Anzin, laissant à gauche les lignes de Valenciennes et de Cambrai, dessert d'abord (4 kil.) *Abscon*, village de 1608 habitants, où ont été découvertes des sépultures gallo-romaines. D'Abscon à Anzin, on remarque à droite et à gauche de nombreuses voies de service entre les fosses et le chemin de fer. On croise aussi la ligne de Cambrai, avant d'atteindre (6 kil.) *Escaudain* (2635 hab.; église surmontée d'une tour du xve s.).

10 kil. **Denain**, ville de 10 254 habitants, située près de la rive gauche du canal de l'Escaut, n'était, en 1826, avant l'exploitation des mines de houille, qu'un village de 1200 âmes. Aujourd'hui, outre les mines, près desquelles sont construites de vastes cités ouvrières, cette ville renferme des hauts fourneaux, des forges et des laminoirs, formant une succursale des usines Cail et Cie, à Paris, une fabrique de sucre, une distillerie et plu-

sieurs brasseries. L'*église*, moderne, en briques, a conservé une tour ancienne, en pierre.

Denain possédait autrefois un monastère fondé en 734 par des Bénédictins et converti, au xve siècle, en un chapitre de dames nobles. En 1079, Baudouin VII, comte de Hainaut, et Robert le Frison se livrèrent une bataille dans les plaines voisines, où le prince Eugène vint camper à son tour, en 1712, et où il fut complétement défait par Villars. Un monument commémoratif de cette célèbre victoire avait été élevé en 1787, à 1500 mètres environ au sud-est du village, sur le bord de la route de Valenciennes à Cambrai. Renversé par les Autrichiens, en 1793, il a été remplacé, en 1823, par un **obélisque** monolithe, de 12 mètres de hauteur, classé parmi les monuments historiques.

On laisse successivement à gauche, au delà de Denain, *Oisy* (246 hab.), *Hérin* (1382 hab.), *Aubry* (921 hab.; curieuse église du xvie s.) et *Petite-Forêt-de-Raismes* (885 hab.), derrière lesquels se montre au loin une partie de la forêt de Saint-Amand dite aussi *forêt de Vicoigne*. Plus on avance, plus les hautes cheminées des puits d'extraction se multiplient. Sur la droite se montrent bientôt les tours des églises de Valenciennes.

19 kil. **Anzin** (omnibus pour Valenciennes à tous les trains), bourg de 6305 hab., est situé sur la rive gauche de l'Escaut, au nord-ouest de Valenciennes (2 kil. de la station d'Anzin à la Grand'place de Valenciennes), sur les routes de Saint-Amand et de Condé. En 1793, plusieurs combats se livrèrent, sur le territoire d'Anzin, entre les Français et les Autrichiens. Les Hollandais et les Belges y établirent, en 1815, des batteries que détruisit l'artillerie de Valenciennes.

L'*église* d'Anzin est un édifice du xviiie siècle, sans valeur architecturale. Mais on visite avec intérêt, dans ce village, les ateliers, le chemin de fer souterrain et les mines de la Compagnie d'Anzin. Des fonderies de minerai, une clouterie, des verreries, une fabrique de sucre, des distilleries, des brasseries, des moulins à farine et à huile s'exploitent aussi à Anzin.

Au sortir de la station de Somain, le chemin de fer de Valenciennes croise la route de Lille à Cambrai, au delà de laquelle

les lignes d'Anzin et de Cambrai se détachent, sur la droite. A gauche s'étend le village de *Fenain* (1960 hab.); à droite, ceux d'*Erre* (1109 hab.), d'*Hornaing* (1180 hab.; belle église romane, moderne; *châteaux de la Loge* et *d'Hornaing*). On traverse le *bois Régnier*, en deça d'*Hélesmes* (1188 hab.).

27e STATION. — WALLERS.

9 kil. de Somain. — 23 kil. de Douai. — 241 kil. de Paris.
11 kil. de Valenciennes.

Wallers est un village de 3460 habitants, bâti à droite de la station, au milieu de prairies entrecoupées de fossés. — On traverse l'extrémité méridionale de la forêt de Saint-Amand.

28e STATION. — RAISMES.

6 kil. de Wallers. — 29 kil. de Douai. — 247 kil. de Paris.
5 kil. de Valenciennes.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *St-Amand-les-Eaux*, 7 kil., 50 c.

Raismes, bourg industriel de 4305 habitants, se développe en deux longues rues, à gauche du chemin de fer, sur la route de Saint-Amand. Rendez-vous de chasse sous les rois Mérovingiens, Raismes fut plus tard le siége d'une seigneurie, possédée tour à tour par les comtes de Hainaut, l'empereur d'Allemagne Henri *VII*, le roi René d'Anjou, le chancelier Rollin et la famille de Cernay. Le général Dampierre y livra contre les Autrichiens, le 8 mai 1793, un combat dans lequel il fut blessé mortellement. — Il reste quelques débris de l'ancien *château* de Raismes, dont le parc renferma pendant quelque temps un monument commémoratif de la bataille de Denain. — L'*église*, construite en 1752, contient quelques tableaux remarquables et plusieurs inscriptions tumulaires.

A plus d'un kilomètre de la station de Raismes, près de la route de Valenciennes à Saint-Amand, se montre un établissement métallurgique important, comprenant des forges, des hauts fourneaux, des laminoirs, une clouterie, etc. — Raismes possède, en outre, une fabrique de sucre et plusieurs brasseries.— Le hameau de *Vicoigne* (1153 hab.), à 1 kil. au nord de Raismes, exploite des mines de houille, reliées au chemin de fer de Valenciennes par un embranchement spécial.

Croisant la route de Valenciennes à Saint-Amand, on s'éloigne de la forêt, pour contourner, à droite, *Beuvrages* (1303 hab.; ancien château du prince d'Aremberg; houillères). C'est à Beuvrages, que fut martyrisé, au VIIe siècle, saint Saulve, l'apôtre du Hainaut, et que le maréchal de La Ferté établit son quartier général, pendant le siége de Valenciennes, en 1656. A gauche se voient *Bruai* (3060 hab.; mines de houille), puis le hameau de *la Verrerie*. A droite encore, le chemin de fer d'Anzin se raccorde à la ligne de la Compagnie du Nord. On franchit le canal de l'Escaut, et, le longeant à peu de distance sur la droite, on aperçoit très-bien sur l'autre rive, Anzin et son église. La ligne de Valenciennes à Mons s'embranche près de la gare de Valenciennes, où l'on s'arrête, après avoir décrit depuis Raismes un immense quart de cercle et avoir croisé de nouveau la route de Saint-Amand.

29e STATION. — VALENCIENNES.

5 kil. de Raismes. — 34 kil. de Douai. — 252 kil. de Paris.

Renseignements généraux.

BUFFET-RESTAURANT à la gare.

OMNIBUS de ou pour la ville et le chemin de fer du Nord : 50 c. sans bagages ou avec bagages jusqu'à 30 kilog. par voyageur. — OMNIBUS pour le chemin de fer d'Anzin, à tous les trains, chez Meynard, à l'hôtel des Princes, rue de la Nouvelle-Hollande.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Saint-Amand-les-Eaux*, 12 kil., 75 c.; — *Condé*, 13 kil., 75 c.; — *Bon-Secours*, 18 kil., 1 fr.; — *Maubeuge*, par *Bavai*, 37 kil., 4 fr. 50 c. et 4 fr.; — *Avesnes*, 44 kil., 6 fr. et 5 fr. 50 c.; — *Landrecies*, 32 kil., 3 fr. 50 c.; — *le Quesnoy*, 16 kil., 2 fr. et 1 fr. 75 c.; — *le Cateau*, 32 kil., 3 fr.; — *Solesmes*, 20 kil., 2 fr. et 1 fr. 75 c.

LOUEURS DE VOITURES : — *Bury*, rue Derrière-la-Tour, 8; — *Meynard*, rue Nouvelle-Hollande, 3; — *Chivas*, rue Ferrand, 2.

HÔTELS : — *du Commerce* (le meilleur), place des Lillois; — *des Princes*, rue de la Nouvelle-Hollande; — *du Mouton-Blanc*, rue Saint-Géry; — *de Flandre*, place à Pois; — *Vauban*, rue de Famars, 6.

CAFÉS : — *Grand café de la Paix*, place d'Armes, 35; — *de Bruxelles*, id., 12; — *de Paris*, id., 49; — *Français*, id., 43.

LIBRAIRES : — *Lemaître*, rue du Quesnoy, 14; — *Giard*, Grand'place, 49; — *Segard*, ruelle Saint-Jean, 2; — *Binois*, Grand'place, 61.

POSTE AUX LETTRES : rue de l'Intendance, 8. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : rue de Famars, 23.

Situation. — Aspect général.

Valenciennes, chef-lieu d'arrondissement, ville de 21878 habitants, est située au confluent de la Rhônelle et de l'Escaut, qui s'y divise en deux bras, dont l'un traverse la ville, et dont l'autre, canalisé, passe sous la citadelle et longe les fortifications au nord-ouest, pour aller rejoindre le premier près de Bruai. Les fortifications de Valenciennes en font une place forte de première classe; elles s'appuient, à l'ouest, sur une *citadelle*, construite en 1677, d'après les plans de Vauban et sur l'emplacement d'un ancien château fort. Des six *portes* de la ville, trois seulement offrent quelque intérêt; ce sont : — la *porte de Mons*, reconstruite au XVIe siècle, et offrant, du côté de la ville, une baie ogivale inscrite dans un cintre; — la *porte de Famars* (XVIIe siècle), ornée de bossages et des trophées sculptés par Ant. Pater, le père du peintre; — la *porte de Lille*, accostée de deux grosses tours datant de 1360 et dont il ne reste que la base depuis un incendie qui dévora l'édifice en 1821. — C'est d'un point des remparts situé entre les portes de Famars et du Quesnoy, que l'on découvre le mieux l'ensemble de la ville. Les rues de Valenciennes, pour la plupart tortueuses et mal pavées, ont conservé quelques anciennes maisons, à étages en encorbellement et à pignons en bois. Les édifices publics de cette ville sont peu nombreux et peu dignes d'intérêt, à l'exception toutefois de la nouvelle église Notre-Dame.

Histoire.

Les chroniqueurs et les étymologistes sont peu d'accord sur l'origine de la ville et du nom de Valenciennes. L'opinion la plus commune attribue la fondation ou la restauration de cette ville à l'empereur Valentinien Ier, dont elle aurait pris le nom par reconnaissance. L'acte le plus ancien dans lequel il soit fait mention de Valenciennes est relatif à un plaid tenu par Clovis III dans le palais qu'il y possédait. Charlemagne y tint, en 771, la première assemblée des états de son royaume. Charles le Chauve y établit un atelier monétaire et y eut une entrevue avec Lothaire. Chef-lieu d'un comté particulier et entourée déjà de fortes murailles, Valenciennes résista victorieusement aux Normands, en 881. Réunie plus tard au comté de Hainaut, elle revendiqua plusieurs fois avec succès ses anciens priviléges d'état indépendant. Le comte de Flandre, Baudouin à la Barbe, s'en empara en 1003; mais,

peu de temps après, il la replaça volontairement sous la suzeraineté de l'empereur Henri, qui la lui laissa à titre d'apanage.

En 1008, Valenciennes fut délivrée d'une peste terrible, qui décimait les habitants, par l'intervention miraculeuse de la sainte Vierge, intervention dont le souvenir s'est conservé dans la procession annuelle de Notre-Dame du Saint-Cordon.

En 1353, pendant la querelle de Marguerite de Constantinople avec ses enfants du premier lit, Valenciennes resta fidèle à Jean d'Avesnes, héritier légitime du Hainaut. Les Flamands, qui soutenaient les prétendus droits des fils de Guillaume de Dampierre, l'assiégèrent en vain et durent se retirer honteusement. Au xve siècle, Louis XI, maître de toute la province, n'osa attaquer Valenciennes qui tenait le parti de Marie de Bourgogne. Charles-Quint y assembla les États de la province, en 1540.

Pendant les troubles religieux du xvie siècle, Valenciennes fut regardée comme le rempart de la Réforme dans le Hainaut. « De sa fortune, dit l'historien d'Outreman, dépendait celle de toute la gueuserie. » Malgré les prodiges de valeur de ses défenseurs, elle fut réduite à capituler par les Espagnols, qui y commirent à diverses reprises toutes sortes d'excès. Le 16 juillet 1656, le prince de Condé, à la tête de l'armée espagnole, obligea Turenne et La Ferté à lever le siége de Valenciennes et à se retirer vers le Quesnoy; mais, au mois de mars 1677, Louis XIV en personne s'empara de cette ville, après huit jours de tranchée. Depuis lors Valenciennes est restée française. En 1793, l'armée des Alliés, forte de 140 à 150 000 hommes et possédant 400 bouches à feu, la bombarda pendant 43 jours, avant que la garnison, réduite à 3000 hommes et commandée par le brave général Ferrand, consentît à capituler. En 1815, une autre tentative des armées coalisées demeura sans résultat.

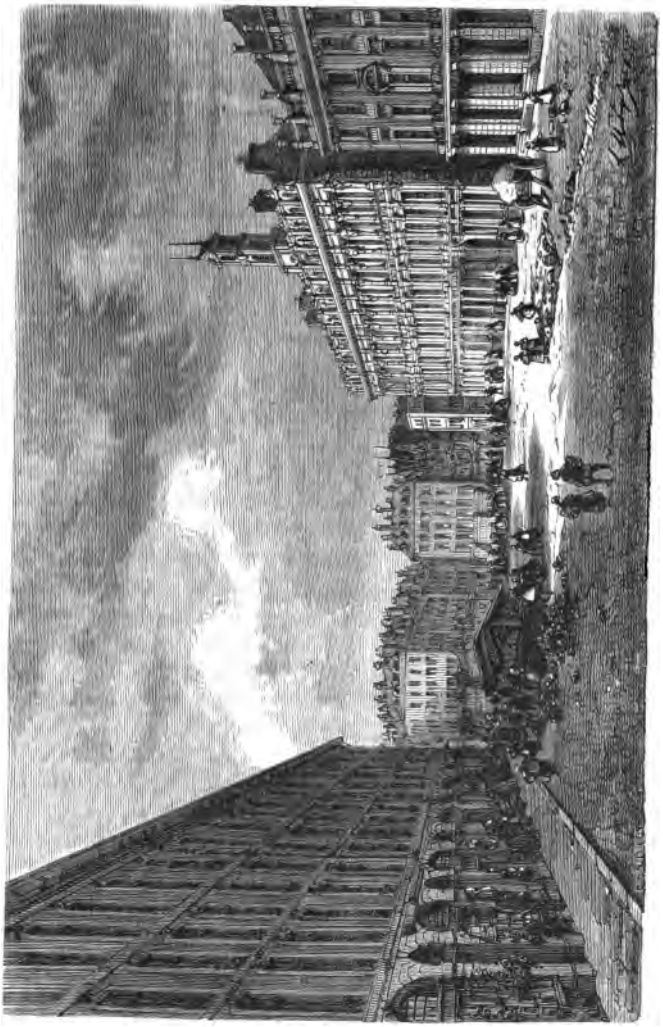
Un grand nombre de personnages remarquables sont nés à Valenciennes; nous nommerons seulement — parmi les souverains : Isabelle de Hainaut, femme de Philippe Auguste; Baudouin IX, comte de Flandre et empereur de Constantinople; son frère Henri, qui lui succéda; la célèbre comtesse Jeanne de Flandre; Henri VII, comte de Luxembourg, empereur d'Allemagne; — parmi les historiens et les chroniqueurs : Henri de Valenciennes, continuateur de Villehardouin; Froissart, Jacques de Guise (xive siècle), Jehan Molinet, Georges Chastelain; Henri et Pierre d'Outreman, Jacques et Simon Leboucq, Dom. Caffiaux ; M. Wallon, de l'Institut; — parmi les théologiens : Henri de Vicq, le noble théologien (xvie s.); — parmi les poëtes et les écrivains : les trouvères Herman et Gérard (xiie et xiiie s.), de Voyer d'Argenson, Mme d'Épinay, Arthur Dinaux, O. Leroy; — parmi les artistes : les fondeurs Perdry, père et fils; les miniaturistes S. Marmion et H. Cailleau; les peintres Antoine, Louis et François Watteau, J. B. Pater, Eisen et Abel de Pujol; les sculpteurs Lottman, Antoine Pater, Saly, Durez, Dumont, Milhomme et Henri Le-

maire; les graveurs de Pujol de Mortry, Dassonville et Desvachez; les artistes dramatiques, Mmes Rosalie Levasseur, Dorus-Gras, Dupont et Saint-Romain; — parmi les musiciens, Claudius Lejeune, maître de chapelle d'Henri III et d'Henri IV; — parmi les militaires, Jacques de Lalaing, Charles de Lannoy, sire de Maingoval et vice-roi de Naples, à qui François Ier voulut rendre son épée, sur le champ de bataille de Pavie; — enfin les navigateurs Isaac et Jacques Lemaire.

Déjà reliée à la Belgique par un chemin de fer qui va rejoindre à Mons la route de Paris à Bruxelles par Saint-Quentin, Valenciennes doit être mise prochainement en communication directe avec Péruwelz par une ligne passant à Condé, avec Lille par une autre ligne desservant Saint-Amand et Orchies, enfin, avec Mézières par une ligne croisant, à Hirson, le chemin de fer qui ira de Paris à la frontière belge, en passant à Soissons, à Laon et à Momignies.

Monuments religieux.

L'église Notre-Dame du Saint-Cordon (place des Ursulines), consacrée le 5 mai 1864, a été bâtie sur les plans de M. Grigny, d'Arras, dans le style ogival du XIIIe siècle. Elle affecte la forme d'une croix latine et se compose de trois nefs avec transsept, chœur hexagonal entouré d'un déambulatoire, et cinq chapelles absidales. La tour du portail, encore inachevée (1866), atteindra 83 mètres de hauteur. A l'intérieur, une galerie aveugle fait le tour de la nef principale, du transsept et du chœur, au-dessous des fenêtres géminées que termine une rosace à quatre feuilles. Les vitraux de la nef offrent aux regards de riches mosaïques; ceux des bas côtés, du transsept, du chœur et de la chapelle absidale, renferment des médaillons représentant la *Vie de la Vierge*, les figures et les prédictions qui l'ont annoncée, les Pères de l'Église et les saints qui l'ont glorifiée, enfin son couronnement dans le ciel. La fenêtre centrale de la chapelle de la Vierge rappelle, en particulier, l'histoire du Saint-Cordon ou du miracle qui délivra Valenciennes de la peste, en 1008. Les chapelles de Saint-Vincent de Paul, du Saint-Sacrement, des Trépassés et de Saint-Gilles, sont aussi décorées de vitraux en rapport avec leur titre. Toutes ces verrières ont été exécutées par M. Lévêque, de Beauvais. Nous signalerons, en outre : le maître-autel, en marbre blanc, orné de sculptures (l'*Ensevelissement du Christ*, par M. Fache; anges et chérubins); le pavé du chœur, sur lequel sont figurées



La grand'place à Valenciennes.

les armoiries de Valenciennes à toutes les époques; les stalles et la chaire, en bois sculpté; enfin, la statue de Notre-Dame du Saint-Cordon, dans la chapelle de ce nom.

L'église Saint-Géry, construite en 1225 par Jeanne de Flandre, pour les religieux Récollets, n'a conservé de cette époque que les douze piliers de la nef et deux autres à l'entrée du chœur. La tour est entièrement moderne ainsi que le portail (rue Froissard), du style grec. A l'intérieur, la nef principale est accostée de deux bas côtés étroits. Toute l'ornementation du chœur a été renouvelée en 1862. On y remarque : des statues d'*Apôtres*, en pierre, par Dupréau, sculpteur valenciennois; le *Christ en croix*, tableau d'Abraham Janssens; un *Christ* en bronze, fondu par J. Perdry; et des stalles sculptées provenant de l'abbaye de Vicoigne.

L'*église Saint-Nicolas*, ancienne église des Jésuites (XVIIe siècle) et l'*église du faubourg* (XVIe et XVIIe siècles) méritent à peine d'être mentionnées; mais nous devons signaler la *chapelle des PP. Maristes* (place Verte), construite en 1855, dans le style ogival.

Monuments civils.

L'hôtel de ville, reconstruit entièrement en 1612, offre, sur la Grand'place, une longue façade composée de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée et ornée de trois ordres de colonnes superposés (dorique, ionique et corinthien). Des cariatides à gaînes et une plate-bande ornementée distinguent l'étage supérieur, surmonté d'une galerie à jour. Un campanile carré à deux étages couronne le milieu de cette façade. C'est à l'hôtel de ville (2e étage) qu'est installé le musée de peinture et de sculpture (*V.* ci-dessous). Dans l'aile de droite se trouvent les bureaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, auxquels on arrive par un escalier extérieur (rue de la Halle).

A côté de l'hôtel de ville, dont il est uniquement séparé par la rue de la Halle, se trouve le *théâtre*, bâti en 1782 par M. de Pujol, père du peintre Abel de Pujol. Il a été récemment restauré.

Sur le côté sud de la Grand'place de Valenciennes (à droite, en regardant l'hôtel de ville), s'élevait autrefois un beau beffroi du XIIIe siècle, qui s'est écroulé subitement le 7 avril 1843.

Il nous suffira de mentionner : — la *sous-préfecture* (rue des

Viviers), restaurée il y a peu de temps; — le *palais de justice* (rue Capron), qui n'offre aucun intérêt; — le *collége communal*, ancien collége des Jésuites (XVIIe et XVIIIe siècles); — l'*institution Notre-Dame* (place Verte); — l'*école des Beaux-Arts*, récemment construite près du collége, pour l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture, fondée en 1782 et d'où sont sortis plusieurs artistes distingués; — l'*hôpital général* (rue de l'Intendance), vaste construction du XVIIIe siècle (chapelle intéressante); — l'*hôtel-Dieu*, dont les dortoirs occupent l'ancienne église des Carmes déchaussés; — le *mont-de-piété* (XVIIe siècle); — un certain nombre d'anciennes *maisons* en bois, avec étages en encorbellement et pignon trifolié (les plus beaux spécimens de ces maisons datent du XVIe siècle et se voient sur la Grand'place); — enfin, rue Notre-Dame, une jolie *maison* du XVe siècle, reste du couvent des Sœurs pénitentes de Saint-François.

Musée. — Bibliothèque. — Collections. — Sociétés savantes.

Le **musée de peinture et de sculpture** occupe, depuis 1834, tout le second étage de l'hôtel de ville, partagé en deux suites de salles donnant les unes sur la cour, les autres sur la Grand'-place. Les tableaux sont installés du côté de la place, et les sculptures du côté de la cour; toutefois, plusieurs bustes ou statues, choisis parmi les principales œuvres du musée, ont été employés à la décoration des salles de peinture. En outre, des vitrines, disposées le long des fenêtres, renferment une riche collection de médailles et de sceaux (la suite des cachets et des sceaux des comtes de Hainaut, de Flandre et de Valenciennes, a été donnée au musée par M. Célestin Ratel).

Parmi les **tableaux**, nous signalerons tout d'abord un grand **triptyque** de *Rubens* (n°s 179-182), dont M. Clément de Ris a dit : « le musée de Valenciennes ne contînt-il que cette peinture, il mériterait encore que tout voyageur se dérangeât de sa route pour l'aller admirer. » Ce triptyque se compose de quatre sujets, dont les personnages sont plus grands que nature. Peint en 1623, pour l'abbaye de Saint-Amand, il a d'abord été rentoilé en 1764, puis restauré de nouveau, en 1838, par MM. Jacquinot (pour le rentoilage) et Roehn (pour la peinture). Ces restaurations ont laissé quelques traces malheureusement trop évidentes. Sur les volets refermés se trouve représentée l'Annonciation; à l'inté-

rieur, on voit : sur le panneau central, le Martyre de saint Étienne ; sur le panneau de gauche, la Prédication du Saint ; sur le panneau de droite la Reddition du corps de saint Étienne aux chrétiens.

178. *Rubens*. Extase de saint François d'Assise. — 183. *Le même*. Descente de croix. — 191. *Fr. Sneyders*. Le marchand de poisson. — 214. *Martin de Vos*. La Circoncision. — 215. *Le même*. L'Adoration des Mages. — 216. *Simon Vouët*. Saint Étienne en prière. — 217. *Jean-Antoine Watteau*. La conversation dans un parc (toile restaurée par Roehn). — 218-221. *Louis-Joseph Watteau*. Les quatre heures. — 222. *Le même*. Le congé du soldat. — 223. *François J. L. Watteau*. Le menuet sous le chêne. — 225. *Ph. Wouwermans*. Le départ pour la chasse. — 35. *Breughel* (le Vieux). La tentation de saint Antoine (curieuse peinture sur bois). — 60. *Cornu*. La vision du turc. — 14. *Auvray* (*Félix*), de Cambrai, élève de Gros. Le déserteur spartiate. — 16. *Le même*. Dévouement de la princesse Sibylle, femme de Robert Courte-Cuisse, duc de Normandie (salon de 1833). — 63. *Pietre de Cortone*. Hérodiade. — 65. *J. Cousin* (attribué à). Le jugement dernier. — 93. *Pierre Guérin*. Mort du maréchal Lannes. — 59. *Cornelis* dit *Cornelius de Haarlem*. La Charité. — 69. *G. de Crayer*. Notre-Dame du Rosaire. — 70. *Le même*. Madeleine repentante. — 71. *Le même*. Saint Pierre pénitent. — 45. *Philippe de Champaigne*. Portrait d'un seigneur mort. — 83. *Van Dyck*. Martyre de saint Jacques et de son dénonciateur converti. — 94. *Guido Reni*. Tête de femme coiffée d'un turban. — 111. *J. Jordaëns*. Le roi boit. — 112. *Le même*. Deux enfants au berceau. — 113. *Le même*. Le jugement de Midas. — 130. *Van der Meulen*. Déroute des Français devant Valenciennes, en 1656. — 160. *François Porbus*, le fils. Portrait de Dorothée de Croÿ, duchesse d'Arschot. — 161. *Le même*. Portraits de Ph. Emm. de Croÿ et de sa sœur. — 152. *Le même*. Marie de Médicis. — 204. *Velasquez*. Portrait de Philippe IV. — 1-6. Toiles d'*Abel de Pujol*.

Parmi les **sculptures**, on remarque : — des fragments de la frise du Panthéon (moulages) ; — le petit pêcheur napolitain, l'Ugolin, la Poésie, par *G. Crauck*. — Nous signalerons aussi une *tapisserie* de haute lisse (un tournoi), sortie des fabriques de Valenciennes, vers la fin du XVe s.

Le musée de Valenciennes est ouvert au public tous les dimanches, de 10 h. à 4 h., et pendant la fête communale (le dimanche qui suit le 8 septembre et jours suivants) ; il est ouvert à l'étude tous les jours fériés de 9 h. à 4 h. en été, et de 10 h. à 4 h. en hiver. Les étrangers peuvent le visiter tous les jours, en s'adressant au concierge de l'hôtel de ville.

La **bibliothèque publique** occupe, dans les bâtiments du collége, le local de l'ancienne bibliothèque des Jésuites. La salle

principale est décorée à ses deux extrémités de peintures représentant *la Raison livrée à elle-même* et *la Raison éclairée par la Révélation*. En outre, les pendentifs formés par les retombées des voûtes et par les voussures des fenêtres offrent les portraits des écrivains les plus célèbres de la Compagnie de Jésus, les PP. Bellarmin, Suarez, Rapin, Pallavicino, Bollandus, Bourdaloue, etc. M. Clément de Ris croit pouvoir attribuer à Arnould de Vuez toutes ces peintures, d'ailleurs assez médiocres. Formée à l'époque de la Révolution, par la réunion des bibliothèques des maisons religieuses de Valenciennes, de Saint-Amand et des environs, la bibliothèque de Valenciennes possède environ 25 000 vol. et 869 manuscrits, dont le plus ancien remonte au IXe siècle ; on y remarque aussi les deux plus anciennes compositions en langue romane qui soient connues jusqu'à ce jour : la *prose de sainte Eulalie* et un fragment d'*Homélie sur la prophétie de Jonas*.

A la bibliothèque est annexé le **musée Bénezech**, légué en 1852 à la ville de Valenciennes, par M. Bénezech de Saint-Honoré, maire de Vieux-Condé. Ce musée comprend environ 5000 vol. (éditions de luxe, ouvrages pittoresques, manuscrits, etc.), dont plusieurs d'une grande valeur ; des tableaux (entre autres, un paysage attribué à Berghem); des sculptures, parmi lesquelles on remarque surtout une *Vierge* en marbre blanc, provenant de l'abbaye de Saint-Amand ; des collections d'armes, d'antiquités et d'histoire naturelle.

La bibliothèque communale et le musée Bénezech sont ouverts au public tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. du matin à 1 h. et de 5 h. à 8 h. du soir.

Les principales sociétés savantes et artistiques de Valenciennes sont : — la *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts*, fondée en 1831 ; — la *Société des courses ;* — la *Société philharmonique ;* — la *Société chorale*, etc. — Nous signalerons aussi, à un autre titre, la *Société des Incas*, fondée en 1825 pour l'organisation de fêtes et marches historiques au profit des pauvres.

Industrie et commerce.

Au moyen âge, la fabrication des tissus de toute espèce était très-florissante à Valenciennes; il s'y fabriquait, en particulier,

des tapisseries dont le musée a conservé un magnifique échantillon. Avant la Révolution de 1789, la dentelle de Valenciennes était la plus recherchée du commerce, et la ville qui lui a donné son nom en produisait annuellement pour des sommes considérables. Aujourd'hui cette belle industrie a presque complétement disparu de Valenciennes, malgré les efforts tentés à diverses reprises pour l'empêcher d'émigrer ou de s'éteindre. Elle a été remplacée par des industries d'une autre sorte, à l'introduction desquelles a donné lieu surtout l'immence développement de l'industrie houillère dans l'arrondissement. Ce sont des fonderies, des forges, des laminoirs, des tréfileries, des sucreries, des raffineries et des distilleries, une succursale des usines Cail et Cie, une fabrique de noir animal (dans les faubourgs), etc. En outre, il faut signaler de nombreuses fabriques de batistes et de linons. Les betteraves et la chicorée sont cultivées en grand dans tout le pays voisin.

Valenciennes possède : un *tribunal* et une *chambre de commerce*, un *conseil de prud'hommes*, une *chambre d'agriculture*, une *succursale de la Banque de France* et un *entrepôt réel des sucres*. — La Belgique y est représentée par un consul.

Places et promenades.

La **Grand'place** de Valenciennes est un vaste parallélogramme, dont un des grands côtés est occupé en partie par l'hôtel de ville et le théâtre, et l'autre par de grandes maisons d'un aspect plus monotone que monumental et au rez-de-chaussée desquelles sont installés de nombreux cafés. Depuis l'écroulement du beffroi, la Grand'place n'offre de curieux qu'un certain nombre de maisons en bois (*V.* ci-dessus, p. 532).

Parmi les autres places, nous signalerons seulement :— la *place Verte*, plantée d'arbres (jeu de paume), et le *marché aux légumes*, décoré d'une fontaine (statues de Mercure et de l'Abondance).

Les promenades intérieures de Valenciennes sont les remparts, la place Verte et le **jardin Froissart**, square dessiné sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Géry. Au fond du square a été érigée, en 1856, une **statue** assise de Froissart, par M. H. Lemaire, de Valenciennes. Cette statue, en marbre, repose sur un piédestal en pierre, décoré de plaques de marbre et portant

une inscription extraite des œuvres du chroniqueur. Derrière la statue s'étend un portique en hémicycle, à arcades cintrées, décoré de bas-reliefs figurant l'Escaut et la Rhônelle, qui se réunissent à Valenciennes, et de dix médaillons en bronze représentant quelques-uns des principaux personnages nés dans cette ville.

On peut aller visiter, à 5 kil. au sud de Valenciennes, le village de **Famars** (849 hab.), qui renferme : une *église* ancienne, restaurée en 1656 ; le *tombeau*, en marbre blanc, du graveur Lehardy de Famars (XVIIIe siècle) ; un *château* de 1662 ; et, dans une propriété particulière, les restes d'une *forteresse romaine* (mon. hist.). Les Romains fondèrent, en effet, à Famars, vers l'an 385, un *oppidum* qui prit son nom du temple (*fanum Martis*, temple de Mars) autour duquel il se développa. Des fouilles y ont fait découvrir, en 1824, une grande quantité d'objets antiques et plus de 30 000 médailles romaines, de Jules-César à Constantin.

On visitera aussi avec intérêt, les villages industriels d'Anzin et de Raismes, la forêt de Saint-Amand, les ruines de l'ancienne abbaye et l'établissement thermal du même nom.

EXCURSION A SAINT-AMAND-LES-EAUX.

La ville de Saint-Amand (service d'omnibus plusieurs fois par jour ; 75 c.) est située à 12 kil. au nord-ouest de Valenciennes. Pour s'y rendre, il faut, au sortir de Valenciennes par la porte de Lille, croiser le chemin de fer en laissant la gare à gauche, franchir le canal de l'Escaut et traverser les villages (2 kil.) d'Anzin et de (5 kil.) Raismes (*V.* ci-dessus, p. 523 et 524). A l'entrée de ce dernier, on croise de nouveau le chemin de fer de Douai à Valenciennes. Au delà de Raismes et de Vicoigne (p. 524), la route traverse la *forêt de Saint-Amand* (3400 hectares), sur une étendue d'environ 4 kilomètres, puis le hameau ou faubourg dit le *Moulin des Loups*. On franchit alors la Scarpe, et l'on entre dans **Saint-Amand-les-Eaux** (HÔTELS : *du Nord*, sur la place ; *du Mouton-Blanc*), chef-lieu de canton de 10 210 habitants.

L'an 647, saint Amand, évêque de Tongres, ayant obtenu du roi Dagobert un vaste terrain situé au milieu d'une épaisse forêt, au confluent de la Scarpe et de l'Elnon, y fonda un monastère qui porta d'abord le nom d'abbaye d'Elnon et qui prit plus tard celui de son fondateur. Une

Façade de l'ancienne église abbatiale de Saint-Amand-les-Eaux

ville se forma bientôt autour du monastère et sous sa dépendance. Dévastée, en 882, par les Normands, qui égorgèrent les moines bénédictins dans leur église; pillée, en 1340, par le comte de Hainaut Guillaume II, la ville de Saint-Amand fut encore prise, en 1477, par Marie de Bourgogne, et, en 1521, par le comte de Ligne, lieutenant de Charles-Quint. Les Français s'en emparèrent à leur tour, en 1667, la démantelèrent et en conservèrent désormais la possession. C'est à Saint-Amand que Dumouriez, après avoir évacué la Belgique, établit, en 1793, son quartier général et qu'il fit prisonniers les députés de la Convention envoyés pour l'arrêter. C'est aussi à quelques kilomètres de cette ville qu'il passa à l'ennemi avec son état-major.

L'**abbaye** de Saint-Amand, reconstruite au milieu du XVIIe siècle, par l'abbé dom Nicolas Dubois, sur ses propres plans et à l'aide d'une somme de 40 000 florins léguée pour cet usage par son frère Michel Dubois, était, à l'époque de la Révolution de 1789, la plus belle de la contrée. Elle a été complétement détruite, à l'exception de la *porte* d'entrée, flanquée à droite et à gauche de deux pavillons octogones. Cette construction, en grès smillés, à bossages, au rez-de-chaussée, en pierre au premier étage, est décorée de colonnes à tambours, d'une bretèche ou balcon en pierre, et de bustes sculptés en relief. La porte a conservé ses vantaux en bois garnis de clous. La mairie, la prison et le tribunal de police y sont installés. Dans l'ancienne salle échevinale, en rotonde, se voient des peintures de Louis Watteau (1782).

De l'**église abbatiale**, commencée en 1662, il ne reste que la façade composée d'une tour, accostée de deux tourelles. « C'est, ainsi que le dit la *Statistique archéologique du département du Nord*, un édifice un peu bizarre de conception, mais grandiose d'aspect et d'une contruction extrêmement hardie. » Le beau dessin de M. Hubert Clerget en donnera une idée complète plus facilement que ne le ferait une longue description. Malheureusement ce magnifique spécimen de l'architecture religieuse de la Flandre au XVIIe siècle a le plus grand besoin d'être restauré, et l'on ne saurait trop déplorer l'indifférence que semble témoigner à son égard la Commission des monuments historiques, aux soins de laquelle sont confiées les ruines de l'abbaye de Saint-Amand. La tour du milieu contient actuellement un beau carillon.

L'emplacement de l'abbaye et de son église sont occupés au-

jourd'hui par de vastes jardins, propriétés particulières, où a été retrouvée une pierre tombale indiquant le lieu de la sépulture de saint Amand. Plusieurs maisons de la ville renferment aussi des sculptures provenant de l'église et du cloître.

L'*église paroissiale*, dédiée à saint Martin, a été reconstruite en 1785, dans le style roman. A la base d'une tour carrée, surmontée d'une flèche pyramidale, s'ouvre le portail principal décoré d'un fronton grec et de colonnes doriques. A l'intérieur (3 nefs terminées par des absides pentagonales), on remarque de belles stalles sculptées, provenant de l'abbaye, et, parmi les tableaux, une *Sainte Famille*, de l'école de Rubens.

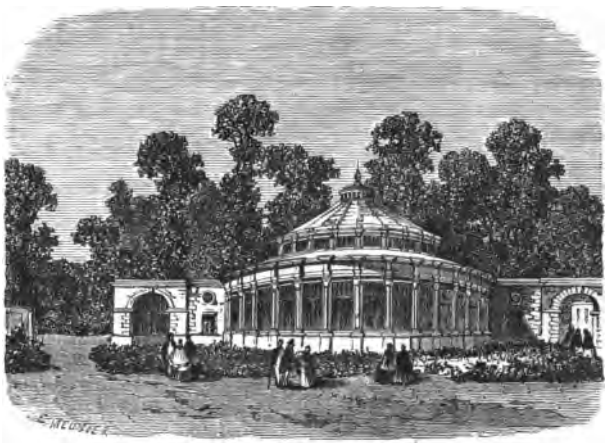
Saint-Amand possède, en outre : — une *chapelle protestante ;* — un *collége communal ;* — une institution libre dite *collége Notre-Dame des Anges ;* — un *hospice ;* — une *bibliothèque publique* (1200 vol. environ ; quelques manuscrits), ouverte tous les jours, de 9 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Une aciérie, des sucreries, des fabriques de clous et surtout de bonneterie de laine, sont les principaux établissements industriels de Saint-Amand.

A 3 kilomètres au sud-est de la ville (11 kil. de Valenciennes), près du hameau de *la Croisette* et sur la lisière de la forêt, se trouve l'**établissement thermo-minéral** auquel Saint-Amand doit son surnom. Connues des Romains, qui y avaient bâti des thermes, ainsi que le prouvent la découverte de constructions antiques et la présence dans les boues de statues et de médailles de la même époque, les eaux de Saint-Amand furent oubliées ou négligées pendant tout le moyen âge. L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, ayant été guéri de la gravelle par leur emploi, en 1648, le maréchal de Boufflers y fit faire, sous Louis XIV, d'importants travaux de captage. Aujourd'hui les sources sont au nombre de quatre : la *source Bouillon*, la plus anciennement connue ; la *source du Pavillon-Ruiné*, la *Petite-Fontaine* et la *source de l'Évêque-d'Arras*. L'établissement, construit au-dessus des trois premières sources, comprend un hôtel, pouvant loger 100 malades, des cabinets de bains et de douches, des appareils complets d'hydrothérapie, une vaste salle de jeu et une chapelle. La fontaine de l'Évêque-d'Arras jaillit sous un kiosque, dans les jardins.

A l'une des extrémités du bâtiment principal, s'élève une vaste *rotonde* vitrée, au-dessus d'un bassin de boues sans cesse détrempées par une infinité de petites sources. Cette rotonde est divisée en 62 cases boisées et séparées par des rideaux mobiles. 44 seulement de ces cases sont utilisées, les autres ne recevant pas assez d'eaux sulfureuses pour que l'on soit assuré de l'efficacité des boues qu'elles contiennent.

Les **eaux** de Saint-Amand sont sulfatées, calcaires et sulfureuses. Celles des fontaines du Pavillon-Ruiné et de l'Évêque-d'Arras marquent



Rotonde des bains de boues de Saint-Amand.

24° centigrades. Elles sont limpides, incolores, d'une odeur hépatique prononcée et déposent, dans les bassins qui les reçoivent, des conferves sous forme de filaments blancs gélatineux, sans odeur ni saveur.

Les **boues** sont noires, répandent une forte odeur sulfureuse et marquent 25° centig. Il s'en échappe constamment des bulles de gaz hydrosulfurique. Ces boues sont formées de trois couches de terre superposées: une tourbe argileuse au-dessus; de l'argile; puis, un composé de silice, de carbonate de chaux, d'oxyde de fer et d'alumine. C'est à travers cette dernière couche, d'une épaisseur de 2 mètres à 2 mètres 1/2, que sourdent, dans un espace de 729 mètres carrés, une infinité de petites sources d'eau sulfureuse qui délayent les deux couches supérieures et les mettent

à l'état de boue. Les eaux s'échappent constamment des boues, au fur et à mesure qu'elles y arrivent, par de petits aqueducs en bois. Les bains de boues se prennent tous les jours, de 5 h. à 7 h. du matin; d'abord, leur durée ne dépasse pas une heure ou deux; mais, après quelques jours, elle peut être progressivement augmentée jusqu'à quatre et cinq heures; pendant ce temps, les malades lisent, écrivent, jouent et déjeunent à leur gré. La chaleur des boues est portée artificiellement à 28 ou 30°, à l'aide d'un appareil rempli de sable chauffé préalablement à 120 ou 130° Réaumur, appareil déposé dans chaque case une demi-heure environ avant le bain.

L'usage des eaux et des boues de Saint-Amand est particulièrement salutaire dans le rhumatisme musculaire et articulaire, dans la goutte et les lésions des articulations, suites de goutte, de rhumatisme, de violences extérieures (coups, entorses), de cachexie scrofuleuse (tumeur blanche); dans la gravelle, dans les névralgies, les engorgements du foie et des autres viscères du bas-ventre, les maladies de la peau, la leucorrhée (fleurs blanches), certaines maladies des femmes et certaines paralysies.

L'établissement des bains de Saint-Amand est entouré de jardins, de pelouses, de charmilles et d'un parc de huit hectares. Ce parc, loué par l'État au département du Nord, propriétaire de l'établissement, fait lui-même partie de la forêt de Saint-Amand, dans laquelle s'ouvrent de belles avenues, entre autres l'*Allée du Prince*, qui a été tracée en 1807 par ordre de Louis Bonaparte, roi de Hollande.

X

DE PARIS A BEAUVAIS[1].

L'embranchement de Beauvais se détachant de la ligne principale du Nord à la station de Creil, il faut, après avoir changé de voitures à cette station, revenir en arrière jusqu'à l'embouchure du Thérain dans l'Oise. On passe alors entre les usines de Montataire et le village de ce nom, dont les maisons, l'église et le château s'étagent sur les collines de droite (*V.* p. 56). A gauche, après avoir franchi le Thérain et s'être éloigné des lignes de Paris à Creil, par Chantilly et par Pontoise, on passe à côté de Tiverny, bâti à la base des collines qui bordent au sud la petite vallée où l'on s'engage. Cette vallée, fraîche, verdoyante, boisée, arrosée par une charmante rivière qui y décrit de nombreux méandres, bordée de villages, d'églises et de châteaux, ressemble pendant l'été à un parc anglais. Le chemin de fer paraît lui avoir donné une nouvelle vie : partout, aux abords des villages, des usines de construction récente surgissent au milieu de la verdure. Le voyage de Creil à Beauvais est une promenade, dans toute l'acception du mot; mais les points de vue que l'on découvre ne sont pas suffisamment variés. Pendant l'hiver, les débordements du Thérain inondent fréquemment les prairies.

On remonte la vallée dans la direction du sud-est au nord-ouest. Après avoir laissé à gauche *Cramoisy* (491 hab.), on franchit de nouveau le Thérain, pour en suivre la rive gauche. Sur les collines qui la dominent et où s'exploitent des carrières de

1. Tous les jours, un train poste, plusieurs trains semi-directs et omnibus de Paris à Beauvais : trajet en 2 h. 17 min., 2 h. 30 min. et 2 h. 40 min.; pas de trains express. — Prix des places : 1re cl. 9 fr. 85 c.; 2e cl. 7 fr. 40 c.; 3e cl. 5 fr. 40 c.; billets d'aller et retour : 1re cl. 14 fr. 80 c.; 2e cl. 11 fr. 10 c.; 3e cl. 9 fr. 20 c.

De Creil à Beauvais, un train poste par jour : trajet en 1 h.; plusieurs trains semi-directs et omnibus : trajet en 1 h. 10 min.; pas de trains express. — Prix des places : 1re cl. 4 fr. 15 c.; 2e cl. 3 fr. 10 c.; 3e cl. 2 fr. 25 c.; billets d'aller et retour : 1re cl. 6 fr. 40 c.; 2e cl. 4 fr. 80 c.; 3e cl. 4 fr.

pierre calcaire, se montrent *Saint-Vaast-lès-Mello* (738 hab.) et son *église*, qui date en grande partie du XIIe siècle, à l'exception des bas côtés, de construction moderne. La découverte de dépôts d'argile et d'un grand nombre de poteries antiques au lieu dit les *Callins*, fait présumer que les Romains avaient établi une fabrique en cet endroit. — Le chemin de fer passe sur la rive droite du Thérain, près de *Mayzel*, petit village de 177 habitants, où subsistent quelques vestiges d'un château qui appartint, sous Louis XI, au connétable de Saint-Pol. Il faut traverser un petit bois avant de s'arrêter à Cires-lès-Mello, dont la gare, ainsi que toutes celles de la ligne de Beauvais, construites en briques et pierres, ressemble au premier abord à un poste fortifié. La ligne de Creil à Beauvais a été construite par la Compagnie des chemins de fer des Ardennes, dont le réseau a été depuis réparti entre les Compagnies du Nord et des chemins de l'Est.

10e STATION. — CIRES-LÈS-MELLO.

9 kil. de Creil. — 60 kil. de Paris. — 28 kil. de Beauvais.

Cires-lès-Mello, village de 1422 habitants, situé à gauche de la station, possède des fabriques de châles, de bonneterie, de calicot et de bois d'éventails. Sur son territoire se trouvent des carrières de pierres de taille en exploitation, et du minerai de cuivre inexploité. — L'*église* de Cires-lès-Mello date de différentes époques (XIIe, XIIIe, XVIe et XIXe siècle). — On voit aussi, dans ce village, plusieurs *maisons* du XVe siècle, à encorbellements en bois, et une maison en pierre, dite *Brucamp*, et dont les pignons sont flanqués de tourelles. — L'ancien *couvent de Saint-Cyr* remonte à la même époque.

Presque en face de Cires-lès-Mello, de l'autre côté du chemin de fer, l'attention est attirée par le beau **château de Mello**, reconstruit en 1770, dans une situation pittoresque, sur les collines de la rive gauche du Thérain. Ce château n'a conservé d'un édifice féodal fondé au IXe siècle, réparé en 1400 et reconstruit en partie par Louise de Nesle, que deux tours dont les bases datent du XIIe siècle. Les murailles principales offrent des tourelles en encorbellement; à l'extrémité de la façade qui regarde Mello, se voit une chapelle du XVe siècle. Le donjon, qui était fort élevé, a

été démoli il y a une cinquantaine d'années. Le propriétaire actuel du château de Mello, M. le baron Seillière, y a réuni une collection fort curieuse d'antiquités et de curiosités de toutes les époques, parmi lesquelles sont des lettres autographes d'Henri IV.

Mello, village de 561 habitants, vulgairement appelé *Merlou*, a pour **église** paroissiale une ancienne collégiale, classée parmi les monuments historiques, et dont la nef et la façade datent de 1010. On remarque, dans une chapelle latérale, qui servait autrefois de sépulture à la famille de Montmorency, des bas-reliefs de la Renaissance. — Une fabrique de limes et une filature de laine existent à Mello, qui fabrique aussi du calicot et exploite des tourbières.

Le chemin de fer côtoie le Thérain sur la droite. Les principaux groupes de maisons de *Balagny-sur-Thérain* (780 hab.) se montrent à gauche. C'est à Balagny que furent assassinées, au ve siècle, avec leur frère Hypadius, les saintes vierges irlandaises Maure et Brigide, aujourd'hui particulièrement vénérées à Nogent-les-Vierges (*V.* ci-dessus, p. 60). Une chapelle, destinée à recevoir une partie de leurs reliques a été ajoutée, il y a quelques années, à l'*église* paroissiale, qui date de plusieurs époques. — Les prairies et les bois se multiplient sur les deux rives du Thérain, que l'on franchit encore, après avoir remarqué une *croix* de pierre érigée entre cette rivière et la voie, pour rappeler sans doute quelque accident arrivé en ce lieu.

11e STATION. — MOUY. — BURY.

6 kil. de Cires-lès-Mello. — 66 kil. de Paris. — 22 kil. de Beauvais.

Mouy, chef-lieu de canton de 592 habitants, de l'arrondissement de Clermont, est situé sur la rive droite du Thérain, à gauche de la station, près de laquelle a été érigé, le 20 septembre 1857, un monument supportant le *buste du duc de Mouchy*, par Marochetti. L'*église* de Mouy, belle construction en pierres d'appareil, appartient à diverses époques; le chœur, de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle, est la partie la plus remarquable. De l'ancien *château*, détruit au XVIe siècle, il ne reste que des débris de tours et de murailles. Dans la rue Pavie, on

peut voir une *maison* particulière, du XIVe ou du XVe siècle, avec étage en encorbellement. La seigneurie de Mouy appartint autrefois au prince de Conti. La fabrication d'un drap grossier à l'usage de la troupe y occupe un grand nombre d'ouvriers.

Le village de **Bury** (1655 hab.), qui donne aussi son nom à la station, est bâti à 2 kilomètres environ à l'est, sur la rive gauche du Thérain, au pied d'une colline d'où l'on découvre une belle vue sur la vallée et d'où l'on peut même découvrir, dit-on, par un temps clair, le sommet de la cathédrale de Beauvais, dans la direction du nord-ouest. Bury a conservé une église (monument historique) du XIIe siècle, ancien prieuré. Des fouilles pratiquées sur le territoire de ce village y ont fait découvrir quelques antiquités celtiques et surtout des vestiges de construction, des sarcophages, des armures et des médailles de l'époque gallo-romaine et du moyen âge. Le tissage de la soie et de la laine et l'exploitation des carrières forment, avec la fabrication des toiles métalliques et des boutons, les principales industries de Bury.

Le chemin de fer, décrivant une courbe sur la droite, laisse de ce côté *Angy* (701 hab.) et son *église* (monument historique), fondée, suivant une tradition, par Adélaïde de Guyenne, femme de Hugues Capet, mais qui ne remonte pas en réalité au delà du XIe ou du XIIe siècle. Cet édifice, remarquable par ses détails, renferme un curieux bénitier de l'époque romane. Un peu plus loin, à droite encore, au delà du Thérain, que l'on croise, *Hondainville* (267 hab.; église du XIe et du XVe s.; beau château moderne) se cache derrière les arbres.

12e STATION. — HEILLES. — MOUCHY.

5 kil. de Mouy-Bury. — 71 kil. de Paris. — 17 kil. de Beauvais.

Heilles est un village de 427 habitants, situé à 1 kilomètre environ de la station, sur la gauche, au milieu de jardins maraîchers dont les légumes vont approvisionner les marchés de Beauvais. Des machines à foulon, une féculerie, des fabriques de boutons et de lacets y occupent un certain nombre d'ouvriers. L'*église*, remaniée à diverses époques, a conservé un clocher du XIIe siècle et un bas côté du XIIIe.

Mouchy-le-Châtel, village de 168 habitants, bâti à un kilomètre au sud d'Heilles, c'est-à-dire à 2 kilomètres du chemin de fer, doit son surnom à un château fort, qui était autrefois le siége de la plus ancienne baronnie du pays, et que Louis le Gros dut assiéger pour réduire le propriétaire, Dreux de Moncey, à l'obéissance. Il ne reste de cette forteresse qu'une *tour* fort élevée, mesurant plus de 60 mètres de circonférence. Le **château** actuel, construit sur un plateau qui domine la vallée du Thérain, date de la Renaissance. Son propriétaire, M. le duc de Mouchy, l'a fait restaurer avec une magnificence vraiment princière. Il se compose d'un corps de logis, accompagné de deux pavillons et flanqué de tourelles. La bibliothèque est riche en ouvrages rares et en autographes précieux. — L'**église** de Mouchy-le-Châtel (monument historique), récemment restaurée, date de plusieurs époques (XIe au XVIe s.). Dans l'une des chapelles, une urne, supportée par une colonne, renferme le cœur du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, mort en 1729. Un caveau est consacré à la sépulture de la famille de Noailles. — Une *maison* du XVIe siècle, avec étage en encorbellement, subsiste encore dans le *faubourg de Beauvais*.

En quittant la station d'Heilles-Mouchy, on aperçoit, au loin sur la gauche, le château de Mouchy. A droite, le Thérain décrit de nombreux zigzags au milieu de prés plantés de pommiers.

13e STATION. — HERMES. — BERTHECOURT.

3 kil. d'Heilles-Mouchy. — 74 kil. de Paris. — 14 kil. de Beauvais.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Noailles*, 6 kil., 30 c.

A droite de la station, sur la rive gauche du Thérain, se montre **Hermes** (854 hab.), dont l'*église* est un monument hybride fort curieux. Les murailles de la nef, percées de fenêtres sans ornements, sont formées de petites pierres cubiques imitant l'*opus reticulatum* des Romains; le clocher appartient au style roman secondaire; le chœur, qui a conservé des voûtes avec pendentifs et des fragments d'anciens vitraux, date du XVIe siècle, ainsi que les fonts baptismaux. — Au nord du village, se voient quelques constructions sans importance, derniers débris de l'an-

cienne abbaye de *Notre-Dame de Froidmont*, fondée en 1134. — En 1837, un ossuaire celtique, renfermant plus de 400 squelettes, a été découvert au lieu dit *la Fosse*, sur le mont de Hermes; des médailles romaines et des tombes en pierre, du ve au viiie siècle, ont aussi été trouvées aux environs.

Presque en face de Hermes, à la base des coteaux boisés de la rive droite du Thérain et au confluent du ruisseau de Silly, se trouve **Berthecourt**, village de 530 habitants, qui se livrent en partie à la fabrication des cannes, des queues de billard et des instruments de mathématiques. — L'*église*, en grande partie moderne, a cependant une façade et un chœur du xve siècle. — Le hameau de *Parisis-Fontaine* renferme une *maison* du xvie siècle, en bois, avec étage en encorbellement. — Des médailles romaines en or ont été trouvées sur le territoire de Berthecourt.

On traverse successivement Berthecourt et **Villers-Saint-Sépulcre** (469 hab.), près duquel se voit un monument celtique, du genre des allées couvertes et connu sous le nom de *Pierre-aux-Fées* (des ossements et des haches celtiques y ont été trouvés).

L'**église** paroissiale de Villers dépendait autrefois d'un prieuré fondé en 1060, et dont il reste de grands pignons et des cheminées rondes, du xive siècle. Le portail de cette église appartient au style roman; le chœur est du xiiie siècle; le reste, du xvie siècle ou même tout à fait moderne. On remarque, dans le transsept sud, un *sépulcre* entouré de sept personnages de grandeur naturelle et un cadre de cuivre contenant un *carreau* du Saint-Sépulcre de Jérusalem, rapporté au xie siècle, par Lancelin, fils de Foulques, châtelain de Beauvais. C'est à cette circonstance que Villers doit son nom. Le carreau du Saint-Sépulcre, en marbre d'un blanc jaunâtre, passe pour guérir les maladies des enfants auxquels on le fait baiser ou que l'on revêt de linges qui y ont été frottés. — Villers-Saint-Sépulcre et quelques villages voisins cultivent la vigne et récoltent un petit vin blanc, assez estimé dans le pays.

Au delà d'un petit bois, les coteaux, dont on suivait la base à gauche, se redressent et s'éloignent, pour former une sorte de cirque autour de *Montreuil-sur-Thérain* (129 hab.). — Sur la rive gauche de la rivière, près de *Bailleu-sur-Thérain* (680 hab.), le

Mont-César offre des vestiges d'un camp romain, où ont été découvertes des haches en silex, des médailles et des poteries de l'époque celtique, ainsi que d'innombrables antiquités romaines qui enrichissent aujourd'hui les principales collections de la France et de l'étranger, entre autres le musée de Beauvais.

14e STATION. — ROCHY-CONDÉ.

7 kil. de Hermes-Bethecourt. — 81 kil. de Paris. — 7 kil. de Beauvais.

Rochy-Condé (383 hab.) est situé à droite de la station, dans un petit vallon qui apporte ses eaux au Thérain, près de la route de Beauvais à Clermont-de-l'Oise. A côté de la station, se fait remarquer une *maison* moderne en briques, avec tourelles rondes.

2 kilomètres plus loin, on laisse à droite *Therdonne* (600 hab.), dont l'*église*, construite sur un plateau qui domine la vallée du Thérain, appartenait primitivement au village de *Saint-Ouen*, détruit par un incendie au XVIIIe siècle. Une *voie romaine*, près de laquelle ont été trouvées des médailles antiques, traverse le territoire de Therdonne. Sur le mont *Bourguillemont*, où le chef gaulois Correus périt, à la tête de sept mille Bellovaques, on trouve fréquemment des haches en silex ou en grès.

Après avoir franchi deux petits affluents du Thérain et l'un des bras de cette rivière, le chemin de fer traverse le territoire de *Marissel* (1049 hab.), où l'on remarque plusieurs maisons de campagne. Trois voies romaines, dites *chaussées Brunehaut*, se reconnaissent dans cette commune où fut trouvé, en 1695, le célèbre *Mercure barbu*, dont parlent Montfaucon et D. Martin, et qui est conservé au musée de Beauvais. Des tuiles romaines et des médailles impériales avaient déjà été découvertes, en 1636, près de l'une des voies antiques. L'*église* de Marissel est un curieux monument, dont le clocher remonte à l'époque romane. Le chœur, du style ogival, date du XIIe siècle ; le portail et la nef, du XVIe siècle. Suivant M. Emm. Woillez, les détails de l'ornementation (pinacles, dais, etc.), d'un travail très-délicat, trahissent l'œuvre des artistes qui, à la même époque, travaillaient à la cathédrale de Beauvais. Nous signalerons, en outre, dans cette église : un vitrail de 1538; un retable d'autel (XVIe siècle), en bois doré, représentant la *Passion;* d'autres sculptures (*le Christ et les Apôtres*), re-

marquables sous le rapport de l'expression; enfin la base d'une colonne conique et un chapiteau antique, encastrés dans un mur.

La ville de Beauvais, entourée d'arbres et dominée par le faîte élevé de sa cathédrale, attire depuis quelque temps déjà l'attention sur la droite, lorsque l'on s'arrête à la station de cette ville, construite sur le même modèle, bien que dans des proportions plus grandes que les autres stations de la ligne, et privée comme elles d'une gare couverte.

15e STATION. — BEAUVAIS.

7 kil. de Rochy-Condé. — 88 kil. de Paris.

Renseignements généraux. — Direction.

OMNIBUS (à la gare) : — pour l'intérieur de la ville, 30 c. par voyageur sans bagages; 50 c. avec bagages jusqu'à 30 kilogr.; au-dessus de 30 kilogr., 1 c. par kilogr.; — pour les faubourgs, 50 c. par voyageur sans bagages ou avec bagages n'excédant pas 30 kilogr.; au-dessus de 30 kilogr., 1 c. par kilogr.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Crèvecœur*, 22 kil., 2 fr.; un départ chaque jour; — *Grandvilliers*, 29 kil., 2 fr. 75 c., par *Marseille*, 20 kil., 2 fr. 25 c.; deux départs chaque jour; — *Songeons*, 24 kil., 2 fr.; un départ chaque jour; — *Gournay-en-Bray*, 30 kil., 3 fr. et 2 fr. 50 c.; deux départs chaque jour; — *Neufchâtel*, 61 kil., 5 fr. 50 c.; un départ chaque jour. — Nombreuses VOITURES PUBLIQUES, sans correspondance avec le chemin de fer.

LOUEURS DE CHEVAUX ET DE VOITURES : — *Billecoq*, route de Calais, 5. — *Petit-Lemaire*, rue des Tanneurs, 31; — *Soyer*, rue du Poivre-Bouilli, 20.

HÔTELS : — *d'Angleterre*, rue du Chariot-d'Or, 16; — *du Cygne*, Grand'place, 17; — *de l'Écu*, rue de l'Écu, 26; — *des Trois-Piliers* Grand'place, 53.

RESTAURANTS : — *Carpentier*, Grand'place, 56; — *Lemaire*, rue de la Harpe, 22; — *Garnier-Duquèvre*, rue Saint-Sauveur, 8.

CAFÉS : — *du Châlet-Français*; — *Potard*; — *Français*.

BAINS : — *du Palais*, rue Loisel, 7; — *Saint-Louis*, poterne Saint-Louis, 1.

POSTE AUX LETTRES : rue du Poivre-Bouilli, 16.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : rue du Moulin-Allard, 6.

LIBRAIRES : — *Pineau*, rue Neuve-Saint-Sauveur, 8; — *Tremblay*, rue de la Taillerie, 7; — *Praquin*, rue du Châtel, 29; — *Baltazard*, rue de la Harpe, 7.

DIRECTION. — Le voyageur qui désire visiter Beauvais en quelques

heures, doit à son entrée en ville par l'*avenue de la Gare*, se diriger vers l'église Saint-Étienne, qu'il voit devant lui, en jetant un regard sur la maison aux carreaux vernissés de la *rue Saint-Thomas*, qui est sur son chemin. Après avoir visité l'église Saint-Étienne, on sort par la petite porte de la façade principale, pour gagner la *rue Saint-Jean* par la petite *rue Saint-Étienne*, remonter la rue Saint-Jean à droite, voir en passant la maison de l'Image-Saint-Jean, et déboucher sur la *Grand'place* (hôtel de ville et statue de Jeanne Hachette), que l'on traverse en diagonale. Prenant alors la *rue Neuve-Saint-Sauveur*, on tourne à gauche dans la *rue du Châtel*, et l'on se rend en ligne droite à la *place Saint-Pierre*, après avoir vu sur sa route, à gauche, la façade de l'ancienne collégiale de Saint-Barthélemy. Sur la place Saint-Pierre, se trouvent réunis les monuments les plus intéressants de la ville : la Cathédrale, la Basse-Œuvre, le Musée, le Palais de justice, et, à gauche, la Maison de pierre, du XIIe siècle. C'est le portail méridional de la cathédrale qui se présente sur la place, mais il ne faut pas oublier d'aller regarder le portail du nord du côté opposé. Si l'on veut voir ensuite la tour romane du Palais de justice, il faut longer la *rue Loisel*, passer le pont Limaçon et tourner à droite sur le boulevard.

Situation. — Aspect général.

Beauvais, ville de 15 364 habitants, est située dans une riche vallée, qu'entourent des collines boisées, au confluent de l'Avelon et du Thérain, à 70 mètres d'altitude moyenne, par 49° 26′ de latitude et 0° 12′ 19″ de longitude ouest. Au centre de la ville, se trouve l'ancienne *cité*, dont les fortifications ont été remplacées, en 1803, par des boulevards bordés d'un canal. Les rues de la cité, pour la plupart étroites et tortueuses, renferment un très-grand nombre d'anciennes maisons, mal bâties, en bois ou en argile, mais offrant en grande partie des étages en encorbellement et de jolies sculptures en bois. Les eaux du Thérain, qui se divisent en plusieurs branches, mettent en mouvement de nombreuses usines et manufactures, surtout en dehors de la cité, le long des prairies, des champs et des jardins qui la séparent des nouveaux quartiers. De la grande place, on voit parfaitement l'aspect extérieur de la cathédrale, le principal édifice de Beauvais; mais c'est surtout de la hauteur appelée Mont Saint-Symphorien (au sud) que l'on découvre le mieux l'ensemble de la ville, dominée par sa cathédrale imposante, quoique incomplète.

Histoire.

Suivant une opinion émise par quelques savants, Beauvais occuperait l'emplacement de l'antique *Bratuspantium*, *oppidum* gaulois mentionné dans les *Commentaires* de César; mais il paraît plus probable que cet *oppidum* était situé sur l'emplacement actuel du village de Vendeuil, près de Breteuil (*V.* ci-dessus, p. 75). Ce qui est certain, c'est que sous la domination romaine, un *castrum* romain, appelé *Cæsaromagus*, s'éleva au confluent de l'Avelon et du Thérain, et que, dès la deuxième année du règne de Néron, ce *castrum* fut entouré de murailles.

La connaissance de l'Évangile fut apportée dans le Beauvaisis, au Ier siècle, suivant les uns, suivant d'autres vers l'an 245 ou 250, par saint Lucien, qui fut martyrisé dans les environs et sur le tombeau duquel fut bientôt après construite une chapelle. Les rois Childebert, Chilpéric et Gontran y fondèrent, vers 550, l'abbaye de Saint-Lucien, l'une des plus célèbres et des plus riches de la France. Tour à tour enclavée dans le royaume de Neustrie et dans celui d'Austrasie, Beauvais fut ravagée par les Normands, en 850, en 883 et en 886. Charles le Chauve y convoqua, en 845, un concile national.

Au commencement du XIe siècle, la seigneurie de Beauvais formait un comté, qui, après avoir appartenu aux maisons de Vermandois et de Blois, fut réuni au siége épiscopal et devint pour les évêques la source d'une grande puissance. Haut justicier dans toute l'étendue du comté, l'évêque de Beauvais était, en effet, au XIIe siècle, l'un des six pairs ecclésiastiques du royaume. Il ajouta, en 1195, à ses titres celui de vidame de Gerberoy.

En 1099, les habitants de Beauvais, soutenus par l'évêque, s'érigèrent en commune; mais, pour défendre, contre le châtelain ou capitaine de la cité, leurs franchises appuyées, suivant M. Guizot, sur le souvenir d'anciens droits légitimement possédés, il leur fallut l'aide du roi Louis le Gros, qui leur accorda une charte écrite, confirmée plus tard par Louis le Jeune. Louis le Gros avait chassé d'abord de la ville, après deux ans de siége, le comte de Dammartin, qui prétendait y avoir droit de seigneurie. Vers le milieu du XIIe siècle, l'exercice des franchises municipales donna lieu, entre les bourgeois, l'évêque et le roi, à des querelles qui se prolongèrent et se renouvelèrent pendant tout le moyen âge. A la même époque, le commerce des draps et la fabrication des étoffes de laine formaient les principales sources de richesse de Beauvais.

Ravagée par un incendie en 1180, cette ville fut entourée, en 1190, par Philippe Auguste, de fortifications élevées en partie sur les murs d'enceinte de l'époque gallo-romaine. En 1346, Édouard III d'Angleterre assiégea en vain Beauvais, défendue par l'évêque Jean de Marigny; mais, quelques années plus tard, le Beauvaisis eut fort à souffrir des désordres

de la Jacquerie. Pendant la lutte des maisons d'Orléans et de Bourgogne, l'empereur Sigismond essaya sans succès à Beauvais de réconcilier les deux partis. L'année 1420 vit monter sur le trône épiscopal Pierre Cauchon, le même qui plus tard devait condamner Jeanne d'Arc à Rouen. Ce prélat indigne soumit d'abord Beauvais à l'autorité d'Henri V d'Angleterre; mais les victoires de la Pucelle rallièrent bientôt les habitants à la cause de la France et de Charles VII. La Hire, Xaintrailles, le maréchal de Boussac vinrent tour à tour combattre les Anglais sous les murs de Beauvais. En 1433, sous l'épiscopat de Jean Juvénal des Ursins, le dévouement de quelques habitants sauva la ville d'une surprise. En 1472, les femmes elles-mêmes s'illustrèrent, en la défendant contre Charles le Téméraire, qui l'assiégeait à la tête de 80 000 hommes. Ce fut à l'un des deux premiers assauts donnés par ce prince, le 27 juin, que Jeanne Lainé, dite Jeanne Hachette, dut sa gloire en renversant un soldat bourguignon qui plantait sa bannière sur le rempart, et en s'emparant de cette bannière, conservée depuis à l'hôtel de ville de Beauvais. Charles le Téméraire dut lever le siége le 22 juillet suivant, après avoir perdu un grand nombre de ses soldats. Louis XI écrivit aux habitants pour les féliciter de cette belle résistance, et, pour en perpétuer le souvenir, il institua la procession de Sainte-Angadrème, encore en honneur aujourd'hui. Dans cette cérémonie, qui a pris son nom de la châsse de sainte Angadrème, promenée sur les remparts pendant le siége, les femmes ont le pas sur les hommes, et des jeunes filles, conduites par les autorités de la ville, tirent une salve d'artillerie.

Les visites de Louis XII et de François Ier, plusieurs révoltes des ouvriers en laine et des tisserands, l'apostasie de l'évêque Odet de Châtillon, une peste suivie d'une disette, l'adhésion de Beauvais à la Ligue, puis sa soumission à Henri IV, sont les principaux faits de l'histoire de cette ville pendant le XVIe siècle. Au commencement du XVIIe siècle, la Fronde y causa quelques désordres. Les enfants même, divisés en deux camps, se livraient des combats à coups de pierres, et, dans l'une de ces rencontres, Racine, alors élève du collége de Beauvais, reçut au front une blessure dont il conserva la marque toute sa vie. D'autres dissensions intestines, ayant pour cause, les unes, des questions d'administration municipale, les autres, les querelles religieuses du jansénisme, agitèrent Beauvais pendant le reste du XVIIe et pendant tout le XVIIIe siècle. Les réformes de 1789 y furent accueillies avec une certaine faveur, mais la captivité et la mort de Louis XVI enlevèrent à la Révolution les sympathies des habitants. En 1814, les Beauvaisins résistèrent aux Alliés.

Ancienne capitale de la petite province à laquelle elle avait donné son nom, Beauvais est aujourd'hui le chef-lieu du département de l'Oise, le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Reims, d'un tribunal de première instance, d'une cour d'assises et d'un tribunal de commerce.

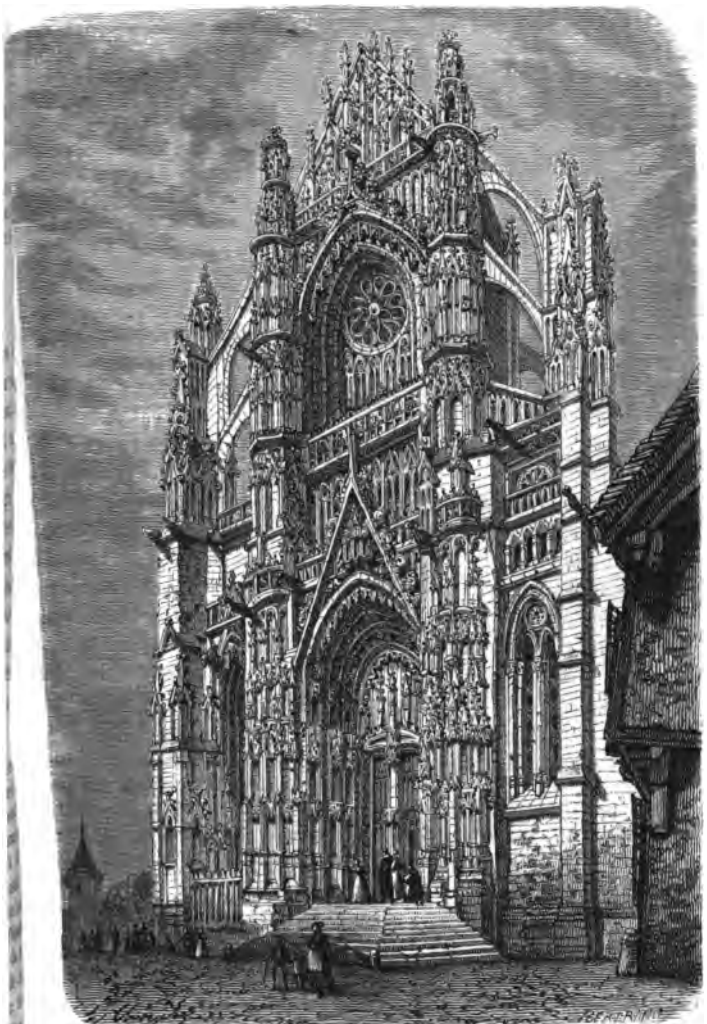
Elle est en même temps le chef-lieu de la troisième subdivision de la première division militaire, dont le quartier général est à Paris.

Parmi les hommes illustres auxquels cette ville a donné naissance, nous nommerons : Arnauld de Corbie, chancelier de France; Enguerrand Leprince, peintre verrier; Jean et Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Aloph et Adrien de Vignacourt, tous les quatre grands-maîtres de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; le jurisconsulte Antoine Loisel; Claude Binet, l'ami de Ronsart; Jean Loisel, médecin de Louis XII; Lenglet Dufresnoy; François Mésenguy; le grammairien Pierre Restaut; le général Vatrin, mort à Saint-Domingue, etc.

Monuments religieux.

La **cathédrale** de Beauvais, dédiée à saint Pierre, est justement renommée comme l'un des plus beaux édifices religieux de la France par ses vastes proportions : malheureusement le chœur, l'abside et le transsept sont seuls achevés; la nef est à peine commencée. De là, le dicton que « avec le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, et la façade de Reims », on ferait une église merveilleuse. Parmi de nombreuses descriptions de Saint-Pierre de Beauvais qui ont été publiées, nous signalerons particulièrement la monographie de M. Gustave Desjardins, archiviste du département de l'Oise, publiée par Victor Pineau, libraire à Beauvais, et accompagnée d'une vue de la flèche aujourd'hui détruite, d'une vue de l'ancien chœur et de l'inventaire de l'ancien trésor de la cathédrale. C'est à M. G. Desjardins que nous empruntons la plupart des détails suivants :

A la fin du xe siècle, Hervée, évêque de Beauvais, jeta les fondements d'une cathédrale consacrée à saint Pierre, continuée ensuite et sans doute terminée par son successeur Roger de Champagne, le premier évêque qui fut comte de Beauvais. Cet édifice dura jusqu'au commencement du XIIIe siècle, époque à laquelle un incendie le détruisit. En 1225, l'évêque Milon de Nanteuil et le chapitre résolurent de construire une nouvelle cathédrale. On ignore le nom de l'architecte qui en fournit le plan. L'abside et le chœur étaient achevés en 1272. Mais l'écartement trop considérable des piliers détermina la chute des voûtes du chœur, en 1284. Ce désastre fut réparé, en 1337, sous l'épiscopat de Jean de Marigny, par l'architecte Enguerrand le Riche dit le Tricheur. Les travaux demeurèrent interrompus jusqu'en l'an 1500. Alors, sous l'impulsion de l'évêque Louis de Villiers de l'Isle-Adam, on jeta les fondements des transsepts. La façade du nord, construite aux frais de François Ier et



Cathédrale de Beauvais (portail du sud).

sur les dessins de Martin Cambiche, fut terminée en 1537. Celle du midi, due à l'architecte Michel Lalye, ne fut achevée qu'en 1548.

Au lieu de faire la nef, Jean Vast, qui avait succédé à Lalye, construisit sur les piliers qui forment la croisée des transsepts une flèche gigantesque qui s'élevait à 153 mètres au-dessus du sol. A l'intérieur la voûte avait été percée, de telle sorte que du pavé même de l'église il était possible d'embrasser cette hauteur effrayante. Mais comme les piliers n'étaient pas suffisamment contre-boutés du côté de l'ouest, ils se déversèrent et cette merveille tomba le 30 avril 1573 à 7 heures du matin, au moment où le clergé et les fidèles venaient de sortir pour faire la procession de l'Ascension. Ce nouveau désastre fut réparé en 1580. La flèche fut remplacée par un petit clocher, détruit lui-même à la Révolution. En 1605, l'architecte Martin Candelot consolida définitivement la clôture de bois qui ferme à l'ouest l'église interrompue.

En 1680, l'évêque Choart de Buzenval avait fait construire devant le chœur un jubé orné de colonnes et de statues de marbre noir. Il n'existe plus. En 1757, les chanoines changèrent la décoration de l'abside, remplacèrent un autel élevé sur le vœu de Louis XI en souvenir de la guerre des Bourguignons, par une statue de la Vierge, œuvre du sculpteur Adam qu'on voit aujourd'hui derrière le grand autel ; démolirent les cloisons couvertes de bas-reliefs qui reliaient les piliers entre eux et posèrent les grilles actuelles ; enfin, ils arrachèrent 12 tombes d'évêques en cuivre gravé et émaillé pour faire placer le pavé actuel. La Révolution enleva le trésor de la sacristie qui était riche en œuvres d'orfévrerie, en émaux et en vêtements sacerdotaux, et brûla le mobilier de l'église.

Extérieur. — L'abside est la seule partie du monument qui appartienne à la construction primitive du XIIIe siècle. Huit contre-forts soutiennent les piliers qui reçoivent la retombée des voûtes. Chacun d'eux porte la statue de l'un des principaux patrons du Beauvaisis. De ces contre-forts, des arcs-boutants descendent vers des supports octogones couronnés de chapiteaux. Une seconde rangée d'arcs conduit toutes les poussées sur de forts piliers rectangulaires. — L'abside se rattache aux transsepts par un chœur que soutiennent trois arcs-boutants. Avant la chute de la flèche, en 1284, il était éclairé seulement par trois grandes fenêtres. Chacune d'elles a depuis été divisée en deux par une chaîne de pierres qui monte jusqu'au sommet de l'édifice. — Deux magnifiques façades décorent les transsepts au nord et au midi. On parvient à la façade méridionale par un perron de 14 marches. Le portail, jadis orné de statues, est surmonté d'une double galerie

à jour. Au-dessus s'ouvre une rose dominée par un fronton sur lequel se voit la place des armoiries de l'évêque et du chapitre. Deux contre-forts, déguisés sous l'apparence de gracieuses tourelles, encadrent cette façade dont l'ornementation appartient au gothique fleuri. Les vantaux de la porte représentent en bas-relief des sujets tirés de l'*histoire des saints Pierre et Paul*. Mutilés aujourd'hui, ils avaient été sculptés par Lepot sur les dessins de quelque artiste de l'école de Fontainebleau. On y remarque des salamandres. — Le portail septentrional est orné de fleurs de lis, de salamandres, de F couronnés, de reines-marguerites, de dauphins, d'hermines, symboles de la famille royale. Dans le tympan, on remarque un arbre fort élégant qui, à l'imitation des arbres de Jessé, devait, dit-on, figurer la généalogie de la maison de France. Une double galerie et une rose décorent cette façade que deux contre-forts rectangulaires accompagnent. Les ornements sont empruntés au gothique flamboyant. Sur les portes, sculptées par Jean Lepot et parfaitement conservées, on voit les *statues des Évangélistes, des quatre docteurs de l'Église latine et des sibylles*. — La hauteur totale de l'édifice au-dessus de la place Saint-Pierre est de 68 mètres.

Intérieur. — Dans le *sanctuaire* s'ouvrent sept arcades aiguës au-dessus desquelles règne une claire-voie. De là s'élancent des fenêtres hautes de 16 à 17 mètres. Entre les arcades, on entrevoit sept chapelles et un bas côté éclairé par des rosaces. — Le chœur, jadis divisé en trois grandes travées dont les murs ont conservé la trace, en forme maintenant six. Le vaisseau central est accompagné d'un double bas côté, dans lequel, à droite, ont été établies des chapelles. Des *vitraux* peints du XIVe siècle, sauf quatre qui sont l'œuvre de Frédéric Véri (XVIe siècle), ornent les fenêtres. Ils représentent *Jésus-Christ, la sainte Vierge, les apôtres et les saints patrons du diocèse*. Dans la 6e et la 14e fenêtre, on voit l'évêque Jean de Marigny à genoux. Dans la 15e, trois chevaliers sont à genoux au-dessous des saints. Les vitraux du XVIe siècle se trouvent dans les 1re, 2e, 13e et 19e fenêtres. — Les *transsepts* ont une longueur de 58 mètres 70 centimètres sur une largeur de 14 mètres. A droite et à gauche de chacun des portails sont disposées des chapelles. Les vitraux des galeries du transsept méridional

figurent *saint Pierre et saint Paul*, *les Évangélistes*, *saint Ambroise*, *saint Augustin*, *saint Jérôme et saint Grégoire*, docteurs de l'Église latine. La *rose* contient l'*Histoire de la création et du peuple juif*. Ces peintures sont dues peut-être au pinceau de Nicolas Leprince. — Dans la *rose* du transsept septentrional, on voit une figure du *soleil* et des *séraphins* couleur de feu. Un seul rang de la galerie est orné de vitraux, peints par Jean Leprince et figurant les *Sibylles*. — La longueur totale de la cathédrale, depuis le fond de la chapelle absidale jusqu'à la clôture occidentale, est de 72 mèt. 50 cent. La hauteur sous voûte est de 48 mèt. 18 cent.

On comptait autrefois 14 **chapelles**; il n'y en a plus que 13. La 1re, à gauche, jadis consacrée à sainte Barbe et aujourd'hui au *Sacré-Cœur*, contient un vitrail réparti en deux fenêtres, qui représente le crucifiement de Notre-Seigneur, saint Hubert, saint Christophe, la descente de croix, saint Louis et le donateur Louis de Roncherolles, saint François et la donatrice Françoise d'Halluin, enfin le couronnement de la sainte Vierge. Il est d'Engrand Leprince. La statue de sainte Barbe, due au ciseau de Lepot, est dans les magasins de l'église.— 2° La *chapelle du Saint-Sacrement* est ornée de boiseries et de tableaux provenant d'une des anciennes églises de Beauvais. — Près de la sacristie, était jadis une *chapelle* dite *du Saint-Sépulcre*. — 3° Dans la *chapelle de la Madeleine*, on voit une curieuse tapisserie du XVe siècle donnée par l'évêque Guillaume de Hellande et représentant la *Décollation de saint Paul*. — 4° *Chapelle de Saint-Sébastien*. — 5° Il reste quelques fragments de vitraux du XIIIe et du XIVe siècle dans la *chapelle de Saint-Jean l'évangéliste*, maintenant dédiée à *sainte Anne*. — 6° La *chapelle de Notre-Dame*, nouvellement réparée avec beaucoup de goût, offre trois belles *verrières* du XIIIe siècle, qui ont été données par les corporations des pelletiers et des fabricants d'arcs, et qui représentent une légende inconnue, l'histoire de la sainte Vierge et la légende de Théophile. On remarquera l'autel et ses médaillons peints par M. Claudius Lavergne. — 7° L'ancienne *chapelle de Saint-Étienne* a été récemment dédiée à *saint Joseph*. — 8° Dans la *chapelle de Saint-Vincent*, il reste deux vitraux du XIIIe siècle, figurant saint Pierre et saint Vincent. — 9° *Chapelle de Saint-Denis*. — 10° Dans la suivante, consacrée à

saint Léonard, on remarque des fragments de vitraux du XIIIe siècle. — 11° La *chapelle de Saint-Nicolas* est maintenant dédiée à *sainte Angadrème*, patronne de Beauvais. — 12° La *chapelle des fonts baptimaux*, autrefois de Sainte-Cécile, offrait une peinture murale représentant l'entrée du cardinal Cholet à Beauvais au XIIIe siècle; elle est maintenant cachée sous le badigeon. — 13° La chapelle de saint Pierre et saint Paul, transformée en *chapelle des Morts*, est ornée d'un magnifique *vitrail* représentant ces deux apôtres. On remarque au milieu de la fenêtre occidentale un saint Jean sous lequel se voient à genoux les donateurs Jean Vast, architecte de la flèche écroulée, et sa femme. Les colonnes de marbre noir proviennent de l'ancien jubé.

Près de la sacristie, s'élève un édicule du XIVe siècle contenant une *horloge* qui carillonne les hymnes du temps et un noël. A côté, se voit la *statue*, en marbre blanc, du cardinal de Forbin-Janson, exécutée par Coustou, en 1738.

Les murs de la cathédrale sont garnis de **tapisseries**. La sacristie en contient d'autres. On peut les diviser toutes en quatre séries. La première série, du XVe siècle, présente l'histoire de saint Pierre et de saint Paul; on en voit un spécimen dans la chapelle de la Madeleine. La deuxième, du XVIe siècle, contient le développement des origines fabuleuses de la nation française, attribuées à Francus, fils d'Hector, et chantées par Ronsard dans la *Franciade*. Cette série provient, dit-on, de la fabrique d'Arras. La troisième (XVIIe siècle) est la reproduction des célèbres cartons de Raphaël conservés à Hampton-Court. Les sujets sont tirés de l'histoire de saint Pierre et de saint Paul. La quatrième, renfermée dans les armoires de la sacristie, représente les batailles d'Alexandre d'après Lebrun.

Un assez grand nombre de *tableaux*, apportés à la cathédrale après la destruction des paroisses de Beauvais, couvrent les murs. Quelques-uns sont des copies d'œuvres de maîtres; mais la plupart sont d'une médiocrité absolue. Il faut cependant remarquer : un *Christ au jardin des Oliviers*, dans la chapelle de la Madeleine; une *Résurrection*, dans la chapelle de Sainte-Anne, et une *Descente de croix*, dans la chapelle des Morts, peints jadis pour le jubé par Charles Delafosse; un *Baptême*, par Tiersonnier, dit-on, dans la

chapelle des fonts, et quelques toiles de Quentin Varin, né à Beauvais, maître du Poussin, et d'un peintre moderne, Van den Berghe.

La sacristie contient : des *émaux*, un *tronc* en cuivre datant du XVIe siècle, et un ancien *réchaud* pour les encensements, etc.

On visitera aussi avec intérêt deux dépendances de la cathédrale, la *salle du chapitre*, bâtie au XVIe siècle, et le *cloître*, qui y est attenant et dont une partie remonte au XIVe siècle.

L'**église Saint-Étienne** (mon. hist.) mérite d'être visitée en détail, même après la cathédrale de Beauvais. C'est un édifice romano-ogival de plusieurs époques : la nef, les collatéraux et le transsept remontent au XIe siècle ; la façade principale et la première travée de la nef appartiennent au XIIIe siècle ; le chœur est du XVIe ; enfin la tour massive qui surmonte l'église a remplacé, en 1598, un clocher plus léger, écroulé en 1480. Le portail principal offre un tympan décoré d'un bas-relief et des archivoltes peuplées de statuettes. On remarque, sur les portes, de beaux détails de serrurerie, du XIVe siècle. Le pignon du transsept septentrional, qui, suivant M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire raisonné d'architecture française, du* XIe *au* XVIe *siècle*), ne peut être antérieur au commencement du XIIe siècle, mérite aussi une attention particulière. Il surmonte une rose à douze divisions, représentant une roue de Fortune : cinq personnages à gauche montent vers une figure assise au sommet de la roue, tandis que, à droite, cinq autres personnages descendent, la tête en bas. Un ornement réticulé, très-élégant, accompagné de fleurons et de détails curieux, couvre tout le pignon. A l'intérieur, nous signalerons particulièrement : les voûtes et les pendentifs du chœur, qui ont conservé en partie leurs peintures du XVIe siècle ; les vitraux des chapelles Saint-Eustache, du Mont-Carmel et de Notre-Dame de Lorette (entre autres, un *arbre de Jessé* où se voient les portraits de saint Louis, de Louis XII et de François Ier), dont plusieurs sont signés d'Engrand Leprince et de Nicolas Lepot ou Leprince, les stalles du chœur, curieusement sculptées; une suite de dix tableaux du XVIe siècle, peints sur bois (la *Pentecôte*, le *Couronnement de la Vierge*, l'*Ascension*, la *Circoncision*, la légende du *Seigneur qui vend sa femme au diable*, etc.) ; un autre tableau de

la même époque (*Chemin de la Croix*), orné de quatrains ; plusieurs sculptures intéressantes, entre autres un *Ecce homo* et une *sainte Wilgeforte* (vierge crucifiée et représentée avec une barbe épaisse), du XVIe siècle ; quelques pierres tombales, etc.

Près de la cathédrale, sur l'emplacement que devait occuper la nef de la basilique, se voit l'ancienne **église de la Basse-Œuvre** (mon. hist.), « l'un des édifices les plus anciens et les plus curieux de la France, dit M. Emmanuel Woillez (*Répertoire archéologique du département de l'Oise*), puisqu'il remonte au moins au VIe siècle, selon quelques savants. » Le parement extérieur des murs forme un *opus reticulatum*, en petites pierres cubiques. La façade, postérieure au reste de l'édifice, offre une porte principale, deux autres portes plus petites, une fenêtre centrale, surmontée d'un bas-relief fort ancien, et un fronton triangulaire à la base duquel se dessine une croix ancrée accompagnée d'un *oculus*. L'intérieur se compose d'une nef et de deux collatéraux (28 mèt. de longueur sur 22 mèt. de largeur totale et 22 mèt. de hauteur), séparés par des arcades en plein cintre qui reposent sur des piliers carrés d'un mètre de côté. La Basse-Œuvre a servi de cathédrale jusqu'au Xe siècle.

Beauvais possédait autrefois plusieurs autres églises, dont quelques-unes ont été complétement démolies depuis la Révolution et dont les autres, mutilées, sont aujourd'hui des propriétés particulières. Nous citerons seulement : — l'ancienne collégiale de *Saint-Barthélemy* (rue Saint-Pierre), occupée par un marchand de peaux de lapins (portail du XIVe s.) ; — les débris de *la Madeleine* (époque romane, XIe et XIIe s.); — et *Sainte-Marguerite* (XVe ou XVIe s.). — La belle *chapelle* ogivale moderne du pensionnat des Frères de la Doctrine chrétienne (rue de Nully-d'Hécourt) mérite aussi d'être signalée. — Le *palais épiscopal* n'offre rien de remarquable. — Le *grand séminaire* (boulevard de la porte Limaçon) est un grand bâtiment en briques, avec deux ailes en retour d'équerre et surmonté d'une petite tour carrée.

Monuments civils.

L'édifice civil le plus curieux de Beauvais, c'est son ancien palais épiscopal devenu, après la Révolution, l'hôtel de la préfec-

ture de l'Oise, et converti, depuis 1842, en **palais de justice** (place Saint-Pierre). Construit en partie au XIe siècle, sur les murs gallo-romains de la Cité, il présente encore à l'extérieur une tour romane ayant pour base une tour de défense gallo-romaine. Les murs d'enceinte, élevés sur un soubassement en grès et soutenus par de puissants contre-forts, datent du XIVe siècle, ainsi que la porte d'entrée, flanquée de deux grosses tours que sur-

Palais de justice (ancien palais épiscopal), à Beauvais.

montent des toits en poivrière. Ces tours, à deux étages, sont décorées, à la naissance du toit, d'une plate-bande sculptée; la charpente de leur toiture est des plus curieuses; la porte, à voûte ogivale reposant sur des colonnettes à chapiteaux sculptés, est surmontée de créneaux. Le principal corps de bâtiment du palais, précédé d'un jardin, a été construit en 1500, par l'évêque Louis de Villers, et remanié en 1842. On remarque, à l'extérieur, ses trois tourelles élégantes, la riche décoration des portes et des

fenêtres, et surtout les cinq fenêtres qui s'ouvrent dans le toit et que surmontent des écussons sculptés (celui du milieu offre les armes de France). Le palais de justice a été classé parmi les monuments historiques. La prison occupait naguère une partie des dépendances (à droite en entrant); mais une nouvelle prison a été récemment bâtie sur un autre point de la ville.

L'*hôtel de ville*, bâti en 1753, sur les plans de l'architecte Bayeux, est un grand édifice dont la façade principale est décorée de pilastres ioniques et de guirlandes de fleurs sculptées. Des constructions, à arcades cintrées, entourent la cour, qui sert de passage. C'est à l'hôtel de ville que se conserve l'étendard conquis par Jeanne Hachette sur les Bourguignons et que les jeunes filles de Beauvais portent chaque année à la procession de sainte Angadrème.

L'*hôtel de la Préfecture*, le *théâtre* et le *collége*, établi dans l'ancien couvent des Ursulines, n'offrent rien d'intéressant. — Un *institut normal agricole* est annexé à la belle école des Frères de la Doctrine chrétienne, rue de Nully-d'Hécourt.

Beauvais a conservé un assez grand nombre de maisons anciennes, remarquables par leur architecture ou par leurs ornements. Nous signalerons principalement : — sur la place Saint-Pierre, une curieuse maison du XIe ou du XIIe s. (fenêtres cintrées, séparées par des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés; curieuses statuettes); — rue Sainte-Véronique, l'ancien Refuge de l'abbaye de Saint-Paul (style ogival du XVe siècle; fenêtres surmontées de frontons aigus); — rue Saint-Thomas, une maison du XVIe siècle, dont la façade est ornée de carreaux vernissés; — rue Saint-Jean, une maison en bois dite maison de *l'Image-Saint-Jean*, très-remarquable par ses sculptures de la Renaissance (Hercule terrassant un lion); — rue Saint-Pantaléon, une maison du XVIe siècle, partie en briques, partie en bois; — petite rue Saint-Martin, plusieurs maisons de la même époque, et surtout la maison dite le *château de Versailles*, du XVe siècle, etc.

Une partie des anciens *murs* d'enceinte de la Cité, de construction romaine, a subsisté jusqu'en 1845; aujourd'hui les archéologues en sont réduits à chercher de côté et d'autre quelques

vestiges de ces murailles, construites probablement vers le IVe siècle, revêtues extérieurement de pierres de petit appareil et flanquées de tours rondes très-saillantes. Dans le fossé voisin de l'ancienne porte Limaçon, près d'un moulin, on aperçoit encore, sous l'eau, un débris de ces fortifications. Dans tout le territoire de Beauvais et de ses faubourgs ont été découvertes de nombreuses antiquités gallo-romaines : pierres sculptées, inscriptions, médailles impériales, sépultures, poteries. « Il suffit de creuser à 2 ou 3 mètres le sol de cette ville, dit M. Emmanuel Woillez, pour y rencontrer des produits antiques. » L'emplacement de l'ancien couvent des Capucins, le cimetière actuel (faubourg de la Porte-d'Amiens) a particulièrement fourni, depuis cinquante ans, des sarcophages, des armes et des vases de toute espèce. Au Mont-Capron, près de la ville, ont été trouvés, au XVIIe siècle, les restes d'un temple de Bacchus et plusieurs tombeaux intéressants. Près de là, une sorte de cirque naturel, appelé la *Fosse Abat-le-Vent*, passe pour avoir servi d'amphithéâtre. Enfin, Beauvais était le point de rencontre de neuf ou dix voies romaines, dont il subsiste des vestiges dans les environs.

Musée. — Bibliothèque. — Collections. — Sociétés savantes.

Le **musée** de Beauvais, installé dans l'ancien bâtiment de la Cour d'assises, construit sur des fondations anciennes, est ouvert le dimanche au public. Les étrangers peuvent le voir tous les jours.

Suivant M. Emmanuel Woillez (*Répertoire archéologique du département de l'Oise*), qui, plus heureux que moi sans doute, a pu le visiter à son gré et prendre note des principaux objets [1], « ce musée renferme : 1° une collection céramique de l'époque romaine d'un haut intérêt; 2° des objets celtiques nombreux; 3° d'autres objets de l'époque mérovingienne ; le célèbre *Mercure barbu* découvert à Marissel en 1695. On y a recueilli également beaucoup de sculptures du moyen âge provenant du département, des médailles, des sceaux, etc., aussi du dépar-

1. La gardienne du musée a défendu à M. Pénel de prendre des notes sous menace d'une expulsion immédiate. « Tel est, dit-elle, l'ordre de M. le maire. » J'ai signalé ce fait, plus que curieux, à M. Bellon, maire de Beauvais, qui n'a pas daigné me répondre. ADOLPHE JOANNE.

tement; des produits céramiques du moyen âge, provenant des fabriques de Savignies, près de Beauvais, ainsi qu'une collection curieuse de vases exécutés sur les dessins de M. Ziégler, et dits *grès bronzés de Voisinlieu;* des sarcophages de toutes les époques; des ouvrages en bronze, en verre, de l'époque romaine; enfin des terres cuites, des inscriptions antiques et des fragments d'architecture des xe, xie, xiie xiiie et xve siècles. Le musée possède aussi une importante collection de fossiles des divers terrains du département, collection qui a été léguée par M. Graves, ancien directeur général des forêts.

La *bibliothèque publique* (à l'hôtel de ville), ouverte les mardis, jeudis, vendredis et dimanches, compte 15000 vol. environ, quelques manuscrits et des autographes du xviie siècle.

Une *collection d'objets d'orfévrerie religieuse* a été formée à l'évêché de Beauvais. En outre, plusieurs particuliers possèdent des *collections* remarquables, parmi lesquelles il faut citer celles de *M. l'abbé Barraud* (objets antiques et du moyen âge) et de M. *Delaherche* (objets du moyen âge, céramique locale), ainsi que le *médailler de M. le docteur Daniel.*

Les sociétés savantes de Beauvais sont au nombre de trois : la *Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts,* la *Société d'Agriculture* et la *Société d'Horticulture.*

Places et promenades.

La *place de l'Hôtel-de-Ville*, la principale place de Beauvais, est un vaste rectangle décoré de la statue, en bronze, de Jeanne Hachette, par M. Dubray. Cette statue, érigée le 27 juin 1862, représente l'héroïne au moment où, renversant du pied gauche l'échelle que les Bourguignons viennent d'appliquer aux murailles de la ville, elle leur enlève l'étendard qu'ils allaient planter sur le rempart. On remarque aussi sur la place plusieurs maisons anciennes, à pignons découpés en ogive.

Beauvais ne possède pas d'autres promenades intérieures que les larges *boulevards*, plantés d'arbres et bordés de canaux, qui ont remplacé les anciennes fortifications.

Les collines des environs et la vallée charmante du Thérain attirent aussi les promeneurs. La route de Tillé et le faubourg Saint-Jacques offrent de nombreuses maisons de campagne.

Industrie. — Commerce.

Beauvais renferme d'importants établissements industriels, parmi lesquels il faut citer au premier rang la **manufacture impériale de tapis**, fondée en 1664 et placée sous la même direction que celle des Gobelins, à Paris. Quatre établissements particuliers, dont le plus important est celui de M. Têtard (700 ouvriers), fabriquent annuellement 70 à 75 000 couvertures de laine, des tapis de lit et de foyer, de grands tapis d'appartement, des tapis façon moquette et façon chenille, du velours d'Utrecht, etc. Une fabrique de drap pour l'armée de terre et de mer (500 à 600 ouvriers des deux sexes), des fabriques de passementerie (400 ouvriers environ) et de toile, une imprimerie sur étoffes, plusieurs fabriques de brosses à dents, de boutons et de tabletterie (entre autres celle de M. Dupont-Deschamps, qui occupe 300 ouvriers); des manufactures d'étoffes de Beauvais, une fabrique de feutre, plusieurs teintureries, un atelier d'horlogerie électrique, une scierie mécanique, sont ceux des autres établissements principaux qui méritent d'être signalés. On évalue à 12 ou 15 millions la valeur totale de la production manufacturière de Beauvais, production qui est l'objet d'un commerce important.

Une *chambre consultative des Arts et Manufactures*, une *chambre d'Agriculture* et un *tribunal de Commerce* ont été institués à Beauvais.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

Abbeville, 171. — Renseignements généraux, direction, 171. — Situation, aspect général, 172. — Histoire, 173. — Monuments religieux, 175. — Monuments civils, maisons particulières, 183. — Musée, bibliothèque, collections, 184. — Port, industrie, commerce, 185. — Promenades, statue, 186. — Excursion à Saint-Riquier, 187. — Excursion à Crécy, 194.
Abbeville [Canal d'], 270.
Ablain-Saint-Nazaire, 345.
Abscon, 522.
Achicourt, 340.
Achiet-le-Grand, 313.
Achiet-le-Petit, 313.
Agnets, 69.
Ailly-le-Haut-Clocher, 166.
Ailly-sur-Noye, 84.
Ailly-sur-Somme, 157.
Aire-sur-la-Lys, 365.
Aix-en-Gohelle, 351.
Albert, 305.
Alincthun, 259.
Allouagne, 362.
Alpreck [Cap d'], 264.
Ambleteuse, 458.
Amboise [Vallée d'], 277.
Ames, 364.
Amettes, 364.
Amiens, 91. — Renseignements généraux, direction, 91. — Situation, aspect général, 94. — Histoire, 95. — Monuments religieux, 102. — Monuments civils, 131. — Établissements d'instruction publique, sociétés savantes, 136. — Musée, bibliothèque, collections scientifiques, 137. — Industrie, commerce, 143. — Promenades, les Hortillonnages, Saint-Acheul, cimetière de la Madeleine, 146. — Excursion à Doullens, 150.
Angy, 546.
Aniche, 520.
Annappes, 516.
Annezin, 360.
Anzin, 523.
Anzin-Saint-Aubin, 343.
Ardres, 405.
Armentières, 513.
Arnêke, 428.
Arques, 400.
Arras, 316. — Renseignements généraux, direction, 316. — Situation, aspect général, 318. — Histoire, 319. — Monuments religieux, 322. — Monuments civils, 330. — Établissements d'instruction publique, sociétés diverses, 336. — Musée, bibliothèque, archives, 336. — Places et promenades, 338. — Industrie, commerce, 341. — Excursion au Pont-du-Gy, 342. — Excursion au Mont-Saint-Éloi, 343.
Ascq, 516.
Aubry, 523.
Aucby-au-Bois, 364.
Auchy-lès-la-Bassée, 351.
Audresselles, 458.
Audruick, 404.
Ault *ou* le Bourg-d'Ault, 282.
Avion, 347.
Avrechy, 70.

Bailleul, 514.
Bailleul-Sire-Berthould, 346.
Bailleu-sur-Thérain, 548.
Baincthun, 260.
Baisieux, 517.
Balagny-sur-Thérain, 545.
Balinghem, 406.
Bapaume, 314.
Bavinchove, 428.
Beaurains, 316.
Beauvais, 550. — Renseignements généraux, direction, 550. — Situation, aspect général, 551. — Histoire, 552. — Monuments religieux, 554. — Monuments civils, 560. — Musée, bibliothèque, collections, sociétés savantes, 565. — Places et promenades, 566. — Commerce et industrie, 567.
Beauval, 152.
Bellebrune, 259.
Belle-et-Houllefort, 259.
Bellifontaine [Camp romain de], 169.
Belloy-sur-Somme, 162.
Berck-sur-Mer, 213.
Bergues, 429.
Berguette, 365.
Bertangles, 151.
Berthecourt, 548.
Béthune, 351. — Renseignements généraux, 351. — Situation, aspect général, 352. — Histoire, 353. — Monuments publics, 355. — Industrie, commerce, 359. — Promenades et excursions, 360.
Beuvrages, 525.
Biaches, 310.
Biaches-Saint-Vaast, 461.
Biefvillers, 313.
Billy-Montigny, 484.
Bilques, 401.
Biville-sur-Mer, 298.
Blandain (Belgique), 517.
Blandecques, 402.
Blangy, 300.
Blanquetaque [Gué de], 198.
Boiry-Sainte-Rictrude, 316.
Boiry-Saint-Martin, 316.
Bois-en-Ardres, 405.
Bois-l'Abbé [Le], 291.
Boisleux-au-Mont, 316.
Boisleux-Saint-Marc, 316.
Boismont, 277.
Bonnay, 305.

Boulogne, 219. — Renseignements généraux, direction, 219. — Situation, aspect général, 224. — Histoire, 228. — Monuments religieux, 230. — Monuments civils, 240. — Musée, bibliothèques, sociétés diverses, 247. — Port, commerce, industrie, 249. — Promenades, statues, 252. — Excursions autour de Boulogne, 253.
Boulogne [Camp de], 256.
— [Forêt de], 259.
Bourg-d'Ault [Le], 282.
Boutillerie, 88.
Bouvaincourt, 291.
Bouvines, 516.
Boves, 87.
Bray, 310.
Breteuil, 74.
Breuil-le-Vert, 64.
Briche [La], 26.
Bruai (Nord), 525.
Bruay (P.-de-Cal.), 361.
Brutelles, 282.
Bruyères [Plateau des], 401.
Bruyères [Bois des], 277.
Buissière [La], 361.
Bully-en-Gohelle, 349.
Burbures, 364.
Bury, 546.

Caffiers, 460.
Cagny, 88.
Calais, 410. — Renseignements généraux, 410. — Situation, aspect général, 411. — Histoire, 411. — Édifices publics, maisons particulières, 415. — Port, commerce, industrie, 418. — Promenades, excursions, 420.
Caloterie [La], 213.
Camp du Drap-d'Or, 406.
Canal d'Abbeville à la mer, 270.
Canal de Roubaix, 509.
Cap Blanc-Nez ou Blanez, 421.
Cap Gris-Nez, 458.
Cap Hornu, 276.
Cappy, 310.
Carvin-Épinoy, 481.
Cassel, 423.
Caubert, 170.
Cauffry, 61.
Cayeux-sur-Mer, 278.
Chantilly, 40.
— [Forêt de], 53.
Chapelle-en-Serval [La], 39.
Chaussée [La], 161.
Chépoix, 73.
Chéreng, 517.
Chocques, 367.
Cires-lès-Mello, 544.
Clairmarais, 399.
Clermont-de-l'Oise ou Clermont-en-Beauvaisis, 64.
Cléry-Créqui, 309.
Cocherie [La], 260.
Cocquerel, 167.
Coisy, 151.
Colembert, 259.
Colonne de la Grande-Armée, 253.
Commelle [Étangs de], 40.
Conchil-le-Temple, 209.
Condé-Folies, 164.
Condette, 263.
Corbie, 301.
Coulogne, 406.
Courrières, 484.
Courset, 261.
Courteuil, 52.
Coye, 39.
— [Forêt de], 39.
Crécy-en-Ponthieu, 194.
Creil, 57.
Cremarest, 260.
Criel, 298.
Crotoy [Le], 203.
Crouy, 163.
Cuincy, 480.

Dannes, 217.
Daours, 300.
Denacre [Le], 257.
Denain, 522.
Desvres, 261.
Dorignies, 481.
Douai, 462. — Renseignements généraux, direction, 462. — Situation, aspect général, 464. — Histoire, 465. — Monuments religieux, 467. — Monuments civils, maisons particulières, 470. — Établissements d'instruction publique, 475. — Musée, bibliothèque, collections, sociétés diverses, 476. — Établissements militaires, 478. — Industrie et commerce, 479. — Promenades et excursions, 480.
Doullens, 152.
Dreuil-lès-Amiens, 157.
Drugy, 187.
Duisans, 342.
Dunkerque, 435. — Renseignements généraux, direction, 435. — Situation, aspect général, 437. — Histoire, 438. — Monuments religieux, 443. — Monuments civils, 446. — Sociétés diverses, 449. — Port, commerce, industrie, 450. — Places et promenades, 453.

Eaucourt, 170.
Ebblinghem, 375.
Échinghen, 260.
Écouen, 28.
Épagne, 170.
Equihen, 264.
Escaillon, 519.
Escarpel [L'], 481.
Escaudain, 522.
Esquelbecq, 428.
Esquerdes, 402.
Estrebœuf, 277.
Étaples, 215.
Étoile [L'], 165.
Étrun, 342.
Eu, 284.
— [Forêt d'], 289.
Eu au Tréport [Canal d'], 289.

Faloise [La], 84.
Famars, 536.
Fampoux, 461.
Farbus, 346.
Ferfay, 364.
Ferques, 457.
Fiennes, 458.
Fitz-James, 70.
Fives, 485.
Flixecourt, 164.
Florincthun, 263.
Folleville, 81.
Fontaine-sur-Somme, 167.
Forest [Le], 481.
Forêt de Chantilly, 53.
— de Pontarmé ou de Senlis, 53.
— de Coye, 39.
— de Guines, 460.
— de Halatte, 56.
— de Hez, 69.
— de Lucheux, 153.
— de Nieppe, 370.
— de St-Amand, 536.
Frais-Marais [Le],

Gamaches, 290.
Gard [Abbaye du], 162.
Gézaincourt, 152.
Gœulzin, 480.
Gohesse, 32.
Gosnay, 361.
Goussainville, 34.
Gouvieux, 53.
Grandcourt, 313.
Grenay, 349.
Groffiers, 209.
Guarbecque, 369.
Guines, 460.

Halaue [Forêt de], 56.
Hallines, 402.
Ham, 365.
Hamelet [Le], 207.
Hangest-sur-Somme, 164.
Hardelot, 263.
Hardinghen, 458.
Haut-Pont [Le], 398.
Haveskerque, 371.
Hazebrouck, 372.
Heilles, 546.
Heilly, 305.
Helfaut, 401.
— [Camp d'], 401.
Hénin-Liétard, 483.
Hérelle [La], 73.
Hermes, 547.
Hesdigneul (arrond. de Boulogne), 218.
Hesdigneul (arrond. de Béthune), 361.
Hobengue, 256.
Honvault, 255.
Hornain, 524.
Houdainville, 546.
Hourdel [Le], 277.
Hurionville, 364.

Ile-Saint-Denis [L'], 25.
Incheville, 291.
Isbergue, 365.
Isques, 262.

Laigneville, 61.
Lalaing, 480.
Lambres, 462.
Landrethun-le-Nord, 457.
Laviers [Grand-], 197.
Lens, 347.
— [Plaine de], 350.
Leulinghen, 457.
Liancourt-sous-Clermont, 61.
Liercourt, 167.
— [Camp romain de], 169.
Lille, 485. — Renseignements généraux, direction, 485. — Situation, aspect général, nouveaux travaux d'utilité publique et d'embellissement, 488. — Histoire, 491. — Monuments religieux, 493. — Monuments civils, 495. — Établissements de bienfaisance, 499. — Établissements d'instruction publique, sociétés savantes et artistiques, 501. — Musées, bibliothèque, archives, collections, 502. — Places et promenades, 505. — Industrie et commerce, 506.
Lillers, 362.
Long, 166.
Longpré les-Corps-Saints, 165.
Longpré-sans-Arbres, 150.
Longueau, 89.
Longuenesse, 401.
Louvres, 34.
Lucheux, 152.
— [Forêt de], 153.
Luzarches, 35.
Lyzel, 398.

Madeleine [La], 512.
Maignelay, 72.
Maquétra, 257.
Mareuil, 170.
Marissel, 549.
Marles, 361.
Marœuil, 343.
Marquenterre [Le], 199.
Marquise, 456.
Mazingarbe, 349.
Mello, 544.
Menchecourt, 197.
Merles [Les], 84.
Mers, 298.
Mesnil-Martinsart [Le], 313.
Mesnil-Saint-Firmin [Le], 76.
Mesnil-Val, 298.
Miraumont, 313.
Molinghem, 365.
Mont-Cassel [Le], 423.
Mont des Récollets [Le], 423.
Mont-d'Orléans [Le], 290.
Mont-Huon [Le], 298.
Mont-Lambert [Le], 260.
Mont-Saint-Éloi [Le], 343.
Mont-Saint-Quentin, 309.
Montataire, 56.
Montdidier, 76.
Montières, 156.
Montigny-en-Chaussée, 72.
Montigny-en-Ostrevant, 519.
Montmélian, 38.
Montreuil-sur-Mer, 210.
Morbecque, 372.
Moreaucourt, 164.
Moreuil, 85.
Morfontaine ou Mortefontaine, 36.
Morlay, 199.
Morlaye [La], 40.
Mory-Montcrux, 73.
Motte-aux-Bois [La], 371.
Mouchy-le-Châtel, 547.
Moulin-l'Abbé, 258.
Mouy, 545.

Nard [Le], 397.
Nesles, 218.
Neufchâtel, 218.
Neuville-en-Hez [La], 69.
Nieppe [Forêt de], 370.
Nœux, 351.
Nogent-les-Vierges, 59.
Noordpeene, 428.
Nourard-le-Franc, 72.
Noyelles-sur-Mer, 198.

Ochtezeele, 428.
Oignies, 482.
Ory-la-Ville, 39.
Ostricourt, 481.
Oust-Marais, 291.
Oxelaère, 423.

Paillart, 84.
Pendé, 277.
Pérenchies, 512.
Péronne, 310.
Picquigny, 158.
Pierrefitte, 26.
Pinche-Falise, 277.
Pont-de-Briques, 218.
Pont-du-Gy [Le], 342.
Pont-Remy, 167.
Pont-sans-Pareil, 405.
Pontarmé, 53.
Pontboile, 199.
Port-le-Grand, 198.

Quend-le-Jeune, 209.
Questrèques, 262.

Rainneville, 151.
Raismes, 524.
Rantigny, 64.
Regnières-Écluse, 202.
Renancourt, 156.
Renescure, 375.
Réty, 457.

Ribeauville, 277.
Rieux, 63.
Rinxent, 457.
Rochy-Condé, 549.
Rœux, 461.
Rombly-en-Sable, 215.
Roosendael [Le], 454.
Roubaix, 507.
Rouvroy-les-Merles, 84.
Rue, 200.

Saint-Acheul, 149.
Saint-Amand-les-Eaux, 536.
Saint-Amand [Forêt de], 536.
Sainte-Catherine, 343.
Saint-Denis, 4. — Situation et aspect général, 4. — Histoire, 4. — Monuments publics, 12. — Industrie, commerce, 25.
Saint-Denis [Plaine], 2.
Saint-Étienne, 263.
Saint-Firmin, 208.
Saint-Josse, 214.
Saint-Just-en-Chaussée, 74.
Saint-Laurent-Blangy, 345.
Saint-Léonard, 262.
Saint-Leu-d'Esserent, 55.
Saint-Martin-au-Laert, 397.
Saint-Martin-lès-Boulogne, 257.
Saint-Maximin, 55.
Saint-Omer, 376. — Renseignements généraux, direction, 376. — Situation, aspect général, 378. — Histoire, 379. — Monuments religieux, 381. — Monuments civils, 392. — Musée, bibliothèque, sociétés savantes, 394. — Industrie, commerce, 396. — Promenades, excursions, 397.
Saint-Omer [Camp de], 401.
Saint-Pierre à-Gouy, 162.
Saint-Pierre-lès-Calais, 407.
Saint-Quentin, 208.
Saint-Quentin-Croix-au Bailli, 263.
Saint-Remy-en-l'Eau, 70.
Saint-Riquier, 187.
Saint-Sauveur, 157.
Saint-Tricat, 460.
Saint-Vaast-lès-Mello, 544.
Saint-Valery-sur-Somme, 269. — Excursions autour de St-Valery, 277.
Saint-Valery-sur-Somme [Viaduc de], 266.
Saint-Venant, 371.
Salperwick, 397.
Samer, 262.
Sangatte, 421.
Seclin, 484.
Senlis [Forêt de], 53.
Serval [Le], 39.
Socx, 429.
Somain, 520.
Somme [Baie de], 280.
— [Bancs de], 281.
Souverain-Moulin, 258.
Stains, 26.
Steenbecque, 370.
Steene, 432.
Steenwerck, 514.
Strazeele, 515.
Sur-Somme, 197.
Survilliers, 36.
Sus-Saint-Léger, 153.
Suzanne, 310.

Talmas, 151.
Terlincthun, 255.
Therdonne, 549.
Thiennes, 370.
Thiers, 53.
Tingry, 262.
Tirancourt, 161.
— [Camp romain de], 161.
Tiverny, 56.
Tourcoing, 509.
Tournai (Belgique), 517.
Tréport [Le], 292.

Uny-Saint-Georges, 64.

Valencendre, 213.
Valenciennes, 525. — Renseignements généraux, direction, 525. — Situation, aspect général, 526. — Histoire, 526. — Monuments religieux, 528. — Monuments civils, 531. — Musée, bibliothèque, collections, sociétés savantes, 532. — Commerce et industrie, 534. — Places et promenades, 535. — Excursion à Saint-Amand-les-Eaux, 536.
Vallée Heureuse [La], 457.
Vendeuil, 75.
Vendin-lès-Béthune, 361.
Vermelles, 349.
Verte-Voie [La], 263.
Verton, 209.
Viaduc de la Nonette, 54.
Viaduc de la Thève, 39.
Viaduc de Saint-Valery-sur-Somme, 266.
Vicogne [La], 151.
Vicoigne, 524.
Vieulaines, 167.
Villers-Bocage, 151.
Villers-Bretonneux, 300.
Villers-Campeau, 519.
Villers-Saint-Sépulcre, 548.
Villers-sur-Authie, 209.
Villiers-le-Bel, 27.
Vimy, 346.
Vineuil, 50.
Vis-ès-Marets, 213.
Vitry, 462.

Waben, 209.
Wagnonville, 480.
Wallers, 524.
Wasquehal, 507.
Wast [Le], 259.
Watten, 402.
Wicardenne, 256.
Wierre-aux-Bois, 263.
Wierre-Effroy, 258.
Wimereux, 456.
Wimille, 455.
Wirwignes, 260.
Wissant, 459.
Wizernes, 402.

Zuydpeene, 428.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 77, à Paris.

GRANDE COLLECTION

DE

GUIDES ET D'ITINÉRAIRES

DIRIGÉE

PAR ADOLPHE JOANNE

FORMAT IN-18 JÉSUS.

La reliure de chaque volume se paye de 1 fr. à 1 fr. 50 c. en sus des prix indiqués ci-après.

FRANCE.

GUIDES GÉNÉRAUX.

Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*.

L'*Itinéraire général de la France* contiendra plus de 100 cartes, 54 plans et 8 panoramas, c'est-à-dire un atlas complet de la France. 10 vol. ainsi divisés :

I. **Paris illustré**. Un vol. de 1100 pages, avec 410 grav. et 7 plans. 10 »

II. **Les environs de Paris illustrés**, comprenant Versailles, Saint-Germain, Saint-Cloud, Fontainebleau, etc., etc., avec 8 cartes. 7 »

III. **De Paris à la Méditerranée.** Première partie. BOURGOGNE. — FRANCHE-COMTÉ. — SAVOIE, ETC. 1 vol. avec 16 cartes et plans. 8 »

IV. **De Paris à la Méditerranée.** Deuxième partie. AUVERGNE. — DAUPHINÉ. — PROVENCE, ETC. 1 vol. avec 24 cartes et plans. 10 »

VI. **Les Pyrénées.** 1 vol. 10 »

SOUS PRESSE.

VIII. **La Normandie.** 1 vol. avec 11 cartes et plans.

X. **Les Vosges et les Ardennes.** 1 vol. avec 20 cartes et plans.

EN PRÉPARATION POUR 1866.

V. **La Loire et le centre de la France.** 1 vol. avec 36 cartes et plans.

VII. **La Bretagne.** 1 vol. avec 17 cartes et plans.

IX. **Le Nord** (Pas-de-Calais, Nord, Aisne et Somme). 1 vol. avec cartes

Guide du voyageur en France, par *Richard*. 1 vol. contenant 8 cartes. 25e édition (1861). Broché 8 »

Conducteur du voyageur en France, par *Richard*. 2e édition. 1 vol. in-32, contenant une carte routière. 3 »

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique décrivant tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque gallo-romaine et au moyen âge, avec une carte archéologique de la France, et 48 vues de monuments antiques, par *Richard* et *E. Hocquart*. 1 fort vol. 9 »

Atlas historique et statistique des chemins de fer français, avec un texte par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-4, contenant 8 cartes coloriées. Cart. 7 50

GUIDES

POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, par *Ad. Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*).

Guide parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger pour s'installer, vivre à Paris et visiter Paris, suivi de la liste de toutes les rues, par *Ad. Joanne*. 24 grav. et un plan de Paris. 1 vol. 5 »

Nouveau plan de Paris, accompagné de *la liste des rues de Paris*, contenant les boulevards, les monuments, etc., et indiquant leur situation avec renvoi au plan. 4 50

Les environs de Paris illustrés, par *Ad. Joanne* (V. *Itinéraire général de la France*, t. II).

Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, par *J. Lobet*. 1 vol. avec plan et 20 vign. 1 »

Versailles, son palais, son musée, ses eaux, etc., Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Ad. Joanne*; ouvrage illustré de 37 grav. et accompagné de 3 plans. 2 »

Versailles et les deux Trianons. Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 v. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 »

Guide to Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, museum, waters and the Trianons, translated in English language from *Ad. Joanne*. With numerous illustr. and three plans. 2 50

Fontainebleau, ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. 27 vign. et cartes. 2 »

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Ad. Joanne*. 1 vol. illustré (24 vignettes). 1 »

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (21 vignettes). 1 »

ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS ET GUIDES SPÉCIAUX.

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

Les Vosges et les Ardennes (*V.* ci-dessus *Itinér. gén. de la France*, t. X).

De Paris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. (100 vign. et une carte). 3 »

De Strasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. (50 vign. et carte). 1 »

De Paris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 v. (150 vign. et carte). 4 »

De Paris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, par *G. Héquet*. 1 v. avec cartes. 3 »

Plombières et ses environs, guide du baigneur, par *E. Lemoine*. 1 v. 2 »

Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

De Paris à la Méditerranée (*V.* ci-dessus *Itinéraire général de la France*, t. III et IV).

De Paris à Lyon et à Auxerre, par *Ad. Joanne*. 1 v. (83 vign. et plans). 3 »

De Paris à Genève et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (8 cartes). »

De Paris en Suisse, par Dijon, Dôle et Besançon, 81 gravures et plans, par *Ad. Joanne*. 1 vol. 3 »

De Dijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (20 grav. et une carte). 2 »

De Lyon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. 82 vign. et une carte. 3 »

De Paris à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 v. (162 vign. et cartes). 6 »

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de St-Alyre, Royat, la Bourboule et St-Nectaire, avec la descript. de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. (52 vign. et carte). 3 »

Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3e édit. 1 v. (45 vign. et 1 carte). 3 »

Savoie (Itinéraire de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol. contenant 6 cartes. 5 »

Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*.

1re partie. Isère, avec cartes et plans: 1 vol. 6 »

2e partie: Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont, avec 3 cartes. 1 vol. 6 »

Les villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, etc.), par *Élisée Reclus*. 1 vol. (34 vign. et 5 cartes). 6 »

Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.

Les Pyrénées (*V.* ci-dessus *Itinéraire général de la France*, t. VI).

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec vign. 2 »

De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. 32 gr. vign., une carte. 3 »

Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2e édition. 1 vol. 1 50

Réseau des chemins de fer du Nord.

Le Nord (*V.* ci-dessus *Itinéraire général de la France*, t. IX).

Itinéraire de la Belgique, par *A. J. Du Pays* (*V.* ci-dessous).

Itinéraire de la Hollande, par *J. A. Du Pays* (*V.* ci-dessous).

De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht, par *A. Morel*. 1 vol. 89 vign. et une carte.

De Paris à Boulogne par Creil, Amiens et Abbeville, par *E. Pénel*. 1 vol. 2 »

De Paris à Boulogne, à Calais et à Dunkerque, par *E. Guinot*. 1 vol. 60 vign. et une carte. 2 »

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

La Loire et le centre de la France (*V. Itinér. génér. de la France*, t. V).

De Paris à Bordeaux, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (120 vign. et une carte). 3 50

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 v. 100 vign. 3 »

De Paris au centre de la France, par *Moléri* et *A. Achard*. 1 vol. 90 vign. et une carte. 2 »

De Paris à Tours, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (65 vignettes et une carte). 2 »

De Paris à Orléans, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (45 vign. et 1 carte). 1 »

De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. (22 gravures et une carte). 2 »

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Ad. Joanne* (*V.* ci-dessus *Itinéraire général de la France*, t. II).

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par le Mans, Sablé et Angers. 1 vol. (95 grav.) par *MM. Moutié*, E. L. et *Ad. Joanne*.

De Paris à Bordeaux et à Toulouse, par Vierzon, Limoges et Périgueux, par *Célestin Port*. (*En préparation.*)

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

La Bretagne (*V.* ci-dessus *Itinéraire général de la France*, t. VII).

De Paris à Dieppe, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (60 vign. et 2 plans). 2 »

De Paris au Havre, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (80 vign. et une carte). 3 »

De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 v. (70 vign., 1 carte). 3 »

De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Énault*. 1 vol. 3 »

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Ad. Joanne* (*V.* **les environs de Paris illustrés**).

Dieppe et ses environs, par *Eug. Chapus*. 1 vol. (12 vign. et un plan). 1 »

De Nantes à Brest, à Napoléonville, à Saint-Nazaire et à Rennes, par *Pol de Courcy*. 1 vol. (1 carte). 3 »

De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *Pol de Courcy*. 1 v. (1 carte). 3 »

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*. 1 volume, avec cartes. 10 »

PAYS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *A. Joanne*.

1° ALLEMAGNE DU NORD. 1 vol. avec cartes nombreuses. 10 50

2° ALLEMAGNE DU SUD, avec cartes et plans. 10 50

Les bords du Rhin illustrés. Itinéraire descriptif et historique par le même, 1 vol. (393 grav. et plans). 10 »

Les trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles, par le même auteur. 1 vol. (21 cartes ou plans). 5 »

Bade et la Forêt-Noire, conten. la route de Paris à Baden-Baden, par le même. 1 vol. (100 grav. et 3 cartes). 4 »

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse) et de l'Irlande, par *Alphonse Esquiros*, avec cartes et plans. 13 50

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec carte et plans. 1 vol. 7 50

Guide du voyageur à Londres, par *Élisée Reclus*. 1 vol. avec carte et plans. 10 »

Londres illustré, par *É. Reclus*. 1 vol., 75 grav. et plans. 3 »

BELGIQUE ET HOLLANDE.

Itinéraire descriptif de la Belgique, comprenant : les routes de France en Belgique, de Belgique en Hollande, en Prusse Rhénane et en Angleterre, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec cartes, un plan de la bataille de Waterloo, etc. 5 »

Itinéraire descriptif de la Hollande, comprenant : les routes de France vers la Hollande, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. avec des cartes. 5 »

Spa et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec carte. 2 »

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal, des îles Açores, et Madère, par *A. Germond de Lavigne*. 1 volume avec des cartes et plans de villes. 15 »

ITALIE.

Itinéraire de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays.* 2 forts vol., avec 25 cartes et plans. 4e éd. augmentée.
I. Italie du Nord. 1 vol. 10 »
II. Italie du Sud. 1 vol. 10 »
Chaque vol. se vend séparém.

Itinéraire de l'Italie septentrionale (la Savoie, le Piémont, la Lombardie et la Vénétie), par *Ad. Joanne* et *Du Pays.* 1 vol. (13 cartes et plans). 5 »

ORIENT.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant: Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne.* 1 vol. (cartes et plans). 20 »

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard.* 1 v. avec un plan. 7 50

SUISSE.

Nouvel Ebel, manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamonix. 12e édition, par *Adolphe Joanne.* 8 50

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne.* 1 vol. de 984 pages avec cartes et plans. 4e éd. refondue. 13 50

EUROPE.

Guide du voyageur en Europe, comprenant les diverses parties de l'Europe, par *Ad. Joanne.* 1 v. de 1000 p. avec cartes et plans (1860). 20 »

Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. le Pileur.* 1 vol. contenant une carte des bains d'Europe. 10 »

LES MUSÉES D'EUROPE

Par Louis VIARDOT. — 5 volumes in-18 jésus.

Les Musées de France (Paris). 1 v. 3 50
Les Musées d'Italie. 1 vol. 3 50
Les Musées d'Espagne. 1 vol. 3 50
Les Musées d'Allemagne. 1 vol. 3 50
Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 vol. 3 50

DICTIONNAIRE DES COMMUNES DE LA FRANCE

PAR ADOLPHE JOANNE

AVEC LA COLLABORATION D'UNE SOCIÉTÉ D'ARCHIVISTES, DE GÉOGRAPHES ET DE SAVANTS.

Réunir en un seul volume le plus grand nombre possible de renseignements utiles ou curieux sur toutes les communes et sur les principaux villages de la France, tel est le but de ce dictionnaire.

L'article spécial consacré à chaque commune contient : la division administrative, la population, la situation géographique, l'attitude; la distance des chefs-lieux de canton, d'arrondissement et de département; les bureaux de poste, les stations et correspondances des chemins de fer et le bureau télégraphique; la cure ou succursale; l'indication de tous les établissements d'utilité publique ou de bienfaisance; tous les renseignements administratifs, judiciaires, ecclésiastiques, militaires, maritimes ; le commerce, l'industrie, l'agriculture; les richesses minérales; la nature du terrain; enfin les curiosités naturelles ou archéologiques; les collections d'objets d'arts ou de sciences. Chaque département, chaque cours d'eau, chaque montagne a aussi un article particulier dont les développements sont proportionnés à son importance. 1 vol. grand in-8, de 2430 pages, imprimé sur deux colonnes. Broché. 20 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25 c., et la demi-reliure en chagrin, 4 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

3 2044 010 169 332

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

[redacted]